This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

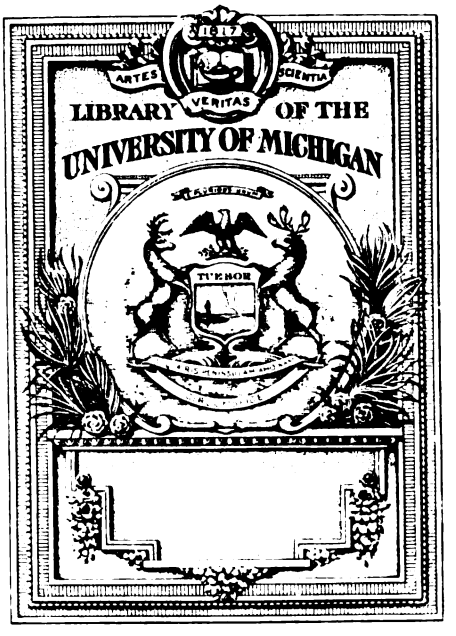
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

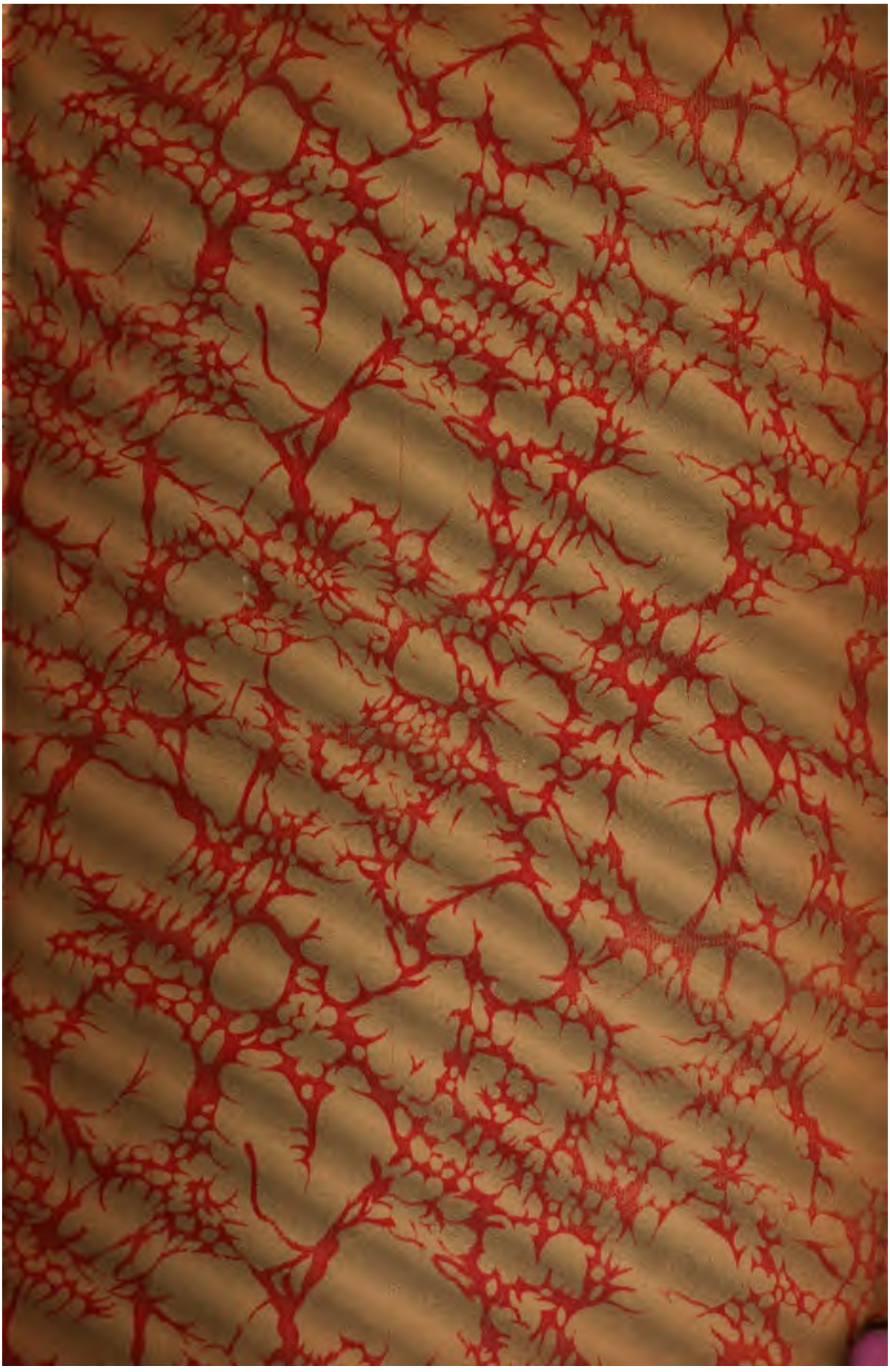
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR



840.8
V56

VERS ET PROSE

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

JEAN MORÉAS

HENRI DE RÉGNIER, PIERRE LOUŸS

ÉMILE VERHAEREN, MAURICE BARRÈS, JEAN DE GOURMONT

LOUIS LE CARDONNEL, PAUL CLAUDEL, SAINT-POL-ROUX

ALFRED JARRY, GIUSEPPE CARDUCCI, GABRIELE D'ANNUNZIO

PAUL LECLERCQ, RAYMOND DE LA TAILHÈDE, HENRY DELORMEL

JOHN-ANTOINE NAU, EDMOND JALOUX, ALBERT DREYFUS

TANCRÈDE DE VISAN, ISI COLLIN

PAUL FORT

TOME V

MARS-AVRIL-MAI
1906

Court
Stacks
5-21-30
2,911

MAURICE BARRÈS ET L'ATTIQUE

Pour être admiré, Maurice Barrès n'avait aucunement besoin de son entrée à l'Académie. Il faut cependant nous en réjouir. Une vie de grand artiste, harmonieuse dans le bonheur, n'est pas chose commune.

Un talent supérieur s'accommode, certes, de la mauvaise chance et des embûches du destin. Mais quel sombre plaisir de le constater !

Sans parler des exemples célèbres, qui foisonnent, n'avons-nous pas eu sous les yeux celui de Paul Verlaine ? Ce poète a vécu dans une discordance qui était une parfaite harmonie : ses malheurs et ses fautes ne lui firent point transgresser la règle de l'Idéal.

Je songe à son enterrement par une matinée d'hiver. Un blanc soleil rayonnait sur la ville, plein d'allégresse, malgré son peu de force et la bise aiguë. On descendit le cercueil, de cette maison d'un vieux quartier, morne et chancelante, où le poète s'était éteint. Après l'absoute, dans le joli décor de Saint-Étienne-du-Mont, le convoi traversa Paris. Les Lettres et les Arts accompagnèrent pieusement la dépouille de Paul Verlaine au doux cimetière des Batignolles.

Je n'ai pas oublié les paroles, nobles et véhémentes, que Barrès fit entendre sur la fosse du poète...

A chaque nouvelle production, le talent de Maurice Barrès gagne en hauteur, en vigueur, en pureté. On connaît le charme de ses premiers ouvrages. Ses grands romans firent voir qu'il excelle aussi dans le sévère et l'étoffé. *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*, enivre et parfume. Et voici que le *Voyage de Sparte* récapitule et renforce tous ces dons précieux d'un tempérament souple et solide.

Les remarques y sont choisies, les descriptions d'une belle brosse. Ici, la passion tamise l'esprit, là l'esprit, la passion. Quand l'auteur parle de Phidias ou d'Anaxagore, il enseigne sans peser. L'épisode de l'Arménien Tigrane touche comme une élégie ; l'assassinat de Capo d'Istria est une estampe.

Barrès a-t-il méconnu l'Attique ? Nous verrons tout à l'heure comment ses doutes et ses scrupules s'arrêtèrent soudain devant Pallas-Athéné, tels les coursiers du fils d'Hyperion, le jour où la déesse jaillit de la tête paternelle.

Enfin, offrande encore à la Grèce, le livre est dédié à Mme la Comtesse de Noailles, sœur d'Erinna et qui comme elle, compose ses vers avec le miel des Muses.

*
* *

Barrès avait amené à Athènes les ombres de Byron et de Chateaubriand. Ce sont des ombres pompeuses, qui parlent sans doute fort bien, mais avec cet accent rauque, parfois, du vieux spectre romantique avertissant

Hamlet. Elles ne surent point guider le voyageur, et il demeura seul à analyser son désarroi, devant le Parthénon mutilé, sur la place occupée naguère par la tour franque.

Revenu dans sa Lorraine natale, il contemple, à Chamagne, les prairies automnales *transfigurées par un rayon de la lumière antique*. Et il se souvient que dans ce pauvre village naquit Claude Gelée.

Ah, si Barrès s'était fait accompagner par l'ombre amie de ce grand peintre ! ils se seraient assis tous les deux, à l'heure du crépuscule enflammé, au bord du Céphise, ou sur le rivage de Phalère ; et Claude Gelée aurait dit à son compatriote, avec un tendre sourire :

— Le sang lorrain coulait dans mes veines, et mes pinceaux jetèrent sur la toile le plus pur de l'âme attique. J'aimais cependant bien nos mirabelliers.

... A vrai dire, Maurice Barrès pouvait monter seul, et d'un pas sûr, les marches des Propylées. Ecoutons sa plainte, qui est mélodieuse et remplie d'une agréable coquetterie. Bénissons sa mauvaise humeur : elle est féconde et va le ramener bientôt, par un détour, à une notion très fine de la nature et de l'art attiques. Après cela, s'il doute encore et se désole, c'est à l'honneur de sa délicatesse.

Lorsqu'en foulant le sol de l'Agora, il nous dit avec esprit que Pallas-Athéné fut quelque chose comme la raison d'Etat, soyez tranquilles ! Il sait bien que la déesse ne laissa tomber sa lance que pour rayonner d'une sagesse et d'une beauté éternelles. Depuis des siècles,

Paris est son séjour préféré, et elle daigne, de temps en temps, consoler Londres, et peut-être Berlin.

C'est bien cette Athénienne qui guidait la main de Claude le Lorrain, qui dressait Racine sur le cothurne de Sophocle, et faisait refleurir l'*Odyssée* sur les lèvres de La Fontaine.

Je vois que Barrès se demande à propos de Racine et de La Fontaine : *Quel rapport entre ces barbares héritiers d'une certaine culture hellénisante et les citoyens de l'Athènes du sixième siècle ?*

Cruel soupçon, qui peut nous bouleverser tous un instant ! Cependant, *Athalie,* et les paysages des *Fables*, c'est encore le « miracle athénien ».

∴

J'aime les tourments de Barrès devant le paysage attique. Ces tourments vont plus haut qu'un chant d'adoration ; ils lui découvrent plus nettement la beauté terrible de cette terre. Hélas ! on ne cueille pas les violettes des Muses, comme les œillets d'Andalousie ou les camélias des lacs italiens, avec une félicité sensuelle.

La page où Barrès décrit son entrée dans le golfe d'Athènes, est admirable. *Cette petite chose* et *ce petit rocher* à propos de l'Acropole ne me scandalisent guère. Pour moi, ils ne font là, que rehausser la qualité de l'émotion.

« Le quatrième jour, dit-il, par un ciel lumineux et sur une mer indulgente, nous entrâmes au golfe d'Athènes. Toute sauvagerie a disparu ; l'abrupt se transforme

en netteté et fermeté. Voici les îles d'Egine et de Salamine, et puis, dans une échancrure que forment deux belles montagnes, un rocher apparaît qui porte quelques colonnes et le triangle d'un fronton. Le cœur hésite ; le doigt, le regard interrogent. Cette petite chose ?.... C'est l'Acropole, semblable à un autel, et qui nous présente avec la plus étonnante simplicité, le Parthénon.

» Vue à trois lieues depuis la mer, au fond d'un golfe pur, resserrée entre les montagnes et sans défense, l'Acropole émeut comme un autel abandonné. Eh quoi ! tant de confiance ! Le plus précieux morceau de matière qui soit au monde s'expose si familièrement ! Un mouvement de vénération nous convainc avant que, de si loin et si vite, Minerve ait pu toucher notre intelligence.

» Ce petit rocher ruineux se rattache en nous à tant d'idées préalablement associées que ce seul mot des passagers : « Athènes ! voici l'Acropole ! » détermine dans ma conscience le même bruissement qu'un coup de vent dans les feuilles de la forêt... »

L'auteur ajoute que c'étaient les Chateaubriand, les Byron, les Renan, les Leconte de Lisle, qui bruissaient en lui, et que son propre jugement n'avait aucune part à son enthousiasme...

On ne comprend pas la perfection, il faut la sentir ; et ici Barrès, en dépit de sa raison, la sent si fortement, qu'il en est meurtri...

∴

Le cadre athénien rejette avec violence ce qui est

médiocre ; il rejette aussi ce qui n'est beau que tout juste.

Comment souffrir, sur l'horizon attique, la vilaine silhouette de ce monument funéraire qui pèse sur la colline du Musée?

Mais l'*Arc* d'*Adrien* serait une parure à Nîmes ou à Fréjus. Et voici que là où il se dresse, voisin du Parthénon, il exaspère.

Tout en me méfiant des archéologues, j'approuve celui qui disait à Barrès, à propos de la tour franque : *On a vraiment trop attendu pour l'abattre.* Sa belle couleur fauve avait frappé mes yeux à peine ouverts, mais un pareil édifice ne saurait être à sa place sur l'Acropole, pas plus qu'un minaret turc, pas plus que la maison d'où un disdar envoyait la fumée de son chibouk à travers les colonnes du temple d'Athéna.

Quant aux burgs dorés du Péloponèse, qu'ils continuent à évoquer le sire de Caritena, et Faust aux pieds d'Hélène ! Hors de l'Attique, le paysage grec est plus accommodant. J'ai vu les ruines de la forteresse de Lépante où Cervantès a perdu un bras ; elles se mirent gentiment dans les flots, en invitant les ondines à se mêler aux ébats de filles de Nérée.

... De la même façon que les chefs-d'œuvre de l'architecture, les lignes des monts, l'Hymette et le Parnès, rendent, à Athènes, l'âme exigeante à travers les yeux...

∴

Lorsque je respirais là-bas, j'étais trop jeune, trop partie inhérente de ce qui m'entourait, et l'amertume du charme athénien ne descendait point de mes lèvres jusque dans mon cœur.

Depuis trente ans, je fis deux courtes visites à ma ville natale. La première fois, la tendresse se mêlait encore à mon admiration; mais la seconde, je ne tremblai plus, et je demeurai résigné devant les merveilles de la nature et de l'art.

Quand ce n'est point la curiosité, ni la soif de la science qui mènent les pas parmi les débris de la gloire humaine, entre le Parthénon et l'Erechthéion, alors l'on voit dans son âme et l'on y puise la force de se griser de toute cette mort comme d'un élixir de vie...

* * *

Maurice Barrès a senti vivement combien tout dans ce pays de l'Attique répugne au *théâtral*.

A Sparte, Chateaubriand poussait des cris, en appelant Léonidas. Mais à Salamine, au milieu d'une nuit translucide, tandis que le rythme des vagues battait le rivage, en se souvenant de Thémistocle, il n'osa point rompre le silence d'une nature si divine.

Je vous avertissais que, par un détour, Barrès devait aboutir à une notion très fine de l'Attique et de son art.

Déjà, au plus fort de ses anxiétés, il note :

« Après trois semaines d'Athènes, j'ai trouvé sur l'Acropole la révélation d'une vie antérieure qui ne peut

pas être la mienne. Cela m'irrite et me peine, me prive du bonheur calme que nous donnent à l'ordinaire l'art et la nature. Je ne souffre pas seulement de mon impuissance à m'identifier avec l'âme athénienne, mais encore de connaître avec évidence mon irrémédiable subalternité. La perfection de l'art grec m'apparaît comme un fait, mais en l'affirmant je me nie. On juge de mon trouble. Je faillis en donner une preuve trop sûre... »

Il monte sur des échafaudages, gonflé d'un beau désir. Il veut toucher avec la main la frise du Parthénon. Tout à coup, en perdant l'équilibre, il risque une chute périlleuse. Et il nous dit en riant :

« L'accident souligne assez bien que je progresse mal dans Athènes, et que si je fais un pas en avant, c'est pour me détruire. En un tel lieu, c'eût été un manque détestable de goût. On a beau n'être qu'un barbare, il faudrait être exceptionnellement dépourvu d'atticisme pour terminer le petit poème de la vie sur une chute aussi prétentieuse. »

N'est-ce point délicieux ?

C'est dans l'Epilogue de son livre que Maurice Barrès montre tout le riche butin que lui valut sa lutte douloureuse contre Athènes.

Deux ans se sont écoulés depuis que le voyageur a quitté le rivage attique. Le germe précieux qui était en lui vient d'éclore : *la cruelle Athènes poursuit son irrésistible action*. Elle travaille son esprit et menace son cœur. En vain Séville et Venise, ses anciennes amoureuses, le pressent de leurs reproches. S'il se penche

encore sur les lagunes de l'Adriatique, *nulle fusée ne s'élève plus* de cette eau glacée.

Alors il jette un cri désespéré, où sonne pourtant comme une joie de se sentir infidèle :

« Je reconnais les Grecs pour nos maîtres. Cependant il faut qu'ils m'accordent l'usage du trésor de mes sentiments. Avec tous mes pères romantiques je ne demande qu'à descendre des forêts barbares et qu'à rallier la route royale, mais il faut que les classiques à qui nous faisons soumission nous accordent les honneurs de la guerre, et qu'en nous enrôlant sous leur discipline parfaite ils nous laissent nos riches bagages et nos bannières assez glorieuses. »

Nous sommes tous plus ou moins romantiques. Et quant à ces bannières, gardons-les ! Mais que le souffle d'Athènes dispose leurs plis selon le *seul rythme* qui pourrait néanmoins avoir des nuances et des modalités.

Oui, dans l'Attique, *les arbres ont été coupés, la terre a glissé, l'eau s'est évaporée.* C'est ainsi que cette nature d'élection, se mettant en quelque sorte hors de la vie commune, rentre davantage dans la Beauté et peut servir de règle avec une sûreté plus grande. Pour en tirer profit, il n'est pas nécessaire de se renier...

Mais écoutez plutôt les conclusions de Barrès :

« La déesse m'a donné, comme à tous ses pèlerins, le dégoût de l'enflure dans l'art. Il y avait une erreur dans ma manière d'interpréter ce que j'admirais ; je cherchais un effet, je tournais autour des choses jusqu'à ce qu'elles parussent le fournir. Aujourd'hui, j'aborde la

vie avec plus de familiarité, et je désire la voir avec des yeux aussi peu faiseurs de complexités théâtrales que l'étaient les yeux grecs.

« N'étant pas de sang hellénique, je ne secrète aucune pensée athénienne ; il n'est pas question que personne de chez nous répète les beaux miracles du Parthénon ; mais si la France relève, par l'intermédiaire romain, de la Grèce, c'est une tâche honorable, où je puis m'employer, de maintenir et de défendre sur notre sol une influence civilisatrice. »

C'est fort beau ; et l'on voit que l'auteur n'avait pas à maudire son propre sang et la perfection d'Athènes. Mais il a bien fait de gémir et de déchirer ses flancs, puisque c'était pour notre plaisir.

***

On peut aimer la *Chanson de Roland* sans la comparer à l'*Iliade*. Les aventures des croisés en Grèce offrent un joli pittoresque. Je connais le *Livre de la Conqueste ;* il intéresse, malgré des vers plats. Ce serait facilement une source de contes et de drames capables d'émouvoir. Barrès nous parle, avec une passion charmante, des seigneurs et des chevaliers qui habitèrent les burgs dorés du Péloponèse. Il nous montre Geoffroi de Villehardouin et Guillaume le Champlite vêtus de leur riche harnais, et nous entendons la plainte amoureuse de Rambaud de Vaquéras.

Sparte et ses environs fournissent à Barrès la matière d'une série de peintures, où il trouve le moyen de concilier la fougue et la netteté.

Il se promène avec son compatriote Claude Gelée sur les bords de l'Eurotas. C'est en Attique que j'avais souhaité une pareille compagnie pour notre voyageur. Mais nous savons à présent, que malgré ses appréhensions, il ne s'est point égaré entre l'Acropole et la mer divine.

...Iphigénie à Mycènes, Antigone sur les gradins du théâtre de Dionysos, Hélène au musée de Sparte, apparaissent pour lui inspirer des paroles graves ou touchantes, toujours harmonieuses.

La belle lumière épandue sur le golfe Saronique dicte à Maurice Barrès de justes préceptes : Que l'hellénisme des Parnassiens lui semble guindé ! Il faut au poète un vol audacieux. Cependant, sans la mesure, il n'y a point de perfection. C'est un problème que la Grèce a su résoudre...

Il gravit l'Acro-Corinthe, et devant la fontaine qui jaillit d'un coup de pied de Pégase, il s'écrie : « Auprès de Pirène, nul beau délire qui ne se discipline ! »

Après de telles paroles, de tels sentiments, je veux suivre Barrès dans le doux vallon de Daphné, où j'aimais, enfant, à respirer la sève des pins. Qu'il y laisse son cœur en dépôt, à cause des sépultures des ducs d'Athènes ! Je suis sans inquiétude.

∴

Certes, Flaubert est un maître. Qui le nie ? Pourtant, un jour que je me grisais d'un sermon de Bossuet, j'eus

la sensation que Flaubert était quelque chose comme de l'eau stérilisée...

Barrès n'escamote rien en écrivant ; il ne rompt point les jointures de la langue. Malgré la rigueur de son style, il sait faire goûter un certain abandon qui sied à la prose.

Thucydide est nu comme le mont Hymette. Mais Platon s'enguirlande : il n'en est pas moins attique.

Barrès se défend de pénétrer Platon ! lui qui porte sur ses lèvres tout le miel et peut-être le poison du philosophe.

JEAN MORÉAS

FEUILLETS

retrouvés dans un exemplaire de Shakespeare

I

Donnez-moi votre main, Prince Hamlet. Je connais
Cette fièvre qui bat au creux de vos poignets
Et qui cerne les yeux et qui sèche la bouche,
Car le même fantôme implacable et farouche,
M'a parlé, comme à vous, sur la tour d'Elseneur,
Et j'ai trouvé l'aurore amère et sans bonheur
Après qu'il m'eût fait voir sous la pourpre félonne
Le faux Roï titubant sous sa fausse couronne
Et que d'un geste brusque et rude il m'eût montré
Sous le masque rieur le visage exécré.
Comme vous, quand la Vie à mes yeux apparue
Se dressa devant moi difforme, vile et nue
Avec du sang aux doigts et de la boue au front,
J'ai senti, dans ma chair et mes os, ce frisson
D'horreur, de désespoir et de mélancolie
Que ni les pleurs, hélas ! ni les fleurs d'Ophélie
N'ont pu guérir en vous et dont vous seriez mort
Mieux que du noir poison qui dans la coupe d'or
A son piège tenta votre lèvre trompée
Ou que ne vous tua la pointe de l'épée.

II

Portia, vous rêvez et ce soir est divin.
Déjà l'ombre est plus longue aux cyprès du jardin ;
Par la fenêtre ouverte entre l'odeur des roses.
Votre main, en jouant, aux trois serrures closes
Touche, et vous hésitez à leur triple secret.
Sera-ce l'or, l'argent ou le plomb du coffret
Qui tentera Celui dont vos beaux yeux suivront
Le geste vers l'argent, vers l'or ou vers le plomb ?
Mais vous avez souri, Portia, quand, dans l'ombre
De ce bosquet obscur où le soir est plus sombre,
Le hautbois, la viole et la flûte ont chanté,
Et votre jeune cœur est sans anxiété,
Car il sait que Celui qui doit par son amour
Deviner les coffrets présentés tour à tour
Saura comprendre alors pour diriger son choix
Ce que murmureront la flûte et le hautbois
Et ce que dit tout bas à qui prête l'oreille
La viole savante aux sept cordes pareilles.

HENRI DE RÉGNIER

FRAGMENT INÉDIT D'*APHRODITE* [1]

Myrto s'éveilla la première, dans la chevelure de Rhodis. Elle se pencha sur le sommeil de la petite fille qui doucement respirait son rêve.

La nuit très noire était venue. On entendait au dehors le pas tranquille des promeneurs du soir. Il était temps pour la chanteuse de se coiffer et de se peindre. Elle prit toute Rhodis dans ses bras pour l'éveiller avec sa bouche et les yeux encore chauds s'ouvrirent entre les lèvres.

« Lève-toi », dit-elle à voix basse.

Rhodis avant de se vêtir, assise à terre, les jambes allongées, sa double flûte en ses mains, le dos courbé, la bouche tendue, joua un air mélancolique.

Devant elle, Myrtokleia plus active préparait les fards, faisait chauffer l'eau, dépliait les étoffes blanches, rangeait sur une tablette les longues aiguilles avec les peignes.

1. D'un chapitre qui devait être le second du Livre IV.

Gestes lents ! charme des bras qui passent ! blanche faiblesse des doigts féminins ! Elle touchait les choses à peine ; ses phalanges transparentes et pourtant suivies d'ombres caressaient les objets légers. Parfois elle se haussait en crispant les orteils et atteignait d'une main souple le pot de fard ou la fiole d'huile sur la margelle de la niche. Parfois, accroupie devant la lampe de terre bleue pour attacher une fleur au nœud d'une tunique, elle faisait les ténèbres derrière elle et recueillait dans son giron tout un foyer de soleil couchant. Elle était maigre et polie comme le manche d'un miroir sculpté. Des hanches menues, des jambes fines, des genoux durs et délicats, deux petites fleurs noires sur les seins, des cheveux lestes, une tête frêle, dessinaient son corps en mouvement. La lumière et l'ombre se poursuivaient sur le profil changeant de sa nudité, qui semblait, dans la chambre obscure, être l'âme furtive de la Nuit.

. . . . . .

PIERRE LOUŸS

LE VERBE

Mon esprit fatigué des textes et des gloses
Souvent s'en va vers ceux, qui dans leur prime ardeur,
Avec des mots d'amour et des cris de ferveur,
Un jour, les tout premiers, ont dénommé les choses.

Ne sachant rien
Ils découvraient en s'exaltant
La souffrance, le mal ou le plaisir, le bien,
Ils confrontaient à chaque instant,
Leur âme étonnée et profonde
Avec le monde ;
Ils se peuplaient les yeux et le cerveau
De visions et de pensers nouveaux ;
Ils dévoraient, comme une immense proie,
La joie
D'aimer et d'admirer si fort
L'universel accord
De la terre et d'eux-mêmes,
Qu'ils le scellaient, soudain, avec des cris suprêmes

Oh ! ces élans captifs dans le muscle et la chair !
Oh ! ces tressauts jaillis de la prison des nerfs !
Tels cris, flèches d'argent de telle âme bandée
Soudain devenaient mots et atteignaient l'idée ;

Ils s'affirmaient, se précisaient, et tout à coup,
Fermes, ils surgissaient debout
Chantant la brusque et divine surprise
Des oreilles, des mains des narines, des yeux,
Devant les fruits, les fleurs, les eaux, les chants, les
Et l'or myriadaire et tournoyant des cieux. [brises

Mots liés entre vous, mots tendres et farouches,
La langue fortement vous expulsait des bouches
Et terme et terme, avec ferveur, vous accordait;
Elle vous modelait comme les doigts la glaise,
L'homme, à vous prononcer, respirait plus à l'aise
Et le pas de son corps balancé vous scandait.
Il vous disait, marchant parmi les herbes,
Devant les flots, le jour, sous les astres, la nuit,
Et la réalité se dédoublant ainsi
Toute vivante en son esprit
Il s'exaltait et s'avançait comme ébloui,
Dans ce monde créé par lui :
Le verbe.

Dites, le rythme épars dans l'univers entier;
En définir la marche et la passante image
En un soudain langage ;
Le prendre à l'océan rugueux, au mont altier,
Aux bonds du vent, à la bataille des tonnerres,
A la douceur d'un pas de femme sur la terre,
A la lueur des yeux, à la pitié des mains,
Au surgissement clair d'un être surhumain,
Aux tempêtes du rut, aux heurts de la folie,

A tout ce qui se meut, s'étend, se rompt, se lie,
Prendre et capter leur infini en un cerveau,
Pour leur donner ainsi leur plus haute existence,
Dans l'infini nouveau
Des consciences.

Depuis — oh ! que de jours et de temps ont passé
Sur ces premiers balbutiements de l'âme humaine
Et que de rois et de peuples se sont croisés
Sur le chemin des mers, des monts, des plaines
Qui tous, sous le soleil, du levant au couchant,
Ont jeté vers l'écho leur différent langage ;
La foule entière y travaillait au cours des âges
Mais les poètes, seuls, en fixèrent le chant.
C'est qu'en eux seuls survit ample, intacte, profonde,
L'ardeur
Qui enflammait devant la terre et sa splendeur
L'homme vibrant et pur aux aurores du monde.
C'est que le rythme universel traverse encor,
Comme aux temps primitifs, leur corps.
Il est mouvant en eux, ils en sont ivres ;
Nul ne l'apprend aux feuillets morts d'un livre ;
Tel l'exprime, — sait-il comment —
Qui sent en lui si bellement
Passer les vivantes idées
Avec leur geste, avec leur pas,
Qu'elles fixent elles-mêmes le canevas
Des vers — et des rimes nettement accordées.

ÉMILE VERHAEREN

LE DÉPART [1]

Au sortir de Marseille, pour me donner le « la », j'évoque à chaque embarquement la plus belle des pages qu'écrivit un compagnon de ma jeunesse, ce *Nocturne* où Jules Tellier concentra vigoureusement ses rêveries d'humaniste et de saturnien :

Nous quittâmes la Gaule sur un vaisseau qui partait de Massilia, un soir d'automne, à la tombée de la nuit.

Et, cette nuit-là et la suivante, je restai seul éveillé sur le pont, tantôt écoutant gémir le vent sur la mer, et songeant à des regrets, et tantôt aussi contemplant les flots nocturnes et me perdant en d'autres rêves.

Car c'est la mer sacrée, la mer mystérieuse où, il y a trente siècles, le subtil et malheureux Ulysse agita ses longues erreurs; le subtil Ulysse, qui, délivré des périls marins, devait encore, d'après Tirésias, parcourir des terres nombreuses, portant une rame sur l'épaule, jusqu'à ce qu'il rencontrât des hommes si ignorants de la navigation qu'ils prissent ce fardeau pour une aile de moulin à vent.

1. « Note » inédite du *Voyage de Sparte*.

C'est la mer que sillonnaient jadis sur les galères et les trirèmes les vieux poètes et les vieux sages ; et, comme ils se tenaient debout à la poupe, au milieu des matelots attentifs, attentive elle-même, elle a écouté en des nuits pareilles les chansons d'Homère et les paroles de Solon.

Et c'est aussi la mer où, dans les premiers siècles de l'erreur chrétienne, alors que le règne de la sainte nature finissait et que commençait celui de l'ascétisme cruel, le patron d'une barque africaine entendit des voix dans l'ombre, et l'une d'entre elles l'appeler par son nom et lui dire : « Le grand Pan est mort ! Va-t-en parmi les hommes et annonce-leur que le grand Pan est mort ! »

Et, par la mystérieuse nuit sans étoiles, sur le chaos noir de la mer et sous le noir chaos du ciel, il y avait quelque chose de triste et d'étrange à songer que peut-être l'endroit innomé, mouvant et obscur, que traversait notre vaisseau avait vu passer tous ces fantômes et qu'il n'en avait rien gardé.

Et c'est parce que cette pensée me vint, et qu'elle me parut étrange et triste, et qu'elle troubla longtemps mon cœur de rhéteur ennuyé qu'il m'est possible encore, entre tant d'heures oubliées, d'évoquer ces lointaines heures noires où je rêvais seul sur le pont du navire parti de Massilia, un soir d'automne, à la tombée de la nuit.

Jules Tellier surnage sur la mort pour s'être attaché, comme à une bouée, en vue des côtes de Marseille, à ce magnifique lieu commun. Pourtant, ce soir, cette

prose cadencée me semble trop latine, trop privée d'adolescente liberté grecque. C'est qu'il allait, quand il l'écrivit, à Constantine, la ville romaine, et moi je fais mon premier voyage de Grèce.

MAURICE BARRÈS

FRANCIS JAMMES

Francis Jammes est peut-être le poète français le plus aimé des jeunes : sa simplicité apparente cache une très réelle maîtrise. Ce qu'il dit, personne ne l'avait dit avant lui, et ceux qui le lisent, se découvrent des âmes nouvelles.

« M. Francis Jammes est né à Tournay (Hautes-Pyrénées) le 2 décembre 1868. Son grand-père maternel était docteur en médecine à La Guadeloupe où il mourut après avoir été ruiné par les tremblements de terre de la Pointe-à-Pitre. Il s'appelait Jean-Baptiste Jammes. Et sa vie, nous dit son petit-fils, fut grave, tourmentée, ardente et triste. Le père de M. Francis Jammes naquit à la Pointe-à-Pitre. Envoyé en France, à Orthez, chez des tantes, pour faire son éducation, il devint receveur de l'Enregistrement. Mort à Bordeaux, il est enterré à Orthez, où M. Francis Jammes, depuis longtemps habite avec sa mère. » (1).

Ces détails généalogiques et biographiques ne sont pas inutiles, ils expliquent un des côtés de l'âme du poète, cette nuance nostalgique des pays de soleil :

« C'est aujourd'hui la fête de Virginie...
Tu étais nue sous ta robe de mousseline.
Tu mangeais de gros fruits au goût de Mozambique
Et la mer salée couvrait les crabes creux et gris (2). »

1. *Poètes d'Aujourd'hui.* « Mercure de France ».
2. *De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir,* « Mercure de France ».

§

Dès son premier recueil de poèmes: « *Six sonnets* » (1891), « *Vers* » (1892), son originalité était marquée. Alors que le symbolisme épuisait toutes les richesses fantastiques du verbe, la poésie de Jammes nous apparut comme une jeune fille nue, dans la rosée d'un vrai matin. C'était un rafraîchissement, et comme une promenade parmi des arbres et des herbes. Une fois de plus, un poète découvrait la nature, la dénudait, la contemplait, la possédait, comme une femme vivante, dont il eût aimé le sourire et le parfum.

Il y a ainsi, dans la littérature française de périodiques renouvellements de la sensibilité, des renaissances qui se succèdent comme la beauté des femmes, de mère en fille. J.-J. Rousseau, qui fut un des initiateurs du mouvement romantique, aida sans doute Lamartine à découvrir la nature.

C'est encore lui, semble-t-il, le Rousseau botaniste des *Rêveries d'un Promeneur solitaire*, qui révéla à Francis Jammes l'amour des fleurs et des plantes. La « nature » de Jammes n'est pas celle de Rousseau, ni celle de Lamartine ; sa façon de la comprendre nous paraît plus vraie; c'est que l'homme évolue mystérieusement, et les regards qu'il projette autour de lui, à chaque génération, colorent différemment les choses.

> « *Le seuil blanc des maisons est calme quand la douceur*
> *Du soir se fait sentir sur les fleurs de cinq heures.* »

Nous percevons des nuances de couleur que nos pères ne voyaient pas. Cette délicatesse a sa répercussion sur toute la vie; sur les couleurs des habits, les tentures des appartements: les velours éclatants qui vêtaient les gentilshommes du XVIIe siècle nous blesseraient. Habitués aux demi-ténèbres des sous-bois, nous distinguons mieux les teintes bleutées des choses.

Jammes a voulu ignorer, pour ainsi dire, ce que d'autres ont vu et senti avant lui. Il s'est voulu, devant la vie, comme un petit

enfant étonné qui regarde, et dit son émotion, aussi simplement que possible.

« Il y a au soleil des chemins très obscurs,
Pleins de feuillages frais, et qui n'ont pas de fin.
On s'y donnerait des baisers longs, doux et durs,
Par les après-midi des dimanches beaux et simples. »

La poésie de Jammes est d'une spontanéité merveilleuse : il parle son émotion, dirait-on, au moment même où elle le frappe :

« Il y a des roses sur le mur où il a plu,
Et dans la baie aussi et les feuilles sont molles.
Ce matin il y a du brouillard gris, et plus
On regarde loin, il est épais. Il se pose
Sur le coteau au haut des feuilles de pins noirs ;
Il fait un peu frais, mais pas trop. Je viens de voir
Des laitières près du mur mouillé plein de roses. »

Et c'est ainsi, parce que le poète écrit ses vers, à l'endroit même où il a butiné ses émotions. S'il avait composé à Paris ses poèmes, vécus à Orthez, il les eût sans doute transposés.

Le souvenir égare les détails des faits, modifie les images, et c'est ce qui permet aux poètes qui laissent reposer leurs inspirations, de longues années, de les condenser et de les synthétiser.

La poésie de Francis Jammes, c'est presque la vie directe. Il nous peindra dans *Existences* (1), en une sorte de mélange d'idéalisme et de réalisme, toute la stupide niaiserie des petites vies provinciales, dans leur médiocrité, ridicules et parfois tragiques :

« Que tu comprennes ou non, ce sera tout comme...
Si tu couches avec lui : tu seras pourrie.
Il a empoigné ça avec l'ancienne bonne.
Il y a trois mois qu'il l'a. Ainsi je t'avertis.

1. *Le Triomphe de la Vie*, « Mercure de France ».

Quant à moi, j'ai fini de marcher avec toi.
Dis-toi bien que ce soir c'est la dernière fois. »

Le réalisme de Francis Jammes redevient de la poésie, lorsqu'il parle de l'amour sensuel. Tout amour, même mystique, est basé sur la sensualité.

Nous aimons tant nous aimer ; et c'est si amusant
Quand, dans mes bras, la tête en arrière tu pousses,
A un moment donné, de petits cris très drôles
Qu'ensuite tu me dis ne te rappeler pas. »

Ne te rappeler pas ! Toute la spontanéité inconsciente de la femme est marquée dans ce vers.

Verlaine déjà avait parlé de

« *La spontanéité craintive des caresses !* »

Jammes ne s'exagère pas outre mesure l'importance de son rôle de poète. Et c'est avec une délicieuse ironie qu'il s'écrie :

Comment le monde n'a-t-il pas honte
De laisser ainsi souffrir ma petite ELLE,
En ne me payant pas mes murmures d'abeille
Très cher, avec de l'or qui tombe sur les treilles. »

— Ce sourire :

« *Ni le Mercure ni l'Ermitage*
Ne me donnent de gage. »

Il sait que, dégagée de la vie, la littérature n'est que ruminations et réminiscences de lectures : il faut vivre, il faut aimer, ne rien dédaigner, souffrances et joies.

« *Je souffre de ma chair ainsi que d'un fer rouge.*
Je désire une fille avec un âcre désir.
Je la voudrais nue dans la torpeur d'une chambre,

Paysanne, avec ses beaux cheveux sur ses reins moites.

. . . . . .

Il faut rester chez moi et écrire des vers. »

§

La prosodie de Francis Jammes est toute particulière : ses vers ont parfois la touchante beauté d'une jeune fille infirme, qui, comme une des héroïnes du poète : *Pomme d'Anis* (1), boiterait légèrement. Cette grâce un peu maladroite a quelque chose d'attirant.

Jammes traduit la nature dans son illogisme ; il sait que rarement les sons et les couleurs s'accordent et que tout est dissonance. Il y a un hiatus dans ce champ de blé où pointent les crêtes des coquelicots.

L'hiatus, Jammes en a fait un sourire :

« *Lorsque dans la nuit bleue la rosée y a plu.* »

Le poète a compris que pour exprimer de petites sensations heurtées et contradictoires, il lui fallait se créer cette prosodie un peu hésitante, volontairement hésitante. Il semble nous dire : Voilà ma sensation du moment, dans sa simplicité et sa fraîcheur : elle n'est pas définitive. Rien n'est définitif.

C'est comme si chaque clignement de son œil captait une image, qui s'imprime en un vers. L'âme du poète boit ainsi la vie par gorgées, avec un petit bruit d'une glotte poétique qui absorbe.

« J'aurais pu, écrivait-il, dans la préface de *Vers* (mai 1893), imiter le style de Flaubert ou celui de Leconte de Lisle et faire, comme un autre, un poncif. J'ai fait des vers faux et j'ai laissé de côté, ou à peu près, toute forme et toute métrique... Mon style balbutie, mais j'ai dit ma vérité... Je ne veux blâmer ni prôner ma façon de faire ;

1. « Mercure de France ».

mais ce que j'affirme, c'est ma haine des écoles, ma tolérance, mon amour de la vérité et ma pitié de ce lieu commun qui est le cœur de l'homme. Pour être vrai, mon cœur a parlé comme un enfant. »

Oui, comme un enfant qui a gardé son étonnement devant les choses, sa curiosité. Ne dirait-on pas parfois que c'est une bouche fraîche de petite fille, qui parle des choses très profondes.

« Ta voix lente, un peu précieuse, se traînait
Sur mon âme, comme un baiser qui fait mourir. »

Des vers faux? — Oui, il y a des vers faux, dans l'œuvre de Jammes, et j'appelle ainsi les mauvais vers, comme celui-ci :

« Mais il est rusé, et, seul, il y voit bien »,

où le poète a accumulé toutes les disgrâces.

Ainsi dans les champs il est des fleurs blessées, malades. Mais, à défaut du rythme connu, mesuré, il y a dans la poétique de Jammes une musique secrète, et savante dans sa simplicité, qui enchante et émeut celui qui sait lire :

Mon âme triste et douce comme un lys s'est parfumée.
. . . . . .
Je t'aurais aimée là, autrefois, près de la mousse
Parce que tu avais une figure douce.

Il existe entre la poésie méthodiquement rythmée d'autrefois et celle de Jammes la même différence qu'entre le parc de Versailles taillé par Le Nôtre, et un bois naturel : des jeunes filles marchent sur les gazons où se dressaient jadis des déesses de marbre ; des branches librement entrelacées envahissent les sentiers où poussent des herbes et des fleurs. Le poète écarte les branches, les brise, cueille les fleurs, et les offre à son amie, qui est nue, sur le gazon.

Mais il ne faudrait pas croire que c'est toujours sans effort que

Jammes trouve le mot exact qui donne la note d'un paysage ou d'une émotion, le rythme particulier qui s'adapte à son inspiration du moment :

« Dans le salon où l'on causait, hier vous posiez...
Mais aujourd'hui nous sommes seuls — Rose Bengale !
Endormez-vous tout doucement dans la percale
De votre robe, endormez-vous sous mes baisers.
. . . . . .
Endors-toi donc... je ne sais plus si c'est ton rire
Ou l'eau qui court sur les cailloux qu'elle fait luire...

Ce n'est plus, comme dans l'ancienne métrique, la pensée qui se moule dans le vers rigide, en couches successives et égales ; c'est le vers qui se couche, s'allonge ou se replie le long de la pensée.

Jammes éparpille sa contemplation en mille détails. Ce n'est pas un reproche, c'est une constatation. C'est sans doute l'indice d'une perception plus aiguë. Lamartine, du haut de la montagne, contemplait la vallée ; Francis Jammes est descendu dans les vallons, il a caressé les arbres, regardé les feuilles, soulevé les pierres, et bu au ruisseau.

§

Le poète a-t-il une philosophie particulière. Quel Evangile apporte-t-il au monde ? La pitié, non plus, comme le Christ, pour les hommes, qui sont méchants, mais pour les bêtes et pour les choses. Il a voulu exprimer l'âme des animaux, ses frères, et des choses, ses sœurs, être, auprès de Dieu, l'interprète des ânes qui vont d'un petit pas cassé, des lièvres peureux qui broutent la lune, être le Messie des pauvres bêtes douloureuses.

Cette grande pitié est merveilleusement traduite dans ces « *Quatorze prières* » (1) qui sont, avec les *Elégies*, ce que Jammes a écrit de plus parfait :

1. *Le Deuil des Primevères*, « Mercure de France ».

« Mon Dieu, puisque le monde fait si bien son devoir,
Puisqu'au marché les vieux chevaux aux genoux lourds
Et les bœufs inclinés se rendent tendrement:
Bénissez la campagne et tous ses habitants.
. . . . . .
« Mon Dieu, puisque mon cœur, gonflé comme une grappe
Veut éclater d'amour et crève de douleur:
Si c'est utile, mon Dieu, laissez souffrir mon cœur...
Mais que sur le coteau les vignes innocentes
Mûrissent doucement sous votre Toute-Puissance.
. . . . . .
Donnez à tous le bonheur que je n'ai pas. »

Voici : PRIÈRE POUR QU'UN ENFANT NE MEURE PAS.

L'Enfance n'a-t-elle pas la même inconscience que les choses: Mon Dieu !

Si vous le laissez vivre, il s'en ira jeter
Des roses, l'an prochain, dans la Fête-Dieu claire.

Et cette prière, qui est un argument péremptoire :

« Rappelez-vous, mon Dieu, devant l'enfant qui meurt,
Que vous vivez toujours auprès de votre mère. »

Et cette: PRIÈRE POUR ALLER AU PARADIS AVEC LES ANES :

« ... Je dirai aux ânes, mes amis:
« Je suis Francis Jammes et je vais au Paradis.
. . . . . .
Que je vous apparaisse au milieu de ces bêtes
Que j'aime tant parce qu'elles baissent la tête
Doucement, et s'arrêtent en joignant leurs petits pieds,
D'une façon bien douce et qui vous fait pitié.
J'arriverai suivi de leurs milliers d'oreilles,
Suivi de ceux qui portèrent au flanc des corbeilles,

De ceux traînant des voitures de saltimbanques
Ou des voitures de plumeaux et de fer blanc.
. . . . . .
De ceux à qui l'on met de petits pantalons
A cause des plaies bleues et suintantes que font
Les mouches entêtées qui s'y groupent en ronds.

Dans de belles pages, qui paraîtront un peu puériles à quelques-uns, Jammes nous a révélé sa grande et pieuse tendresse pour les « Choses » (1) : « Lorsque je remarque un épi malade qui est sur ses grains, j'ai très nettement l'intuition de la douleur de cette chose. » Il ajoute : « La souffrance de ces grains m'est certaine puisque je la ressens. »

Mensonge divin que crée chez le poète le mariage de l'intelligence et de la sensibilité. La raison du poète est toujours parfumée de sensibilité : c'est pour cela que ses images sont vivantes :

« Une belle rose, au contraire, nous dit-il, me communique sa joie de vivre. » La chair d'une rose, c'est la chair de la femme : mais n'est-ce pas l'odeur de l'amour qui est comme éparpillé dans toute la nature.

Le poète confond, mais c'est une confusion délicieuse : il ne veut pas savoir que c'est lui qui vivifie les choses. Pourtant, n'en a-t-il pas l'intuition, lorsqu'il dit :

« Dis-moi pourquoi lorsque je suis souffrant,
Il semble que les arbres comme moi soient malades ?
Est-ce qu'ils mourront aussi en même temps que moi ?
Est-ce que le ciel mourra ? Est-ce que tu mourras ? »

Oui, l'univers meurt avec le poète qui l'a créé : un homme qui meurt, c'est réellement une conception spéciale du monde qui disparaît, un univers qui s'éteint.

1. *Le Roman du Lièvre*, « Mercure de France ».

Oh ! Aime-moi. Pose ta main sur ma poitrine,
Et respire tout l'amour qui est dans mon cœur.
Je contiens des coteaux de pierre, des ravines,
Des villages entiers pleins d'obscures douleurs,
Et des troupeaux bêlant vers l'azur blanc des cimes.

Et c'est le grand orgueil de l'homme de savoir qu'en dehors de lui, rien n'existe : les choses sont comme un prolongement de sa sensibilité, les paysages sont des aspects de son âme, la beauté et la chair des femmes, la cristallisation de ses désirs. Le poète, qui sait donner un corps à ces images extériorisées de lui, crée donc la vie. La conception que nous nous faisons de la vie est la création personnelle de quelques poètes de génie.

§

Francis Jammes est encore et surtout peut-être le poète des jeunes filles : celles d'autrefois, qui avaient des noms singuliers, comme dans les livres de distribution de prix : « *Blanche de Percival, Rose de Limereuil* » ; il nous a conté la vie de « *Clara d'Ellébeuse* » (1) ou l'histoire d'une ancienne jeune fille, et d' « *Almaïde d'Etremont* » (1) ou l'histoire d'une jeune fille passionnée. Ce sont de divins petits récits, qui émeuvent notre âme secrète : on pleure sur ces petites tragédies ignorées. Mais, à côté de l'émotion sentimentale, il y a aussi cette émotion intellectuelle que l'on éprouve devant tout ce qui est beau et parfait.

Jammes est aussi le poète des jeunes filles d'aujourd'hui, celles qui sont le mystère de demain, celles dont nous avons baisé les cheveux blonds, et que, demain, nous aimerons peut-être passionnément.

. . . . . .

« Seules les jeunes filles ne m'ennuyèrent jamais ;
Vous savez qu'elles vont, d'on ne sait quoi, causer

1. « Mercure de France ».

Le long des tremblements de pluie des églantiers.
Peut-être que si Dieu ne m'a pas fait mourir,
C'est qu'il s'est souvenu de toi, toute petite,
Qui soignes, en m'attendant, tes jolis canaris.

. . . . . .

Oh ! Viens, dit-il, « toi que j'ai connue, toute, toute petite » :

« Pourquoi suis-je si jeune, pourquoi dans mon cœur frais
Y a-t-il comme un frisson de soir aux noisetiers ?
Je suis fou. Je te veux sur le bleu des pelouses,
Vers sept heures, lorsque la lune au haut du ciel
Pleut sa lumière humide au front des vaches rousses
Dont la corne porte encore un morceau de soleil.

Il semble halluciné par la beauté nue des femmes, devant laquelle son âme tremble et s'étonne.

« Tu serais nue sur la bruyère humide et rose
. . . . . .
Tu seras nue dans le salon aux vieilles choses.
. . . . . .
« Tu te mettras toute nue
Où il y a des bruyères
Et au loin les petits lièvres
Bondiront, boulés, pattus. »

Il y a d'ailleurs, sous cette douceur caressante, une grande sensualité. La poésie de Jammes a tous les sourires, toutes les expressions de la chair vivante, la douleur profonde et la joie exaltée. Cette sensibilité exagérée fait que le poète souffre de tout, et qu'il n'existe pas pour lui de joie où ne se mêle quelques gouttes d'amertume, d'arrière-amertume. Son cœur, comme il s'exprime lui-même, son pauvre cœur martyr, — d'une pitié sans nom et noyé de tendresse, — est plein de je ne sais quoi dont il ne peut mourir.

Et puis, l'âme s'éclaircit, et s'illumine comme, sous le soleil, une forêt où il a plu : les gouttes de pluie rient. La vie est faite de petites sensations successives qui se heurtent et se contredisent: on est à la merci de tout ce qui passe ; mais ce qui réellement constitue la plus lourde douleur des poètes, c'est la solitude où ils se trouvent enfermés, avec eux-mêmes, toujours :

« Et toi que j'ai quittée, tu ne m'auras pas vu,
Tu ne m'auras pas vu ici, songeant à toi
Et traînant mon ennui aussi grand que les bois...
Et d'ailleurs, toi non plus, tu ne comprendrais pas.
Car je suis loin de toi et tu es loin de moi.
. . . . . .

Même les femmes qui nous aiment ne nous comprennent pas : résignons-nous à être seuls : il n'y a encore qu'en soi-même qu'on peut trouver des vraies consolations.

Jammes est un vrai poète et un grand poète qui s'est pour ainsi dire insinué dans la nature, il lui a imposé la couleur et l'odeur de sa propre sensibilité. Il est rafraîchissant de pénétrer dans la vivante forêt qu'est sa poésie. Peut-être s'apercevra-t-on, un jour, lorsque la sensibilité qu'il représente, sera morte, qu'il eût été préférable qu'il stylisât son domaine, élaguât les branches trop touffues, coupât ses vers symétriquement, comme les allées d'un jardin. L'art doit porter la marque de la domination de l'homme sur les choses.

Mais Francis Jammes, nouveau Rousseau, a inventé une sensibilité nouvelle et une langue nouvelle pour la traduire : des petits poètes viendront, qui, dans la forêt de Jammes, se tailleront des parcs et des jardins.

JEAN DE GOURMONT

CARMEN PLATONICUM

O Vous que Michel-Ange aurait prise pour Dame,
Grande initiatrice aux mystères de l'âme,
Vous avez, dans l'éclat de votre chasteté,
Je ne sais quelle grâce et quelle gravité ;
Vous nous faites penser à ces heures divines
Où se lève une étoile au-dessus des collines.
Vous allez : l'harmonie accompagne vos pas,
Vous enchantez les cœurs et ne les troublez pas.
Telle, idéale encore et pleine de décence,
A son premier matin brilla la Renaissance.
Ainsi, le geste sobre, auguste et douce à voir,
Avec la pureté possédant le savoir,
Visage d'inspirée et Muse qui médite,
Proclamant la Beauté, d'une bouche érudite,
Unissant sous les plis de votre manteau blanc,
L'attrait de l'éloquence et le renom du sang,
Habile à rassembler, en rapprochant les âges,
Tous les reflets du Verbe, épars chez les vieux Sages,
Les yeux clos à jamais avec un fier mépris
Pour tout ce qui n'est pas l'effort des hauts esprits,
Vous évoquez, aux jours de l'Italie ancienne,
Une Abbesse, princesse et platonicienne.

LOUIS LE CARDONNEL

CONNAISSANCE DU TEMPS

Ce n'est point le futur que j'envisage, c'est le présent même qu'un dieu nous presse de déchiffrer. De moment à autre, un homme redresse la tête, renifle, écoute, considère, reconnaît sa position ; il pense, il soupire, et tirant sa montre de la poche logée contre sa côte, regarde l'heure. *Où suis-je?* et, *quelle heure est-il ?* telle est de nous au monde la question inépuisable ; *où suis-je ?* et *où en suis-je ?* C'est pourquoi les cités antiques postaient à demeure l'augure. En marche dans le courant, le navire humain plantait sa vigie. Rien en vain. L'homme pensait que toutes choses à toute heure avec son intime assentiment travaillées par la même inspiration qui mesure sa propre croissance, élaboraient un mystère qu'il fallait de nécessité surprendre. Et c'est pourquoi l'aruspice armant son bras allait le rechercher jusque dans l'entraille des animaux. Qu'un être doué d'une voix intelligible captive l'exhalaison de la terre et le rot de l'abîme ! La sibylle savait tromper avec sa poignée de feuilles mortes, ensemencer le vent de paroles. Tout site religieux recélant l'oracle, comme un autre ses sources curatives, avait un temple pour l'exploiter. Et de nos jours la même curiosité a inventé des instruments, construit des hypothèses et des observatoires. Partout, à tout moment, chacun sait le degré de la chaleur qu'il fait et le poids de l'air qui le tient pressé. Toute la peau de la terre est devenue sensible comme l'extrémité de nos doigts et télégraphie les nouvelles de la tempête et de la beauture. Le bulletin des taches du soleil est nécessaire à la Bourse et à la politique. Le Globe oriente encore l'aiguille soustraite à sa

masse. C'est ainsi que nous savons toujours parfaitement le temps qu'il *fait* et le visage qu'il se compose, l'arrangement conclu pour la journée entre Phœbus et la nue. Mais quand l'occultation de notre soleil journalier nous permet de nouveau de relever notre position dans l'absolu, que sont les pratiques naïves de l'astrologie auprès de nos tables et de nos méthodes et de ces yeux forts que nous braquons sur les mers célestes? Quel almanach valut jamais celui du Bureau des Longitudes, et quel thème horoscopique à la devise de Saturne ou du Cancer le secret plus serré de ces nombres enfermés en d'exactes colonnes? Nous lisons mieux l'aspect du ciel brillant. Une heure immense, totale, est à tout moment calculée, plus décisive que celle qui jadis avérait la naissance des rois, retardait les batailles, présidait à la cueille des simples, favorisait les purges. Nous n'accrochons plus aux astres notre cuisine et notre politique. Il n'est pas moins que toute chose qui arrive est située spécialement dans la durée par telle combinaison non reproductible du chiffre sidéral, comme tout point sur la carte par sa distance du méridien et de l'équateur, et trouve dans les cieux inépuisables sa racine arithmétique. Mais peut-être que, plus prochaines qu'étoiles et planètes, toutes les choses mouvantes et vivantes qui nous entourent nous donnent des signes aussi sûrs et l'explication éparse de cette poussée intérieure qui fait notre vie propre.

Et tel est le mystère qu'il s'agit présentement de reporter sur le papier avec l'encre la plus noire.

I

De la Cause

Tout objet qui apparaît devant nos yeux et dans notre intelligence, la démangeaison de l'esprit est aussitôt de le ranger à sa place, de l'insérer dans le continu. La *cause* est cette

jointure que nous nous appliquons à découvrir ; elle est tout cela avec une énergie productrice, sans quoi une chose donnée n'aurait pu être.

Ces mots circonscrivent le sens et l'aire de notre enquête. Nous ne chercherons point à comprendre le mécanisme des choses de par-dessous, comme un chauffeur qui rampe sur le dos sous sa locomotive. Mais nous nous placerons devant l'ensemble des créatures, comme un critique devant le produit d'un poète, goûtant pleinement la chose, examinant par quels moyens il a obtenu ses *effets*, comme un peintre clignant des yeux dévant l'œuvre d'un peintre, comme un ingénieur devant le travail d'un castor. Rien à faire ici des quatre causes du Philosophe, matérielle, formelle, finale, efficiente. Chercher, à propos de chaque entité supportée par un nom, la cause, c'est simplement envisager la *matière* et le *moyen*.

Un adage assourdissant, réductible au seul bruit, emplit la feuille de tous les livres : *Pas d'effet sans cause !* Mais oserais-tu, ô creuse cigale, moduler aussi bien, entre mes doigts : *Point de cause sans effet ?* Je ne l'attends point, mais je souris seulement, et je répète après toi : Oui, point d'effet sans *causes*. Sans *causes* au pluriel.

Car la cause n'est jamais une. La série des abstractions nous réduit aux idées premières du mouvement et de la masse, du moteur et du mobile, ou, plus grossière, d'une influence extérieure sur toute chose donnée manifestée par un mouvement local. C'est ce couple d'un sujet et d'une action sur le sujet exercée du dehors, qui constitue proprement la cause. Agencement infiniment variable dans ses modes, autant que chaque effet à produire.

Examinons de plus près.

Le caractère du sujet est d'avoir une valeur, une « puissance » plus générale que celle de l'effet qui en est tiré par l'application du moyen. —— A l'entrée du port des Phéaciens, la mer maniée par le vent s'est amusée à ciseler en barque patiemment le bout de cet os saillant hors du vieux corps de la Terre. —— L'hydrogène a ses propriétés, l'oxygène a les siennes ; il faut un chiffre, il faut la proportion de un à deux

pour que la combinaison ait lieu, de l'eau. —— Il faut une étincelle vivante, le microbe, pour fabriquer, de l'oxygène uni avec l'azote, le nitrate, nourriture de l'herbe. —— Il faut à la terre la semence pour transformer en un sucre soluble sa chair inerte. —— Il faut au sang de la mère le germe pour la conception du caillot animé. Il faut au marbre, il faut à l'acier et au cuivre le sculpteur, l'ouvrier avec ses outils, pour dégager la statue et pour assembler l'engin.

On le voit par la considération de ces preuves, toute créature est, par cela même que créée, créatrice, dépositaire sous le commandement nouveau qui l'épouse d'une force prête à sourdre figuratrice. C'est l'intervention du moyen, le travail extérieur ou latent de son *fiat* précis comme un ordre que l'on articule, qui *résout* le sujet, qui le contraint et qui le détermine.

Il est possible de classifier les moyens suivant leur opération ; j'en prends ici le tableau :

1. — CAS DITS fortuits ET APPLICATION D'UN MOYEN A UNE FIN NON IMPLIQUÉE PAR LUI.

Une poudrière —— l'éclair —— l'explosion.

La masse de la terre —— le vent, la pluie, la gelée —— phénomènes d'érosion, ciselure du relief.

Napoléon et son armée —— les froids de la Russie —— perte de l'Empereur, sa chute.

Les réactions chimiques naturelles.

2. — APPLICATION INSCONSCIENTE DES MOYENS A UNE FIN.

a. — La terre —— la semence —— la plante.

L'aliment —— l'appareil digestif —— le chyle, le sang.

Le miel et son récipient —— l'œuf —— la larve.

Les phènomènes de la cristallisation et ceux de l'instinct primaire.

b. — Les ovaires en travail —— les industries de la ponte et du nid —— l'insecte, l'oiseau, le poisson, la nourriture des espèces carnivores qu'ils procurent.

3. — APPLICATION CONSCIENTE ET VOLONTAIRE DES MOYENS A UNE FIN.

a. — Application des instruments ou des procédés à la matière.

La proie —— la chasse, les dents, —— le repas.

Le marbre —— le ciseau —— la statue.

Procédés d'entraînement des athlètes.

b. — Déclanchement volontaire et mise en marche d'une série naturelle.

L'agriculture, la médecine, l'élevage, les expériences de la physiologie, etc.

c. — Création d'une série artificielle.

L'horloge, la machine.

La première catégorie définit, plutôt qu'une application, la rencontre fortuite ou répétée du sujet et du moyen ; les deux suivantes comportent une application réelle de l'un à l'autre dans une fin déterminée. Les quatre premiers exemples de la deuxième catégorie décrivent entre les deux termes une assimilation de substance à substance ; dans le dernier déjà, il n'y a pas modification, ensemencement du moyen, mais adaptation au sujet d'une industrie extérieure au praticien dans une fin extérieure et de lui plus ou moins complètement ignorée. Enfin dans la troisième catégorie, il y a avec la connaissance du terme, choix, direction, agencement des moyens. Le moyen n'agit plus seul, par la vertu en lui infuse ; il est manié du dehors, il devient un instrument. Il n'invente plus lui-même son effet, et, à ce point de vue, révèle une analogie avec les cas de la première classe.

De ce qui précède ressort cette première conclusion : *Le sujet n'implique pas le moyen.* Quel est donc le procédé de rattachement de l'un à l'autre ?

Les trois termes auxquels nous avons réduit l'action causale suggèrent aussitôt à l'esprit cette formule du raisonnement humain, le syllogisme. Le syllogisme est le procédé par lequel nous reconnaissons les choses et nous reconnaissons parmi elles. Pour cela nous les nommons, c'est-à-dire que nous posons les caractères spécifiques qui les distinguent de toutes les autres. Nous n'en admettrons aucune à revêtir le

nom fabriqué par nous, sinon qu'elle ne se conforme aux conditions que nous avons édictées. Instruits par l'expérience, éclairés par la certitude ou poussés par notre fantaisie, nous promulguons notre volonté, nous décrétons, par la majeure, que tel caractère doit être attribué une fois pour toutes au prédicat que nous avons choisi ; par la mineure nous certifions que tel être dans la réalité, tel fait, répond d'ailleurs au signalement de notre prédicat ; par la conclusion nous lui décernons donc explicitement le caractère qui lui appartient. Les membres du syllogisme s'enchaînent ainsi avec une nécessité parfaite. La proposition que nous avons formulée a vraiment force de *loi*. Nous ne sommes pas maîtres des phénomènes ; mais il est de notre pouvoir et droit de leur donner des noms, et de stipuler les conditions auxquelles ces noms leur seront appliqués. Il suit avec rigueur que si un phénomène justifie de l'ensemble de conditions que nous représentons par un nom, il possède entre autres cette condition particulière que nous détachons un moment pour lui donner une attention spéciale. Il ne suit nullement que le procédé par où nous nous retrouvons dans le dictionnaire de la nature, soit celui par quoi la nature elle-même en ait trouvé les termes et aggloméré les acceptions.

Mais déjà l'enquête logique nous livre ce point, que nous ne pouvons *définir* une chose, qu'elle n'existe en soi, *que par les traits* en qui elle diffère de toutes les autres.

Comme le syllogisme, la formule causale procède du général au particulier. A une majeure éparse, inopérante, vient s'appliquer le moyen qui la détermine, de même que la mineure peint le passage de la puissance à l'acte. Mais l'une n'est rattachée à l'autre par aucune nécessité logique, c'est-à-dire qu'il n'y a pas impossibilité à penser l'une sans l'autre. Tout au contraire, c'est cette différence même qui est la condition de leur opération. Aucune chose n'est complète par elle-même et ne peut se compléter que par ce qui lui manque. Mais ce qui manque à toute chose particulière est infini ; nous ne pouvons savoir d'avance le complément qu'elle appelle. Nous ne reconnaissons donc que par l'auto-

rité du fait et par le goût secret de notre esprit quand est trouvée l'harmonie efficace, la différence — mère, essentielle et génératrice.

Notre esprit ne conçoit et nomme que le général. Quand nous décrivons, pour la lui faire reconnaître, à notre interlocuteur, telle personne que nous avons rencontrée, nous nous servons d'une succession de traits, dont chacun est général, mais dont l'ensemble ne peut se rapporter qu'au *de cujus :* un homme petit, brun, la barbe, les vêtements tels. Mais, pour parfaire notre notion d'un corps ou d'un être vivant, son action habituelle, ses mœurs et ses propriétés, sa jointure avec l'extérieur, ne sont point des traits moins organiques, n'ont pas, s'ils doivent servir comme matériaux de connaissance, une valeur moins fixe, que sa constitution intrinsèque. Le fait seul est proposé à nos yeux comme à notre esprit. Il occupe le cadre entier et s'impose, par exclusion, comme nécessaire. Nous voyons d'un seul morceau devant nous l'ensemble des causes et des effets comme on voit un homme nu avec ses membres, et nous concluons que la même *loi* qui *ordonne* l'existence des choses en commande la production, qu'aux choses mêmes est infuse une vertu génératrice irrépressiblement déterminée. Erreur, à quoi s'oppose la condition absolue de la différence essentielle et complémentaire, et ce principe, que nous levons ici : des *formes*, point de *lois*.

(*Formes :* au même sens que l'on dit : la forme de la main, la forme de ce vase.)

Les êtres et les choses, et les différentes combinaisons, qui, désignées sous le nom de phénomènes, faits, événements, s'établissent entre eux dans le temps, forment ensemble comme une étoffe que la main régulièrement tire de son rouleau. Cette étoffe est l'objet de nos regards, la considération de notre esprit, la matière de notre science. Nous constatons que le dessin qui la couvre est continu, et nous formulons aussitôt le principe : *Nihil ex nihilo ;* — qu'il y a une suite naturelle, une relation constante entre certains *motifs*, comme d'une fleur à sa tige, du bras avec la main : *nihil sine causa sufficienti ;* — enfin nous possédons le moyen d'évaluer les

phénomènes, de les soumettre dans leur marche à un terme fixe de comparaison, de les classer suivant des chiffres communs : *nihil absque pondere et mensura*. Ce sont ces poids et ces mesures, ces cadres, ces tables, ces méridiens et ces horizons artificiels, qui, par leur définition même, par leur construction même, ont une rigueur générale et absolue, mathématique. Mais tout cet appareil, et les « lois » que l'on en déduit, ne sont que des instruments de critique, des plans de simplification, des moyens d'assimilation intellectuelle. Elles n'ont pas en elles-mêmes de force génératrice et de valeur obligatoire.

Professeur ! dans votre classe il fait parfaitement clair, et la lumière qu'elle cube suffit excellemment sous l'abat-jour aux sages cahiers que les élèves engraissent de votre doctrine. Mais apprenez-le ! l'homme est encore nu ! sous le vêtement immonde il est pur comme une pierre ! Pour moi, le noir de votre tableau noir ne me suffit pas, ni ces maigres signes qu'y trace la craie ! ce qu'il me faut, c'est le ciel noir lui-même ! ah! crever la fenêtre de tout mon corps ! Ce sont les nations de l'Espagne, l'affichage de l' « expression » incalculable pour l'heure ! Tout est su, dites-vous. Tout peut s'apprendre. La publication de l'ouvrage va être terminée; nous annonçons à nos souscripteurs les derniers tomes de notre Encyclopédie. Tout s'explique fort bien, et les œuvres de la nature ne sont qu'une démonstration, comme sur un tableau noir, des lois que je viens d'avoir l'honneur de vous exposer. Insensé, qui pense que rien peut s'épuiser comme sujet de connaissance, jamais ! Je vous le dis : vous n'avez point diminué la nature, vous n'avez ravi rien, vous n'avez point tari le génie de sa liberté et de sa joie ! La mer conserve ses trésors ; Apollon entre encore aux forges du Tonnerre ! Ouvrez les yeux ! Le monde est encore intact ; il est vierge comme au premier jour, frais comme le lait ! L'inconnu est la matière de notre connaissance, il est le bien de notre esprit et sa chère nourriture. Les hommes antérieurs n'ont point endommagé notre droit, ils n'ont point réduit notre patri-

moine. Les choses ne sont point comme les pièces d'une machine, mais comme les éléments en travail inépuisable d'un dessin toujours nouveau. L'homme connaît le monde, non point parce qu'il y dérobe, mais parce qu'il y ajoute : lui-même. Il fait lui-même l'accord qui est l'objet de sa connaissance, comme un clavier sur qui je promène les doigts.

Nous avons défini l'idée de nécessité ; nous l'avons réduite à l'ensemble de conditions solidaires dont doit justifier chaque objet pour recevoir de notre bouche un nom. Ce mot n'exprime donc au vrai que la confiance que nous reposons dans la nature, notre certitude de la retrouver toujours pareille à elle-même en tant qu'objet de notre connaissance. Nous sommes sûrs de notre lexique ; pas plus que les substantifs eux-mêmes, les verbes, neutres ou actifs, qui en expriment les actions et les rapports ne faudront à leur office. Les heures et les saisons réservent toujours les mêmes provisions d'adjectifs et d'adverbes. Il suit donc, d'après l'insistance avec laquelle elle les maintient ou les répète, que tous les vocables couchés aux pages de la nature ont pour elle une valeur propre, un sens indispensable, un import typique, sacramentel, et qu'ils sont l'objet prédéterminé du travail auquel ils servent de *termes*. L'effet seul est proprement de nécessité, péremptoire et pure, incluse à ce chef, qu'il est, et la série des causes n'est qu'une vue du procédé mis en œuvre pour l'obtenir. La chose jaillit neuve, explicable par elle seule, et l'ordre permanent : Que cela soit ! ne cesse pas d'émouvoir les entrailles de la création (Commandement que singe notre science, et nos expériences ne sont que des questions gauchement posées). Où vous suivez la marche d'une *machine*, je goûte la pratique d'un instrument. Il n'y a point de lois, il n'y a que des *recettes*.

Démontons donc cette « machine », par quoi les maîtres d'école voudraient nous figurer ce « travail », obsession de l'esprit serf, par quoi l'univers accomplit, et mérite sans doute ! d'être. Toute machine, vivante ou fabriquée, trouve hors d'elle-même son aliment et son objet, (je mets à part l'horloge, dont le battement conduit le présent poème), celle-

ci différant de la première en ce qu'elle est étroitement déterminée *ad unum*. C'est cette double servitude de la force à prendre et du produit à rendre qui nécessite l'ajustage rigoureux de ses pièces et l'ordre invariable de son jeu, la machine même. Or l'univers est total et par votre postulat ne comporte rien d'extérieur. Qu'est-ce donc que cette force privée de source, cette machine qui se nourrit et se produit elle-même ? Niais joujou qui va, sans objet que son mouvement même, par la seule impuissance de s'arrêter. Voici l'automate éternel dansant indéfiniment ! — La machine n'est qu'un agencement de moyens entre deux termes qu'elle présume.

Pour conclure : toute cause est une combinaison que n'implique forcément aucun des termes qui la font. Elle n'engendre point l'effet, c'est l'effet qui la construit. Le monde n'est pas le développement inextinguible d'un principe, l'éploiement de l'atome, la déflagration spontanée d'une équation. Il n'y a rien d'intrinsèque aux corps qui à un moment total de l'existence les contraigne à la génération de la suite. Les formules que je copie sur mon cahier ne suffisent pas plus à susciter le fait, qu'à limiter l'ombre sur le miroir, le « pater » à rebours et le nom des diables *Setos* et *Crepo*. Parce que nous distinguons quelques-unes des conditions d'un fait, nous n'en possédons pas la raison d'être. Nous le voyons mieux ou autrement : c'est tout. L'oxygène se combine avec l'autre gaz, tout de même que le bras est uni à la main. Les lois de Képler ne sont qu'une représentation abstraite, un dessin mathématique du mouvement d'un corps dans l'espace, une formule abrégée, une convention mnémotechnique. Tout corps plongé dans un liquide éprouve de bas en haut une pression égale au poids du liquide déplacé, c'est une loi : au même titre que cette assertion : si je m'enfonce les doigts dans la gorge, j'aurai envie de vomir. La seule différence entre ces deux faits constants est que le premier, plus simple, est traduisible par un chiffre. Il y a *loi*, partout où nous pouvons apercevoir une proportion constante et certaine.

Une proportion, c'est-à-dire une différence : la cause est radicalement cela. Elle est l'établissement ou la rupture d'un

équilibre entre deux termes, la satisfaction d'un besoin, la composition d'un accord. Elle n'est point positive, elle n'est point incluse au sujet. Elle est ce qui lui manque essentiellement. Et que manque-t-il plus essentiellement à l'individu que d'être total ?

Ma richesse est inépuisable ! C'est posséder tout l'univers que de manquer de tout l'univers et de lui manquer moi-même.

II

Du Temps

Or c'est ainsi que les choses s'y prennent pour être ; rien ne varie ou n'engendre seul, mais de par un pur don, qui est fait, de ce complément qu'il faut. Mais quel que soit le travail antérieur, la chose existe, la voici : tout a abouti à un nom ; tout a tourné à cela finalement, une forme, la production d'une certaine figure sensible. Acceptons-la telle qu'elle est. Toute figure est limitée *ex intra* par la quantité de matière qu'elle comporte, et de l'extérieur par les autres formes qui l'encadrent conterminales ; elle fait partie d'un ensemble plein, cohérent, indivisible, elle s'y place et s'y agence. Ainsi qu'il y a une étude comme en profondeur des *causes*, pourquoi clore mon œil à une vue des choses dans le plan horizontal, à l'appréciation des *motifs* qui décorent et composent l'instant ? C'est le tableau qui donne à la tache que fait toute sa valeur. Mais le dessin n'est pas fini. Nous le voyons qui se fait sous nos yeux. Il ne nous suffit pas de saisir l'ensemble, la figure composée dans ses traits, nous devons juger des développements qu'elle implique, comme le bouton la rose, attraper l'intention et le propos, la direction et le *sens*. Le temps est le *sens* de la vie.

(*Sens :* comme on dit le sens d'un cours d'eau, le sens d'une phrase, le sens d'une étoffe, le sens de l'odorat).

Comme la main de celui qui écrit va d'un bord à l'autre du papier, donnant naissance dans son mouvement uniforme à un million de mots divers qui se prêtent l'un à l'autre force et couleur, en sorte que la masse entière ressent dans ses aplombs fluides chaque apport que lui fait la plume en marche, il est au ciel un mouvement pur dont le détail terrestre est la transcription innombrable. Un corps ne peut être à la fois en deux points divers ; il faut donc qu'il s'y trouve successivement, qu'il cesse *d'être* là pour *être* ici. Ce déplacement pourquoi, que signifient ces mots, *ici* et *là?* Ailleurs, la présence d'un autre corps qui le maîtrise. Une seule position n'épuise pas les rapports de l'un à l'autre qui naissent de leur différence. Du fait seul que par l'espace deux corps existent différents, naît le mouvement, qui est l'étude propre à chacun de sa comparaison avec l'autre. Quel est l'accrochage de ces corps entre eux? ce mouvement, quel? qui le bat? où le ressort et le régulateur?

Je dis que tout l'univers n'est qu'une machine à marquer le temps.

Dans cette vue considérons les instruments humains qui ne sont que la copie, sans savoir, de l'horloge totale, et l'inclusion dans une boîte au moyen d'ancres et de pignons de cette même force qui fait rouler les grands chars de la Lune et des autres dieux. Trois organes s'y agencent : le mouvement, son régulateur qui en rend l'échappement égal dans toutes les fractions de sa durée, l'inscripteur ou la roue qui le traduit par sa révolution. Du mouvement la manière est double : la chute ou la détente, d'un poids ou d'un ressort ; elle utilise le sens par le corps d'une direction, ou la réaction d'une lame repliée, et, lui offrant toujours le même obstacle à vaincre, en compte les touches successives. A quoi sert la roue, qui de son centre fixe transmet sur chacun des points de son disque l'impulsion qu'elle reçoit en un seul, modifiant la position sans altérer la distance. Mais quelle est la nature même du mouvement, et l'origine, au cœur?

On peut considérer le mouvement à son départ ou à son terme, selon qu'il va ou vient. Mais purement et en soi, il est d'abord un déplacement, l'éloignement d'un corps du point premièrement tenu. Ce point, l'ayant une fois occupé, il ne saurait de nature avoir aucune raison en lui d'y interrompre son séjour. S'il le quitte, c'est donc par l'effet d'une force extérieure et plus grande, d'une contrainte à quoi il cède. Mais du trajet qu'il suit résulte le sens d'une direction naturelle, ou poids, et la propension à retracer sa course. Et telle est l'origine du mouvement, au ciel et dans les horloges, telle est la pulsation initiale.

C'est pourquoi le soleil, arrêté sur lui-même, a pris feu dans le milieu du monde, l'extase dans la violence ! comme une lampe qui s'allume, comme quelqu'un qui regarde pour voir où il est, de tous côtés. Mais le déplacement absolu, mal ouvert au noyau luttant dans la compensation d'un double effort, se traduit en un déplacement relativement à lui des différentes parties de la masse périphérique, et le mouvement direct, axial, s'éloigner, se rapprocher, le battement vibratoire, se traduit en un vol de roue : rotation pour un corps unique, translation autour d'un pivot pour un système composé. Maintenant admettrons-nous pour un instant, vainquant cette répugnance de l'esprit à rien digérer différent de ce qui repaît son œil, les mythes, ceux d'Empédocle par exemple ou de Laplace ? et, en dépit de ce principe que rien à soi seul ne naît ou ne se différencie, la nébuleuse, et cette roue du potier sur quoi les planètes se seraient elles-mêmes façonnées ? Rêverons-nous que les semences des mondes enfouies au chaos y aient pris forme et accroissement, comme un cristal qui construit, comme une herbe qui pousse ? Ou, pas plus qu'une montre ne saurait marcher alors que de tous ses rouages le moindre manque, attesterons-nous que la machine destinée dans le ciel non pas à marquer le temps, mais à le produire, n'a pu commencer son branle avant l'ajustage et la disposition de ses poids et de ses volants ? J'ai défini le poids : *le sens du sens ;* pour les planètes il est la confession de leur centre vital. Le soleil a dans le travail qui le chasse à travers l'éten-

due, à surmonter avec son propre poids l'opposition des planètes qui l'étreignent et le « remontent », coalisées avec lui dans sa résistance. Et leur course à la fois est l'inscription du temps dans l'espace, traduction de la passion solaire, et l'échappement de la détente primordiale.

Attachons notre pensée sur ces derniers mots.

Le mouvement d'un corps est son abandon du lieu premièrement occupé. Il est donc, nous l'avons dit, de soi et avant tout, un échappement, un recul, une fuite, un éloignement imposé par une force extérieure plus grande. Il est l'effet d'une intolérance, l'impossibilité de rester à la même place, d'être là, de *subsister*. Et se dissout en mots insonores et sans issue de la bouche cette pensée, que, de même que cette perception consciente (1), en qui d'une âme avec un corps je suis moi, l'origine du mouvement est dans ce frémissement qui saisit la matière au contact d'une réalité différente : l'Esprit. Il est la dilatation d'une poignée d'astres dans l'espace ; et la source du temps, la peur de Dieu, la répulsion essentielle, enregistrée par l'engin des mondes.

Mais si le mouvement et le temps sont les expressions homologues d'un même fait, il suit que tout mobile animé de l'un sert à indiquer l'autre et fait partie de l'entière machine chronométrique. Il suit encore que le temps a une réalité objective, une origine et un développement tel que montré par le progrès des aiguilles sur le cadran, une existence concrète et une. Et, dès lors, que nous pouvons le considérer soit dans sa durée absolue et dans son écoulement uniforme, soit dans sa texture matérielle, dans sa suite ou dans son rythme. Ceci d'abord. Commençons par voir comment il se fait. Examinons les éléments de notre temps humain.

Dans la révolution qu'il accomplit sur ses pôles, le Globe successivement expose au soleil tous les points de sa surface. C'est cette présentation qui est notre jour. Aussi nettement, aussi minutieusement que par l'ombre du gnomon, que par le report de l'angle sur le cercle, le progrès et le déclin de la lumière, durant le temps que nous mettons à sortir de la nuit pour y rentrer, est traduit par tout ce qui en boit. La couleur

du ciel et de la campagne, le toucher du sol à mes pieds, la fleur qui s'ouvre et se reclôt, l'attitude et la nuance de la végétation, l'activité des hommes et des animaux, tout cela ensemble avec un certain air commun remplit les divisions les plus fines de ce temps pur qui tique dans notre gousset. Le jour, c'est la Terre qui se roule dans le soleil, l'année la figure de sa danse, la salutation à son Roi, la ronde qui l'éloigne ou l'approche de sa face perpétuelle ; les saisons, ses attitudes. La position de la planète sur son orbite, son inclinaison sur l'écliptique, sont montrées aussi exactement que par le calcul astronomique, par ce fruit que je tire et par ce feu qui s'allume. Le rythme des vents, les migrations des maquereaux et des cygnes, la verdure ou la neige, l'éveil de la puissance végétatrice, la connaissance de la petite herbe qui attend son humble moment de fleurir, le rut des quadrupèdes et le chant de tous les oiseaux, la longue cuisson de l'été, la riche cadence de l'automne, tout cela observe la mesure, garde le *temps,* reprend et pousse la phrase ailleurs commencée, expose, en nourrit le thème, conclut l'accord ; tout cela répond à tel aspect du ciel mathématique, à telle intersection de l'horizon et de la nuit. Et chaque jour de chaque mois le satellite qui officie à notre pèlerinage vient nous rapporter où nous en sommes ; la lune, comme un éclaireur que nous avons pris avec nous et comme un feu dont le navigateur recense l'éclat et l'éclipse, nous dit combien de temps il nous a fallu pour l'amener toute ou la soustraire au regard du soleil qui est.

Cependant à toute heure de la Terre il est toutes les heures à la fois ; à chaque saison toutes les saisons ensemble. Pendant que l'ouvrière en plumes voit qu'il est Midi au cadran de la Pointe-Saint-Eustache, le soleil de son premier rayon ras troue la feuille virginienne, l'escadre des cachalots se joue sous la lune australe. Il pleut à Londres, il neige sur la Poméranie, pendant que le Paraguay n'est que roses, pendant que Melbourne grille. Il semble que ce qui existe ne puisse

1. Connaissance de l'Est. *Sur la Cervelle.*

jamais cesser d'être, et que du temps destiné à traduire l'existence sous le mode passager, chaque partie ayant, comme nous l'avons dit, une forme concrète et sa figure comme une femme, comporte une nécessité, permanente, inépuisable.

Or, telle la manière et la démarche du temps qui amène et produit toutes choses. Mais si l'heure comprimée dans le boîtier ne laisse pour effet de son passage qu'une certaine fatigue du ressort, quelque usure des pignons, l'heure totale, créatrice, accomplit une œuvre, parfait des résultats, avance une histoire que nous pouvons lire. Le sédiment qui se dépose au fond des mers, le travail des coraux et des termites, les coulées de peuples et les submersions d'empires, tout cela ensemble sur le globe tour à tour noir et blanc, en mesure avec l'année, en place sur le site sidéral, poursuit le même ouvrage, développe la même révélation. Par le moyen des jours égaux, dans la cadence toujours reprise de l'année, quelque chose qui a commencé dure et se poursuit. Les aménagements de la terre travaillée par le feu et par l'eau, les réactions des acides et des sels, le tirement spirateur de la végétation, l'animal asservi à son instinct, l'homme debout : tout concourt au même dessin, reçoit d'un même moteur impulsion, mesure et vie. Non moins que la passivité de la matière et la soumission de la bête, la liberté de l'homme raisonnable est nécessaire à l'œuvre commune. Je la compare aux « rétablissements » du corps qui maintient son équilibre sur un sol instable, à la main écrivante qui forme des mots du mouvement qui l'anime. La tâche du monde est de continuer, de ménager sa propre suite. Être, c'est créer. Toutes choses dans le temps écoutent, concertent et composent. Les rencontres des forces physiques et le jeu des volontés humaines coopèrent dans la confection de la mosaïque Instant.

Ainsi le Temps n'est pas seulement le recommencement perpétuel du jour, du mois et de l'année, il est l'ouvrier de quelque chose de réel, que chaque seconde vient accroître, le *Passé*, ce qui a reçu une fois existence. Il est nécessaire que toutes les choses soient pour qu'elles ne soient plus, pour qu'elles fassent place à l'ultérieur qu'elles appellent. Le passé

est une incantation de la chose à venir, sa nécessaire différence génératrice, la somme sans cesse croissante des conditions du futur. Il détermine le *sens*, et, sous ce jour, il ne cesse pas d'exister, pas plus que les premiers mots de la phrase quand l'œil atteint les derniers. Bien mieux il ne cesse pas de se développer, de s'organiser en lui-même, comme un édifice dont de nouvelles constructions changent le rôle et l'aspect, et comme une phrase encore qu'une autre phrase explique. Enfin ce qui a été une fois ne perd plus sa vertu opérante ; elle s'accroît de l'apport de chaque seconde. La minute présente diffère de toutes les autres minutes en ce qu'elle n'est pas la lisière de la même quantité de passé. Elle n'explique pas le même passé, elle n'implique pas le même futur. Je continue plus que l'aïeul dont je suis issu. A chaque trait de notre haleine, le monde est aussi nouveau qu'à cette première gorgée d'air dont le premier homme fit son premier souffle.

III

De l'heure

Elle sonne et je retentis. A cette explosion du timbre, moi-même et toutes les choses qui existent, nous avons derrière nous la même quantité de passé, telle masse soustraite au possible est adjugée qui désormais ne peut être différente, tel titre sur le futur. C'est un coup qui m'éveille ; je prends conscience de ce qui m'entoure ; la marée de l'univers a atteint telle marque disposée d'avance. Je suis. Je suis, mais quoi ? Je suis, mais je suis où ? Quelle heure donc est-il, en moi et hors de moi, suivant que je me clos ou m'ouvre ?

J'entends mon cœur en moi et l'horloge au centre de la maison.

Je suis. Je sens, j'écoute en moi le battant de cette machine

recluse entre mes os par quoi je continue à être. Je « marche » par l'effet d'un mouvement sur qui je n'ai point d'action ; mon ressort intérieur, qui l'a bandé ? qui a réglé mon cœur ? quel nombre d'heures est-il fait pour me débiter ? à laquelle en suis-je ? Que je dorme ou veille, cela ne cesse pas de travailler à moi, de pourvoir à tout. La pompe à chaque coup cueille mon sang et le refoule, flambé par le soleil respiratoire, aux quatre bouts de mon corps. Et je ne pourrais longtemps réprimer l'essor de mes côtes, soudain j'étouffe, le plancher du diaphragme se tend, je tire l'air par les narines, et, m'y étant combiné, il s'expire de moi mon souffle, sonore ou non, parole ou pas, esprit psychique et buée sur le miroir. Et comme la flamme jaillit sous le soufflet, éclate à chaque aspiration la vie, du corps et celle de l'âme, le vers substantiel, phrase ou acte. Tel est ce rythme en nous par qui nous nous brûlons pour vivre, l'ancre de notre échappement. Et comme le ressort du chronographe, réglé sur le soleil, presse en se déployant le système de roues et de pignons qui aboutit à l'angle mobile des aiguilles sur le cadran, ainsi le battement de notre cœur amène l'heure que nous indiquons et que nous sommes.

Or l'heure, inscrite sur l'émail ou le calendrier, marque la position commune des choses dans la durée, du jour, de l'an, Juin, Midi. Son tour achevé, l'aiguille recommence une course indifférente. Demain sur le cercle des chiffres, la même ligne annoncera Minuit. Et sur le cadran même de la Terre d'un an à l'autre Juillet se définit par des traits semblables. Jamais pourtant il n'est le même minuit, le même Juillet. Sous les rythmes fermés du jour et de la saison, il est une heure absolue, reportée sur une droite, dont le symbole est un nombre sans cesse accru. Sous ce qui recommence, il y a ce qui continue. De cette durée absolue notre vie est, de la naissance à la mort, une division. Elle porte en elle-même, elle a reçu en dépôt une fois pour toutes le principe de son commencement et de sa fin. La matière brute persiste, la plante et l'animal même font partie du cycle qu'ils historient de l'année, comme le jacquemart sortant de sa guérite frappe sur la cloche les demies et les quarts, l'homme seul ne marque d'au-

tre heure que la sienne. Il sent en lui, il possède en lui le mouvement même dont les horizons successifs qui s'élargissent autour de lui sont les reporteurs circonférents. L'aspect des cieux et de la terre, le soleil qui se couche dans le feuillage et ce feuillage, avec la lune sur les chrysanthèmes, ne sont pas moins la suite et l'effet du battement de son cœur, que son visage à lui-même, enfantin ou barbu. Nouvelle astrologie ! ce ne sont plus les astres qui fixent notre destinée avec l'arrêt horoscopique ; ce sont eux-mêmes qui obéissent à la palpitation héréditaire déléguée à ce vase de la vie sous mes côtes. Quelque chose compte en moi, ajoute-t-il, parachève le nombre critique qu'attendent les attelages de soleils pour bourrer dans le harnais. Je sais que j'ai été construit pour mesurer telle portion de la durée. Au-dessous des choses qui arrivent, je suis conscient de cette partie confiée à mon personnage de l'intention totale. Je suis fait dans une vue, chaque minute de ma vie, suivant le jeu de ma liberté, est calculée pour un contact, comme chaque spire du ressort enroulé sur le barillet. Dans l'attention à mon intention je trouve la connaissance. J'apparais et je cesse à la place et à l'instant que le commande le dessin et le dessein à quoi je suis nécessaire.

Jadis au Japon, comme je montais de Nikkô à Chuzenji, je vis, quoique grandement distants juxtaposés par l'alignement de mon œil, la verdure d'un érable combler l'accord proposé par un pin. Les présentes pages commentent ce texte forestier, l'énonciation arborescente, par Juin, d'un nouvel Art poétique (1) de l'Univers, d'une nouvelle logique. L'ancienne avait le syllogisme pour organe, celle-ci a la métaphore, le mot nouveau, l'opération qui résulte de la seule existence conjointe et simultanée de deux choses différentes. La première a pour point de départ une affirmation générale et absolue, l'attribution, une fois pour toutes, au sujet d'une qualité, d'un caractère. Sans précision de temps ou de lieux, *le soleil brille, la somme des angles d'un triangle est égale à deux droits.* Elle crée,

1. *POIEIN*, faire.

en les *définissant*, des individus abstraits, elle établit entre eux des séries invariables. Son procédé est une nomination. Tous ses termes une fois arrêtés, classés par genre et par espèces aux colonnes de son répertoire, par l'analyse, un par un, elle les applique à tout sujet qui lui est proposé. Je compare cette logique à la première partie de la grammaire qui détermine la nature et la fonction des différents mots. La seconde logique en est comme la syntaxe qui enseigne l'art de les assembler, et celle-ci est pratiquée devant nos yeux par la nature même. Il n'est science que du général, il n'est création que du particulier. La métaphore (1), l'iambe fondamental ou rapport d'une grave et d'une aiguë, ne se joue pas qu'aux feuilles de nos livres : elle est l'art autochtone employé par tout ce qui naît. Et ne parlez pas de hasard. La plantation de ce bouquet de pins, la forme de cette montagne n'en sont pas plus l'effet que le Parthénon ou ce diamant sur qui vieillit le lapidaire à l'user, mais le produit d'un trésor de desseins certes plus riche et plus savant. J'allègue maintes preuves de géologie et de climat, d'histoire naturelle et humaine; nos œuvres et leurs moyens ne diffèrent pas de ceux de la nature. Je comprends que chaque chose ne subsiste pas sur elle seule, mais dans un rapport infini avec toutes les autres. Quand j'aurai démonté tous les organes d'une plante ou d'un insecte, je ne saurai pas tout encore, pas plus que je ne saurai tout du *Misantbrope* ou de l'*Avare* par leur découpure sur le décor. Il me reste à apprendre en quoi *cette* feuille, *cet* insecte est essentiellement différent, et par là en quoi il est nécessaire, *ce qu'il fait là*, sa position dans l'ensemble, son rôle dans l'affabulation de la pièce. Le cerisier et le hareng ne sont pas si féconds que pour eux-mêmes, mais pour les peuplades pillardes qu'ils nourrissent. Le temps passe, dit-on, oui : *il se passe* quelque chose, un drame infiniment complexe aux acteurs entremêlés, que l'action même introduit ou suscite. Qu'un critique se poste devant la scène béante ! il ne s'agit pas d'une rangée d'auto-

1. Avec ses transpositions dans les autres arts : « valeurs », « harmonies », « proportions ».

mates isolés produisant le même geste indéfiniment, mais d'une action commune, d'une « *comedia dell'arte* » qui se poursuit. J'y ai moi-même mon entrée et ma sortie ; mes répliques sont stipulées. Là toute chose, tout être est son nom propre, son poids spécifique dans le milieu où il est immergé, sa valeur totale en tant que signe du moment où l'action arrive. Vous me racontez Waterloo, vous m'expliquez la carte, vous me dites la rencontre de Wellington et de Blücher : et en effet il y a un lien entre ces notions. Or je vois Waterloo ; et là-bas dans l'océan Indien je vois en même temps un pêcheur de perles dont la tête soudain crève l'eau près de son catamaran. Et il y a aussi un lien entre ces deux faits. Tous les deux écrivent la même heure, tous les deux sont des fleurons commandés par le même dessin.

Tournons donc comme la religieuse Chaldée nos yeux vers le ciel absolu où les astres en un inextricable chiffre ont dressé notre acte de naissance et tiennent greffe de nos pactes et de nos serments. Mais à défaut de la polaire pour faire le point, sans planète pour en prendre la hauteur, sans sextant et sans horizons, regarde : ta destinée repose, aussi bien que dans les corps célestes, au cœur de ces gens inconnus qui décrivent à tes côtés leur trajectoire. Le fer à cheval que tu ramasses dans la poussière, le lièvre subit qui traverse ta route, ils s'échappent de cette affaire même dont tu es sans le savoir et dont la marche te pousse et te précède. *Cras*, dit le corbeau, demain ! Les oiseaux qui d'un long vol nous arrivent du Sund et de la Courlande nous jettent d'un cri lointain une nouvelle à prendre avec nous, à discuter ce soir morosement avec notre feu : (la création d'un « œil » ? le déplacement d'une figure sur la terre hérissée d'hommes droits ?). Et jadis notre observation n'était que de ce cercle le plus étroit qui nous contouche, la pierre où notre pied choppe en sortant, cet homme qui éternue à notre coude. Mais aujourd'hui nous pouvons embrasser autour de nous des figures plus vastes et plus riches. Chaque matin le journal nous donne la physionomie de la terre, l'état de la politique, le bilan des échanges. Nous possédons le présent dans sa totalité, tout l'ouvrage se

fait sous nos yeux ; toute la ligne du futur apparaît sur le rouleau d'impression qui l'attire.

Pour le répéter, le passé est la condition sans cesse grossie du futur, l'éternelle proposition créatrice de la tonique à la dominante. Brisons donc les liens qui nous ont tenus si longtemps captifs et foulons aux pieds le triste adage : *les mêmes causes produisent les mêmes effets*. Répondant premièrement qu'il n'y a de cause que totale, que chaque effet est l'évaluation diverse de tout le moment, et que toute cause particulière n'est qu'une fiction pour notre commodité, par quoi nous isolons, les abstrayant dans l'absolu, nous douons d'une existence terminale telles prémisses, pour en dégager une mineure arbitraire. Secondement et par suite, que la cause n'est jamais la même, mais l'opération comme d'une somme qui croît.

Il ne reste à tirer sous ces lignes aucune barre : que ce discours débouche dans le silence et le blanc ! Où seule ne peut se dissoudre cette dernière question : Mais, enfin, le sens, ce *sens* de la vie que nous appelons le temps, quel, donc, est-il ? Tout mouvement, nous l'avons dit, est *d'*un point, et non pas *vers* un point. C'est de lui que part le vestige. C'est à lui que s'attache toute vie déroulée par le temps, c'est la corde sur laquelle l'archet commence et achève sa course. Le temps est le moyen offert à tout ce qui sera d'être afin de n'être plus. Il est l'*Invitation à mourir*, à toute phrase de se décomposer dans l'accord explicatif et total, de consommer la parole d'adoration à l'oreille de *Sigè* l'Abîme.

Kouliang, 12 août 1903.

PAUL CLAUDEL

SUR UN BANC DU PARC SAINT-GILLES

A Paul Fort.

LE GAMIN D'OR

Que voyez-vous, bons yeux de vieux ?

LE VIEILLARD D'ARGENT

Un enfançon jouant aux billes avec des garçons et des filles.

LE GAMIN D'OR

Que voyez-vous, bons yeux de vieux?

LE VIEILLARD D'ARGENT

Vers l'âme du petit neiger une première hostie.

LE GAMIN D'OR

Que voyez-vous, bons yeux de vieux ?

LE VIEILLARD D'ARGENT

Deux jolis qui se fiancent dans la plaine au beau mitan des portelaines.

LE GAMIN D'OR

Que voyez-vous, bons yeux de vieux ?

LE VIEILLARD D'ARGENT

Toutes les coiffes d'alentour pleurant vers des adieux secoués de tambour.

LE GAMIN D'OR

Que voyez-vous, bons yeux de vieux?

LE VIEILLARD D'ARGENT

Des faux et des socs agrippés par la rouille entre des bœufs pensifs et des quenouilles.

LE GAMIN D'OR

Que voyez-vous, bons yeux de vieux ?

LE VIEILLARD D'ARGENT

Des chocs de fer et des grêles de plomb qui font une écumoire de la chair et vous lancent la tête entre les deux talons.

LE GAMIN D'OR

Que voyez-vous, bons yeux de vieux?

LE VIEILLARD D'ARGENT

Le retour au village des gars échappés au carnage, et tout là-bas, mères jalouses, deux patries accroupies en statues de tombeau sur des cadavres ouvragés par l'ivoire des loups et le bec des corbeaux.

LE GAMIN D'OR

Que voyez-vous, bons yeux de vieux ?

LE VIEILLARD D'ARGENT

Peu à peu de l'argent qui vous monte à la tempe et l'huile qui décroît au fond de votre lampe.

LE GAMIN D'OR

Que voyez-vous, bons yeux de vieux ?

LE VIEILLARD D'ARGENT

Des pelletées de terre sur des planches où pour toujours l'on a couché ses jours de fête et ses dimanches.

LE GAMIN D'OR

Que voyez-vous, bons yeux de vieux ?

LE VIEILLARD D'ARGENT

Mon cœur en deux coupé par le couteau du sort et qui survit, cette moitié parmi la vie, l'autre parmi la mort.

LE GAMIN D'OR

Que voyez-vous, bons yeux de vieux ?

LE VIEILLARD D'ARGENT

Un rouet paralytique à mon balcon de clématite.

LE GAMIN D'OR

Que voyez-vous, bons yeux de vieux ?

LE VIEILLARD D'ARGENT

Près d'un if de la chapelle une âme solitaire qui m'appelle sous la terre.

LE GAMIN D'OR

Que voyez-vous, bons yeux de vieux ?

LE VIEILLARD D'ARGENT

Deux forces, l'une qui me rive à mon fauteuil, l'autre qui m'attire à mon cercueil, car je suis un vivant déjà mort à moins que je ne sois un mort encore vivant, et mon dernier soupir s'attarde au gré mystérieux de la Camarde.

LE GAMIN D'OR

En vain mes yeux font la roue sur mes joues, grand-père, ils ne voient rien de tout cela ni dans les prés, ni dans les blés, ni dans le ciel, ni près du miel, non plus vers les mamelles, non plus vers les tourelles, pas même à l'ombre des moulins qui font la ritournelle avec leurs ailes de colombes sur le patelin.

LE VIEILLARD D'ARGENT

Mon gars, tu regardes hors toi tandis que je regarde en moi. L'enfance juge avec les yeux du corps, mais la vieillesse avec les yeux de l'âme. Tu ne sais voir encore l'Avenir, je vois déjà le Souvenir.

Bruxelles, mai 1895.

SAINT-POL-ROUX

LA DRAGONNE

OMNE VIRO SOLI

C'est du latin, madame, et la première
règle de Jean Despautère.
MOLIÈRE, *La Comtesse d'Escarbagnas*.

Sur la place en terre battue d'une petite ville de Savoie, au grand soleil faisant plus dur le contraste du cirque de pics de neige au fond duquel le pays semblait englouti par une mâchoire restée béante — dans toute la grandiose acception du mot banal : un *trou*, — des détonations retentissaient. Les boules des joueurs, celles non des « pointeurs », mais des « tireurs » poursuivaient leur élan jusqu'à la lourde planche, posée de champ, limite du jeu, et au son martial de cette canonnade, le cheval du brigadier de gendarmerie caracola.

Le feu de la partie cessé, une clochette tinta comme pour une cérémonie liturgique qui devait fervemment attirer les fidèles, car du pourtour de la place et des rues environnantes, voire, plus incroyable miracle, hors des cabarets, les habitants s'empressèrent.

La « Fanny » ! la « Fanny » !

Au centre du boulodrome on venait d'apporter une sorte de petit autel, peinturluré de façon criarde et rehaussé de dorures, lequel ne ressemblait pas mal à un guignol ou mieux à ces armoires à deux battants qui s'ouvrent, aux tirs forains, quand l'arbalète a mis dans le noir.

La clochette surmontait la légère charpente, à l'instar de celles qui pendent au dôme ajouré couronnant la fontaine des marchands de coco. Et au moyen d'une ficelle un sonneur improvisé et hilare l'agitait infatigablement. C'était le glas burlesque de l'honneur de la « quadrette » battue des joueurs de boules, annonçant qu'elle devait, comme amende honorable, venir faire hommage à la « Fanny ».

Or ces perdants, de même que leurs adversaires et plus encore qu'eux, si possible, s'avéraient d'imposants notables de l'endroit : le maire, le juge de paix, le notaire, le greffier, le médecin, le pharmacien, l'huissier-audiencier, et d'autres.

Foulant aux pieds de tels prestiges, ils se conformèrent avec gravité à l'imprescriptible rite. Ils se découvrirent, révélant parmi eux, surcroît de dignité, trois têtes chauves : celles du maire, du pharmacien et du greffier ; le juge de paix, qui ne passait guère la trentaine, exhiba un chef d'un blond si pâle qu'il ne dépara point l'auguste cortège. Et ils s'avancèrent à la file, entre deux haies de curieux amusés et recueillis, vers le petit autel dont les volets livrant enfin leur secret, offraient aux lèvres contrites et honteuses des pénitents l'effigie réaliste, en relief et couleur chair, de l'envers d'une femme retroussée.

Le juge de paix, M. Martin Parangeoux-Sabrenas, s'était mis le dernier. Il se plia à la falote démonstration avec quelque furtive récalcitrance.

Sitôt qu'il y eut satisfait, il s'esquiva et disparut dans l'ombre, éblouissante à force de paraître profonde au sortir de ce soleil, du Grand Café de la petite ville.

Plusieurs, déjà, l'y avaient précédé, car on entendit une voix signaler, du fond des ténèbres :

— Enfin, monsieur Parangeoux !

— Parangeoux... feu ! clama, en salve, le chœur des habitués.

M. Parangeoux-Sabrenas, encore qu'il dût ne point s'ébahir depuis tantôt cinq ans qu'était saluée sa venue de ce déplorable et tonitruant calembour, sursauta, réflexe dont il n'avait pu se défaire depuis le même temps, chaque fois que se reproduisaient les mêmes circonstances ; puis il sourit, flatté, car, ainsi que beaucoup de débiles que leur complexion a éloignés du *métier* des armes, et qui par suite en deviennent les *amateurs*, il ne rêvait que de persuader lui-même et autrui de ses velléités militaires.

Etant, selon la formule consacrée, « d'une famille très honorable » et possédant « une belle fortune », il fut d'abord avocat, mais sa timidité lui eût donné, même ministère public, des attitudes de prévenu. Actuellement encore, à l'audience, sa robe noire dissimulait mal des frissons de chat apeuré, quand un solide montagnard, dont le poing frappant la barre faisait du vent — s'exclamait :

— Je veux mon drouet, monsieur le juge, je veux mon drouet !

Alors il sententiait au hasard, mais avec une férocité sûre, aux

dépens du plaignant au gros poing. Juge de paix ! Et, ironie du sort, un sien grand-père avait été commissaire des guerres.

Faiblesse, d'ailleurs, ne signifiait point infirmité chez ce blond à la poitrine étroite, aux épaules tombantes, mais de taille suffisamment bien prise, à la moustache rare et qu'il réduisait encore, involontairement et pour son désespoir, à vouloir en relever les pointes *au fer*. Au barreau non plus, il n'avait jamais adopté les lèvres rases et le collier de barbe professionnels.

Il se plaisait, dans la vie courante, à porter des vestons coupés comme des dolmans, ou, souvent, des casaques de cuir, et il partait pour ses « visites de lieux », tandis que son greffier usait du pacifique chemin de fer — monté sur un mulet réformé de batterie de montagne, non point que les routes savoyardes, meilleures que celles de beaucoup de pays de plaine grâce au Touring et à l'Automobile-Club, lui en fissent une nécessité, mais parce que l'équitation — que rien ne l'empêchait de métamorphoser en excellent *footing* quand quelque tournant avait mis son écran entre sa monture et les regards profanes — lui était un prétexte à ne jamais sortir que botté, bruyamment éperonné, la cravache à la main, coiffé l'hiver d'une casquette plate et l'été d'un casque colonial.

On comprendra dès lors que, sitôt au Café, après s'être assis, de la façon qu'il estima la plus décisive et péremptoire, sur une chaise tiède encore du récent séant d'un précédent consommateur, il commanda — quoiqu'il fût sobre par goût et par force, le vin même lui donnait la « brûle », et chez lui il ne buvait que du café très étendu — il commanda, le plus ferme qu'il put, à l'hôtesse qui le servait avant même qu'il eût parlé :

— Une carabinée, sans sucre !

Liqueur smaragdine, tapis printanier des cartes, drap prasin du billard, vivre de six à sept dans la couleur triplement présente, M. Parangeoux appelait cela « se mettre au vert ». La quatrième teinte du prisme évoquait pour lui, dans cette ville sans garnison, des visions d'officiers à des terrasses, et, par un effet de complémentaires, il cligna, ce qui lui était devenu un tic quotidien à pareille heure, sur son pantalon noir, là où il se perdait dans les bottes, et dont le drap — à part deux larges bandes laissées par son imagination sur les coutures extérieures — lui en paraissait plus garance.

M. Parangeoux avait rêvé de faire en quelque sorte par truchement pour la gloire militaire de la France ce qu'il n'avait su accomplir de sa personne. Avoir un fils ! ce serait encore son sang qui serait versé

sur la frontière, ou ailleurs, ou pas du tout, mais serait, sous ses yeux, du moins en puissance de l'être. Il s'était marié jeune. Il avait épousé une demoiselle Sabrenas, apparentée à plusieurs familles de petite, mais authentique noblesse de Savoie, et dont les membres, hélas ! préféraient vivre de leurs rentes, pratiquer des sports à leur choix et chasser sur leurs propres terres, à s'exiler en des garnisons capricieuses. Camille Sabrenas avait séduit tout de suite Martin Parangeoux par l'admiration qu'elle professait aussi pour ce qui s'appela, sous Louvois, l' « habit d'une parure ». Obscurément, en outre, lui qui eût donné beaucoup pour se prénommer Martial au lieu de Martin, le conquit le prestige d'un nom d'apparence guerrière, qui devait influer, pensait-il, sur la destinée de son héritier futur. Aussi, moins par vanité que par superstition, prit-il l'habitude de signer de leurs deux patronymes conjugués.

Après trois ans de mariage, rien n'avait annoncé la réalisation du songe de gloire. Dans l'attente toujours d'un fils, M. Parangeoux-Sabrenas menait assidûment sa femme « voir passer le régiment », quand la Providence leur en envoyait un traverser la petite ville, laquelle ne possédait de son cru d'autres uniformes que celui du gardien du square, roi et coq entre les bonnes d'enfants, croquemitaine de ceux-ci, et qu'on appelait pompeusement le garde-promenades.

Et tous deux, rentrant chez eux à pas lents sitôt le dernier regard jeté au dernier rang disparu au delà du passage à niveau qui limitait à un bout la Grande-Rue, tous deux, la nuit qui suivait cette fête de leurs yeux, se sentaient émus du même espoir.

Enfin, cette quatrième année, à « marquer d'une pierre blanche », méditait M. Parangeoux, qui se plaisait aux souvenirs classiques et s'était fort occupé de lettres avant et pendant ses études de droit, — et il tripotait machinalement un morceau de sucre sur sa soucoupe, l'hôtesse, malgré ses dénégations, s'obstinant à lui en servir de même qu'à ne point « carabiner » son breuvage ; — cette quatrième année, donc, il y avait plus de neuf mois révolus que durait l'état, indiscutable, de Mme Parangeoux-Sabrenas, ce qui inquiétait à la fois et gonflait d'orgueil son mari. N'avait-il pas fallu onze mois pour forger Hercule ? Mais depuis quelque temps il n'osait plus entretenir ses intimes du Café de celui que dans la conjugale intimité il nommait déjà le Général.

Cependant, autour de lui, le trantran ordinaire se poursuivait. Inconsciemment, M. Parangeoux avait serré des mains habituelles,

et la table ovale près de laquelle il était assis se garnissait à son pourtour des assidus, quotidiens, au provincial jeu du « cinq-cents ».

— Tournez les rois ! avait dit M. Némorin, le docteur.

— Le père Francisque n'est pas là, objecta quelqu'un.

M. Francisque Marvel, l'huissier, homme court et jovial, rentrait, se rajustant.

— J'étais sorti, messieurs, dit-il, pour cinq minutes de « répit...pi. »

A M. Parangeoux échut le roi de cœur, au père Francisque le roi de carreau. Ils étaient « ensemble ».

L'huissier s'assit de l'autre côté de la table, diagonalement à son partenaire — ce qu'on appelle jouer en « croisée » — et posa sa pipe sur la table. Le merisier, au contact du marbre, claqua, et demeura debout, sur sa base bifide, comme un oiseau de bois.

— Pleuvra demain, pleuvra demain, ma pipe ne tire pas.

Le notaire, M. Gourgillon, eut l'un des rois noirs ; M. Séveral, directeur de l'octroi, déclina l'autre. Joueur raffiné, il préférait observer à être actif, et ne donnait jamais de conseils, sinon après coup. Il céda sa place à M. Némorin.

Les autres, éliminés, reculèrent leurs sièges en un cercle elliptique.

Puis ce fut la litanie des phrases coutumières, berçant sans l'interrompre la méditation de M. Parangeoux :

— Dix de petits ! (Le sept d'atout.)

— On a quinze jours pour annoncer le dix d'en bas.

— Quarante de binage et vingt de misère. (La dame de pique et les quatre valets).

— Mettez vos cartes ensemble.

— Je me défausse.

— Je démarque.

— Soixante-six, septante. Septante et trente, cent.

— Un battant !

Le jeton rectangulaire suggérait cette métaphore empruntee aux « soyeux » lyonnais.

M. Parangeoux, distrait, commit l'une de ces fautes que ne pardonnent point les joueurs dont la vie est d'attendre le matin la partie et d'en rêver la nuit suivante. Heureusement il était « avec » le père Francisque, qui se contenta de dire familièrement, les gros mots, « Fanny » verbale, étant tolérés au Café et là seulement, sans souci des hiérarchies reprises sitôt dans la Grande-Rue, et l'énorme vocatif s'atténuant par son énormité même :

— Bougre d'âne!

Le juge de paix ne sourcillait jamais à ce renouveau des Saturnales. A plus forte raison en fut-il ainsi en cette particulière conjoncture.

Quant à Gourgillon, l'adversaire, en face de M. Parangeoux (lequel avait Némorin à sa gauche), Gourgillon souleva son chapeau melon, de façon à bien découvrir son front vaste et dénudé, et, fixant M. Parangeoux et affectant à son égard une commisération comique, il se frappa, avec componction et par trois fois, le crâne de ses doigts étendus et unis.

Et tel était le pouvoir de l'habitude, que, l'esprit pourtant ailleurs, M. Parangeoux répliqua, ainsi qu'il le faisait quasi chaque jour, par une identique et automatique riposte :

— C'est ça, monsieur Gourgillon, fessez-vous la tête.

Avec la prononciation locale, on entendait : « Gourgil-lon » et « f'ssez ».

M. Séveral, l'arbitre incontesté, vers qui tous tournèrent les yeux, comme pour demander : « Voyons, qu'auriez-vous fait, *vous*, monsieur Séveral ? » — se pencha sur l'épaule de M. Parangeoux, et après avoir mûri et pesé sa réponse, d'une voix calme, pondérée, pénétrée et confidentielle, mais non point si basse que tous ne pussent faire leur profit de l'oracle, conclut :

— A votre place, cher et vénéré ami, j'aurais agi autrement.

Le père Francisque, malgré le vocable quelque peu irrévérencieux qu'il venait de se permettre, avait trop besoin de ménager le juge de paix pour souligner davantage la maladresse de celui-ci. Il l'excusa d'une façon qui donna satisfaction à tout le monde, en adressant à M. Séveral cet aphorisme philosophique:

— On n'est pas des mouches, pour ch... au plafond.

Les coups suivants furent moins désastreux pour M. Parangeoux et son allié le père Francisque. M. Parangeoux était d'ailleurs bon joueur, et en temps normal élaborait de sagaces combinaisons. Non que le juge de paix fût intéressé — on gagnait ou perdait les consommations et rien de plus — mais le jeu n'est-il pas une manière de conquête ? Il se fit l'effet, assisté de l'huissier, d'un héros suivi de son écuyer. Et de fait, la maigreur de l'un, la rondeur de l'autre... La chance tourna en faveur de ces modernes Don Quichotte et Sancho. Il fut manifeste qu'ils avaient en main, à eux deux, la plupart des atouts. M. Parangeoux se vit « maître ». Il en était passé six.

M. Némorin, sûr de son effet, tenait sa dernière carte, narquoise-

ment, renversée. Il la retourna et l'abattit à tour de bras, en coup de massue, et la phrase qu'il prononça se prolongea en « hein » de geindre qui a fini sa tâche.

— Et la femme, elle va bien ?

C'était la dame d'atout.

Le docteur Némorin savait beaucoup d' « histoires », toutefois, quel qu'en fût le nombre, comme il n'était pas indéfini, elles se répétaient tant soit peu ; mais on les écoutait avec un contentement non moins répété. Le docteur était un gros et grand homme, tout en corps, muscles du reste et non point graisse, presque pas de tête et cette tête toute en bajoues, car c'était un rude masticateur qui arrivait tout juste à ne pas grogner de liesse lors de l'assaut d'un plat congrûment cuisiné. Si peu de crâne que ce n'était pas la peine d'en parler... Le tout secoué, à l'audition de ses propres récits, par un rire aussi titanique qu'il le fallait pour agiter une telle masse.

— Eh oui ! dit-il affectant l'accent méridional dont la nature, au préalable, l'avait pourvu avec une libéralité suffisante ; — c'est le Marseillais — il articulait, marsel-lais — qui demande des nouvelles à un ami : « Et la femme, elle va bien ? »

M. Némorin, de ses paumes palpatrices de médecin, soupesait des appas imaginaires.

— Et le petit garçon, il est toujours au collège ?

Le geste adéquat impliquait bien peu d'illusions sur la moralité et les passe-temps des jeunes lycéens livrés à eux-mêmes.

— Et la petite fille? On la marie bientôt ?

Ici le gargantuesque docteur exécuta la mimique que décrit Rabelais dans son chapitre : *Comment Panurge fit quinault l'Anglois qui arguoit par signes*. M. Némorin « de la main gauche joignit l'ongle du doigt indice à l'ongle du poulce, faisant au milieu de la distance comme une boucle, et de la main dextre serroit tous les doigts au poing, excepté le doigt indice, lequel il mettoit et tiroit souvent par entre les deux aultres susdicts de la main gauche ».

Ce jour-là, M. Parangeoux tressaillit : l'histoire prenait pour lui une signification étrangement neuve :

Elle va bien, la femme, ?

En vain, M. Némorin n'ayant point encore fini d'applaudir à son « dernier pli » décisif, reprenait cette variante à sa question pour se faire à lui-même sa réponse favorite :

— Elle jouit d'une bonne santé.

Pour justifier les pressentiments du juge de paix, peu de minutes

après, la bonne des Parangeoux vint prévenir son maître que madame se trouvait plus mal... Il n'eut pas le courage de rentrer dîner, à part, chez lui. Il y avait une sage-femme. Et puis...

— Un service d'ami... Allez-y donc, docteur.

Et pour se sentir moins seul, il offrit, alléguant qu'il avait perdu et fait perdre son partenaire, un souper à toute l'assistance, une soupe au fromage et à l'oignon, monstre — pour lui-même, glissa-t-il à l'hôtesse « sans oignon et sans fromage ».

Pour la première fois de sa vie, M. Parangeoux se grisa. Il ne sut jamais si c'était de bonheur, d'ahurissement, d'inquiétude ou du souper. Le souper fut copieux et correctement arrosé « à la hauteur » de la montagne, ainsi qu'il sied en ces pays perdus où la moitié masculine de la population n'a qu'un dieu, le ventre, à qui elle sacrifie dévotement et avec un art qui fait cette goinfrerie belle comme une force de la nature. M. Parangeoux l'admirait, cette force, d'autant plus qu'il en résidait moins en lui. Donc il fit peu de brèches aux victuailles et son verre fut peu de fois rempli. Il est constant d'ailleurs que la presque totalité du festin fut engloutie par le père Francisque et surtout le docteur, lequel n'avait point perdu le mot, jeté lors de sa sortie : « Soupe à l'oignon », impliquant bien d'autres gastronomies subséquentes. Il revint hâtivement de chez Mme Parangeoux, annonçant que « tout allait bien », et que « ce serait pour cette nuit, tard ». On pouvait aisément sous-entendre : après souper.

La soirée s'acheva donc, ou plutôt se prolongea, au premier étage du café, pompeusement dénommé « le Cercle », dans une partie de billard aux quilles. On prononce là-bas : « la qui-le », comme « tranquille » et « Gourgil-lon ». M. Parangeoux, la langue un peu sédentaire, mais, quant à ses jambes, marchant droit parce qu'il se tenait aux bandes de billard, perdit obstinément, ce dont il se consolait en se répétant à lui-même :

— Malheureux au jeu, heureux en... paternité !

M. Gourgillon lui fit, sans qu'il s'en aperçût, la plaisanterie délicate de lui glisser dans la poche de son veston — d'où jamais on ne pensa depuis à l'extraire, et y eût-on pensé, que ce n'eût plus été nécessaire — la tête d'une des « b'casses » dégustées au souper, et qu'il avait cueilli du fil de fer où elle demeurait depuis que s'en était détaché *naturellement* son cou mûr.

Le père Francisque constatait :

— Il est rrond... comme un pilon !

Faisant sonner l'*r* et ajoutant une rime pour sa jubilation personnelle.

Puis il lançait sa bille et selon le résultat proclamait :

— Deux !

Et rappelant les bribes de ses études chez les Frères :

— L'épée de Jéroboam avait deux tranchants. Combien de tranchants avait l'épée de Jéroboam ?

Et le chœur de répondre :

— Deux, t' ch' (très cher) Frère !

— Treize !

Et le chœur de reprendre :

— Thérèse, qui rit quand on l'embrasse !

... Un événement rendit quelque lucidité à M. Parangeoux et à tous, et mit fin à cette soirée mémorable.

Un remue-ménage se fit entendre au rez-de-chaussée, et M. Parangeoux, qui crut d'abord être seul à le percevoir, s'imagina vaguement que l'hôtesse appelait au secours. Il descendit et la vit entre deux hommes, l'un bref de taille, malingre et chafouin, l'autre, de qui il ne distingua pas les traits, grand, et qui brandissait une chaise à bras tendu.

Il remonta vivement trois marches, réclamant main-forte, et avec un courage et une vigueur qu'il ne se connaissait point... Etait-ce ivresse ? Ou un père est-il vraiment quelque chose de plus ? Amour paternel ! même quand il ne s'exerce point pour défendre une progéniture ! Avant que ses collègues du billard l'eussent rejoint, il avait étendu d'une poussée l'un des « malandrins » sur le sol. L'autre reposa sa chaise. Derrière M. Parangeoux dégringolaient à grand vacarme, joyeux et incrédules, les joueurs armés de leurs queues de billard en guise de lances. Le père Francisque, chancelant un peu, bredouillait, au mépris des théories de la science moderne, qui font, comme on sait, de la terre une pyramide triangulaire dont la base est au pôle sud :

— La terre est rronde,... comme un pilon.

Voyant l'homme à terre, de par la poigne de monsieur le Juge, il se disposait à lui faire avec le talon de son arme, un « massé » sur la mâchoire. Le juge de paix le prévint et surexcité par l'arrivée de la galerie, saisit l'ivrogne abattu à bras-le-corps et le porta dans la rue. L'autre gémissait, balbutiait quelques mots avec un accent allemand. Il sembla à M. Parangeoux qu'il tenait à lui tout seul l'Ennemi à la gorge, et le secouait jusqu'à restitution des provinces ravies. Belliqueusement — vraiment, comme « l'épée de Jéroboam », il se sentait à double tranchant, — il se tourna vers le second malfai-

teur, et... reconnut, assez piteux, à son crâne poli sorti maintenant de l'ombre, M. Gourgrillon en propre personne, lequel, ayant déserté le « Cercle » pour se remettre de ses absorptions, s'était trouvé à point avant M. Parangeoux pour protéger l'hôtesse — qui l'aurait su faire elle-même — et paraissait plus gêné encore que le juge de paix de l'algarade.

Cependant l'hôtesse, à son tour, inquiète d'une mare, sur son plancher, qui eût pu être du sang, mais qu'on distinguait mal aux lumières, prit son parti d'y tremper un doigt dégoûté, et, après examen, ne sut que murmurer, célébrant la victoire — d'un peu moins d'envergure qu'il n'eût souhaité — de M. Parangeoux :

— C'est du « rendu ».

. . . . . .

. . . . . .

Il était onze heures — le couvre-feu, au moins pour le rez-de-chaussée du Café, lequel n'était pas le Cercle — M. Parangeoux, tout bouillant encore, regagna en deux bonds son domicile peu distant.

La mère et l'enfant, enfin né, depuis une heure à peine, « jouissaient d'une bonne santé ». Telle fut la première et joyeuse nouvelle dont la sage-femme accueillit la rentrée nocturne de M. Parangeoux-Sabrenas, et elle allait continuer en lui révélant le sexe de sa progéniture, quand le père, triomphant et voulant enfin savourer et faire savourer à autrui son triomphe, annonça qu'il allait lui-même vérifier ledit sexe par un procédé tout à la fois merveilleux, mythologique — voire renouvelé des Grecs —, et plus que tout autre efficace.

— Oui, madame, dit-il, quel fut le seul moyen de découvrir le sexe d'Achille parmi les filles de Lycomède ? et c'était un grand garçon de quinze ans ! Vous l'allez voir. Que l'on m'apporte mon sabre de cavalerie.

La matrone, en la sagesse dont elle faisait profession, point rassurée par cet exorde annonçant, selon elle, l'intention d'un jugement tranchant du genre de celui de Salomon (qu'eût-elle dit, si elle eût su quel glaive hantait naguère la cervelle de M. Parangeoux ?), persuadée en tous cas que, de joie, le nouveau père avait perdu la raison, marmotta quelques paroles désobligeantes à l'adresse, quel qu'il fût, de ce monsieur Nicodème, cependant que la bonne, confiante en l'innocuité parfaite des démonstrations guerrières de son maître, décrochait d'une panoplie l'arme qu'il avait acquise, en compagnie d'une foule

d'autres, chez un fourbisseur antiquaire dont il était le meilleur client.

M. Parangeoux-Sabrenas parvint à extraire la lame, à demi, avec des précautions qui rassurèrent pleinement la sage-femme — elle n'en prenait pas tant, certes, dans l'exercice de fonctions quasi-analogues, — et, la tenant par le fourreau, il en présenta la poignée au nouveau-né emmailloté jusqu'au-dessous des bras.

La *dragonne*, cet ornement de la garde qui en même temps assure l'arme en mains, balançait ses deux glands au-dessus de la petite-tête duvetée et rouge.

— Mon fils, comme Achille, son modèle, reconnaîtra, vous l'allez voir, en un âge si tendre, l'instrument de sa carrière future.

La petite frimousse se haussa, pour ainsi dire, clignant sa bouche, et les deux menottes se crispèrent. On n'ignore pas qu'un enfant nouveau-né, pendant les premières heures qui suivent sa naissance, par une faculté qui s'atténue puis disparaît à la fin du premier mois, suspend aisément tout son corps obèse et mou, à la force des poignets, un temps qui varie de seize secondes à deux minutes quarante-deux, — ontogénie continuée *extra uterum*, disent certains, et reviviscence phylogénique d'atavismes grimpeurs. L'enfant, donc, tira sur la double tresse de soie, comme un jeune singe se fût cramponné à la fourrure de sa mère, et la lame sortit assez pour que M. Parangeoux-Sabrenas se reculât d'un saut, craignant que la pointe n'en chût contre son ventre.

— Il fera honneur à son père ! s'exclama-t-il une fois à respectueuse distance. Il tirera comme saint Georges !

— Et dansera comme saint Guy, s'il tient tant que ça de son père, répartit la bonne, qui ramassait le sabre, tandis que la sage-femme pouffait, tout en prouvant, d'un vif démaillotage, son dire :

— C'est une fille !

ALFRED JARRY

SUR LE MONT MARIUS

Sul monte Mario

Solennels et debout sur le mont Marius,
se dressent les cyprès parmi la lumineuse
sérénité du soir, pour contempler au loin
la coulée somnolente du Tibre qui serpente
dans la grise campagne.

Ils contemplent sous eux la vaste Rome qui s'allonge
pour se coucher dans le silence, et l'énorme Saint Pierre
comme un berger géant, en sentinelle
sur d'immenses troupeaux.

Versez, versez à flots votre vin généreux
et blond, ô mes amis, qui buvez en liesse
sur la colline heureuse!... Faites que le soleil
rutile dans vos coupes!... Oh souriez, les belles!
car nous mourrons demain!

Ma belle, laisse donc s'étioler dans le bois
la feuille du laurier!... laisse-la toute seule
jouir de son éternité!... A moins que tu ne veuilles
en orner tes cheveux, afin que le reflet
de sa verdeur y luise atténué!

Oh, je veux que parmi l'essor de mes grands vers
l'on s'éjouisse au tintement joyeux des coupes,
dans le parfum et la couleur suaves de la rose
qui console un instant nos hivers et se meurt !...

Car nous mourrons demain ainsi qu'on vit mourir
tous ceux que nous aimâmes... trop loin du souvenir,
trop loin de la tendresse et nous aurons bientôt
fini de nous dissoudre comme une ombre légère.

Car nous mourrons bientôt, et néanmoins toujours
la terre roulera d'un rythme infatigable,
tout autour du soleil fécondateur,
éclaboussant l'espace de nos vies innombrables
telles des étincelles.

O pauvres vies prédestinées à des lointaines amours,
O pauvres vies lancées de bataille en bataille,
et que j'entends déjà chanter dans le futur
des hymnes inouïs aux pieds des nouveaux dieux !

Et vous tous, ô mes frères, qui n'avez pas encore
vécu, et dont la main n'a pas encore reçu
la torche d'or, que l'on se passe l'un à l'autre,
vous disparaîtrez, ô légions radieuses,
dans l'infini !...

Adieu, mère sublime de ma pauvre pensée,
et de mon âme passagère... Terre puissante !...
Oh ! qui peut dénombrer les joies et les douleurs,
que tu devras rouler encore vélocement
sur le cœur du Soleil...

jusqu'au grand soir où tout à coup chassée vers l'Équateur
par la trace illusoire d'une vaine chaleur,
la race humaine exténuée
n'aura plus qu'un seul homme et qu'une seule femme

qui, debout, et parmi les vieux monts en ruines
et les bois décharnés, exorbitant leurs yeux vitreux
pourront te contempler enfin, Soleil mourant,
par delà des plateaux de glace immensurables,
lorsque tu descendras, lentement, pour toujours,
dans la nuit!...

GIOSUÉ CARDUCCI

Traduction en vers libres de F.-T. Marinetti.

LES VILLES TERRIBLES

Le Città terribili

Crépuscule du printemps,
crépuscule d'été,
premières pluies d'automne,
averses bruissantes sur l'immondice
poudreuse qui fermente sous les pas des mendiants ;
pauvres semelles éclatées qui découvrez
un lamentable pied humain pareil à la racine
torse et meurtrie d'une douleur violemment arrachée ;
glouglous fétides, boquets gluants
des cloaques voraces parmi l'ombre azurée
d'un beau soir extatique ;
encombrement fumeux et broubaha
de la rue sombre où la cohue des appétits
et de toutes les faims se rue à la curée
s'entr'égorgeant avec l'avidité des bêtes fauves ;
droit suprême de la force dominatrice
et qui partage les pitances au tranchant du couteau,
c'est de vous, c'est en vous que j'ai vu resplendir
une gloire sinistre et terrifiante.
C'est bien là votre gloire tragique, ville terrible,
quand la tombée du soir arrête tout à coup
les puissantes myriades de chevaux métalliques

qui, durant tout un jour, ont frémi de délire
infatigable dans l'usine profonde.
A l'heure où d'innombrables lunes électriques
s'allument entre les files spectrales des platanes
tout le long des maisons devenues monstrueuses
les maisons aux cent yeux braqués sur l'invisible.
C'est bien là votre gloire tragique, ville terrible,
quand les chariots bondés d'une scorie humaine
font scintiller les rails d'un pur éclat de joie,
plus pur que la lumière immobile des astres,
cependant que l'orgueil solitaire des tours
et des coupoles s'amplifie dans le ciel rouge.

O la sublime horreur de ces villes terribles,
à l'heure où sur les dalles recuites de chaleur
défaillent amplement les pans violets
de la robe du soir, avec un relent mou
de pourriture...
à l'heure louche où sur la porte des tavernes
s'allument les lanternes qui versent tout leur sang
lumineux sur le seuil...
sur le seuil où bientôt éclatera la rixe
effrayante, au violent boute-feu d'une injure.
Voici, l'éclair sournois de la luxure aiguise
les yeux d'un petit vieux
tâtonnant acharné aux trousses d'une pucelle.
Ses genoux las tremblotent et sa tête tressaille !
en révélant le mal subtil qui le tenaille !
Voici, le proxénète entraîne vers le noir
de l'escalier, un lourd soldat qui s'esclaffe de rire,
cependant qu'un goujat exprime tout son rut
en charbonnant sur la muraille un phallus colossal.

O la fièvre éclatante de ces villes terribles
quand le soleil [illegible]
[illegible] marin frappé par le trident
[illegible] extrême de la mer
[illegible] bouillonnements de sang
[illegible]...
[illegible] sur la chair endolorie du ciel
[illegible] solaire s'élargit purulente
[illegible] gangrènes... tandis que les échos
[illegible] au loin les sanglots saccadés
[illegible] lointaine sirène de navire !...
[illegible] dont la voile fleure encore le brûlant
[illegible] aromatique d'une mer tropicale,
[illegible] pour guider tes pas que s'allument les phares
sur les hautes falaises !... O bandes frénétiques
de marins étrangers qui vous ruez en masse
avec l'ivresse rouge des bacchantes,
voilà le bouge ouvert où vos chansons obscènes
rythmeront les éclairs foudroyants du poignard
et le clair tintement de votre or crapuleux !

O sommeil angoissant de ces villes terribles,
quand le fleuve engourdi de lassitude et d'ombre
va dissolvant funèbrement parmi sa boue fétide
les grands cadavres boursouflés des suicides,
dont la pulpe est gluante et phosphoreuse
ainsi que les méduses sur le sable des plages !...
à l'heure où du silence exaspéré du fleuve
s'élèvent les fantômes enfantés par la brume
et qui s'en vont poussant leurs innombrables
tentacules fluides contre toutes les portes,
palpant les miséreux, les fous et les voleurs,

la Vénus des trottoirs, l'ivrogne au rire amer,
l'orphelin décharné et rachitique,
tous entassés et morfondus, près de la bouche noire
de l'égout... cependant que flamboient dans la brume
la lucarne du savant penché sur son creuset
et la fenêtre clignotante d'un poète qui rêve !

Aube livide de ces villes terribles !...
Aurore inattendue qui fais soudain chanter
tes fougueuses trompettes de cuivre étincelant
sur le silence opaque des toits accumulés
pour appeler tous les dormants à la bataille !
Oh la première flèche que le soleil décoche
contre la courbe éblouissante des sphères d'or
sur les coupoles encore noyées dans l'ombre !
Rayons, flèches lancées contre les cheminées
qui voudraient s'élever plus haut que les tourelles
et les blanches statues des arches triomphales !
Espoir, ange idéal, qui voles dans le ciel
sur l'éclat neuf et printanier de tes ailes naissantes
telles des fleurs nourries d'une rosée divine !...
Piétinement sonore des ouvriers en marche
vers le travail quotidien, vous évoquez l'énorme
fracas retentissant d'une armée qui s'ébranle !
O long bourdonnement que répand dans l'espace
le grand beffroi du dôme aux abat-sons noircis !
Aurore blonde, éblouissant réveil de l'Homme
élu pour le suprême Empire du Monde !...

GABRIELE D'ANNUNZIO

Traduction en vers libres de F.-T. MARINETTI

(Extrait du « *Laus Vitæ* »).

JOUETS DE PARIS

Le Poisson d'Avril

Il se nourrit des confetti tombés dans la rivière.

Polichinelle le pêche avec Cassandre et pour imiter le cyprin qui frétille sous un domino rouge, il couvre ses écailles, puisque c'est Carnaval, d'une cuirasse de sucre ou d'une armure de chocolat.

Son aquarium, c'est la vitrine du confiseur. Il vit parmi des œufs pomponnés de rubans, des poules de faïence, des singes de peluche et son ventre est bourré de papillotes et de dragées.

Il se noierait dans un verre d'eau : il nage dans l'onde d'un miroir. Il respire le parfum des bonbons, il regarde passer l'omnibus, il guette le moutard contre la devanture et pour prouver aux roses qu'elles devraient être sans épines, il escamote ses arêtes.

Le Petit Cheval de bois

Ses jambes sont si longues qu'il a l'air d'être égyptien, mais il arrive de Nuremberg.

Il est synthétique et anguleux comme une cocotte de papier.

Son corps est fait d'une seule bûche taillée où vient se cheviller un cou, sa crinière c'est une arête de crins et sa queue un petit balai.

Il est maigre, ne mange pas d'avoine et il ne se nourrit que du rire des enfants.

Il a du rose dans les naseaux, il ouvre de grands yeux effarés ; il est terrible et concentré.

Il ne se cabre pas, il ne rue jamais, mais il sent la colle.

Il est d'ordinaire blanc et pommelé. Si on le mettait sur le gril, il deviendrait un zèbre. Quand on désire le faire bai, on le peint d'un beau rouge tomate et on dirait alors un cheval tout cru.

Par exemple, il ne marche pas, il se fait tirer sur une planche à roulettes et c'est sa vengeance.

Il ressemble aussi à d'autres animaux, mais c'est certainement un cheval et s'il pouvait hennir il ferait hi-han ou kokoriko.

La Chambre d'Enfants

C'est une chambre claire où le soleil aime à flâner parmi les choses ; c'est une chambre où le Meunier, son Fils et l'Ane cheminent cent fois sur la tenture, et où le vieux Polichinelle, dont la jambe est brisée, trouve un fauteuil au coin du feu.

Par la fenêtre on voit des toits ; on voit un peuple étrange de cheminées et de girouettes, et, dans le ciel, des hirondelles qui tournent.

Les meubles sont simples et accueillants, rustiques comme ceux des campagnes, un peu boiteux, un peu cassés, ce sont des serviteurs fidèles qui ont vieilli dans la famille. La hotte des joujoux bigarre de sa joie la porte d'une lourde armoire ; un chien de caoutchouc traîne sur le parquet et le tiroir de la commode laisse passer la grimace d'un diable.

Une atmosphère de tendresse imprègne les objets ; ils ont tous l'air de sourire au petit lit qui, dans ses longs rideaux, fragile comme un autre jouet, semble, au milieu de la chambre, une barque à voile blanche voguant vers la destinée.

La Lune

Elle se promène dans le ciel comme tu marches sur un chemin ; elle est irritable et fantasque et, si tu paries qu'elle est ronde, c'est un croissant qu'on voit surgir.

Après une journée de labeur, c'est en vain que tu te crois seul : la lune te guette de sa lucarne et rit de tout ce que tu fais.

Tu veux lui échapper, elle s'attache à tes pas ; tu cours par la plaine, elle roule après toi ; tu te heurtes aux cailloux, tu t'égratignes aux ronces, mais elle, toujours placide, glisse parmi les arbres et vagabonde dans les nuages.

Enfin te voilà seul dans la nuit noire de ton enclos et tu sifflotes de plaisir. Lentement, comme une chenille, elle escalade ton mur et grimpe sur ton peuplier.

Exaspéré, tu t'enfermes à l'intérieur de ton moulin, mais à peine souffles-tu la chandelle fumeuse que tu vois, sous ta porte, le lin de sa chemise et son regard dans la serrure.

— Raccroche ton fusil, elle est loin de portée !

Elle se prélasse, maintenant, parmi les herbes de la mare où tu veux la pêcher : son corps mou de Méduse glisse sur les mailles de ton filet, et tu ne prends que deux sangsues.

Cette fois tu l'aperçois tout au fond de ton puits : tu la regardes, elle te regarde et tu la hisses dans un seau.

Elle est là, près de toi, tu gambades de bonheur, tu te frottes les mains, et tu t'assieds dessus... Elle t'échappe encore et sa face cuivrée, exaspérante et réjouie, luit sur les ailes de ton moulin comme une horloge sans aiguilles.

PAUL LECLERCQ

PAGES

DEUX POÈMES

Adolescents

Ils sont rêveurs, et dans leurs yeux mélancoliques
Le mal mystérieux a laissé la langueur,
Leur voix a l'harmonie et la douceur d'un chœur
Chantant au loin dans l'ombre d'or des basiliques.

Frères des jeunes dieux longuement adorés
Leur corps est si parfait qu'il a toute la gloire ;
Autour de leurs cheveux, en des reflets de moire
Montent comme un encens les parfums consacrés.

Ils savent tout l'amour : leur bouche a des caresses
Qui transportent la chair dans l'or des visions,
Dans l'or des paradis où des éclosions
De roses font, le soir, onduler leurs paresses.

J'irai vers ces charmeurs dont la grâce éblouit,
A l'heure du silence et des longs sommeils tristes,
Nu, chaste, immaculé, couronné d'améthystes,
Dans la lumière de leurs songes de minuit.

Toi qui rêves toujours

Toi qui rêves toujours, ne parlant pas encore,
Petit enfant royal par le bleu de tes yeux,
Vois-tu la flamme orientale de l'aurore
Qui se lève sur ton sommeil silencieux ?

Vois-tu toute la mer périlleuse et joyeuse ?
De lourdes visions émergent des brouillards
A travers la lueur d'une lune frileuse
Et de grands cavaliers portent des étendards.

Si dans la nuit ou dans le jour, lorsque tu rêves,
Tu vois ce ciel doré, si tu vois cette mer,
Aux heures des douleurs, tes douleurs seront brèves.

Quand le soir aura fait ton esprit plus amer,
Tu te rappelleras ces fantômes magiques
Pour t'endormir au souvenir de leurs musiques.

RAYMOND DE LA TAILHÈDE

LA LEÇON DE PSYCHOLOGIE DE MAURICE BARRÈS

Dès le seuil, je veux tenter de rendre perceptible tout mon sentiment sur Maurice Barrès par deux formules — la première de Machiavel, la seconde de Novalis : « Le monde appartient aux esprits froids. » — « La seule chose qui importe, c'est la recherche de notre moi transcendental.. » Et l'idéaliste allemand entendait par là notre MOI profond, qui sommeille dans l'inconscient, notre MOI, voilé par la sensibilité, l'imagination, la vanité et le désir : les fils qui servent à tisser le voile de l'illusion. Dans ces quatre premiers manuels, qui vont de *Sous l'Œil des Barbares* à *L'Ennemi des Lois*, Maurice Barrès nous conta l'aventure sentimentale de sa pensée, une prise de conscience de soi-même, cette fièvre de se connaître dont il nous laissa la trace.

« A vouloir me comprendre, les plus subtils et bienveillants ne peuvent que tâtonner, dénaturer, ricaner, s'attrister, me déformer enfin, comme de grossiers dévastateurs, auprès de la tendresse, des restrictions, de la souplesse, de l'amour enfin que je prodigue à cultiver les délicates nuances de mon moi », disait-il. A son premier livre ce jeune homme était donc insaisissable, comme un athlète frotté d'huile ; il vous possédait, mais on ne le possédait pas. La musique — comme la voix des sirènes — rendait la raison impuissante. Ne serait-ce pas la simplicité même qui dérouta ? Pour moi, le fait profond était une maladive sensibilité : tout le reste ne fut que réaction ; à y regarder de près ses quatre premiers livres ne sont si séduisants que parce

que ce sont des traités de la Liberté et les esprits imaginatifs et tendres ne cherchent qu'à se libérer, sans cependant vouloir tomber dans la basse vulgarité du réalisme. Or, Maurice Barrès réalisait à la moderne ce paradoxe. Dans une étude psychologique sur Jean de Tinan je crois avoir montré comment un être se dégageait de sa sensibilité sentimentale pour parvenir à une conception plus rationnelle des amours réalisables sur notre planète. Il en va de même pour Maurice Barrès, mais quant à une psychologie générale du moi. Son œuvre d'alors est exactement une *forte leçon de vie*. Ce fut au surplus un méthodique passionné qui voulut avec le plus obstiné désir parvenir à la gloire ; il y réussit et ce fut avant tout une victoire de l'énergie. Ambitieux et idéaliste, il est aussi curieux que son œuvre, car il est cette œuvre même, et s'il arriva jusqu'à cette notoriété considérable où nous l'honorons, c'est qu'il s'assimila cette conception antique qu'il est un art de vivre ; si le pari était possible je tiendrais que Maurice Barrès vers trente ans dut se promettre de siéger à l'Académie Française quelques années plus tard et que, peut être même, il se fixa sensiblement une époque. C'est ainsi que je m'imagine « Sa Concordance ».

Maintenant il faudrait pour évoquer le dandysme et la ferveur de ses premières années le ton des légendes : une petite allégorie dans l'atmosphère des fables, mais toute d'observation, une rêverie stendhalienne... Il y eut jadis un étonnant jeune homme, qui nous donna la plus rare vision du monde extérieur dans une double formule d'ironie et de sincérité, fit des excursions dans la vie et de ses diverses expériences ramena des notations et des documents d'une jolie intensité et dès lors, dans les salons de Paris, put faire de la métaphysique auprès des mondaines élégantes ; avant d'aller rêver sur les champs de bataille de Wœrth ou de Frœschwiller il faisait profession du plus élégant dilettantisme.

Il avait de l'originalité : sa première amoureuse se perdit dans les brumes d'un chapitre (tandis qu'alors les héroïnes d'Henri de Régnier disparaissaient au détour du crépuscule) ; il savait donner une poésie lointaine au Parc Monceau et aux Champs-Elysées, qu'il considérait à travers un prisme de passion, de romanesque et de beauté. Il passait des fièvres de Paris aux analyses de sa retraite de Saint-Germain. Ce voluptueux idéaliste toujours insatisfait tenait à essayer toutes les formes de la conscience. Dans une manière rompue et décorative, il écrivit des traités parfaits d'observation, d'enthousiasme, de mélancolie et de beauté où, à la philosophie, se mêlent le lyrisme et la cadence, car il était à la fois musicien et géomètre, connaissant avec certitude les limites et les ressources du romanesque moderne.

Son égotisme ?... C'est la manière dont il se débarrassa de son vague, de ses confusions, de ses rêves, faits de vanité et de désirs. « Le monde appartient aux esprits froids », ai-je dit pour tenir lieu d'épigraphe liminaire. Evidemment non, il n'était pas froid, mais il le devint par les plus prodigieux efforts, et c'est toute son œuvre, car il estimait avec raison que sans cela la défaite est certaine. Dans des symboles heureux il nous fit participer une fois de plus à cette vérité éternelle qu'il manifesta avec une force et une nouveauté singulière. Il jeta un pont entre notre rêve intérieur et les choses de la réalité. Maurice Barrès fut, si j'ose dire, « le Pont aux Ames ». Ses analyses lucides remettaient à la raison « cette fade et perpétuelle revenante, notre sentimentalité ». C'était l'initiation à la psychologie. Aux premières ferveurs de la jeunesse, quand la vie est illuminée de promesses et d'espoirs, à l'heure où, à peine notre sensibilité brumeuse se coagule, il redressait par l'ironie les exagérations de l'idéalisme. Premières leçons d'individualisme ! Je ne puis pas me souvenir sans attendrissement de ces touchantes disputes de dialecticiens vides, dans la cour d'un lycée, à une table de café, à propos de ces livres qui nous éveillaient à la vie. Première cons-

cience de nous-mêmes ! « Mais que sert de raisonner. Les fades sensibilités qui soupirent depuis des siècles au fond des consciences humaines, ne se lassent pas sous les arguments que nous leur jetons comme des pierres aux grenouilles. » C'est donc que sans cesse, à chaque minute, il faut nous vaincre !

Son ami Simon, pour nous établir fortement dans le monde des réalités, d'une sécheresse exaspérée et d'un cynisme éperdu ne cessait de formuler des aphorismes insolents brisant tout élan vers l'idéal ou le sentimentalisme.

Malgré tou es ses apparences, Maurice Barrès fut profondément passionné et dédaigneux : sa froideur n'était qu'une attitude et ne dissimulait que la plus prodigieuse sensibilité. Benoît de Spinoza, dans un chapitre fameux, réduisit la sensibilité en théorèmes et traita toute l'obscurité de la conscience à la façon des géomètres ; il suivit cette méthode heureuse, mais sa sécheresse était ardente et son amertume passionnée. C'est un philosophe qui voit partout des idées générales mais veut les orner de beauté et les rendre sensibles. Dans le Bois de Boulogne, au soir tombant, il ne pouvait distinguer ses vagues métaphysiques des fines et rapides jeunes filles qui s'échappent à cette heure de leurs ateliers ingénieux de couture. Il ne voit pas ou mal le particulier, pour lui les idées générales seules existent, c'est un platonicien, un réaliste dans le sens où l'entendaient les scolastiques de la Renaissance. Il faut lire tous ses livres dans un sens de psychologie générale: il faut bien entendre que ce sont des thèses dans un décor car les détails de la description sont uniquement là pour localiser des idées ou animer des concepts ; il n'y eut jamais de plus pur cérébral.

Quant aux deux jeunes femmes que nous voyons dans son œuvre, Bérénice naquit de la buée qui se lève sur les étangs au soir dans le paysage désolé d'Aigues-Mortes ; elle dut aussi de naître, j'en suis sûr, aux fièvres qu'y contracte celui qui se complaisait à la décrire :

c'était comme une petite bête, toute d'instinct, qui n'avait pas d'âme mais la plus précieuse sensualité. La princesse Marina lui ressemble par plus d'un point, transposée en mondaine ; cette petite cosmopolite, ardente au plaisir et pourtant d'une si délicate sensualité, est née du plus élégant libertinage intellectuel. Ce furent là les deux plus charmantes abstractions que cet idéologue réalisa et qu'il se plut à serrer dans ses bras.

Je parle ici de choses qui me semblent lointaines, comme si je remuais la cendre de mon passé ; un sentiment d'irréparable tristesse me saisit toujours lorsque je revois des lieux que j'ai beaucoup aimés : des paysages, des ruines, un coin de ville ! C'est actuellement, je ne sais pourquoi, un sentiment analogue qui m'anime. En musique on indique la nature de cet état d'âme parce qu'on appelle le thème du souvenir sur un mode mineur ; je crois qu'en psychologie c'est lorsque l'être, constatant en lui la différence de l'ancienne sensation puissante et heureuse et l'actuelle sensation amoindrie — sur un même point d'expérience — aperçoit clairement sa déchéance, une déperdition d'enthousiasme et de force vitale. Dans la vie si souvent inopportune que de fois ai-je ressenti cette mélancolie ! Mais il n'importe, je sais ce que je dois et par un effort je voudrais évoquer l'ancienne ivresse des temps héroïques, l'enivrement des premiers jours. C'est pourquoi,

ô Maître,

je tiens à vous remercier. C'est moi qui suis votre débiteur. Pour trois francs par volume vous m'avez donné les heures que je compte parmi les plus heureuses de ma vie d'alors et ce n'est vraiment pas cher.

Amateur de mélancolie, de romanesque et de passion, de vie intérieure et de dandysme, qui vous plûtes jadis à des pèlerinages et à

de rares idéologies, de plus en plus vous reculez dans la légende. Bientôt, vous apparaîtrez comme un mythe. Que dis-je ? Dès maintenant, vous êtes dieu, puisque vous comptez parmi les immortels.

A des heures d'obscurité, de trouble et d'agitation, c'est vous qui m'avez réveillé de mon sommeil d'optimisme, qui m'avez tiré de la léthargie des rêves idéalistes, qui m'avez fait prendre une conscience exacte de cinq ou six réalités différentes. « Les jeunes gens sincères doivent tout d'abord servir les besoins de leur moi. Le premier point, c'est d'exister ; quand ils se sentiront assez forts et possesseurs de leur âme, qu'ils regardent alors l'humanité et cherchent une voie commune où s'harmoniser. » Vous fûtes un éducateur de vie clairvoyant et fiévreux. Par ces soirées chaudes, orageuses d'été que chanta Jean Lorrain, pleines d'exaltation et de romanesque, je me fortifiais et menais les mêmes expériences que votre héros...

Je regrette ces temps passés ; de plus en plus illustre, vous perdez de la séduction qui s'attache à ce que la jeunesse a toujours d'héroïque. Vous excitez davantage l'admiration, peut-être moins l'enthousiasme. Le charme ne peut supporter tant de gloire et le respect chasse l'amour. C'est pourquoi, encore que vous emportiez tous mes vœux, je ne puis m'empêcher d'adresser le plus mélancolique adieu au souvenir du cher auteur de *Sous l'Œil des Barbares*.

HENRY DELORMEL

LE MAUVAIS NAVIRE

Le mauvais navire est venu
Dans la baie fermée, d'un bleu sombre,
Aux eaux lourdes, froides et profondes
Comme les âmes des reclus;

Dans le cercle de tiède fraîcheur des collines
Qui mirent leurs gaîtés de feuilles et de fleurs
Aux lents flots purs et d'intense mélancolie
Inchangée sous les vertes et roses lueurs.

Nul homme ne tenait la barre;
Le pont gris s'inclinait, plus long d'être désert;
Les haubans noirs, au vent de mer,
Vibraient comme de lointaines cithares;
Et les vergues roides, plus noires,
Faisaient, avec les mâts, des croix funèbres.

Les voiles pendaient, fauves et rougeâtres,
Comme les roussettes endormies
Pendent aux branches des vieux arbres;
Des flammes d'étamine bise
S'enroulaient, se déroulaient à la brise,
Semblables à des chevelures mortes
Que love et délove un courant sournois,
Un froid courant d'eau bleuâtre qui les emporte

Comme de fantastiques proies.

La coque rouillée, çà et là blêmie de sel,
Lépreuse de coquillages bizarres,
Ichtyoses de mystérieux archipels,
Avait la forme d'un squale de cauchemar.

Le néfaste voilier s'est ancré dans la baie
Sans bruit, sans visible effort humain ;
Il est resté là, seul, droit sur l'eau, embué
D'une vapeur lumineuse d'étrange teinte.
Mais quand la gaze lilas du soir est tombée,
De troubles formes, comme fluides
Et nuageusement hyalines, flottèrent,
Glissèrent en la suave tristesse de l'air,
Abandonnant le navire aux boules languides
Et gagnant la plage où des vitres s'allumaient.

. . . . . .

Longtemps ce furent des nuits angoissantes
Dans la ville aux vacillantes rougeurs,
Aux rues étroites et tournantes :
D'aigres cris partaient des carrefours ténébreux;
Des plaintes sanglotées ou furieuses
Râlaient au noir des venelles enchevêtrées.

Des vols pâles fuyaient dans le matin blafard,
Et, aux heures bleues et dorées,
Des troupes de femmes hagardes
Hurlaient, ameutées sur la grève,
Montrant du poing l'ironique sommeil

Du navire dont les squames hideuses
Etincelaient comme des lames de vermeil
Sous l'effrayante brume lumineuse.

Mais un soir la baie apparut flambante et vide
Sous les grenats et les topazes du couchant :
La foule se rua, tumultueuse, hispide,
Les bras fous, noire, avec des remous rougeoyants,
Vers un long cap filant loin sur l'eau, hors des passes,
Ne vit que la mer plate et des îles éparses,
Et sa rage brama dans la morne splendeur.

Une femme demeurait à l'écart,
Femme ou djennia, — belle et presque monstrueuse
Avec ses grandes ailes souillées et brisées,
Douloureuse et passive, laissée
Par le mauvais navire enfui.
Elle suivit de loin la foule refluante
Qui regagnait la ville déjà bleue de nuit;
Et, seule, aux dernières lueurs planantes,
L'inaperçue entrevit les voiles gonflées
D'un vaisseau pareil aux nefs sombres que la fièvre
Fait voguer sur l'océan noir des mauvais rêves,
Montant lentement vers l'horizon violet.
Et l'angoisse, plus douce alors, mais éternelle
Rentra dans la ville plus étrange
Avec les ailes aux tristes franges,
Les brisures, les flottements des longues ailes.

JOHN-ANTOINE NAU

L'INDIFFÉRENTE

Si vous aviez eu autre chose pour moi qu'une riante indifférence, si vous aviez souffert ce que je souffrais, désiré ce que je désirais, si nous avions été tous deux, une fois au moins, un seul être, si ce qui aurait dû advenir était advenu... Mais à quoi bon remettre ses pas dans les vieilles routes? Ce qui est parcouru est parcouru. On ne demande pas à la mer de flamber comme une meule que l'on incendie, à la vague tentatrice, qui vient, d'une danse lascive et nue, séduire l'enfant, sur la côte, d'avoir l'immobilité des tombeaux. On n'attend pas de l'oiseau qu'il plonge sous les algues épaisses, du dauphin qu'il s'élève dans l'air. Pourquoi donc m'auriez-vous aimé ?

La terre était chaude et le sang jeune. Il y avait des mois qui crépitaient et s'éteignaient, dans une haleine de feu, il y avait des jours qui roulaient sur nous comme des torrents et nous emportaient dans leur course, il y avait des heures si belles et si rapides que se les rappeler seulement est un supplice plus affreux que les tortures de l'inquisition, il y avait des fleurs gorgées de baisers, pleines de tendresse à en suffoquer, des fleurs criantes, qui jetaient leur passion à tout, au vent vagabond, aux abeilles, aux feuilles, au ciel démesuré... Mais il n'y avait dans tout cela qu'un cœur aimant, et ce cœur n'était pas le vôtre!

O misère, il y avait un cœur sec, glacial et gai, un cœur à qui l'indifférence était aussi naturelle que la fluidité l'est à l'eau, un cœur qui aurait aimé peut-être, s'il avait su que l'amour existât... Hélas ! cet article lui était inconnu. On trouvait bien dans ce cœur charmant des billets doux et des dentelles, des loups de carnaval et des crêpes pour les jours de deuil, des souvenirs d'amoureux et des moqueries, des sympathies déraisonnables et de gentilles méchancetés, des poupées et des bijoux, mais l'amour n'y avait point de place, et ce n'était pas ma faute. O Dieu, j'ai tordu mes mains, j'ai crié de rage, mes yeux sont devenus rouges à force de pleurer ! — On découvrait aussi dans ce cœur de longues notes de couturière... .

Pourtant, ne croyez pas que je gémissais toujours. Moi aussi, je jouais parfois l'indifférent. Je savais à mon tour rire de ce dont j'aurais sangloté, parler de ce qui ne m'intéressait pas et pérorer de robes, de courses et de bals. Je prenais un masque sur la table et me l'appliquais sur le visage ; alors, on ne me reconnaissait plus. Quel homme du monde je faisais ! J'étais léger et spirituel, j'eusse pirouetté sur une tombe. Mais ce masque intérieurement était plein de chaux vive, et cela, Madame, vous ne l'avez jamais vu !

Le Temps joue aux quilles avec les Années. Elles sont debout, l'une auprès de l'autre, rangées au fond du jardin. La boule est une tête de mort, arrondie aux angles et tout usée et qui roule aussi bien que la terre. A chaque geste qu'il fait une année tombe, il vise si parfaitement qu'il n'en a jamais raté une. C'est vraiment exquis de le voir faire, tant il a d'ai-

sance et d'habileté. Il y a sous les arbres séculaires des monceaux de quilles tombées. De loin en loin, un laquais falot, tout gris comme une vieille toile d'araignée, arrive en trébuchant et souffle sur les débris... Ils disparaissent. Le nom de cet être, je le savais, mais il m'a frôlé, au passage, et voici que je ne m'en souviens plus !

Le Temps a joué bien souvent depuis que nous nous sommes rencontrés. Le Passé se forme vite derrière nous, comme la mousse sur une racine nue. Nous avons déjà le nôtre ; moi, c'est un passé de tristesse, de ferveur, de délire, de dévouement et d'amitié, vous, un passé de sourires, de grâce légère, d'indifférence et de pitié presque ironique. Un bien beau passé, Madame ! Ce n'est pas moi qui vous l'envierai !

Et d'ailleurs, à quoi bon parler de tout cela ? Je pense n'être pas le seul homme au monde qui se broie contre un mur d'insensibilité, comme un fruit mûr contre une porte. Il y a à cette heure, par le globe, bien des êtres qui se rongent le cœur et bien des femmes à qui l'on ment et qui savent cependant que l'effroyable vérité qui les tuera est en chemin, bien des petites feuilles de bronze, qui tremblent au sommet des arbres, dans le vent plus froid, d'heure en heure, bien des caresses et bien des larmes et bien des dettes, qui ne seront jamais payées.

Je connais une de celles-là. Vous me devez ma tranquillité et mon heureuse confiance, vous me devez ma naïveté et la fraîcheur de mon âme, et mes soirs de paisible étude et mes nuits de calme sommeil, et mes matins triomphants et clairs.

Ah ! quelle dette écrasante pour vous ! — mais qui n'écrasera jamais que moi... Vous êtes venue comme Salomé, et vous avez séparé comme elle mon corps de ma tête et ma raison de mon instinct.

Mon corps est nu, d'un côté, qui s'irrite et souffre, qui veut, qui espère, qui lutte, qui croit toujours et malgré tout, mon pauvre corps aveugle, désorbité, sans énergie, sans soutien, et il y a ma tête, ailleurs, froide, lucide, ironique, presque gaie, mon cerveau qui sait tout sans le dire, et que mon instinct ignore où il va, et que vous êtes une idole et que vous ne m'aimerez jamais, bien que ce mot soit un bien grand mot pour un petit être comme vous !

Les étoiles tombent, les fleurs se fanent, les oiseaux prennent leur vol vers l'Orient. Le Temps joue aux quilles avec les siècles. Un jour viendra où nous aurons tout oublié. Mais le chemin aurait été plus doux, mais les fleurs nous parfumeraient encore, mais les étoiles brilleraient toujours, mais le printemps aurait été éternel, si vous m'aviez aimé un peu comme je vous aimais beaucoup !

4 mars 1905.

EDMOND JALOUX

UN HOMME ET UNE FEMME

La Goutte d'or

Un homme et une femme étaient assis l'un près de l'autre sur une hauteur dominant la mer.

Rochers, bruyères, bouleaux.

L'homme vit une goutte de rosée suspendue à un petit calice rouge :

— Une goutte d'or scintille là-bas, dit-il.

— Où donc ? dit-elle, je ne la vois pas.

Il dit : — Tu dois la voir d'ici.

Elle se pencha un peu vers lui : — Je la vois seulement d'argent.

— Ne veux-tu pas la voir d'or ? demanda-t-il.

La femme baissa un moment les yeux. Et elle vint et mit sa joue contre celle de l'homme.

— Maintenant je la vois d'or, dit-elle doucement.

Refuge

Un homme et une femme s'aimaient. Ils avaient une lueur étrange dans les yeux. Mais partout où ils allaient, il faisait sombre et aucun œil ne pouvait supporter leur regard.

Ils erraient et cherchaient un abri pour leur amour.

Ils erraient et ils arrivèrent à une grande plaine couverte de neige.

— Où mène notre chemin ? demandèrent-ils à un arbre isolé dans la plaine.

L'arbre étendit sur eux ses longs bras maigres et répondit : — A moi !

Ils arrivèrent à un étang à moitié gelé, ils longèrent la rive, mais l'eau ne prenait pas fin.

— Où mène notre chemin? demandèrent-ils à l'eau.

Des glaçons les portèrent sur l'autre rive, et l'eau sous ses liens de glace répondit: — A moi !

Ils marchaient dans l'infinie plaine de neige et lorsqu'il n'y eut plus rien, ni ciel, ni lumière, ils demandèrent à la terre :

— Où mène notre chemin ?

Une voix ensevelie répondit : — A moi !

Le brouillard vint et les força à s'arrêter.

— Où mène notre chemin ? demandèrent-ils au brouillard.

— Vous êtes au but, répondit le brouillard, et il les engloutit dans son immensité.

Le brouillard se dispersa. L'homme et la femme avaient disparu.

Dans la plaine, un arbre se dressait avec une superbe frondaison et des oiseaux chantaient dans ses branches.

Une eau s'étendait libre et heureuse sous le ciel bleu et des milliers de libellules enivrées tourbillonnaient au-dessus d'elle.

Et de la terre inondée de soleil montait le parfum des éclatantes fleurs sauvages.

Frère et Sœur

Un homme était chez une femme.

Rouge lueur de veilleuse oscillant dans l'air. Rouges tisons dans le foyer. Rouge couverture sur le lit ouvert. Reflets violet bronzé sur le papier-cuir. Des splendeurs inouïes devaient remplir cette chambre.

L'obscurité était comme un manteau enveloppant l'homme et la femme, et le silence se gonflait d'accablants désirs non dits.

Par une fente, comme de la poussière, un rayon de jour tomba dans la chambre. Et l'homme pensa : « Le jour veut entrer dans mon château féerique. Je vais donc voir où je suis. » Il se leva et ouvrit les rideaux et les volets.

Soleil ! Soleil ! — Des glaives flamboyants dans ses poings d'or, il entra et dompta l'obscurité de pourpre. Au milieu de la chambre, il s'arrêta, regarda tout autour, fit signe à l'homme et lui montra les splendeurs de son château féerique.

Des sièges tachés, des tapis râpés, un papier encrassé de fumée, déchiqueté, où pendaient des lambeaux dédorés. Son doigt impitoyable n'épargnait ni les draps gris, ni la couverture de coton rouge, et non plus de soie, qui soudain répandit une mauvaise odeur.

— Malheur, malheur ! pensa l'homme.

Derrière lui, une fine voix de violon résonna et supplia : — Fais le noir, oh ! la lumière me glace.

L'homme se retourna ; et il vit, nue dans la lumière, la femme pure et belle, et le soleil baisait son corps blanc et se couchait à ses pieds, doux et adorant.

L'homme s'étonna longtemps de cette apparition et se dit : — N'est-ce pas une vie comme la mienne, qui brille là-bas, un miroir de mon âme et de tous ses désirs, si précieuse dans sa beauté et si pitoyable par les choses qui l'entourent? Oui, là, je vois mon âme.

Mais la femme était prise de terreur au milieu de ces choses, qui la souillaient, et elle courut dans un coin et sa voix de violon supplia : — Fais le noir, fais le noir !

Sa nudité rose brillait, brillait toujours, mais autour d'elle pleurait tout ce qu'atteignait la lumière, et le soleil partout sondait brutalement les plaies.

Vite, l'homme ferma les volets et les rideaux. Et il tâtonna vers la femme, tomba à genoux devant elle, là, où il la voyait

flotter comme en un rêve, et, tendant éperdument ses bras vers elle, il dit : — Console, dans les ténèbres, console-moi ma sœur !

Rencontre

Dans l'ombre du soir un homme allait parmi la foule. Il vit au coin d'une rue une femme arrêtée. Elle avait une voilette épaisse et il ne put distinguer ses traits.

— Un mystère... pensa l'homme, et il s'arrêta.

La femme jeta des regards à droite et à gauche et descendit la rue.

Alors il vit ses mouvements. D'abord il en fut effrayé, puis joyeux, puis ivre. Ils avaient des bras enlaçants et entraînants ; ils avaient des lèvres baisantes et des mots pleins de sons de cloches ; ils avaient un cœur, avaient *son* cœur.

Il s'approcha d'elle et dit : — Bénie soit l'heure où je te trouve, toi, la longtemps rêvée ; tu es la femme que j'aime !

Elle s'arrêta troublée. Elle voulut rire, voulut fuir, voulut se taire.

Mais elle dit : — Oui, c'est moi !

Et l'homme ajouta, comme pour la couronner encore : — Tu es celle que Dieu a créée pour moi.

Alors elle leva sa voilette et l'homme vit deux yeux comme des fontaines troubles, vit des lèvres peintes et des joues ravagées et fardées.

— Toi...

— Oui, moi. Je t'ai tant cherché, dit-elle sourdement, baissant sa voilette et continuant sa route dans l'ombre du soir.

La Bossue

Un homme aimait une femme bien qu'elle fût bossue.

— Tu es belle, dit-il, et je t'aime.

La femme répondit : — Pourquoi te moques-tu de moi ? Tu dis que je suis belle et tu vois que j'ai une bosse !

L'homme dit : — Je jure que je ne vois pas de bosse !

— Je crois, répondit la femme, que tu vois ma bosse. Je sens toujours ton regard sur elle. Assurément, tu ne m'aimes pas.

L'homme se creva les deux yeux. Il dit : — Tu es belle et je t'aime.

La femme dit : — Tu t'es crevé les yeux parce que tu ne voulais pas me voir avec ma bosse, je ne crois pas que tu m'aimes !

— Femme maudite ! cria l'homme et il s'enfonça un poignard dans le cœur.

La femme vint et baisa la poignée sanglante sur la poitrine de l'homme, qu'elle aimait.

Le Miroir

Une femme était nue devant un homme. Et elle n'avait pas honte, car elle l'aimait et il l'aimait.

— Ne suis-je pas belle ? demanda la femme à l'homme, qui était assis, se taisait, et qui avait les yeux levés vers elle.

— Tu es si belle, répondit l'homme, que mon œil te prie comme une déesse.

La femme ne trouva aucun sens à ces mots, et elle interrogea son miroir.

Le miroir répondit : — Tu n'es pas une déesse, tu es une femelle belle, nue, et amoureuse.

La femme eut honte et s'enveloppa vite d'un manteau.

L'homme sentit dans son âme l'image se troubler. Un désir fou le saisit. Il empoigna la femme et la baisa résistante.

Alors il regarda d'un œil morne devant lui, et il se leva et brisa le miroir.

— Pourquoi as-tu fait cela? demanda la femme.
— Parce qu'il a brisé mon rêve.

Ballade

Jamais elle ne porta ruban d'un bleu si triomphant
autour de son front et de ses nattes d'or,
jamais sa robe ne fut si délicate,
si pleine de cloches sa voix,
jamais elle ne fut plus enivrée d'elle-même,
que le jour où elle revint à lui
de chez l'autre.

Elle lui tendit ses doigts à bagues.
Lui sa main frissonna comme pour un crapaud,
il pointa son poignard vers sa gorge
en y voyant une empreinte étrangère.
Elle n'eut pas peur, elle dit : « Il le fallait... »
et souriante : « La vie m'a aimée. »
Elle ne sentait aucune faute sur elle.

L'homme fut en fureur : « Mon cœur est hachè,
» la peine m'a aimé,
» mes lèvres sont froides et mon poignard est nu ! »
— « Regarde, dit-elle — du bonheur donné et reçu
» je suis riche et bonne,
» ma peau est plus douce que la soie
» et mon sang précieux comme du vin vieux.

» Je retourne chez toi de mon voyage fou
» comme le papillon qui, une lune de mai,
» s'enivra de soleil et de sucs doux. »
L'homme cria, égaré : « Mon œil se trouble,

» je te voulais mendiante, vieille aux cheveux gris,
» et voilà que ton corps est comme le blé mur,
» et que ton front est comme le bleu du ciel!

» Je te voulais malade, aveugle, et jamais pardonnée.
» Mais toi tu viens si blanche et douce
» comme créée des rayons du soleil. »
Il tomba sur les genoux. Sa parole ne fut point bonne :
« Ton soulier rouge, que ricane-t-il vers moi ?
» Oh qu'il fût rouge du suc de belladone,
» Mes lèvres le baiseraient jusqu'au sang ! »

« Ta bouche se teint de mon sang,
» ton baiser est morsure, arrête ! »
— « Ton pied, il riait si rond et si pourri ;
» j'ai vu l'autre caché en lui,
» l'autre qui depuis moi l'effleura,
» l'autre dont ton sang encor est ravi,
» l'autre qui a exploré ce corps.

» Je souffre, je souffre, et ma souffrance crie ! »
— « Ta souffrance me couronne, adore-moi, la reine,
» Ou tue-moi, la fille ! » Elle lui tend sa poitrine,
sa gorge brille, ses cheveux sont d'or.
Il se sent entraîné comme la mite vers la lampe,
mais avant que la flamme l'enlace et le brûle,
le poignard qui délivre lui a sauté au cœur.

L'Étoile

Un homme et une femme étaient en plein champ, une claire nuit de printemps. Ils marchaient la main dans la main, sans parler, écoutant leur cœur et ils étaient comme des enfants qui attendent un miracle.

Et ils regardèrent au ciel et virent une grosse étoile de feu juste au-dessus de leurs têtes.

Ils s'arrêtèrent pour ne pas passer au-dessous de l'étoile.

Un long temps, ils la regardèrent avec silence et avec foi. L'homme mit son bras autour de la femme et ils s'embrassèrent beaucoup, beaucoup de fois sous la grosse étoile de feu.

*
* *

Le temps vint où la femme eut dans le cœur l'image d'un autre.

Une lourde nuit d'été, l'homme et la femme étaient assis dans un jardin sombre et ne parlaient pas.

Dans le ciel une étoile perça les nuages.

L'homme dit (sa voix était pleine de souffrance et ses mots comme une complainte): — *Notre* étoile...

Et la femme, après un moment, comme si des sons l'avaient seulement effleurée: — Que disais-tu...? Et puis: — Ce que je ressens est étrange. Je sais que c'est l'été et pourtant j'entends (tout était silence autour d'eux), j'entends des feuilles qui tombent.

L'homme alors se leva et partit.

Mais la femme avait très finement entendu; car dans le sable qui bruissait doucement comme lorsque des feuilles tombent, des pas s'approchaient.

La Porte du Parc

Un homme et une femme se promenaient dans un parc. Ils s'aimaient, mais leurs paroles ne pouvaient pas leur parvenir, leurs mains ne pouvaient pas se saisir.

Se taisant, ils marchaient l'un près de l'autre et leurs cœurs battaient contre leurs côtes comme des ailes d'oiseaux sauvages contre les barreaux d'une cage.

Une rose appelait dans la coudraie.

L'homme alla et la cueillit. — Jamais une rose n'a eu un tel parfum, dit-il, et il la tendit à la femme.

— Non jamais, dit la femme, et elle mit la rose à son corsage.

Un merle chanta.

— Comme cet oiseau chante merveilleusement, dit l'homme.

— Bien autrement que les autres oiseaux, dit la femme.

Alors, ils ne surent plus rien dire.

Ils arrivèrent à une porte du parc, qui barrait leur route. De l'autre côté il y avait une plaine, il y avait des hommes et des roses et des oiseaux. Mais nul homme ne regardait une rose, nul homme n'écoutait un oiseau chanter.

Incertaine la femme regarda l'homme.

— Notre chemin conduit par là, dehors.

— Peut-être la porte est-elle fermée, dit l'homme.

La femme étendit la main droite vers la poignée : — Je vais essayer...

Mais l'homme saisit sa main et ne la lâcha plus.

La femme baissa les yeux et leva la main gauche. Celle-ci encore, l'homme la fit prisonnière. Un instant, ils restèrent les mains dans les mains.

— La porte est-elle fermée ? demanda l'homme et il sourit doucement.

— Oui, dit la femme, et elle se laissa aller si volontiers dans ses bras.

ALBERT DREYFUS

Traduit de l'allemand par PIERRE ROCHÉ.

ÉVEIL D'ÂME

A Émile Cornet

Lead kindly light.

Mes jours se sont dorés d'une joie plus vermeille
Au printemps de tes jours,
Et mon esprit s'est incliné comme un fruit lourd,
Vers tes bourdonnements d'abeille.

La forêt somptueuse où s'enclôt mon verger
Se dressait trop épaisse,
A gauche, à droite et de tous les côtés,
Autour de ma frêle jeunesse,
Immobile et crispée à regarder neiger,
Parmi le soir hautain et les heures glacées,
Les chauds pétales de ses pensées.

Et les futaies,
Ivres de paix, mangeuses d'air, buveuses d'ombre,
Avaient vêtu de deuil
Et du manteau de leur science
Mon rêve sombre,
Mon rêve épanoui d'orgueil,
Avec la fleur de son silence.

Parfois mon cœur s'ouvrait au vent du soir :
Je l'entendais venir du fond des plaines,
A petits pas précipités,
Glissant sur les talus, franchissant les fossés,
A perdre haleine.
Sur le sable il rôdait un instant,
Puis fuyait au sommet des peupliers d'argent...
Quand il avait passé,
J'humais éparpillé dans les plis de sa traîne,
Un parfum de blés mûrs et de sources lointaines.

C'était aussi des cris d'oiseaux mystérieux,
En fuite
Vers un désir de plus beaux cieux,
Qui dépliaient leur vol,
Si vite,
Qu'on n'en voyait passer que l'ombre sur le sol.
Certains traçaient sur moi dans l'azur circulaire
Des orbes soupçonneux et des arcs indécis,
Puis transperçaient à tire d'aile les taillis,
Pour s'en aller vers la lumière.

Leur bonheur m'éveillait de mon rêve serein,
Et je pleurais vers d'improbables lendemains.

Soudain,
Tu m'apparus entre les branches,
Comme une vierge toute blanche,
Ceinte de grâce et de clarté ;
Et tu flottais, divine,

Au-dessus de ma nuit d'épines,
Dans une auréole d'été,
Si belle,
Que ma vie en a tressailli,
Et que mon cœur a cru sentir sur lui
Passer le battement de tes ailes.

Tout ton corps souriait
De la pudeur voilée des vierges évangéliques,
A l'adoration de mes désirs muets ;
Toute ton âme s'est penchée,
— Un peu curieuse, un peu effarouchée —
Vers ma demeure austère et méthodique,
Et mon vieux rêve s'en est allé
Consumer ses indécisions de phalène,
Au souffle ardent et franc de ton haleine.

Joie ! Volupté ! Ivresse blonde !
Garrotter deux destins au nœud d'un seul regard !
Quand ta vue a heurté comme une fronde
Ma tristesse inféconde,
Ma tristesse de sage et de barbare,
Mon instinct exulta de toute ta puissance,
Et j'ai bien vu,
A ton sourire plus grave,
Que je t'avais marqué au sceau de mon esprit ;

Et je t'ai dit,
Comme on parle aux anges des légendes :

— Fleurissez mon jardin, effeuillez vos guirlandes,

Que mon rêve d'enfant dans votre aube poudroie,
Que surgissent de beaux lys hauts et droits,
Des lys blancs tout autour de mon exil sauvage ;
Que votre souffle de printemps ravage
Mon jeune Avril délicieusement ;
Penche-toi sur mon âme, montre comment
La vie naît de la mort en calices de joie,
Comment l'ivresse d'être a créé ce miracle
D'emprunter la chaleur et l'éclat de sa voix
Au tourbillon étincelant des vieux oracles ;
Comment l'esprit perclus ressuscite, comment
Sous la caresse claire et neuve de l'Amour,
Le cœur frileux jaillit de ses limbes sévères,
Secoue sa nuit et monte vers le jour,
Porté par la clameur des mondes et des sphères.

Mais, sois bonne, surtout,
Naïve à ma surprise et simple à ma rudesse,
Avec le geste naturel qui tresse
Des couronnes de roses et des branches de houx,
Dans le matin parmi le chant des sources fraîches.
Mon âme a désappris les futiles paroles,
Qui courent de bouche en bouche au bord des prés,
Qui courent et volent,
Au son des chalumeaux et des flûtes frivoles.
Mon œil s'est déshabitué
Des ondes de clartés sur les ronces fleuries,
A l'heure où les frelons se chassent,
Par à travers les fleurs ardemment érigées,
Et qui sourient,
En buvant de l'espace.

Si longtemps, si longtemps j'ai vécu sombre et blême,
Seul dans le silence de moi-même,
Enclin au crépuscule de mes pensées abstraites,
Dans l'épaisseur des bois !
Rends-moi l'azur, rends-moi la vie, éveille-moi
Au bien-aimé frisson des choses satisfaites :
Et pour que la splendeur de ta grâce inspirée
Ne brûle pas mes yeux, éphèbes de lumière,
O Madame la Fée,
Mettez vos doigts sur mes paupières !...

. . . . . .

— Alors, ce fut l'aurore autour de mon verger,
Un émerveillement de floraisons ardentes,
Tandis que s'inclinait ton sourire d'amante,
Vers l'ombre caressée de mon rêve léger.
Tu m'aspiras ainsi qu'un atome en voyage,
A travers les rayons de ta fidèle image ;
Et depuis, célébrant l'hallali du réveil,
Ivres de tant de vie soudainement éclose,
Face à face au milieu de cette apothéose,

Notre amour a fleuri dans le soleil.

TANCRÈDE DE VISAN

LE PÂTRE

A André Gide.

Je fus pâtre autrefois, j'allais par des vallons
Où les ruisseaux nouaient leur onde autour des saules,
Joyeux et nu, avec ma houlette à l'épaule
Et mes beaux moutons blancs courbés vers le gazon.

De hauts pommiers tordaient leurs branches enlacées,
Où mai fleuri semblait encore un autre hiver ;
Et toujours ondoyaient et fluaient, blonds ou verts,
Jusqu'aux rives des monts les flots des graminées.

La ronde des saisons, ma force adolescente
Et celle des oiseaux, des sources et des plantes,
De ma chienne farouche et des jeunes béliers,
C'était l'âme unanime et douce des vergers.

Je ne craignais pas dieu, le portant en moi-même,
Et quand le ciel s'étiolait sur les sapins,
Sans tristesse je m'endormais, étant certain
Qu'à l'aube il fleurirait sur les cimes lointaines.

Je m'étendais parmi les thyms ou les bleuets,
Et je mêlais mes doigts à leurs tiges touffues
Pour sentir près de moi la terre qui veillait
Sur mon songe paisible et sur mon âme nue.

Aux bêlements de mes brebis, chaque matin,
J'allais traire le pis gonflé d'une femelle
Et j'emplissais de lait l'argile d'une écuelle
Où venaient s'abreuver les agneaux orphelins.

Comme un ami tardif, je bélais le soleil,
Les bras levés, et j'écoutais tout le printemps,
Le bruit du vent, celui des eaux et des abeilles
Et celui de la mer inconnue en mon sang.

J'offrais les mains comme des feuilles à la brise,
J'étais pareil à mes arbres dans la lumière,
Ma bouche et tout mon corps aspiraient l'air humide
Et mes pieds s'imprégnaient des sèves de la terre.

Ainsi sur mon bercail et sur les pâturages,
Aux pentes des coteaux où luisaient des genêts,
Couvrant même le vol des ramiers au passage,
Vers l'ombre du couchant mon ombre s'allongeait.

J'admirais les chevreuils peureux quitter la plaine,
D'autres parmi les cieux qui tremblaient aux fontaines
Mêler des reflets roux aux blancheurs du troupeau
Et leur grâce fragile animer les roseaux.

Puis je chassais aux bois les bêtes ennemies,
Avec ma fronde ou ma boulette de bouleau;
Et les buissons qui défendaient ma bergerie,
Sous mes coups, s'effeuillaient d'abeilles et d'oiseaux.

Dans le gazon riait le peuple des grillons,
Les saules, les ruisseaux, tout chantait alentour ;
Et gais de partager encore un nouveau jour,
En sifflant, j'appelais ma chienne et nous allions.

ISI COLLIN

DU "LIVRE DES VISIONS"

CRÉPUSCULE SOUS BOIS

A Francis Jammes.

Écoute la rumeur de la chasse lointaine, ô mon âme, et sous la ramure, penche-toi. Déjà le son du cor meurt au bout de la plaine : les chevreuils vont dormir dans les fraises des bois.

La paupière du jour se ferme au fond des bois et je sens que la terre, ici, n'est plus qu'un rêve où tout flotte et circule et tremble autour de moi. Les elfes bleus par troupes se lèvent des clairières. Je sens, je vois danser autour de moi les elfes, profondément bleuir les ruisseaux où ils traînent des rubans de vapeur en soufflant dans leurs doigts, et les roseaux des bords accrochent leur haleine.

Es-tu cette lumière adorable éveillée sur la moire du lac, mon âme, entre les saules ?

Que le soir est divin ! Comme en ce crépuscule mon âme s'épanouit et se répand au loin ! Elle est la mousse et l'herbe, elle est proche et lointaine, mourante comme un son de cor venu des plaines : on entend

le silence, et c'est mon âme enfin ! Elle est cette langueur coulant parmi les chênes, et la profonde allée où les elfes circulent, elle est encore, elle est ce grand lys qui recule, sa corolle en sanglots, dans l'ombre parfumée.

Une buée bleue tremble au fond du crépuscule...

Es-tu cette lumière adorable éveillée sur la moire du lac, mon âme, entre les saules, et qui me ferait croire que, doucement en moi, l'œil du jour se rallume? — Mon âme, es-tu ces bois ?

La plaine vaporeuse entre sous les allées : mon âme et la ramure infiniment l'aspirent ; et le chevreuil étend son col sur la rosée.

Une buée bleue tremble au fond du crépuscule...

Mille agréments secrets sont dans le jour mourant. Il ne meurt pas, il dort couché dans la rosée. Je l'ai bien vu, ce soir, quand j'allai sous les chênes, ce soir où, sur mon front, un elfe a chuchoté : « Viens sous bois, mon enfant, suis-moi, suis mon haleine. Mille agréments secrets sont dans le jour qui rêve ; le jour prend à dormir tant de plaisirs secrets dans ces bois vaporeux où le soir est son Rêve. Enfant, goûte aux plaisirs d'un beau jour reposé. »

Et j'ai suivi le sylphe à travers la rosée, j'ai suivi son haleine, oh ! j'ai si loin glissé ! Je courais, j'étais fou. Mais je ne savais pas que le rêve du jour fût si beau sous les bois, que le jour, à cette heure où se clôt sa

paupière, entraînerait si loin mon âme en un tel rêve ! Et je tremble à présent que le soir ne s'achève.

Es-tu cette lumière adorable éveillée sur la magie du lac, mon âme, entre les saules, et qui me ferait croire que, doucement en moi, l'œil argenté du jour scintille ? — es-tu cela ?...

O douceur ! près de moi, sur la mousse étoilée, un chevreuil tend son col, ouvre ses yeux voilés : le croissant de la lune se lève au fond des bois.

Mon âme est comme un son de cor venu des plaines et qui se fond en clair de lune sous les feuilles. Silence. Mon âme rêve.

O lune !

Dors, mon chevreuil.

PHILOMÈLE

Chante au cœur du silence, ô rossignol caché ! — Tout le jardin de roses écoute et s'est penché.

L'aile du clair de lune à peine glisse-t-elle. Pas un souffle en ces roses où chante Philomèle ?

Pas un souffle en ces roses, dont le parfum s'accroît de ne pouvoir jeter leur âme à cette voix.

Le chant du rossignol est dans la nuit sereine comme un appel aux dieux de l'Ombre souterraine,

mais non, hélas ! aux roses dont le parfum s'accroît de ne pouvoir mourir, d'un souffle, à cette voix !

N'est-ce pas le silence qui chante avec son cœur ? — Un rosier qui s'effeuille ajoute à la torpeur.

Silence traversé d'éclairs comme un orage, puis bercé mollement comme un léger nuage,

par cet hymne voilé, pur, strident, modulé, qu'exhale, au clair de lune, l'âme de Philomèle !

Est-elle d'un oiseau cette voix immortelle ? Ah ! son enchantement ne devrait pas finir.

Vient-elle des Enfers, cette voix immortelle ? Mais il n'est plus un souffle à présent pour mourir.

Sans un souffle pourtant, que de métamorphoses ! Le clair de lune assiste à la ruine des roses.

Déjà tous les rosiers ont fléchi sur leurs tiges. Il passe une rafale de roses en vertige

dans le rapide espace que fait l'herbe couchée, s'effrayant de ton hymne, ô rossignol caché !

Un long frisson de crainte effeuille le jardin. La lune met des masques : elle brille et s'éteint.

Dans le gazon peureux, pétales grelottants, tournez-vous vers la terre et vers ce qu'on entend.

Ecoutez. Cela vient du plus profond de l'Ombre... Est-ce le cœur du monde qui bat sous le jardin ?

On entend un coup sourd, deux coups, trois coups qui montent ; d'autres précipités, sonores et qui montent.

Prisonnier de la terre, un cœur approche : il vient le bruit d'un cœur immense à travers l'herbe rase.

Les pétales volètent. La terre se soulève. Et, le corps sous les roses bleuies de clair de lune,

l'éternelle déesse, la puissante Cybèle, douce et levant le front, écoute Philomèle.

PAUL FORT

NOTES

VERS ET PROSE. — Nous exprimons notre vive gratitude aux amis des belles-lettres qui nous sont demeurés fidèles. « *Vers et Prose* » publie son cinquième volume avec l'assentiment de huit cent cinquante souscripteurs.

L'ELECTION DE MAURICE BARRÈS A L'ACADÉMIE. — Cette élection a la plus précieuse signification, car, en même temps que Maurice Barrès, elle consacre une très haute formule de la littérature contemporaine; c'est une victoire du grand art. Le caractère de tout l'œuvre de Barrès convient par excellence à l'assemblée où se maintiennent — où doivent se maintenir les plus nobles traditions classiques.

MARCEL SCHWOB ET FRANÇOIS VILLON. — M. Louis Thomas a recueilli, dans un travail intitulé : *Les Dernières Leçons de Marcel Schwob sur François Villon* (Editions de « *Psyché* »), quelques-unes des plus importantes contributions que Schwob venait d'apporter à l'intelligence du texte du vieux maître. M. Thomas se propose de continuer son entreprise et il donnera dans un prochain numéro de « *Vers et Prose* » une étude sur Marcel Schwob et Villon.

LE THÉATRE D'ORANGE. — « *Vers et Prose* » s'associe à la protestation que M. Gabriel Boissy, dans un éloquent plaidoyer paru au « *Mercure de France* », a formulée en faveur de la préservation intégrale du Théâtre romain d'Orange. La ruine, superbe et sauvage, n'est pas seulement une œuvre d'art ; elle est aussi l'œuvre du temps, et à ce titre doublement sacrée.

LES CHANSONS DE MAETERLINCK, musique de Gabriel Fabre, viennent de paraître, précédées d'un prélude symphonique, chez l'éditeur Heugel.

UBU ROI, représenté voici dix ans déjà, ressuscite, nous pouvons l'annoncer, pour un anniversaire décennaire. Il sera réincarné très prochainement, et pour un jour, sur une de nos grandes scènes.

VERS ET PROSE

Tome V. — Mars-Avril-Mai 1906.

Le Gérant: ANDRÉ SALMON.

IMP. BONVALOT-JOUVE, 15, RUE RACINE, PARIS

VERS ET PROSE

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

COMPOSITIONS

DE

MAXIME DETHOMAS

LES AVENTURES MERVEILLEUSES DU PRINCE DE CYNTHIE ET DE SON SERVITEUR SATURNE

CONTE DE CHARLES VAN LERBERGHE

CLAIRIÈRE DANS LE CIEL

POÈME DE FRANCIS JAMMES

VERS ET PROSES DE

ADOLPHE RETTÉ, HENRI DE RÉGNIER

LAURENT TAILHADE, ROBERT DE SOUZA, JEAN MORÉAS

LES FOULES DE LOURDES

PAR J.-K. HUYSMANS

VERS ET PROSES DE

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE

R.-L. STEVENSON, EUGÈNE GODEFROY : (*Étude sur* JEAN MORÉAS)

MAURICE DE NOISAY : (SULLY-PRUDHOMME *ou* VIELÉ-GRIFFIN ?)

EUGÈNE MONTFORT, SIGBJORN OBSTFELDER, LEGRAND-CHABRIER

FRÉDÉRIC RAISIN, VICTOR REMOUCHAMPS

DON JUAN DE TARSIS

ANDRÉ SALMON

TOME VI **JUIN-JUILLET-AOUT 1906**

LES

AVENTURES MERVEILLEUSES

DU PRINCE DE CYNTHIE

ET

DE SON SERVITEUR SATURNE [1]

CHAPITRE I

Du pays du Sommeil au pays du Réveil

Lorsque le prince de Cynthie s'éveilla, le soleil était déjà haut dans le ciel. Saturne, qui attendait au chevet du lit de son maître, en écarta les grands rideaux de mousseline.

On était au printemps. Par la fenêtre s'apercevaient les toits et les tours d'une ville gothique. Des sons de cloches, des voix d'enfants, de femmes, de marchands s'élevaient dans les airs.

Le prince assis, sur son séant, écoutait cette rumeur

(1) D'un volume en préparation: *Contes hors du temps*. Cf. *Sélection surnaturelle* (*Vers et Prose*, sept.-oct.-nov. 1905).

avec une expression d'étonnement telle qu'on eût dit qu'il l'entendait pour la première fois.

C'était un jeune homme, au visage pâle, aux traits aristocratiques et affinés. Avec ses yeux bleus, sa longue chevelure blonde et ses longues mains fines il ressemblait à une jeune fille.

Saturne, n'osant troubler le prince, qui peut-être s'attardait au bord d'un de ses rêves, attendait, silencieux, qu'il lui adressât la parole.

Enfin celui-ci lui demanda :

— Où suis-je ?

— Où vous êtes, Seigneur ? Mais sur la terre.

— Quel jour est-ce ?

— Dimanche.

— Quel mois ?

— Avril.

— Pourquoi *font-ils* ce vacarme ?

— On fête Pâques, dans l'illustre ville de votre père.

— Oui, je me souviens, dit le prince, et il écouta encore.

En ce moment, la grosse cloche se mit à sonner, un âne à braire sur la place, puis deux, puis plusieurs et l'on entendit meugler un bœuf.

Alors il se fit un silence, immédiatement suivi de cris divers et d'une bruyante fanfare qui déboucha sur la grand'place.

— Pourquoi font-ils toute cette musique, demanda le prince, et sonnent-ils le bourdon de fête ?

— Que Votre Seigneurie, répondit Saturne, me per-

mette de lui rappeler que c'est aujourd'hui Pâques, le jour où le Christ est ressuscité, où s'ouvre la foire traditionnelle de Porqueville et où sort le cortège du bœuf gras. Et se penchant à la fenêtre il ajouta :

— Toute la ville est déjà en habits de fête. Que de monde ! Voici la corporation des bouchers qui défile sur la place, musique en tête. Ils ont un grand drapeau de velours rouge où une lyre dorée est brodée. Ils se rendent à l'église pour la messe des actions de grâces. Et voici le syndicat des Epiciers et des Charcutiers ! Qu'ils sont nombreux ! La garde civique à cheval les suit. Entendez-vous le piaffement des chevaux ? Le drapeau national est arboré à toutes les fenêtres. Il n'y a que la nôtre qui n'en ait pas. Si Sa Seigneurie veut se lever. Il est l'heure d'aller rejoindre Sa Majesté, à l'église. Voici son pourpoint de satin et son haut-de-chausse.

— Ah ! juste ciel ! s'écria le prince en joignant les mains, fermez la fenêtre.

Saturne obéit.

— Et descendez le store, rallumez la veilleuse. Je veux rentrer dans la nuit.

Saturne ralluma la petite lampe.

— Je ne veux plus me réveiller aujourd'hui. Ce soir peut-être lorsqu'ils dormiront, ou demain, lorsqu'*ils* auront fini.

— Je vous comprends, Seigneur, et vous avez raison, dit Saturne. Leur joie est bruyante. Si l'âge ne m'avait rendu un peu sourd, elle offusquerait aussi mes oreilles. — Sa Seigneurie veut-elle lire les journaux du matin : *La Liberté*, *L'Aurore*, *Le Soleil ?*

— Donnez-moi *La Rosée*, s'écria le prince. Et n'avez-vous aussi *La Brise*, *Le Chant de l'Alouette* et *La Senteur des Bois ?* Apportez-les moi. Où sont-ils ?

Mais Saturne interloqué ne répondit point et resta bouche bée, les journaux sur les bras.

— Jetez-les au feu ! s'écria le prince. N'avez-vous pas honte de vous tenir au chevet de mon lit, à la lisière de mes rêves, avec ces abominables papiers ? Au feu !

Les papiers ne firent qu'une flambée et disparurent par la cheminée, en ronflant.

— Mon bon Saturne, dit le prince radouci, il y avait là un petit sentier entre des fleurs blanches, sans doute des aubépines. Je le suivais. Quelqu'un marchait devant moi, un être lumineux et léger comme un sylphe. Il se retournait de temps en temps, mais je ne distinguais pas son visage. J'allais l'apercevoir quand *ils* m'ont réveillé : l'âne s'est mis à braire, cette cloche à sonner. Crois-tu que si je me rendormais, je pourrais retrouver mon rêve au détour du même sentier ?

— J'ai grand peur que non, dit Saturne. Les rêves sont si fantasques ! Ils ne se laissent pas saisir aisément. On croit qu'on les tient et ils ont fui. Quant à en renouer deux, un de la veille à celui d'aujourd'hui, c'est une pénible affaire. J'ai essayé souvent ; j'ai toujours échoué.

En ce moment ils entendirent un vacarme tellement violent qu'il semblait qu'une grêle de sons s'abattait sur les vitres. C'étaient toutes les cloches de toutes les églises de la ville qui sonnaient à la fois.

— Fermez les volets, cria le prince en se bouchant les oreilles, étouffez *leurs* bruits. Je hais la vie ou plutôt c'est *leur* vie que je hais.

On frappa à la porte.

— C'est le grand chambellan du roi votre père qui est là. Il vient prendre vos ordres, dit Saturne.

— Je n'en ai pas. Je n'en ai plus. Chasse-le. Voici mon épée. Tue-le, s'il le faut.

Et Saturne, l'épée à la main, brusquement bondit sur lui, derrière la porte. Et on entendit un grand vacarme dans l'escalier.

Puis il rentra, essuyant son épée, et s'assit tout essoufflé.

— Il est mort, dit Saturne, d'un ton flegmatique, il ne fera plus de bruit.

Il y eut, en effet, un grand silence dans la maison.

— C'est bien assez de bruits au dehors, dit le prince. Le braiment des ânes, le tintamare des cloches et leurs fanfares m'assourdissent. J'en ai assez ! Oui, la vie est belle, le soleil aussi, et l'air pur des montagnes ; mais *leur* vie me désole ; leur vulgarité et leur ignominie me choquent. Je veux, au moins, dormir en paix. Ah, dis-moi, mon bon Saturne, toi qui sais tant de choses et qui as lu tant d'histoires que lisaient autrefois nos pères, n'est-il pas raconté dans ces vieux livres pleins de sagesse qu'il y eut des gens qui dormirent des années, même des siècles ?

— Il y en eut, maître, répondit Saturne. Tel le sage Epiménide, qui dormit plus de cent ans, et qui, lorsqu'il se réveilla, trouva tout changé dans ce monde.

Et tel Rip van Winkle, qui ne s'éveilla qu'après plusieurs siècles. D'autres ont dormi plus longtemps encore, jusqu'à l'avènement du siècle où nous sommes.

— Eh bien, dit le prince, puisque de nos jours le progrès et si lent, je voudrais dormir, moi, pendant mille années, jusqu'à *ce qu'ils en aient fini* de leurs petites fêtes et de leurs petites misères, jusqu'à ce que le monde ait enfin un peu changé, et que le neuf sous le soleil ne soit plus éternellement du vieux neuf. Mais est-ce possible, Saturne ?

— Tout est possible, Maître, dit Saturne, et si vous daignez le permettre, je m'endormirai avec vous.

— Mais connaissez-vous, du moins, le secret d'Epiménide ?

— Il est simple, dit Saturne. Le sommeil est une plante qui croît dans les prairies solitaires et humides. Je sais où on la trouve. C'est un champignon vénéneux, les hommes et les bêtes n'y touchent pas. On le nomme vulgairement *pain de sorcières*, et il est bleu. Les sages, qui en ont mangé, ne sont pas morts, comme on croyait ; ils se sont endormis d'un sommeil si long, si fabuleux qu'on l'a cru éternel.

— Mène-moi dans cette prairie, dit le prince. Nous mangerons du *pain des sorcières*, puis nous nous enfermerons dans quelque grotte pour y dormir en paix.

— Oui, maître, mais cette prairie est à une journée d'ici. Si nous voulons y arriver avant le soir, il faudra partir sur l'heure.

Aussitôt le prince se leva et tous deux s'apprêtèrent; Saturne fit son sac pour le voyage du long sommeil. Il y mit, en perspective du lointain réveil plutôt, son vêtement de dimanche, qui était de satin, couleur de soleil ; il emporta sa flûte, une épée, un pain, des nourritures terrestres, toutes choses inutiles, déclara le prince, et dont il prétendait se passer. Quant à lui, il ne voulut rien emporter de la terre, il resta en chemise et pieds nus, pour mieux marquer son dédain du monde.

Aussitôt ils sortirent secrètement du palais et prirent, par des rues détournées, le chemin des champs. Personne ne fit attention à eux, les croyant fous ou lunatiques, ce qui pour les gens de Porqueville était la même chose.

Vers la tombée du jour, ils sortirent de la ville par le vieux pont en bois, dit le *pont de la Sirène*. Il menait dans une vaste prairie solitaire et humide. D'énormes quantités de champignons y croissaient, précisément de ceux dont avait parlé Saturne, qui étaient bleuâtres et vénéneux et auxquels personne, ni bêtes, ni gens, ne touchait par crainte de la mort. Toute la vallée que la lune inondait en ce moment semblait phosphorescente, comme un jardin magique ou un site d'un autre monde.

— Voici la *Prairie du Sommeil*, dit Saturne, et le *Pain des Sorcières*, et voilà tout proche la grotte où nous nous retirerons pour dormir.

Sur quoi tous deux se mirent à cueillir des brassées de champignons et les emportèrent dans la grotte.

Elle était profonde, obscure et fraîche. Saturne roula

à l'entrée une énorme pierre, semblable à la porte d'un tombeau. Tous deux se mirent à manger en silence. Puis ils s'endormirent. Les champignons bleuâtres luisaient comme du phosphore dans les ténèbres. Ils avaient un goût laiteux dans leurs bouches et s'y éteignaient lentement, comme de petites étoiles. Une obscurité d'or se fit dans l'obscurité azurée. Puis leur âme se détacha du monde, devint infiniment lointaine, nébuleuse. Ils dormaient.

Sur la terre l'aube revient. Le soleil se lève, monte et se couche. Puis une autre aube, et d'autres et d'autres encore. Les oiseaux chantent, aiment, meurent. Le temps passe. Les fleurs croissent, s'épanouissent, se fanent, meurent. Les fruits croissent, mûrissent, tombent. Les feuilles poussent, tombent. L'eau suit son cours, et le temps passe, et tout passe. Les nuages circulent. Il pleut, il neige. La terre tourne. C'est le printemps, c'est l'été, l'automne, l'hiver, et c'est de nouveau le printemps; l'été, l'automne, l'hiver. Et cela recommence, comme le temps passe, comme les nuages passent, comme le vent souffle, et cela reprend toujours, sans cesse, un an, dix ans, vingt ans, un siècle, mille ans, dix mille ans, cent mille ans, des milliers de siècles.

Ils dorment toujours.

. . . . . .

Un jour, enfin, Saturne s'éveilla le premier. Il s'étira les bras. Quelle heure peut-il être ? se dit-il. Il se leva dans l'obscurité et se dirigea vers l'entrée. Un mince rayon de soleil filtrait sous la pierre. Il l'écarta, et une aveuglante clarté fit irruption dans la grotte. Il ne vit

rien d'abord. Il lui semblait que le monde n'était plus qu'une clarté. Il se frotta les yeux, peu à peu s'habitua et aperçut la terre.

Elle était toujours là devant lui, verte et radieuse. Combien de temps avaient-ils dormi ? une longue nuit sans doute, car il se sentait infiniment reposé et rajeuni, il se sentait plein d'une fraîcheur et d'une gaieté juvéniles. Sa joie était si vive qu'il en rit aux éclats et dansa comme un enfant dans la clarté du soleil. Il aperçut alors le prince qui s'était levé en même temps que lui et se tenait à ses côtés, toujours silencieux. Il regardait la lumière éclatante et contemplait en extase le monde ébloui et virginal qui semblait plongé dans le ravissement. L'herbe avait grandi. Jusque sur le seuil de la grotte, avaient poussé de merveilleuses et étranges fleurs bleues. Elles brillaient comme des étoiles vivantes vacillant sur des tiges légères. Les jeunes arbustes étaient devenus des arbres, les feuilles, des plumes ailées. La prairie ressemblait à un vrai paradis terrestre traversé d'ombres et de rayons. On reconnaissait dans le pré, entre tous les autres, les champignons de la veille à leur immense dôme bleu qui les faisait comparer à des mosquées d'un culte fantastique.

Soudain, ils entendirent au-dessus de leurs têtes une petite voix flûtée qui disait : *Des hommes !*

Au même instant, un écureuil s'enfuit, la queue en panache, au haut d'un arbre. Il en tomba une pomme d'or aux pieds de Saturne. Il la ramassa, la goûta et la rejeta aussitôt avec horreur. C'était comme du feu.

— Où sommes-nous, s'écria-t-il ! Nous sommes-nous levés pendant le sommeil ? Avons-nous erré par la terre, comme des somnambules, tandis que nous dormions ! Est-ce ici la Mésopotamie, ou l'Arabie heureuse que les pommes d'or y croissent sur les arbres et que les oiseaux y parlent ! Et quel est ce fleuve, là-bas, ce grand fleuve scintillant ? est-ce la petite rivière que nous avons quittée hier ? Tout a bien changé.

— Que les dieux soient bénis ! s'écria le prince. Nous avons dormi longtemps, très longtemps. Attendons-nous à voir un monde nouveau, un siècle nouveau. Mais ne manifestez donc pas tant de surprise !

— Maître, dit Saturne, ne croyez-vous pas qu'il est temps de se lever, à présent ? Voici le jour. Nous pourrions nous baigner, là-bas, dans ce beau fleuve.

— Oui, répondit le prince, à qui le flegme de Saturne faisait plaisir, oui, et allons nous purifier de la terre ancienne.

Tous deux allèrent se baigner.

En sortant de l'eau ils se mirent au soleil et restèrent quelque temps assis, nus, dans l'herbe et les fleurs. Saturne retira de son sac le pain qui n'était plus qu'un caillou noir et le lança dans l'eau ; puis il prit ses vêtements de fête, son épée et sa flûte. Mais le vêtement, qui autrefois avait été de satin jaune, était passé au point de ressembler à du damas de vieil or. Il donnait à Saturne l'allure d'un des personnages légendaires qu'on voit aux vieilles tapisseries, figure que complétait à merveille l'épée dont il se ceignit et la flûte qu'il tenait en main. Il acheva sa toilette par un chapeau de soleil

qu'il cueillit dans la prairie parmi les innombrables champignons bleus. La plupart étaient devenus gigantesques et formaient une coiffure fraîche et légère, faite à souhait pour Saturne, lequel, comme Socrate, était chauve. Mais le prince, dédaigneux de vains atours, resta nu, tel qu'il venait de sortir du fleuve. Il ressemblait ainsi, dans l'air tiède et radieux de ce beau jour, à Apollon Cynthien, dont il avait le visage, les longs cheveux bouclés et l'allure juvénile et triomphante.

— Par les dieux ! dit-il, ce doit être aujourd'hui jour de fête en la terre entière, tant il fait joyeux et serein. Allons voir le monde !

Mais avant de partir, ils décidèrent d'inspecter l'horizon du haut de leur rocher qu'ils nommèrent la *grotte du Sommeil*. Vue de là, la ville présentait un aspect fantastique.

— On s'y reconnaîtrait à peine, s'écria Saturne. Ils ont presque tout rebâti ! Heureusement, qu'ils ont conservé quelques vieilles tours et ce vénérable *pont de la Sirène* que j'aimais et où je jouais, enfant. C'est fort heureux, car c'était la tendance et la manie d'hier de tout rebâtir en fer, l'abominable métal de cet âge. A part cela, c'est à peine s'il reste rien de *Porqueville*. Au milieu de quelques vieux clochers du moyen âge, ils ont bâti des kiosques et des tourelles de cristal, d'un style inconnu, oriental il semble, mais qui se marie admirablement, en tous cas, à l'exubérance de la végétation actuelle. Jamais on ne vit tant d'arbres à Porqueville, ni de plus étranges et de plus exotiques ;

plus de terrasses. On se croirait au jardin de Babylone. Mais le plus curieux c'est le cours d'eau qui hier encore n'était qu'une rivière et que voilà devenu, en une nuit, un grand fleuve ; et chose plus surprenante encore il a changé de cours, il remonte à sa source. Le temps avait beau passer autrefois, un fleuve ne remontait jamais son cours pour autant que je sache. Celui-ci, qui sortait de la ville, sous ce vieux *pont des Sirènes*, traversait ensuite cette prairie-ci, passait devant la *grotte du Sommeil* et dévalait là-bas, à droite vers la mer, vient à présent de la mer, qu'on voit à l'ouest, à travers la forêt. Saturne indiquait de la main la vaste plage couverte de forêts qui plongent dans la mer. Le fleuve en débouchait en un large estuaire plein de vaisseaux toutes voiles déployées, puis passait, en deçà, dans la prairie, s'engouffrait en bouillonnant sous le vieux *pont de la Sirène*, et se perdait en ville.

» C'est étonnant comme nous avons dormi et comme les choses sont changées ! conclut Saturne.

— Pour moi, il n'y a rien là qui m'étonne, répondit le prince avec calme. *Nil mirari*, c'est la maxime du philosophe poète. Descendons, et allons voir la ville.

Tous deux descendirent du *rocher du Sommeil* et prirent le large sentier qui, entre les hautes herbes et la forêt des champignons, menait droit vers la ville.

Ils n'avaient pas fait cent pas qu'ils rencontrèrent une bergère, qui menait son mouton.

— Bergère, dit Saturne, ce chemin conduit-il à Porqueville ?

— Il mène à Brocéliande au bois.

— A Brocéliande au bois ! s'écria Saturne. Allons toujours, prince. Cette fillette se moque de nous.

Une vieille passa, qui portait une oie sous le bras.

— Holà, la mère, fit Saturne, est-ce bien là le chemin de Porqueville ?

— Que parlez-vous de Porqueville ! répondit la vieille. Il y a mille ans qu'elle n'existe plus. D'où sortez-vous, vous deux ?

Tenant toujours son oie sous le bras, elle se mit à dévisager curieusement derrière ses besicles les deux étrangers, l'homme vêtu d'or et l'homme tout nu que le premier appelait son maître et à qui il donnait le titre de prince.

— Ne faites pas l'ahurie, la mère, s'écria Saturne. Nous avons dormi quelques siècles, voilà tout, comme un certain Epiménide de Grèce, et un certain Rip van Winkle, parce que le monde nous dégoûtait. Cela vous surprend-il ? Nous pas ; d'ailleurs rien ne nous étonne. Demandez à Monsieur. Nous nous attendions à quelque changement : par exemple, celui de l'aspect de la ville, aspect jadis déplorable, celui de son nom si roturier et de mauvais goût, et même, puisque tout change sous le soleil, que ce fleuve remontât son cours ; mais ce qui nous surprend c'est qu'il y ait toujours des vieilles et des oies qui se moquent du monde. Nous prendriez-vous par hasard pour des naïfs et auriez-vous, la vieille, la prétention de nous conter comme du neuf l'antique légende de Rip van Winkle, que connaissent tous les enfants ? Ce serait perdre votre temps et votre peine. Le prince n'aime pas à entendre des

histoires banales. Dites-nous simplement, sans tant bavarder, si c'est là la ville ; son nom nous importe peu. Nous allons la visiter et voir si les gens d'à présent valent mieux que ceux d'hier.

— Les gens d'à présent ! fit la vieille. Il n'y en a plus, heureusement.

Saturne et le prince se regardèrent avec stupéfaction.

— Alors l'humanité serait morte ? demanda le prince.

— Oh ! il y a bien longtemps.

— Et vous alors, la mère ? dit Saturne, incrédule.

Mais la vieille haussa les épaules, sans répondre et l'oie fit de même.

— Pourtant, poursuivit Saturne, il y a toujours la ville, les arbres, les bêtes ?

— Tout est mort, vous dis-je. Il n'y a plus rien de vivant sous le soleil.

— Mais la terre existe et le soleil !

— Oui, la terre seule n'est pas morte et le soleil.

— Etes-vous la Mort en personne ? s'écria Saturne, en se reculant.

— Bien au contraire, je suis la Vie.

— Et la fille là-bas dans le pré, ne vit-elle pas non plus ?

— Bavard ! répondit la vieille. Mais c'est *La Bergère et son mouton*. Pourquoi ne vivrait-elle plus ? C'est une éternelle enfant. Elle vivra toujours cette belle légende. Mais pourquoi, dites, vous deux, n'êtes-vous pas morts comme les autres ?

— C'est que nous avons mangé des champignons bleus, dit Saturne. Nous en avons mangé des tas, tout un pré, peut-être trop.

— Plus que vous n'auriez voulu, sans doute ? C'est une erreur, dit la vieille. Un champignon bleu eût suffi pour dormir un siècle. Vos mères savaient cela. Vous avez mangé trop de champignons, voilà ! Et maintenant il n'y a plus rien que nous. Vous avez dormi des milliers de siècles ; il y a plus de quarante mille ans que tout est mort, tout, jusqu'au dernier homme, jusqu'au dernier oiseau, jusqu'à la dernière des fleurs, jusqu'au ciel, jusqu'à Dieu lui-même. Tout est mort, sauf nous.

— Juste ciel ! s'écria Saturne visiblement décontenancé.

— Vous avez mangé trop de *pain de sorcières,* répéta la vieille, en éclatant de rire, et en même temps son oie se mit à clabauder.

Mais le prince, qui décidément ne s'étonnait de rien, paraissait ravi.

— Que la Mort soit bénie, s'écria-t-il, qui nous a délivré de la vie ; je l'attendais.

Saturne cependant paraissait incrédule et se grattait la tête :

— Que nous contez-vous là, la vieille ? dit-il. Tout est mort, mais ne vois-je pas la ville, la forêt, le fleuve, ces arbres, et vous, et cette oie ?

Et ce disant, il tira l'oie par la patte et elle se mit à clabauder horriblement.

— Vous voyez, dit-il au prince, cette vieille se moque

de nous. Tout existe encore, grâce à Dieu, qui existe encore lui-même.

Mais la vieille, comme une sibylle, mit un doigt sur ses lèvres et dit :

Je suis LA MÈRE L'OIE.

— Je le sais bien, mordieu, répliqua Saturne, et que voulez-vous que cela nous fasse ?

Mais le prince, souriant en son âme, répondit avec sérénité :

— Je comprends enfin ; cette vieille a raison. Tout est mort. Il n'existe plus que ce qui ne peut mourir, ce qui est immortel, *les Idées*. Tout le reste, qui était périssable, a péri. Platon avait déjà prévu ce temps qui s'est enfin réalisé. Il n'y a plus que des rêves, de beaux rêves. Ce qui était une fantaisie de poètes, la légende, est devenu la réalité, l'unique réalité. Le monde d'à présent est le seul véritable, le plus beau des mondes, et le plus logique. C'est lui qui devait être parce que les poètes et les sages l'avaient rêvé, et c'est lui que voilà. Aujourd'hui sans doute tout n'obéit plus qu'à des lois de beauté et de vérité. Les arbres portent des fruits d'or pour le plaisir des yeux des poètes et pour apaiser leur faim ; les fleurs sont si magnifiques, si fantastiques que les abeilles et les papillons dont elles sont nées ; les étoiles, si animées parce que ce sont les fleurs vivantes des cieux supérieurs. Voilà pourquoi ce fleuve a remonté son cours vers le soleil dont il descend et pourquoi cette vieille mère l'oie, cette bergère et son mouton ne sont pas mortes. Et il en doit être de tout ainsi dans l'univers réorganisé selon

la loi de la suprême harmonie. C'est ainsi que tout aurait dû être dès l'origine du monde, si Dieu ne s'était trompé et avait consulté les poètes, ou s'il avait réalisé sa propre idée. Toutes ces *Idées* que nous voyons enfin étaient déjà en lui, le sens pratique seul lui a manqué comme il a manqué en général à tous les grands poètes. Platon, le premier, tenta de réaliser l'idée divine, mais n'y réussit pas. Saint Augustin, après lui, eut une idée géniale et l'énonça clairement : L'Absurde seul est croyable ; il faut croire à l'absurde parce que c'est l'absurde et que tout ce qui est vraisemblable ou humainement raisonnable est faux, antidivin. Saint Augustin échoua parce qu'il comptait trop sur les dieux de ce temps-là, qui étaient de fabrication humaine et sauvage, de véritables monstres à figure d'hommes.

» En présence de leur échec, ils ne voulurent plus se mêler d'être les conseils des dieux, les devinant plus bêtes encore que les hommes et obstinés dans les gâchis et les abominables besognes qu'ils avaient réalisées sous prétexte de créations. Platon dénonça les dieux, les rendit hardiment responsables de tout le mal qui existe dans le monde, de tout le manque de bon sens. En cela il eut du courage. Il osa dire publiquement la vérité aux dieux malgré qu'il en coûta cher à Socrate.

» Il avait résolu de chasser les dieux de sa république et de se substituer à eux. C'est ce qui a été réalisé dans l'avenir, le présent actuel dont cette vieille ignore l'histoire, par l'humanité, la sagesse humaine, seule force organisatrice que Platon avait si bien reconnue

capable de se passer de dieux. L'âme humaine l'a fait dans la suite des siècles. Elle a réalisé ce que les dieux n'ont pu faire faute de suite dans les idées et de sens pratique. Elle a profité de toutes les expériences des dieux, des poètes et des sages et s'est réorganisée elle-même. Ainsi, finalement, ce sont les poètes qui, en remplaçant les dieux, ont recréé le monde tel qu'il aurait dû être, tel qu'il est aujourd'hui. Et puis, son œuvre faite, la pensée humaine, elle aussi, s'est reposée. Elle a trouvé qu'elle était bonne ; cette fois elle avait raison comme nous le verrons assurément, au cours de notre voyage, et est morte.

» Elle n'a pas voulu survivre à son œuvre sublime; ce qui lui survit *réellement* ce sont *des Idées*, toute sa volonté éternelle de Sagesse, de Beauté, toute sa force d'organisation dans le sens de ces grandes lois. Evidemment, conclut le prince, c'est ce que l'idée sibylline de cette vénérable mère l'oie voulait exprimer en disant que les dieux mêmes n'existaient plus. De fait ils ne sont plus ; il n'existe plus que la vie *idéale* et divine ; tout le reste est mort.

— C'est cela, dit la vieille, qui avait écouté avec extase ces magnifiques paroles du maître. L'homme tout nu a bien compris; de dieux il n'en existe plus, vous n'en trouverez plus dans la belle ville où vous allez vous rendre ; mais elle les honore en *idées* et en quelques images de grands hommes comme Platon, qu'elle appelle immortel et divin. Et elle honorera cet homme-ci, en qui je reconnais un immortel à sa sagesse, et un dieu à sa nudité.

— Il l'est en effet, Madame, dit Saturne en faisant une révérence devant la mère l'oie, c'est mon maître, l'illustre prince de Cynthie, devant qui les immortels eux-mêmes doivent s'incliner comme je m'incline devant lui.

» Ah ! Maître, c'est à peine croyable, ajouta Saturne, tout en restant humblement courbé et chapeau bas, ce qui ne paraissait qu'imaginations absurdes et rêveries de songes creux est la vérité même. Par Charon ! si je m'en doutais ! Nous sommes donc *hors du temps,* et il n'existe plus que des rêves, des légendes, des fables, tout ce que les gens sensés croyaient suprêmement puéril. Tout ce à quoi l'on croyait avec tant de force est folie et fantasmagorie, mais les contes de fées sont réels, les rêves des enfants, des poètes et des fous sont la vérité, l'évangile n'est plus l'évangile, mais les contes de ma mère l'oie. C'est à en perdre la tête. Comment vais-je discerner à présent le réel de l'irréel ? Comment parler encore à quelqu'un ? Toucher à rien de ce monde fabuleux ! Tout ne va-t-il pas s'évanouir entre mes doigts. Heureusement la terre existe encore, la vieille terre où je suis né. J'ai plaisir à me sentir toujours d'aplomb et debout sur mes vieux os humains. Je me demande avec effroi ce qu'il fût advenu de nous si la mort ne nous avait miraculeusement sauvé la vie en la prolongeant au delà de notre propre existence. Si nous avions mangé un champignon de plus, donc dormi un siècle de plus, la terre se fût sans doute évaporée comme une bulle de savon et résorbée au sein de l'univers en l'univer-

selle rêverie. Et nous, comme des images qui se reflètent sur ces bulles, comme des fantômes, des illusions, qui flottent à leur surface, nous aurions été évaporés en poussière d'eau, avec des yeux qui ne voient plus rien et des bouches qui n'ont plus rien d'humain.

» A quoi se raccrocher! En tous cas, je ne veux plus agir à l'égard des divines chimères, comme je reconnais qu'agissaient trop souvent les hommes grossiers et vulgaires ; ainsi que je fis par exemple à l'égard de l'immortelle mère l'oie, que j'aurais dû vénérer et aimer comme ma mère me l'apprit dès l'enfance. Au lieu de m'incliner devant elle et lui dire Sainte Mère l'Oie, je vous bénis, vous êtes digne de vivre en ce monde meilleur, je m'en moquai et tirai sacrilègement la patte à son immortelle oie. Je veux vénérer aussi désormais l'immortelle Bergère et son divin mouton, et agir de même envers toutes les belles idées immortelles que je rencontrerai. Mais plaise à ces divinités nouvelles de ne pas s'offusquer si par malheur et par ignorance je leur manque de respect. C'est à genoux et nu-tête que je les prie de me le pardonner. Je ne suis ni poète, ni philosophe, mais un vieux domestique, humble et soumis et si ignorant en philosophie platonicienne qu'il serait sans doute incapable de retrouver son chemin à Utopie ou à Brocéliande aux bois, si par malheur il s'y perdait.

—Agis, dit le prince, selon ta nature et ton tempérament, et sois sans crainte, c'est la bonne sagesse antique et humaine. Elle ne t'égarera pas. Il n'est pas besoin

de tant de métaphysique. Un bon sens admirable suffira.

— Je l'espère, dit Saturne en se relevant, car il était resté à genoux et avait gardé son champignon en main par déférence envers la mère l'oie et la sagesse de son maître, je l'espère, et dès ce moment je veux que toutes mes paroles, si elles ne sont pas encore divines, car, ma foi, je ne suis qu'un homme, aient du moins quelque apparence d'éternité. Je ne foulerai plus cette terre qu'avec respect. Elle est sacrée. Je ne respirerai plus cet air merveilleux qu'avec extase. Je ne regarderai plus les choses qu'avec un saint émerveillement. Je dirai comme saint Augustin : cela est absurde, cela n'a pas le sens commun, donc cela est la vérité absolue, la seule réalité possible et c'est tout le reste qui est absurdité et folie.

Tout en devisant ainsi Saturne et le prince arrivèrent au vieux pont de la Sirène qui formait les portes de la ville.

Le soir tombait. Le couchant embrasait le fleuve qui ressemblait à un torrent de roses ardentes. Un chant d'une suavité inouïe s'élevait des eaux. Tous deux se penchèrent au-dessus du parapet pour voir d'où venait une pareille harmonie. Ils virent une sirène qui se baignait sous le pont et chantait tout en peignant ses cheveux. Elle était nue, et d'une beauté surhumaine. Sa chevelure d'or longuement dénouée flottait dans l'eau merveilleuse.

— C'est une sirène, déclara le prince. Autrefois il y en avait sous les vieux ponts, et c'est à cause de ce

touchant usage d'hospitalité féerique que cette vieille hôtellerie s'appela depuis l'*Hôtellerie de la Sirène*. Elles sont revenues avec ces temps heureux.

Passé le pont, sur le seuil de l'Hôtellerie, l'Hôtelier se tenait avec ses trois filles pour recevoir ses hôtes. C'était un homme gros, à mine joufflue et joviale, et qui portait le costume blanc du marmiton.

— Soyez les bienvenus, messeigneurs, dit-il.

Ses trois filles s'inclinèrent devant les étrangers, et pas une n'eut l'air de s'apercevoir que le prince était nu.

—Oh ! les belles filles ! s'écria Saturne, en leur prenant le menton, il me semble déjà avoir rencontré dans quelque existence antérieure ces charmants visages.

Il fouillait sa mémoire, les yeux fixés dans leurs beaux yeux, mais ne trouvait rien. Il ne s'en tourmenta pas longtemps l'esprit. Tandis que le prince agissait dans le rêve, timidement comme un somnambule au bord d'un toit, s'efforçant toujours, dans ses gestes et ses paroles, de se maintenir à la hauteur de l'irréel et de l'immortalité splendide de ses hôtes, et dans la conscience du monde surhumain où il devait vivre, Saturne n'en avait cure; il n'était, s'avouait-il, ni philosophe, ni poète, et déjà il en prenait à son aise avec ses hôtesses.

Il avait complètement oublié l'irréalité et il est à croire qu'il s'en moquait.

— Vous êtes ici à l'Hôtellerie de la Sirène, dit la plus jeune des filles, une blonde qui ressemblait à une Gretchen, logerez-vous ici? Vous aurez une excellente cham-

bre donnant sur le pont, d'où vous pourrez cette nuit contempler et entendre la sirène.

— Cela fera mieux l'affaire de mon maître, répondit Saturne en prenant Gretchen par la taille, le prince est poète et philosophe, et peut-être a-t-il suffisamment dormi les nuits précédentes ; pour moi qui ne suis que son serviteur, si vous permettez, mademoiselle, je partagerai votre lit.

— Pauvre mortel ! dit le prince en riant. Sur quoi chacun prit son bougeoir et monta à sa chambre.

Dès qu'il fut arrivé à la sienne, le prince se mit à la fenêtre pour écouter la sirène et la voir nager dans l'eau argentée où la lune se levait précisément. Quand elle aperçut sur elle un reflet argenté elle se mit à chanter l'air célèbre de Lorerey :

Ich weiss nicht was soll es bedeuten
Dass ich so traurig bin.

Le prince, ému de nostalgies lointaines, et de tout ce qu'il avait éprouvé de bonheur ce jour-là, fondit en larmes.

Il resta longtemps cette nuit à la fenêtre de l'Hôtellerie à contempler la merveilleuse et immortelle sirène, et à se souvenir de tout ce qu'elle rappelait de beau et de tendre à son âme. Il se coucha enfin et s'endormit vers l'aube, comme on dort dans un pays où le rêve est situé de l'autre côté du sommeil.

CHARLES VAN LERBERGHE

CLAIRIÈRE DANS LE CIEL

« ... Là-haut où je te vois, mon
« cher Maurice, où tu m'attends,
« où tu me dis : « Eugénie, viens
« ici, avec Dieu, où l'on est heu-
« reux. »

EUGÉNIE DE GUÉRIN.

DOUCE *année à venir de la Vie éternelle :*
Primevères qui ne vous fanerez plus... Ailes
d'oiseau jamais fermées... Iris... Et gaies ombrelles...

Gaies ombrelles d'enfants, et rires d'un Jeudi
qui ne finira plus... Silence de Midi...
Joie calme qui s'étend aux champs du Paradis...

J'ai faim de toi, ô Joie sans ombre ! faim de Dieu.
Lorsque je serai mort, fermez-moi bien les yeux
pour qu'au dedans je voie enfin s'ouvrir les Cieux.

Absence de tout mal... O jour d'un Jour doré !
où, sans nuit à son âme, on verra s'étaler
les ailes de métal de l'azur sur les Blés.

Je veux voir, car je suis plongé dans ce mensonge
qu'est la vie qui n'est pas la Vie. Que Dieu me plonge
dans Ce Qui Est. Pleurez, ma chercheuse d'oronges.

Mon amie dont la voix perçait le cœur des bois :
si douce qu'elle fût, il me faut une voix
plus douce, et une Amour plus douce encor que toi...

Choses, je ne vous ai pas vues encore... Roses,
comment donc êtes-vous au Ciel où est éclose
la Rose de mon Dieu, où mon Dieu se repose ?

Voir un Jour dans le Ciel ceci : cette maison
d'où je reviens et où tu fus. C'est la saison
de la neige, après-midi d'Annonciation.

Chère Eugénie, sur cette neige il y avait
des empreintes de pieds d'oiseau, et j'ai posé
mes pas sur ces pas délicatement tracés.

O toi qui vois du Ciel comment ces choses sont :
que je puisse les voir plus tard à l'unisson
de ton cœur, en l'Été des Résurrections !

... Sont-ce des colibris verts là où l'Indienne
— ta belle-sœur — et ses amies rient sous les chênes,
vers le ruisseau ? O pauvres rideaux d'indienne !

Salut grande âme, ô sœur au front droit comme Dieu,
amère et sainte ! Réponds-moi du haut des cieux ?
Que vois-tu que je n'aperçoive en ces doux lieux ?

Cette eau est plus courante encor que dans la vie,
l'eau aux yeux bleus comme toi-même. Et la prairie
majestueuse ne s'éteint plus. Il est Midi.

Et le brasier de l'herbe en fleurs chante en dormant.
Et les lourds papillons du nouveau Firmament
vont et viennent à la lueur du Tout-Puissant.

Annonciation de l'âme en ce Dimanche...
—Mon frère, que vois-tu ?—Je vois les fumées blanches
que font à l'horizon les chemins qui serpentent.

— Que vois-tu? Que vois-tu? — Cette tapisserie
où ma prière et ma pensée anéantie
se brisaient, cette tapisserie si flétrie...

cette tapisserie de ta chambre glacée,
cette tapisserie humide où finissait
le monde — ainsi pour moi ! — alors que tu vivais...

Comment la vois-tu dans cette chambrette austère
où ta désolation grande comme la Terre
s'épandait ardemment en muettes prières?

C'est donc là que tu as appelé mon Dieu,
avec des mots si purs qu'ils formèrent ce creux
où le croyant qui meurt entre enfin dans les Cieux ?

Cayla ! Cayla ! Les jeunes filles vagabondes
sont venues. Elles ont noué leurs tresses blondes
aux tresses qu'en courant le soleil fait à l'onde...

Le chat noir, quel est-il dans la noire cuisine?
La giroflée sanglante au perron en ruine
comment est-elle donc dans la Cité divine?

L'enclos est éternel, le bosquet éternel,
Maurice est éternel, le salon solennel
est éternel... Ma sœur, vois-moi du haut du Ciel?

Ton misérable lit de servante du Ciel,
je sais que je ne l'ai pas vu tel qu'il est, *tel*
qu'en ce jour d'Annonciation Gabriel

le jonchait de perce-neige. Car il est dit,
car il est dit, ô vierge amère, à l'introït :
« Des chœurs de vierges près du Roi sont introduits. »

Béatitude, baies de roses, Juins dorés,
baumes, sombres verdeurs des torrides forêts,
l'Amour vous frappera de son éternité.

De même que tandis qu'à l'autel villageois
le Sacrifice a lieu, il a lieu à la fois
sur l'Autel élevé par la divine Joie :

de même notre vie qui se passe sur Terre
passe *dans l'Infini par le même Mystère,*
préparée par chacun, à jamais sombre ou claire.

Les cieux d'Avril veinés comme une agate bleue
par les branches à nu des platanes rugueux
éclateront laissant enfin voir les vrais Cieux.

Rentrer en soi, à la Face du Dieu vivant,
telle est la Loi. Rien n'est omis, ni le Printemps,
papillon bleu emprisonné par des enfants,

ni le baiser léger d'une enfant scrupuleuse,
ni la plaie de mon cœur, ni la jacinthe heureuse
qui rougit au parfum d'une gorge peureuse.

Triple cri de la haute alouette enrouée,
jacassements dans les sapins, qui éveilliez
de blonds sommeils épanouis sur l'oreiller...

Que seront, que seront ces rires et ces cris,
quand Dieu levant le store bleu de l'Infini
illuminera tous ces nids et tous ces lits ?

Tout ce que l'on peut voir, il faut que l'on le voie,
que l'on entende aussi parler toutes les voix,
et que l'on touche et que l'on sente les lilas

qui, dans le parc, au seuil de cet autre Univers,
fondent à ce Soleil le feu de leurs cœurs clairs,
ô Cayla! leurs cœurs plus transparents que l'air...

Je vous reporterai, ô choses du Passé
à qui ma poésie prêta tant de beauté,
je vous reporterai où il faut que vous soyez!

Je vous reporterai au Futur où vous êtes.
Je me trompais quand je pensais, fraîches coudrettes,
qu'aucun vers ne logeait au creux de vos noisettes.

Ce que j'imaginais dans sa suprême essence,
ce dont je faisais une ancienne romance,
c'était les visions du Ciel qui nous devancent :

O jambes nues dans l'eau tiédie par le solstice !
O robes chastement serrées entre les cuisses !
O racine où se réfugient les écrevisses !

Vous vivez de votre splendeur spirituelle,
vous existez encor, vous êtes encor réelles,
vous existez, car la beauté est immortelle.

Eugénie, Eugénie, tu me parles tout bas.
Nous savons que sur la terrasse où tu rêvas,
tu revis. Mais, hélas, nous ne te voyons pas.

Mais l'ange familier des choses invisibles,
mais les saints voient encor sur ton chapeau flexible
les iris qui l'ornaient renaître incorruptibles.

Eugénie, c'est au mois de Mai que vous mourûtes,
au blanc mois de Marie. On entendait la flûte
d'un enfant se mêler au bruit d'eau de la chute.

Et puis tout fut. *Eugénie, vous vous en allâtes.*
On entendit glisser à peine les savates
de la servante. Et le chien mit entre ses pattes

son museau plein de terre. Et Dieu vous accueillit.
Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.
Ainsi-soit-il. Votre ange vous avait suivie.

Dans l'ineffable ardeur de l'Amour spirituel,
il était à genoux, offrant à l'Éternel
cinq ou six giroflées du perron paternel.

Et Dieu, dans la simplicité de sa grandeur,
prenait, ô Eugénie ! ces misérables fleurs
qui rayonnaient alors d'être dans sa Lueur.

Et, dans le plus profond de votre âme éclairée,
amie qui m'entendez, à jamais s'étendait
l'équateur des Pays de la Sérénité.

...La flûte d'aulne frais qui mêlait son soupir
au vôtre, à ce moment où vous alliez mourir,
chantait encor sans que semblât que dût finir

cette humble pastorale enfin divinisée.
Et vers les véritables prés ce chant montait,
calme. Et calme, l'Agneau de Dieu là reposait...

Cependant que le long du ruisseau la Colombe
se promenait, ardente, et couvrait de son ombre,
en passant devant lui, le Lys miré par l'onde.

Que grande et douce fut votre béatitude,
quand vous revîtes, mais exempt de décrépitude,
l'arbre sous qui vous vous asseyiez d'habitude,

Maurice et vous, afin de mieux croire et rêver!
Maurice, il était là. Vous êtes arrivée.
Il a ouvert les bras. Il vous a dit : Ave!

Vous vous êtes assis tous deux comme autrefois,
comme attendant encor cette heure du repas
qu'indiquaient les constellations sur les bois.

Eugénie, « dans ce Ciel qui ne passera pas »,
(c'est vous qui, une nuit, écrivîtes cela),
avez-vous prié Dieu pour le ciel du Cayla?

... Orion s'élevait, uni à la cadence
des mondes et planant dans le mortel silence
où l'âme, déployant ses ailes, se balance.

Je viens à vous, ô morts! Vers vous va ma prière.
Mon Dieu aux pieds blessés entre dans ma chaumière.
Comment le recevoir ? Je suis dans la misère.

C'est lui que vous voyiez jadis au Cayla,
lorsque le voyageur sous la modeste Croix
s'agenouillait au carrefour blanc qui poudroie.

O Eugénie, ô Maurice, vous êtes là !
La matinée mouillée est lourde de lilas.
Que ne suis-je avec vous dans cet autre Cayla ?

O mon âme, mon âme, ô mon âme liée
à mon Dieu, entends-tu parmi les peupliers
du Ciel les rossignols aux chants multipliés?

Que je sois avec vous, puisque vous me parlez,
puisque mon Dieu en moi vibre comme le blé
aux respirations des siestes de l'Été.

Je t'aime, Esprit ! Mon âme est celle du Cantique.
Elle est ta fiancée gracieuse et rustique,
sous les poiriers de la Saint-Jean mélancoliques.

Qu'elle aille donc entre Maurice et Eugénie!
Qu'elle aille à Toi avec les fleurs qu'elle a cueillies
au Cayla, dans une éternelle prairie,

et qu'elle soit plongée toute nue dans la Vie.

1906.

FRANCIS JAMMES

POÈMES DE LA FORÊT

Automne

Le ciel est gris, il pleut et j'erre tristement
Sous les arbres baignés de vapeurs funéraires ;
Le souffle de l'automne a roussi les fougères,
Le taillis dépouillé s'éplore en grelottant.

Une lente rumeur flotte aux cimes des chênes
Puis s'égoutte à travers leurs mornes frondaisons,
Et l'octobre morose et le vent qui se traîne
M'enveloppent de brume et d'humides frissons.

Suis-je un homme ?... il me semble, au fond de ce ravin
Où je foule la mousse et les feuilles tombées,
Que je suis devenu quelque vague Sylvain
Dont les frères sont morts depuis beaucoup d'années.

Car ceux à qui je dis les bois et leurs cadences
S'étonnent que je parle un langage inconnu
Et si pour me répondre ils se font violence,
Je ne les comprends plus.

Pourtant j'ai souvenir d'avoir aimé, comme eux,
Les villes, leur cohue et leurs fêtes bruyantes...
Mais lorsque, certains soirs, ces prestiges me hantent,
C'est le reflet en moi d'un nuage orageux
Qui disparaît bientôt derrière les collines.

Or si cette forêt m'attriste où je chemine
Parmi les sanglots de la pluie
Et le grésillement des bruyères flétries,
C'est parce que j'entends une voix qui prolonge
L'écho d'une douleur éparse dans mes songes.

Voix anxieuse de la vie universelle
Qui se plaint de fleurir pour la destruction,
Douleur d'être celui d'où tout fuit et ruisselle,
Comme la sève d'un vieux tronc,
Sous la hache du Temps, sinistre bûcheron.

Encore, l'an prochain, ces arbres rajeunis
Déplieront au soleil leurs pousses printanières,
Mais moi, dont le cœur bat toujours plus ralenti,
Je ne goûterai pas ton ivresse, ô Lumière,
Nourrice des genêts, des feuilles et des nids.

Je serai le bois mort oublié dans un creux
Et le rêveur, élu des arbres et des dieux,
Qui suivra les sentiers de la forêt sacrée,
Ne saura même pas que je l'ai célébrée.

Le Vent du Soir

à C. Attaix.

Il s'élève un long bruit dans la forêt obscure
Où les ors du couchant ont fini de brûler :
Soupirs plaintifs, âpres sanglots, vaste murmure,
Gémissements des pins au plus noir du hallier.

Un souffle furieux accourt de l'horizon
Qui saigne encor parmi de livides nuées,
Le sable des ravins vole, les frondaisons
Tordent leurs bras et leurs cimes échevelées.

O vent hagard, chevauche à travers les taillis,
Froisse et disperse au loin les fleurs de l'anémone,
Ravage la futaie et jonche de débris
Le sentier sinueux où ne passe personne.

Assaille et romps aussi, comme de faibles plantes,
Mon orgueil et mes espérances,
Qu'elle s'appelle Amour, Poésie ou Science,
Chasse l'Illusion aux ailes décevantes.

Morne, pareil au fût d'un chêne que le lierre
Etouffe entre ses tentacules,
Tandis qu'au ciel s'efface une clarté dernière,
Je sens mon cœur saigner comme le crépuscule.

Pourtant je me résigne à la bise cruelle
Et j'accepte cette ombre où gronde un chant funèbre...
Mais qui fait frissonner les genêts et les prêles? —
La Mort surgit en ricanant dans les ténèbres.

J'entends ses pas frapper le roc comme une enclume,
J'entends sa faux qui siffle et rase les branchages,
Les hêtres effarés tremblent sur son passage,
Sa face m'apparaît aux remous de la brume.

Fantôme, et toi, printemps où l'hiver se survit,
Haleines qui semez de givre les cépées,
Etendez un linceul sur mes rêves transis,
Délivrez-moi de mes pensées.

Alors, redevenu l'instinctif de naguère,
Le faune couronné de sauge et de bruyère,
J'aimerai ton étreinte et tes larges murmures,
Souffle triste du soir dans la forêt obscure.

La Mort

L'heure pèse, ma vie est un oiseau sans ailes,
Mes vœux, mes passions, mes rêves, mes chimères,
Semblent de noirs cyprès au seuil d'un cimetière
Où ma jeunesse dort parmi les asphodèles.

Grands espoirs d'autrefois, vergers aux pommes d'or,
Récoltes dont l'odeur me parfumait les mains,
Des ronces maintenant encombrent mes chemins
Et les fruits que je cueille ont le goût de la mort.

La Mort, elle est la fleur des étangs d'amertume
Où je baigne, le soir, mon front et mes yeux las;
La Mort, elle me suit dans l'ombre et sous la lune,
La Mort, elle est partout où je porte mes pas.

Souvent, pour me parler, elle emprunte la voix
De la bise qui rôde aux portes des villages;
Qu'un rêve impérieux m'égare dans les bois,
Je l'entends chuchoter à travers les branchages.

Comme j'ai regardé sa face sans terreur,
Je suis le favori de cette courtisane :
M'attirant en sa couche où des roses se fanent,
Elle compte ceux qui se crurent ses vainqueurs.

Elle me dit : « Les dieux, dans l'Olympe éclatant,
Chantaient et savouraient la sublime ambroisie,
Je passai... cherche aux monts de Grèce et d'Italie,
Peut-être verras-tu les traces du Grand Pan,
Mais des fils de Chronos pas même une effigie.

« Quand le Galiléen éploya sur le monde
Un voile de tristesse et de contrition,
J'étais là — je rendis à jamais infeconde
La semence où germait sa pâle illusion
Et je flétris les fleurs de la rédemption.

« A ce pain, à ce vin qu'il partage à la foule,
En symbole d'amour et d'immortalité,
Je mêle de la cendre et l'eau morne qui coule,
L'hiver, du toit rompu des temples ruinés.

« Trônant en son palais nuageux, la Science
Jure de rénover les cerveaux et les cœurs
Et verse, goutte à goutte, un philtre de Jouvence
Aux hommes enivrés d'orgueil et d'espérance —
Mais c'est moi qui distille en riant la liqueur.

« Les grands voluptueux, qui cherchent l'infini
Dans la chair frémissant sous leurs lèvres ardentes,
Croient m'échapper entre les bras de leurs amantes —
Leur songe est un miroir que mon souffle ternit.

« Ils ont sucé le lait amer de la débauche,
Leurs reins se sont pliés aux travaux de l'amour,
Ils m'oublient... cependant, je m'approche à pas sourds,
Je me penche sur eux et, soudain, je les fauche.

« Le riche en son auto grondante me courrouce :
Il est fier d'abolir le temps et la distance,
Moi, d'un large coup d'aile, au fossé je le pousse,
Et brisant les ressorts que son sang éclabousse,
Sourde à ses cris, je l'engloutis dans mon silence.

« Mais j'endors doucement le pauvre qui chemine
Par les sentiers perdus qu'embaume l'aubépine ;
A l'heure grave où s'assombrit le crépuscule
Je libère son cœur des soucis qui le minent
Et je lui tisse un frais linceul de campanules.

« Tous les humains : l'enfant et sa grâce animale,
Et la femme, mon piège à capturer les mâles,
Et le vieillard tournant vers moi ses yeux moroses
Me livrent un tribut dont les vers se régalent
Et j'en fais les terreaux où pousseront mes roses. »

La Mort se tait, et je lui dis : « Je te vénère,
Car ta bouche est la coupe où j'ai bu la beauté ;
Parce que tu guéris de toutes les misères,
Je veux te suivre au fond de ton éternité.

« Prends-moi dans la forêt qui me sacra poète,
Que ce soit par un soir de brise éolienne
Où les bouleaux plaintifs chanteront sur ma tête :
O Belle, je mettrai mes deux mains dans les tiennes.

« Tu quitteras pour moi ta couronne et tes voiles,
Tu me prodigueras tes plus profonds baisers
Et, me réfugiant entre tes bras glacés,
Je m'en irai, joyeux, dans la nuit sans étoiles. »

ADOLPHE RETTÉ

ESQUISSES VÉNITIENNES [1]

La Tasse

A Henri Gonse.

C'est une tasse à boire, en bois laqué. J'aime beaucoup la faire tourner entre mes doigts, à la hauteur de mes yeux, parce que, sur son vernis noir, se détachent, en un vieil or terni, des feuillages délicats et des figurines costumées.

Les personnages de comédie qu'elles représentent, en images minuscules sont ceux du théâtre fiabesque, car

1. Extrait du volume paru récemment dans la « collection de l'*Art décoratif* ». Texte d'Henri de Régnier. Compositions de Maxime Dethomas.

ma tasse est vénitienne, de la Venise de Carlo Gozzi, et du temps où Casanova courait la ruelle en domino, cachant sous le masque de carton blanc son rire de mauvais sujet.

Il rit aussi l'Arlequin qui lève sa batte et s'agite en son habit quadrillé sur la rondeur tournante du bol de laque où lui succède Mezzetin avec sa collerette et sa guitare et où s'avance à son tour un petit bonhomme qui souffle dans une trompette et qui est vêtu à l'orientale. C'est lui que je préfère. Il doit être un des serviteurs de cette belle Turandot, princesse de la Chine, dont le père, l'empereur Altoun-Khan, avait pour chancelier Tartaglia et pour chef de ses eunuques Truffaldin au gros nez.

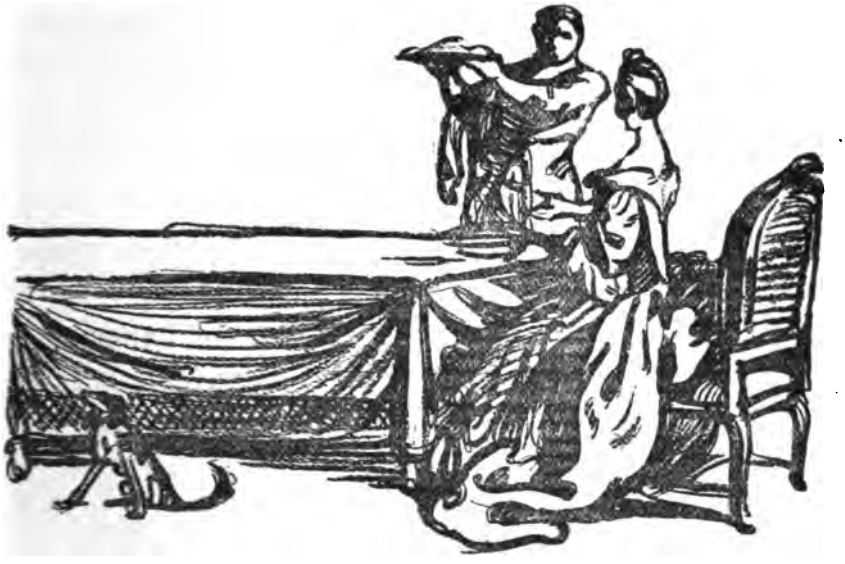
Je les regarde chaque jour, mes petits comédiens, depuis que je les ai rapportés de chez l'antiquaire. Il y avait encore chez lui toutes sortes d'autres choses poussiéreuses et amusantes. Des miroirs et des verreries, des porcelaines et des faïences dépareillées, de la ferraille et des bois sculptés, et des meubles vermoulus remplis d'étoffes. L'un d'eux, de son tiroir mal fermé, laissait passer la manche pendante d'un habit brodé qui semblait faire signe à quelqu'un. Tout cela s'entassait dans de grandes chambres aux plafonds peints de rose tendre, de bleu pâle ou de mauve où s'entrelaçaient,

se nouaient, s'allongeaient des arabesques de stuc. Elles formaient aussi sur les murs des panneaux enguirlandés. Par une porte entrebâillée, on apercevait une vaste salle vide, où se répétait, agrandi, le même décor. C'était la salle de l'ancien Ridotto.

Le Ridotto ! Jadis la table au tapis vert y attirait les joueurs. Ils y venaient de tous les quartiers de la ville, joyeuse de la gaîté de son long carnaval. Ils s'y pressaient et s'y coudoyaient. La taille des banquiers faisait le gain ou la perte des pontes. La langue de Venise chantait en syllabes molles et caressantes sous l'éclat des lustres et des girandoles, parmi les rires et le bruit de l'or, là, où ma pièce de monnaie glissa silencieusement dans la bourse du marchand en échange de ma trouvaille que j'emportais enveloppée d'un chiffon usé.

Et, en descendant l'escalier que montèrent jadis tant de pas hâtés vers les chances des cartes et les caprices de la fortune, j'imaginais quelque beau joueur d'autrefois, poussant d'une main négligente la pile de sequins que devait doubler ou disperser la faveur ou la disgrâce des nombres, tandis que, de l'autre, tout

en savourant la gorgée de breuvage dont il distrayait son attente, il faisait tourner, lentement, à la hauteur de ses yeux, la mouvante tasse de laque noire où, parmi les feuillages délicats, le narguaient sournoisement les petites figures comiques, successives et dorées.



Épigramme Vénitienne

Un vent triste et perfide, ô Venise, a soufflé
Sur le fard pâli de ta joue,
Et la Fortune a fait avec son pied ailé
Plus d'une fois tourner sa roue.

Toi qui voyais jadis, comme un essaim bruyant
Sorti de tes ruches guerrières,
Vers ta riche beauté revenir d'Orient
Les fanaux d'or de tes galères !

Un jour, ne t'es-tu pas, en robe de brocart,
Eblouissant ceux qui t'ont vue,
Assise en ton orgueil et leur offrant leur part,
A ton festin, la face nue ?

Puis, sous le masque noir dont le nocturne atour
Parait la grâce déguisée,
N'as-tu pas invité le Plaisir et l'Amour
A boire à ta coupe irisée ?....

Une barque de fruits croise sur le canal
Une gondole lente et close ;
Un cyprès noir dans le jardin de l'Hôpital
Dépasse le haut du mur rose ;

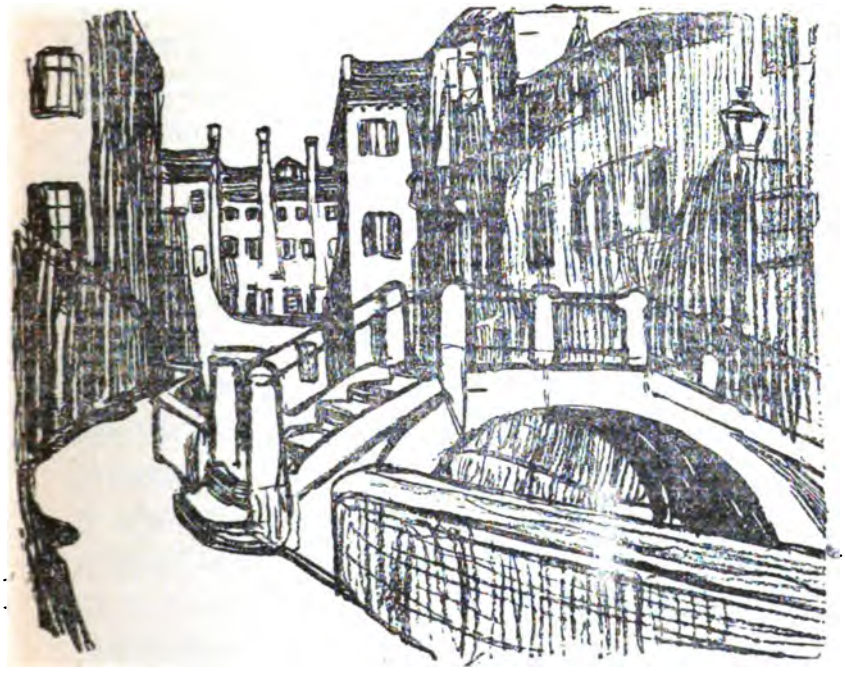
Un vieux palais sourit à l'angle d'un campo
De sa façade défardée,
Derrière un store jaune d'ocre un piano
Estropie un air d'Haïdée ;

Sur la lagune une péotte de Chioggia
Etend sa rouge voile oblique
En attendant le vent subtil et doux qui va
Se lever de l'Adriatique,

Et, Maîtresse des mers, j'évoque un temps lointain,
Venise, où, Reine des rivages,
Tu coiffais d'une conque d'or le front marin
De tes Doges aux durs visages !

HENRI DE RÉGNIER

Compositions de MAXIME DETHOMAS



LE MIRACLE DE SAINT GWÉNOLÉ

Le roi Gralon étant venu à la couronne par le décès de Conan Mériadeck, premier roi chrétien de la Bretagne armorique, une splendeur inouïe, un renom de gloire bienfaisante porta jusqu'aux astres le nom de Gwénolé, abbé de Lantévennec. Ayant connu par d'étranges miracles la sainteté de Corentin, le roi communément lui rendait visite ; de même à Gwénolé son disciple, faisant de grandes aumônes et se recommandant à la vertu de leurs prières. Corentin, l'ermite du Menez-Hom, cette noble montagne qui, par des courbes adoucies, prolonge vers l'Océan les coteaux de Kimmerc'h, avait reçu de Martin lui-même, à Tours, dans l'insigne basilique, l'investiture épiscopale. C'est alors que les fils de sa dilection, Jocut, Tugdin et Gwénolé, consacrés à leur tour par la main du pieux évêque, attestèrent la Parole de Vie aux peuplades ignorantes qui croupissaient le long des rivières d'Aon et Châteaulin, près des sables envasés où leurs barques endormies dans la fange attendent l'heure de la pêche et des folles traversées. Tugdin remonta le chenal qui va au Faou, lieu grandement retiré, néanmoins de situation profitable, ayant la commodité de ce *quin* ou bras de mer, évasé

en cet endroit, lequel se charge, au flot montant, d'une eau salée que lui porte le golfe de Brest.

Gwénolé, en qui Gralon mettait ses complaisances, intronisé sur la chaire abbatiale de Lantévennec, goûta dans ce désert la paix de la solitude, les heures chastes du silence et de la recollection. Il ne sortait guère de l'obscurité monastique des tabernacles où, pareil au cerf de l'Ancien Testament, il n'étanchait une soif toujours accrue d'austérités et de prière, que pour consoler ses ouailles, attestant par quelque inattendu prodige l'omnipotence du Très-Haut.

La cellule du bienheureux abbé — non moins froide, non moins indigente que celle du plus humble de ses frères — dominait sur la mer que bouleverse une tempête indéfectible. L'estuaire qui porte au golfe les courants du Faou, d'Elorn, de Daoulas et de Châteaulin assiste au conflit perpétuel des eaux amères et des eaux douces. Même par un ciel clair où ne palpitent que des brises amicales, c'est un dur remous qui fait danser les plus fermes bateaux comme le test d'un crabe mort. Le soir, quand le vent s'apaise, quand des nuages en feu, sur le couchant de cuivre et d'émeraude, glissent pareils à d'incandescentes goélettes, une horreur plane sur ce lieu, comme si les esprits de la mer, négligemment exorcisés, y revenaient encore.

Les oiseaux pélagiques, sternes, mouettes, accipitres, vanneaux, courlis, jettent dans le crépuscule des appels discordants, puis s'abattent comme une grise écume parmi les salicores, le long des javeaux, ce pendant que, déployant leurs ailes ardoisées, les nobles hérons

gagnent en hâte les nids terrestres et le juc forestier. Les aurores d'été y sont froides, non pas jaunes du bel or solaire, mais à peine égayées d'un reflet d'argent, lueur confuse que l'on dirait tamisée par une lame de burgau. Dès les premiers froids d'automne, un brouillard estompe les collines bleuâtres, les îles d'améthyste, les bois de pins dont l'héroïque verdure triomphe du gel et des frimas. L'Océan reconquiert à son empire le sol usurpé quelque temps par le labeur humain.

Cependant, qu'importait à Gwénolé cette mer furieuse, et la barre intumescente, et les vents déchaînés, et le fracas des embruns, lui qui, touchant les flots de son bourdon, marchait aussi fermement dessus que dans l'herbe des prairies, lui qui se jouait des éléments et séchait les yeux des mères veuves de leurs fils !

Quand le gouffre avait absorbé la barque et l'équipage, la femme en pleurs se ruait aux genoux du Bienheureux, comme Ra'hel dans Rama, lamentant le fruit de ses entrailles. Le saint homme, prosterné en oraison, touchait d'un signe de croix les lèvres du noyé qui, dégorgeant aussitôt l'onde meurtrière, se levait tout droit, plein de jeunesse et de vigueur, au nom de Celui qui fait habiter la bréhaigne dans une demeure nouvelle, mère joyeuse de robustes enfants. Tel, autrefois, Gildas ressuscita Madame Tiphaine mise à mort par le jarl de Quemper, son époux, lequel, soudain qu'il la devina être enceinte, la fit méchamment trucider, abusant du saint mariage, plutôt pour assouvir ses concupiscence et dérèglement que pour le désir d'avoir lignée et perpétuer sa maison.

∴

Or, advint que le roi Gralon abandonna Quemper, métropole de ses aïeux, laquelle fut à saint Corentin dévolue, et transféra sa cour dans une ville importante sise au bord de la mer, entre la pointe de Crozon et le cap Fountouniou, en ce lieu même où, de présent, s'élargit la baie de Douarnenez. Cette ville se nommait *Is*. De là, venait fort souvent à Lantévennec le bon roi que son âge inclinait aux pensées d'outre-tombe et qui, pour accroître ses mérites, prodiguait à l'abbé rentes et possessions, lui donnant son manoir de Tévennec, plus toutes les appartenances mouvantes d'icelui, jusques et y compris la forêt d'Angola.

Gwénolé que cet auguste voisinage enlevait à la contemplation des choses éternelles, descendait vers le siècle et rendait visite à son prince dans l'orgueilleuse cité d'Is. A chaque fois, le saint vieillard épanchait l'anathème contre les fornications et les stupres de tout genre qui se perpétraient dans cette ville magnifique, absorbée en luxe, débauches, vanités, en obstination pécheresse et que menaçaient déjà les feux expiatoires de Gomorrhe ou de Pompéi.

Fut notre saint abbé miraculeusement informé de la juste punition que le courroux divin préparait aux habitants de ce lieu exécrable et nommément à la princesse Dahut, fille impudique du bon roi, qui, par ses déportements et sacrilèges, par la bestialité de ses amours, luttait d'infamie avec les pages de Sodome et les phallophores du diable Priapus.

Mais pour accorder aux pêcheurs une halte dernière, le temps de la récipiscense et du pardon, quelques signes apparurent, des présages susceptibles d'émouvoir les cœurs indociles et fermés.

Entre autres, un dragon marin, plus semblable à une vouivre qu'à n'importe quel poisson venu de l'Atlantique, ravagea les faubourgs et l'acropole, en même temps, le pays circonvoisin, dévorant hommes et bestiaux, infligeant des blessures et très dégoûtantes plaies à ceux que la mort n'abattait point d'un seul coup. Averti que fut Gwénolé de cette horrible merveille, il se rendit en la capitale de Gralon, prêchant le repentir aux fuyards rengrégés sous ses pas : « *Et pour vous faire connaître que ce que je vous annonce est véritable, si vous ne fermez pas vos cœurs aux aiguillons de la pénitence, renonçant à vos infâmes délices, je vous délivrerai de ce basilic très pernicieux, au nom du Père, du Fils et de l'Esprit dont ma voix préconise le règne qui n'aura pas de fin.* »

A cette parole, tout un peuple répondit qu'il obéirait sans faute ni regret. Alors, Gwénolé commanda au chapelain du roi de disposer l'autel pour une messe grande ; puis, l'ayant célébrée avec une extrême ferveur et dévotion, il appela d'une voix forte la Pestilence cachée en sa tannière et le faon qu'elle avait mis bas. Le monstre avant-coureur des célestes représailles vint, docile au commandement du Bienheureux, la gueule béante, les yeux pareils à des lueurs d'incendie, heurtant le pavé de ses écailles sonores et bientôt se coucha aux pieds de Gwénolé qui lui lia son étole autour des

reins, puis, dans cet équipage, le mena vers l'île de Batz, d'où fut son cadavre maléfique, précipité dans la mer. Ainsi, par les chemins qu'empoussière le feuillage gris de l'olivier et du laurier-fleur, sur les coteaux embaumés d'origan et de lavande, Marthe, la cadette laborieuse de Madeleine, conduisit par un fil d'or la Tarasque de Provence et la noya, rugissante de colère, dans l'azur éternel des méditerranées.

Mais le miracle de Gwénolé n'eut d'autre effet que de purger la terre d'une forme diabolique. Les endurcis méprisèrent leur salut et tournèrent bientôt en dérision le geste du vieillard. A peine eut-il franchi les portes d'Is qu'un orage violent se déchaîna, des tourbillons si impétueux que la mer, se jetant sur cette misérable cité, la couvrit de ses eaux. Dahut par l'abîme engloutie, avec ses amants, ses esclaves et ses concubines disparut dans un gouffre qui garde le nom de *Toul-Dahut,* c'est-à-dire le pertuis Dahut et d'où monte encore, pendant les nuits fulgurantes, un appel désespéré des cloches qui s'attristent, sous l'onde verte, de n'être jamais plus bénites avec l'eau, le sel et la lumière, pendant la messe de l'*Alleluia.*

A présent, réunis dans un même charnier, Gralon et Gwénolé dorment à ciel ouvert dans les ruines de Lantévennec. La chapelle abbatiale crevée, détruite, béant aux souffles du large, ne connaît d'autres fidèles que les plantes grimpantes, les arbustes épineux. Le saint évêque, taillé en plein granit, a la face écornée d'un coup de pierre ; l'image de Corentin, son maître, gît parmi les mousses et les pariétaires. Des mufliers, des

ravenelles aux teintes magnifiques ont envahi le maître-autel. Dans la chapelle du successeur de Conan, les hirondelles de la mer ont suspendu leur nid. Un myrthe épanoui, d'âpre et généreuse odeur, couvre de ses corolles ardentes le naos que profanèrent si longtemps les absurdes mystères du culte romain. Triomphante, la vie éclate sur les décombres du temple élevé aux religions de la Mort. Et c'est la revanche de Dahut, de Dahut engloutie sous la vague marine, sous la vague d'où monte sans fin l'éternelle Aphrodite, livrant sa nudité victorieuse à l'étreinte salée, aux baisers du flot épars et baignant dans la clarté de l'aube la pointe vermeille de ses seins.

LAURENT TAILHADE

L'HÉROÏDE

DE

LA DANSE DU LYS

A la Loïe Fuller. — Souvenir de 1900.
D'un lys qui devient femme en restant lys encor.

VICTOR HUGO.

L'attente, l'attente... et comme un poids, la nuit.

La nuit compacte dans un fond,
Sous les couches lourdes du monde, —
L'attente... Un tressaillement pourtant,
Quelque chose d'un germe qui bouge doucement...

Des sons pénètrent l'ombre comme la terre des ondes,
Une âme bouge qui remue l'attente dans la nuit...

AH ! *c'est bien toi, ô cœur souffrant,*
Germe de peine entre des mains obscures !
Ouvre-toi donc de la terre trop mûre,
Et laisse monter de toi la fleur hors de la nuit.

Esprit,
glisse avec les harmonies qui fécondent
et fondent un peu la terre comme des gouttes,
voici

Une petite pointe de lumière
verte et blême, faible et divine,
qui monte du cœur, droite, puis si fragile
de toute la grâce et de tout ce qu'on espère...

PERCE LA TERRE, FEMME, ET TIGE, LUIS !

Lueur qui d'un voile tremble,
D'un voile mat et fin qu'on déplie,
Nappe molle par des mains nouée
Et qui se détendent, flottantes,
Comme des feuilles enrubannées,
Blanche nappe de l'air encor bleu et tendre,
Lueur qui d'un voile tremble...

Femme, éveille-toi donc ainsi, grandis
Dans les nuages de l'aube mouvante,
Mais ne disjoins du sol ta tige chaque jour plus haute
De toute la profondeur de mon cœur dans sa nuit,
Grandis,
tes pieds serrés l'un contre l'autre,
Qu'ils ne désunissent ton jet de plante,
Ferme de tout ton corps, fidèle
Aux souterrains désirs qui l'enfantent.

Tige ! — perdue et balancée
Dans les nuages de l'aube mouvante,
Roule, déroule sur toi toutes les vagues du ciel,
Et vibre jusqu'à moi de toutes les vagues en feu du ciel,
Tu n'as pas besoin de te chercher
ailleurs que là, où mon cœur t'a nourrie,
Immobile et balancée.

Le dieu des astres brasse sur toi toutes les flammes des féeries,
Et la terre de toute ta chair s'éclaire,
femme !
mais rayonne des rameaux de tes gestes,
je sais, —
Brasse dans tes remous de brumes laineuses les dons célestes,
Porte d'une brasse à l'autre les versicolores pierreries,
Jongle avec les essaims d'or et d'argent clair, des mouches de l'air,
Gloire, constellée du ciel !
— je sais, je te sais
Une faible tige, de sa fleur secrète oppressée.

Ah ! je le sens, c'est l'instant déchirant
Où le bulbe profond ne retient plus l'élan
De la tige qui de ses rameaux cherche des ailes...

FLOTTE DE TERRE, FEMME, ET SYLPHE, FUIS !

Lumière ! air et lumière,
Chevelure ! fleur de l'espace !
O onde qui propages

— Lumière ! air et lumière ! —
Un souffle d'infini
Des longs voiles avec la chevelure dans le vent
Et dans les airs...
O fleur encore éparse de plumes et de nuées
Qui frissonnent, cherchent où son long vol poser !..

Pourquoi, pourquoi ne pas t'épanouir hors du vent ici ?
ici, femme, où chaude est la terre ?
— « Attends »,

(O mon cœur, frémis :
écoute la musique de ses ailes
chanter.)

— « Attends, dit-elle,
Je dois être l'âme et je dois être l'ange
Avant d'être chair et la fleur de ton cœur,
L'ange qui à travers l'azur épandu appelle
L'âme qui garde les choses natives, l'âme blanche,
L'onde muante, immatérielle, de la lumière... »

O planante,
J'attends ! tout mon cœur espère
Du plus loin de sa nuit devant l'essor
Qui puisqu'il te soulève abaisse vers moi le ciel,
O frissonnante !
O toi qui te suspends,
onde !

Toi, bientôt moment
de l'aile qui se pose, femme ! comme au bord
de deux mondes, fleur !
fleur, frisson qui du fond de la nuit enfin joint l'âme, cœur
qui s'ouvre...

FLEURIS LA TERRE, FEMME, ET VIERGE, RÈGNE !

Cœur de la fleur replié pour s'ouvrir,
Vierge ! de tes voiles vagues éperdus
Vers nos désirs,
sors !
O la toujours appelée du rêve
Par les hommes pour leur salut
Du fond des âges !
Nuage, vierge libératrice, divin nuage
Des songes de l'amour et de la mort
Au vent des siècles suspendue...

Long cou de lune des reines vers l'amour et la mort
fléchi, comme le col des cygnes sur l'eau,
Tige et fleur, vierge, — femme, règne !
Règne enfin de ton vol calmé autour de ton corps,
Tes remous étendus comme de la lumière sur l'eau,
— Epanou-ie...

Epouse éblouissante qui triomphes de la vie
Pour unir dans la fleur la terre avec le ciel,

O femme !

apaise autour de ton enchantement nos tributs,
Lumineuse, reste ingénue.

Et ouverte à toutes grâces, coupe de soleil,
Alleluia, alleluia,
Coupe de soleil et coupe de joie,
O fleur royale,
Gloire de siècles éternels !
O beauté, divine mère, délice !
Pure, tu t'ériges de mon cœur, victrice
Sur la tête écrasée du mal,

AME, ANGE, — VIERGE ET REINE, — FEMME, LYS !

ROBERT DE SOUZA

NOTES

I

Corneille

On entend dire, à propos d'un méchant ouvrage : *Eh quoi ! ces vers suffisent au théâtre !*

Cependant, Paris vient de fêter Corneille dont la gloire perdurable devrait donner à réfléchir. Comme tous les grands poètes, Corneille a triomphé du temps par le style.

J'appelle *style*, une façon haute de concevoir et d'exprimer simultanément et avec force, — non quelque tour de main capable d'éblouir les demi-connaisseurs.

... La Comédie-Française a joué *Nicomède*, qui ne s'y joue pas souvent, et qui ne fut repris au XVIIIe siècle, qu'après avoir été oublié pendant plus de quatre-vingts ans.

Qu'importe ! Nicomède s'est réveillé, cette fois encore, le teint frais ; et il a toujours de l'entrain.

La pièce a été mise en scène par Silvain, c'est-à-dire avec science, à propos, ordre et amour. Les protagonistes de la troupe y déployèrent leurs plus rares talents, et il était visible qu'un zèle *enchanté* les faisait parler et se mouvoir.

Dudlay-Arsinoé sut faire sentir à merveille toute la violence retenue que le rôle comporte.

Weber-Laodice, inflexible et tendre à la fois, fut le rythme même.

Lambert-Nicomède charme les yeux, l'ouïe, les cœurs et l'esprit.

Fenoux-Attale et Ravet-Flaminius montrèrent beaucoup d'autorité et de mesure.

Quant à Silvain, il a composé le personnage de Prusias comme il sait le faire.

Diderot a tracé d'avance le portrait même de Silvain, en parlant d'un comédien capable d'embrasser toute l'étendue d'un rôle, de ménager les clairs et les obscurs, les durs et les faibles, de se montrer égal et dans les endroits calmes, et dans les endroits agités, d'être varié dans le détail et dans l'ensemble...

J'ajouterai que le jeu de Silvain, sûr, combiné solidement, riche en nuances, n'exclut point pour cela la spontanéité et les belles hardiesses. Ce jeu part d'une illumination délibérée, comme disait Carlyle. C'est le comble de l'art.

On peut dire de Silvain qu'il renouvelle la tradition. Et voyez! tout classique qu'il est, il se rencontre avec le grand barbare Shakespeare, qui, par la bouche d'Hamlet, enseigne les comédiens de la sorte :

« Je vous en prie, dites le discours comme je vous l'ai prononcé : qu'il coure sur la langue ; mais si vous me le criez à plein gosier, j'aurais autant aimé que le crieur de ville débitât mes vers. N'allez pas non plus scier l'air avec la main, comme ceci : mais faites tout gentiment : car même dans le torrent, dans la tempête, et, pour ainsi dire, dans le tourbillon des passions, il faut vous faire une certaine modération qui leur donne de l'égalité. »

Silvain, qui est aussi professeur hors de pair, ne pouvait pas manquer de donner l'essor, par ses conseils,

aux dons naturels de sa jeune femme. Pendant *la Semaine de Corneille*, Mme Louise Silvain joua le rôle d'Emilie, dans *Cinna*. Son élan, sa chaleur, sa déclamation soutenue, lui valurent un succès indubitable. Mme Silvain a le masque, la voix, et ses progrès sont rapides. Le théâtre peut compter désormais sur cette comédienne, belle, intelligente et tenace.

... Pendant cette reprise de *Nicomède* les acclamations du public marquèrent et son plaisir et son étonnement.

Son étonnement de ne trouver cela ni figé, ni sec, ni languissant. Pourquoi donc ?

C'est que, depuis longtemps, le poncif de l'ignorance tient, sur le grand art dramatique du XVIIe siècle, les propos les plus saugrenus et les plus plats.

Nous devrions savoir à la fin, que Corneille et Racine ont réalisé l'unique forme d'art véritable depuis l'antiquité ! et c'est une honte de l'avoir laissé dire à Nietzsche.

Certes, *Nicomède* n'a pas l'importance de *Cinna* ou d'*Horace*. C'est une comédie héroïque, une tragi-comédie ; genre charmant que Rotrou sema, en son insouciance, de grâce et de verve.

Ce genre, le génie de Corneille l'a modifié. Il lui ôte un peu de son laisser-aller, qui était agréable ; mais, en retour, il le hausse et le fixe, pour ainsi dire.

C'est en lisant Justin que Corneille eut l'idée de *Nicomède*. Il changea néanmoins le cours des événements, et il introduisit dans l'action de nouvelles figures.

Il suivit en cela le vieil Aristote lui-même. Celui-ci veut, en effet, que l'historien parle de ce qui est arrivé, et, le poète de ce qui aurait pu arriver. Car la poésie

doit s'occuper plutôt de généralités, et l'histoire de détails particuliers.

... Je viens de parcourir ce que j'appellerai le *dossier du Cid*. Toutes ces mauvaises diatribes, qui s'acharnent contre un chef-d'œuvre, provoquent le dégoût, sinon l'étonnement.

Aujourd'hui, nous nous croyons plus de bienséance, de politesse et de scrupule. C'est peut-être une illusion.

Quoi qu'il en soit, du temps de Corneille, les auteurs parlaient comme le feraient des gens de la lie du peuple dans un lieu suspect.

Et ce n'était point l'antique Elenchus, ce dieu de la vérité et de la franchise, qui menait le branle, mais bien plutôt l'Envie écumante et difforme.

Contre Scudéry ou Mairet, Corneille aurait pu répéter les vers dont Ronsard cingla son détracteur Mellin :

... Lorsqu'un blasmeur avec ses roles,
Pleins de mes plus braves paroles
Et des vers qui sont plus les miens,
Grinçait la dent envenimée
Et aboyait ma renommée
Comme au soir la lune est des chiens...

...Mais il lui feist veoir que l'envie
Etoit le tyran de sa vie,
Qui le suit d'un pas éternel,
Qui tousjours tousjours l'accompaigne
Comme une furie campaigne
Le dos d'un pâle criminel...

...Lorsque Corneille donna la *Veuve*, charmante comé-

die, mais qui ne pouvait, ni par son mérite, ni par son succès, humilier les rivaux, ceux-ci ne laissèrent point d'entonner d'une voix unanime les louanges de l'auteur.

Le tendre et harmonieux Rotrou fit aussi son compliment :

Pour te rendre justice autant que pour te plaire
Je veux parler, Corneille, et ne me puis plus taire...

L'auteur de *Venceslas* ne cessa jamais de témoigner à Corneille une amitié enthousiaste, tandis que les autres anciens louangeurs formèrent bientôt une cabale honteuse contre le *Cid*.

En effet, lorsque le triomphe du *Cid* survint, Scudéry, Claveret et Mairet lui-même, s'en estomaquèrent, si j'ose dire.

Ce triomphe avait éclaté foudroyant. Tout Paris acclamait le *Cid* et il paraissait si beau, qu'il donnait de l'amour *aux dames les plus continentes*.

Certes, des ouvrages fort médiocres, plus brillantés que brillants, s'attirent facilement une pareille vogue ; mais, quand d'aventure elle s'attache à un vrai chef-d'œuvre, c'est une grande joie.

Hélas ! cette joie est gâtée incontinent par les attaques de la sottise et de l'envie.

Corneille avait affronté à découvert la cabale sifflante des ignorants et des envieux. Mais le cœur se brise à la fin, et d'étranges dégoûts vous surmontent.

L'académicien Chapelain, qui avait rédigé les *Sentiments sur le Cid*, disait dans une lettre en parlant de Corneille : « Il ne fait plus rien, et Scudéry a, du moins

gagné cela en le querellant, qu'il l'a rebuté du métier et lui a tari sa veine. »

Cet affaissement dura peu chez Corneille, comme vous savez.

...Racine parla de son rival avec justice et noblesse. Je n'oublie point qu'il y eut de la pique entre eux.

Mais l'auteur d'*Athalie* aurait pu dire à Segrais ou à Fontenelle qui s'extasiaient sur Corneille à tort et à travers :

— Lorsque vous l'exaltez et que je médis de lui, c'est encore moi qui fait l'éloge du grand Corneille.

II

La Maison d'un Comédien

Il me souvient d'avoir passé une charmante après-midi à causer avec le grand acteur Silvain, dans sa blanche maison d'Asnières. La nature portait ce jour-là un léger voile, et cette fin d'été sentait déjà le tendre automne. Nous nous tenions dans la salle à manger, vaste pièce pleine d'imprévu, où se dresse dans un coin la haute cage du martin-pêcheur, avec son bassin rond, piqué d'un mince jet d'eau. Hélas ! la cage était alors vide et triste, car le martin-pêcheur venait de se noyer en cherchant sa proie de poisson vivant dans le bassin.

Silvain adore les oiseaux, il en possède de fort rares : un grand-duc, nocturne et solitaire, des palombes gémissantes, des loriots à l'éclatant plumage, qu'il nourrit de figues et de cerises.

Dehors, il pleuvait doucement sur les arbres du jardin, sur les grands peupliers vêtus de lierre, sur les catalpas, veufs de leurs belles fleurs d'un blanc ponctué de pourpre ; il pleuvait sur les géraniums des plates-bandes et sur le gravier des allées.

Dans la salle à manger, Mme Silvain, véritable cariatide animée, oubliait un instant la Tragédie pour ne s'occuper, dans un gracieux silence, qu'à de modestes travaux de ménage.

Autour de nous s'égayaient les enfants de la maison. Mlle Jeanne, remplie d'un charme sévère, fait déjà preuve de l'intelligence la plus pénétrante. (Dans quelques années, il faut que sa mère se décide à la laisser entrer au Conservatoire. Sans présumer, je réponds et de son talent et de sa gloire). Quant au petit garçon, haut comme une botte, il ouvre des yeux clairs et sourit pareil à un angelot joufflu.

Mais j'oubliais quelqu'un qui est aussi de la famille, — et mon ami particulier : C'est Job, le bon chien jaune. Il était là à nous regarder malicieusement et à s'étirer avec volupté.

De quoi pouvions-nous parler, Silvain et moi ? Naturellement de vers et de bonne diction.

Silvain se mit à me jouer, avec une verve qui malheureusement aura le temps de se refroidir sous ma plume, quelques scènes de sa vie de professeur.

— Un débutant, me dit-il, se présente à mon cours. Il m'en vient beaucoup du Midi. C'est admirable ce que notre Midi nous envoie de comédiens : j'en suis... Je prie le nouveau venu de me réciter quelques vers. Il commence aussitôt, avec tout l'aplomb du sol natal :

Le ch*é*ne *ein* jour dit *o* ros*o*
Vous avez bi*e*i*e*n suj*é*t d'accuser la natur*eu*...

J'arrête mon débutant au second vers : « Vous êtes de Toulouse ? Pourquoi prononcez-vous ch*é*ne. Ouvrez le son sur *chê*, comme vous l'indique, d'ailleurs, l'accent circonflexe ! Pourquoi encore dites-vous *ein* au lieu de *un*. Prononcez *un*, *un* jour, *un* chêne, *un* homme. Cette syllabe, ainsi que les autres nasales *an, in, on,* offrent de sérieuses difficultés pour être bien prononcées... Je dois aussi vous reprendre sur *au*, rose*au,* que vous prononcez *o*, ros*o* ; sur *bien*, que vous prononcez bi*e*i*e*n ; sur suj*et*, que vous prononcez suj*ét*, et enfin sur natur*e* que vous prononcez natur*eu*... » Voilà mon homme tout ébahi d'avoir été arrêté presque sur chaque mot, et d'avoir fait à peu près autant de fautes d'orthographe parlée qu'il a prononcé de syllabes. Il perd un peu de son assurance ; mais il continue :

Le mo*u*indre *vannt* qui d'av*annt*ur*eu*...

Arrêtez ! je lui crie de nouveau ; on ne doit pas prononcer mo*u*indre, mais mo*i*ndre, mo*i*ndre... Et *vanni,* pourquoi *vannt* on dit *vent*, comme on dit aventur*e*, et non av*annt*ur*eu* ; et l'*e* final se marque à peine : *aventure* au lieu de s'accuser lourdement, comme vous faites... » Après force contretemps, interruptions, répétitions de syllabes, d'hémistiches, de vers entiers, nous arrivons à la fin de la fable. Alors je la lui récite moi-même, pour lui faire sentir l'accent pur et le mouvement...

— Quand l'élève, continue Silvain, descend de Montmartre ou des Batignolles c'est une autre chanson :

il dira *ein* he*u*mme, pour un homme ; *ein* ver*reu* d'vin, pour un verre de vin, en faisant le contraire justement de ce qui est la bonne prononciation, c'est-à-dire en supprimant le second *e* muet qui doit être prononcé et en prononçant le premier qui doit être supprimé... Le même faubourien ouvrira par exemple le mot trouvaille, et en fera trou*vâi*lle, quand le Toulousain fermera ce même mot et en fera trouve*i*lle, tandis que cette syllabe *vaille* n'est ni trouv*vâi*lle, ni trouve*i*lle, mais bien trou*vai*lle...

Silvain sourit, fit une moue et leva la main :

— Savez-vous, me dit-il, comment certains Gascons pronononcent *voici des volets verts ?* Eh bien, écoutez : *Boici des Bolets Berts !...* Et un Cahorsin s'écrie au 14 juillet : *Bibe la Rébuplique !...*

La pluie avait cessé. Dans le jardin le vent balançait les branches qui laissaient tomber des gouttes scintillantes.

Nous nous levâmes pour sortir et aller prendre le train de Paris. Job, le bon chien jaune, avait dressé l'oreille. Il nous suivit jusqu'à la gare, gambadant et fort joyeux.

Dans le train, Silvain me récita plusieurs passages de son rôle de *Mithridate...*

C'est dans Racine que nous devons chercher et les règles du vers, et le reste.

III

Champlieu

Les Muses aux vertes guirlandes se réveillent parmi les ruines du Théâtre gallo-romain de Champlieu. Un

comité, qui mêle de beaux noms à la science et au monde officiel, vient d'organiser là une fête dramatique.

On a joué le *Cyclope* d'Euripide, modernisé avec une jolie verve par M. Alfred Poizat, et l'*Iphigénie* que le tragique athénien m'a inspirée, comme vous savez.

Faut-il vous dire que Coquelin cadet, Silvain, et les deux Lambert, ainsi que Mme Dudlay et Mme Silvain firent merveille, dans cette journée, sous le ciel nu ? Chacun a déjà loué et leur grand talent et leur zèle.

... Je voudrais plutôt vous conter quelques menus détails de la répétition générale et de la représentation, où le plaisant et le pittoresque ne manquèrent point.

Nous avions jugé nécessaire de répéter, la veille de la représentation, sur le théâtre même ; et nous arrivâmes à Champlieu, sous un blanc soleil qui brûlait la campagne à perte de vue.

Tout de suite un rustre amena l'âne sur lequel Silène doit se montrer au milieu de son cortège de satyres. L'animal était d'une belle taille, vif et capable, sans doute, de détacher une ruade en secouant son cavalier. Mais Coquelin cadet est plus brave que le demi-dieu *biberon* qu'il allait personnifier, et nous le vîmes, avec admiration, enfourcher le baudet d'un saut rapide, jambe deçà, jambe delà !

On se mit à déclamer : l'acoustique était excellente. Cependant, Phébus, haut dans le ciel, lançait des traits impitoyables ; et les ouvriers, qui travaillaient encore aux échafaudages, tapaient à rendre sourd. Nous tombâmes d'accord qu'il ne fallait pas se fatiguer inutilement. La mise en scène était à peu près réglée. Nous revînmes donc à Paris.

Pendant cette répétition interrompue, une charmante

surprise séduisit nos yeux. Tout à coup une ribambelle de paysans, composée surtout de femmes, envahit le théâtre en courant. Ce fut sous le soleil un éclat de couleurs digne de tenter le pinceau d'un peintre.

... Le lendemain matin, nous nous retrouvâmes à la gare du Nord. Les employés n'avaient pour nous que des sourires.

Installés dans un wagon-salon, nous voyageons fort commodément, et nous arrivons à Orrouy de bonne humeur.

Dans la cour, toute pavoisée, de la gare, de magnifiques chars à bancs nous attendaient pour nous conduire à Champlieu.

Un brouhaha ; on se précipite, on prend place. Les postillons font claquer leurs fouets ; et en avant sur la route montante...

A une courte distance du théâtre, un restaurateur parisien avait dressé des tables en pleine forêt de Compiègne, et, à l'heure du déjeuner, une nombreuse compagnie vint s'asseoir sous les grands arbres, dans la lumière tamisée et la douce fraîcheur.

L'on buvait et l'on mangeait sur les nappes semées de pétales de roses. Ce n'étaient que rires et propos aimables, et personne ne se fâchait contre les photographes qui surgissaient armés de leurs appareils.

... Lorsque je pénétrai dans le théâtre, les gradins étaient entièrement couverts de spectateurs. Et quelle jolie peinture faisaient sous le soleil les toilettes claires des dames et les ombrelles diaprées !...

Notre retour prit une teinte de Roman Comique. Nous nous étions attardés, et comme les chars à bancs qui devaient nous ramener à Orrouy ne venaient point, nous décidâmes d'aller à leur rencontre. Nous marchions à travers champs ; le soir tombait et vesper brillait déjà. L'un chantonnait, un autre contait des bourdes ; une jolie choreute se roula délicieusement dans les blés.

Enfin nous rejoignîmes les voitures qui descendirent la côte, dans l'ombre et le silence...

Compiègne et tout ce beau pays du Valois me rappellent un livre de Robert-Louis Stevenson. Ce sont des notes de voyage, où l'auteur laisse aller son *humour*. Mais il trouve moyen de fondre cette particularité anglaise avec le caractère tout français des sites qu'il traverse. C'est une manière doucement savoureuse, et sans nulle âcreté.

Stevenson arrive à Compiègne au déclin du jour, et il admire le beau profil de la ville se doublant dans la rivière que le couchant dore. Des gens sont sur le quai ; les uns pêchent, d'autres regardent simplement couler l'eau.

Au delà du pont, un régiment défile tambour battant, et Stevenson note sur son carnet :

« ... Les soldats français ne payent pas de mine à la parade, en marche ils sont gais, alertes, pleins de bonne volonté, comme une troupe de chasseurs de renards. »

Il avait rencontré une jeune anglaise en pension en France. Cette *miss* aimait à parler des soldats de son pays ; et elle le faisait si fièrement et avec une telle émotion, que la voix lui manquait à la fin, et elle fondait en larmes. Stevenson jugeait que cette demoiselle

méritait d'épouser un héroïque général, et que, même, elle aurait pu prétendre à une statue.

C'est ainsi que Stevenson badine à demi.

L'Hôtel de Ville de Compiègne avec ses tourelles, ses gargouilles et ses fantaisies architecturales, attirait Stevenson. Il ne se lassait pas de contempler, sur la façade du monument, le bon roi Louis XII qui s'y dresse, dans un grand panneau carré, à cheval, la main sur la hanche et la tête orgueilleuse.

La fameuse horloge donnait aussi du plaisir à Stevenson qui en fit une description détaillée.

... Le voyageur quitta Compiègne de fort bon matin, à l'heure où personne ne se trouvait dans les rues, sauf les gens qui nettoyaient les escaliers. Cependant, sur l'Hôtel de Ville, les cavaliers de l'Horloge étaient déjà en grande toilette.

Les cavaliers de l'Horloge ne furent pas seuls à voir partir le voyageur. Il rencontra des laveuses matinales, qui plongeaient leurs bras dans l'eau, gaiement et sans craindre le froid...

Aimable Stevenson, tes gentilles lavandières je les connais aussi ! Je les ai rencontrées plus d'une fois, pendant mes courses sur les bords suburbains. Elles battaient le linge et levaient la tête pour sourire.

JEAN MORÉAS

LES FOULES DE LOURDES

CHAPITRE VII

La ville est devenue, depuis quelques jours, inhabitable. Le chiffre du pèlerinage national est dépassé. Plus de 45.000 pèlerins bivaquent dans un bourg de 9.000 âmes ; et pourtant les trains ont pompé la Bretagne, le Berry, la Bourgogne, le Forez et le Rouergue, mais d'autres ont refoulé dans la cuve toujours pleine de nouveaux milliers de voyageurs venus de tous les points du territoire et de nombreuses caravanes de l'étranger s'annoncent.

Où loge-t-on ? il n'est plus un taudis où l'on ne couche, en rangs de sardines pressées, sur des paillasses ; pas de greniers ou de combles où des gens ne s'entassent ; les habitants ont loué jusqu'aux celliers, jusqu'aux caves ; l'on a réquisitionné dans les environs jusqu'aux hangars, et des débarqués errent, une valise à la main, en quête d'un gîte. Il va falloir organiser des trains spéciaux qui emmèneront coucher, le soir, dans les stations voisines, des pèlerins qu'ils ramèneront, dès l'aube du lendemain, à Lourdes. Inutile de dire que les abris de la Rampe du Rosaire sont pleins. Ce matin, quand j'y arrive, c'est, en pénétrant dans les immenses salles, une touffeur si cuisante, si âcre que je recule. Partout, sur le sol, des matelas, des femmes qui dorment tout habil-

lées, un mouchoir sur la figure ; d'autres qui se réchaussent; d'autres encore qui bâillent, les yeux bouffis et s'étirent sur le séant ; des enfants courent et se poursuivent ; une petite fille pleure; et, au dehors, des hommes se débarbouillent avec un peu d'eau puisée dans le creux de la main et se secouent. On se croirait dans un campement de saltimbanques, dans un douar de bohémiens. Il en est de même au Rosaire qu'on essaie d'aérer en laissant ouvertes les portes ; des centaines de personnes y ont passé la nuit sur des bancs; tenues éveillées par les fouets de lumière électrique, par les chants, jusqu'à minuit ; et, à cette heure, elles ont succombé à la fatigue quand tout s'est tu et que les messes ont commencé. Les sacristains sont sur les dents. Ils ont déjà fourni le vin, les hosties, le linge pour plus de mille messes qui se sont débitées dans le Rosaire cette nuit et qui vont continuer maintenant jusqu'à deux heures du jour. On les célèbre partout, sur des autels improvisés de planches; il y en a en haut jusque dans la galerie des grandes orgues; et les prêtres s'assistent les uns les autres, et l'aide nettoie, après la communion, le calice, à la place de l'officiant pour que le sacrifice finisse plus vite et qu'il puisse à son tour, et sans tarder, être servi. Et il en est ainsi dans la basilique, dans la crypte, dans l'église du village, dans les couvents, partout où l'on a pu dresser des simulacres d'autels ; c'est un moulinet de messes-express qui n'est pas sans m'inquiéter un peu ; quant aux communions des fidèles, elles atteignent des chiffres exorbitants, 125.000 en ce mois.

Il va de soi qu'il est impossible d'approcher de la grotte, de la fontaine et que, si l'on veut prier et se recueillir, le plus simple est de rester chez soi.

Déjà, les pèlerins, hébergés dans le village, remplissent l'esplanade ; on fait queue, comme aux abords d'un théâtre, devant les secourables cabines, et, c'est autour d'elles une pestilence de bouse humaine et d'urine ; des gens rapportent de la ville du pain, du saucisson, du vin ; et des familles, installées sur les pelouses de gazon, cassent la croûte ; on se croirait, un dimanche, au bois de Vincennes, avec les tessons de bouteilles et les papiers gras.

Et voici que, dans un brouhaha de poussière, une armée de femmes s'avance, en jetant des cris rauques et en gesticulant. Je comprends, en les voyant de plus près, que les quatre trains prévus de l'Espagne sont arrivés.

Ah ! ces maugrabines qui agitent des mouchoirs, envoient des baisers à la foule, en rugissant telles que des hyènes !

Ce sont les filles de Marie de Guipuzcoa ; elles ont l'air de je ne sais trop quoi, ces filles de Marie ; la plupart, brunes et petites, avec des visages ronds, de gros nez, des yeux noirs, de fortes hanches et d'impétueuses croupes ; presque toutes arborent la mantille et jouent de l'éventail. Quelques-unes sont affublées de costumes qui sont un compromis entre la livrée monastique et la toilette de ville ; deux ou trois ont les robes raisin-sec des Carmélites, la ceinture de cuir et une plaque d'émail au corsage, ce sont les tertiaires de sainte Thérèse ; d'autres sont habillées en bleu et d'autres en noir, ce sont les enfants de l'Immaculée Conception et les filles de Notre-Dame de Compassion ; d'autres encore sont accoutrées de violet, ce sont les affiliées de la Confrérie des âmes du Purgatoire ; d'autres enfin sont vêtues de vert, la couleur de Notre-Dame Del Pilar ; pas de malades et très peu d'hommes, en comparaison de la masse des femmes, mais beaucoup de

prêtres qui fument des cigarettes, pendant que celles des pèlerines qui ne s'éventent pas sucent des oranges ou croquent des bâtons de chocolat.

Les paisibles habitués de Lourdes s'écartent, ahuris, devant cette poussée d'Espagnoles qui les acclament ; ah ! je ne suis pas inquiet ; ce que celles-là vont avoir vite fait de se frayer un chemin, au travers de la multitude jusqu'à la grotte.

Ce serait l'instant de monter à la basilique pour assister à une messe ; elle est bourrée de monde et force m'est de rester près de la porte. Au ruban jaune-souci qui pavoise les boutonnières, je reconnais, assis sur les bancs, le pèlerinage des Hollandais.

La grand'messe commence et j'ai la surprise de l'écouter, chantée en vrai plain-chant ; c'est la seule messe propre que j'aurai entendue à Lourdes. Un sermon a lieu, après le Credo. Tandis que le prêtre hollandais prononce en chaire un discours que je ne comprends pas, je regarde, une fois de plus l'intérieur de la basilique.

Il est d'aspect étriqué, avec la sécheresse de ses arêtes, la ténuité de ses voûtes, la couleur de cendre de ses murs ; il est très inférieur au gothique de la chapelle des Jésuites de la rue de Sèvres dont il rappelle un peu la disposition, par son assemblage de petites chapelles logées dans les bas-côtés et les portes de cave ouvertes dans les pans de murs qui les séparent. Sans élévation et sans largeur, la nef est, en somme, longée de chaque côté par un étroit corridor dans lequel la foule se bouscule sans pouvoir circuler. La funeste ganache qui a construit ce misérable pastiche du XIIIe siècle, n'a su réussir qu'une chose, l'alliance de l'incommodité et de la laideur.

Au fond de cette nef qui s'achève en un maigre chevet, occupé, lui aussi, par de minuscules chapelles, se dresse, entouré d'une grille dorée, un autel en marbre de Carrare, surmonté d'une statue de l'Immaculée Conception de Cabuchet qui n'est pas sensiblement supérieure à celle que fabriqua pour la grotte le Lyonnais Fabisch.

La bonne Bernadette s'y connaissait, sans doute, fort peu en art, mais elle ne put s'empêcher de sourire de pitié quand ce Fabisch lui présenta ses esquisses et ses maquettes. Il n'en continua pas moins de modeler et de durcir ses pains de margarine et ses bols de cérat et, quand la statue fut terminée, Bernadette, que l'on consulta pour savoir si elle ressemblait à la Vierge, répondit : « Pas du tout » ; puis quelque temps après, alors qu'elle la vit, en place, dans la grotte, elle dut s'éloigner aussitôt, ne pouvant, nous raconte un témoin oculaire, le Dr Dozous, supporter la vue d'une telle image !

Ajoutons, pour attester le manque absolu de talent de ce très pieux homme, qu'il avait vu Bernadette en extase, qu'il avait par conséquent aussi, vu un reflet divin éclairer une figure humaine et tout cela pour aboutir à cette effigie de première communiante, à cette tiède, à cette molle fadeur ! Ah ! ce qu'à notre époque la piété ne donne pas de talent ! Est-ce, dans toutes les branches de l'art, assez prouvé ?

Pour en revenir à la basilique, ce qui est inconcevable, c'est cet amas de bibelots de dernier ordre et de loques bariolées qui la décorent. Partout pendent aux voûtes des bannières poussiéreuses, aux ors devenus noirs ; et le long de la nef, parée, au-dessus de ses arcs d'ogive et au-dessous de ses minces fenêtres aux vitres colorées comme des bonbons anglais, d'une frise dessinée avec des cœurs de métal qui simulent

des lettres et reproduisent les paroles adressées par la Vierge à Bernadette, c'est un déballage de drapeaux de toutes les nations : Haïti, Chili, Belgique, Angleterre, Autriche, Hollande, Bolivie... et contre les murs, partout, dans les chapelles, du haut en bas, une collection d'ex-voto ridicules, des fleurs artificielles, des couronnes de mariées, des brassards de première communion, des épaulettes, des épées, des croix de la Légion d'honneur, des portraits de famille, des tapisseries pour pantoufles, des chromos. Un seul de ces ex-voto est intéressant. Il est accroché, à droite, dans le chœur, près de l'autel voué à Notre-Dame de la Salette, il contient sous un verre bombé, dans un cadre, des fragments d'os et d'horribles griffes, quelque chose comme des griffes de léopard qui seraient pétrifiées. Ce sont les ongles d'une femme dont le bras était paralysé et la main fermée depuis des années ; les ongles avaient percé la paume et poussé, en se recourbant, dans les chairs. Elle plongea son bras dans la piscine ; il se ranima, la main s'ouvrit et les ongles et les os cariés tombèrent dans la baignoire où on les repêcha.

L'on dirait, en examinant ce déballage de hardes qui flottent au plafond, d'un séchoir et de ce fatras de babioles clouées aux murs, d'un magasin de décrochez-moi ça, d'une boutique de bric-à-brac ; l'on dirait surtout que l'on s'est ingénié à loger dans une basilique un tas de choses qui n'ont aucun rapport avec elle. Tout y est incohérent et disparate, depuis les lampes du chœur, jusqu'à ces lustres à pendeloques de cristal ou en verre de Venise, pendus dans la nef. Ils seraient à leur place, dans un salon, mais pas dans une église.

Salon en haut et écurie en bas alors, car l'asphalte est substitué dans ce sanctuaire aux pavés liturgiques et aux dalles.

Tout cela est bien laid ; si seulement c'était simple et naïf, mais le malheur est que ça ne l'est pas !

En attendant, je suis reconnaissant aux Hollandais de m'avoir donné une messe de pur plain-chant et je descends maintenant au Rosaire, car j'ai lu sur une pancarte affichée en un coin de porte, que les Espagnols allaient, également, célébrer une grand'messe et je ne serais pas fâché de voir comment on s'acquitte des offices en Espagne.

La rotonde du Rosaire est ainsi que la basilique d'où je sors, pleine. Je finis cependant par franchir la haie des dos et je gagne un coin ; de là, je plonge sur le champ noir des mantilles qui s'étend jusque sur les marches de la rampe de communion ; toutes les Espagnoles accroupies s'éventent ; la messe commence avec diacre et sous-diacre et la petite maîtrise des hommes que les prêtres ont amenée avec eux, entonne l'Introït.

La bonne et l'expansive Espagne, la voilà qui chante, elle aussi, du plain-chant ! A l'Introït, succède un Kyrie, inconnu de nos manuels, mais qui gémit avec une allure implorante, étrange ; le Gloria et le Graduel sont déjà d'une couleur moins ancienne ; quant au Credo, après avoir débuté en musique grégorienne, il s'achève en une chevauchée à la Palestrina qui doit servir sans doute de transition avec le reste de l'office exclusivement composé de séguedilles et de fredons ; la messe est, en somme, hybride, à deux parties, mais la première est au moins belle !

Après le Credo, Monseigneur de Tarbes, qui vient d'arriver, monte dans l'une des deux chaires en marbre blanc qui flanquent, de chaque côté, l'autel, somptueux mais d'un goût, par extraordinaire, quasi probe, et il adresse ses souhaits de

bienvenue aux pèlerins. Il parle simplement, d'une voix calme, détache ses mots qu'écoute attentivement un prêtre espagnol, huché dans l'autre chaire.

Et lorsque l'évêque a terminé son discours, ce prêtre le traduit aux assistants. Il le traduit ? Je ne sais. Tout d'abord je me demande, stupéfié, ce qui le prend celui-là ! car il bouleverse son masque olivâtre, peint avec un rasoir sur les joues en bleu, se frappe la poitrine, cogne à coups de poing le rebord de la chaire, jette les bras au ciel, hurle tel qu'un énergumène. Quelle singulière transposition d'un entretien placide et d'un compliment aimable en une tumultueuse harangue, en un boniment de drame !

Il s'arrête enfin, inondé de sueur, prononce quelques mots sur un ton raisonnable et aussitôt toutes les maugrabines se lèvent et poussent, par trois fois, un vivat rauque et strident ; elles se soulagent avidement ainsi de cette compression de silence qu'elles ont subie depuis qu'elles sont assises et, dès la fin du dernier Evangile, leur exubérance déborde, en mêlant leurs voix à celles de la maîtrise, en chantant la *Marche de Saint Ignace*, une marche mâle et rythmée qui, passée par ces timbres rugueux et suraigus, s'affirme d'une pompe barbare et contraste violemment avec l'effroyable vulgarité des cantiques que l'on beugle ici.

On étouffe dans cette rotonde si mal bâtie qu'on ne peut suffisamment l'aérer et je m'échappe avant que la ruée des mantilles n'ait obstrué les portes. Une fois dehors, je vais m'asseoir sur un banc le long du Gave et je me remémore cette vie si peu liturgique qu'il faut suivre, à Lourdes.

Jamais, en temps ordinaire, une grand'messe en plain-chant, mais toujours une messe basse accompagnée de pieuses ture-

lures qui n'ont aucun lien avec elle — ou bien, ce qui est plus étrange encore, un prêtre débite tranquillement un sermon, tandis que celui qui est à l'autel continue le sacrifice ; et l'inutile bavard ne se tait que lorsque tinte la sonnette, pour l'élévation.

N'ai-je pas entendu, jadis aussi, dans la vieille église du village détruite, un « Sub tuum » clamé au moment de l'Evangile et à la basilique, des Vêpres de la Vierge, exécutées par un pèlerinage du diocèse et ainsi ordonnées : deux psaumes au lieu de cinq, en fait d'hymne « l'Ave maris stella » avec la première strophe servant de refrain aux autres, le « Magnificat » et le tout sans aucune antienne ! mieux vaudrait ne pas chanter les Vêpres du tout plutôt que de les réduire de la sorte. Quant au sanctoral et aux féries, il n'en est guère question ici. Le plus souvent, l'on célèbre l'office de l'Apparition dont le rite est supérieur à Lourdes à celui du Propre du Temps et à celui de la majeure partie du Commun des Saints qu'il refoule ; mais cet office qui fut façonné par les Bénédictins de Solesmes est superbe et je serais mal venu à me plaindre de l'avoir entendu tant.

Je me rappelle, certains dimanches, ces Vêpres magnifiques et j'en arrive à regretter qu'on ne les chante pas toujours à la place de ces autres Vêpres si écourtées parfois qu'elles n'en sont plus.

Ces dimanches... mais il n'y avait pas alors l'étonnante cohue des pèlerinages internationaux. L'office avait lieu à la basilique ; les antiennes, les psaumes en vrai plain-chant étaient exécutés par deux chœurs, l'un dans la nef, l'autre derrière l'autel. Celui, situé dans la nef, se composait du pensionnat des sœurs de Nevers, une armée de bambines, coiffées de

capulets gris liserés d'une ganse bleue, expertement dressées au plain-chant par les sœurs ; l'autre, derrière l'autel, était constitué par les enfants de la maîtrise et par quelques chantres très bien formés, eux aussi, par l'abbé Darros, le maître de chapelle, et ils alternaient les versets des psaumes et chantaient ensemble l'hymne « Omnis expertem » qui se déroulait sur une mélodie populaire, charmante, mais la merveille de ces Vêpres, c'était le « Magnificat ».

Après l'antienne, tous les enfants se taisaient ; et alors, du haut des grandes orgues, au-dessus de la porte d'entrée, un cri rocailleux mais vibrant, explosant en une flamme, ébranlait l'église : Magnificat !

Et une troupe de montagnards soutenait ce cri lancé à toute volée sous les voûtes, avec le tonnerre de leurs voix de bronze. C'était d'une âpreté et d'une violence, mais c'était aussi d'une solennité jugulante, d'une gloire inouïe ! Jamais tempête plus majestueuse de louanges n'avait retenti en l'honneur de la Vierge et il semblait que, nulle part encore, l'on n'eût ainsi exprimé le triomphe d'allégresse du Magnificat, comme en ces Vêpres brûlantes de Lourdes !

La disgrâce de la piètre église disparaissait ; elle se brouillait d'ailleurs dans les nuées gris perle de ses flocons d'encens et tremblait dans le fouillis des rayons de soleil tombés des vitres et mêlés aux foyers de lumière électrique allumés dans les centaines d'ampoules de ses lustres. On pouvait se croire ailleurs et savourer, pour quelques minutes, le bienheureux oubli de la Laideur et la joie de voir enfin offrir à Notre-Dame un présent qui fût vraiment digne d'Elle.

Et je songe à tout ce qu'on pourrait amoureusement lui dispenser à Lourdes... des grand'messes célébrées, selon le

mode grégorien, ainsi que le veut d'ailleurs le *Motu proprio* du Pape ; et des grandes et des petites Heures dont on n'entrevoit, publiquement du moins, aucune trace dans la basilique et le Rosaire — personne n'y a entendu chanter, même le dimanche, l'office admirable des Complies. — Et le petit office qui porte son nom, qui fut fait exprès pour Elle n'est-il pas tout désigné ainsi que ces touchantes et naïves proses que le Moyen Age tissa pour aduler ses douleurs et ses liesses ? — Bref, il faudrait instaurer le « Laus Perennis » de la liturgie Mariale, à Lourdes. — Il fonctionne jusqu'à un certain point, si l'on veut, puisque, jours et nuits, les cantiques ne cessent pas. Mais quelle Laus de pacotille, quelle louange de drogue ! — C'est l' « En revenant de la revue » et « le père la Victoire » de la piété ; et qui dira l'obsédante importunité de ces « Ave Maria », de ces « Laudate Maria », de ces « Nous voulons Dieu, c'est notre père », de ces « Au ciel, nous la verrons, un jour », braillés à tue-tête sur des mélodies canailles dont la vraie place serait dans les beuglants d'un faubourg ? Et l'on en mange et l'on en boit, ici ; on s'endort et l'on se réveille en les écoutant ; c'est l'air même du pays, le vent même de Lourdes !

Il y a, pourquoi ne pas le constater, dans cette ville, un clergé montagnard, excellent mais insensible à tout ce qui n'est pas la grosse besogne des processions et des prêches, du maniement des foules ; il est juste de relater aussi que ces prêtres qui ont remplacé les pères de la grotte, chassés de leur maison commune, sont excédés de travail, tués par les confessions et que l'on ne peut raisonnablement exiger d'eux qu'ils organisent encore des offices canoniaux dans les églises — seuls, des Bénédictins installés à Lourdes, pourraient assu-

rer ce service. — Et puis, en admettant, par impossible, que le sens liturgique existe dans cette contrée, il pourrait très bien ne pas exister. — Et combien c'est probable ! — dans les diocèses de France et de l'Étranger qui se rendent à la grotte — et il serait assez malséant de leur demander d'abandonner leur routine et de chanter, à la place de leurs rigaudons, des hymnes latines... aucun ensemble n'est donc réalisable.

Mais, tout de même, il n'en coûterait pas davantage au clergé de Lourdes de faire chanter à ses offices, à lui, du plain-chant et de suivre un peu, dans ce qu'elles peuvent avoir de conciliable avec ses occupations, les règles de la liturgie...

Je crains bien, hélas ! que ce vœu ne soit aussi parfaitement inutile que les autres, car, si nous exceptons les Vêpres de la basilique, il en est, ici, de la liturgie et du chant, comme de l'architecture, comme de la peinture, comme de la statuaire. Il y a, cette fois, ensemble.

Ah ! lorsque le Diable se fait bondieusard, ce qu'il devient terrible !

VIII

On vit, il faut l'avouer, à Lourdes, dans une température d'âme étonnante ; c'est la chambre de chauffe de la piété. Ces hurlements ininterrompus d'Ave, ces remous de foule que l'on a constamment sous les yeux, cette vue permanente de gens qui souffrent et de gens qui se gaudissent et mangent et boivent sur l'herbe comme un dimanche à Clamart, finissent par vous abasourdir. On vit dans un milieu sans proportions ; l'extrême des douleurs et l'extrême des joies, c'est tout Lour-

des. Au bout de quinze jours de ce régime, on est à point ; l'on ne regimbe plus dans l'ambiance ; on aide, soi-même, sans le savoir, à la développer et le premier résultat de cet abandon de sa personne est le désintérêt absolu de ce qui se passe dans le reste de l'univers. Les peuples peuvent s'exterminer et le Fallières périr, peu importe. Lourdes, seul, existe ; les journaux n'ont plus de raison d'être, on ne les achète plus ; une feuille que l'on vend sur l'esplanade les remplace tous, le *Journal de la Grotte ;* il s'agit de savoir combien il y eut de miracles hier et, hormis cette question, plus rien ne vaut. Une note du bureau des Constatations, insérée dans le journal même, prévient le public que ces annonces de guérisons sont hâtives et non contrôlées, ces réserves ne sont admises par aucun lecteur ; tout individu qui entre dans la pièce du Dr Boissarie ou qui en sort doit être un miraculé ; les prêtres sont encore plus enragés que les autres pour vouloir discerner des miracles partout ; j'en ai vus qui se précipitaient sur des femmes que l'on emportait de la clinique médicale et que l'on prétendait guéries, pour leur faire toucher leurs chapelets et c'étaient de simples hystériques ! — Comment s'entendre avec des gens d'une mentalité pareille ? et des bruits courent, issus d'on ne sait où, de prodiges extraordinaires que l'on n'a pas eu le temps de vérifier, car ils se sont produits au moment où les pèlerinages partaient ; et les détails deviennent de plus en plus confondants, à mesure qu'ils sont racontés par de nouvelles bouches ; la barrière de bon sens que la clinique s'efforce d'opposer à ces divagations est vite rompue ; l'on pense que le Dr Boissarie met de la mauvaise volonté quand il n'accepte pas, d'emblée, l'origine miraculeuse d'une cure ; c'est une véritable débâcle de la raison !

Mais aussi, l'étrange monde que celui qui s'agite ici ! — les hommes sont, en général, mieux que ceux qui siègent sur les bancs d'œuvres des églises. Il y a bien encore, çà et là, des figures sébacées trouées d'yeux qui serpentent sous des lunettes, mais il y a aussi un élément jeune, aux visages intelligents, surtout parmi les brancardiers ; puis chez des hommes d'âge qui n'ont pas la dégaine sournoise des bigots, une piété simple et forte, vraiment touchante ; quant aux femmes !

Il y a là des cagotes de province inouïes ; elles errent, jabotent, remuent, ainsi que des juments leurs gourmettes, leurs rosaires ; c'est à qui en récitera le plus, c'est à qui lampera le plus d'eau, à qui fera le plus de chemin de croix. Les dévotes qui sont déjà une engeance redoutable dans les chapelles de Paris, deviennent effrayantes à Lourdes. Elles sont déchaînées depuis hier soir. Elles ont aperçu un évêque de trente ans qui a des cheveux longs et sales lui tombant dans le dos, une barbe de Christ et des mains tatouées de bleu, comme un lutteur ; et elles se précipitent sur ses traces en criant : Qu'il est beau ! c'est Notre-Seigneur Jésus même ! — et lorsque le bruit se répand que ce prélat serait un évêque de Terre Sainte, c'est du délire !

Les autres pontifes qu'elles guettaient jusqu'alors pour se faire bénir et leur baiser l'anneau ne comptent plus ; cet exotique qui a l'air indolent et souffreteux, les rejette tous dans la pénombre ; et, harcelé par les femmes, il les bénit tant qu'elles veulent, leur tend à sucer son bonbon d'améthyste, visiblement ravi de son succès.

Quel est en réalité ce romanichel violet que ses confrères me paraissent regarder avec défiance ? c'est un évêque de Palestine venu en France afin de trouver pour les prêtres de

son diocèse de l'argent et de taper par des quêtes les fidèles.

Et j'entends, autour de moi, des conversations de ce genre : Où dit-il sa messe? ah ! si l'on pouvait être communié par lui !

Quel concept du catholicisme dans ces têtes de pioche ; elles s'imaginent que la communion distribuée par ce jeune oriental serait supérieure à celle dispensée par un simple prêtre !

Et une fois bénies et rebénies par cette complaisante Grandeur, infatigablement elles assiègent la fontaine et vident des gobelets d'eau ; puis elles recommencent à défiler dans la grotte et elles font toucher à la place du roc que l'on baise sous la statue, non seulement des chapelets et des médailles, mais encore des bibelots qui n'ont aucun rapport avec les objets du culte, tel un porte-cigare d'ambre que l'une d'elles frottait sur la crasse grasse de la pierre, sans doute pour sanctifier les lèvres de son heureux mari ! D'autres s'arrêtent devant le filet tendu et y déposent des lettres munies, j'aime à le croire, d'un timbre-poste pour la réponse, afin d'obtenir que la vierge en prenne connaissance.

Evidemment, à Lourdes, nous atteignons les derniers bas-fonds de la piété !

Ce genre de mômières est certainement recruté dans les couches les plus inintelligentes du peuple, mais je ne sais pas si je ne préfère point la vulgarité de ces édifiantes oies à la prétention de pieusardes d'un rang supérieur, issues de la souche moyenne de la bourgeoisie riche, car certaines de celles-ci sont hantées par un besoin de cabotinage, par un désir de se faire remarquer et cette ostentation de ferveur finit par devenir insupportable.

Elles sont là qui se traînent sur les genoux en regardant de côté, qui récitent des chapelets, les bras en croix, et baisent

la terre. Cela est tout naturel, cela est très bien, quand c'est pratiqué par une personne simple que l'on sent vraiment recueillie et vraiment pieuse ; mais lorsque celles qui opèrent ces exercices ont des figures réparées par des pâtes et les cheveux potassés ; quand elles sont parées de bijoux et vêtues d'éclatantes frusques, cela sonne faux. Une paysanne qui prie humblement de la sorte ne saurait être ridicule, mais il n'en est pas de même alors que ces signaux de dévotions s'accompagnent d'ébouriffants dehors !

Je n'ai pas vu celles-là, d'ailleurs parmi les admirables infirmières qui soignent et baignent les malades. Il sied toujours, ici, de se rappeler l'abnégation et le dévouement de ces femmes, pour ne pas trop s'indigner contre la gent féminine qui fréquente Lourdes !

. . . . . .

J.-K. HUYSMANS

LES ÉLÉPHANTS BOURREAUX

Les Magiciens ont composé des breuvages
Terribles, dont le nom même reste un secret,
Et pour les enivrer, comme on enivrerait
Des hommes, ont choisi vingt éléphants sauvages.

Acculé sous la herse énorme aux madriers
Trapus, chacun de ces vingt monstres centenaires,
Dont le barrit farouche a des voix de tonnerre,
A bu le venin noir des philtres meurtriers.

Et le troupeau, massé devant l'arène plate,
Qu'éclaire la splendeur rouge du jour levant,
Semble une bête unique et hurlante, levant
Vingt tentacules bariolés d'écarlate.

Leur balancement lourd ébranle au loin le sol.
Mais, sous son dais d'éclairs et qu'escarboucle un astre,
Là-haut, sainte fleur d'or que l'or du trône encastre,
Siège, indolent et beau, le despote mongol.

Derrière lui, l'aurore en flamme ouvre son arche,
Le disque du soleil contre son arc de feu :
Et, pour aller vers lui, comme on irait vers Dieu,
Il faut gravir, sur le ventre, marche par marche,

Un escalier bâti par la gloire et la foi,
— La gloire étant l'épouse et la foi la servante, —
Et dont chaque gradin est fait de chair vivante,
Et que l'on doit fouler pour monter jusqu'au Roi.

Car, sur chaque degré, lié sur chaque pierre,
Gît le corps d'un coupable ou bien d'un innocent,
Et si lourde est la chaîne et l'anneau si pesant,
Que l'on ne voit rien d'eux bouger, que leur paupière.

Là-bas, par millions, le peuple illimité
Attend que le regard de son Maître avertisse
Le Monde, de cette heure où l'œuvre de justice
Doit s'accomplir, selon la seule volonté.

L'heure vient. Le Dynaste a souri. Sur les cuivres
Des gongs étincelants les prêtres ont frappé.
Un mur tombe, et voici que bondit, échappé,
Le troupeau colossal des grands éléphants ivres.

Tous se sont rués, et comme, en un val profond,
Des rocs déracinés déboulent sur les pentes,
Vers la loge royale aux splendides charpentes
Tous, vers l'orbe solaire et vers le Maître, ils vont...

Une seconde, au bas des assises de marbre,
Devant ces membres nus, noués à chaque bloc,
Ils hésitent, entre-heurtant d'un même choc
Leurs cuisses et leurs pieds pareils à des troncs d'arbre.

Et puis, d'un élan calme et rythmique; selon
Les musiques réglant leur marche cadencée,
La lente ascension lentement commencée
Se déroule, et vingt morts marquent chaque échelon.

Ils tâtonnent, cherchant avec de longues pauses,
Chaque crâne, d'horreur infâme hérissé,
L'écrasent, et leur cuir reluit, éclaboussé
De cervelle grisâtre et de filaments roses.

Et chaque tête éclate avec un craquement
Léger, et laisse à peine une tache de rouille,
Sur la route sacrée où, loin derrière eux, grouille
Un spasme convulsif comme un dernier tourment.

Tout se tait. Parvenus sur le palier suprême,
Les monstres animaux, seuls, un peu de sang frais
A leurs plantes, un peu de boue à leurs jarrets,
Sous le rayonnement du divin diadème,

S'arrêtent, justiciers majestueux et doux,
Et devant le Seigneur, Prince des cent royaumes,
Silencieux, arquant leurs dos comme des dômes,
Séculaires géants, ploient leurs quatre genoux.

SÉBASTIEN CHARLES LECONTE

A LA PAGAIE [1]

Au fil de l'Oise

En Route pour Compiègne

Les gens les plus patients finissent par se lasser d'être continuellement mouillés par la pluie ; sauf bien entendu, dans les Hautes-terres » d'Ecosse où il n'y a pas assez d'intervalles de beau temps pour qu'on s'aperçoive de la différence. Tel semblait devoir être notre cas le jour où nous quittâmes Noyon. Je ne me rappelle rien du voyage ; ce ne fut rien que des berges d'argile, des saules et de la pluie, une pluie incessante, impitoyable, battante, jusqu'au moment où nous nous arrêtâmes pour manger un morceau dans une petite auberge, à Pimprez, où le canal longeait la rivière de très près. Nous avions si triste mine, trempés comme nous l'étions, que l'aubergiste alluma quelques brins de bois dans la cheminée pour nous réconforter. Nous nous assîmes là au milieu d'un nuage de vapeur, nous lamentant sur notre situation. Le mari jeta sa gibe-

1. Ces pages de Robert-Louis Stevenson, auxquelles fait allusion plus haut M. Jean Moréas à propos de Compiègne, sont tirées d'un ouvrage (*An Inland Voyage*) traduit sous le titre de « *A la Pagaie* » par M. Lucien Lemaire, Professeur à la Faculté de Lille. M. Gustave Angellier, le hautain poète de « *Dans la Lumière antique* », a écrit pour ce livre une préface clairvoyante. Robert-Louis Stevenson, l'auteur de tant de contes angoissants, descendit en canoë les rivières et les canaux de Belgique et de France jusqu'aux portes de Paris ; de son carnet de voyageur il fit un livre étincelant de grâce et d'esprit, tout imprégné de la saveur des délicats paysages traversés. Ce poétique ouvrage est malheureusement trop peu connu en France : aussi nous est-il agréable d'en publier ici deux chapitres.

cière sur ses épaules et partit à longues enjambées pour la chasse ; sa femme s'assit dans un coin éloigné à nous observer. Je crois que nous valions bien la peine d'être regardés. Nous grommelions sur notre infortune de La Fère ; nous prévoyons d'autres La Fères dans l'avenir — bien que les choses allassent mieux avec la Cigarette (*) pour truchement ; il avait infiniment plus d'aplomb que moi et possédait une façon cavalière et péremptoire d'aborder une aubergiste, qui annihilait la mauvaise impression que faisaient nos sacs de caoutchouc. D'avoir parlé de La Fère cela nous fit causer des réservistes.

« Faire ses vingt-huit jours », dit-il, « semble une assez piètre façon de passer ses vacances d'automne ».

« A peu près aussi piètre », répliquai-je avec abattement, « que d'aller en canoë ».

« Ces messieurs voyagent pour leur agrément » ? demanda l'aubergiste avec une inconsciente ironie.

C'en était trop. Les écailles nous tombèrent des yeux. Une autre journée de pluie et, c'était bien décidé, nous mettions nos bateaux dans le train.

Le temps se le tint pour dit : Nous avions reçu notre dernière « douche ». L'après-midi le temps se mit au beau ; de grands nuages voyageaient encore dans le ciel, mais seuls maintenant, traçant leur route au milieu de l'immensité azurée ; et un coucher de soleil offrant les tons les plus délicats du rose et de l'or inaugura une nuit obscure et étoilée et un mois de beau temps ininterrompu. En même temps la rivière commençait à nous laisser voir un peu mieux dans la campagne. Les berges n'étaient plus si hautes ; il n'y avait plus de saules sur les rives, et de riantes collines s'élevaient tout le long de son cours dessinant leur profil sur le ciel.

Peu après le canal arrivant à sa dernière écluse commença à déverser ses maisons d'eau dans l'Oise, en sorte que nous n'eûmes

* Sobriquet donné par Stevenson à son compagnon de voyage Sir Walter Grindlay Simpson, Baronet, dont le canoë portait ce nom.

plus à craindre le manque de compagnie. Ici se trouvaient tous nos amis : le *Deo Gratias* de Condé et les *Quatre fils Aymon* descendaient joyeusement le fil de l'eau avec nous. Nous échangeâmes des plaisanteries de circonstance avec le batelier perché au milieu de ses gaffes, ou avec le conducteur, enroué d'avoir braillé après ses chevaux, et les enfants vinrent à notre passage nous regarder par-dessus bord. Nous n'avions jamais remarqué combien les bateaux nous manquaient ; mais une impression d'incomparable douceur s'empara de nous, lorsque nous vîmes la fumée s'élever de leurs cheminées.

Un peu en aval de cette jonction, nous fîmes une autre rencontre d'importance plus grande encore, car c'est là que nous fûmes rejoints par l'Aisne, déjà bien loin de sa source, mais toute fraîche sortie de la Champagne. Ici finissait l'adolescence de l'Oise ; c'était le jour de son mariage ; dès lors elle s'avança majestueuse et pleine jusqu'aux bords, ayant conscience de sa dignité et des diverses digues qu'il avait fallu lui élever. Elle devenait un trait calme dans le tableau. Les arbres et les villes se voyaient dans ses eaux comme dans un miroir. Elle portait allègrement les canoës sur sa large poitrine ; il n'était pas besoin de lutter beaucoup contre les tourbillons, mais l'oisiveté passait à l'ordre du jour, et nous n'avions qu'à filer tout droit, plongeant la pagaie tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sans intelligence ni effort. Il nous venait vraiment un temps calme à tous égards, et nous étions emportés vers la mer comme des « gentlemen ».

Le soleil se couchait lorsque nous arrivâmes à Compiègne : beau profil de ville au-dessus de la rivière. Au delà du pont un régiment défilait tambour battant. Des gens flânaient sur le quai, les uns pêchant, les autres contemplant paresseusement la rivière. Et tandis que nous filions rapidement sur l'eau devant eux, nous pûmes les voir montrer du doigt les canoës et se parler entre eux. Nous abordâmes à un lavoir flottant où les lessiveuses battaient encore leur linge.

A Compiègne

Nous descendîmes à Compiègne dans un grand hôtel plein de mouvement, où personne ne remarqua notre présence.

La réserve et le militarisme (comme disent les Allemands) y dominaient. Un camp de tentes blanches en forme de cône, hors de la ville, avait l'air d'un feuillet détaché d'une bible illustrée. Des ceinturons décoraient les murs des cafés, et les rues ne cessaient de retentir toute la journée d'airs de musique militaire. Impossible d'être anglais, sans éprouver un sentiment d'orgueil, car les hommes qui suivaient les tambours étaient petits et marchaient mal. Chacun s'inclinait à son angle et cahotait à sa guise en marchant. Il n'y avait rien chez eux de la superbe allure avec laquelle un régiment de « *highlanders* » de haute taille s'avance musique en tête, solennel et inévitable comme un phénomène naturel. Quel est l'homme qui, après avoir vu ce spectacle, peut oublier le tambour major marchant devant les peaux de tigre des tambours, les « plaids » ondoyants des joueurs de flûte, l'étrange et élastique rythme du régiment entier, touchant le sol en cadence, et le coup de la grosse caisse, lorsque les cuivres cessent et que les fifres aigus reprennent l'air martial à leur place ?

Une jeune anglaise en pension en France commença à dépeindre à ses compagnes françaises un de nos régiments à la parade, et tout en allant, elle me dit que le souvenir se faisait si vif, elle devint si fière d'être la compatriote de tels soldats et si triste de se trouver dans un autre pays, que la voix lui manqua et qu'elle fondit en larmes. Je n'ai jamais oublié cette jeune fille et, selon moi, il s'en faut de bien peu qu'elle mérite une statue. L'appeler une jeune demoiselle, avec toutes les futiles associations d'idée que fait naître ce mot serait lui faire insulte. En tout cas, elle peut être sûre d'une chose, c'est que quand bien même elle n'épouserait jamais un héroïque général,

quand bien même sa vie n'aurait aucun résultat grand et immédiat, elle n'aura pas vécu en vain pour son pays natal.

Mais, bien que les soldats français ne payent pas de mine à la parade, en marche ils sont gais, alertes, pleins de bonne volonté, comme une troupe de chasseurs de renards. Je me rappelle avoir vu un jour une compagnie traverser la forêt de Fontainebleau, sur la route de Chailly, entre le Bas-Bréau et la Reine-Blanche. L'un des soldats marchait un peu avant les autres et chantait à tue-tête un audacieux chant de marche. Derrière lui ses camarades remuaient leurs pieds et même balançaient leur fusil en cadence. Un jeune officier avait toutes les peines du monde à garder son sérieux en entendant les paroles. Vous n'avez jamais rien vu d'aussi gai et d'aussi spontané que leur allure ; les écoliers ne montrent pas plus d'ardeur au jeu de la poursuite, et vous auriez pensé qu'il était impossible de fatiguer des marcheurs si pleins de bonne volonté.

Ce qui me charma le plus à Compiègne fut l'hôtel de ville. C'est un monument d'un tourmenté tout gothique, tout garni de tourelles, de gargouilles et de taillades, et décoré d'une demi-douzaine de fantaisies architecturales. Quelques-unes des niches sont dorées et peintes, et dans un grand panneau carré, au centre, en relief noir sur fond d'or, se dresse, monté sur un cheval en marche, Louis XII, la main sur la hanche et la tête rejetée en arrière. On voit percer dans chacun de ses traits une arrogance royale. Le pied dans l'étrier saille insolemment sur le cadre ; l'œil est dur, orgueilleux ; le cheval même semble prendre plaisir à fouler aux pieds les serfs prosternés, et avoir le souffle de la trompette dans les naseaux. Ainsi chevauche à jamais, sur la façade de l'hôtel de ville, le bon roi Louis XII, père de son peuple.

Par-dessus la tête du roi, dans la haute tourelle centrale, apparaît le cadran d'une horloge, et un peu au-dessus, trois petits personnages mécaniques, chacun un marteau à la main, dont le rôle est de carillonner les heures, les demies et les quarts, pour les bour-

geois de Compiègne. Celui du centre a une cuirasse dorée, les deux autres portent des hauts-de-chausses dorés, et tous trois ont d'élégants chapeaux à larges bords comme les cavaliers. A mesure que l'aiguille approche du quart, ils tournent la tête et se regardent sciemment les uns les autres; alors, ding font les trois marteaux s'abattant sur les trois petites cloches placées au-dessous. L'heure suit profonde et sonore, à l'intérieur de la tour ; et les trois personnages dorés se reposent de leur travail.

Je pris à leurs manœuvres un plaisir vif et sain, et j'eus grand soin de manquer aussi peu de leurs représentations que possible. Et je remarquai que même la Cigarette, tout en faisant mine de dédaigner mon enthousiasme, était de son côté un spectateur plus ou moins assidu. Il y a quelque chose d'extrêmement absurde à exposer de pareils joujoux aux outrages de l'hiver au haut d'un édifice. Ils seraient mieux à leur place sous globe, en face d'une horloge de Nuremberg. La nuit surtout, lorsque les enfants sont couchés et que les grandes personnes même ronflent dans leurs draps, ne semble-t-il pas impertinent de laisser ces personnages couleur pain d'épices à se regarder et à tinter pour les étoiles et pour la lune qui monte au firmament. Il paraît assez naturel que les gargouilles contorsionnent là-haut leur face simiesque, assez naturel que le potentat chevauche son destrier, semblable à un centurion dans une vieille estampe allemande représentant la *Via Dolorosa ;* mais les joujoux devraient être serrés dans une boîte, enveloppés dans de l'ouate, jusqu'au lever du soleil et jusqu'au moment où les enfants sont de nouveau dehors à s'amuser.

Au bureau de poste de Compiègne un gros paquet de lettres nous attendait, et, chose qui n'arriva qu'en cette occasion, les employés nous les remirent assez poliment sur notre simple demande.

On peut en quelque sorte dire que notre voyage se termine avec ce sac de lettres à Compiègne. Le charme était rompu. Dès ce moment nous étions en partie de retour chez nous.

On ne devrait avoir aucune correspondance quand on voyage. C'est bien assez déjà d'avoir à écrire, mais il n'y a rien qui tue toute sensation de vacances comme de recevoir des lettres.

« C'est hors de mon pays et de moi-même que je vais. » Je veux faire un plongeon pendant un certain temps dans de nouvelles conditions de vie, comme je plongerais dans un autre élément. Je n'ai rien à faire avec mes amis ou mes affections pendant ce temps. Quand je suis parti, j'ai laissé mon cœur chez moi dans un bureau où je l'ai envoyé en avant avec mon porte-manteau m'attendre à ma destination. Mon voyage terminé, je ne manquerai pas de lire vos lettres avec l'attention qu'elles méritent. Mais j'ai dépensé tout cet argent, remarquez bien, et j'ai donné tous ces coups de pagaie, à seule fin d'être au loin ; et cependant, vous me retenez chez moi avec vos perpétuelles communications. Vous tirez sur la corde, et je sens que je suis un oiseau attaché. Vous me poursuivez par toute l'Europe de ces petites vexations que je voulais éviter par mon départ. Il n'y a pas de libération dans la guerre de la vie, je le sais bien ; mais n'y aura-t-il pas seulement une semaine de congé ?

Nous étions debout à six heures, le jour où nous devions partir. On avait si peu fait attention à nous que c'est à peine si je pensais qu'on daignerait nous présenter une note. Mais on n'y manqua pas ; il y eut même quelques articles salés. Nous payâmes poliment à un commis désintéressé et nous quittâmes l'hôtel avec les sacs de caoutchouc sans être remarqués. Personne ne se soucia de savoir quoi que ce fût de nous. Impossible de se lever avant un village ; mais Compiègne était devenu une si grande ville qu'elle prenait ses aises le matin, et nous étions levés et bien loin, qu'elle était encore en robe de chambre et en pantoufles. Les rues étaient abandonnées aux gens qui lavaient les escaliers des portes ; personne n'était en grande toilette, sauf les cavaliers sur l'hôtel de ville. Ils étaient bien lavés par la rosée, tout pimpants sous leur dorure ; leurs visages respiraient l'intelligence et le sentiment de la responsabilité profession-

nelle. Kling firent-ils sur les cloches pour la demie de six heures, comme nous passions. Je trouvai bien gentil de leur part de me faire ce compliment d'adieu ; jamais ils ne furent mieux en forme, pas même le dimanche à midi.

Il n'y avait personne à nous voir partir que les laveuses matinales — matinales et pourtant en retard — qui déjà portaient leur linge dans leur lavoir flottant sur la rivière. Très gaies avec quelque chose de matinal dans leur manières, elles plongeaient hardiment leurs bras dans l'eau, sans paraître saisies du froid. Ce serait un travail décourageant pour moi que ce début matinal et cette première immersion froide, un travail tout ce qu'il y a de plus décourageant. Mais je crois qu'elles auraient aussi peu volontiers changé de condition avec nous que nous avec elles. Elles se pressèrent à la porte pour nous regarder partir dans les minces brouillards ensoleillés étendus sur la rivière, et nous accompagnèrent de leurs cordiales acclamations jusqu'au moment où nous eûmes dépassé le pont.

ROBERT-LOUIS STEVENSON

Traduit de l'anglais par LUCIEN LEMAIRE.

CRITIQUE DE LA PERFECTION

Les Stances de Jean Moréas

Lorsque la Muse intime ombrage d'un voile sa chanson, selon les termes du vieux satirique,

afin que son mystère
Ne soit ouvert à tous, ni connu du vulgaire,

le symbolisme répond à la retenue naturelle d'une âme accoutumée à ne se reconnaître qu'en elle-même, et qui semble ne plus vouloir chanter que pour la solitude. Telle est bien cette Muse des STANCES, revenue de la profondeur, et qui, parvenue au bord de l'Océan *qui entoure la terre*, y jette, avec amour, son âme.

Or, la forme enveloppée dans laquelle est contraint le poète, par la qualité de son émotion, de présenter sa pensée, toujours claire à la surface mais au fond secrète, la rend difficile à comprendre, au point que pour plusieurs amis des lettres un peu inattentifs elle demeure, sans qu'ils s'en doutent, impénétrable. Tel n'a vu dans les *Stances* qu'un recueil de petites poésies composées d'un quatrain, deux, trois, quatre, cinq au plus et par exception, nullement l'œuvre qui, aussi bien par le fond que par la forme justifie le titre de la présente étude. On verra que par le sens qui les relie les unes aux autres, ces prétendues pièces détachées forment un seul poème, celui de la Perfection spirituelle. Je le montrerai dans un commentaire précis et fidèle autant que possible. Certes, je ne présume pas éclairer dans

toutes ses nuances la pensée de l'auteur ; il faudrait être semblable à ce Virgile de la *Divine Comédie*, au regard duquel il n'y a pour l'âme ni voile ni masque, et tel que ceux dont il est écrit au chant seizième de l'*Enfer :* « Oh ! que circonspects devraient être les hommes avec ceux qui ne voient pas seulement l'acte, mais dont l'intelligence perçoit au dedans les pensées ! » (vers 118 et suivants). Néanmoins ce que je dirai ne sera pas insuffisant. Je rendrai facile le plus que je pourrai du mystère de cette poésie tragique, tel qu'il se découvrit à moi le lendemain d'un grand orage qui avait frappé les églises des champs, les hommes, les troupeaux, les arbres, les moissons.

***

Milton a su mettre dans la bouche de Satan des paroles qui peignent de gigantesque manière le fond de la douleur tragique. Il est possible que le même sentiment soit exprimé dans quelque autre chef-d'œuvre de la haute littérature, car la matière leur est forcément commune : à savoir les lieux communs, nommés ainsi non parce que tous ceux qui allèguent leur éternelle vérité en ont également conscience, mais parce que les âmes s'y rencontrent lorsqu'elles subissent l'épreuve profonde. Si je me réfère à ce passage du *Paradis Perdu*, c'est uniquement pour cette raison que l'exemple est plus présent à mon esprit. Précipité du Ciel par les coups redoublés de la foudre l'Ange maudit, le premier de tous les déchus, demeure étendu sans mouvement, sur un lac de feu. Puis il rassemble ses légions et leur fait part du projet qu'il a conçu de perdre l'homme, créature nouvelle chérie de Dieu. Il force la garde des portes infernales, s'élance dans le vide, traverse le Chaos et aborde enfin au seuil de l'Eden. Là il fait un désolé retour en lui-même, et sous le soleil qui répand sur le bonheur du monde sa lumière nouvellement créée il retrouve en son âme les ténèbres de l'Enfer.

Misère de moi ! par où finirai-je
L'infinie rage, et le désespoir infini ?
Par où que je fuie est l'Enfer ; moi-même suis l'Enfer ;
Et dans la plus grande profondeur, une profondeur plus grande
Menaçant encore de m'engloutir s'ouvre large,
Au prix de laquelle l'Enfer que je souffre semble un Ciel.

(Chant 4, vers 73 et suivants.)

Telle est résumée en cette plainte sans écho la premiere crise par laquelle passe une âme en train de s'approfondir. Il ne faut pas croire à la nécessité d'une catastrophe pour que prenne naissance le sentiment du tragique ou des lieux communs éternels. Disgrâces, révolutions, cataclysmes n'ajoutent rien au tragique ordinaire et permanent de la vie. Quelles que soient les circonstances qui le produisent le sens de la profondeur est toujours le même et jusqu'au décor que donne à la pensée l'imagination ; parfois Job parle au figuré comme aurait pu le faire au propre Milton aveugle. Le sentiment d'une solitude définitive, et la vanité de la gloire peuvent suffire à donner la connaissance du tragique à une âme douée pour souffrir. Et ne l'aura pas plus grande le naufragé de l'île déserte, ou le survivant unique à la destruction d'un monde. Joignez à cela les réflexions que font naître les premières mèches de cheveux blancs, marguerites du cimetière.

Mais pourquoi se lamenter lorsqu'il n'y a point de remède ? Achille encore tout rempli du malheur par la mort de Patrocle sait bien traiter la douleur de Priam : « Supporte ces maux, ne nourris point en ton âme un deuil éternel. C'est vainement que tu t'affliges sur ton fils ; tu ne le rappelleras pas à la lumière ; tu seras plutôt encore atteint de quelque autre malheur. » (*Iliade*, chant XXIV).

Avec cette pensée nous abordons les *Stances*. Il faut l'entendre dans la première qui est la clé du poème :

Le grain de blé nourrit et l'homme et les corbeaux,
L'arbre palladien produit la douce olive,
Et le triste cyprès, debout sur les tombeaux,
Balance vainement une cime plaintive.

∴

Que la sagesse alimente la fortitude, et que la plainte est stérile, vérité banale ; mais le sentiment où elle tient dans une suprême constance n'est guère que rare. Nous l'allons voir naître, croître, s'affermir à mesure que nous avancerons dans une analyse qui ne révèle pas un poème connu de tout le monde, mais qui peut le faire mieux apprécier de ceux qui l'admirent, en leur communiquant des aperçus capables d'approfondir l'intelligence qu'ils en ont. Poème, par la sublimité du sentiment et la perfection de la forme, digne d'être étudié sous l'invocation des grands noms que je me suis plu à citer dans un préambule nécessaire.

Il n'est pas bon qu'un poète soit frappé par un malheur extraordinaire, précipité par les coups redoublés de la foudre dans un abîme de maux, comme le Satan de Milton, Œdipe, Job, Philoctète, car faut-il au moins qu'il lui reste assez de force pour qu'il ne se détache pas absolument de tout. Peut-être se trouve-t-il des résistances qui sortent des infortunes les plus insensées avec un sourire ; mais mieux vaut pouvoir s'approfondir progressivement selon le cours le moins violent de la nature. On n'exige pas du poète la sincérité, mais qu'il sache produire l'illusion nécessaire assez bien pour mériter le suffrage de la vie profonde. Le grand art tempère ses effets, et désavoue l'outrance, et cela pour la raison qu'il s'adresse d'une part à des heureux auxquels il est bon de rappeler l'insécurité primordiale de la condition humaine, et de l'autre à des cœurs navrés qui ne doivent pas s'abandonner à l'excès de leur désespoir. Je compare ces

effets mesurés aux beaux coups de tonnerre profonds et infiniment doux qui commencent à gronder sur la ville au moment où je réfléchis. On songe au tragique d'un Sophocle majestueux, terrible, avec harmonie. Sans plus chercher à découvrir les secrets du cœur de Moréas, qu'il suffise de reconnaître dans les *Stances* l'accent contenu et la concentration taciturne tout à fait selon la nature du tragique.

Le premier livre contient l'exposition du sujet. L'inspiration en est didactique un peu plus que sentimentale ; toutefois les nuances qui seront développées dans les livres suivants y sont indiquées. Le poète se plaint de ses déceptions :

Hélas ! n'as-tu point vu ta plus chère amitié
Étaler à tes yeux la face du vulgaire ?

de sa solitude :

Que ce soit dans la ville ou près des flots amers,
Au fond de la forêt ou sur le mont sinistre,
Va, pars et meurs tout seul en récitant des vers :
Ce sont troupeaux encor les cygnes du Caystre.

(Les cygnes du Caystre sont très bien ceux de la Seine.)
Il regrette ses erreurs :

Eh, quoi, peut-être aussi c'était mon naturel :
Je fus doux, étant dur, et rieur, étant sombre.
Je voulus faire un dieu de tout ce temporel,
Et je traîne après moi des fantômes sans nombre.

Il pense à la vieillesse, aux premières glaces de l'âge :

Je songe à ce village assis aux bords des bois,
Aux bois silencieux que novembre dépouille,

Aux studieuses nuits, — et près du feu je vois
Une vieille accroupie et filant sa quenouille.

Figure de la Parque sans doute.

Mais en même temps se montre chez lui un désir énergique de se surmonter et de ne point proférer de vaines plaintes :

Les morts m'écoutent seuls, j'habite les tombeaux.
Jusqu'au bout je serai l'ennemi de moi-même.
Ma gloire est aux ingrats, mon grain est aux corbeaux,
Sans récolter jamais je laboure et je sème.

Je ne me plaindrai pas : qu'importe l'Aquilon,
L'opprobre et le mépris, la face de l'injure !
Puisque quand je touche, ô lyre d'Apollon,
Tu sonnes chaque fois plus savante et plus pure ?

Déjà il donne presque la formule de l'équilibre sentimental :

Triste jusqu'à la mort, en même temps joyeux,
Tout m'est concours heureux et sinistre présage ;
Sans cause l'allégresse a pleuré dans mes yeux,
Et le sombre destin sourit sur mon visage.

Cette stance rend bien le sentiment d'une âme qui s'éveille du songe tragique, pleine de larmes comme le matin.

Tout est mathématique en matière de sentiments lorsqu'ils sont parvenus à l'intensité où ils se simplifient et se réduisent au clair essentiel. Vous verrez toujours une âme finir par aimer sa douleur, et loin d'être une faiblesse, bien au contraire, c'est de la force :

Rompant soudain le deuil de ces jours pluvieux,
Sur les grands marronniers qui perdent leur couronne,

Sur l'eau, sur le tardif parterre et dans mes yeux
Tu verses ta douceur, pâle soleil d'automne.

Soleil, que nous veux-tu ? Laisse tomber la fleur,
Que la feuille pourrisse et que le vent l'emporte !
Laisse l'eau s'assombrir, laisse-moi ma douleur
Qui nourrit ma pensée et me fait l'âme forte.

Un grand désir de calme s'empare du poète vieillissant ; il oppose la quiétude et la douceur à l'incertitude et à la violence, dans une pièce toute de rêve :

Je songe aux ciels marins, à leurs couchants si doux
A l'écumante horreur d'une mer démontée...

Le premier livre ainsi se termine avec cette évocation de la mer sous le ciel où s'éteint un dernier phosphore, tandis que la vague soupire le mot de nos déchirements perpétuels. Ainsi s'achève la crise tragique et nous quitte la douleur quand elle a fait son œuvre :

Et comme le bonheur s'envole l'infortune.

***

Plus j'ai lu les stances et plus elles m'ont donné l'impression d'un ouvrage concerté seulement par les Muses, tant l'inspiration en est étrange, à la fois vagabonde et suivie, et parfaitement assimilable à celle du songe pathétique.

Un charme intérieur irrésistible attire le poète vers la beauté profonde :

Au temps de ma jeunesse, harmonieuse Lyre,
Comme l'eau sous les fleurs, ainsi chantait ta voix ;

Et maintenant, hélas! c'est un sombre délire:
Tes cordes en vibrant ensanglantent mes doigts.

Le calme ruisselet traversé de lumière
Reflète les oiseaux et le ciel de l'été,
O Lyre, mais de l'eau qui va creusant la pierre
Au fond d'un antre noir, plus forte est la beauté.

Lorsque l'on a perdu les premières illusions, si peu dignes de regret, on ne peut s'empêcher de regarder avec un peu d'ironie les frêles joies dont la plupart des hommes se contentent et auxquelles ils ne voudraient pas renoncer au prix de la mort ; cependant il y a des bonheurs qui semblent si ridicules qu'ils donnent envie de mourir :

Donc, vous allez fleurir encor, charmants parterres!
Déjà se courbent en arceaux
Et s'emplissent de bruit dans les vieux cimetières
Les arbres gardiens des tombeaux.

Couvrez d'un tendre vert, arbres, vos branches fortes ;
Quand viendra l'autan détesté,
Il lui faudra tout l'or des belles feuilles mortes,
Pour en rehausser sa beauté.

C'est la loi que le malheur se pare des souvenirs heureux.

Celui qui connaît la destinée prévoit avec une sympathie douloureuse celle des jeunes cœurs innocents.

Nuages qu'un beau jour à présent environne,
Au-dessus de ces champs de jeune blé couverts,
Vous qui m'apparaissez sur l'azur monotone
Semblables aux voiliers sur le calme des mers ;

Vous qui devez bientôt, ayant la sombre face
De l'orage prochain, passer sous le ciel bas,
Mon cœur vous accompagne, ô coureurs de l'espace!
Mon cœur qui vous ressemble et qu'on ne connaît pas.

∴

On peut intituler *Livre de la phase héroïque* le troisième. Une véritable fureur sacrée l'anime. C'est une suite de chefs-d'œuvre lyriques. Longtemps, je l'ai considéré comme le plus beau tellement, j'en avais été frappé :

Dans l'antique forêt, le vent et la cognée
Sèment de l'arbre fort les rameaux à ses pieds,
Et parmi les humains la juste destinée
Abat à chaque coup gloire, amour, amitiés.

Moins doucement la feuille à la brise soupire,
Que la branche frappée en tombant ne se plaint,
Et lorsque le malheur s'exhale de la lyre,
Tout autre chant n'est plus qu'un écho qui s'éteint.

L'avant-dernier vers de ces deux stances est d'une éloquence extraordinaire :

Vie exécrable, ô jours que corrompt l'amertume,
Je vous surmonte encor, mais mon cœur est brisé...

Ainsi nous nous figurons que c'est chose d'importance quand le cœur se brise, et que c'est la fin de tout alors que c'est le commencement de la vie supérieure. Il est temps que la lyre virile règle selon le rythme éternel nos cœurs désordonnés et que nous appre-

nions à porter noblement notre misère. Ecoutons le poète donner la formule du désespoir héroïque dans cette prière capitale que je dois transcrire en entier:

Relève-toi, mon âme, et redeviens la cible
De mille flèches d'or :
Il faut qu'avec ma main cette Minerve horrible
Frappe la lyre encor.

L'arbre portant ses fruits, le vent qui le renverse,
Sur le front d'un ami
La pâle mort, déjà, la trahison qui berce
Le soupçon endormi,

L'étoile à l'horizon, le phare sur le môle,
La coupe au cristal fin
Que j'ai jetée ainsi par-dessus mon épaule,
Toute pleine de vin,

Et chacun de mes jours, tels qu'une fleur qui passe
Sur l'onde et disparaît :
Dans mon destin comment sauraient-ils trouver place,
Cet espoir, ce regret ?

Désormais le poète n'existe plus guère comme individualité, mais comme une force de la nature :

Que je devienne l'eau, la tempête et la flamme,
La feuille et le sarment...

Cela reste encore à l'état de vœu, mais doit devenir plus profond. Il est merveilleux de voir comme les sentiments du poète percent d'abord obscurément, se précisent pour se résoudre dans la perfection. Que nous nous sentons bien en présence du mystère des

Muses ! Il cherche autour de lui des images de sa destinée et de son état d'âme : c'est le lis des plages nourri d'amertume, la rose indifférente à l'effeuillement de sa beauté, l'arbre solitaire, triste et sublime, l'Océan :

Mais ne suis-je plutôt à l'Océan semblable,
Qui, toujours florissant,
Laïsse le vol du temps passer, et sur le sable
Ecume en gémissant ?

*
* *

Le quatrième livre est une belle et calme méditation, le poète se voit flottant sur la mer au-dessus de laquelle brille la constellation des nuits tranquilles, les Gémeaux :

Tu me la dois enfin, cette faveur, ô Parque!...

Je propose comme énigme à ceux qui comparent Moréas aux petits poètes de la littérature grecque les stances dans lesquelles il s'adresse au mont Hymette :

O béros, sur tes flancs la mort du jour imprime
Le plus clair orient,
Car, comme un fruit presse, l'âme sur toi s'exprime
Du rubis souriant.

Et pourtant, ce n'est pas la joie insidieuse
D'une aimable couleur
Qui me rattache à toi, mais l'ombre pluvieuse
Qui te vêt de malheur :

C'est par elle qu'ainsi le sens de ma nature
Au tien a répondu,
Elle qui d'Apollon l'esprit plein d'imposture
A du coup confondu.

Définitivement dégagé des soucis inférieurs, il ne songe plus qu'à s'élever à une plus haute perfection de l'esprit et de l'art :

Compagne de l'éther, indolente fumée,
Je te ressemble un peu:
Ta vie est d'un instant, la mienne est consumée,
Mais nous sortons du feu.

L'homme, pour subsister, en recueillant la cendre,
Qu'il use ses genoux!
Sans plus nous soucier et sans jamais descendre,
Evanouissons-nous!

La sérénité n'est-elle qu'une inhumaine indifférence semblable à l'égoïsme d'une âme flétrie? le scrupule se présente. En définitive, la perfection réside dans l'équilibre et la mesure. Etre inhumain n'est pas être surhumain. Les hommes sont grands à proportion de leur profondeur humaine, et nous n'appelons dieux que ceux qui sont plus profondément humains que les autres :

Tout est dans la balance: il faut chercher le nombre
Qui règle les plateaux.

***

Faisons halte, maintenant et regardons en bas derrière nous. Que nous voici loin du marais où chantent les grenouilles d'Aristophane!

La hauteur où nous sommes est inaccessible aux élégiaques et aux idylliques. Cependant nous n'avons pas encore atteint le terme. Suivons les pieds chéris de la Muse qui nous montre le chemin. A peine si nous sortons de l'ombre, mais déjà plus de clarté à travers son voile nous laisse entrevoir son beau visage :

Le trésor du verger et le jardin en fête,
Les fleurs des champs, des bois,
Eclatent de plaisir, hélas ! et sur leur tête
Le vent enfle sa voix.

Mais toi, noble Océan, que l'assaut des tourmentes
Ne saurait ravager,
Certes, plus dignement, lorsque tu te lamentes,
Tu te prends à songer.

Laissons à d'autres les plaintes et les appréhensions. Il ne convient pas à l'homme fort de pleurer ses maux, mais seulement de comprendre ceux des faibles, et de joindre la douceur à la fortitude :

Paris, chant sur l'enclume
Et sourire dans les sanglots...

Pendant la crise tragique, les sentiments semblent à jamais abolis, mais si l'on a la force d'en sortir, bientôt, ils reparaissent, plus purs et réduits à leur plus exquise essence pathétique. C'est ainsi que le poète, après avoir renoncé les regrets et l'espérance, maintenant s'écrie :

Puisqu'ainsi je m'emporte au-dessus de la tourbe
Des rancœurs, des douceurs,
Que mon esprit encor peut imprimer leur courbe
Aux fuseaux des trois sœurs ;

Ah ! laissez que j'espère et que je me remembre :
La joie avec les maux
Passeront sur mes jours comme un vent de septembre
Passe sur les rameaux.

Nous touchons à la perfection spirituelle, à l'équilibre sentimental, ou, selon le symbolisme du poème, à l'Océan qui ceint le monde :

Quand je viendrai m'asseoir dans le vent, dans la nuit,
Au bout du rocher solitaire,
Que je n'entendrai plus, *en t'écoutant*, le bruit
Que fait mon cœur sur cette terre,

Ne te contente pas, Océan, de jeter
Sur mon visage un peu d'écume
D'un coup de lame alors il te faut m'emporter
Pour dormir dans ton amertume.

***

Perfection spirituelle et perfection de l'art, le livre sixième est logiquement le plus beau de l'ouvrage. Les sentiments du poète sont définitivement sortis du tragique. Il faudrait citer toutes ces stances d'une suavité pathétique :

Solitaire et pensif j'irai sur les chemins,
Sous le ciel sans chaleur que la joie abandonne,
Et, le cœur plein d'amour, *je prendrai dans mes mains*
Au pied des peupliers les feuilles de l'automne.

ce nocturne ineffable :

La lune sur le sol découpe la figure
Des tilleuls ; à l'écart
Je vais, et je rejette, au loin, de ma nature
La plus commune part.

Je sens mon rêve ici croître sans violence
Comme mûrit le fruit...

Amertume, regret, désespoir s'atténuent dans la douceur :

O jour, ô frais rayons, immobilisez-vous,
Mirés dans mes yeux sombres,
Maintenant que mon cœur à chacun de ses coups
Se rapproche des ombres.

beaux vers tragiques, d'un accent éternel, comme en attend la tragédie pour refleurir. Et voici la conclusion sentimentale du poème :

Je songe, en supputant tout le mal et le pire;
Et malgré les détours dont m'abuse le sort,
Je sens que sur ma lèvre erre encore un sourire,
Tant mon âme s'absorbe en son dieu sans effort.

Il ne faut pas comprendre que le poète ait fui sa douleur, au contraire, elle est parvenue ici à sa plénitude. Maintenant, de malheur ni de bonheur, il n'est plus question, mais d'une sereine clairvoyance mêlée d'ironie légère :

Va-t-on songer à l'Automne,
A l'Aquilon détesté,
Quand la lumière environne
La vie et le fier Eté !...

C'est enfin que nous pouvons nous écrier comme le poète dans

une des stances nouvelles qu'il eut un instant l'intention de réunir en un septième livre :

Le songe où maintenant mon âme se recueille,
Ouvre les portes du destin.

∴

Par cette glose rapide j'ai montré comment les stances forment un seul poème, analyse lyrique des trois phases sentimentales que traverse une âme appelée à la perfection : misère, fortitude, sérénité. Ceux qui prendront la peine de l'approfondir en son abondance toujours essentielle verront que je n'ai rien fait sinon que mollement effleurer le sujet.

Mise hors la substance, il convient de regarder le mérite poétique proprement dit. Les mauvais poètes ont des faux brillants qui frappent.

Mais la perfection est chose plus celée.

Les véritables beautés, plus lentes à se découvrir, touchent plus profondément et retiennent davantage. Selon la critique impersonnelle du grand art, elles résident avant tout dans le style, non pas le don verbal, comme je l'entends, qui en diffère ainsi que la fougue de la force. Celui-là est un grand poète qui est d'abord un grand écrivain capable d'enrichir la langue tout en se maintenant dans la tradition la plus constante. Outre les beaux traits remarqués au cours de ce commentaire, je veux en rapporter par plaisir quelques autres.

Toi qui prends en pitié le deuil de la Nature
Et qui laisses tes sœurs flatter l'éclat du jour...
Pour moi, l'amour n'est plus cette source de larmes
Où je buvais avidement...

Plein d'angoisse le temps rampait entre nous deux...
Mais je m'élance hors la Parque et le malheur...
Moi qui porte Apollon au bout de mes dix doigts... etc.

Voilà bien des exemples de « cette force de style et cette vivacité d'expression qu'on cherche dans les ouvrages, et qui les font durer ». C'est Boileau qui parle, dans une lettre à M. de Maucroix datée du 29 avril 1695. Je donne la suite, bonne et profitable leçon qui sert bien à mon propos. « Plus les choses sont sèches et malaisées à dire en vers, plus elles frappent quand elles sont dites noblement, et avec cette élégance qui fait proprement la poésie. Je me souviens que M. de La Fontaine m'a dit plus d'une fois que les deux vers de mes ouvrages qu'il estimait davantage, c'étaient ceux où je loue le roi d'avoir établi la manufacture des points de France, à la place des points de Venise. Les voici; c'est dans la première épître à Sa Majesté :

Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
Que payoit à leur art le luxe de nos villes.

« Virgile et Horace sont divins en cela, aussi bien qu'Homère. C'est tout le contraire de nos poètes, qui ne disent que des choses vagues, que d'autres ont déjà dites avant eux, et dont les expressions sont trouvées. Quand ils sortent de là, ils ne sauraient plus s'exprimer, et ils tombent dans une sécheresse qui est encore pire que leurs larcins. Pour moi, je ne sais pas si j'y ai réussi ; mais, quand je fais des vers, je songe toujours à dire ce qui ne s'est point encore dit dans notre langue. »

Quant à la cadence, comment ferait-elle défaut chez un poète d'une personnalité à ce point énergique ? Il est oiseux autant que facile de montrer comment elle s'accorde, ainsi que le son, avec la pensée ?

Dans l'antique forêt, le vent et la cognée
Sèment de l'arbre fort les rameaux à ses pieds...
Mais vous m'étiez jadis, Muses, comme une forte

Liqueur riche en chaleurs...
Quand vous venez sans cause agacer sous mes doigts
Une corde vouée à la mélancolie?...
Encor sur le pavé sonne mon pas nocturne...

et cette pièce où le bruit de l'onde flottant sur le bord est contenu :

Quand je viendrai m'asseoir dans le vent, dans la nuit...

Chaque stance tient bien assise sur ses rimes. Ce n'est pas au hasard que les unes sont dites masculines et les autres féminines, ni au hasard que le poète en remet le choix. En général, il faut observer que la rime masculine a quelque chose de plus décisif et de plus tranchant, tandis que l'autre semble plus molle et plus indéterminée :

Que, sans m'inquiéter de ce qui trouble l'homme,
Je croisse verdoyant
Tel un chêne divin, et que je me consomme
Comme le feu brillant!

. . . . . .

Je vous entends glisser avec un secret bruit
Là-bas sur la pénombre verte.
Entrez dans ma maison, ô souffles de la nuit,
J'ai laissé la fenêtre ouverte!...

Mais ce sont là choses, me dira-t-on, que chacun apprend à l'école, bien que beaucoup de rimeurs paraissent les ignorer. J'en conviens et passe. Les *Stances* sont parfaites comme elles doivent l'être, rien de plus. Cela seul existe qui est parfait : telle est la dure loi. Acceptons pour nous-mêmes la rigueur dont nous usons secrètement à l'égard des autres, et sachons que malgré nos complaisances réciproques, nous serons jugés en fin de compte avec la plus grande sévérité.

∴

Du point de vue où nous ont portés les *Stances*, il nous est possible de formuler une juste appréciation critique. Que Moréas soit un classique, je l'admets, si par là on veut dire que son art est approuvé par celui des poètes de la grande lignée qui ont subi l'épreuve des siècles, que, par exemple, Racine et La Fontaine eussent aimé ce livre. Il est classique puisqu'il s'est évadé de toute imperfection spirituelle et sentimentale, c'est-à-dire du romantisme. Mais il est encore dans cet ouvrage un romantique, à cause de cette douloureuse recherche de la perfection à laquelle semblent être parvenus sans effort un Aristophane, un Sophocle, un Homère, un Thucydide et que nul n'a connue en France depuis Racine et La Fontaine qu'il convient pour cela de nommer plutôt le divin, que le bonhomme. Cette critique de la perfection spirituelle me paraît quelque chose comme le carnet de notes de Sophocle mûrissant, ou encore d'un Aristophane, car il faut être un esprit parfait pour se montrer un grand comique, et avoir traversé les mêmes crises du sentiment ; le Haut comique étant du tragique surmonté.

Moréas rentre dans la grande tradition et nous y ramène ; il est l'Orphée de la douleur contemporaine à laquelle il donne conscience de ses désirs obscurs. L'accès nous devient facile de la perfection spirituelle loin de laquelle les romantiques se sont tordus les mains de désespoir. Je compare les *Stances* à un escalier de diamant qui s'étage depuis le gouffre jusqu'à la région de la pure lumière. Nous sommes en présence de l'un des chefs-d'œuvre de la littérature française, et je souhaite que leur portée une fois aperçue, leur influence soit profonde.

La perfection est absolue, universelle, quoique non commune et fermée au vulgaire. Une heureuse nature y parvient par la seule critique des sentiments, et ceux que nous honorons du nom de nos

classiques y sont parvenus aussi spontanément que les Grecs, bien qu'ils aient dû les imiter :

L'invention des arts étant un droit d'aînesse.

Ne dites plus que Moréas exalte l'art grec par esprit de clocher ou qu'il le sent mieux que nous à cause de son origine. Est-il athénien ? Certes, mais de l'Athènes qu'il faut chercher dans le monde intérieur et qui est la patrie de tout esprit parfait.

Après les *Stances*, Moréas ne peut guère attendre de fruits de la même veine. Elles sont le chant du Cygne de son individualité. de toute individualité :

Mon âme et la douleur sur le sombre chemin
Passent, et n'ont rien à se dire.

Ce ne sont point là les sentiments de l'âge, mais de la simple maturité. Vraiment, nous devrions être quittes de toute imperfection d'esprit à vingt-cinq ans pour qu'il nous reste le temps de nous montrer des hommes. Par delà les sentiments extrêmes, le grand art commence. Moréas ne doit plus désormais, comme les romantiques, être un personnage, mais un poète tragique. Dans la haute région, joie et douleur se confondant, seule une poésie impersonnelle est possible ; non telle que d'un Leconte de Lisle :

Car le seul juste point est un jeu de balance.

Là se tient la compagnie des tragiques et des comiques parfaits. Je ne pense pas que Moréas fasse un grand comique, il est plus naturellement solennel. En considérant sa complète expérience psychologique et ses goûts actuels, on peut présager qu'il nous donnera, si quelque dieu ne s'y oppose, des tragédies véritables, réunissant les plus rares mérites : force de style et profondeur de sentiment.

ÉMILE GODEFROY

SULLY-PRUDHOMME OU VIELÉ GRIFFIN ? (*)

J'achève de lire *Plus loin* de Francis Vielé-Griffin. Comme les autres livres de ce poète, je l'ai tout de suite aimé ; comme il arrive pour tous les livres qu'on aime autant qu'on admire, je ne puis me borner à sa lettre. Par delà chaque ligne et son réfléchissement en moi, l'œuvre, l'homme me sollicitent.

Je groupe arbitrairement autour maintes choses étrangères. Or, si je choyais le dessein, dès longtemps, de concentrer sous le nom de Vielé-Griffin les jeunes affirmations lyriques et de m'en expliquer en quelque prose, un livre paraissant du maître ravive ce désir et ne me laissera de paix, que je ne l'aie contenté.

Je dois à chacun d'abord de justifier la question comme je la pose : Sully-Prudhomme ou Vielé-Griffin ? En vérité, je ne pars pas d'un si étroit scrupule. Je cherche un maître, mon enquête m'en révèle un, de bons conseillers et quelques apparences m'en indiquent un autre : je dois choisir.

Entendons-nous : il ne s'agit pas d'élire un successeur, dans ses dignités quasi-officielles, à M. Léon Dierx ; il ne s'agit pas de prendre un poète pour modèle, de s'asservir à l'imiter, d'ériger en lois les formules de son art individuel. Pourtant, je me désespère d'un défaut unanime d'orientation. Depuis vingt-cinq ans que l'on quête du nouveau dans le domaine de la poésie, ceux-ci se tournent vers le Parnasse, ceux-là vers le Romantisme, d'autres vers Ronsard et vers

* A propos de : *Plus loin* de Francis Vielé-Griffin, *Mercure de France*, 1906.

Malherbe; quant au Symbolisme, il est trop près de nous pour que les nouveaux venus osent s'en réclamer directement. Ils ne peuvent nier qu'il s'impose comme fait; mais ils seraient bien désireux de faire autre chose. Puérilité. Ils disent: Notre éclectisme. Je n'en conteste pas l'élégance; mais qu'on prenne garde que le poète est un homme de foi, non d'essence, un dilettante. Qu'on prenne garde aussi que, si cette foi peut être dans l'enthousiasme révolutionnaire aussi bien que dans la religion d'une discipline, il n'en est pas moins vrai qu'un siècle de révolution et d'outrance individualiste appelle un tassement, un classement des résultats. Ajoutez que, nul événement social ou intellectuel n'ayant bouleversé le monde depuis trente ans, nos besoins sont toujours les mêmes, avec un peu de lassitude sans doute et quelque nostalgie d'une affirmation solide. Irons-nous, pour le plaisir de nous distinguer, renverser les derniers monuments respectables? Ainsi fit Malherbe; mais, sous prétexte de réagir contre Ronsard, il s'empressa de se l'assimiler en le purifiant, en le desséchant. Donc, pourquoi vouloir coûte que coûte innover, pourquoi ne pas reconnaître l'influence nécessaire des générations qui nous déterminent (fût-ce dans la réaction — ce qui n'est point le cas), pourquoi ne pas accepter la tradition qui nous est transmise, le plus totalement? J'espère qu'il est superflu de rappeler à mes contemporains le sens de la vénération et de la joie qui s'y attache, toute d'équilibre : à vénérer ceux qui se continuent en nous, nous connaîtrons les bienfaits d'une certitude du cœur. Je le reconnais, un culte anonyme est malaisé. C'est faute qu'une tête ait dominé le récent mouvement poétique, que nous ne nous inclinons pas. Eh bien ! je prétends qu'un homme toujours résume une tendance ou une école, et je désigne : Vielé-Griffin.

∴

S'il faut raisonner mon sentiment, je le fais sans trop de difficulté. De ceci, avant tout, je suis frappé : c'est chez Vielé-Griffin que le

symbolisme est le plus purement symbolisme; c'est chez lui, je veux dire, que les caractères de la poésie du dernier quart de siècle apparaissent les plus forts et les moins mélangés, en même temps qu'ils sont alliés à la plus grande somme de cette éternelle matière lyrique et de cet héréditaire dépôt français, fonds intangible de tous les poèmes par nous rêvés.

Les dons de Vielé-Griffin sont d'un grand poète : l'abondance de l'inspiration, l'intensité et la variété de l'émotion ; puis, le secours constant de la forme appropriée, l'image neuve à la fois et naturelle pour être cueillie à même la vie et la nature, le rythme nombreux, divers, musical. Si je veux les dénombrer, pour ma joie, sa lyre m'apprend la gamme des sentiments humains qu'il y fit chanter : l'orgueil, la noble assurance qui sied à l'artiste conscient et qui se dresse en ces cris :

... je doute,
non certes de ma journée ;
j'ai vécu au mieux le poème...

ou bien :

Cependant, dans le bruit des hoquets et des rires,
notre voix sûre n'a pas fléchi ;
qu'il faille d'autres chants dans l'aube qui blanchit,
nous avons dit au vent les mots qu'il fallait dire.

La vénération, que son *In memoriam Stéphane Mallarmé* illustre si magnifiquement :

Maître, vous vivez
de cette vie plus haute et immortelle,
de cette vie invectivée,
la vie de ceux qui procréèrent leur âme

et naquirent de leur volonté,
invulnérables au rire infâme,
joyeux d'avoir vu la beauté.

Une foi jeune et généreuse, une large humanité qui l'incline vers les humbles pour lui faire découvrir jusqu'en leurs âmes, jusqu'en leurs gestes, l'omniprésente beauté. C'est tout le secret sublime de l'*Amour sacré*. Partout enfin, le balancement nécessaire des joies fortes et des saines douleurs, partout et surtout l'amour de la vie sous toutes ses formes les plus pures, bientôt amplifiées en symboles : cette splendide *Hélène* et, plus récents, ces fins tableaux de *La Partenza* :

N'est-il une chose au monde

. . . . . .

qui ne soit comme une âme en notre âme,
comme un geste guetté que l'on suive
et qui réclame et qui proclame
et qui vaille qu'on vive ?

D'autres sentiments accusent en Vielé-Griffin le moderne. Ce n'est pas, comme chez Rimbaud, Laforgue, Verhaeren, la persistance fréquente de ce qu'on a dénommé la folie de Charles Baudelaire, ce goût du rare, de l'étrange et du morbide. Non plus, comme d'autres contemporains, restés aux trois quarts des romantiques, il ne compromet son art par l'excessif souci du mot et le clinquant du vocabulaire, par la vision de l'extraordinaire et du monstrueux, par un pessimisme exaspéré. Chez lui tout est simplicité, franchise, optimisme. Mais, encore que son œuvre respire la santé et la joie de vivre, ce poète est de notre temps essentiellement, si l'on considère en lui le chantre de l'action et de l'effort pour l'effort, et cette passion

du mouvement par quoi il définissait le symbolisme ; n'est-ce pas lui qui clame à saint Michel apparu :

Tu enivres ma pensée,
Archange des énergies.
La beauté est en soi et sans but
Que soi-même éternellement
Comme le fruit de l'amour est lui-même.

Moderne, il l'est différemment par la subtilité de sa psychologie, tout occupée d'une conscience subliminale (1) et par l'acuité de sa vision intérieure ; par cette conviction, commune à Shelley, Wagner et Mallarmé, que la réalité est une création de notre âme et l'art, une récréation superposée (2) ; par le sens du mystère dont nous retrouvons aujourd'hui la source dans la notion du continu, dans le sentiment que tout se compénètre, matériel et spirituel :

Et le pain se fait rose, et la rose est du pain.

Cette atmosphère d'idées où baigne l'œuvre de Vielé-Griffin devait lui suggérer les procédés de son art.

Je prends le poète dans l'état d'extase ou, comme l'imagine Platon, possédé du Dieu. Cette crise lyrique qui le détermine, diffère de toute extase passive en ce qu'il y coexiste une volonté de la répandre au dehors. La raison de l'œuvre est de communiquer l'état d'âme, dont un motif extérieur, un sentiment même ne sont que l'occasion ; elle est qu'un rayon essentiel de l'âme-foyer colore originalement telle âme offerte. Mais une émotion, celle du poète particulièrement, existe comme un tout, maître de tout lui depuis les plus hautes régions de l'intelligence jusqu'aux pures manifestations corporelles. Essayer d'en décrire l'occasion extérieure, c'est nier

1. Cf. *Au Seuil.*
2. Cf. *Le Poreher, Le Fossoyeur.*

l'unité fondamentale de l'émotion, c'est nécessairement la trahir et la mutiler, sans aucune chance de la reproduire. Au contraire, accumuler au fond d'une conscience, réceptacle des notations imperceptibles, c'est faire converger l'esprit par un jeu commun d'associations d'idées, vers un état total indéfiniment approché de l'état premier. Si à cette suggestion progressive vous ajoutez le prestige d'une harmonie, j'entends dans la conduite du poème et la sériation des images, aussi bien que dans la plénitude et l'enchaînement mesuré des sons, vous amènerez l'esprit à un état d'équilibre tel que, devant la parfaite ordonnance de la fiction que vous lui faites construire, il s'y songera mouvoir dans un monde réel : l'activité de l'esprit aura joué son rôle. Supposez ensuite que le même esprit se recompose la même attitude à des fins diverses et qu'il l'adapte par exemple du particulier au général ou inversement, de l'idée à la matière ou de la matière à l'idée, — ceci évoquera ce qui est plus loin, ce qui s'y mêle et s'en échappe, toute forme se révèlera spirituelle, toute idée sensible. Que l'esprit enfin parvienne à jouir de l'œuvre en une fois intégralement, elle sera une réalité supérieure, dégagée des concepts de matière, de forme, d'idée et tout cela à la fois indécomposablement ; synthèse active, animée, se suffisant à soi, et simplement : réalité supérieure. Si je prends à la lettre, maintenant, le mot grec : symbole, qui signifiait proprement un signe de reconnaissance dans la coutume de l'hospitalité, je trouve qu'il s'applique précisément aux moyens expressifs d'un art, où tout est représentatif de tout le reste, où l'âme reconnaît chaque signe et s'écrie : O poète, vous êtes mon frère ; votre émotion, joie douleur et pensée, je la fais mienne ; je vous accueille sous mon toit, et nos vies, cette minute, participeront l'une de l'autre.

Tel, le symbolisme m'a paru se livrer au lecteur d'*Hélène*, de *Mélissa* et de *Sainte-Jeanne ;* et n'est-ce pas le plus pur vers quoi nous aspirions ? Les procédés dont j'ai essayé de faire la somme ne sont étrangers à aucun poème ; mais le courant des idées et des sen-

timents — ce triple courant : subconscient, activité mentale, notion du continu, à quoi j'ai montré que correspond la démarche de l'esprit envers une œuvre symboliste, — devait leur prêter, dans la poésie récente, une importance capitale et universelle. Or Vielé-Griffin, en rejetant tout secours accessoire, romantique et décadent, en a fait plus réellement, et absolument si je puis dire, un moment de l'âme poétique française.

Il me reste à considérer en Vielé-Griffin la qualité nationale.

Vous m'objectez son origine étrangère ? Il est d'une vieille souche lyonnaise qui, transplantée, ne fit que prouver sa vigueur et la conserver sauve de nos contagions néo-byzantines. Il nous revient, d'une trempe forte, et par une culture solide, par la contemplation des horizons vitaux, s'assimile tous les secrets de la race. Il sait la discipline grecque. C'est en Touraine qu'il s'est fiancé à la nature et toujours il l'évoque telle qu'il l'a aimée au pays de Loire. Il puise le sentiment populaire à ses sources, religieuses, héroïques et tendres, plus profondément que n'avaient fait les romantiques (1).

Il a le goût classique de l'investigation précise et de la généralisation harmonieuse : les personnages sont souvent des caractères tracés de main de maître, — les suivants d'Yeldis ; ses tableaux sont composés ; le symbole enfin implique une généralisation ; individuel, étant poète, il s'élargit jusqu'à embrasser le monde et lui prête sa vie. — Ce concours fait de lui un chef de type occidental.

Je lui entends reprocher l'anarchisme de son art. Ne s'aperçoit-on pas que sa conception du vers-libre est une réforme dans le double sens naturel et traditionnel, puisqu'elle tend à évaluer plus exactement les syllabes et à régénérer l'alexandrin, en l'isolant aux places d'honneur, en le préservant des dislocations brutales, enjambements et brisures. Depuis qu'il use du vers-libre, Vielé-Griffin n'écrit plus que des alexandrins irréprochables ! Si pour le reste sa forme nous

1. Cf. principalement *Les Joies, Phocas le Jardinier, Wieland le Forgeron.*

satisfait par les grandes constructions d'ensemble, mais nous semble échapper à toute formule imitable, il faut y admirer l'effort d'un tempérament robuste à se créer son mode convenable d'expression, et cet accord réalisé.

Aussi bien, dans la condition actuelle des mœurs et des talents, avons-nous moins besoin d'un modèle que d'un exemple. Celui de Vielé-Griffin s'offre à nous, beau d'indépendance ; et je le désigne surtout pour cela qu'à travers son œuvre, une et vivante, nous pouvons vénérer une personne, un homme.

∴

Voilà cette rareté sur quoi je convoque l'attention : un homme. Mais, si j'ai détaché celui-ci d'une élite des poètes excellents, c'était pour glorifier en lui la figure nette et le sens intime de toute une pléiade non pour diminuer les autres. Encore moins supporterais-je le reproche d'accabler, au profit du même, un artiste probe et désintéressé, qui est d'un *autre* temps : Sully-Prudhomme. Ce sont ses admirateurs, en l'opposant à mon élu comme un maître en qui le passé se résume et s'amorce l'avenir, qui m'ont défini le champ de la discussion : je m'y place.

Est-il vrai que l'œuvre de Sully-Prudhomme soit représentative de la tradition la plus intégrale ? Volontairement il s'est tenu à l'écart de toutes les tentatives de rajeunissement. Peut-être même ne pouvait-il les comprendre, et j'y consens, puisque lui-même insiste sur le rôle de l'habitude en art et nous avoue qu'aux alentours de la vieillesse, une noble routine le prédisposait à s'offusquer des innovations. Il enferma sa pensée dans un vers moins aéré que celui des classiques, moins souple que celui des romantiques, forme si arbitraire et si purement arithmétique qu'elle n'est plus qu'un squelette de nos mètres anciens, sans l'espoir d'aucune vie en elle. Et la faute en fut qu'il voulut puiser de l'eau à une citerne desséchée,

cependant qu'une source vive jaillissait auprès. Il est intéressant de rappeler que des études philologiques sérieuses révèlent l'origine de la strophe analytique dans certaine laisse de notre moyen âge, et de constater, avec M. R. de Souza, que le vers libéré est l'aboutissement d'une évolution régulière. Mieux, quoi que l'on pût penser *a priori* de ces formes neuves, des œuvres aujourd'hui les ont consacrées : il suffit ; elles font partie du patrimoine de ceux qui naissent à l'Art ; comment s'en dépouilleraient-ils ?

Avec quelque vraisemblance, on me déclare que la poésie de Sully-Prudhomme, dans sa plus récente manière, répond merveilleusement aux aspirations de ce jour et contient le germe de toute une poésie future.

J'adopte cette définition que M. Brunetière donne de la poésie : une métaphysique manifestée par des images et rendue sensible au cœur (par métaphysique il entend : une conception du monde, une théorie des rapports de l'homme avec la nature ou de l'homme avec l'homme). Cette formule mettrait d'accord tous les théoriciens d'à présent, y compris, à ma joie, les Intégralistes, amis de M. Sully-Prudhomme. Il s'agit, en somme, de faire de la grande poésie, d'élever le niveau de l'inspiration. Toutes les hautes conceptions humaines demandent à s'exprimer ; celles d'aujourd'hui, l'étiolement de la foi dogmatique, commandent au poète de leur donner une voix. Mais quelles sont-elles ?

Comme il m'a été facile d'indiquer, à propos de Vielé-Griffin, quelques caractères saillants de l'état d'esprit contemporain, de même il apparaît qu'ils sont absents de l'œuvre de Sully-Prudhomme et que ce qui tient ici leur place est contradictoire à notre foi.

Sully-Prudhomme est d'une génération qui put reconnaître un jour, dans l'*Avenir de la Science*, son credo ; nous, sans parler de faillite — mot trop équivoque d'être trop fameux — nous mettons la science à son rang, son rang honorable, et, l'ordre une fois rétabli dans les frontières du connu, nous nous penchons de nouveau sur le mys-

tère. Encore, avec de grands savants (1) plaçons-nous moins notre orgueil dans la stabilité de nos conquêtes que dans la puissance de notre illusion. La science, même constituée, ne nous est pas un dogme absolu, mais une construction relative à notre esprit, et qui se meut avec lui. Par là, nous toucherons au positivisme et Sully-Prudhomme s'en éloigne.

De même, il a sur la philosophie des naturalistes et des Parnassiens l'avantage de considérer le monde sous l'aspect de l'homme ; mais nous le dépassons, en ce que nous exigeons de l'homme son essentiel : cette gerbe d'activité sensible qui le constitue et à quoi l'intelligence ordonnatrice n'est qu'un élément qui s'ajoute. Le rationaliste de notre poète, héraut du tout-puissant entendement, nous ramène à une philosophie défunte qui est un peu celle de Kant et beaucoup celle de la gauche hégélienne telle qu'elle fut introduite en France, doctrine de seconde et de troisième mains.

Une autre face de Sully-Prudhomme, quoique plus ancienne, est plus neuve : sa poésie d'analyse intérieure. Certes il y fait preuve d'une sensibilité ténue et d'un raffinement tout moderne, mais non d'une disposition de poète ; il s'observe penser et se décrit, comme un psychologue qui saurait bien sa langue ; en général, si j'excepte quelques pièces vraiment fortes, comme les *Chaînes*, il ne sent ni ne fait sentir son âme.

Malgré moi, et que je haïsse la manie des parallèles, ses poèmes de la *Vie intérieure* s'opposent naturellement en moi aux *Cygnes* de Vielé-Griffin. Veut-on saisir la différence de façon ? Il suffit de lire l'*Imagination* et le *Fossoyeur*. Le sujet n'est pas loin d'être identique ; mais alors que Vielé-Griffin nous fait réellement vivre la pensée de son fossoyeur, qui crée le paysage et tout ce qu'il voit au monde, « du grand regard de ses vingt ans », Sully-Prudhomme énonce :

1. MM. Poincaré.

J'imagine ! Ainsi je puis faire
Un ange sous mon front mortel !
Et qui peut dire en quoi diffère
L'être imaginé du réel ?

Puis il développe cette proposition en phases logiques, et termine par cet aveu :

Bien heureux les fous dont l'idée
prend le solide état des corps !

. . . . . .

Les yeux mêmes croient leurs mensonges.
Ils sont plus créateurs que moi !

Ailleurs, il s'adresse à la mémoire et disserte :

En vain tombèrent les grands hommes
aux fronts pensifs ou belliqueux :
ils se lèvent quand tu les nommes,
et nous conversons avec eux.

Ne pense-t-on forcément à cette simple évocation du maître mort, qui se trouve dans *In memoriam Stéphane Mallarmé :*

Maître qui donc disait que vous étiez mort ?

Je serais tenté de pousser plus loin la comparaison. Cette froide *justice* me fait songer, avec regret, au brûlant *Amour sacré*, poème des dévouements humbles et des grandes révoltes, par quoi le poème de l'histoire s'accomplit. Enfin Verhaeren a écrit des pages d'une aussi haute intention que le *Bonheur*, lui qui chante les grandes conquêtes de l'esprit humain et l'essor vertigineux de nos sociétés. Mais quoi les passionne, par exemple, dans la science ? Moins les résultats obtenus que la beauté gigantesque de l'audace et l'im-

mense effort de la recherche ; cela par quoi elle participe de l'infini, non du borné : non de la mort, mais de la vie.

A la place du poème didactique, où la forme et la pensée se juxtaposent, et se gênent et n'intéressent que la surface de l'esprit, nous voulons le poème tel : un mouvement, dans l'âme, de la vie, un mouvement qui soit par soi-même un chant, et qui entraîne dans les autres âmes un mouvement pareil.

Cette nécessité du lyrisme est si forte que Sully-Prudhomme plus d'une fois l'a formulée pour son compte. Malheureusement, sa tournure d'esprit et son éducation, son souci constant de bien concevoir et d'exprimer clairement, ont tué, en lui, le poète. A peine s'est-il abandonné au vol de son inspiration que, pour la raisonner, il se retourne — et tombe. Il a pressenti les sources d'une poésie future ; mais il n'a pas eu la force de les projeter hors de l'abstrait ; il reste un immobile ; il ne peut être un exemple.

***

Pour conclure, sur un besoin d'élargir notre poésie, les esprits sont d'accord ; sur les moyens techniques, ils diffèrent. Ceux-ci, au nom de la tradition, répudient le symbolisme et ses instruments ; ceux-là y reconnaissent déjà une tradition, qu'ils n'aspirent qu'à vivifier. La vanité de leurs efforts réduit les premiers à chercher asile sous l'autorité d'un grand nom, que les dates ont mis hors du débat. Avec les autres je préfère œuvrer, plutôt que nier des faits, et je résous symboliquement la situation à cette interrogation : Sully-Prudhomme ou Vielé-Griffin ? sans mépris assurément pour le premier, mais avec un mâle accent d'espérance et de foi quand je nomme le poète des *Cygnes*, de la *Clarté de Vie* et de l'*Amour sacré*.

MAURICE DE NOISAY

ALICE LA BORDELAISE

« Je n'ai pas vu Toulouse, je n'ai voyagé que pour aller à Biarritz, à Arcachon, à Luchon, avec mon bandit d'ami comme je l'appelle toujours. Nous allions là, parce que dans ma famille on ne savait pas que nous étions ensemble, pour être libres... C'est lui qui m'a débauchée. Il m'a endormie pour m'avoir. J'étais fiancée. Je n'étais pas faite pour faire la noce. Il a faussé ma vie. Je me serais mariée et j'aurais mené une vie honnête : c'était mon goût.

« Je travaillais chez Mme Dubois. Lui, il venait souvent et il me faisait la cour. Mais je ne répondais pas. Il aurait voulu me donner des rendez-vous et m'accompagner quand je sortais, mais comme mon fiancé venait au-devant de moi, ça le gênait. Cependant il était très amoureux de moi et je le préoccupais beaucoup. Il me faisait peur. C'est que, dès que je l'avais vu, j'avais pensé : Cet homme-là sera quelque chose dans ma vie... Un jour, Mme Dubois, avec toute sa famille, était partie à la campagne pour trois jours, et elle m'avait donné la garde de sa maison : j'étais donc seule. Je m'étais mis à la fenêtre et je regardais dans la rue ; tout à coup, je le vois arriver, lui, en bicyclette ; j'ai tremblé. Il est entré. Il me dit : « Mademoiselle, j'ai une migraine horrible, vous ne pourriez pas me donner un verre d'eau ? » Je le lui donne. Il me dit : « Voulez-vous sentir quelque chose de bon ? » — « Voyons qu'est-ce que c'est ? » Il me tend son mouchoir, je ne sais pas ce qu'il avait mis dedans, je l'ai respiré, et je suis tombée endormie comme un plomb. Alors il a fait de moi ce qu'il a voulu, je ne me suis réveillée qu'à deux heures du matin. Il était à genoux devant moi et il pleurait.

« Alors, après, il a fallu que je lui cède quand il le voulait. Il avait une volonté de fer. Quand il avait envie de quelque chose, il l'avait. D'ailleurs ses ouvriers le craignaient. C'était un ingénieur. Donc il a voulu me meubler une maison et m'entretenir. Mais moi, je tenais à ce que mes parents ne sachent rien : j'ai refusé. Alors il a inventé quelque chose : soi-disant qu'il avait besoin d'une fille très honnête pour tenir sa maison... Et comme il connaissait mon beau-frère qui était à la direction des Douanes, et auquel il avait souvent affaire, il lui en a parlé, et je suis entrée chez lui tout naturellement. Là, personne ne me commandait, j'étais la maîtresse, je dirigeais tout, il est vrai que je tenais très bien la maison : j'avais suivi des cours de cuisine, et j'étais très entendue.

« Mes parents ne se sont pas doutés de rien. Mais ils ne trouvaient pas très convenable que je sois ainsi chez un homme célibataire ; d'autant plus qu'on ne lui connaissait pas de maîtresse. Alors on me plaisantait quelquefois, pas mes parents, mais les autres... Quant à mon fiancé, il nous a suivis une fois. Alors il m'a fait une grande dispute, il m'a appelée fausse, fourbe, et tout ce qu'on peut dire à une femme...

« Mais je n'aimais pas beaucoup mon ami, je ne devais pas lui donner beaucoup de plaisir ; les premières fois, je pleurais toujours ; après quelquefois, j'étais plus gentille, parce que j'avais pitié de lui, de le voir si malheureux. Alors il m'achetait des bijoux, mais je me moquais bien de ce qu'il m'achetait. Et d'ailleurs, je ne pouvais pas les mettre, ni dans la ville, ni à la maison, je ne pouvais les mettre qu'en voyage. Il avait eu autrefois des femmes qui l'aimaient et dont il se moquait. Aussi disait-il que j'étais son châtiment.

« Deux fois, j'ai voulu partir, mais il me rattrapait à la gare, et il me ramenait chez lui. Enfin j'ai dit que : non, je ne voulais plus rester ! et je suis venue à Paris. Il m'a suppliée de rester, et comme je ne voulais pas, il a dit qu'il me retiendrait mes bijoux, mes belles toilettes, et l'argent qu'il m'avait placé. Il l'a fait. Je suis partie tout

de même. Il m'a dit qu'à Paris je serais malheureuse, que je connaîtrais la misère, qu'il me ferait crever de faim. Mais je voulais partir.

« Quand je fus à Paris, il m'écrivit une lettre où il me disait encore de revenir, qu'il était temps, qu'on ne se serait pas aperçu de mon absence...

« Puis il vint pour me chercher. Mais je ne voulus pas le suivre, je ne voulus pas même le suivre à son hôtel. Je lui dis : « Gardez l'argent que vous m'aviez donné, mais les bijoux et les toilettes dont jamais vous ne ferez rien, laissez-les moi. » Il me dit de revenir. Je dis : « Non ! pour la dernière fois ! ». Et je lui dis aussi : « Rendez-moi mes affaires maintenant, car après il sera trop tard, je vous jure que je ne vous les redemanderai plus jamais. » Il me dit qu'il me forcerait bien à les lui réclamer encore... Mais depuis deux ans que je suis à Paris, je n'en ai rien fait, et je ne le ferai jamais.

C'était au commencement de l'Exposition. Je trouvai une place de lingère à l'hôtel de Londres, rue de Castiglione. Je sortais du luxe, cependant je me plus dans cette vie modeste, parce que j'étais libre. Et puis la maison était agréable, il y avait beaucoup d'étrangers. On travaillait dans une petite pièce d'où l'on voyait la cour où ils passaient tous, c'était gai ; et puis les deux lingères qui étaient avec moi étaient gentilles.

« Alors j'ai reçu des billets d'amour d'hommes de tous les pays, des Russes, des Anglais, des Allemands, des Grecs. Il y avait là le Chambellan de Grèce qui aurait bien voulu de moi ; quand il me rencontrait dans l'escalier, il me lançait son mouchoir sur la tête, il me disait : « Il faut que je déchire quelque chose pour que vous veniez coudre dans mon appartement. » Et quand je passais à côté de lui, il me montrait de la main à ses amis en disant : « Voilà mon béguin... » Mais il fallait que je sois très sérieuse, car le directeur et le comptable me faisaient aussi la cour. Aussi ils me surveillaient. Et si j'avais fait la moindre des choses, tout le monde l'aurait su.

Cependant voilà : si j'avais été la maîtresse du prince de Grèce, je serais devenue une grande cocotte !.. Il est resté dix jours, puis ils sont repartis.

« Je me plaisais bien dans cette maison-là, et puis c'était gai, dans une belle rue et au cœur de Paris. Et le personnel était très gentil. Mais la gouvernante était mauvaise, elle m'a cherché noise. Ce n'est pas, pourtant, que je n'étais pas simple. Toujours en noir. Mais elle disait que je me parfumais : « Non, madame, je ne me parfume jamais. » — « Ne parlez pas sur ce ton-là, mademoiselle. » — « Mais je dis que je ne me parfume pas, et que je ne me parfume jamais, parce que c'est la vérité. » — Seulement comme je comptais le linge, comprenez-vous, les étrangers, surtout les Russes, se parfument beaucoup, et peut-être que mes doigts sentaient le parfum...

« Et Madame a voulu me faire travailler dans son appartement privé à une de ses robes. Et elle trouvait que ce que j'avais fait n'était pas bien fait. « Mais je suis engagée comme lingère et non comme couturière », lui ai-je dit... Et comme je voyais qu'elles en avaient toutes les deux après moi, je suis descendue à la caisse et j'ai demandé mon compte.

« Après, j'ai travaillé dans une grande pension de famille. Mais alors ce n'était plus gai.

« Après, j'ai travaillé chez moi.

« Et puis, c'est ma sœur qui m'a trouvé ça. Comme elle chantait déjà depuis deux ans... et elle connaissait des personnes... elle a pensé que je pourrais chanter aussi. Alors je vais débuter comme gommeuse ; mais ce qui est difficile, sont les gestes...

« Comme je m'ennuyais, je me suis mise à sortir avec cette petite Lucette ; et elle m'a montré ce que je ne connaissais pas... Et puis je me suis dit : « Ah ! pour ce que la vertu sert à Paris ! », et je me suis décidée à faire la noce. J'ai dit au docteur de ma sœur que j'y étais décidée ; il m'a dit : « Eh bien ! alors, si ça vous est égal, commencez par moi ». J'ai répondu : « Je veux bien, puisque vous

y tenez tant que cela. » Et puis on m'a dit qu'il était marié. Voyez vous ! un homme marié ! Oh non ! je ne veux pas d'un docteur marié !... Je ne suis pas retournée chez lui. »

EUGÈNE MONTFORT

POÈME

Je vois le ciel blanc. Je vois les nuages gris bleu. Je vois le soleil sanglant.

Voilà donc le monde. Voilà donc le domicile des mondes.

Une goutte de pluie !

Je vois les maisons hautes. Je vois les mille fenêtres. Je vois le clocher lointain.

Voilà donc la terre. Voilà donc le domicile des hommes.

Les nuages gris bleu se condensent. Le soleil a disparu.

Je vois les messieurs bien mis. Je vois les dames souriantes. Je vois les chevaux courbés.

Comme les nuages gris bleu s'alourdissent !

Je vois, je vois... Certes, je me suis trompé de monde. C'est si étrange ici...

SIGBJORN OBSTFELDER

Traduit du norvégien par ALBERT DREYFUS

UNE HISTOIRE TRÈS DRÔLE

... une histoire très drôle. »

Ces mots dits, je me tais.

Avant de rouvrir la bouche pour commencer cette histoire très drôle — pourquoi ne pas me faire l'avance d'un peu de rire ? — Je veux en une minute — c'est aussi long qu'une heure quand on prend pour unité la seconde — me la conter tout entière à moi-même en moi-même. Puis, sans crainte des pièges de ma mémoire trouée, je m'exprimerai d'une façon irrésistible.

Donc je me tais. D'ailleurs je ne doute pas qu'un brouhaha sympathique, emplissant le salon à la chute de ma voix, ne flatte ma méditation de sa rumeur à vagues de rires — de sourires tout au moins.

... très drôle. »

ai-je dit, et je me suis tu. Seulement je me crois sourd. Je n'entends que le silence.

Une invisible pluie pétrifiante pleut-elle du plafond sur mes auditeurs ? La lumière fixe, qui tombe du lustre électrique, n'éclaire que des visages figés où les yeux seuls vivent, — et encore me paraissent-ils être plutôt de luisantes carapaces d'insectes qui introduits sous les paupières dévoreraient les vrais yeux, tant ils trahissent peu l'effet de mon

... drôle. »

Je répète « drôle » plusieurs fois, le secouant comme un drelin de clochette. Aucun de ces « drôle » n'a la survie de l'écho.

J'ai besoin du brouhaha. L'oubli mange ma mémoire. Je n'y retrouverai plus mon histoire si le silence continue.

Il continue. Tout à l'heure, tandis que je parlais, une robe de soie bougonnait, un sautoir à trente-six breloques cliquetait, des éventails soufflaient. Avec moi ils se sont tus.

Une jeune fille est assise sur le tabouret du piano. Qu'elle fasse quart de tour — et voilà le silence fêlé. Il y a certainement dans ce tabouret un très joli couic d'oiseau qui désire grincer.

Et le piano lui-même, si bête : d'abord de n'être pas mécanique — j'aurai vite poussé le bouton, — puis de rester bouche ouverte avec son double ratelier, l'un blanc, l'autre gâté (après, avant — et le nom du dentiste) sans chanter sa gamme.

Mais les bougies de cire qui l'illuminent sont inquiètes — que n'ont-elles la parole ? Leurs flammes s'étirent le plus qu'elles peuvent pour voir ce qui se passe derrière le piano. Chaque instant les abaisse. Elles n'éclaireront jamais l'autre face.

J'essaie maintenant d'articuler le premier mot de l'histoire très drôle. Je la conduirai jusqu'où mon souvenir le voudra. Impossible. L'amnésie a choisi son moment, pas le mien. Je suis muré par le silence. Je ne suis moi-même que silence.

Le silence n'est pas illimité — et c'en est pire. Hors du salon vivent des bruits. Ils meurent aux vitres de la fenêtre qui tremblent de leur agonie. L'un d'eux cependant a pénétré jusqu'au piano et secoue une bobèche.

J'ai envie de tirer un cordon qui pend au mur — mais les cascades de rire de la sonnette seront pour l'antichambre.

Personne de nous ne sait combien d'heures — ou de secondes — passent. Le silence serait détruit par le compte du temps.

Sur un meuble est humblement couchée une vieille guitare que je n'avais pas encore vue. Elle me vient en aide. Pourquoi ? Une de ses cordes se pinçant pour jouer toute seule — elle a vraiment le sentiment de la situation — fait craquer le silence.

De la jeune fille, devant le piano, sourd cette phrase :

— Un ange passe !

La dame aux breloques joint les mains en sainte de primitif — elle montre ainsi comme elle soigne ses ongles et combien elle porte de bagues — et murmure :

— J'ai vu le bout de ses ailes.

Les breloques n'en finissent plus de tinter.

Quelqu'un répond :

— C'était l'ombre grandie d'une chauve-souris.

Mais aucun ne veut croire à cette explication. Du mystère plane. Un guéridon est là sous la main. Le voici sous les mains qui frappe du pied. Un esprit l'anime. On lui fait dire autant de sottises que s'il animait un de nous.

J'ai retrouvé mon histoire, une histoire très drôle ; mais je peux bien me la radoter bouche close — sinon qui m'écouterait ?

Et puis cela vaut mieux, car je n'entendrai pas à la sortie :

— Vous l'avez trouvée drôle ?

— Moi, pas du tout.

ÉPITAPHE DU CIMETIÈRE MORT

Entre, passant.

Aucune grille ne t'arrêtera. Aucun règlement municipal, affiché à la porte, ne donnera l'autorité à un gardien en uniforme de t'empêcher d'user sur moi tes petites volontés. Tu peux me visiter au clair de lune si tel est ton plaisir. Tu peux cueillir mes fleurs, qui ne sont plus des fleurs étrangères, imposées par un jardinier qui traînait ses savates sur ma terre.

Passant, entre.

Qui viendrait sinon toi, envoyé du hasard ? Il y a trop longtemps que mes morts sont morts. Ils n'existent plus. Ils sont rentrés en ma terre. Ils s'y sont perdus. Ceux qui en avaient la mémoire ne sont plus qu'os, et les fils de ceux-là n'ont plus de la vie que l'apparence fugitive qu'en garde le cadavre récemment enterré. Qui viendrait au cimetière mort ?

Toi, passant.

Car je suis plus vivant que quand l'homme me quadrillait. Il me dallait de pierres tombales. Maintenant je les écarte ; elles s'effritent, et chaque tourbillon du vent en sème de la poussière sur la ville ; elles se fendent, et les morceaux en vont, l'homme ne sait comment, rejoindre les gravats des routes. Et celles qui sont trop dures, je les mange. Vois

comme celle-ci est enfoncée jusqu'à sa croix, celle-là jusqu'à son urne.

Passant, viens.

Je suis un jardin vierge. Toutes les plantes que leur graine envoie naître ici poussent sur moi sans craindre une main assassine; — et comme elles croient le vouloir, elles s'enlacent et se charment. C'est spectacle rare en pays civilisé.

Passant, accours.

On me dit mort, mais je vis. Regarde mes arbres. Chacun s'élève d'une tombe, humiliant les rabougris ormes taillés de mon allée principale d'autrefois dont tu suivras avec peine les traces. Et si tu as quelque mythologie, tu aimeras à les croire vivants de ces morts inconnus maintenant à jamais.

Passant, penche-toi.

Tu ne lis plus rien des noms, il y a encore des « au souvenir de », « elle s'appelait ». Vaines inscriptions. Quelques prénoms que tu déchiffreras te feront penser à des personnes bien vivantes — ou que tu crois encore vivantes.

Ne crains pas d'entrer

si tu aimes le bric-à-brac. Les parents des morts ont témoigné de leur douleur en décorant leurs tombes. Cette douleur est morte aussi. Tout gît dans l'herbe et dans l'ortie. L'urne comme un vulgaire pot. La fleur de fer forgé se dresse encore, mais quelle ruine de ferraille rouillée! Je suis un champ de massacre des têtes ailées d'anges bouffis et des têtes douloureuses de christs en croix.

Qui que tu sois et pour quoi que ce soit, entre.

Je te dis que je vis. Donne-m'en l'illusion en écoutant ma voix.

LEGRAND-CHABRIER

POÈMES

Réponse à...

Laisse, mon jeune ami, ton âme fière et pure
voler vers l'au-delà des rêves, en chantant,
sur la nef dont la voile et la frêle mâture
frémissent dans la nuit de la mer et du vent.

Sur les rives du ciel il n'est plus d'imposture,
l'esprit fuit le mirage au contour décevant,
et le soleil du vrai fait resplendir l'armure
de Lohengrin qui passe avec son cygne blanc !

Tourne ton front vers Dieu qui parfuma la rose
et fit fleurir les lys aux pétales d'argent :
lui seul peut essuyer sous sa paupière close

la larme qu'y fit naître un refus outrageant.
Si fragile est la coupe où l'Idéal repose,
qu'on la brise à distance et rien qu'en y songeant.

Mai 1904.

La Coupe

Je verserai l'oubli de mon rêve de flamme
dans la coupe d'onyx où les pleurs de mon âme
ont coulé, goutte à goutte, ainsi qu'en un tombeau ;

coupe sereine et pure où d'antiques prêtresses,
dans les libations des divines détresses,
— le front ceint du velum au quadruple bandeau, —

boivent l'hiératique et lumineux breuvage
fait du sang de mon cœur, coupe sainte où surnage
l'éclatant diamant d'un Idéal nouveau.

FRÉDÉRIC RAISIN

LA TOILE IDÉALE

A Paul Fort.

Depuis hier, sur le carré de cristal de ma glace, une araignée bizarre, au front têtu de géomètre, tisse des hexagones en cristal frêle...

La chambre est désolamment nette — et pas un vol d'insecte depuis six mois n'y joue. Même une coccinelle n'échapperait à l'œil terrible des servantes !

(Et quel machiavélique impératif faudra-t-il que je leur cingle pour obtenir qu'elles te fassent grâce, ô araignée !)

Depuis hier une araignée bizarre file de purs réseaux divins sur le miroir stérile...

Ah ! que veut-elle ? Le papillon de soie au bord de l'abat-jour ou le scarabée vert de ma bague ? Espère-t-elle l'envol en ses filets de tout un peuple fol que lâcheront demain les mille roses des tentures ?

Guette-t-elle, à côté d'elle, dans la glace, l'autre araignée rivale qui lui ressemble comme une sœur ?

Que lui importe sa détresse — et que ce soit sa propre mort qu'elle tisse avec sa gloire ?

Depuis hier une araignée file sa toile comme une étoile...

UN RÊVE

Tout à coup mon sommeil s'éclaira — et voici ce que je vis...

Une dame résignée à mourir, avançant lentement au milieu d'un fleuve... Longtemps la tête seule émergea ; enfin, de degré en degré, comme en une mort mathématique disparut.

Où donc était ce fleuve qui n'avait pas de rive et semblait aérien ?

D'une fenêtre — où donc était-elle cette fenêtre ? — (peut-être au fond du ciel, n'importe !) une sœur plus jeune observait l'effrayant enfoncement.

Pas un cri, pas un mot, pas une larme.

Et pourtant on sentait le vaste drame intérieur de son silence, et qu'elle mourrait, elle aussi, des mots câlins qu'elle devait taire.

Pas un instant elle ne fit mine d'intervenir, et pourtant il était clair qu'elle aimait la mourante à la folie, mais de je ne sais quel héroïsme plus fatal que sa miséricorde...

Et quand tout fut fini, elle ferma la fenêtre comme pour aller avertir d'autres sœurs...

La noyée, non plus, n'avait pas eu un geste ; mais une volonté tragique, quasi triomphale, de disparaître pas à pas, la poussait.

Quand l'eau atteignit ses lèvres, elle dut leur être une ambroisie...

Pourquoi ce suicide ? Tout était d'un mystère absolu. Et d'ailleurs à quoi eût servi d'y promener la torche ?

L'atmosphère subconsciente de nos sommeils avait purifié ce rêve, eût-on dit, de toute contingence non essentielle.

Deux choses seules éclataient : l'obstiné calvaire dans les flots, la tendre abstention sororale....

. . . . . .

Quand la fenêtre se ferma, mon rêve à cet instant précis, sembla se clore avec la fenêtre....

NIL NOIR

Toutes les forêts — oiseaux et fleurs — dont mon âme s'émerveille comme d'une aurore pour moi seule éclose, furent de très anciennes joies abolies...

La rosée jeune est l'eau du ciel antique, et pas une aile ne tressaille qui ne soit faite avec des cendres...

Les fleuves morts ont bercé tous nos Cygnes.

***

Les hauts poèmes dont mon âme s'illusionne comme de clartés en moi seul écloses, sont le reflet de très vieux mirages...

Le frisson jeune a retenti des chairs primordiales — et pas une étincelle ne vibre qui ne soit faite avec de la lumière éteinte...

Les verbes morts ont chanté tous nos Rêves...

VICTOR REMOUCHAMPS

LE PHÉNIX

(Extraits)

. . . . . .

Dans cette forêt règne
Un oiseau immortel, émule empenné
De la déité Fulgurante,
Merveilleux en tout,
Eternité ailée, divin Phénix,
Triomphateur du temps et du destin,
Qui grandit et reprend sa vie en sa propre mort,
Et dont les ailes perennelles luttent
Avec les astres éclatants du ciel ;
Il est la prunelle du Soleil
Lorsque, devançant le fils de Latone,
L'Aurore embaumée de parfums,
Acceptant en offrande la virginité des fleurs,
Emprisonne les ombres nocturnes.

*

Il s'élève, de son vol majestueux,
Choisit un arbre aux frondaisons épaisses,
Et dominant son vert Empire,
Léger,

Il boit les effluves tièdes de l'Auster ;
Plongé dans une lumière nombreuse
Il salue le feu du soleil primitif,
A l'heure, où, poursuivant sa course magnifique,
Le globe rougeoyant de l'astre illuminé
Monte en l'ardent Rubis que le jour éparpille...
Puis il forge sa mort, en la lumière vitale,
En un tombeau de flammes, tresse un berceau ardent,
Et d'une impulsion caressante
Des ailes, il entretient le feu,
L'oiseau, qui s'embrasant sans être consumé,
De son dernier soupir, recouvre la vie,
Et laisse retomber sa tête moribonde
Sur sa riche dépouille.
Il sent la faiblesse envahir ses membres ;
Il chante ses obsèques, et les accents que son agonie
Confie à la terre
Meurent avec un son plaintif.

*

Maintenant, oisillon sans plumes,
Il bourgeonne, comme une rose matinale
Blottie encore en sa prison verte,
Et naît enfin de ses propres dépouilles.

. . . . . .

Vêtu de plumes flamboyantes,
S'éveillant à une vie nouvelle,

Il prend son vol au milieu d'une suite étincelante d'oiseaux
Dont la troupe ailée lui forme un dais mouvant.

*

Imposant en son immortelle majesté,
Il épand au soleil des plumes d'or nouvelles.
La foule harmonieuse des oiseaux
L'acclame de ses hymnes rustiques.
Son manteau de pourpre découvre la blanche poitrine,
La gorge, au col enluminé
Contrastant avec la chevelure
Dont les fibres flottantes resplendissent
Quand le vent les soulève en océans dorés.

. . . . . .

*

O céleste oiseau fortuné,
Procréateur illustre de toi-même,
Toi qui te soutiens de ta propre pâture,
Heureux symbole d'une constance heureuse,
Préservé de toute influence,
O toi qui appartiens au ciel toujours pur,
Et dont les accidents n'altèrent pas la substance,
Vénus joignant les sexes, enlaçant les baisers,
Ne corrompt point ton corps en délicieux contacts...
Par un privilège éternel, tu refuses l'emprise

A la série immuable des années,
Et te conserves toujours pur
Sans que les mutations parviennent à te blesser.

DON JUAN DE TARSIS,
COMTE DE VILLAMEDIANA

Traduit de l'espagnol par LUCIEN-PAUL THOMAS

LES FÉERIES

I

Le triste époux et ses épouses mortes

J'habite un beau château peuplé d'épouses mortes,
Tous leurs petits enfants grelottent à la porte.
Mon beau castel est en un beau pays,
Dans mon beau pays c'est toujours l'automne.
La vieille qui file et qui garde l'huis
Chante nuit et jour un chant monotone.
Peut-être que la vieille est moribonde,
Elle se lamente toujours si sourdement!
Oui, je crois vraiment
Que c'est ainsi qu'on se meurt par le monde.
Mais voilà longtemps qu'elle chante ainsi
Sans se soucier des enfants qui pleurent,
Sans se soucier de tous mes soucis.
J'ignore son nom, il faut qu'elle meure.
Mais ce qui surtout alourdit mon front,
C'est de voir ces mortes danser en rond:
Des bouquets aux cheveux, les seins hors du corsage,
Poussant de petits cris lubriques et sauvages;
Je les ai pourtant bien tuées, ma foi,
Et je sais bien aussi qu'on ne meurt pas deux fois...
Que je suis faible! et qu'elles sont méchantes!

Oh ces enfants qui crient! Oh ces femmes qui chantent!
Et la vieille en bas
Qui fait : « Ababab !... »
Mais je crois que cela m'amuse,
Je suis heureux, à ma façon,
Ces mortes sont
D'aimables muses
Qui m'enseignent bien des chansons
Vagues et légères comme Elles
Et, si je n'ai pas oublié,
Elles étaient beaucoup moins belles
Quand je me roulais à leurs pieds!

II

Un poète se promène

Lamentable et correct il va, c'est un poète.
Oh ! mon Dieu, c'est un homme comme les autres,
Quelque chose de très semblable aux choses les plus honnêtes,
Un chapeau d'employé qui couvre un cœur d'apôtre.
Il passe dans la foule sans qu'un passant remarque
Qu'il ne s'y mêle pas.
Le pauvre ! il voudrait bien quelquefois, mais ses pas
Ne sont guère à lui, il va, les autres marchent.
Il fume, portant sa pipe comme un temple
A l'heure de la grand'messe.
Des femmes lui font, par devoir, de l'œil, il les contemple.
Or, en accomplissant ces diverses prouesses,

Il en arrive à se cogner le flanc sur le portail
De Notre-Dame dont la porte au nez lui bâille.
Et c'est alors qu'il veut s'expliquer le pourquoi
De sa balade matinale :
Il regrette le lit où fait bon rester coi,
Les draps jusqu'au menton,
Tandis que la pendule, ainsi qu'une cigale,
Cisèlé avec méthode des roses de métal
Qui s'envolent légères, jusqu'au plafond.
Il ne s'étonne pas des vitraux merveilleux,
Sachant qu'il est de tels flamboiements en ses yeux.
L'amour des cieux !
C'est comme un très grand bol d'éther
Qu'il faudrait avaler d'un seul coup pour guérir.
Allons, vous voyez bien, on ne peut en finir.
Suicide ? — Abandonnons ce remède aux esthètes.
O qu'une cathédrale afflige un pur poète
Qui n'aime pas la Terre et se sait terre-à-terre
Et ne se plaît qu'aux heures qu'on passe à ne rien faire.

Notre-Dame, 1906.

ANDRÉ SALMON

NOTES

VERS ET PROSE

Ce tome sixième de « *Vers et Prose* », qui paraît sur 168 pages, ajoute aux noms des illustres collaborateurs qui firent le succès des tomes précédents ceux d'écrivains indiscutés dont nous sommes heureux d'offrir les œuvres à nos lecteurs. Nous espérons que ce sixième recueil saura satisfaire les 1100 lettrés qui, à ce jour, soutiennent aimablement notre œuvre.

MORT DE JEAN LORRAIN

Le poète de *Viviane*, de *Brocéliande*, de *Yanthis*, des *Princesses d'Ivresse et d'Ivoire*, le chroniqueur des vies exaspérées de Neuilly et de la Riviera, le confident des gars inquiétants de Billancourt ou de Marseille, avait la bouche sensuelle et la forte mâchoire d'un robuste Normand. La complaisance des peintres à la mode, le papotage mondain, tout, jusqu'aux cruelles plaisanteries du Boulevard impudent, perpétuait à nos yeux la jeunesse de Jean Lorrain. On ignorait que l'écrivain avait passé la cinquantaine, qu'il souffrait depuis de longues années d'un mal sans pardon, n'en affrontant pas moins, avec un hautain courage, les fatigues et les dangers du Métier de Lettres.

Doué d'un goût certain, il sut, accaparé par la grande presse, ne jamais s'abaisser à la besogne journalistique. Il rehaussa singulièrement la chronique et le feuilleton en inventant l'inoubliable *Pall Mall Semaine*. Un jour de lassitude, Raitif de la Bretonne abandonna ce genre à d'envieux imitateurs. Depuis, que de *Trottoirs Roulants !*

Nous n'oublierons pas ici qu'en son *Pall Mall* Jean Lorrain ne cessa jamais de dénoncer à l'admiration du grand public des poètes que la discrétion de leur art et de leur attitude ne semblaient point destiner à la popularité. Qui donc, sans lui, hormis les écrivains jeunes, connaîtrait le nom du charmant Emile Besnus pour lequel il tressa pieusement une couronne légère ? C'est lui aussi qui, le premier, révéla dans un quotidien le distingué poète O. W. Milosz lorsque parut son livre de début : *Le poème des Décadences.*

Sans doute, Lorrain, dont la production est immense, ne fut pas toujours égal à lui-même. Qu'importe. Nous n'effacerons de nos esprits ni *M. de Phocas*, ni *M. de Bougrelon*, dont eût raffolé Barbey d'Aurevilly, ni *Elie, garçon d'hôtel*, ni tant d'autres figures de nuit et de lumière et bien des vers de *L'Ombre Ardente* chanteront longtemps dans la mémoire des poètes.

AU THÉÂTRE GALLO-ROMAIN DE CHAMPLIEU

Sous le plus beau ciel de France, dans une plaine du Vallois, en un vaste cirque édifié sur les ruines d'un théâtre gallo-romain, *Le Cyclope* et *Iphigénie* d'Euripide furent représentés le 8 juillet dernier. Nous n'insisterons point sur l'adaptation un peu triviale de M. Gaston Poizat. Parlons d'*Iphigénie*. On sait quel chef-d'œuvre Jean Moréas a su faire d'un chef-d'œuvre. Le triomphe du poète dramatique est total depuis les représentations d'Orange et de l'Odéon. Aussi s'explique-t-on assez mal la présence, à Champlieu, d'irréductibles mécontents. Que venait faire, par exemple, M. Catulle Mendès, critique considérable ? M. Catulle Mendès était à Orange, il était à l'Odéon, il vint à Champlieu. Des naïfs purent croire à la sincère admiration du vieux parnassien. Le lendemain pourtant c'est avec une aménité qui ne trompe personne que le critique du *Journal* parla du poème qui souleva l'enthousiasme de cinq mille assistants.

Peut-être M. Catulle Mendès voulait-il seulement éclairer des feux

d'un beau jour la splendeur de Mme Mendès dont la critique pleine de grâce et d'équité est particulièrement consolante.

LECTURES

Les belles pages de M. Henri de Régnier, ornées des remarquables dessins du peintre Maxime Dethomas, et que nous reproduisons ici même, sont extraites des *Esquisses Vénitiennes* que publie luxueusement l'artiste parfait qu'est M. Gustave Soulier, directeur de *L'Art Décoratif* et à l'obligeance de qui nous rendons hommage.

Les *Esquisses Vénitiennes* sont bien du noble poète qui dans la *Cité des Eaux* sut retrouver le charme des choses en allées. Pour nous, et grâce à lui, Venise, ville morte, se réveille et la plèbe éclatante d'une Venise déchue danse aussi une ronde voluptueuse. Saisissants croquis de l'immédiat et notations délicates plus lointaines, telles sont les illustrations de M. Maxime Dethomas.

L'ouvrage, un beau volume in-4° carré, imprimé sur papier du Marais, à grandes marges, avec 10 planches hors texte, gravées en taille-douce et de nombreux dessins dans le texte illustrant chaque page, est mis en vente au prix de 5 francs à la librairie de *L'Art Décoratif*, 24, rue Saint-Augustin, Paris. — Vingt exemplaires sur Japon au prix de 30 francs et trente exemplaires sur Hollande au prix de 20 francs ont été souscrits par la *Maison Mellet*, Galerie Vivienne.

M. Robert de Souza met en vente chez l'éditeur Floury, réunies sous le titre significatif d'*Où nous en sommes* les magnifiques études qu'il consacra dans « *Vers et Prose* » aux origines et à l'avenir du Symbolisme et du Vers libre. Il n'est pas un lettré qui ne consulte avec profit cet ouvrage dont se préoccupèrent longuement les poètes et les grammairiens et qui, tel qu'il se présente dans le volume, est considérablement augmenté dans toutes ses parties et comporte un

grand nombre de pages nouvelles. (Chez *Floury*, 1, Boul^d des Capucines. *Prix :* 3 fr. 50.)

Dans le courant de ce mois d'août paraîtra à la librairie Messein un important recueil de vers du poète Adolphe Retté : *Poésies 1897-1906*. Ce volume comprendra, outre les poèmes réunis sous les titres de *Campagne première* et de *Lumières tranquilles*, une série de vers inédits : *Les Poèmes de la Forêt*. Il ne faut pas douter du succès qu'obtiendra M. Adolphe Retté dont l'originalité, née du plus pur classicisme, fait revivre en ses vers les harmonies sylvestres. (Chez *Messein*, 19, quai St-Michel, Paris. — *Prix :* 3 fr. 50. Quinze exemplaires sur Chine à 10 fr.)

LES FOULES DE LOURDES

Les admirables pages de J.-K. Huysmans, que nous publions dans ce sixième numéro, sont tirées d'un volume inédit, la dernière œuvre du Maître et qui doit paraître en octobre prochain. Nous remercions profondément M. J.-K. Huysmans d'avoir bien voulu, par un tel don, témoigner sa sympathie à notre recueil.

A LA LIBRAIRIE DU « MERCURE DE FRANCE »

Viennent de paraître : *Plus Loin* (*), de Francis Vielé-Griffin ; *Les Stances*, de Jean Moréas ; *Polyphème*, d'Albert Samain. — A paraître très prochainement : *Coxcomb*, précédé du *Livre des Visions*, par Paul Fort.

« ANTÉE » ET « PSYCHÉ »

Nous parlerons longuement de ces deux belles revues de jeunes dans notre prochain tome. Dirigées supérieurement, la première

* Volume contenant : « Le Parteuse », « In Memoriam Stéphane Mallarmé », « L'Amour sacré ».

par M. Henri Van de Putte, la seconde par M. Louis Thomas, elles méritent, à tous égards, d'attirer l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux plus nobles efforts des nouveaux écrivains : poètes ou prosateurs.

« *Antée* » se publie à Bruges, par cahiers mensuels, d'une typographie sans défauts, chez M. Arthur Herbert (Porte Sainte-Catherine). — « *Psyché* » paraît tous les deux mois. Edition Bonvalot-Jouve, 15 rue Racine, Paris.

LE DINER MORÉAS

Le 26 juillet, nous avons eu le plaisir, à l'occasion de la nomination de M. Jean Moréas au grade d'officier de la Légion d'honneur, de réunir en un dîner les amis les plus intimes du poète, à l'exception de MM. Maurice Barrès, Stuart Merrill, Pierre Louÿs, Raymond de la Tailhède, absents de Paris, Henri de Régnier et Félix Fénéon qui s'étaient fait excuser. Assistaient au dîner : Mme Silvain, Philippe Berthelot, Charles-Henry Hirsch, Paul Fort, F.-A. Cazals, Paulette Philippi, F. Vanderpijl, Gorvel et Ricardo Florès : MM. Silvain, de la *Comédie Française*, Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France*, Philippe Berthelot, E. Sansot, Ernest Raymond, Robert Scheffer, Charles-Henry Hirsch, Alfred Jarry, F.-A. Cazals, Gosé, Albert Mockel, Edward Diriks, Paul Morisse, Auguste Bréal, Daurelle, Gaston Dupuy, Guillaume Apollinaire, Erasme Anger, Gorvel, G. Martinez Sierra, Henri Dagan, Charles Doury, Maurice Cremnitz, F. Vanderpijl, Robert Bourdon, C. Martin, F. Bernouard, V. Gastilleur, Manolo, Prat, Thomen, Paul Fort et Salmon.

Au dessert M. André Salmon a salué M. Jean Moréas au nom de ses amis et de ses admirateurs.

A. S.

VERS ET PROSE

Tome VI. — Juin-Juillet-Août 1906

Le Gérant : ANDRÉ SALMON

IMP. BONVALOT-JOUVE, 15, RUE RACINE, PARIS

VERS ET PROSE

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

POÈMES ET PROSES DE

ALBERT MOCKEL

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN, PAUL FORT

VALVINS

POÈME DE LÉON DIERX

POÈMES ET PROSES DE

HENRI DE RÉGNIER

JEAN MORÉAS, CHARLES MORICE, SUARÈS

PAUL GAUGUIN, TORNOUËL, HUGUES REBELL, O.-W. MILOSZ

GABRIELE D'ANNUNZIO, HERBERT TRENCH, EUGENIO DE CASTRO

EDMOND PILON, ALBERT SAINT-PAUL, H.-P-ROCHÉ, ANDRÉ SPIRE

W.-ST. REYMONT, ANDRÉ SALMON

NOTES

UNE ÉTUDE DE M. MAURICE WILMOTTE SUR « OÙ NOUS EN SOMMES »

LE CENSEUR. — SUR JEAN MORÉAS. — LA LITTÉRATURE ALLEMANDE : LES POÈTES

LE DINER DU QUATORZE. — UN LIVRE D'HENRI DE RÉGNIER

W.-ST. REYMONT

TOME VII

SEPTEMBRE
OCTOBRE-NOVEMBRE
1906

LE BRÉVIAIRE DU PAUVRE [1]

Au Maître ANATOLE FRANCE
avec admiration
et en un sentiment d'affectueux respect
ces fragments d'un livre qui lui appartient.

CHEZ EUX

Un livre est un causeur que l'on reçoit à son foyer, — causeur ami s'il conte les mœurs intimes, relation mondaine s'il bavarde sur les mille faits divers de la vie élégante, — vieux monsieur moraliste s'il m'endoctrine ou s'il me morigène.

Il a un mérite singulier et qui le rend précieux : celui de n'occuper la cheminée qu'à son tour. C'est un visiteur sérieux ou gai, réticent ou discret, — médisant s'il le peut, généreux s'il le doit... Un homme de tact, en somme : il s'accommode à toutes les circonstances. Et non pas selon l'usage de nos salons en se choisissant pour chacune d'elles l'âme provisoire qu'il faut ; mais plus simplement, en se laissant choisir.

On l'appelle à ses heures, il vient docilement. Il parle sans s'arrêter, autant qu'on le souhaite, et s'il a parfois le défaut de trop s'écouter dire, *il se tait* du moins quand on veut...

Causeur unique, en vérité !

---

1. Extrait des *Banalités indiscrètes*, à paraître.

∴

— Il y a, disais-je, deux sortes de lecteurs. Ceux qui lisent pour lire, et ceux qui lisent pour avoir lu...

— Ne serait-ce pas, insinua-t-elle, qu'il y a aussi deux sortes de livres ?

— Eh ? Fort juste ma foi ! mais quelle concordance, chère amie ?

— Rien que sentimentale. C'est qu'il en est des femmes comme des livres... Certaines ont des amants ardents et prompts, qui les feuillettent ; d'autres en connaissent de fidèles, qui cultivent le souvenir.

— Et pour conclure ?

— Ah ! soupira-t-elle, qu'on apprend douloureusement à préférer ceux-ci !

Mais peut-être ne s'agissait-il plus des livres.

∴

Les tableaux de maîtres, dans les salons de « l'amateur éclairé », font penser aux pierreries sur la gorge des femmes.

Parure... quelquefois. — On les achète surtout pour faire envie.

∴

On avait discuté longtemps, entre mondains, et l'on en était au moment où l'on parle esthétique. Plusieurs définitions de l'Art surgirent aussitôt. Il y en eut de naïves et il y en eut de prétentieuses; même d'acceptables.

— C'est l'histoire universelle des sentiments, disait l'un.

— C'est la langue héroïque, dit l'autre.

Et un troisième, qui n'était pas du cercle :

— L'art est une écriture secrète, une *cryptographie*. Oui, madame, une cryptographie, — et conçue de telle sorte que, pour la pénétrer, il suffit d'en être digne.

Il y eut un moment de silence, je ne sais quoi d'hostile.

C'est alors que mon vieil ami se leva en souriant :

— Mais non, mais non, dit-il avec bonhomie. Ces définitions-là sont parfaites pour ceux qui les inventent. Mais qu'est-ce que l'art pour *nous ?*

Et, comme on se taisait, il ajouta négligemment :

— C'est un sujet de conversation.

⁂

(La gloire ! — le cri de volupté que tu arraches à la foule possédée...

Savant, artiste, conquérant des hommes, sois modeste ! En son monde, le ruffian la connaît aussi).

⁂

Ce soir, tu es content de toi : le miroir te renvoie un complaisant sourire. Oui certes, tu te vois très bien ainsi : le regard plein d'accueil, le front confiant et large, la bouche ferme et le geste franc, — tel enfin que tu dois t'apparaître, et te plaire.

Mais ton ombre sait bien pourquoi elle ricane en silence. Et toi-même, mon frère, je t'ai vu deviner un jour ce qu'elle dessinait à tes pieds.

— C'était...

— Quoi donc ? sinon l'image flatteuse que l'on se forme de toi !...

∴

Honore fidèlement tes aînés. Rends-leur avec dignité des services : comme salaire ils t'aimeront beaucoup. Je veux dire qu'ils sauront te protéger en paroles, avec cette indulgence charmante qui dédaigne en caressant.

Accueil amical, une petite tape sur l'épaule ; on réserve tout cela aux enfants bien élevés dont les bavadages n'ont point de conséquence. Tes aînés sont des Aînés : cela leur donne bien, que diable, le droit de n'écouter point !

Montre-leur brusquement de l'irrévérence, malmène-les un peu fort sans raison ; sois adroitement injuste, pratique avec grâce la traîtrise... Aussitôt te voilà doué d'importance, désigné à l'estime de toutes ces âmes basses qui se reconnaissent en toi.

Comment donc, mon cher ! N'es-tu pas devenu « un garçon à ménager » ? — un être léger de scrupules, prompt aux pires vilenies, une fripouille, un drôle... un homme qu'on respecte, enfin !

∴

Chez Nous

L'expression abrupte et fidèle d'un sentiment ou d'une passion à leur instant de violence prend, lorsqu'on se relit plus tard, on ne sait quel air d'enflure ou d'affectation. Cela « sent la littérature » ?

Il faut arranger notre pensée, la contraindre un peu,

pour qu'elle paraisse naturelle. Avant qu'elles aient vieilli en nous, nos imaginations ont d'abord une exubérance maladroite de pensionnaires, ou l'allure empruntée qu'on emporte du couvent. Il est manifeste qu'elles manquent encore de monde...

Définition. L'homme de lettres, — professeur de maintien pour les jeunes idées un peu gauches.

∴

Tu te dis *écrivain*... Prends garde! tu promets beaucoup.

Ecrire, c'est inventer la phrase que tu signes, c'est donner aux vieux mots la jeune âme qui les fait ingénus... C'est découvrir le rythme vivant de ta pensée, la lumière aux belles ondes où tu baigneras sa force, — c'est trouver chaque fois la musique où chante ta volonté !

Ecris donc : tu tiendras ta parole. Mais si tu *rédiges*, tu mérites le fouet qu'on donne aux menteurs.

∴

Définir, — figer une vague !

— Applaudis-toi : Te voici maître enfin de la forme d'une vague... Mais la vague, où est-elle ? Et diras-tu que c'est encore une vague, ce que tu tiens là d'immobile et d'inerte, — où rien n'est fluide, où rien ne glisse et ne se meut, où rien ne se gonfle et ne s'effondre, ne se dresse, ne déferle, n'éclabousse... où rien ne chante, où rien ne vit ?

— Ah ! dis-je, serait-il vrai que pour préciser ce que

nous savons d'un être il nous faut le glacer d'abord ? Serait-il vrai qu'il faut l'arrêter en ses jeux, lui tuer son essence, l'envelopper, en momie, dans les bandelettes de l'étroite raison ? Est-il donc vrai que notre intelligence ne puisse rien, absolument, connaître, qu'elle ne puisse rien saisir des choses de la vie sans propager en elles le frisson de la mort ?

— *Connaître*, dis-tu ? Mais il reste à comprendre ; et n'est-ce pas toute la joie ?

***

Le fait d'écrire est redoutable.

— Tu romps le silence, disait-il. As-tu donc assez médité ?

***

Tout glisse et fuit autour de toi. Mais ce que tu écris, tu le FIXES.

Holà ! te voici, je l'espère, tout tremblant de ton insolence ! Qui t'a permis d'ainsi choisir ? Ton goût ? Mais qui l'a guidé ?

— Ce fut je ne sais quoi d'ardent, de fort et de très noble, comme une pensée d'amour vers la fiancée.

— Réponds-moi plus clairement. Qui t'a donné la hardiesse de juger entre toutes les choses, et parmi elles de prendre une joie ou une douleur humaines, une image, une idée entre celles qui passent ? Qui t'a donné la hardiesse de l'isoler du flot fuyant des autres comme la plus digne, pour essayer de lui prêter les signes de l'éternité ? Réponds.

— Je ne choisis pas entre les choses; elles-mêmes me choisissent. Toutes, autour de moi, chantent la Fiancée que je sais. Je les écoute ravi de l'unanime concert, et je rassemble alors celles que j'entendis le mieux.

Toutes les fleurs du monde ne sont-elles pas nées pour parer ton amour ? Mais tu en cueilles quelques-unes sans dédaigner les autres, et tu prends celles dont le parfum vint vers toi ce jour-là. Et peu importe que ton bouquet se fane au corsage où Elle l'a placé, ou qu'une orchidée te survive, desséchée aux feuillets du livre qu'Elle lisait... Ainsi, l'âme enchantée de printemps, moi j'ai cueilli ce qui me rappelait le mieux mon amour. J'ai fait ce que j'ai pu. Et la Fiancée sait bien que toutes les fleurs lui appartiennent et disent sa grâce mystérieuse ; je n'ignore pas que mon effort n'est rien, et que ma petite gerbe mérite qu'on la néglige... Mais la Fiancée est si douce qu'elle ne me raille point. Et moi, j'épuiserais toute ma vie pour qu'elle sourie un jour au présent ingénu.

* * *

Ne t'effraie pas de ma parole. Un jour, — il y a longtemps, — j'ai vu les Grandes Sœurs dont l'amour ne peut apaiser.

Ecoute.

Terpsichore, avec Uranie,
Euterpe, Melpomène, Erato, Polymnie,
les sœurs divines dansaient, errantes
au pied des grands monts lumineux, dans les bois.
Et nouant, tour à tour, dénouant leurs bras,

doucement, ainsi, je les vis balancées,
et tandis qu'en chantant s'enroulait leur guirlande
je ne savais, dans leurs mouvements, dans leurs voix,
si la musique était devenue la parole,
ou la parole un rythme vivant qui ondule,
ou le geste, soudain, la pensée...

Elles passaient, mélodieuses dans l'aube.

— Aimer ! Aimer ! murmurait Erato.

Et près d'elle, bientôt :

— Oh noblesse des larmes humaines !
Emouvante Pitié qui règnes dans les pleurs...
Mais la plainte se brise en ma fureur plus haute :
je t'apporte la force héroïque, ô Douleur.

(et, à son pas puissant, à l'albe ampleur
des plis qu'un geste lent et fastueux ramène,
je reconnus la grande Melpomène !)

— Joie et joie ! exclamait Terpsichore exultante ;
être toute, du front aux orteils, harmonie !
Joie du sol que je frappe et du dieu qui me hante
et de cette tempête impétueuse qui m'entraîne...
Joie du rythme, joie de l'espace, joie du son !
Ivre joie du vertige où je me multiplie
et m'arrête en un bond !

Et Polymnie :
— Quel délice en la grâce douce d'une chanson...

Puis encore, et son front superbe
sous une chevelure en gerbes de rayons :

— Voix célestes ! Musique ! (et j'entendis Euterpe)
Oh exaltation quand les Nombres s'enchaînent
et que frissonne l'ardente Lyre !

Mais, d'une voix grave, Uranie :
— Contemple et pénètre !
Comprends, aspire,
de tout ton être !
Astres ! Cieux ! ô Courbe infinie !
et toi, Terre où mon souffle expire,
mondes mystérieux qu'ordonna mon génie,
est-il un regard pour vous lire ?

. . . . . .

Elles avaient disparu. Et moi, j'essayais de dire ce qui fut d'elles, comment elles vinrent, et ce que m'enseigna leur chant, — quand je vis à leur place une simple petite fée des bois. Mutine, elle se divertissait à semer l'aiguail autour d'elle ; et de ses doigts, jusque sur les plus humbles herbes, s'éparpillait l'humide scintillement.

Je m'aperçus qu'elle me considérait de loin avec un ironique sourire.

— Que me veux-tu ? lui dis-je.

— Rien ; ou si peu de chose... Tu as entendu les grandes Sœurs ?

— Hélas ! elles sont parties. Et maintenant j'écris, tu le vois ; je m'efforce de noter leurs paroles...

— Mais je suis là, moi ! s'écria-t-elle ; et tu m'as l'air d'être si triste, que je vais t'accorder quelque chose. Une chose très belle, je t'assure ; et quand on ne l'a point, tout ce qu'ont dit les grandes Sœurs s'envole dans le vent.

— Un présent magnifique assurément, petite fée... si tu ne railles.

— Railler ? Oh que non point ! C'est le don le plus fragile que puissent faire les fées. Il faut le recevoir avec une âme d'enfant. Tout chante, tout rayonne, tant qu'on peut le garder. Mais il s'évapore aisément dès que l'âme vieillit.

— Que veux-tu dire ?

— Montre-moi ce que tu écris ; j'y jetterai de l'aiguail.

Déjà elle levait ses menus doigts pleins de rosée. Et moi, soudain déçu, et fort en colère d'une si ridicule fantaisie :

— Va-t-en ! Va-t-en ! lui dis-je en protégeant mes feuilles. Laisse-moi écrire en paix ! Est-ce donc là ton présent ? et ne vois tu pas que tu m'importunes, à la fin ?

Mais tandis que sa fuite bondissait aux gazons :

— Oh le sot ! criait-elle avec un léger rire ; oh le sot qui dédaigne le don de poésie, *le don magique de s'émerveiller !...*

* * *

Si ton vers est un vers, si ton poème est un poème, tout autour résonneront des voix aux ondes indéfinies, comme résonne un temple désert, quand un pas vient frapper les dalles.

Chant mystérieux. Ecoute... Il nous fait deviner combien est profond le silence.

* * *

— A quoi songez-vous ? lui demandais-je ?

— Je songeais... Pour nous, c'est terrible à se dire. Une seule chose au monde, peut-être, mérite qu'on l'exprime. Et celle-là, c'est l'*Ineffable*...

∴

POÈMES PHILOSOPHIQUES.

— Un *poème*, m'as-tu dit? Je t'en loue. Ne cherche pas à sculpter une ombre plutôt qu'un homme. Crée d'abord ta statue ; elle-même saura créer son ombre. Et si les lignes du marbre sont belles et ordonnées, l'ombre qui les commente exprimera elle aussi l'Harmonie, en son langage d'ombre.

∴

LA TOUR DE L'ABSOLU.

A mesure que l'on y monte, les marches se font plus rares, plus espacées dans les ténèbres, et quelques-unes viennent à manquer. On n'est plus soutenu par la fraîcheur des fontaines, ni par celle des bois, ni par l'arôme des fleurs qui rappellent les vallées où vivent les hommes. On s'est détaché de la terre. Bientôt la rampe a disparu; plus rien n'aide au courage, plus rien ne soutient la faiblesse. En silence, les yeux grands ouverts sur un mur, mais la volonté frémissante, on s'élève ainsi dans la solitude.

Et l'on avait presque oublié le monde, lorsqu'enfin le dernier tournant s'éclaire, les marches brillent, et c'est l'abrupte ascension du sommet dans l'air raréfié, sous un soleil cruel. On est si haut que l'on ne distingue plus les pauvres maisons humaines. La Terre, avec ses

campagnes et ses collines, semble une plaine sans vie, et ils errent à nos pieds, les nuages qui peuplaient notre rêve. Rien ne règne plus ici que l'air volatil et aride où s'épuise le souffle. L'azur est là, sur notre front ; pur et incorruptible, dur comme la certitude. Nous sommes à la vertigineuse pointe d'un geste qui s'est tendu vers Dieu et qui va le toucher...

— Oh monter, monter encore !

— Il reste une seule marche. Fais un pas... C'est le vide.

∴

— Traite tes idées avec respect, disait mon sage ami. Non pas en filles, non point en reines, mais en amantes.

Il ne faut te montrer ni brutal, ni timide. Sois discret avec elles, parce que ton âme est délicate ; elles te pardonneront de les courber sous toi, aux heures où la passion commande.

∴

— Explique-moi, lui demandais-je, ce qu'il faut entendre par l'originalité, en art.

— Parles-tu du génie ? Lui-même, il s'ignore.

— Je dis l'o-ri-gi-na-li-té.

— Soit, puisque tu le veux. On désigne par ce mot l'une des recettes du succès.

— Vite ! Vite ! ne vois-tu donc pas que je brûle de l'apprendre ?

— Elle consiste, cher ami, à faire très longtemps la même chose, — toujours s'il se peut. Songes-y. Il suffit à un peintre d'avoir quelque persévérance et un idéal restreint pour devenir avec certitude le *Maître de Ceci*

ou le *Maître de Cela.* — Maître d'un certain tournant de la route dans un paysage d'automne ; maître des clochers au crépuscule ou des prairies dans le matin. J'ai connu le *Maître du Moulin à eau ;* j'ai connu aussi le *Maître des quatre péniches en panne à l'embouchure de l'Escaut un jour de calme plat.*

— Tu te moques ?

— Il existe. Mais écoute : il importe de choisir avec prudence son originalité future. Jusqu'ici tu n'en as d'aucune sorte ? Tu es libre. A peine as-tu trouvé la tienne que tu deviens son esclave. Une inlassable voix va te dire désormais : « Tu es tel, tu es tel, tu dois te montrer tel ! » Quelle catastrophe si tu t'étais trompé et que tu ne fusses point, par hasard, *celui-là !*

Ton voisin, qui n'est pas de taille à remplir une maistrance de « plein soleil sur la mer », eût suffi à la tâche dans la région modérée mais honorable des petits chats, ou des canards, ou des filles obscènes. Si tu veux être un grand artiste (pour quelques années au moins), une personnalité ainsi comprise te sera indispensable, et il faudra la mesurer à tes forces.

Mais si tu veux simplement faire chanter la lumière, et ton âme et la terre et les cieux, — mon ami, tu ne seras rien, ou tu seras Puvis. Et j'imagine qu'alors tu pourras chercher en vain ton originalité, hélas ! — ou que tu te seras élevé tellement au-dessus d'elle, qu'elle n'existera plus à tes yeux.

— Mais encore ?

— Ne m'as-tu point compris ? Ou ne sais-tu pas que l'originalité vraie survient sans qu'on le veuille, — par

le seul fait d'un être ayant quelque chose à dire, et qui le ressent avec force, et qui demeure fidèle à ses aspirations ?

— J'entends. Qu'il me suffise de me donner...

— ...Et Dieu t'apparaîtra.

∴

— Je cherche à être personnel, me disait un jeune poète ; j'espère y arriver bientôt.

— *Où* cherchez-vous ?

∴

La leçon de Léonard de Vinci.

Au Louvre, un jour, devant la Vierge au rocher, je vis un jeune artiste. J'admirai ses yeux pleins de rêve, le trait décidé de sa bouche, et, jusqu'à ce pli vertical qui, sur le noble front, semblait marquer encore la cicatrice que laisse le tranchant de la pensée.

Il pensait en effet, avec cette sorte d'ardeur que l'on a à vingt ans lorsqu'on se fait à soi-même une inviolable promesse. Et tandis que je m'éloignais, j'imaginai ainsi le sens de son muet propos :

« S'efforcer, s'efforcer toujours, s'efforcer d'être un Homme !

« Que de beautés sommeillent sur la terre ; que de joies ! Prends garde qu'une seule d'entre elles, si tu te hâtes de la saisir, ne te fasse oublier toutes les autres. Tu ne serais ainsi que l'homme d'une seule chose, et quoi de plus misérable que cela ? Ce désir

isolé, que tu poursuis de ta vigueur, est un maître que tu vas servir. Tu l'atteins, tu veux t'attacher à lui, tu l'enserres ; mais il t'arrête aussi par son poids, et tu t'immobilises au point précis que tu viens de toucher. Comment oseras-tu, si tu ne fuis, regarder tes mains captives ? et autour de toi le monde immense et la vallée de vie ?

« Oui, je sais, tu seras alors, pour certains hommes, un cœur volontaire et très ferme, quelqu'un dont on peut dire qu'il ne lâche point ce qu'il tient. Tu les approuveras peut-être en leur jugement, affirmant qu'en somme la volonté est l'art suprême de choisir... mais est-elle l'art de ne choisir qu'une fois ?

« Ou bien tu n'as pas touché ton désir, mais tu le vois, et tu ne vois que lui. Va donc, pauvre âme, regardant devant toi, n'osant tourner la tête. Qu'importe la forêt qui propage à ta droite son ombre, et qu'importe, à ta gauche, le vaste déroulement des plaines ? Tu te hâtes sous le fouet comme un cheval bien en bride et qui porte des œillères. Le désir qui te poind est ce cocher qui te frappe. Te voici devenu, par ta faute, une bête domestique.

« Mais peut-être as-tu quelque fierté ? Peut-être quelque noblesse ? Peut-être te répugne-t-il enfin d'être loué pour ton obéissance ? « Le bon cheval ! et bien harnaché ! Il court vite. Il arrivera sûrement... » Oh ! mon frère, n'auras-tu pas honte un jour, et n'entendras-tu point tout à coup la révolte rugir en toi-même un cri plus sonore que ces applaudissements ? Alors tu brise-

ras le brancard, tu te rouleras sur la terre pour détacher le mors, pour déboucler ces raides œillères que maintenait le licou ; et je te verrai bondir, étonné de toi-même, vers le couchant, vers l'est ou le nord à ton gré. — Mais pourquoi donc bondir ? Tu marches désormais, le front haut levé, regardant de toutes parts. Tu n'étais qu'un cheval bien dressé. Je te salue, bel être libre !

« Tu diriges partout les yeux, — tes yeux maintenant nus et sensibles. Dans les prés et dans les nuages, et chez les hommes nos frères, la beauté si longtemps méconnue se révèle innombrable ; et voici que tu marches vers sa grâce fleurie. — Ne la cueille point toujours, car il est des roses délicates qui se flétrissent d'avoir été touchées et qu'il faut respirer seulement ; il en est d'autres, par touffes massives, dont ta marche bientôt serait alourdie, et de trop douces et de trop tendres dont la volupté te vaincrait à jamais si tu te laissais longtemps arrêter par leur charme. Mais tu ne passeras plus devant nulle fleur nouvelle sans la voir et sans la chérir ; tu ne passeras plus devant elle sans tâcher d'en comprendre le plus secret langage.

« Va donc maintenant où tu voudras, car voici que tu es devenu un homme. Célèbre la gloire de la force. Pénètre peu à peu l'éblouissante splendeur de la pensée ; admire tous les songes et leur divin jeu de découvrir la terre, respecte aussi la recherche patiente qui la mesure ; et puis connais enfin l'amour, lorsqu'il se fait égal au monde et le possède en une aspiration.

Regarde, regarde ! Ouvre les yeux ! emplis ton cœur !

admire et veuille tout l'univers ! Exalte-toi ! Décide chaque jour d'être plus grand que tu ne fus hier. *De tout ton être, aspire à tout ton être.* Tu te voudras toi-même, en l'homme futur que tu contiens...

Alors soudain tu t'arrêteras, touché par la mort. Et si tes forces ont trop tôt défailli, quelqu'un viendra, sans doute, pour te plaindre. « Quel dommage ! dira-t-il. Il donnait des promesses ; pourtant il n'a rien fait. Il a gâché sa vie. »

« Rien fait ? Quoi donc ! ne t'es-tu pas créé peu à peu de telle sorte, qu'une ébauche de toi vaut plus que tous leurs devoirs d'écoliers ? N'as-tu pas réveillé tout ce qui dormait en toi ? N'as-tu pas réalisé, ô mon Maître, le suprême espoir de ton sang ? N'as-tu pas fait une âme, n'as-tu pas fait un Homme ?... »

∴

L'œuvre d'art, — l'un des moyens de la connaissance, de l'intelligence de soi : ON HARMONISE SES ASPIRATIONS.

C'est le plus secret de ton être qui t'apparaît dans la Beauté que tu as aimée. Et si tu crées dans la Beauté, si tu penses dans la Logique, ne faut-il pas pour cela que tu cherches un peu d'ordre en toi-même ? L'épars se réunit, se polarise autour d'un invisible centre.

Et, — puisque tu aspires, — les âmes dispersées que tu contenais hier sont déjà convergentes vers ton âme de demain.

∴

L'ami terrible que, malgré moi, j'écoute, me grondait un jour de mon insouciance.

— Le présent peut-il compter pour toi ? pour toi qui veux être ? Si tu aspires, il n'est de vie qu'en avant de toi-même, au delà du désir immédiat d'aujourd'hui et de demain, dans la région où dort la grande lumière dont tes clartés éparses ne sont que les reflets.

— Hélas ! lui répondais-je. Que le passé est beau, pourtant, et qu'il est doux au souvenir !

— Quand tu songes au passé, c'est à ton âme de demain que tu aspires encore. Il t'apparaît ici, désert de tout ce qui ne fut point toi. L'arbre de ce printemps, à demi dépouillé, étend un geste rigide, bien que d'abord l'automne y ait changé en or les feuilles qui devaient s'épuiser. D'autres feuilles viendront, les branches se détacheront peut-être. Ce qui importe, n'est-ce pas ce tronc admirable, et le jet de sa force vers le ciel ?

« Monte sur la colline. Retourne-toi vers le chemin qui fatigua tes pieds ; à peine en vois-tu les détours... car tu fixes, là-bas, le point d'où te voici venu, et ton regard n'est qu'une soudaine ligne droite. Et tu te réjouis, parce que la route d'hier t'avertit de la direction suivie.

« Aime le passé, puisqu'il te guide encore. Quand tu crois le saisir, c'est à ton rêve futur que tu ouvres les bras...

. . . . . .

— Oui, répondis-je. Et maintenant puisque tu m'as conduit sur la colline, laisse-moi contempler, ou dormir, à mon gré.

Il sourit, indulgent et fraternel.

— Force de la faiblesse ! dit-il. La tienne aura peut-être raison de ma logique. Je te comprends. Pourquoi aller au-devant de nous-mêmes ? La lumière est paisible et douce, sous ces arbres d'automne, et le brouillard s'élève lentement de la vallée que nous avons quittée. L'herbe est molle et riche en parfums. C'est le bonheur du repos, c'est l'éternel présent : attendre on ne sait quoi...

— Hélas, tu le sais bien, c'est moi-même que j'attends !...

— Oui, dit-il avec gravité. Il y a des jours où l'on n'a plus la force d'aspirer. On se recueille, on songe à peine, on veut d'abord reprendre vie. L'âme est comme une plume supendue. Elle flotte dans l'heure inconciente. Mais en s'abandonnant, elle plane au-dessus de son ombre qu'elle voit errer sous elle, et la parole de demain est née obscurément dans le silence d'aujourd'hui...

* * *

Après le plaisir de faire beaucoup de tapage, est-il au monde rien de si amusant, pour les petits, que de déranger leurs jouets et de les jeter pêle-mêle avant de s'en servir ? Hélas, rien n'est si ennuyeux que de les ranger ensuite, quand on s'en est servi. Dieu sait où l'on irait si la gouvernante n'était là pour ouvrir les armoires avec sagesse, et tout remettre en ordre.

Idées, idées ! fraîches ou fanées, intactes ou à demi brisées, attrayantes ou terribles, — idées boiteuses, très vieilles idées idées, très puériles, — toi, l'idée ridicule et

sans bras, et toi, sa triste sœur, qui as perdu la tête, oh vous toutes ! quel plaisir de vous éparpiller sans but, et de se rouler parmi vous en riant, en pleurant... Mais chut ! Car nous ne sommes pas seuls : il y a nos gouvernantes. On les nomme « philosophes », parce qu'elles aiment qu'on soit sages. Ce sont des personnes très soigneuses, et leur rôle est de remettre à leur place les jouets des grands enfants.

ALBERT MOCKEL

L'ÉTAPE

Aux confins de la nuit
— Les ombres y croissent,
Superbes —
Au seuil de la forêt où le blé joint les buis,
Au confluent des heures,
Je suis tombé, dans l'herbe en pleurs,
Si las, que j'en ai crié mon angoisse.

Vers celui que j'avais suivi
Au long des routes,
Vers le marcheur évanoui
Dans l'ombre brusque comme un doute,
J'ai crié mon amour.

Le flot de l'ombre
Accru de seconde en seconde
Avait noirci le fleuve des heures profondes,
Et, face contre terre,
J'ai soufflé à voix basse :
« Qui donc es-tu ?
Je te sens là dans le mystère
Où tout s'efface...

Car, tu le sais, dès le soleil levant
J'ai pris ta route, amour, qui va devant,
Et marché tout le jour avec le vent.

Amour, j'ai entrevu ta face ;
Tu ne peux être celui-là qui passe,
Sourit un adieu, fait un geste
Et se perd comme une chanson claire et leste
Parmi les blés d'été ?
Pourtant, j'ai hésité.

Je te revis, si loin, à travers plaine,
Que je me sentis las et hors d'haleine,
Avant d'avoir couru ma course vaine,
Et lâche, avant la poursuite,
Et sans foi, sans joie,
Si bien que je ne t'ai suivi d'abord
Qu'à contre-gré
Et sans faire un effort
Pour regagner tes pas sur la route poudrée.

J'ai cheminé dans la poussière d'or.

Mais un grand désir m'étreignit
De lire en tes yeux ton âme vive,
De connaître ta voix humaine
— Ainsi, l'idée d'un fruit
Met aux lèvres sa soif soudaine
Et fait l'étape hâtive :

J'ai couru derrière toi à travers plaine.

Tu pris le gué
— Je l'ai passé ;
Tu suivis l'orée claire de la forêt
— Je l'ai suivie sans me lasser ;
Tu pénétras sous bois
— La même ombre m'y fut douce ;
Tu franchis la clairière où l'herbe est douce
— J'ai foulé, dans tes pas, l'herbe et la mousse ;
J'ai gravi, à ta suite, le sentier rude ;
Tu disparus sur l'autre pente :
Ce fut la solitude et l'épouvante ;
Je courus affolé
Et quand je fus au faîte,
Mon amour, je t'ai appelé :
Tu n'as pas détourné la tête...

Le soir tombait comme une pluie d'hiver ;
J'ai meurtri mon espoir, j'ai déchiré ma chair
Aux détours décevants de la poursuite vaine,
Je suis tombé dans l'herbe, la face contre terre... »

Et celui que j'avais suivi
Me dit du fond de la nuit :
« Je suis cela dont tu demeures l'ombre ;
Je suis ta prophétie claire et profonde ;
Ton désir de m'étreindre, d'heure en heure, te crée ;

Je suis toi-même, réalisé :
Ton amour, ta beauté, ta force et ta pensée,
Ton avenir, dont tu ne glanes que le passé,
Ta vie,
Dont tu n'as vécu que les lendemains,
Ton génie qui serait, si tu tenais ma main... »

J'ai sangloté dans l'herbe parfumée ;
Puis l'aube est venue gazouillante des voix de Mai
M'éveiller de sa gloire ;
Dressé vers le soleil dont un rayon m'enfièvre,
J'ai souri savourant, comme un philtre d'espoir,
Un goût de lèvres douces sur mes lèvres.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

LA VISION ROMANTIQUE

HENRI III

I

Les rideaux des croisées sont clos. Les meubles dorment. Parfois le lit royal pousse un long gémissement. C'est le bois qui se plaint, c'est l'âme du vieux chêne. Ecoutez... Aussi bien, cela gémit à peine. Écoutez ! L'âtre obscur se ranime et frissonne. Trois petites flammes bleues dansent sur le foyer, jetant de grands adieux aux murs fleurdelisés.

Plus rien. L'obscurité chasse les quatre murs.

Aussitôt, un éclat du foyer les ramène. Le lit tout grelottant pousse une plainte humaine, et Philippe de Valois se détache d'un mur. Vite, il ouvre un bahut, s'y plonge et le referme.

Louis XI, précautionneux, se glisse en chattemite ; sur son chaperon noir tourne une souris blanche ; et

voici, l'écusson de Bretagne à la manche, se dévorant des yeux, Louis XII et Charles VIII. Ils ouvrent le bahut, s'y plongent et le referment.

Le gamin François II dans l'âtre va vomir. Le lit, soulevant ses draps, semble un fantôme en peine. Que les règnes sont courts dans la chambre des rois! Avez-vous vu bâiller le grand coffre de bois?

Plus rien. L'obscurité chasse les quatre murs.

Aussitôt, un éclat du foyer les ramène, et devant Henri II boite François Ier. Ils songent, le front bas, à Diane de Poitiers, puis s'abîment ensemble et ferment le couvercle.

C'est Charles V qui le relève de son sceptre, et le Roi-Sage est rouge d'un reflet de bûcher. Il saute. Est-ce que la pourpre empêche de sauter ? Il roule dans sa pourpre et jette le bâton. La main de justice vole de serrure en serrure (cric ! crac !) tournant les clefs.

Car voici Jean le Bon.

Voûté, couvert de chaînes mélodieuses et tristes, il a mauvais sourire et les yeux bleus du Christ. Le dément Charles VI le flagelle en cadence, du morion aux pattes, avec des lys de France, et Charles VII, l'ivrogne, ramassant les pétales, baisse la trogne. Mais il titube. Il a trop bu. Trois chutes sépulcrales font sonner le bahut.

Les rois valois sont en rumeur. Le lit tressaille. Les onze rois valois en appellent un autre. Là, et dans les miroirs, voyez, le coffre bâille. La Mort s'exerce-t-elle à des métamorphoses ? A chaque bâillement des cornes de Satyres soutiennent le couvercle et vite se retirent.

Puis grand silence...

Enfin, sortant de la pénombre, un blanc visage monte comme la lune monte. Et le lit voit passer Charles IX aux yeux noirs. Houp ! le bahut l'aspire et tout s'évanouit. Une souris grignote au fond de l'infini.

II

Les rideaux des croisées sont clos. Les meubles dorment. Parfois le lit royal pousse un long gémissement. C'est le bois qui se plaint, c'est l'âme du vieux chêne ou, peut-être, aux flambeaux, verrait-on là un homme ?... Et tenez ! l'âtre obscur se ranime et frissonne trois petites flammes bleues allongent leurs reflets qui fauchent la moisson des murs fleurdelisés. Le plafond s'en éclaire et paraît s'exhausser ; le lit, resté dans l'ombre, s'abîmer sous son dôme.

La chambre où tout vacille est en proie aux fantômes.

Une lueur dernière frappe sur le bahut la ronde qui s'échappe de son gouffre entr'ouvert !

Une lueur voletante frappe aux flancs du bahut la ronde qui tournoie sur son bois en rumeur !

Le reflet des miroirs isole et fait saillir la ronde aux bonds lascifs de douze grands Satyres, entourant de leurs membres un bouc épouvanté, — tandis qu'en ces miroirs, trente fois répété, un Hercule de bronze fait tournoyer sa masse.

Il a du Béarnais le sourire en grimace. Lui vraiment! Tout craché !

L'ombre est chaude. Un cri couve...

En silence, au galop, poussé par la tempête silencieuse des Temps et des Temps et des Temps, en silence, au galop de son cheval de fer, Charlemagne traverse la salle d'un coup bref. Henri de Guise le suit sur son haut cheval noir, mais ayant fait fausse route se perd dans un miroir. Et puis voici Catherine, sa grande et belle figure — horrible à voir !

C'est alors que Henri tire, de sa stupeur, un cri comme il en vient la nuit du fond des plaines, ce cri des solitudes qui s'enfle et passe et traîne, décourageant la vie au cœur du voyageur et c'est l'instant où, pris dans l'étoffe agitée, le fer d'une hallebarde soulève à la

croisée, que l'occident allume, un rideau qui s'allège.

Au dehors le jour tombe, rose, avec de la neige.

III

Le roi, vêtu de noir, a sauté hors du lit et va dans les miroirs interroger sa face, recule à sa pâleur, et tout tremblant se coiffe. Alors, son chapeau noir isole sa pâleur. « Viendras-tu réveiller un sang stupéfié (dit-il), ô toi, liqueur !... » A ses pieds la coupe tombe. Ouvrant doucement la porte, il écoute l'antichambre, tout allumée d'épées et pleine de cliquetis.

Les gants. La canne d'ébène. Et le voilà parti.

« Le roi, Messieurs. Le roi ! » — Une hallebarde sonne. Voix, chuchotis, bruits de chaises. La lueur crépusculaire souligne en pétillant les solives dorées. L'antichambre est confuse, pleine d'ombres vassales, penchées vers un couloir où s'avance un point blanc.

Là-bas, le lit royal est blotti sous son dôme, tout au bout d'un couloir où s'avance un point blanc.

« Le roi ! » — Deuxième écho. — Une hallebarde sonne.

Quelle blancheur ovale, à hauteur de visage, remue deux perles longues comme la lune en pleurerait ? Visage et perles longues, Henri III apparaît. Et les ombres vassales, toutes les ombres se courbent.

Un vol de feuilles mortes est-il ici tombé ?...

— « Toi qui risques un œil, regarde : le crépuscule souligne-t-il encore les solives dorées ?

— Oui, mais le roi ?

— Le roi, mon fils ?... Il est passé.

— Quélus, mon bon ami cela tient du prodige.

— Maugiron, Saint-Mégrin, écoutez la merveille : ce soir l'Ombre du roi dans le palais voltige, masquée de clair de lune et deux larmes aux oreilles.

— Va-t-elle retrouver Catherine en ses nuages ? Elle monte l'escalier.

— C'est au second étage ! »

Une hallebarde sonne. Voix, chuchotis, bruits de chaises. Au dehors le jour tombe, rose, avec de la neige.

IV

Cependant que le roi court dans l'escalier vide, Chicot survient berçant sa lanterne allumée : on entoure le Fou qui ricane et s'esquive, et reparaît, haussant et

berçant sa lanterne, ainsi qu'un encensoir, au bas de l'escalier.

« Continuez, Messieurs, je cherche un roi », dit-il.

L'antichambre est obscure avec de grands coins pâles, où déjà les flambeaux s'allument sous des mains. L'un d'eux jette une flamme de neige et de carmin. Vite les mains s'écartent. — On voit toute la salle. — Légères, au bout des bras les épées s'incendient et, se liant par deux, peuplent l'air d'étincelles : quelques lames fredonnent, d'autres sont en cliquetis, et des ombres de torses font bouger les murailles, et les pieds des Mignons froufroutent sur les dalles.

— « Chicot, s'écrie Quélus, l'Ombre du roi voltige. Que fais-tu là, Chicot ? Veux-tu bien voltiger ? Armé de ta chandelle, tu la verras monter.

— Mais non, je vois descendre.

— Qui donc ?

— Henri de Guise.

— Diable ! il est en Espagne... (A vous, Monsieur, touché !)

— Pardon, mon cher seigneur, il descend l'escalier.

— Chicot, prends garde à toi !... C'est parbleu vrai, Messieurs. *Je l'ai vu.* »

Les épées retombent sur les dalles.

Cependant que le roi court dans l'escalier vide, seul, jusque chez sa mère Catherine en ses nuées, et ne sent

pas glisser la cuirasse limpide de monseigneur de Guise qui se range au palier. Le duc est bien en chair pourtant, Son cœur bat fort. Mais non pas jusqu'à faire tinter le froid métal que Monseigneur dérobe, du chapeau, en saluant.

Tout au bas, l'escalier flamboie. Le duc descend. Il descend marche à marche comme un discret fantôme. On se presse, on le voit. Le duc revient d'Espagne comme un discret fantôme — et même il en revient par la chambre à coucher de la reine !

— « Incroyable », dit Maugiron.
— « Ce Guise est fort », dit Saint-Mégrin.
— « Place à monseigneur-duc ! »

La cuirasse limpide entraîne les épées. Tout s'écoule. Tout s'éteint.

V

Henri III, cependant, mi-couché sur la rampe, du haut de l'escalier a tout vu cette fois. Il tire de son cou un sanglot de colombe, puis se relève.

Un mur s'entr'ouvre pour le roi.

VI

Ici, rien qu'une lampe éclairant une main.

Tout, sinon cette lampe et sauf le parchemin, où cette main potelée, vieillotte, amidonnée, guide la plume d'oie ou cherche l'encrier, ici tout est dans l'ombre. La main, par aventure, disparaissant un peu, laisse de l'écriture. Alors, voici ce que la flamme pourrait lire, qui sur les caractères se tord comme une martyre :

« A Madame ma fille, la Reine catholique,

« Ma fille aimée, ma mie, ma docile Isabelle, j'ai bien reçu de vos nouvelles d'Espagne. Monsieur de Guise me les apporta. Certes ! il ferait beau voir tous ces méchants hérétiques brûlant en une seule torche (ainsi en France comme vous faites là-bas). Hélas ! mignonne, ici rien ne se peut. Ce n'est chez nous que perversion ; et douleurs pour votre bonne mère. Vous savez les afflictions qu'il plaît au ciel de m'envoyer et qui sont des plus grandes qu'il envoya jamais à personne. Brûler les hérétiques ! Ah ! oui, beau bouquet de flammes, certes ! grand feu de joie et qui plairait à Dieu. Mais quoi, fillette, en France rien ne se peut. Tout reste ici dans l'ombre, même l'Ombre royale... »

A l'ombre d'un visage pend une lèvre blanche. Sous

un bonnet de tulle noir un front se penche, battu de rides mouvantes comme un clocher d'oiseaux, et plus ce front se penche et plus il paraît haut. L'œil mouillé de Catherine s'argente. La courbe dure et fine du long nez italien se profile, que tire, ainsi qu'un arc, le pli de la narine.

C'est l'instant où Catherine, boudeuse et pacifique, biffe d'un trait de plume sa phrase impolitique.

Or, un autre visage s'est levé dans la salle. Derrière elle Catherine sent vivre une pâleur. Elle a cessé d'écrire en écoutant son cœur. Deux petites mains gantées lui tombent aux épaules, comme deux chauves-souris tuées d'un même coup de gaule. Et l'une des petites mains roulant jusqu'à son cœur, vient s'y crisper...

Alors, du bout de sa plume d'oie, Catherine, pensivement, doucement, la caresse. Et *tous deux* songent, et l'heure est pleine de paresse.

La main se déraidit, brusquement toutefois. Voici le parchemin désigné par un doigt ! « *Tout reste ici dans l'ombre, même l'Ombre royale !* »

Deux mains saisissent le cou de Catherine, et la reine levant son front terrible vient de crier : « Mon roi ! » — Un cri bref du parquet révèle une fuite soudaine, et bientôt Henri III descend l'escalier vide.

VII

Il franchit l'antichambre maintenant désertée, se jette contre un mur les deux bras écartés et cherche le couloir tout le long du mur vide.

Plus rien : du vide.

Le roi chancelle ; il court, chancelle ; il court jusqu'à sa porte ouverte et veut passer, mais s'arrête, le poing sur la gorge et livide, devant une hallebarde somnolente et bercée.

Henri saisit la jambe du garde qu'il réveille, car — ô stupeur ! — derrière ce garde qu'il réveille, là ! dans son lit !... quelqu'un, quelqu'un ou quelque chose, de semblable à lui-même (et peut-être lui-même), de noir et blanc, un homme, un roi ou quelque chose, un roi peut-être ? Charles IX ou François ? un fantôme couché dort du sommeil des morts.

— « Garde ! Allons, toi ! Qui donc est chez le roi de France ? A qui cette pâleur ? Ces loques sont à moi ! Suis-je sorti, voyons, ou bien est-ce moi, là ? Quelle est cette chose ? » — « Hélas ! » dit l'homme dans les transes, « hélas ! mon cher seigneur, mais je... je ne sais pas. »

— « Silence » dit une voix. Une voix dit : « Silence... » (Le roi tremble accroupi comme une grenouille au froid, et la hallebarde tombe et le garde se sauve.)

— « Ce n'est rien, mon doux sire, c'est Chicot qui repose. »

Et Chicot déguerpit en entraînant un drap.

VIII

Minuit ?...

Minuit sonne à Saint-Germain-l'Auxerrois.

PAUL FORT

VALVINS

A Mademoiselle Mallarmé.

Un peu de son génie, un peu de sa bonté,
Dans un peu de nos pleurs sur Valvins est resté,
Pour en faire à jamais un nom de poésie.
Oui, désormais, autour de la maison choisie,
Dans l'air léger, parmi les frissons, les senteurs
Des prés, les bruits épars, les peupliers chanteurs,
Flottera quelque chose encor, dont les poètes
Sentiront la tendresse et la fierté secrètes,
Comme un parfum plus rare et plus subtil, venir
Ranimer leur ferveur pour l'art et l'ennoblir.
Nature! O Vie! O mort! O mystère! O mélange
D'horreurs et de beautés, de désirs, où tout change,
Revient, puis disparaît en d'incessants départs,
Nul n'a fermé sur vous de plus cléments regards.
Il dort; épands sur lui ta clémence, ô Nature!
Donne à ce doux héros la douce investiture,
O mort! — Que la forêt, que ces royaux abris
Dont il sut écouter les échos assombris,
Et célébrer pour nous les splendeurs méconnues;
Que ce fleuve où, pensif, dans un reflet de nues

Ou d'azur, il cherchait l'image aussi des mots ;
Que ces bords, ces vallons, ces versants, ces hameaux,
Ce décor familier, cher à sa songerie,
Que tout cela murmure et miroite et sourie,
Chaque été, tendrement, noblement, au soleil,
Autour de son tombeau, pour charmer son sommeil !

LÉON DIERX

LA SEMAINE DES ARBRES

Chaque année, durant une semaine environ, a lieu à Versailles une fête silencieuse et magnifique. Pour y assister, il n'est besoin d'aucune autorisation et d'aucun privilège. Elle est publique et naturelle. Il suffit, pour en être librement témoin, de franchir la haute grille dorée qui sépare la place d'Armes de la Cour d'honneur, dont le sol, inégal et dur aux pas, est doux à l'œil par les nuances délicates et variées de ses pavés de grès, de longer la chapelle, de traverser le vestibule et de s'avancer jusqu'au parterre d'eau qui mire en ses bassins plats ses nobles statues de bronze, et d'où l'on domine un des plus admirables spectacles qu'il soit possible de contempler.

Quelles que soient, en effet, l'heure et la saison, c'est toujours un lieu sans pareil que ces jardins de Versailles, avec leur double rampe harmonieuse et leur perspective que termine le Grand Canal et qu'encadre l'ombrage régulier des arbres, mais il est un instant où ils atteignent une beauté insolite et particulièrement splendide et où ils donnent aux yeux une fête incomparable et qui est comme le moment de leur gloire suprême et parfaite, celui où l'automne, prince de l'année, les

visite et y promène sa mélancolie sous sa couronne de feuilles d'or.

A Versailles, l'automne est souverain. Son sceptre y crée une féerie. Pour le recevoir, les arbres se teintent des plus riches et des plus somptueuses couleurs, se dorent, s'empourprent de feuillages fastueux, jonchent les allées et les bassins, emplissent la solitude de l'éclat de leur parure. Jamais Versailles n'est plus royal qu'en ces jours d'apothéose, qui durent peu et qu'il ne faut pas laisser passer sans en aller admirer l'éblouissante brièveté, car c'en est bientôt fait de cette prodigieuse pyrotechnie végétale. Comme un feu d'artifice, auquel elle ressemble, il n'en reste bientôt plus que des branches noires et dénudées. Le prestige s'est évanoui. La splendeur s'est éteinte. La semaine des arbres est terminée.

•

Je voudrais qu'elle fût annoncée, cette semaine des arbres à Versailles, comme on affiche les Grandes Eaux, et qu'on avertît les Parisiens du merveilleux spectacle qui leur est offert si près d'eux. Beaucoup l'ignorent ; mais il a pourtant ses fidèles et ses habitués qui n'y manquent pas. Les « Versaillisants » sont nombreux. Le royal jardin et le royal palais ont reconquis leur place dans l'admiration publique. Que dis-je, la beauté de Versailles est officielle! Elle fait partie de ce que la France montre à ses hôtes de marque pour leur donner bonne idée d'elle-même. Le goût français a

repris le chemin de Versailles. Longtemps délaissé, Versailles est actuellement en faveur.

Il n'en fut pas toujours ainsi. Versailles fut démodé. Le promeneur romantique, épris cependant de pittoresque et de passé, ne s'y hasardait guère. Il préférait les ruines moyenâgeuses. Le donjon et le clocher lui plaisaient plus que la colonne et le fronton. La nature régentée par Le Nôtre lui semblait froide et indifférente. Le Romantisme n'aima pas les jardins. Il préférait les sites naturels aux perspectives volontaires. Voyez les poètes. Lamartine chante la montagne et le lac, Hugo, la forêt et la mer, Vigny, le ciel et les grands horizons. Si Alfred de Musset s'arrête un instant sur les trois marches de rose, c'est pour y madrigaliser ironiquement. Seul Théophile Gautier salue Versailles d'un mélancolique sonnet.

Le Naturalisme ne goûta pas davantage Versailles et sa beauté si noble, si grave. Elle n'offrait aux observateurs de l'École de Médan aucun « document humain ». Du reste, qu'avaient-ils besoin de rêverie ? Et à quoi bon fréquenter le passé ? La peinture de la vie moderne suffisait à leur ambition. A cette époque, le décor des Halles centrales intéressait plus que celui de Trianon. Qu'était, auprès du Ventre de Paris, ce qui avait été le Cœur de la France ?

Je me souviens très bien de Versailles, en ces années de mépris et d'abandon. Vraiment, il tombait en ruines. Sa façade s'effritait. Ses fontaines et ses bassins se délabraient. Ses statues moussues devenaient informes. Il n'avait guère pour visiteur que le bon peuple des

dimanches, et c'était en vain qu'il offrait aux esprits ingrats et détournés son silence et sa magnifique solitude.

•

Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il s'est fait en France depuis lors, en art et en littérature, un retour vers le classicisme ; cependant il faut reconnaître, toutefois, que le goût français a évolué dans ce sens et qu'il s'est formé peu à peu une meilleure compréhension de notre âge classique. Cette disposition, d'ailleurs, est la conséquence de notre souci actuel de ne rien négliger et de ne rien mépriser de notre passé national, de le considérer comme un tout composé de parties diverses, mais dont chacune a sa valeur respective et proportionnelle et dont l'ensemble représente une force que nous continuons.

C'est ainsi que Versailles est rentré en honneur. Il a pris pour nous sa signification définitive et véritable. Certes, c'est par ce que sa beauté a de rétrospectif qu'il nous émeut tout d'abord. C'est le lieu historique qui nous attire. Ce sont les souvenirs qui s'y évoquent qui nous y retiennent. Il nous rapproche du passé dont il est le décor persistant et, à ce point de vue, il surexcite puissamment l'imagination.

Qui ne s'est plu à y venir rêver aux événements et aux personnages dont il fut le témoin et le séjour ? Ils y revivent pour nous et peuplent ses galeries et ses allées d'ombres grandioses ou gracieuses. Ce palais,

ces jardins qui leur furent familiers nous aident à les mieux comprendre. Construits et ordonnés selon leur goût, ils nous montrent leurs préférences d'art et de nature, ce qui plaisait à leurs yeux, ce qui satisfaisait leurs esprits. Ils attestent leur idéal de hiérarchie, de discipline.

Mais Versailles — son parc et son château — Versailles n'est pas seulement évocateur et instructif. Il n'est pas seulement une leçon de passé. En dehors de tout souvenir, il vaut par lui-même. Il présente au regard une beauté actuelle et propre. Il est un assemblage prodigieux de lignes et de couleurs, un des lieux du monde où l'eau, la pierre, les arbres s'unissent en une harmonie admirable pour offrir un spectacle unique, et c'est sous cet aspect aussi qu'il nous est cher.

Ce n'est pas que par les ombres qui le hantent qu'il est magique. Il a en lui un autre sortilège, celui de son silence et de sa majesté, celui de ses eaux et de ses feuillages. Il a son atmosphère de grandeur et de mélancolie; on y respire un air que l'on ne respire pas ailleurs, et c'est en automne surtout, quand ses feuilles se dorent et s'empourprent, qu'il communique à ceux qui fréquentent ses ombrages son ivresse magnifique et triste.

•

J'y ai passé quelques heures, durant une journée du commencement de cet octobre. Le temps était gris et froid, et la fête des arbres n'était pas commencée. A

peine quelques-uns jaunissaient déjà. La plupart conservaient encore leur verdure éclatante et solide. L'heure n'était pas encore venue où elle se nuance et se colore. L'automne n'avait pas fait son œuvre. Il y avait dans l'air immobile comme une impression de repos et d'attente. Pourtant, les grands peupliers qui sont au bout du Grand Canal dressaient leur dorure lointaine et disaient que l'instant approchait de la merveilleuse féerie annuelle. On sentait qu'elle allait commencer bientôt et que seuls ne s'y mêleraient pas les ifs et les buis taillés, immuables en leurs vertes pyramides, et indifférents aux saisons.

Certes, si elle prend à Versailles une splendeur particulière, cette saison d'automne, partout elle a sa fête des arbres. Avant de les dépouiller, elle les décore d'une richesse suprême et brève. Paris même a sa part dans ce luxe végétal. Ses Tuileries, son Luxembourg, son bois de Boulogne ont aussi leur semaine de gloire. Ses avenues y participent également, mais tout cela n'est que pour nous avertir et pour nous inviter à nous rendre où la fête véritable a lieu, en ce Versailles voisin qui nous attend dans le flamboiement de ses feuillages mirés en ses eaux, pour nous convier à visiter, en l'un de ses plus mystérieux royaumes, le bel automne, prince de l'année, dont il emporte le sceptre et la couronne sous son manteau tissé de brume et de soleil.

HENRI DE RÉGNIER

LA « CORRESPONDANCE » DE VIGNY

I

Ces lettres vont de 1816 à 1863, année de la mort du poète. Lamartine, Victor Hugo, Sainte-Beuve, Musset, Brizeux, Antoni Deschamps y reçoivent les confidences littéraires ; la vicomtesse du Plessis et Pauline Duchambge, celles de l'amitié. La passion saigne et crie, un peu romantiquement, dans les billets adressés à la tragédienne Marie Dorval. Il est intéressant de prêter l'oreille aux choses familières que le poète d'*Eloa* mande à Philippe Busoni, et de le voir compter, sans doute assez mal, avec l'éditeur Charpentier.

Il y a, sur le Romantisme, une fort curieuse lettre, adressée au prince Maximilien-Joseph de Bavière ; et une autre, charmante, au comte d'Orsay, à propos de lady Blessington, l'amie de lord Byron.

En octobre 1823, étant loin de Paris, il écrit à Victor Hugo et lui parle de Lamartine : « On dit que vous tous l'avez excommunié. Je ne puis le croire. » Il juge le poème de *Socrate* bien composé, grave et majestueux. Cependant Psyché lui semble *trop longue et sans grâce :*

« Lamartine, dit-il, a manqué son ciel comme tous ceux qui en ont fait, car nous ne connaissons que le malheur. »

On voit, par un passage de cette lettre, que l'admiration de Vigny allait sans peine de Lamartine à Soumet. Quelle erreur d'optique, malgré le véritable talent d'Alexandre Soumet ; et que l'on se trompe aisément entre contemporains ! Racine, avec tout son juste orgueil, ne se rendait peut-être point compte de la distance qui le séparait d'un Pradon.

Les *Nouvelles Méditations* inspirent à Vigny des regrets : « Le ton, dit-il, est désuni et on a l'air d'avoir réuni toutes les rognures du premier ouvrage... » Puis il ajoute : « Cependant, je ne crois pas que M. de Lamartine ait rien fait qui égale *les Préludes* et les dernières strophes surtout, *Bonaparte* et le *Chant d'amour*. Il y a en général, dans tous ces ouvrages, une verve de cœur, une fécondité d'émotion qui le feront toujours adorer... » Après cela, il envisage l'attitude politique de Lamartine : « J'ai de mauvais pressentiments, de cette alliance avec les libéraux, de cette séparation de *nous;* après avoir vu que le faubourg Saint-Germain, désenchanté de son premier malheur, l'avait un peu délaissé, n'a-t-il pas voulu se faire un succès avec l'autre parti, et se faire pour celui-là une seconde infortune mais dans son genre, mais moins sentimentale que la première ? Tout cela serait bien étroit, mais tout me l'annonce. »

Au moment où il écrivait sa lettre, Vigny était officier, et il allait passer en Espagne, avec l'armée. Il recommande à Victor Hugo de faire imprimer ses manuscrits, *si les boulets ne respectent pas le poète.*

Que faut-il penser des dithyrambes qu'il adresse à Sainte-Beuve, sur ses vers médiocres ? Cet enthousiasme pourrait être sincère. Car, j'ose le dire : si Vigny est un grand poète, il ne l'est pas sans alliage; sa Philosophie et les Muses ne montent pas toujours leurs instruments à l'unisson.

... A propos de l'opuscule : *Du Dandysme et de G. Brummel*, Vigny écrivait à Barbey d'Aurevilly :

« Vous vous moquez de tous les deux avec un esprit charmant... »

Pour lui, Brummel n'avait été qu'un subalterne à la suite du Prince de Galles, qu'il aidait à dessiner la forme d'un habit ou d'une grosse cravate.

« Cet éloge moqueur, dit-il à Barbey, que vous faites du *Dandysme* est le plus heureux persiflage du monde contre cette froide vanité de l'attitude ; ce rôle de princes dédaigneux et de millionnaires blasés joué par des sots qui n'ont ni naissance, ni richesse, ni talent, ni esprit, ni cœur. »

L'auteur du *Dandysme*, s'attendait-il à être approuvé de la sorte ?

Vers 1860, M. Jules Claretie était tout timide, et il brûlait de concourir pour le prix de poésie. En cette année l'Académie avait donné pour sujet : *Le percement de l'Isthme de Suez*.

Claretie écrivit à l'auteur de *Chatterton*, qui lui répondit avec beaucoup de bonne grâce. On prit jour

pour une entrevue. Mais le débutant n'osait se présenter, et il reçut du poète les lignes suivantes :

« Je vous conseille, monsieur, de faire tous vos efforts pour vaincre votre excès de timidité. C'est à quoi peut-être l'éducation de l'armée est bonne aux jeunes gens de votre âge... »

M. Jules Claretie finit sans doute par venir à bout de sa timidité. Mais c'est Henri de Bornier qui remporta le prix, en chantant le *percement de l'Isthme*.

Alfred de Vigny aimait l'art dramatique avec passion. Il y songea toute sa vie. Sa place restera marquée dans l'histoire du Théâtre. La traduction d'*Othello*, où l'accent, à vrai dire, tombe trop souvent, offre toutefois d'heureuses trouvailles d'expression. Les drames originaux de *Chatterton* et de la *Maréchale d'Ancre* se soutiennent avec noblesse. Ils ne furent pas composés en vain. Ils auraient pu frayer quelque route.

Divers passages de la correspondance nous renseignent sur les tracasseries que le poète eut à subir de la part des directeurs et des comédiens. Cela fait goûter un amusement amer.

Le vendredi 17 juillet 1829, Vigny lut, devant ses amis assemblés, son *More de Venise*.

Le poète Edouard Turquety a consigné les impressions de cette soirée, avec simplicité :

« Je passai, dit-il, la soirée de vendredi dernier chez le comte de Vigny : il m'avait fait écrire par Emile Deschamps pour m'inviter. C'était pour assister à la lecture d'une tragédie d'Othello. La soirée fut très brillante : on n'annonçait que comtes et barons : les appartements sont pleins de luxe et d'ornements. La lecture dura fort tard et m'intéressa au point de me faire beaucoup de mal. »

Quatre jours après cette petite fête, le *More* lu à la Comédie-Française était reçu à l'unanimité.

Aussitôt les ennuis, les dégoûts, les aventures héroï-comiques se précipitent. Personne n'aide l'auteur pendant les répétitions. Il s'en plaint à l'Administration de la Comédie : « Je vous laisse le soin de qualifier cette conduite, que j'ai peine à comprendre... »

Une trêve se produisit, et le malheureux auteur, à propos d'un décor, se flatte d'être ravi par les *conceptions poétiques et colorées* de ses bourreaux.

Enfin, la pièce est jouée, et les tracasseries recommencent aussitôt. Le guignon s'en mêle. Un des interprètes se donne une entorse, en descendant l'escalier de sa loge. Un autre, qui tenait le rôle de Cassio, exagère un mal de gorge, afin de se faire remplacer par un camarade. Vigny s'empresse d'écrire au directeur de la scène : « Je suis venu à la Comédie pour savoir si M. David jouait ou non, demain, le rôle de Cassio. On n'en sait rien. En tout cas, je vous déclare que je m'oppose formellement à ce que ce rôle soit joué par M. Bouchet. Mon opinion est qu'il n'est pas dans la

nature de son talent. Je ne l'ai pas vu répéter et ne puis y consentir... » Cette protestation reste sans effet, et le poète adresse aux membres du Comité une longue lettre, qui finit par ces paroles, aussi dignes qu'inutiles :

« Je vous prie, Messieurs, de me répondre à ces deux questions : 1° La Comédie-Française se croit-elle le droit de distribuer et changer les rôles d'un ouvrage sans la volonté formelle de l'auteur ; 2° Par quelle personne ont été donnés les rôles aux acteurs qui, à mon insu, ont joué samedi les personnages de Cassio, du Héraut d'armes et de l'Officier de Chypre, et qui leur a dit de les jouer ?

» Ces deux questions ont pour but de m'instruire de vos opinions et des faits, non d'arrêter ma façon de penser sur ce procédé qui est envers moi un manque d'égards sans exemple.

» Le devoir de l'Administration était de me demander mes intentions. Elles se seraient trouvées tellement contraires à la distribution qui a été faite, que j'aurais exigé que la représentation fût ajournée plutôt que d'attirer sur l'ouvrage les murmures qui ont eu lieu, excités par le désordre des rôles appris en une heure. »

Dans l'année qui précéda sa mort, Alfred de Vigny reçut de Charles de La Rounat, alors directeur de l'Odéon, la proposition d'une reprise d'*Othello*. Ce projet lui souriait certes ; il crut néanmoins devoir l'ajourner. Il disait que c'était son habitude d'avoir quelques

entretiens particuliers avec les acteurs, afin de leur transmettre ses idées et les traditions du drame shakespearien conservées en Angleterre. Et il ajoutait que la maladie grave et douloureuse, qui le retenait au lit opiniâtrément, lui interdisait tout travail.

Au mois d'octobre, de cette année 1862, sans se soucier des scrupules de l'auteur, le Théâtre-Historique fit sa réouverture avec le drame d'*Othello*. L'infortuné Glatigny y débutait dans le rôle du Premier Sénateur. Vigny semble outré de cette représentation qu'il appelle furtive et déloyale. Il mande à son confident Ratisbonne : « On m'a trompé et l'on m'a caché les répétitions par crainte de l'œil du maître. Hier encore, le croiriez-vous? on m'écrivait pour me demander de recevoir chez moi deux des personnages pour les écouter, et l'on savait pourquoi ils ne viendraient pas. » Malgré l'état de sa santé, il quitte sa chambre et court mettre en mouvement avoués et huissiers, afin d'interdire les représentations.

Le théâtre lui tenait constamment au cœur. Ses nombreuses lettres à Busoni en témoignent à chaque ligne. Le Gymnase joue sa petite comédie : *Quitte pour la peur* ; et (c'était son destin et peut-être sa manie), le voici encore dans le cas de se lamenter. De la campagne où il passait l'été, il pose à Busoni mille questions : « Puis-je croire que l'on ait ainsi à la hâte joué cette pièce sans mon avis, sans mes conseils ?... Comment a-t-elle été accueillie du public et de la presse ? Les acteurs en ont-ils bien fait sentir la pensée ? Le public l'a-t-il devinée ? Sur quelle édition l'a-t-on jouée ?... »

Une autre fois, il presse son ami d'aller dans la loge de Rose Chéri, au Gymnase, et de lui demander si elle avait reçu une lettre qu'il lui avait écrite *du fond de ses bois, du bord de ses chères fontaines.*

Cette charmante Rose Chéri avait triomphé dans *Quitte pour la peur* où elle jouait la duchesse. Un jour Vigny apprend qu'elle a parlé de son désir de jouer aussi *Kitty Bell.* Et les questions pleuvent de nouveau sur Busoni : « Croyez-vous *Chatterton* possible au Gymnase ? Bressant vous paraît-il fait pour ce rôle ? »

Rachel, au bout de cinq représentations, avait abandonné *Louise de Lignerolles,* drame de Legouvé. Et Vigny de dire :

« Je ne vois pas que Rachel ait été plus fidèle à Mlle de Lignerolles qu'à ses amants. »

A la veille de la première de *Chatterton,* la Comédie Française répandait le bruit que la pièce allait tomber. Du moins Alfred de Vigny l'affirme dans une lettre à Brizeux. Cette lettre fut écrite après la victoire. A la fin, il parle de Marie Dorval qui joua Kitty Bell *avec un admirable génie.*

On connaît la passion du poète pour Marie Dorval. Elle le faisait cruellement souffrir. Elle était à la fois très femme et très actrice. « Tes deux ennemies, lui disait Vigny, sont la gaieté bruyante et la colère. » Voici quelques fragments des lettres qu'il lui adresse :

« ... Tout ce que tu m'as fait souffrir depuis que tu demeures dans cette rue, dans ce nouvel appartement, est incalculable. Ce n'est pas trop de toute ta vie pour me le faire oublier ; mais enfin, hier, j'ai revu ton âme tout entière et, après nos quatre heures de baisers et d'amour, elle s'est rouverte, comme tous les jours tes bras. Je t'en rends grâce mille fois, mon ange, ma chère belle, je t'ai retrouvée. Ton tendre repentir a effacé tout, mon enfant, je te confie à la garde de *ton amour*, de ton honneur et de ta bonté. N'oublie jamais cela. Cependant ce qui reste dans mon âme de tout cela et de ton départ surtout est plus que de la tristesse, c'est du malheur, c'est du découragement mortel. Je sens en moi une honte secrète pour la première fois de ma vie. Les mots que je me suis fait effort pour prononcer hier m'ont outragé, plus que je ne puis le dire, je me coupais moi-même au tranchant de mon arme et en me vengeant je me blessais... Il est affreux pour moi que cela soit arrivé et c'est pour moi seul que cela est douloureux. »

Entre les deux amants, la lutte ne s'apaisait un instant que pour recommencer plus furieuse. Les déboires de l'actrice, qui faillit maintes fois succomber sous les cabales, aigrissaient Marie Dorval et réveillaient son mauvais naturel de femme. Après une scène effroyable, en revenant chez lui, à une heure du matin, Vigny lui écrit ce billet : « Je rentre le cœur navré mille fois plus que tous ces derniers jours. Que tu m'inquiètes ; que tu m'affliges, ô ma chère ange ! Ma pauvre chère belle,

que tu me désoles !... Ah ! quelle cruauté que de m'accuser, moi, moi ! de ne t'avoir pas assez servie dans ton théâtre ! Tu sais ma vie, le pouvais-je ? Tu vas voir à présent si tu me donnes confiance en toi, ce que je ferai alors pour toi aussi... Je t'en supplie, ma belle Marie, au lieu de m'effrayer et de me menacer comme tout à l'heure, ne fais plus autre chose que de me rassurer sur l'avenir, afin que je puisse penser et écrire pour toi. » Les griefs cocasses de la cabotine aboutissaient souvent à ces odieux manèges féminins, qui désespèrent en aiguillonnant.

Le 8 avril 1835, Vigny écrit à Marie Dorval :

« Il m'est impossible de ne pas soulager mon cœur en me plaignant de toi à toi-même. Tu me rends très malheureux. Je ne puis plus vivre ainsi. Hier au soir c'était mettre le comble à tant de choses, méchamment calculées, que de me dire devant ton mari ce que l'on peut dire de plus froid et de plus ingrat... »

Un peu plus loin, il lui dira qu'elle se plaît à l'affliger et à le tourmenter *par des familiarités qui l'effraient.*

A la date du 14 février 1841, — Vigny avait alors quarante-quatre ans, — nous trouvons une nouvelle lettre qui nous prouve que la comédienne gardait ses façons irritables et ses exigences. Quant au poète, il parle toujours avec douceur, certes. Mais cette douceur est bien magnanime. L'Amour avait-il épuisé son carquois ?

Il y a quelque chose de douloureusement comique dans les souffrances que Vigny endura dans les dernières années de sa vie. Deux tasses de lait de chèvre froid, par jour, composaient son régime. Et si l'on venait à lui permettre quelque nourriture plus solide, il ne la supportait guère. Le soir surtout, il ne pouvait prendre que des choses fort légères, comme le tapioca. « Tout cela, disait-il, s'appelle du joli nom de gastralgie. C'est consolant. » Mme du Plessis lui avait envoyé des huîtres. Mais elles lui firent mal : six étaient pour lui une orgie. Tout ce que les médecins ordonnaient, bismuth, belladone, laurier-cerise, eaux de Vichy, eaux de Bussang, lui déchirait l'estomac. Une seule chose lui était salutaire : *l'honnête bouillon de poulet mêlé de bouillon de veau.*

« Il est bien vrai, disait-il en plaisantant, que l'âme est plus libre lorsque la pesanteur du repas ne l'écrase pas de ses lourdes fumées intérieures. Il n'y a que Brahma et Brouddha qui l'aient compris. Les Indous regardent comme un crime de manger tout ce qui a eu la vie, et ils meurent de faim quand le riz leur manque, plutôt que de boire le sang des animaux, comme nous faisons en mangeant leur chair. Aussi, sont-ils récompensés de leur foi sincère et aveugle par des incarnations successives, qui leur font espérer à tous de revivre sous la forme bienheureuse d'un éléphant blanc. »

De son côté, sa femme Lydia était en fort piteux état. Après des douleurs de tête d'une grande violence

ses yeux se voilaient d'ombre et elle allait à travers ses appartements, en trébuchant.

« Souvenez-vous, écrit Alfred de Vigny à Mme du Plessis, que Lydia devient aveugle et que c'était pour moi une affreuse pensée que de ne pouvoir plus la distraire par des lectures ou des conversations enjouées sur des choses indifférentes et mondaines. Il m'était défendu de parler et de recevoir. Je ne peux penser à moi au point de faire la moindre absence de chez moi. Il faut toujours que les meilleurs domestiques du monde, comme sont les miens, dont je suis content, soient sous l'œil du maître, qui est forcé de remplacer, hélas ! les yeux de la maîtresse dont l'un est éteint et dont l'autre se ferme. »

Au retour d'une promenade fort gaie, pendant laquelle Mme de Vigny avait admiré *l'essai d'un ballon,* en passant le seuil de sa maison, elle tomba tout à coup paralysée. On la porta sur l'escalier, et elle mourut peu après.

Vigny était affaibli au point de ne pouvoir se soulever sur son lit. A cette occasion il eut à se louer du zèle de ses parents et de ses amis. « ... Pendant que je me trouvais mal à chaque instant, écrit-il à Mme du Plessis, ils m'ont remplacé dans l'ordonnance des sombres cérémonies... Mais, malgré eux, les hommes froids et blasés sur les deuils, qui sont agents des *pompes funèbres*, venaient directement à moi recevoir des ordres et (selon leur terme hideux) apporter la *note*, comme le lende-

main d'un repas de corps chez un restaurateur... » Il possédait à perpétuité un caveau de famille au cimetière Montmartre, et pour y descendre la dépouille de sa femme, il lui fallut faire exécuter trois sortes de travaux : l'exhumation et l'inhumation nouvelle des cendres de sa mère, creuser plus profondément son caveau dans la terre, former au-dessus un second caveau.

II

C'est devant Pauline Duchambge, cantatrice et auteur de romances célèbres, que Vigny étalait son cœur, tout saignant des versatilités de la tragédienne Marie Dorval. A la veille d'une rupture douloureuse, il écrit à sa confidente :

« Je voudrais ne pas vous répondre, mais je n'en ai pas le courage, je crains trop de vous blesser dans votre bonne et délicate amitié !... Croyez bien que je sens tout le prix de cet attachement et que rien ne m'échappe de tout ce qu'il y a de parfait dans les ménagements de votre conduite, si difficile dans une circonstance si grave. Permettez que je n'y revienne plus et que je ne rouvre pas mes blessures pour vous écrire avec mon sang. Je me suis bien assez reproché le fardeau des confidences dont vous étiez écrasée. Soyez-en délivrée enfin et oubliez ce que j'ai peut-être dit de trop violent devant vous. Tout est fini. »

D'autres femmes, dont les noms demeurent secrets,

obtenaient de Vigny des conseils et des exhortations romanesques.

Il dit à une jeune fille :

« Je vous en prie, n'allez pas si loin dans la mer, et ne vous fiez pas trop à elle : *Perfide comme l'onde !* N'oubliez pas cette grande vérité et surtout n'imitez jamais l'onde. »

Puis c'est à une dame qu'il conte une aventure arabe : « Il y avait une fois, dans l'Orient, du côté de la Mecque... » A la fin du récit, le poète fait un retour sur lui-même, et c'est une sorte de moralité.

Quant à Mme du Plessis, elle est, dans cette correspondance, l'amitié et la famille, qui égaient et qui consolent.

En mars 1848, il écrit à la vicomtesse du Plessis qu'il a mis « à l'abri des cris et des balles » sa femme Lydia toujours souffrante, et qu'il est allé voir comment les révolutions font tomber les gouvernements.

Sa cousine habitait Tours, et il lui dit : « J'espère qu'on n'a pas fait de barricades à Tours avec les pierres de la maison de Tristan, qui m'est si chère. »

Il soutenait, en plaisantant, que cette maçonnerie devait son nom à ce Tristan qui but le breuvage et aima Iseult la blonde.

Quelques mois après, il lui écrit d'Angoulême, au moment où un orage d'été commence à gronder.

En voyageant de nuit, il avait senti l'approche de cet

orage, à la fraîcheur des vents de l'Ouest, qui venaient de la mer. Tout le monde dormait dans la voiture, excepté lui : « Vous savez, dit-il, de combien de choses sensées et insensées ma tête est pleine et tourmentée ; combien les peines et les félicités réelles de la vie s'y gravent et s'y multiplient à l'infini, à cause de cette folie que j'ai de prétendre à la fois ne rien perdre des souvenirs du passé et tout prévoir, tout régler à mon gré, dans l'avenir. »

Hélas ! celui qui laisse s'éteindre son passé, et qui va droit devant soi, sans plus de souci est bien plus sage, — quoique moins délicat.

Du haut des remparts d'Angoulême, Vigny contemple le vaste panorama qui s'étend au loin, comme celui de Constantinople. Certes, la mer y manque, mais l'air de la Touraine, l'air de la Loire baigne ces collines chargées de châteaux.

Alors il écrit à sa cousine ce joli morceau alerte et tendre :

« Ce bel orage, je voudrais savoir s'il a porté chez vous ses éclairs et ses torrents? S'il a inondé les angles de la chapelle près de laquelle vous dormez... Prenez garde aux serpents, Madame, au bord des eaux, et s'il en vient un, regardez-le fixement, avec ce regard fier que vous savez, et il vous obéira comme celui de Milton qui appelait Ève *impératrice du monde*... Je vous demande un peu si ce grand poète avait le sens commun ce jour-là, et ce que pouvait être pour Ève une impératrice ? Et

cependant cela ne lui déplaisait pas, elle comprenait que le serpent, symbole de la sagesse, de la patience, de la prudence, prévoyait qu'il existerait un jour de belles impératrices. »

... Vigny se promène dans les prairies traversées de ruisseaux, sur les collines françaises couronnées de vignes. O douleur! la Nature reverdit chaque année sur des tombes chéries...

— Je ne lui pardonne son éternité, s'écrie le poète, qu'en faveur de son silence et de ses magnifiques horizons.

Et il songe, mélancolique et solitaire, au milieu d'un beau paysage. Mais il n'oublie point le Théâtre, qui fut un peu sa marotte.

Mme du Plessis le blâmait d'avoir composé *Quitte pour la peur*, un ouvrage frivole, une petite comédie. Et lui de répéter : *Chère méchante Alexandrine, je ne prétends pas défendre cette bagatelle, mais je ne désespère pas de vous prouver que le fond en est plus grave que vous ne pensez !*

L'Odéon lui avait demandé *Quitte pour la peur ;* il n'avait pas répondu un mot à l'Odéon. Il avait refusé par son silence, Pourquoi ? Eh, mais ! pour plaire à Alexandrine qui ne trouvait pas à son goût la petite comédie. Cependant, le Gymnase venait de monter cette pièce. Et c'était à l'insu de l'auteur. Et Alexandrine avait tort de le taquiner. Alexandrine était ignorante des choses de Paris. Quoi ? on lui avait pris cette pièce *comme on prend un mouchoir dans la poche du*

voisin. Il est forcé d'avouer toutefois, que l'affaire a parfaitement réussi. Oui, oui. « Je serai peut-être le seul à Paris, — dit-il, — n'ayant pas vu cette représentation qui est fort courue à ce que l'on m'écrit. » Puis il devient grave tout à coup. Si jamais, maintenant, il voyait jouer son ouvrage, il en aurait le cœur serré, *en pensant à celle pour qui ce fut écrit*. Ah ! soupire-t-il, il me semble que l'on jette sa robe au sort et que l'on se partage son manteau.

Il s'agissait de Mme Dorval qu'il avait aimée, et qui était morte.

La vicomtesse du Plessis lui faisait peut-être un peu de morale sur cette passion, car il dit :

« Ne croyez pas que ces relations de théâtre, qui font tant de bruit que toute la France a su celle-là, tiennent autant de place qu'il le semble dans la vie d'un homme. Il y avait sept ans que je n'avais vu cette personne, qui vous préoccupe, lorsque j'ai appris qu'elle avait tout à coup quitté cette vie dont elle était en possession avec tant d'ardeur et d'éclat ; et je l'ai su, comment ? comme vous, comme tout le monde, par un journal, comme on sait tout aujourd'hui. »

Lorsqu'elle jouait en tournée, Mme Dorval envoyait à Vigny les couronnes qu'elle recevait du public. Il s'en trouva une qui était blanche et noire *comme on en jette sur les tombes*. Ce fut un soir qu'elle remplissait le rôle de Kitty Bell dans *Chatterton*.

La vicomtesse du Plessis était bonne musicienne, et Vigny lui écrit souvent sur la musique.

Il juge les chants de l'Orphéon criards, violents et saccadés. Il avait entendu quelquefois au Conservatoire les chants des confréries italiennes du moyen âge, et il regrette ces airs mélancoliques et tendrement religieux.

Il conseille à sa cousine de jouer la musique de la *Romanesca*, danse du temps de François Ier, et il lui promet de la lui faire tenir, au cas où elle ne la possèderait point.

Puis il ajoute :

« Ne négligez pas, chère Alexandrine, cet art délicieux de la musique qui élève l'âme par de si douces émotions. Je les trouve d'autant plus ravissantes qu'elles sont indéterminées et que la limite des sentiments et des idées n'est pas fixée sur une image, comme par les autres arts, et laisse la rêverie plus libre. »

De la musique avant toute chose !

a dit Verlaine, qui ne faisait que chanter.

Mais Vigny était sérieux. Pour lui, par exemple, les mots *for ever* baignaient dans la mélancolie. Et il trouvait que la langue anglaise est toute pleine de sons vagues, *comme peuvent être ceux des Esprits dans les nuées*. N'allait-il pas jusqu'à souhaiter qu'un Grec, Périclès ou Platon, fût là, afin de juger si c'est le parler d'Outre-Manche ou bien celui des Français qui emporte la balance, pour la douceur et l'accent passionné.

Un jeune homme de Tours avait adressé à Vigny, après avoir lu *Stello*, une lettre brûlante et enthousiaste. Ce jeune homme se jetait dans les bras de l'auteur, *en pleurant* et *tout enivré*.

Vigny n'était pas meilleur que nous tous ; il croyait à la jeunesse et aux femmes.

« Les jeunes gens, — fait-il, — forment la partie de la nation qui me répond toujours la première. Quelques jeunes femmes m'ont écrit quelquefois aussi de singulières confidences, presque des confessions... »

Le correspondant de Vigny datait sa lettre de l'hospice de Tours. Et le poète se demandait si c'était un malade ou un élève en chirurgie. Il chargeait sa cousine de s'en informer.

« Je lui répondrai, — écrivait-il, — mais je voudrais savoir quelque chose de lui, pour mesurer ce que je dirai à la situation. Quelles sont déjà ses désolations ? Déjà ! Je pourrais le désespérer si je n'y prenais garde. Je vous prie, aidez-moi, et prenez indirectement quelques renseignements. Si vous m'éclairez, je frapperai juste et je le guérirai par quelques mots... je lui imposerai les mains. »

C'est touchant, et un peu ridicule. Mais c'est toute l'histoire des Romantiques.

Dans un billet, le poète revient sur sa pièce mal jugée par sa cousine. A la vérité, l'on voit qu'il ne se rend pas, qu'il veut avoir le dernier mot ;

« Si vous aviez été là hier, vous seriez venue avec moi

dans *votre* loge du Gymnase voir une criminelle comédie qu'on nomme : *Quitte pour la peur,* et qui est jouée à ravir par une certaine Rose Chéri, jeune et charmante célébrité, qui ressemble dans ce rôle à Mlle de Coulanges, de *Stello,* qui ne vous est pas inconnue. Elle vous aurait fait *pardonner peut-être les péchés de l'auteur...* »

Dans un autre billet, Vigny plaisante agréablement sur la vie mondaine de Mme du Plessis :

« Est-ce pour les concerts de Tours que l'on a pris soin de cette belle voix ?... Quel livre a occupé vos soirées à la campagne ? Quel journal recevez-vous tous les jours ? Je voudrais le savoir. Vous a t-on communiqué ceux qui dénonçaient ma présence à l'Institut ? Avez-vous lu le discours du duc de Noailles ? Vous a t-il plu ?... Mais vous n'avez pas le temps de causer, n'est-ce pas ?... Une visite vous attend en bas, une en haut, et demain un concert ! Pauvre enfant, comme ils vont fatiguer votre poitrine ; et quelles mauvaises fadeurs vous seront dites, en échange de tant de notes, de gammes et d'accords ! »

La note change dans ce fragment de lettre, qui est à retenir. Il y est question des sœurs comme gardes-malades. Vigny pense qu'elles sont fort patientes, « mais insensibles par coutume, par lassitude de voir toujours souffrir auprès d'elles, et (il faut le dire) insensibles par *piété,* à force de considérer uniquement la vie future et de mépriser celle où nous sommes. »

« Les saintes femmes, — ajoute-t-il, — secourent et

consolent, mais ne souffrent jamais des cris, des reproches, des plaintes qui nous tuent dans nos familles... »

... A la mort de Balzac, Vigny voulut savoir par sa cousine, si les femmes de Touraine l'avaient pleuré et si le public l'avait regretté dans son pays natal...

Une fois, Alfred de Vigny alla rendre visite au peintre Gudin, qui habitait la rue Beaujon, dans le voisinage de Balzac.

Ils montèrent sur une terrasse, et Gudin montra au poète, dans la cour à côté, une voiture toute poudreuse, dans laquelle Balzac venait de voyager avec sa femme *moscovite*, comme l'appelle Vigny.

Plus tard il disait, en parlant de la mort de Balzac :

— En vérité, je crois que c'est le mariage qui l'a tué.

Quelle était sa pensée? Son explication n'est qu'une facétie :

« Je crois que c'est l'être abstrait nommé l'*Hymen* qui s'est vengé de son livre de la *Physiologie du mariage*, en le tuant au pied de son autel après l'avoir amené à sacrifier. »

Mais Vigny avait peut-être raison, quant au fond. Un mariage, comme celui de Balzac, ne vaut pas le diable. Il y aura toujours une grande absurdité dans ces sortes d'unions.

Balzac avait été imprimeur. La première fois qu'il rencontra Alfred de Vigny, ce fut pour lui communiquer les épreuves d'une édition de *Cinq-Mars*.

Le romancier était alors jeune, et Vigny le trouva très maigre, très sale et très bavard, « s'embrouillant dans tout ce qu'il disait, et écumant en parlant, parce que ses dents d'en haut manquaient à sa bouche trop humide. »

Plusieurs années après, Vigny se trouvait à la Chambre des députés un jour que l'on discutait sur la loi de la propriété littéraire. Balzac était au fond d'une tribune; il aperçut le poète et lui cria :

— Eh bien ! Monsieur de Vigny, les poètes seront donc toujours, comme l'a dit votre *Chatterton*, des parias intelligents?

Vigny se retourne et reconnaît Balzac, et il est tout surpris de voir que ces paroles sortent *d'une bouche dont les dents étaient les perles les mieux rangées du monde, d'une poitrine forte, d'un corps très gros et très gras, d'une tête joufflue et toute rouge.*

La dernière fois que Vigny vit le romancier, ce fut à l'enterrement de Charles Nodier. Balzac venait après Vigny, en tournant autour de la bière, et il lui passa le goupillon.

« Je pensais, — dit-il, — en moi-même : Ainsi un jour, je vous passerai la palme académique. Il ne me parla pas non plus, mais j'affirme qu'il me comprit et que son regard me répondit : Qui sait ? car il sourit avec un peu de mélancolie en secouant la tête. »

« Quoi de plus inutile, — ajoute Vigny, — que les paroles pour ceux qui savent voir? Quoi de plus inutile aussi que les médecins et leur science contre les mala-

dies incompréhensibles de la pensée, ces maladies insaisissables qui nous empoisonnent?... »

Balzac est mort du cœur. Il avait travaillé comme un furieux; et Vigny se demande :

— S'immolait-il pour ses jolies lectrices, ou à l'argent, au dieu Mammon?

Vigny poussait Mme du Plessis à lire les *Mémoires* de Chateaubriand. Et il lui disait :

« Malgré ses sombres humeurs contre son père et sa mère, et ses amis, malgré ses jugements injustes et jaloux, il a de grandes pages et des tableaux sévères remplis de beautés que vous aimerez assurément, ma chère Alexandrine. Sa vanité est excessive, il est vrai : il se pose en parallèle avec l'Empereur, il gémit sans cesse sur lui-même, il se pleure, il semble croire que le monde s'éteindra après lui et qu'il est le dernier homme. Il dénigre tous les écrivains de peur qu'on ne pense à lire autre chose que lui, etc., etc. Mais à part ces faiblesses toutes puériles, qui sont peut-être une maladie particulière à l'animal nommé auteur ou poète, vous serez ravie, j'en suis sûr, de certains tableaux, comme son voyage en Amérique et la cause subite de son départ... Tout cela passe souvent de la grâce à la grandeur. »

Voilà un petit portrait animé et rapide, sinon toujours finement touché. Cependant, pour ce qui regarde la vanité de Chateaubriand, il faut laisser ces diatribes à un Jules Janin.

Pour clore sa lettre, Vigny pose à la belle Alexandrine une question qui est piquante :

« ... Dites-moi quel homme vous semble l'auteur de pareils Mémoires ? Pensez-vous qu'il soit probable que Mme de Beaumont l'ait aimé, comme il le prétend ? Moi qui l'ai connu, je n'y crois guère. »

Alexandrine jetait et reprenait les *Mémoires* de Chateaubriand. Elle n'avait pas le courage d'aller jusqu'au bout. Et Vigny badinait :

— Voyons, — lui disait-il, — que vous a-t-il donc fait ? N'est-il pas assez occupé de lui-même, ne se pose-t-il pas assez dans une attitude dédaigneuse en toute circonstance, et supérieure à toutes choses ? Les femmes aiment infiniment ces poses magnifiques. N'a t-il pas assez soigné d'avance son tombeau ?

Chateaubriand allait souvent visiter son futur tombeau, sur le bord de la mer ; et quelqu'un parmi ses admirateurs racontait fort sérieusement :

— Il est allé cet été, tout seul, voir son rocher de Saint-Malo, et il n'a pas été faire visite à sa sœur âgée, malade et pauvre, qui demeure quelque part sur cette route-là.

... J'ai soutenu un jour que les hommes exceptionnels avaient besoin d'un certain *cabotinage* dans leur vie, afin de s'épargner les risques d'une sensibilité trop inquiète. Et je disais que Chateaubriand avait fait du cabotinage un chef-d'œuvre coulé en bronze.

Vigny aussi a été cabotin : un cabotin innocent.

JEAN MORÉAS

NOTATIONS

⁂ J'ai lentement conquis ma jeunesse.

⁂ Il faut accepter l'initiation à la vie par la faute.

⁂ Cette grave ardeur et cette légèreté, tant de vanité toujours prête à mentir et tant de sincérité, cet amour du sacrifice et cet égoïsme intense, cette puissance sur les autres, cette impuissance parfois sur soi-même, cette faculté sans bornes et de travail et de paresse, cette passion du luxe et cette austérité...

⁂ « J'ai osé le faire et je n'oserais le dire ? » — Enfantillage. Que de choses on doit ou on peut faire et dont il ne faut pas parler ! La charité... l'amour...

⁂ Les vrais irréguliers, les incurables privilégiés du chaos ont la frénésie de l'ordre.

⁂ Victime, soit. Dupe, non.

⁂ Théâtre, église, tribunal... dans tout lieu où l'on fasse quelque chose de beau ou de tragique si j'entre à titre d'anonyme témoin, je souffre aussitôt d'une gêne indicible, — troublé de ne pas jouer le rôle principal.

⁂ « Des gens dans le désert qui disent où sont les sources : les génies ; au lieu d'obéir au geste bienfaisant, les sots s'efforcent de dérober au génie sa gourde et, s'ils peuvent, la tarissent. » (Carrière).

⁂ Le désir d'être vu, sans la force de supporter les regards.

⁂ On dit légers les gens qui font des fautes lourdes. S'ils

allègent leur conscience, ironiquement on les loue de devenir graves.

⁂ Qu'attends-tu ? L'ETERNITÉ EST IMMÉDIATE.

⁂ Il y a des gens auxquels un vol d'oiseau n'inspire qu'un coup de fusil.

⁂ En route, je faisais un bouquet. Que de fois je me suis baissé pour cueillir des fleurs ! Et la gerbe devenait lourde... Puis je courais pour rejoindre les camarades et leur montrer mon trésor. Il ne me faisait pas d'amis. Les camarades, jaloux, admiraient hostilement ou, indifférents, raillaient. Mais les fleurs étaient belles, — et la douceur poignante de les voir se faner dans mes mains...

Tout cela m'a empêché de sentir la fatigue.

⁂ Verger d'ingénieur : un quinconce de poteaux télégraphiques.

⁂ « Beau comme le preste et féminin, courbe de loin, droit un furtif instant, détour de la ligne blanche d'un long mur perpendiculaire à la course rapide d'un train d'où le voyageur regarde. » — Le beau scientifique.

⁂ Quand le prêtre est-il plus essentiellement le Prêtre ? Quand il se tourne vers les fidèles pour leur dire : « Le Seigneur soit avec vous ! » ou quand, tous à genoux et les fronts baissés, il élève à la Croix ses mains chargées de l'hostie ?

⁂ Vieillissant au centre, la ville rajeunit sur ses bords.

⁂ Les rideaux étaient blancs. La fenêtre s'entr'ouvrit, brusquement m'apparut la tête d'une vieille femme. J'ai eu peur, je m'attendais au visage d'une jeune fille.

⁂ On ne marche pas derrière une femme, on la suit.

⁂ Sensation d'enfer : le cri des épileptiques, les yeux révulsés des cataleptiques.

⁂ Le piano des rêves, la gamme des obscurités mystiques. D'église en église j'entends se développer la symphonie

romane et gothique de la vie. Le rêve s'effuse aux clartés du gothique flamboyant.

⁂ Amour et Beauté. O vivants ! Refuserez-vous toujours d'être heureux !

⁂ Agonie perpétuelle : idéal de vivre.

⁂ Somme ta race, somme ton temps, connais tes différences, retourne aux Principes — et ajoute-toi à la Tradition.

⁂ La maison que tu viens de bâtir, si tu vis au pied de son mur, te fermera l'horizon : elle te l'ouvrira si tu montes au faîte.

⁂ Suprême intelligence, extrême naïveté : inséparables.

⁂ Loi de l'élégance : harmonie avec le milieu, mais personnelle et supérieurement significative. Non pas l'effacement du caméléon, mais la mélodie de la fleur dans la symphonie du massif. Les plumes que les sauvages mettent dans leurs cheveux, les feuillages dont ils s'ornent sont des rappels de la nature où ils vivent. Mais les dépouilles de faune ou de flore que vos femmes portent sur la tête...

⁂ La perfection, la sérénité, l'empire, la certitude, l'intime sécurité s'harmonisent mieux peut-être avec la douleur qu'avec la joie. Je connais un être, un seul, qui possède la sérénité parfaite : c'est une femme désespérée.

⁂ Tout vivant a quelque chose d'infiniment beau à m'enseigner, tout visage est un livre passionnant. — L'adoration de la Beauté éternelle dans la durée...

« *Aimez ce que jamais vous ne verrez deux fois...* »

⁂ Une consciente intensité de vie ; l'extase de l'Amour, fût-ce dans la douleur ; une présence de victoire jusque dans la défaite. La Joie.

⁂ Chacun a quelque chose à dire à tout le monde. L'enseignement idéal celui où chacun tour à tour serait élève et maître.

⁂ *Nil mirari* et *Ne quid nimis*. Maximes d'antique sottise, quand, justement, pour être sage, il faut être capable d'excès jusque dans l'étonnement ! Le Héros, le Saint et le Poète s'étonnent de tout et méprisent également la modération.

⁂ Le bonheur est dans le désir, que la réalisation tue. — Vision d'enfer : la réalisation immédiate de tous les désirs ! — Et pourtant le désir, à la longue, se lasse et s'épuise... — Il lui faut un objet infini, sa seule réalité est dans l'idée de Dieu. — Or, il y a des gens « satisfaits », et ils n'ont pas trouvé Dieu !

⁂ Se réaliser dans la douleur, par la douleur, vers la joie.

⁂ Se donner par désir, pour jouir : souffrance. Se reprendre par égoïsme, pour éviter les contacts meurtrissants : souffrance. Se donner consciemment, sans rien espérer en retour : Joie.— Il n'y aurait point de limites aux joies de l'Amour, pour qui aimerait ainsi. — Le remède à Désirer : Se Donner.

⁂ Votre erreur est de *chercher hors* d'aimer et de savoir ; de désirer les trésors réels de la douteuse réalité des pierres changées en pains. — Mais : « Il est puéril, il est fou, si nous voulons nous aimer toujours, avec toujours du bonheur, de nous aimer *sous un intérêt autre que l'Amour*. » (Mot d'une femme). — Mais : la science pour la science, sans autre but qu'elle-même, c'est le suprême et le plus horrible péché.

⁂ Il faut aller aux extrémités de son humanité ; il faut adorer en soi et autour de soi tout ce qui est humain. Tout ce qui est humain est pur, beau, sacré. Tout ce qui est *humain* est *divin*.— Mais, Swedenborg l'a dit : « Il n'y a que Dieu qui soit vraiment Homme. »

⁂ Qui le premier a proféré ou écrit ces syllabes : Religion de l'Humanité ? Je les lis partout... l'heure sonne ! Principe assuré des dernières révolutions.

⁂ L'Enfant est la rédemption du Père.

⁂ A la condition que l'idéal ne soit pas atteint dans le cœur du coupable, il peut considérer le mal comme un moyen, le plus efficace, de développement. De faute en faute il gran-

dira. Mais le mal accompli n'en est pas moins irréparable; et c'est dans *l'effort de réparer* que le châtiment attend le coupable. Impossible de faire que l'action mauvaise n'ait pas été commise, impossible de faire que de l'action commise ne découlent des conséquences infinies, incalculables, elles-mêmes irréparables. Et c'est le sentiment de cette impossibilité désespérante qui a fait naître dans le cœur des hommes les grandes légendes du Caucase et du Calvaire : rachat du coupable par le sacrifice de l'Innocent.

⁂ Il n'y a de paix que dans le ferme propos de sacrifier tout au développement intérieur.

⁂ SCRIPSIT AMORE SUI; CONSCRIPSIT AMORE SUORUM

Cette épitaphe d'un bon copiste du XIIIe siècle, la première fois que je l'ai lue j'ai tressailli de joie. O Poètes! voilà notre devise, — nulle autre! et prenons-la pour bague au doigt, scellons-en nos poèmes. — Pourquoi écrit le Poète? demande-t-on. — *Amore sui... suorum!*

⁂ Il faut tendre dès le commencement à la fin de la vie et du poème, ménager les péripéties vers la mort et le dénoûment. Faute d'un but médité beaucoup de gens et de poèmes ne finissent, vraiment! pas, — et ce n'est point qu'ils soient immortels! Au contraire, l'immortalité est aux gens et aux poèmes qui finissent, bien.

⁂ La Fontaine se moque : s'il faut juger des gens, c'est sur la mine, oui, et il n'y a pas d'autres éléments de jugement. — Mais il ne faut pas juger et si (non pour juger, mais) pour *savoir* nous étudions la « mine » du prochain, n'oublions pas de regarder par la longue-vue de l'Analogie.

⁂ Un vent froid souffle des miroirs — des miroirs où tu ne peux voir que toi-même — un vent froid souffle qui t'écarte des miroirs — si tu aimes.

⁂ Point de société, si chacun ne se sacrifie pas à tous ; mais point d'humanité, si chacun ne sacrifie pas tout à son

propre développement. — Voilà les deux termes à concilier du grand problème : par l'Amour !

⁂ Saint François d'Assises faisait de la joie une obligation canonique (Règle de 1221).

⁂ Même nos croyances doivent se développer, garder de l'élasticité.

⁂ La pondération extérieure sauvegarde et féconde l'exaltation intérieure.

⁂ Théologie : Anthropologie.

⁂ Je crois : on sait bien seulement ce qu'on apprit pour l'enseigner. D'où : nos élèves sont nos maîtres ; et encore : les seules acquisitions spirituelles que nous puissions réaliser durablement ont pour motif et pour objet le bien des autres ; et enfin : le but positif de notre vraie vie est donc hors de nous.

⁂ Improviser l'habitude : miracle ! Il faudrait l'accomplir pour sauver le monde.

« Du conscient dans l'inconscient... » Non ! Dans l'inconscient d'abord. (Et Torquemada passe par là...)

⁂ Je ne sépare point ma notion idéale d'art et mon rêve d'un avènement des désirables conditions sociales. — Et qui donc n'a pas l'instinctive conviction que l'Art (Joie, Fête, communion dans l'émotion, dans l'admiration...) est initialement et finalement, essentiellement, un principe de solidarité ?

⁂ Une Esthétique bien faite serait une morale parfaite.

⁂ Point de joie sans certitude. Si l'Art propage la Joie, c'est qu'il comporte la certitude.

⁂ Ne peut-on se servir du mal sans mal faire ? Il y a façon de manipuler des matières impures sans se souiller.

⁂ Les religions : épisodes temporaires de la Poésie éternelle.

⁂ C'est des saluts individuels que sera fait le salut social.

⁂ On rend un homme méchant en lui laissant voir qu'on le croit tel, menteur en refusant de le croire.

⁂ Il importe, quand on vise à l'œil droit de Philippe, de ne pas frapper à l'œil gauche.

⁂ Aller jusqu'au bout de soi-même, atteindre aux extrêmes limites de son développement pour, de cet unique trésor, faire don à l'humanité.

⁂ Toutes émanées de l'éternel foyer, plusieurs âmes s'éteignent en route.

⁂ Il faut commencer tous les jours une vie nouvelle.

⁂ Personne, absolument personne de qui quelqu'un ne soit prêt à dire : C'est un scélérat. Le sage, le véritable honnête homme n'en croira que sa propre expérience, et, *en attendant*, tiendra sa porte à tous ouverte : sachant bien que la confiance peut faire des dupes, mais que « la défiance aussi a les siennes ».

⁂ Symbole sublime : toute Juive a l'espoir d'enfanter le Messie.

Toute femme doit l'avoir, cet espoir divin, comme tout poète doit rêver d'écrire l'*Odyssée* ou l'*Evangile*.

⁂ Vœux. Séparation de l'Art, des Lettres, de la Science, de l'Enseignement, de l'Assistance, de l'Eglise — et de l'Etat.

⁂ Vœux : Abolition du privilège des avocats, notaires, huissiers, etc.

⁂ Désorienter le monde du mensonge. Ramener le monde à la vérité, au Mystère.

⁂ Quiconque a le moindre souci de son âme, du développement de sa vie intérieure, doit se demander rhythmiquement, périodiquement : *Où en est* mon Idéal ? — Cette existence personnelle de notre idéal, c'est notre existence même et la seule vraie. S'il a *souffert*, nous sommes atteints.

⁂ Le MOT *dieu* est Dieu.

⁂ Payons aux vivants les dettes que nous contractâmes envers, maintenant, des morts.

⁂ L'Humanité ne s'est jamais trompée — qu'aux heures où elle aliéna sa liberté par des dogmes. La Pensée *Libre* est *fatalement* vraie. — Ceci appellerait une démonstration, longue...

⁂ Pourquoi serait-il dangereux d'orienter l'enfant, selon des principes raisonnés de discipline, dans tel ou tel chemin de l'esprit ? Si l'enfant n'est pas destiné absolument à un but unique, cette orientation fera de l'homme, en quelque sorte malgré la nature, un être précieux. Si l'enfant est exceptionnel, son exception se définira par le contraste même de l'emploi qu'on offrait à son activité et de celui qu'elle s'est dès toujours choisi. — L'histoire des poètes, des artistes... L'arc non tendu se tend ; tendu contre son sens se détend pour se retendre.

⁂ La Morale. Celle du développement intégral.

⁂ ... Désespoir dans le sentiment conscient, si je puis ainsi dire, du devoir absolu et de l'absolue impossibilité de l'accomplir. On a beau s'assurer qu'on vit hors du temps, on en constate parfois les bornes et les prises. Pour moi, j'ai incurablement ce mal d'espérer qui ne me permet pas de vivre au présent. Or, *le présent seul serait hors du temps*. Et c'est donc l'impatience même du temps qui nous y rejette. La notion d'intelligence est incompatible avec l'éternel, l'immense et l'infini, ces trois « présents ». Pourtant, qu'est-ce qui pourrait leur échapper ? — Hélas ! *nous*. Et cette pensée est infernale.

⁂ Qu'attends-tu ? Les traits se tirent, l'œil se fane, et la mémoire s'encombre, et le désir s'exaspère, et les maladies de la volonté, de la sensibilité, annoncent que bientôt il ne sera plus temps, — que bientôt tu ne seras plus digne de mourir.

⁂ Je rêve souvent que je meurs ; — avec joie : dans l'apothéose de l'holocauste.

⁂ Mallarmé : « Etre enterré à Ivry, au *Champ de Navets*, c'est à ne pas mourir ! »

⁂ Le cimetière est le seul endroit de la terre où personne (du moins de mort naturelle) ne soit jamais mort.

⁂ Au XIIe siècle les représentations théâtrales avaient lieu dans les cimetières.

⁂ Le caractère essentiel d'un cimetière devrait être, non pas le repos, mais la joie. En nous la vie de nos morts se perpétuant, l'idée de leur disparition devrait être bannie de nos esprits, comme le sentiment de la tristesse devait s'évanouir à l'aspect du champ clos que consacrent leurs reliques. Et, avec une joie grave, à chacun des instants solennels de notre destinée, nous devrions aller méditer dans ce champ consacré, méditer le divin, le désintéressé conseil des morts, méditer ce principe vivant qu'ils demeurent de nos actions vivantes. — Les Grecs avaient compris, comme tout le reste, cela. — Les grandes péripéties de la vie individuelle et sociale, surtout de la vie amoureuse, devraient s'accomplir dans ces lieux de joie religieuse, les Cimetières. — Mon Théâtre est le Portique d'un Cimetière de Joie.

⁂ L'extase de se sentir seuls au monde, seuls et beaux, seuls et heureux, beaux l'un pour l'autre seulement, heureux l'un par l'autre seulement, le charme de n'espérer rien dans la plénitude du bonheur, le miracle eucharistique d'une double unité — et la grâce d'ignorer qu'il est unique, cet instant, dans la durée, comme les amants eux-mêmes sont seuls, uniques et exceptés dans l'espace.

⁂ Je te conseille cet artifice pour imposer ta pensée au lecteur : isole-la parfois entre des guillemets ; on croira que c'est d'un autre, et d'un autre on acceptera ce qu'on discuterait sur ta signature.

⁂ L'artiste tire de sa vie la secrète matière de son œuvre, et puis, par quelque sortilège de mystique jonglerie, de son œuvre il fait le masque de sa vie.

⁂ Mission la plus haute du Poète : vestale de l'ombre, il rappelle au monde que le Mystère est.

⁂ Si le blanc du papier où tu poses ta plume ne t'éblouit pas, va dormir, ou boire, ou te promener...

⁂ Avertir une femme en train de rire qu'on va la faire pleurer ; y parvenir.

⁂ Quel art peu sensuel que l'art réaliste !

⁂ Il a plus besoin d'être aimé que d'aimer. Il sacrifie avec une férocité naïve à son développement personnel et à sa gloire quiconque s'est laissé prendre au prestige de son génie. La méchanceté de Racine, l'insensibilité de Gœthe, l'égoïsme de Chateaubriand, l'hypocrisie de Rousseau, la légèreté de Lamartine, l'immoralité de Baudelaire, de Poë, de Verlaine... J'en sais encore, si vous voulez.

⁂ Je vois beaucoup, je ne regarde guère.

⁂ Gloire dérisoire : donner son nom pour racine à un verbe qui deviendra de parler commun et dont personne tout à l'heure ne saura plus l'origine. *Galvaniser*, *pastoriser*... — En philologie le phénomène prend un sens positif : source, pour la langue, d'enrichissement. Mais le flot est aussi rare qu'il est précieux.

⁂ L'Art seul justifie et vérifie tout l'homme et tout dans l'homme, même le vice.

⁂ Je voudrais dicter mon Livre à mes lecteurs,

⁂ Architecture, ameublement. L'invention des styles n'est pas *permise* à l'individu. Vain effort de « l'Art Nouveau » (cette prétentieuse étiquette avoue une si indigente philosophie !). Nul ne peut rien sans le consentement de tous. Voilà l'enseignement de l'Art — de tous les arts : en pourrait-il aller autrement pour la poésie et la musique, pour la peinture et la sculpture que pour l'architecture, — leur mère ?

⁂ Une goutte d'eau de pourpre tombe au centre d'une nappe liquide et va se décolorant, doucement, progressivement, harmonieusement, vers les bords : le Poème, — mon Poème.

⁂ Trouver du nouveau, n'est-ce pas enrichir le domaine du banal ? — Serait-il plus précieux de rendre à une banalité les tons de la nouveauté ? Je crains, ce serait plus ingénieux.

⁂ C'est dans un jardin, parmi des variétés nombreuses de la même fleur, que j'aimerais enseigner l'art d'écrire — l'art de faire avec les mots un bouquet nuancé, où tout soit nécessaire et, sans violence, intense.

⁂ Le passant ouvre un livre pour oublier la vie ; il ne tourne la page que si le livre sent la vie.

⁂ Les mots nous trahissent et nous balbutions. Mais le désespoir *exprimé* de ne pouvoir *exprimer* est déjà Poésie. — Odilon Redon cambre Pégase, les ailes ouvertes, au bord d'un abîme où va le précipiter un poids énorme de croupe.

⁂ Savoir son art jusqu'à l'oubli. — Carrière, écouté par Jean Dolent : « Je ne sais plus dessiner ! »

⁂ Eugène Carrière : « Nous sommes des initiateurs, et non pas des serviteurs ! »

⁂ O passant, entre avec tremblement chez l'artiste ou le poète. Dans cet atelier, dans cette chambre, des choses, ah ! des choses mystérieuses, graves, décisives, s'accomplissent, — et ton sort s'y joue.

⁂ Si ce n'est la Bible, à quoi bon écrire ?

⁂ La Beauté est la réelle clef d'or qui mène Faust aux Mères.

Sensations et sentiments, nos mains tendues vers elle. Sons et couleurs, les signes de sa plasticité. Rhythme, sa respiration. Pensée, son armature.

⁂ Emploie le mot rare rarement. Il n'y a pas de mot banal.

⁂ Une solidarité dans le temps comme dans l'espace. Même : une solidarité du temps ET de l'espace.

Le chef-d'œuvre, collaboration de l'espace et du temps avec

une âme, effet et cause éternels de sympathie (elle illumina le créateur, elle unit entre eux les admirants), est le plus puissant, le plus fécond témoignage de toutes les solidarités.

Mais les artistes des différents arts ont, aujourd'hui, perdu la conscience de leur solidarité, de leur unité.

*** Avec ardeur nous nous élançons vers la fin d'un rayon, et dans notre élan nous nous heurtons au mur qui nous cachait le principe de la lumière ; et la lumière s'éteint ; et douloureusement nous revenons au point de départ, déçus, meurtris, tâchant de nous consoler ainsi et comment. — Mais soudain : là-bas encore quelque chose brille !.. — Et avec une ardeur entêtée nous retournons mille fois au mur, tant qu'enfin nous apprenons : seuls sont Réels, d'une part, le *mur*, et d'autre part l'*idée* que nous avons de la lumière heureuse, l'idée, c'est-à-dire la vie intérieure où il nous est permis d'informer en rêve nos rêves, — sans toucher le mur qu'avec nos yeux, les yeux de l'imagination.

*** La baraque de mes rêves...

*** Vers la lumière : Angélisme. Les ailes dressées, dardées de l'Ange en clarté, dessinent la seule Lyre ; l'archet d'un regard la fera vibrer. Et c'est elle déjà qui vibre, sous l'archet d'un regard, dans les cœurs aimantés des amants. — Et l'Art égale, ou joue l'Amour ; seigneurs du même empire.

*** Analogies : Don de soi, l'Amour ; don de soi, le Poème. — L'Art est une prostitution sacrée ; l'Art est œuvre de chair. — Tyrannie et possession, l'Amour ; tyrannie et possession, l'Art.

*** Synthétiser, pour s'en rendre souverainement compte, toute œuvre en quelques analogies d'Amour. La Danse l'ordonne, qui sait tout. Et il serait peut-être précieux de réduire en ballet, avant de l'écrire, un poème, un drame...

*** Il n'est pas rare (le monstrueux dans notre vie abonde) qu'une femme se donne *par* indifférence. Il n'est pas très rare qu'un poète s'absente de son œuvre. Baisers et pages sombres, inhumains, criminels.

⁂ La frénésie sujette, la fantaisie harmonique, l'enthousiasme réfléchi.

⁂ Mais, agenouillé près d'un berceau : mon ami, c'est dans cette attitude seulement qu'on écrit *bien*.

⁂ L'essentiel — mais essentiellement sensuel — mysticisme de la Poésie.

⁂ L'art n'est pas une religion, mais l'artiste officie.

⁂ Le Roman du Divin, le Sens de l'Infini : l'œuvre et l'instrument du poète.

⁂ L'humanité ne renoncera jamais au rêve du divin que par le suicide; elle périra donc avec le *dernier* poète. — A voir comme elle traite ses poètes on peut craindre qu'elle soit terriblement lasse de la vie.

⁂ Les richesses dont le poète est dépositaire sont *éternelles*, donc *immédiates*. Ces deux mots désignent les deux plans simultanés de l'Œuvre, desquels l'un est une face divine et l'autre une face humaine de l'infini.

⁂ Souviens-toi qu'en art — comme dans la vie — tout est de la dernière importance.

⁂ La nature est matière, l'esprit est matrice. — La découverte de soi-même. — La nature plus un homme.

⁂ Cristaux, arbres, animaux. La durée de la vie diminue à mesure que l'organisme se complique. — De même : l'évolution du style dans tous les arts n'est-elle pas d'autant plus rapide que le développement acquis par le corps social est plus considérable? — L'être parfait ne se peut concevoir dans la durée. L'harmonie parfaite est dans le blanc du papier.

⁂ Le Livre : Parole réduite au dehors et comme à la complicité du Silence; triomphe du Silence jusque par la Parole. Silence harmonieux.

⁂ Les mythes s'informent lentement dans l'imagination des races. Thèmes, pour le poète, exercices, points de départ;

non pas son œuvre. Ils restent « régionaux et collectifs » : or, et la disparition des costumes régionaux déconseille (à peine d'archéologie) aux peintres l'art régional et l'effacement des différences ethniques interdit aux poètes la littérature marquée d'un caractère collectif. — Demeure, à jamais (comme en principe, d'ailleurs !), universelle et personnelle, la Fiction, qui exige le Symbole.

⁂ Et c'est un cercle : l'Idée au centre, d'où rayonne par les sentiments la Fiction à la périphérie faite de bruits colorés et pensés.

⁂ L'art est la mesure de l'énergie, non pas de la prospérité sociale, et la sanction individuelle des relations de l'homme avec l'infini.

⁂ Le sentiment de la mort perpétuellement instante est nécessaire à l'artiste pour faire *beau* : suscité par le désir de laisser de soi un grand et suprême témoignage. — Agonie perpétuelle, idéal.

⁂ Au-dessus de tout il faut vénérer ce qu'il y a de divin dans la Volupté. L'art transpose l'extase voluptueuse des sens à l'esprit, selon les lois rigoureuses de l'Analogie.

⁂ Ce sont les plus grands poètes qu'il est, pour un jeune poète, le moins nécessaire de lire. Car il les a lus, inévitablement et très bien, et les relira sans ouvrir leurs livres : par l'hérédité, l'éducation, les entretiens, les initiations, les citations, les commentaires, les comparaisons et les analyses de la critique, — par l'air qu'il respire ! Mais des poètes secondaires, aux qualités précieuses sans despotisme, il ne saura jamais rien s'il ne les interroge directement.

⁂ Mallarmé disait : « L'art d'écrire consista toujours à mettre du noir sur du blanc, » — et le blanc joue comme le noir.

⁂ « *Epiphanie* et *Ineffable* » — Villiers de l'Isle-Adam : « Les deux plus beaux mots de la langue française. »

⁂ Ou bien la possession ferme et précoce de soi, l'enivre-

ment d'une Idée-Mère qui prend la forme et la force d'une idée fixe, ou bien cette légèreté de tête et de cœur qui infirme la faculté de l'étonnement (de l'admiration), et mille autres bonnes et mauvaises causes peuvent préserver — ou priver? je crois : priver — le jeune écrivain de l'imitation.

⁂ Synthèse — Symbole — Suggestion.

⁂ Il ne suffit pas, pour éviter toutes redites, de ne jamais se répéter.

⁂ L'intrusion de la physiologie dans les arts et des mœurs parlementaires dans la vie littéraire et artistique...

⁂ Le voyage des centurions envoyés par Néron à la recherche des sources du Nil devrait tenter les amateurs de reconstitution historico-scientifico-littéraires.

⁂ Il arrive que l'Idée s'ajoute très heureusement aux formes inventées par des rêveries sans dessein. — Eh! le Dieu de la Genèse n'a-t-il pas dû pétrir l'argile avant de lui donner une âme?

⁂ Le poète n'explique pas et il prouve.

⁂ Chaque poème comporte quelques rimes qui conviennent seulement à lui.

⁂ Corbière, Lautréamont, Rimbaud : la mer.

⁂ L'œuvre incomplète, inachevée, est essentiellement moderne; comme le sentiment subjectif de l'infini. Les Anciens n'ont rien laissé de comparable aux « petits papiers » de Pascal. L'inquiétude qui nous pousse à tenter des aventures auxquelles ne suffit pas la durée humaine leur était inconnue. Chaque morceau d'une œuvre, pour eux, toute une œuvre. La vision de l'ensemble prime, pour nous, celle du détail. En lui-même nous estimons peu le « fragment », nous nous promettons d'y revenir, de le reprendre, quand nous aurons atteint la Forme Générale. — L'*Enéide* est une œuvre interrompue, non pas inachevée. — Cette différence n'est-elle pas à la gloire des modernes?

⁂ Mais, garde-toi ! n'entasse pas des ruines.

⁂ Dans la conception, coordonne les parties de l'œuvre en vue de l'ensemble; dans la réalisation, gouverne les détails assez fortement pour synthétiser en les principaux d'entre eux, par des rappels harmoniques, l'unité du tout.

⁂ Plein de passé, y prenant l'assise altière d'où il regardait couler le temps, génie héraldique, isolé dans la gloire — ainsi chèrement payée — d'incarner les sublimes rancunes d'âges défunts, parfois pourtant émerveillé, ou épouvanté, de l'heure contemporaine, mais vite en rappelant aux Souvenirs pour la condamner d'un geste appesanti d'immémorial : Villiers de l'Isle-Adam.

⁂ Orgueilleusement humble devant la vie, poète avec tout le charme et toute l'horreur du génie, âme flottante à ce demi-crépuscule où l'esprit et la chair hostilement s'accouplent : Paul Verlaine.

⁂ Verlaine m'a dit : « On n'aura eu de moi que ma crotte. »

⁂ Le sens poétique des Anglais trouve son plus précieux aliment dans leur pessimisme ethnique.
Les Français manquent de désespoir.

⁂ L'entrechoc des mots, avec le monde infini de mystères que chacun d'eux traîne après soi, *et selon les lois esthétiques*, est la seule légitime source de l'intérêt dramatique ; mais toutes les passions y tiennent : car les mots sont vivants ! ils s'aiment, se haïssent, ils jouissent, pleurent, saignent sous nos doigts d'aveugles.

⁂ La langue française est en putréfaction. Mais les matières à l'état putride sont phosphorescentes, nitescentes, et aussi en pleine fécondité. — L'état actuel de notre langue est infiniment favorable à la germination, à l'éclosion de la fleur d'Art. — Et la Poésie est un retour ; Odyssée. — Et que le goût « du jour » soit le goût archaïque, n'est-ce pas significatif ?

⁂ La sonorité délicieusement inquiétante, la coloration verdâtre et dangereuse de ce mot : *Népenthès...*

⁂ Comme il y a au principe même de la doctrine wagnérienne une erreur, nous la vérifions dans l'œuvre énorme et nulle des imitateurs de Wagner ; chez lui les prestiges du génie la voilaient.

⁂ Flaubert ne savait pas l'harmonie puisqu'il avait besoin, pour se rendre compte de la valeur harmonique de ses phrases, de les prononcer, de les proférer, de les entendre avec ses oreilles, de les « faire passer par son gueuloir ». — Musicien ignorant, il composait au piano.

⁂ Il y a des strophes d'Hugo qui rament l'ombre, des vers de Baudelaire où deux paupières en se fermant font le bruit de la foudre.

⁂ Aime le nuage qui te cache la lumière adorée, — il passe...

⁂ Femme peintre. Comme je m'intéressais moins à son œuvre qu'à elle-même : « Regardez donc d'abord ce que je vous montre », me dit-elle.

⁂ C'est un vieil usage des écrivains chrétiens de se dévorer entre eux, pour prouver qu'ils ne sont pas des loups.

⁂ « Elle a eu le bonheur de me rencontrer un peu trop tard ; je la défendrai de ceux qu'elle pourrait rencontrer un peu trop tôt. »

⁂ En Amour, il y a toujours : quelqu'un qui donne, obéit et se sacrifie, et quelqu'un qui reçoit, commande et tyrannise.

⁂ Il y a des visages féminins, charmants, où le front fait une tache — inutile.

⁂ Jeu d'enfants ? Je viens de voir une petite fille qui *montrait à pleurer* à un petit garçon. — Jeu d'enfants, je dis bien.

⁂ La joie la plus intense qui nous soit permise : se sentir ETRE par un Amour.

⁂ L'Amour cherche la Mort, espérant d'elle l'éternité, — et cette quête de la mort par l'Amour, c'est la vie.

⁂ Mot d'une femme : « Il est trop bête pour être malheureux. »

⁂ Mot de femme : *Maintenant*, il faut TOUT me dire. » — Mot de fou : « *Maintenant*, je vais TOUT vous dire. »

⁂ Poule et cocote ; Io et vache.

⁂ Pas de larmes sans causes.

⁂ La nuit, dans la solitude, les bruits du loin nous parviennent comme vieillis, fanés, éteints par le silence de notre atmosphère immédiate, comme ouatés de ce silence.

⁂ La Lettre est féodale et noble, comme le loisir. Le Chiffre est démocratique, comme la hâte. C'est au chiffre qu'on a recours quand il faut « faire vite ».

⁂ Notre cœur, nos yeux vieillissent, non pas nos sentiments, nos regards. Et même, je le crois, nos sentiments, nos regards *acquièrent en jeunesse*, en acuité, en intensité, les années qui peu à peu altèrent notre cœur et nos yeux.

⁂ Comment oublie-t-on ? Comme la poussière tombe ? ou comme tombe la foudre ?

⁂ Les apprêts ; les après.

⁂ Serait-il si fou le fou qui croirait que le monde entier, hommes et choses, conspire pour le décevoir ?

⁂ — Je ne l'ai jamais aimé, ni avant... ni pendant... Alors, comment avez-vous pu le quitter ?

⁂ Certains mariages sont des consécrations du célibat. Deux célibataires ont uni leurs solitudes. Chacun seul devant témoin.

⁂ Quand je tends mon regard dans le noir des insomnies

nocturnes, il me semble souvent, à cette heure où rien de visible n'est réel (disent-ils), qu'à mon regard qui interroge un autre regard répond : et celui-ci reflète, ironique, surhumainement, dans une certitude totale toutes mes incertitudes, dans une paix inviolable mon trouble, dans une grandeur divine mes petitesses, dans la toute-bonté ma méchanceté. — Et Qui est-ce ?

⁂ L'ubiquité du cœur.

⁂ L'unique et double but de la Vie est : l'Amour et la Mort. Il y faut donc préparer les hommes dès qu'ils entr'ouvrent les yeux : il n'y a pas une minute à perdre ! Ils n'auront pas trop de toute leur durée pour concevoir et graduellement s'assimiler les clartés essentielles, afin de ne pas être aveuglés et assourdis quand tonnera soudain pour eux la totale Lumière. Oui, c'est dès la naissance qu'il faut préparer l'homme à la mort, et c'est toujours qu'il faut lui enseigner l'Amour. — Mais, en cela comme en tout à rebours du bon sens, la société moderne laisse le jeune homme et la jeune fille, ignorants de l'Amour, à la merci du hasard, ignorants de la mort, à la merci de la peur. Et vous vous étonnez, bonnes gens en bonne santé, de la lâcheté des moribonds ! Et nous nous désolons tous que la sensualité adore des formes condamnées par l'esthétique, quand nous ne faisons rien pour établir dans l'âme de l'enfant l'harmonie nécessaire entre la spirituelle et la physique jouissances de la Beauté ! Car le divorce entre celle-là et celle-ci n'est pas initial ; il y a perversion acquise. — Progressons : retournons aux principes.

Professeur de Morale et de Volupté — n'est-ce pas ?

Professeur de Bonheur !

— Voilà ! ils m'y prennent : j'ai perdu le sens !

— Et beaucoup de mes contemporains me font l'effet d'être follement assagis.

⁂ J'écrivais en 1900 :

La ligne évoquée d'un mausolée splendide et de joie, porte de ville en fête, arc de triomphe, passage glorieux du temps à l'éternité, — le tombeau que Paul Gauguin sculpte à sa

propre mémoire, à sa pensée incomprise des Occidentaux, dans les bois de Tahiti, et qu'un navire, plus tard, vénérable d'un poids de chef-d'œuvre, nous rapportera : fin de Poème !

En 1903, je me relis, je songe — devant ce geste toujours incompréhensible de la mort.

En 1906, dans l'aube de *sa* gloire, je commence à comprendre...

*** La Mort : Epiphanie. La Mort dans la lumière, dans l'Amour, dans la joie, par le sacrifice, au bout d'une grande œuvre.

*** Nous ne possédons rien en propre que notre mort.
Choisis Ta mort.

*** Entre les affirmations des chrétiens et les affirmations des savants, qui les unes les autres s'entre-nient, il n'y a guère, peut-être, que des mots.

*** Les *instincts* de l'*Esprit*.

*** Notre société bourgeoise, toute faite de respects et de prétentions contradictoires, de mensonges, n'est pas loin de réclamer pour chacun le droit de professer une philosophie — à la condition qu'elle reste purement spéculative, il est vrai — personnelle, affranchie de toutes lois communes. On l'étonne en lui offrant les mêmes libertés dans les formes de l'expression des pensées, et le « chacun sa philosophie » ou le « chacun sa religion » rencontre des adhésions que rebute le « chacun sa grammaire ». Pourtant, la forme des pensées et les pensées elles-mêmes sont plus étroitement liées que ne croit le bourgeois. Ces règles de syntaxe qu'il accepte, et même cette orthographe dont il s'est fait une aristocratie, ne sont que des *moyens de s'entendre :* or, s'entendre, sur quoi, si les pensées ne sont pas communes ou tout au moins reliées et harmoniques ? N'y a-t-il donc pas un fonds nécessaire d'universelles croyances sur lesquelles la parole n'est accordée à personne pour critiquer et contester ?

*** Les enfants sont donnés à l'homme comme de vivants

rappels aux principes. Nos enfants nous maintiennent à l'âge de l'espérance et de l'énergie.

Les petits enfants sont des étrangers
Qui viennent de loin pour apprendre à vivre ?
— Les petits enfants sont les messagers
Du Dieu vrai, qui nous invite à les suivre !

CHARLES MORICE

LE BOUCLIER DE SAINT GEORGES

Le ciel a sonné la male heure sur la contrée, et tout le pays ronfle sous la cloche. Le battant d'un noir destin ébranle nuit et jour le miroir, ridé par la terreur, de la race caressante. Le dragon qui sait tout, dont un œil est calcul et l'autre cruauté, règne à l'intérieur de la ruche, sonore. Il porte sa tête inexorable, fléau d'une infaillible balance. Laid et fort comme la fiente du péché, il empoisonne de son haleine tout ce qui passe et flétrit tout ce qui reste. Il se nourrit des plus beaux enfants, comme l'antique Minotaure, des vierges qui sourient dans le sommeil, les mains chastement jointes sur la gorge, et des jeunes hommes innocents, qui ignorent l'insomnie.

Il souffle sur le bord d'un étang plus profond que le désir, et chacune de ses écailles est la dalle soulevée d'un sépulcre.

Il est chaud comme la convoitise, il exige et il est sourd comme l'assouvissement. Et à la fin, la plus belle de toutes, un lys royal, lui fut vouée en sacrifice pour sauver la ville et la forêt fétide.

Or Saint Georges passant par là, — il portait une armure blanche écartelée d'une croix d'or — il vit la jeune fille tout en larmes, et il lui parla :

« O jeune fille, dis-moi pourquoi tu pleures de la sorte, seule et si désespérément, sous les yeux de la foule qui se tient debout, là-bas, sur les murs noirs et dans les tours, au-dessus des portes ?

« Toi qui es innocente, je ne m'en irai point d'ici que tu ne m'aies dit ton mal ; car je te dois mon aide. Et je te délivrerai. »

Et Saint Georges, enlaçant d'un bras la jeune fille, la prit en croupe derrière lui ; et se penchant, il montra comme le soleil montre sa face à un puits, son bouclier au monstre. Et criant à la vierge : « Noue tes mains autour de ma poitrine ! » il piqua des deux pour plonger le regard de sa lance dans la gueule du dragon.

Son bouclier était d'or, comme midi ; les heures ciselées en cerclaient le tour ; et les saisons humaines au centre croisaient un carrefour de sang.

Or ce bouclier, tournoyant au poing du saint chevalier, faisait étinceler, dans les yeux cruels de l'Ennemi, l'éternelle protestation des profondeurs.

PERFECTION DES PLEURS

Le Vieux Roi fit un lourd sanglot, le ravala dans un cri rauque et dit : Je suis ici, mon fils, comme un père coupable : car je vis. Et celle-ci est morte, que tu portes sur tes bras, ma fille, mon lys blond, ma rose. Je tiens ta main, et je suis humble près de toi. Je n'ai pas assez pensé à ton bonheur. Que faire, vieillards et rois, si nous ne faisons pas œuvre de joie pour nos fils ?

Vieillard, j'ai oublié le charme de la source et l'élan de la fleur : elle jaillit ! J'ai respiré dans mon hiver l'odeur de son été splendide. Je n'ai pensé qu'à moi. Et toi, qui l'as tuée et qui la gardes fauchée d'amour sur tes genoux, tu fus meilleur pour elle. Une femme ! c'était une femme, un épi de flammes sur une tige d'ardeurs. Quel excès de mal pourtant en tout excès d'a-

mour! Mais toute vertu réside en ce crime. Et moi qui demeure, je ne suis plus qu'un vieux orme écimé, déjà mort à la base et qui perd ses dernières feuilles.

O mon fils, rien ne se répare, hélas ! pas un jour, pas un acte. La mort couronne l'œuvre. Et la vie cherche inlassablement son diadème : la biche en folie brame et se donne elle-même la chasse, jusqu'à ce qu'elle trouve le noir tueur de loups, face à l'étang de la curée. Voici donc que je suis près de toi comme celui qui t'aime, qui te pardonne et, bien plus, qui te demande pardon, et même à celle-ci qui s'est dérobée à mes vieilles lèvres, ta fleur morte, la blonde Hélène de l'océan.

Et je suis ici encore pour te tenir dans les ceps de mes bras rudes, si tu tombes. Moi seul, au bord de la grande source lustrale, qui guette silencieuse les cheveux blancs, je n'ai pas le droit de pleurer. Et pardon, bras ouverts, oubli et grandes larmes, je sais que je les offre en vain, ô Roi, ô vieillard, que je suis, — rien, rien qu'un homme.

SAÜL ! SAÜL !

Le ventre écorché du ciel, la lune rouge roule sur le lit des nuages ; la laine jaune a crevé la toile : que reste-t-il ? — pas même la honte du grabat. La lune hurle et la mer aboie comme un chien. La révolte en fureur écume d'ennui. Je suis sourd de mon tumulte plus que la conque marine. Ce voyage ne finira-t-il pas, ou du moins l'insomnie ? Le sommeil est l'honneur de la couche.

Violence sur violences ! Puis la pensée se calme, le soleil de Damas darde sur les massacres de la nuit et

les fétides ruisseaux de boue. Les marais sont à sec, où les démons se sont cachés comme des grenouilles. Je baise le sable, la grêle de la lumière, le grain de l'incorruptible Beauce. Moisson solaire, que toute la braille de ma vie se brûle au fléau du soleil ! Je bénis la candeur du désert et le saint châtiment de la flamme.

Impuretés de l'âme ! Je vous rejette, variations sans nombre, glands du chêne maudit, perles pour les porcs. Et que les deux continents coulent à pic dans les fonds pacifiques, les deux poids inutiles de l'horloge faussée du monde. Que m'importe, pourvu que je mouille mes ancres dans le feu ?

Donc, que le bloc de houille et de fer, Londres ou ses filles barbares, fume sous le ciel ou sous la mer, je m'en ris, ô vengeur du printemps et des crépuscules morts, puisque voici le soleil qui brûle sur la coupe blonde, grain d'encens au Créateur.

LE RESSUSCITÉ

Salut, ô Blême, salut, Livide, je te salue, fleur désolée, trop tôt épanouie sur la tige rampante de l'abîme.

Balbutiement plaintif du premier né de la nuit, enfance nue du jour, toi qui portes encore la couleur ténébreuse et la teinte souillée du ventre de la mère, ô toi qui sors de la terre, œil triste ! salut, regard de la peine sous la paupière molle de l'épouvante, salut, cadavre, salut, Lazare.

Aube, hélas, — comment oses-tu ?...

Tu sors de ta peau comme une femme de sa robe, et tu te soulèves lentement avec tes draps humides. Ha, fardeau ! Tu es verte et tu brilles, œuf d'or au nid de la contrée brune, ou comme l'impudeur haletante sous

les courtines de la chambre obscure, et ton horreur splendide a les frissons du baiser.

O Lazare, as-tu donc si peu le goût du tombeau ?

Ou bien quelle victime monstrueuse es-tu, éternel revenant, toi qui ressuscites chaque jour ? — Tu sens, tu sens la nuit, où tu viens de dormir, et où tu as passé plus de quatre jours.

Aube, réponds pourriture verte de la tête noire, toi si morne et qui t'animes ensuite, toi qui trembles, cœur malade de l'ombre, salut aussi, sœur de Lazare, tu ressurgis du gouffre et enceinte de lui tu enfantes ma tristesse.

A l'horizon tu te soulèves ; tu es la condamnée en gésine qui, sentant les douleurs, et n'ayant pas la force de parler, montre son ventre et le désigne :

Pour qu'on sauve l'enfant, et dût-elle périr, pour qu'il vive, lui du moins, le conçu des ténèbres, la moelle chaude du péché, le bourgeon replié de la lumière, le nœud charnel de la noirceur et de la vie, Aube, ô mère blême de la journée, entrailles détestées de la douce folie.

LUX DE CŒLO

Espace éblouissant où les bras se tendent à tâtons. Tumulte, marée du sang, races et passions, idées, flots qui se brisent contre les môles du port intérieur.

L'aigreur des Juifs qui se disputent, la moue cruelle du Turc qui glisse la flèche du regard sous la paupière et fait semblant de ne pas voir, affûtant le kandjar sur l'ongle ponce de son pouce ; et le Druide pensif, aux longs cheveux, dont la douceur rêve du sang des arbres et de la sève rouge sur un table de pierre, tandis qu'immobile, sous le chêne, ses yeux semblent deux

fruits du gui ; la terreur enfin des lézards nageant sur le lac vertical d'un mur couleur d'orange, en plein midi, quand la patte du chat, comme un signe magique, surgit de la crête et pêche en croc la queue d'émeraude jusqu'au chaton du cœur qui jaillit... Quoi encore ? un désert plus royal que Crésus en son silence d'or, et plus hautement vénérable qu'un saint ascète, la peau de la grande lionne qui dort sous le ciel, la terre qui semble morte.

Un tel désert, une majesté fauve où galopent, hideuses inscriptions en caractères parallèles qui se meuvent, des armées innombrables de rats : est-ce le texte de Babylone ensevelie ou les runes d'Ys ? mon amour que j'attends et qui ne viendra plus ?

Non, lumière, je t'en conjure ! mon amour qui viendra !

LA SAINT-JEAN SAINT-JUIN

O que le sang de Juin est rouge ! ô feu vierge qui coule, de la pure veine et si frais.

Sur le plateau d'or du soleil, les roses parlantes de la prédication enivrent d'amour Hérodiade jalouse. L'amoureuse brûle, elle envie de sentir cette pourpre ruisseler sur son sein brun comme un cep. O je rêve de porter la grappe de cette vigne et de me rafraîchir au jus du raisin. Je rêve d'une tête coupée, que je baise en la suçant comme un grain.

O le plus passionné des temps, roi de l'année couronné du solstice, prince des orages, Juin le Baptiste, précurseur de la moisson, mon beau Juin, baptême de l'été !

Juin, qui vois toutes les roses, celles qui naissent

et celles qui finissent, et les tilleuls brefs aux hymens murmurants et l'amer sureau qui sent la sueur !

Juin, où tous les fruits sont fleurs, les grosses perles hindoustanes des figues, ces Salamites nues sous l'arbre sensuel qui n'a d'abord point de feuilles, les groseilles et les cerises aux oreilles de la saison, la terre en amour et la déesse d'Ephèse qui tire la pointe de ses innombrables seins, les fraises rouges !

Juin, qui parfumes les framboises, ces mûres raffinées, à la chair naïvement perverse et toutefois paysanne, Juin, qui tiens la promesse enivrante des jasmins !

C'est toi, Juin, quand le plus long jour finit dans le plus long crépuscule, qui veux mourir et c'est ton sang jailli à la face de l'Ouest que l'Occident recueille, et qui allume les bûchers sur la montagne.

L'Hérodiade a cessé de danser. Elle a scellé de ses lèvres la feuille plissée de la bouche verte. Et de son ventre chaud à la racine infernale des cheveux, elle tremble à la sucée de la vipère : la parole éternelle qui darde entre ces dents froides. Sur la pelouse encore plus verte, comme un signe de la nuit trop courte pour les voluptés que souhaitent les ténèbres, vient le masque aux yeux clairs, le chat noir qui marche lentement.

Et voici, dès l'ombre faite, l'exclamation de perle, Vesper qui ouvre la salle du concert ; voici qu'un trait d'amour perce tout l'infini de la nuit : ô ! le rossignol chante.

LE CHEVALIER AUX SEPT DOULEURS

L'éclair blanc a dénoué la gerbe des désirs, et les a fauchés comme une chevelure. Il a tonné dans les vallées de ma vie, et la foudre est tombée à sept coups de fronde sur les pics. Le grondement du feu a retenti dans les lointaines retraites de la chair : la chaude captive a crié de convoitise. Sous l'excès de la volupté, le fouet de sel fulgurant claque, le faisceau des délices s'éparpille ; et les pointes en fumant se sont retournées contre moi, le funeste possesseur de joie. La terre, comme on porte un enfant au baiser de son père, sur l'étrier, s'est soulevée jusqu'à mes lèvres, et ouverte je l'ai vue chanceler, et sa coiffure d'herbes échevelée traînait sous le poitrail de ma monture. J'ai cessé de braver. Les sept glaives dans ma poitrine ont cherché une gaîne et l'ont trouvée. Et par les sept estocs se choquant, ils s'épousent dans le fourreau rouge. O croix des épées par le milieu de la pourpre et du cœur.

SENTENCE

Votre heure est venue de comparaître.

On vous traîne par les cheveux : une main dure de conquérant, à la plus belle, fait un casque à cinq gemmes d'ongles, qui cercle l'or du chignon. Les doigts osseux de l'impassibilité peignent les tresses dénouées de l'autre, la plus jeune, et des rubis naissent où tremblait la goutte rêveuse des perles.

Vous tombez sur les genoux, et votre fierté vous relève. Et vous voletez, oiseaux blessés, pareilles à la princesse chinoise qui sautille sur un pied de bois, ne sachant pas marcher, tirée de sa chaise.

Emotions, émotions, filles des rois, nous vous tuons, douces dames sanglantes.

Vous avez crû vainement par les sillons des pleurs. Vous avez pris une force de feu au soleil épuisant des caresses lentes. Et l'on rougit de vous. O malheureuses, trop innocentes pour ces temps mous et rudes, où les fruits tombent véreux des arbres. Quand votre sève de flamme porte ses fleurs, on vous foule aux pieds, et nous comblons nos douleurs de votre sang en pétales.

NAVIGATION

Seul. Absolument seul.

Tous, ils dorment. Je veille. Je suis responsable du navire et de la marche. Je sors de la bourrasque; j'échappe à la gueule du cataclysme : derrière moi encore, le ciel et la mer se mordent jusqu'aux dents, l'émail vole, et en leur rage le fou haineux, le vent, les excite. Tel j'ai été dans la tempête qu'au plein mol des grands calmes : Seul, irréparablement seul. A présent, je vais dans le vent. Je me laisse porter, au point mort du cyclone.

Je ne vois que devant moi. Je laisse le brouillard à l'horizon qui ceinture la poupe, et de tous bords les mornes flottes du passé. Mais je sens ma trace battre, comme si la mer était mon flanc : un sillage de temps ! L'éternité est un sillage, et le voyage, et la pensée.

Seul. Absolument seul.

Le cercle du monde est pour moi ce qu'il est : c'est

un zéro de nuit, en vain je suis au centre. Il marche avec moi qui crois marcher. Une lueur brûle au contour : le coucher de la lune, ou le premier regard de telle étoile, ou l'aube quand l'éternel devoir la réveille insupportablement.

N'étais-je pas un voyageur comme tous, que j'ai, ici, ce souci de la route et de l'équipage ?

Seul. Absolument seul.

PURIFICATION DE LA LUMIÈRE

Ha, ciel, ha, myosotis des anges ! Voici que la prairie du paradis descend sur la forêt, après l'horrible hiver, pour ouvrir à la joie une tente.

L'œil innombrable des bourgeons, comme les yeux des petits chats devant la jatte de lait, filtre des baisers à la lumière qui roucoule ; le ciel penche une gorge de pigeon bleu à collerette, pour boire à la rivière.

Les feuilles mortes n'ont plus le visage de leur passion ; la couleur ardente, qu'avivaient les larmes, s'est éteinte. Maintenant la feuille fauve est blanche. Les chemins de mousse, entre les hêtres et les bouleaux, jaunissent ; l'émeraude d'hiver perd ses feux ; elle tourne aux cendres. Et au milieu des grands arbres, échafauds du deuil, entre les doigts de la forêt qui s'écartent, un candélabre brûle au printemps, un grand cierge de la cathédrale, mystique et tout blanc : un merisier, une innombrable fleur ! Un peu d'eau bleue coule et chante. Il est une mort, jusque dans la mort : la purification.

VOCATION

Les morts, ce soir, remuent sous la terre. Ils crient de toutes leurs forces, engourdies comme en rêve, vers la Puissance.

Sauve-moi, sauve-nous ! Pensée du cœur, ne nous délaisse pas. Ne retire pas tes racines de notre âme bulbeuse. Ne nous faites pas tomber dans le séjour de la solidité noire, et dans le suprême malheur de la poussière. N'oubliez pas, ô vous qui avez aimé. Les morts dans l'oubli sont déchus. Pour eux, la grande trahison à toute heure se renouvelle : nous sommes couchés, souvenez-vous, les bras ouverts par l'ombre rongeante, grattant l'écorce du sépulcre, en croix avec le soleil que l'éternel Judas rit de vendre à l'immonde sanhédrin de sous terre.

Comme ils souffrent, les morts qu'on n'aime plus. O mon fils, je veux vivre, ô mon frère. Je me retourne sur les clous, la semence qui grouille, et je t'appelle. Sauve-moi, sauve-nous !

N'oublie pas, mon âme, qui t'attend, toi qui es attendue. Je te nomme mon frère : car ils sont frères tous ceux qui, du même berceau au ventre de la mère passent au même lit, dans le ventre de la terre. Toi qui vis, tu es le fils aîné de tous ceux qui ont aimé et ne sont plus : le fils aîné, la fleur de la farine humaine, celui qui naît pour remplir l'illustre devoir.

O mémoire, rite du cœur ! L'oubli d'amour est l'éternelle misère des morts, qui les damne. Mon fils, sauve-moi ! Sauve-nous, frère ! O amour, sauve-nous !

SUARÈS

NOA NOA [1]

Voici Tahiti VRAIE, c'est-à-dire : FIDÈLEMENT IMAGINÉE.

. . . . . .

Parmi les senteurs vives dont est chargé l'air, s'exhale et domine, enivrant, l'esprit même, l'esprit parfumé de l'Ile Heureuse : NOA NOA (2).

C. M.

Tehura, j'inscrirai ton nom d'ébène et d'or
A l'aile du poème, à l'heure de l'essor,
Car mon désir séduit par ta belle pensée
A bien souvent tenté la longue traversée
Vers toi, Voix des Secrets, parfum vivant des bois.

Que tes yeux pleins du feu des soleils d'autrefois
Reflètent leur clarté sur cette heure morose
Dans le rêve de vengeresse apothéose
Qu'a rêvé ton cœur sans savoir qu'il l'a rêvé !
Et que debout au seuil du temple retrouvé,
Attestant la forêt, la mer et la montagne,
Et Hina dont le geste amoureux t'accompagne,
Et Taaroa, Dieu des Dieux, qui t'inspira,
Tu te dresses devant les tiens, ô Tehura
Des jours anciens, dans leur mémoire illuminée,
O triste et belle comme fut leur destinée !

---

1. De l'œuvre adorable et profonde que Paul Gauguin et Charles Morice écrivirent en collaboration, nous détachons les pages suivantes : le poème liminaire, le chant troisième du chapitre III, le chapitre VI, et les deux premiers chants du chapitre VII.

2. NOA NOA : odorant. — TÉHURA, nom de la femme maorie de Paul Gauguin, de sa *vahiné*.

SIESTE

Même la fleur de ses cheveux languit, et midi brûle
Sur la mer dont l'eau lasse et lente avec langueur ondule
Et miroite, et midi brûle dans les bois, et midi
Brûle dans les cases. Pas un souffle. L'air engourdi,
Pesant, sec, est fait de chaleur condensée et solide.

Tout semble mort. L'Ile est déserte, comme le ciel vide,
Et dès longtemps a cessé l'agitation du port.

Tout dort. Sauf le soleil et ses chiens de flammes, tout dort.

Tèbura dort, nue et seule sur sa couchette étroite.
La fenêtre est close de rideaux lourds, mais sa peau moite
S'étoile de points d'or fauve dans la demi-clarté,
Et Tèbura dort, à l'abandon, avec volupté.

Soudain, elle tremble, frissonne et frémit tout entière :
L'esprit des morts veille! Tèbura sent sur ses paupières
Passer le vent de l'aile affreuse des Tupapaüs (1).

Puis le cauchemar s'évanouit et des songes doux
Conduisent la dormeuse à la porte crépusculaire
De la sieste. Elle entr'ouvre ses yeux : la fureur solaire
Est apaisée, on renaît, on respire — et Tèbura
Se lève et vers la vie et vers l'amour tend ses beaux bras.

---

1. Incubes et succubes, esprits des morts, génies errants. — Les *u* et les *ü* dans les mots de la langue maorie, se prononcent *ou*.

LE CONTEUR PARLE

Depuis quelque temps, je m'étais assombri. Mon travail s'en ressentait. Il est vrai que beaucoup de documents essentiels me faisaient défaut ; je m'irritais de me voir réduit à l'impuissance en face des plus passionnants projets d'art.

Mais c'est la joie surtout qui me manquait.

Il y avait plusieurs mois que je m'étais séparé de Titi, plusieurs mois que je n'entendais plus ce babil puéril et chantant de la *vahiné* me faisant sans cesse, à propos des mêmes choses, les mêmes questions, auxquelles je répondais invariablement par les mêmes histoires.

Et ce silence ne m'était pas bon.

Je me décidai à partir, à entreprendre autour de l'Ile un voyage dont je ne m'assignais pas d'une façon précise le terme.

Tandis que je faisais mes préparatifs — quelques paquets légers pour les besoins de la route — et que je mettais en ordre mes études, mon voisin et propriétaire, l'ami Anani, me regardait avec des yeux inquiets. Après de longues hésitations, des gestes commencés, inachevés, et dont la signification très claire m'amusait et me touchait tout à la fois, il se décida enfin à me demander si je me disposais à m'en aller.

— Non, lui dis-je, je vais faire une promenade de quelques jours seulement. Je reviendrai.

Il ne me crut pas et se mit à pleurer.

Sa femme vint le rejoindre et me dit qu'elle m'aimait, que je n'avais pas besoin d'argent pour vivre parmi eux, qu'un jour, si je voulais, je pourrais reposer pour toujours — *là* : elle me montrait, près de sa case, un tertre, décoré d'un arbrisseau.

Et j'eus tout à coup le désir de reposer pour toujours — *là*. Du moins personne, l'éternité durant, ne viendrait m'y déranger...

— Vous autres, Européens, ajouta la femme d'Anani, vous êtes étranges ! Vous venez, vous promettez de rester, et quand on vous aime vous partez ! C'est pour revenir, assurez-vous ; mais vous ne revenez jamais.

— Eh bien ! je puis jurer, moi, que mon intention est de revenir, *cette fois*. Plus tard (je n'osai mentir), plus tard, je verrai.

Enfin on me laissa partir.

M'écartant du chemin qui suit le bord de la mer, je prends un

étroit sentier, à travers un fourré profond. Le sentier me conduit assez loin dans la montagne, et j'atteins, au bout de quelques heures, une petite vallée dont les habitants vivent à l'ancienne mode maorie.

Ils sont heureux et calmes. Ils rêvent, ils aiment, il sommeillent, ils chantent, — ils prient, et il ne semble guère que le christianisme ait pénétré jusqu'ici. Je vois distinctement, bien qu'en réalité elles aient depuis longtemps disparu, les statues de leurs divinités. Statues d'Hina, surtout, et fêtes en l'honneur de la déesse lunaire ! L'Idole, d'un seul bloc, a dix pieds d'une épaule à l'autre et quarante pieds de hauteur. Sur la tête elle porte, en forme de bonnet, une pierre énorme, de couleur rougeâtre. Autour d'elle on danse selon les rites d'autrefois — *matamua* — et le vivo (1) varie sa note, claire et gaie, mélancolique et sombre, selon la couleur des heures...

Je continue ma route.

A Taravao — le district le plus éloigné de Mataïéa, à l'autre extrémité de l'Ile — un gendarme me prête son cheval, et je file sur la côte est, peu fréquentée des Européens.

A Faoné, petit district qui précède celui, plus important, d'Itia, je m'entends interpeller par un indigène :

— Hé ! l'homme qui fais des hommes ! (il sait que je suis peintre...) *Haëré maï ta maba* ! (Viens manger avec nous : la formule tahitienne de l'hospitalité).

Je ne me fais pas prier, tant le sourire qui accompagne l'invitation est engageant et doux.

Je descends de cheval. Mon hôte prend la bête par la bride et l'attache à une branche, sans aucune marque de servilité, simplement et avec adresse.

Et nous entrons ensemble dans une case où sont réunis des hommes et des femmes, assis à terre, causant et fumant. Autour d'eux, des enfants jouent et bavardent.

— Où vas-tu ? me demande une belle Maorie d'une quarantaine d'années.

— Je vais à Itia.

— Pour quoi faire ?

Je ne sais quelle idée me traversa l'esprit, ou peut-être disais-je bien le but réel, secret jusqu'alors pour moi-même, de mon voyage :

— Pour y chercher une femme, répondis-je.

— Il y en a beaucoup à Faoné, et des jolies. Tu en veux une ?

1. Pipeau.

— Oui.
— Eh bien ! si elle te plaît, je vais t'en donner une. C'est ma fille.
— Est-elle jeune ?
— Oui.
— Est-elle jolie ?
— Oui.
— Est-elle bien portante ?
— Oui.
— C'est bien, va me la chercher.
La femme sortit.

Un quart d'heure après, et tandis qu'on apportait le repas — maïoré, bananes sauvages et crevettes — elle rentra, suivie d'une jeune fille qui tenait un petit paquet à la main.

A travers la robe, en mousseline rose très transparente, on voyait la peau dorée des épaules et des bras. Deux boutons se dressaient, drus, à la poitrine. C'était une grande enfant, élancée, vigoureuse, d'admirables proportions. Mais je ne reconnus pas sur son beau visage le type que, jusqu'alors, j'avais vu partout régner dans l'Ile. Sa chevelure aussi était exceptionnelle, poussée comme la brousse et légèrement crépue. Au soleil, tout cela faisait une orgie de chromes. — On me dit qu'elle était originaire des Tongas

Je la saluai, elle sourit et s'assit à mon côté.
— Tu n'as pas peur de moi ? lui demandai-je.
— *Aïta* (non).
— Veux-tu habiter ma case, toujours ?
— *Eba* (oui).
— Tu n'as jamais été malade ?
— *Aïta*.
Ce fut tout.

Le cœur me battait, pendant que la jeune fille, impassible, rangeait à terre, devant moi, sur une grande feuille de bananier, les aliments qui m'étaient offerts. Je mangeai de bon appétit, mais j'étais préoccupé, troublé profondément. Cette enfant, d'environ treize années (dix-huit ou vingt ans d'Europe) me charmait et m'intimidait, m'effrayait presque. Que pouvait-il se passer dans cette âme ? Et c'était moi, moi si vieux pour elle, qui hésitais au moment de signer un contrat où j'avais tous les avantages, mais si hâtivement conçu et conclu ?

Peut-être — pensais-je — la mère a-t-elle ordonné, exigé. Peut-être est-ce un marché qu'elles ont débattu entre elles...

Je me rassurai en reconnaissant dans la physionomie de la jeune fille, dans ses gestes, dans son attitude, les signes très nets d'indépendance et de fierté qui sont les caractéristiques de sa race. Et ma confiance fut entière et inébranlable quand, après l'avoir bien étudiée, je vis en elle l'expression, claire jusqu'à l'évidence, de sérénité qui accompagne toujours chez les êtres jeunes une action honorable, louable. — Mais le pli moqueur de sa bouche, du reste bonne et sensuelle, tendre, m'avertissait que tous les dangers de l'aventure étaient pour moi, non pour elle...

Je n'oserais dire qu'en franchissant le seuil de la case je n'avais pas le cœur serré d'une étrange et très poignante angoisse.

L'heure du départ était venue. Je montai à cheval.

La jeune fille suivit derrière. Sa mère, un homme, deux jeunes femmes — ses tantes, disait-elle — suivirent aussi.

Nous revenions à Taravao, à neuf kilomètres de Faoné.

Après le premier kilomètre, on me dit :

— *Parahi tëïé* (ici arrête-toi).

Je descendis de cheval et nous pénétrâmes tous les six dans une grande case proprement tenue, presque riche, — des richesses de la terre : de jolies nattes sur du foin.

Un ménage encore jeune et d'une extrême bonne grâce y habitait. Ma fiancée s'assit à côté de la femme et me la présenta :

— Voici ma mère.

Puis, en silence, on versa dans un gobelet de l'eau fraîche, dont nous bûmes tous à la ronde, gravement, comme s'il se fût agi de quelque rite d'une religion familiale.

Après quoi, celle que ma fiancée venait de désigner comme sa mère me dit, le regard ému, les paupières humides :

— Tu es bon ?

Je répondis, non sans trouble, après avoir fait mon examen de conscience :

— Je l'espère.

— Tu rendras ma fille heureuse ?

— Oui.

— Dans huit jours, qu'elle revienne. Si elle n'est pas heureuse, elle te quittera.

Je consentis du geste. Le silence se fit. Il semblait que personne n'osât le rompre.

Enfin nous sortîmes et, de nouveau à cheval, je repartis, toujours suivi de mon escorte.

Chemin faisant, nous rencontrâmes plusieurs personnes qui connaissaient ma nouvelle famille. Elles étaient déjà informées de l'événement, et, en saluant la jeune fille, elles lui disaient :

— Eh ! quoi ? Tu es maintenant la vahiné d'un Francais ? Sois heureuse.

Un point m'inquiétait. Comment Téhura (ainsi se nommait ma femme) avait-elle deux mères ?

J'interrogeai donc celle qui, la première, me l'avait offerte :

— Pourquoi as-tu menti ?

La mère de Téhura me répondit :

— Je n'ai pas menti. L'autre aussi est sa mère, sa mère nourricière.

A Taravao, je rendis au gendarme son cheval, et là se produisit un incident désagréable. La femme du gendarme, une Française, sans malice, mais sans finesse, me dit :

— Comment ! vous ramenez avec vous une « gourgandine » ?

Et ses yeux furieux déshabillaient la jeune fille, qui opposait une indifférence altière à cet injurieux examen.

Je regardai, un instant, le spectacle symbolique que m'offraient ces deux femmes : la floraison nouvelle et la saison stérile, la foi et la loi, la nature et l'artifice. C'étaient aussi deux races en présence, et j'eus honte de la mienne. Je souffris de la voir si petite et si intolérante, si incompréhensive, — et je m'en détournai vite pour réchauffer et réjouir mon regard à l'éclat de l'autre, de cet or vivant que j'aimais déjà.

Les adieux de famille se firent à Taravao, chez le Chinois, qui là vend de tout, des liqueurs frelatées et des fruits, des étoffes et des armes, des hommes et des femmes, et des bêtes.

Nous prîmes, ma femme et moi, la voiture publique, qui nous déposa, vingt-cinq kilomètres plus loin, à Mataïéa — chez moi.

Ma femme était peu bavarde, à la fois rieuse et mélancolique, surtout moqueuse.

Nous ne cessions guère de nous étudier, réciproquement, mais elle me demeurait impénétrable et je fus vite vaincu dans cette lutte.

J'avais beau me promettre de me surveiller, de me dominer, pour rester un témoin perspicace, mes nerfs n'étaient pas longs à l'emporter sur les plus déterminées résolutions, — et je fus en peu de temps, pour Téhura, un livre ouvert.

A mes dépens, en quelque sorte, et sur ma propre personne, je

vérifiais ainsi le profond écart qui sépare une âme océanienne d'une âme latine, et particulièrement d'une âme française. L'âme maorie ne se livre pas tout de suite. Il faut beaucoup de patience et d'étude pour arriver à la posséder. Encore, même alors qu'on croit la connaître à fond, vous déconcerte-t-elle brusquement par les « sautes » les plus imprévues. Mais, tout d'abord, c'est l'Enigme elle-même, ou plutôt une série indéfinie d'énigmes. Au moment où l'on croyait la saisir, elle est loin, inaccessible, incommunicable, enveloppée de rire et de changement. Puis, quand elle veut, elle se rapproche, pour échapper encore dès qu'on lui laisse voir la moindre apparence de certitude. Et, pendant qu'intrigué de ses dehors vous cherchez sa vérité intime sans penser à jouer un personnage, elle vous examine avec une tranquille assurance, du fond de ce perpétuel rire et de cette insouciante légèreté, moins réelle qu'apparente, peut-être.

Pour mon compte, je renonçai tôt à des calculs qui m'empêchaient de jouir de ma vie. Je me laissai vivre, simplement, attendant de la suite des jours, avec confiance, les révélations que les premiers instants me refusaient.

Une semaine s'écoula ainsi, pendant laquelle je fus d'une « enfance » qui m'était à moi-même inconnue.

J'aimais Téhura et je le lui disais, ce qui la faisait rire : elle le savait bien !

Elle semblait, en retour, m'aimer, et ne me le disait point : — mais quelquefois, la nuit, des éclairs sillonnaient l'or de la peau de Téhura...

Le huitième jour — il me semblait que nous venions d'entrer pour la première fois ensemble dans ma case — Téhura me demanda la permission d'aller voir sa mère, à Faoné. Chose promise.

Je me résignai tristement, et, nouant dans son mouchoir quelques piastres pour qu'elle pût payer les frais du voyage et porter du rhum à son père, je la conduisis à la voiture publique.

J'eus le sentiment d'un adieu sans retour.

Les jours qui suivirent furent pénibles. La solitude me chassait de ma case et les souvenirs m'y rappelaient. Je ne pouvais fixer ma pensée à aucune étude...

Une semaine encore s'écoula, et Téhura revint.

Alors commença la vie pleinement heureuse. Le bonheur et le travail se levaient ensemble, avec le soleil, radieux comme lui. L'or du visage de Téhura inondait de joie et de clarté l'intérieur du logis et

le paysage alentour. Elle ne m'étudiait plus, je ne l'étudiais plus. Elle ne me cachait plus qu'elle m'aimait, je ne lui disais plus que je l'aimais. Nous vivions tous deux si parfaitement simples !

Qu'il était bon, le matin, d'aller nous rafraîchir dans le ruisseau voisin, — comme faisaient, j'imagine, au Paradis, le premier homme et la première femme !

Paradis tahitien, *navé navé fénua*, — terre délicieuse !

Et l'Ève de ce paradis se livre de plus en plus, docile, aimante. Je suis embaumé d'elle : *noa noa* ! Elle est entrée dans ma vie à son heure. Plus tôt, je ne l'aurais peut-être pas comprise, et plus tard, c'eût été bien tard. Aujourd'hui, je la comprends comme je l'aime, et par elle je pénètre enfin dans des mystères qui, jusqu'ici, me restaient rebelles. Mais, pour l'instant, mon intelligence ne raisonne pas encore mes découvertes, je ne les classe pas dans ma mémoire. C'est à ma sensibilité que Téhura confie tout ce qu'elle me dit. C'est dans mes sensations et dans mes sentiments que je retrouverai, plus tard, ses paroles inscrites. Elle me conduit ainsi, plus sûrement que je n'y pourrais parvenir par toute autre méthode, à la pleine compréhension de sa race, — par l'enseignement quotidien de la vie.

Et je n'ai plus conscience des jours et des heures, du mal, du bien. Le bonheur est si étranger au temps qu'il en supprime la notion. Je sais seulement que tout est bien, puisque tout est beau.

Et Téhura ne me trouble pas du tout, quand je travaille ou quand je rêve. D'instinct, alors, elle se tait. Elle sait très bien quand elle peut me parler sans me déranger, — et nous causons d'Europe et de Tahiti, et de Dieu, et des Dieux. Je l'instruis. Elle m'instruit.

Je fus obligé d'aller pour un jour à Papeete.

J'avais promis de revenir le soir même ; mais la voiture que je pris me laissa à moitié route, je dus faire le reste à pied et il était une heure du matin quand je rentrai.

En ouvrant la porte, je m'aperçus avec un serrement de cœur que la lumière était éteinte. La chose n'avait pourtant rien de surprenant : nous ne possédions, pour le moment, que très peu de luminaire, et la nécessité de renouveler notre provision avait compté parmi les motifs de mon absence. Mais je tressaillis d'une brusque sensation d'appréhension, de défiance, que je pris pour un pressentiment : sûrement, l'oiseau s'était envolé...

Vite, je frottai des allumettes et je vis...

Immobile, nue, couchée à plat ventre sur le lit, les yeux démesu-

rément agrandis par la peur, Téhura me regardait et semblait ne pas me reconnaître. Moi-même, je restai quelques instants dans une étrange incertitude. Une contagion émanait de la terreur de Téhura. J'avais l'illusion qu'une lueur phosphorescente coulât de ses yeux au regard fixe. Jamais je ne l'avais vue si belle, jamais surtout d'une beauté si émouvante. Et puis, dans ces demi-ténèbres, à coup sûr peuplées, pour elle, d'apparitions dangereuses, de suggestions équivoques, je craignais de faire un geste qui portât au paroxysme l'épouvante de l'enfant. Savais-je ce qu'à ce moment-là j'étais pour elle ? si elle ne me prenait pas, avec mon visage inquiet, pour quelqu'un des démons et des spectres, des Tupapaüs dont les légendes de sa race emplissent les nuits sans sommeil ? Savais-je, même, qui elle était, en vérité ? L'intensité de l'effroi qui la possédait, sous l'empire physique et moral de ses superstitions, faisait d'elle un être si étranger à moi, si différent de tout ce que j'avais pu voir encore !

Enfin elle revint à elle, m'appela, et je m'évertuai à la raisonner, à la rassurer, à lui rendre confiance.

Elle m'écoutait, boudeuse, puis avec une voix où les sanglots tremblaient :

— Ne me laisse plus seule ainsi, sans lumière...

Mais, la peur à peine endormie, la jalousie s'éveille :

— Qu'as-tu fait à la ville ? Tu es allé voir des femmes, de celles qui vont au marché boire et danser, et qui se donnent aux officiers, aux matelots, à tout le monde...

Je ne me prêtai pas à la querelle, et cette nuit fut douce, — une douce et ardente nuit, une nuit des tropiques.

Téhura était tantôt très sage et très aimante, tantôt très folle et très frivole. Deux êtres contraires — sans compter beaucoup d'autres, indéfiniment variés — en un, qui se démentaient mutuellement et se succédaient à l'improviste avec la plus étourdissante rapidité. Elle n'était pas changeante, elle était double, et triple, et multiple : l'*enfant* d'une race *vieille*.

Un jour, l'éternel juif-colporteur — il écume les îles comme les continents — arrive dans le district avec une boîte de bijoux en cuivre doré.

Il étale sa marchandise ; on l'entoure.

Une paire de boucles d'oreilles circule de mains en mains. Tous les yeux de femmes brillent, toutes la désirent.

Téhura fronce les sourcils et me regarde. Ses yeux me parlent très clairement. Je fais semblant de ne pas comprendre.

Elle m'attire dans un coin :

— Je la veux.

Je lui fais observer qu'en France cette niaiserie n'aurait aucune valeur, que *c'est du cuivre.*

— Je la veux !

— Mais quoi ? Payer vingt francs une pareille saleté ! Ce serait folie. Non.

— Je la veux !

Et, avec une volubilité passionnée, les yeux pleins de larmes :

— Allons ! tu n'auras pas honte de voir ce bijou aux oreilles d'une autre femme ? Déjà un tel parle de vendre son cheval pour offrir la paire de boucles à sa vahiné !

Je ne peux me résigner à cette sottise. Je refuse pour la seconde fois.

Téhura me regarde encore, fixement, sans plus rien dire, et pleure.

Je m'éloigne, je reviens, je donne les vingt francs au Juif et — le soleil reparaît.

Deux jours après, c'était dimanche. Téhura fait sa grande toilette. Les cheveux lavés au savon, puis séchés au soleil, et finalement frottés d'huile parfumée ; la belle robe, un de *mes* mouchoirs à la main, une fleur à l'oreille, — les pieds nus : elle part pour le temple.

— Et les boucles ? lui dis-je.

Téhura fait une moue de dédain :

— *C'est du cuivre !*

Et, en éclatant de rire, elle franchit le seuil de la case et s'en va, brusquement redevenue grave.

A l'heure de la sieste, dévêtus, simples, nous sommeillons, ce jour-là comme les autres jours, côte à côte, — ou nous rêvons. Peut-être, dans son rêve, Téhura voit-elle briller d'autres boucles d'oreilles.

Moi, je voudrais oublier tout ce que je sais et dormir toujours....

Dieu sait quel jour de l'année — il faisait beau, ce qui ne distingue pas un jour dans l'année tahitienne — nous nous mîmes en tête, un matin, d'aller visiter des amis qui avaient leur case à dix kilomètres, à peu près, de la nôtre.

Partis à six heures, nous fîmes à la fraîche le chemin, assez vivement, puisque nous étions arrivés à huit heures.

On ne nous attendait pas : grande joie, et, les embrassades terminées, on se mit, pour nous faire fête, en quête d'un petit cochon. Le meurtre fut accompli. Au cochon deux poules furent ajoutées. Une superbe pieuvre prise le matin même, quelques taos et des bananes complétèrent le menu d'un repas copieux et appétissant.

Je proposai, pour attendre midi, d'aller aux grottes de Mara, que j'avais bien souvent vues de loin sans que jamais encore l'occasion se fût offerte de les visiter.

Trois jeunes filles, un jeune garçon, Téhura et moi, toute une petite bande joyeuse, nous eûmes bientôt brûlé l'étape.

Du bord de la route, on prendrait la grotte, presque entièrement cachée par des goyaviers, pour un simple accident du rocher, une fissure un peu plus nette que les autres. Mais écartez les branches, laissez-vous glisser d'un mètre en hauteur : plus de soleil, on est dans une sorte de caverne, dont le fond suggère l'idée d'une petite scène de théâtre, au plancher très rouge, distante, en apparence, d'une centaine de mètres. Sur l'une et l'autre parois, d'énormes serpents semblent s'allonger avec lenteur pour venir boire à la surface du lac intérieur : ce sont des racines qui se font jour dans les crevasses du roc.

— Si nous prenions un bain ?

On me répond que l'eau est trop froide ; puis, de longs conciliabules à l'écart, et des rires qui m'intriguent.

J'insiste : enfin, les jeunes filles se décident, quittent leurs légers vêtements, et les paréos à la ceinture, nous voilà tous à l'eau.

Ce n'est qu'un cri général :

— Toë toë !

L'eau clapote et ses bruits se répercutent en mille échos qui répètent : toë toë !

— Viens-tu avec moi ? dis-je à Téhura en lui montrant le fond.

— Tu es fou ? Là bas, si loin ! Et les anguilles ? On ne va jamais là.

Et ondulante, gracieuse, elle se jouait sur le bord, comme une jeune personne très fière de savoir si bien nager. Mais moi aussi, je sais très bien nager, et, quoiqu'il m'en coutât un peu de m'aventurer tout seul, je me dirigeai vers le fond.

Par quel étrange phénomène de mirage semblait-il s'éloigner de moi à mesure que je m'efforçais de l'atteindre ? J'avançais toujours et

de chaque côté, les grands serpents me regardaient avec ironie. Un instant, je crus voir flotter une grosse tortue ; la tête émergea même de l'eau, et je distinguai deux yeux brillants et fixes qui me défiaient. — Folies ! pensai-je : les tortues de mer ne séjournent pas dans l'eau douce. Pourtant (suis-je donc devenu vraiment un Maorie ?) j'ai des doutes et peu s'en faut que je frissonne. Qu'est-ce maintenant que ces ondulations larges, silencieuses, là, devant moi ? Les anguilles ! — Allons, il faut secouer cette impression paralysante de la peur !

Je me laissai couler à pic pour toucher le fond. Mais il me fallut remonter sans y être parvenu. Du bord, Téhura me crie :

— Reviens !

Je me retourne, et je la vois très loin, toute petite... Pourquoi la distance dans ce sens va-t-elle aussi à l'infini ? Téhura n'est plus qu'un point noir dans un cercle lumineux.

Rageusement je m'obstine. Toute une demi-heure je nage : le fond m'apparaît toujours aussi loin !

Un point de repos, un petit plateau, quelconque, et au delà encore, un trou béant qui va... où cela ? Mystère que je renonce à approfondir.

Et je l'avoue enfin : j'ai vraiment peur.

Il me fallut une grande heure pour atteindre le but.

Téhura seule m'attendait. Ses compagnes, indifférentes, étaient parties.

Téhura fit une prière, et nous sortîmes de la grotte.

Je tremblais encore un peu — de froid. Mais au grand air j'achevai de reprendre possession de moi, surtout quand Téhura, avec un sourire où je crus démêler de la malice, me demanda :

— Tu n'as pas eu peur ?

Effrontément, je lui répondis :

— Nous autres Français, nous n'avons jamais peur.

Téhura ne manifesta ni pitié ni admiration. Mais je m'aperçus qu'elle m'épiait du coin de l'œil pendant que j'allais, à quelques pas de là, lui cueillir des *tiaré* odorantes pour les planter dans la brousse de ses cheveux.

La route était belle, la mer, superbe. En face de nous, Moréa dressait ses mornes altiers et grandioses.

Qu'il fait bon vivre ! Et de quel vaillant appétit on dévore, au retour d'un bain de deux heures, le petit cochon savamment préparé qui vous attend au logis !

NAVÉ NAVÉ FÉNUA (1)

I

Dans cette âme peu à peu dégagée de solennelles erreurs sous l'afflux des joies, divines d'être, par la constance de leurs changements qui suivent l'heure, toujours les mêmes, la lumière s'est faite et la simplicité. Et d'un progrès ininterrompu je m'élève jusqu'à ma vérité intime : déjà je l'entrevois, et c'est celle de l'absolu. — Ainsi, d'un geste large de rames, puis d'ailes, d'élément en élément plus fluides, ainsi, avec une lenteur ample, ainsi retourner à l'infini, et vers lui d'abord franchir l'ombre, puis s'éclairer et puis luire de lui, jusques enfin la minute où le temps, brusquant la tangence, s'abîmera, simplifié, dans l'immense, et laissera la parcelle lumineuse regagner le foyer primitif.

Ou bien au bord de la mer, ou bien sous les premières ramures de la forêt, je m'assieds, seul parfois, plus souvent près de moi celle dont les jambes fortes et lisses sont comme les jeunes troncs de deux cocotiers vigoureux, celle dont les lèvres savent les noms des Dieux, le mien et rire, — et nous vivons, dans la lumière, simplement.

Quand elle est sérieuse, quand on me croirait songeur, — en effet, nous réfléchissons, tous deux : moi (comme jadis sur les flots du voyage, mais avec une joie que j'ignorais alors) la lumière du soleil ; elle, le rayonnement dont il emplit mes yeux. Notre simplicité s'épanouit dans la lumière. Elle nous dit tout ce qu'il importe de connaître, au présent.

Pourtant il nous arrive de frissonner, quand nous sentons que nos âmes viennent d'être visitées par le reflet d'un Secret perdu, d'un des suprêmes secrets que possédaient les aïeux de Téhura : plus près que nous du Grand Cœur, ils ignoraient tout de ce que nous savons. Car le Soleil, par delà les laborieuses et mal sûres opérations de la raison, aux aïeux de Téhura révélait le mystère et le motif de vivre. A nous il enseigne, en nous il éveille la vie seulement, lumineuse et simple. Au moins, c'est la vraie ! l'horizontal domaine de l'instant ou je m'agite, dans ma chair heureuse et dans

1. Terre délicieuse.

mon esprit ébloui. A me contenter de ce domaine et à bien jouir de lui, je mériterai d'atteindre une station plus haute, horizontale elle aussi, et, de stations en stations, ascendantes toutes et chacune horizontale, à l'infini où sont tous les secrets je retournerai.

De ce sommet de la Terre Délicieuse, que j'ai pitié, quand ces ressouvenirs m'importunent, aux compliqués soucis d'avenir où se fatigue l'importance citadine et d'Europe, sans éclat, que celui, morne, du métal, sans richesse, que celle-là, creuse, et la rime des monnaies, vile fanfare de temps qui passe, de temps passé, sans que rien, hors cette ritournelle, ait marqué l'affre ou le délice du passage. Comme elle a perdu le sens de l'éternité, l'Europe ignore le présent. L'activité des hommes s'y consume dans la préoccupation de l'insaisissable demain, et, quand ils ont un peu de répit, le passé, qu'ils n'ont pas vécu sous les seules espèces vitales du présent, ressuscite, aigri de rancunes, dans leur pensée brûlée de regrets. Regrets et remords, espoirs et désirs : ils furent et ils seront. Ils ne sont jamais.

Moi, maintenant, dans la Terre Délicieuse, vraiment Moi maintenant, je vénère les menues péripéties quotidiennes et leur signification profonde. Avec simplicité je jouis de la lumière pendant qu'elle brille. Moi, maintenant, je sais vivre.

Non pas le jugement des autres m'intéresse, ni eux le mien : mais vois-tu l'ombre balancée du tamaris sur le seuil de ma case ? Qu'il est heureux et beau ! Qu'il est riche ! Qu'il est généreux ! Comme il partage la joie qu'il me donne !

Non pas ce que je ferai, ce soir, ni l'échéance de demain ; non plus les fameuses Questions proposées à l'inquiétude publique. — Je regarde un sein de femme, je l'admire et j'y trouve de graves enseignements, je l'écoute, et docile j'obéis, s'il commande.

Et je sais de même quelle science émane d'une tête tremblante de vieillard et de la bouche fraîche d'un enfant qui rit.

Et je sais que cette science est toute la science, tout l'art et toute la vie.

Par elle, on comprend ce qui est, on aime ce qui est : l'enfant, dans l'enfant. Pourquoi l'homme futur ?

Par elle, on touche à l'éternel, qui n'a pas d'avenir, — et par cette science de joie et d'amour qui fleurit dans tes jardins, ô Terre Délicieuse, j'ai connu le bonheur et je me suis guéri du mal occidental d'espérer.

II

C'est printemps ! C'est matin ! C'est fête !
Viens ! Que fais-tu, songeur, seul au seuil de ta porte !
— J'écoute chanter dans ma tête
Le refrain d'une chanson morte.

Plus de lumière, plus de bruit.
Ferme les yeux ; le ciel est tout de noir tendu.
— Non ! je vois luire dans la nuit
Le reflet d'un rayon perdu.

Dans mes yeux et dans ma pensée
La trace n'est pas effacée
De la grande aurore passée.

Sur les vagues et dans le vent
Plus haut que la voix des vivants
La voix des morts vibre souvent.

Flots, ô forêts, ô fleurs folles d'être vivantes,
Vous êtes l'épanouissement du passé,
L'épanouissement des germes entassés
Dans les profondeurs des lombes ferventes.
Et toi, race dorée, ô radieuse encore !
Le dernier reflet d'un rayon perdu
Mêle un charme fané à tes gloires d'aurore,
Et j'ai bien souvent, hélas ! entendu

Dans l'iméné (1) *des soirs, dans ta voix jeune et forte.*
Le refrain mourant d'une chanson morte.

Extases de la vie, amours, clartés, parfums,
Réalités plus belles que toutes rêvées,

Vous êtes les fleurs de jardins défunts :
Elles furent d'un sang héroïque abreuvées
Qui ne coulera plus —
Chansons mortes ! Rayons perdus !

PAUL GAUGUIN et **CHARLES MORICE**

1. Ce mot, mais ainsi orthographié, appartient à la langue maorie, et signifie : chant de joie.

LE POÈME DE L'HEURE

Fin....

RESSUSCITÉ!

Des juges, des juges ont jugé...

Et te revoilà sous tes paremens,
La tête cerclée d'or et une étoile au cœur,
Chef!
Ressuscité!
Es-tu ressuscité mort, — ou vivant,
Lazare?

Pourquoi, si tu es pur,
Si ta chair est nouvellement jeune de ton vieux sang,
Traînes-tu encor sur tes pas une odeur,
On ne sait quelle odeur longue de pourriture?...

Que des juges, des juges aient jugé :
Il y a des choses dans les consciences...

LAZARE, Lazare, est-ce toi?
Attendis-tu assez longtemps
pour ta résurgence,

Toi qui te crus vivant
Sans attendre la voix?

— « Lazare, Lazare, lève-toi! »
Clama le juge.

Mais la tombe était vide, et rien ne sortit
Qu'une brume de marécage dans un peu plus de nuit...
La tombe était vidée
du mort, qui avant l'aube
Ne s'était pas sauvé
Homme, mais fantôme.

Et quand la parole suprême retentit
Croyant crever l'outre nocturne de la lumière,
Depuis des nuits
le monde ne se penchait plus sur le lit,
Le lit creux où gisait à peine quelque poussière.

Et quand ta parole suprême retentit,
Combien eût dû répondre, immense, le formidable cri,
Des âmes, jadis haletantes, d'espoir, vers la lumière,
Qui d'angoisse, sous le jour trouble nouveau, se replièrent
Dans l'abattement d'un silence meurtri.

Que des juges, des juges aient jugé,
Fantôme!

toi qui n'attendis pas que le verbe t'ait fait chair,
Spectre du juste, trop longtemps on te vit
Spectre, le spectre blême de toi-même.

... Et te voilà sous tes paremens,
La tête cerclée d'or et une étoile au cœur,
Chef, — ressuscité !

O *VICTOIRE, poignante comme une souffrance!*

Il y a des choses dans les consciences...

TORNOUËL.

TROIS POÈMES D'HUGUES REBELL

I

A la Poésie

O poésie, tu n'es pas l'enfant qu'un médecin, après beaucoup d'efforts, arrache sanglant et couvert d'ordures du ventre maternel.

Tu n'es pas la patience byzantine du vieux moine au fond du cloître sombre.

Tu n'es pas la chansonnette des bonnes digestions, ni une gaîté de populace, ni une ritournelle de matelot ou de pâtre, pas plus qu'un texte hermétique et embrouillé.

O poésie, tu n'es rien de tout cela.

Mais tu es le vol libre de l'aigle, et la plainte de la mer, et la voix de l'ouragan.

Selon les jours, pluvieuse ou ensoleillée, pleine d'éclairs ou de tempêtes, fougueuse, impétueuse, éclatante de rire ou ruisselante de larmes !

Tu es l'idée qui surgit comme une apparition lumineuse au contemplatif soucieux de beauté et de vérité.

Tu es le chant intime que l'on entend monter doucement du fond de l'âme et qui éclate à la fin en une triomphale symphonie !

O poésie, va ton chemin !

Couvre-toi le visage, enveloppe-toi le corps de voiles et fends comme une vierge fière et courageuse la foule des sceptiques et des savantasses, la plèbe tumultueuse et endimanchée qui t'insulte.

O poésie, va ton chemin !

Vers la rue tranquille, vers la chambre où le solitaire t'attend pour de secrètes fêtes.

Alors tu déchireras tes vêtements et tu te donneras à lui dans ta nudité splendide.

O poésie ! maîtresse de ceux qui pensent, de ceux qui aiment.

II

O poëtes, mes frères, je crains pour vous.

Vous ressemblez à des voyageurs qui s'en vont portant des trésors à travers la forêt ; ceux-ci contemplent les ciselures du coffret qu'ils ont à la main, tandis que leurs compagnons regardent les arbres ou le ciel : nul ne songe aux voleurs.

J'en vois bien qui se croient plus éclairés et plus prudents et qui, allant au-devant des bandits, leur ont offert une partie de leurs richesses pour qu'ils les protègent; mais ceux-là sont encore plus fous que les autres.

O poëtes, mes frères, je vous le dis : Vous serez tous égorgés.

Parce que nul ne se défie, parce que nul ne sait prendre un couteau, que nul n'a la force de frapper ceux qui l'attaquent.

Et pourtant cela est beau de défendre son rêve ; vous parliez hier des antinomies de la pensée et de l'action, vous ne saviez pas ce que vous deviez faire : Eh bien, la voilà votre tâche !

Les Barbares sont là, près de vous ; dans leur colère imbécile ils vont renouveler les grands crimes de l'Histoire : ils brûleront les bibliothèques, ils mutileront et briseront les statues.

Ils frappent tous ceux de leurs ennemis qu'ils peuvent faire prisonniers, surtout les nobles, surtout les forts, surtout les beaux.

Pour moi dès maintenant j'ai mes armes prêtes : je saurai combattre et mourir pour la Beauté.

III

Cette nuit de révolution et d'incendie où la Pensée subit les derniers outrages, où les Barbares pour un moment triomphent, je suis allé chercher les Rois.

J'ai trouvé le premier blotti derrière une haie, mourant de peur.

— On vient de mettre le feu à ton palais, lui ai-je dit.

— Bien ! m'a-t-il répondu, mais pourvu qu'on ne découvre pas ma cachette.

Je lui ai craché à la face et me suis éloigné.

J'ai aperçu le second roi sur la rivière, conduisant une yole en compagnie de sa petite gourgandine qu'il embrassait de temps à autre.

De sa barque il m'a crié :

— Quel plaisir de se promener sur l'eau par un temps pareil !

A ces paroles, j'ai pris des pierres et les lui ai lancées ; puis j'ai continué ma route.

Bientôt j'ai entendu un grand bruit de foule et des rires et des exclamations, et comme je sortais de la forêt, je me suis trouvé au milieu d'un troupeau de monstres qui avaient sur un corps humain une tête de bête. Ils formaient un cercle autour d'un pitre amaigri qui se tenait à genoux, la tête dans la poussière et le derrière haut, maintenant à deux mains sur son front un diadème d'or. Parfois quelqu'un placé à côté de lui

lançait un coup de pied, mais le pitre loin de se fâcher, ne voyant là sans doute qu'un jeu aimable, exprimait par un sourire sa reconnaissance. Il chantait même une fort joyeuse chanson :

Je suis le roi de la Démocratie,
Le roi soci-, le roi socialiste.
Je me prête au plaisir de mes bons sujets
Pour la Justi-ice.
Qu'ils m'insultent, me donnent un soufflet,
Je sais que c'est la volonté de Dieu,
Du Dieu des pauvres, du Dieu des gueux,
Insultez-moi donc, chers amis, s'il vous plaît,
Pourvu que je garde ma bonne petite couronne.

Alors, l'âme emplie de dégoût, j'ai marché vers le misérable. Je lui ai arraché sa pourpre toute souillée et son diadème, puis le repoussant du pied, j'ai crié ces paroles :

— S'il y a parmi vous, bêtes, un être qui ait la pensée, la face et les bras d'un homme, qu'il vienne prendre le diadème de celui-là qui fut infidèle à sa race et ne sait plus le nom de ses ancêtres. Qu'il vienne, nous avons une couronne à vendre!

HUGUES REBELL

TRÈS SIMPLE HISTOIRE

D'UN

MONSIEUR TRIX-TRIX, PITRE

Que pourrions-nous bien confier à cette page blêmie par l'insomnie de plusieurs siècles et demeurée vierge cependant, à ce feuillet fané d'antique in-folio lépreux, compilé par notre Oubli, acheté pour notre Pitié ?

— Ah ! souvenez-vous, cœur de mon cœur ! — Le fleuve était si pâle de solitude (les jeunes noyés de l'amour n'aiment pas l'eau morte de décembre) — et le quai si désert (les bars des culs-de-jatte et des faux aveugles s'illuminaient déjà), et notre petite âme tellement vide ! (la dernière trahison se faisait applaudir dans un music-hall de Londres).

Et la vieille bouquiniste aux cheveux de momie — souvenez-vous, souvenez-vous — ne vous disait-elle pas, dans le grand vent égaré, nourri d'aigres odeurs de friture pauvre : « Oui, l'hiver de soixante-dix... mais on était jeune alors... »

— Cœur de mon cœur ! Rouge signal de mort, là-bas, près du pont ! Hier encore torche nuptiale et miroir pourpre de la salle du Trône ensoleillée ! Lanterne de mauvais lieu de faubourg, aujourd'hui ! Et désormais ! Cœur de mon cœur ! et ce feuillet qui sent le gris des rues, le jaune moisi des greniers et le vert de la pluie de jadis sur le fleuve,

l'histoire de mon meilleur ami, du meilleur de moi-même, d'un de ceux que tout songeur rencontre dans sa vie, et souvent, mais... — mais jamais pour une première fois.

Car enfant tu as vu sa grimace dans le cercueil de ta mère ou de ta sœur ; plus tard, sur les visages innombrables et hideux d'amour de ton Unique ; plus tard encore, aux lèvres de ton fantôme dans l'étang de ta solitude ; plus tard, — oui, plus tard encore ; mais bien avant tout cela.

A Hambourg, dans l'impasse chère aux matelots anglais et danois ? Dans un cirque slave ? Au Prater viennois ? A Livourne ? Peut-être à la foire de Nice ? Je ne sais plus... Partout, et surtout ailleurs. — Trix-Trix était son nom ; ô, yes, eheu ! son dire ; l'amour grimaçant et simulé des écuyères, son art.

Le masque hideux de sa bouche était d'un rouge d'ivresse ou de sang, d'un rouge du meilleur de la jeunesse et de l'amour ; mais pâle comme la mort était sa pauvre face où deux rats de la lune, friands de farine, avaient vrillé chacun son petit trou ; et quand miss Commercy souriait dans le cerceau, il glapissait : « O ! c'est pour mes beaux yeux ! »

C'était un drôle, évidemment, un fade faquin (en avons-nous jamais douté ?), cet ami, ce meilleur de nous-mêmes ; pitre moderne et cependant épris de la mélancolie des farces mortes, il cherchait en autrui l'écho du battement de son propre cœur, la petite perle perdue, celle qui va se blottir sous la couche profonde des fumiers ; puis, grotesque à soi-même et sale aux yeux du prochain, il allait noyer dans le vin ses vieux et solitaires petits sentiments trahis, — et les jockeys le faisaient sauter sous la cravache, et le nègre lépreux de la troupe lui refusait la main.

Mais sa bonne laideur, fille fantasque, consolait maître Trix-Trix, mon pitre solitaire, notre fantoche illustre ; en vérité, il inspirait de la pitié à sa propre laideur ! Et quand ils se retrouvaient seuls, la nuit, dans l'antique maison froide, aveugle, aux murs fuligineux, l'homme s'agenouillait, au clair des toits pluvieux, devant une pauvre glace étoilée de meurtrissures ; et, les mains jointes, avec mainte grimace extatique, parfois avec de douces et hideuses larmes fardées, il adorait sa pauvre vieille amante : « O fidèle ! ô Destinée ! ô

sœur d'exil ! ô ma gloire ! » (car Trix-Trix était célèbre). — Je vous le rapporte mot pour mot, en vérité !

Trix-Trix ne manquait pas d'une certaine finesse. D'ailleurs il m'était indifférent. En qualité d'ami il goûtait fort mes poèmes, mes vins du Rhin et mes tabacs. Il me contait ses aventures dans les bars américains et les brasseries gothiques... Ah ! Ha ha ! — peuh... ou pouah !... — Cependant (chose tant soit peu étrange) après chaque soirée égayée par la présence de ce gentleman, j'évitais pendant huit ou dix jours le regard des miroirs. Les miroirs me faisaient peur. Mais peu importe.

***

Une nuit,—vieille nuit de pluie et de vent vue à travers les larmes, nuit de mon suprême abandon ! — je rencontrai Trix-Trix déguenillé, vieilli et malade au « Rendez-Vous des Mariniers », petit bouge sournois de la banlieue de Paris. Il me salua d'un geste de César et d'une gambade de singe ; puis, cachant dans ses mains rances sa face de fruit de novembre, il éclata en longs sanglots, en rauques sanglots de vieux chacal trahi par les corbeaux.

— Mon cher confrère — lui dis-je, — mon cher Maître ! Vous souffrez d'un vieux secret qui n'a pas le courage des confidences ! Ouvrez-moi votre cœur ! Ne suis-je pas comme vous, malgré mon petit manteau armorié, un pauvre chien noyé, un piteux chien boursouflé et chauve dans le fleuve maussade de la vie ? Allons ! un ou deux flacons du gin que voici ou du whisky que voilà, et un bon récit soulageant, aux cris lointains et brumeux des trains partis vers où ? vers quels jamais plus ? — Sombre et voyou, il répliqua : « Tu ne m'as pas regardé ? »

Mais c'était loin d'être une plaisanterie vulgaire. Oui, vraiment, quelque chose de vieux et de neuf subitement m'apparut dans les zigzags souffreteux et vacillants de son visage ; du chaos sinistre de sa laideur un détail d'une douceur charmante se détacha soudain ; oui, c'était vers l'oreille, à l'extrémité de la lèvre, un petit pli si

mélancolique, si tendre, si doucement frissonnant d'un tic de souvenir et de nostalgie... Une petite ride si belle, si triste, en vérité !

— « Ah, ce fut un beau voyage, chuchotait la petite ride émue ; « miss Mary était si pure, si belle ! Nous étions si jeunes tous deux, « et l'Italie était si doucement vieille déjà ! O Santa Maria del Fiore ! « O tiédeur d'une chevelure cendrée de vierge et douce comme de la « toile d'araignée de lune d'avril ! Oui, c'est à l'endroit même que « j'occupe aujourd'hui dans le visage de M. Trix-Trix que se posa « jadis le premier petit baiser peureux et profond de miss Mary, de « la lointaine, de la pauvre, de la morte ! »

— « Ben oui, t'as deviné, monseigneur ! s'écria Trix-Trix ; c'est ce maudit coin de lèvre qui m'a empêché d'atteindre la perfection de mon génie, la cime du burlesque, l'Absolu de la Laideur ! J'ai beau martyriser mon visage, je n'arriverai jamais à chasser, à détruire, à assassiner ce joli coin de lèvre ! Oh, l'ensevelir dans le trou de mon oreille ! (Il fit une grimace horrible). — Non, non ! Trix Trix est un pitre vulgaire, sans orgueil, sans talent ! Il a encore, malgré ses soixante ans, quelque chose de noble et d'humain au coin de la lèvre ! — Raté, raté, raté ! — O cirque, ô public des dimanches ! O nègre lépreux et fier ! Adieu ! — Trix-Trix, c'en est fait, c'en est fait de toi ! » — Et il s'en fut rendre son alcool, en vérité !

***

Vous connaissez la valse viennoise du Temps, du beau Temps éternellement bleu, malgré le deuil des années ? — Bien, bien des années cruelles, lugubres et vides s'égrenèrent : et tout ce labeur de jours et de nuits, tout ce battement de cœur anxieux de minutes, toute cette vie et tout ce néant — uniquement afin de me faire assister, dans le cirque de toile d'une ville dormante du Danube, à la morne fin du pitre glorieux, du meilleur de nous-mêmes, de Trix-Trix, en un mot.

La grosse-caisse assourdissait, le trombone ronflait. Un fade cigare aux lèvres, j'entrai. Hélas ! — Trix-Trix, hélas ! Eh quoi ? Ce froid squelette fardé de sang, cette bruissante momie mal repeinte en

jaune du Nil, c'est toi ? Et tes dents, ô vieillard, apocalyptique, et tes pauvres dents, où sont-elles ? — « O yes, eheu ! comment vous portez-vous ? » (et d'un index grave et desséché de très vieux pape il me rappela le fameux coin de lèvre, où la fleur du baiser de jadis rêvait encore, mais si pâle, si alanguie...) « O mon meilleur ami, ô toi, le pire de moi-même, poursuivit-il ; ta présence m'enchante et m'inspire, ô poète, ô éternel Survivant ! Tu vas voir, tu vas voir. Ouvre tous les yeux de ton corps et de ton âme, regarde, regarde ! Je suis Trix-Trix, l'antique roi des Pitres, et déjà, — eheu ! eheu ! — déjà je me sens devenir dieu ! »

Et dans une horrible crispation de tous ses membres, de tous ses nerfs, — avec un rire venu de loin, de bien loin, de là-bas où dorment dans les grands cercueils enguirlandés de menteuses roses d'enfer toutes nos douces possibilités irréalisées, tous nos mirages d'amour et de jeunesse, de gloire et de beauté,

bondissant, affolé, ignoble et radieux, — mon cher Trix-Trix, mon doux Trix-Trix ! — pris sans doute du surhumain désir d'avaler sa propre tête — chassa la jolie ride mélancolique, amoureuse et tendre, de sa lèvre vers l'œil gauche, la noya dans une grande larme crayeuse, et, l'enfermant dans le cercueil rouge de sa paupière immonde, — ivre de triomphe et d'horreur, roula, mort, roula terriblement mort à mes pieds. « *Der arme Kerl !* Plus mort qu'une souris », — soupira mon voisin, un vieux monsieur absurde et digne, à silhouette doctorale.

Je me penchai... ah ! grimace des grimaces ! C'était l'Absolu du Laid ! — C'était surtout la grimace de la fin du voyage d'Italie, et du souvenir, et de tout ! Farce des farces ! — que c'est déjà vieux ! Ha ! Trix-Trix ! En vérité ! Pauvre diable !

Je n'ai jamais mieux ri de ma vie !

***

Et à présent, petit feuillet du livre moisi, retourne chez ta bouquiniste des quais poudreux, chez ta vieille aux cheveux de momie,

CAR TEL EST LE DESTIN de tout poème véritable. Et si par hasard dans dix, quinze, — cent ans ! un jeune homme vêtu de noir et vaguement trahi interrogeait, un soir, près du fleuve profond, tes caractères fanés, lavés, rongés, — rassemble, ô feuillet évanoui, le reste de tes forces, et crie, crie, crie en belles lettres rouges, en belles lettres de sang :

— « Il faut vivre ! Passant trop près du fleuve ! Il faut vivre ! Il ne faut pas tuer le pitre intérieur, l'homme de mon voyage d'Italie ! »

Paris, 7-8 février 1906.

O WLADYSLAW MILOSZ

LES ÉMEUTES

(Extraits du « Laus Vitæ ».)

O Rue des capitales,
Que l'on creusa jadis pour l'apparition
du formidable Dieu inconnu de la foule!
O Rue dont la largeur peut contenir la piaffe
de quatre beaux quadriges qui marcheraient de front
dans un nouveau triomphe de la gloire romaine!
O Rue étroite et tortueuse empouacrée d'ordures!
O Rue bouillante comme un grand fleuve de lave !
O Rue suintant l'humidité comme une Catacombe!
O Rue plus encombrée que les embarcadères !
O Rue déserte comme une tombe vide !
O Rue gonflée de cris et de silence tour à tour !
O Rue lugubre et gaie par éclats imprévus !
O Rue funèbre et délirante d'heure en heure !
Oh! jamais, oh! jamais tu ne fus aussi belle
à mes yeux, qu'en ce jour d'angoisse, où, tout à coup,
en écoutant le grondement de la révolte,
j'ai regardé en face, au lointain carrefour,
ta sinistre embouchure fermée
par un tragique hérissement de baïonnettes,

contre l'énorme flot de la vengeance populaire !...

. . . . . .

. . . . . .

Mais l'âpre volonté de répandre la mort
interrompit soudain ses chansons et ses cris
et devint taciturne, pétrifiant sa haine,
pour ébranler la haute et puissante muraille
de la cavalerie qui l'attendait...
Et le silence était rompu par les gourmettes
qui tintinabulaient sous les ganaches
des grands chevaux sursautants d'inquiétude...
L'on entendait partout la respiration
des forces plébéiennes haletant de fureur
dans les poitrines demi-nues et sans défense..
Puis ce fut le tonnant broubaba de la lutte !
Tobu-bobu de cris et de galops violents,
et la tourbillonnante chevauchée sanguinaire,
et le martellement des lourds sabots de fer,
qui creusaient en passant leur vendange écarlate
de ventres défoncés et de crânes fendus,
pêle-mêle aux gluants ruisselis des cervelles...
Et c'est là que je vis l'horreur immémoriale
de ces vaines révoltes populaires,
sans fin domptées, aplaties sur la pierre
et sur le bouillant asphalte de la rue !...
Mais c'est là que je vis dans une flaque rouge,
une aile de colombe encore immaculée,
qu'agitait le frisson flamboyant d'une Idée !...

GABRIELE D'ANNUNZIO

Traduction en vers libres de F.-T. MARINETTI

LA MAISON VIDE

I

Je reviens, je reviens enfin à ton seuil,
Maison où longtemps, elle et moi, nous fûmes heureux !
Mais les lilas ont clos le sentier de leurs branches.
Et pourquoi les pierres elles-mêmes sont-elles animées?

2

Seuil, Seuil familier, ne puis-je passer ?
« Pas avant de dire mon nom ! »
Pierre de la surprise ! sur toi étaient les fleurs nuptiales !
Quand j'apportai dans mon foyer l'étrangère aux cheveux soyeux.
Etrange pour moi était son cœur, étrange pour elle le mien,
Et douce et hésitante elle tremblait, comme le crépuscule bleu...
« Passe, passe ! »

3

Escalier nu et sonore, ne puis-je passer ?
« Dis mon nom. »
Escalier de la rencontre, où la nuit j'appelais l'appel
De l'exultant rossignol qui enlace la terre,
Et d'en haut, une femme aux yeux infinis, et lente,
Descendait avec sa lumière dans mon âme...
« Passe, passe ! »

4

Fenêtre, Fenêtre que l'on voit de loin, ne puis-je passer ?
« Dis mon nom. »
Fenêtre de l'adieu — près de toi elle se tenait fière,
De rêves et de roses vêtue — là, s'il arrivait
Qu'un être qu'elle aimait, en la quittant ne tournât pas la tête,
Elle se penchait pour mêler aux roses ses soupirs et ses larmes...
« Passe, passe ! »

5

Coffre, ô toi, Coffre de chêne, ne puis-je passer ?
« Dis mon nom. »
Coffre de la vision... de brume sur les montagnes lointaines,
De rayons sur les îles quand la houle est calmée,
De ces choses elle tissait ses robes simples et mystérieuses,
Odorantes, entassées ici, et secrètes même pour moi...
« Passe, passe ! »

6

Table, ah ! joyeuse Table, ne puis-je passer ?
« Dis mon nom. »
Table de l'honneur, car là dans le soir vaste
Sur la tête de cete pâle compagne, de cette amie fidèle,
Il me souvient qu'un homme fit tomber sa colère de maître
En des mots qui reviennent, reviennent, reviennent maintenant...
« Passe, passe ! »

7

Berceau, ô Berceau, me laisses-tu passer ?

« Dis mon nom. »
Elle eut d'autres enfants, mais celui-ci, de tous le plus aime,
Fut enlevé, lui qui le plus réclamait sa tendresse,
Et elle détourna ses yeux de la terre, et se leva, et le suivit
A l'aube, quand chantent les oiseaux et les jeunes enfants...
« Passe, passe ! »

8

Lit, toi Lit de neige silencieuse, ne puis-je passer ?
« Dis mon nom. »
Ne demande rien, terrible image, ne demande rien, car elle
La femme près de laquelle il se coucha pour murmurer : « Pardonne » !
Ne chante plus ici, mais seulement en des pensées amies —
Ne dort plus ici, mais enciellée dans les âmes des enfants...
« Passe, passe ! »

HERBERT TRENCH

Traduit de l'Anglais par H.-P Rochè.

DEUX POÈMES

D'EUGENIO DE CASTRO

ÉPILOGUE

(Sonnet final d'un recueil sous presse.)

Pour ma Femme.

Avant de m'arrêter à ta porte d'or au seuil de laquelle tu m'es apparue, j'avais inutilement frappé à cent portes, pendant que dans la nuit amère le vent mugissait comme un taureau.

En lisant les vers de ce livre, et en y voyant reluire tant de chevelures blondes, tu croiras peut-être que j'ai trahi notre amour, ô toi à qui Dieu a donné de longs cheveux noirs.

Non, ne crois pas cela ! Près de toi je ne me reconnais plus... La vie dans mon verger, c'est comme un souffle de bénédictions.. Et celui qui passe sur les herbes

de la sombre allée que j'évoque dans ce recueil, ce n'est pas moi, c'est l'ombre de ce que j'ai été, une ombre qui poursuit les ombres qu'elle aima.

—

PROMENADE NOCTURNE

Lève-toi, Psyché! pas un seul astre ne pétille dans le ciel calme. Il est temps de partir. Prends ton manteau et allume ta lampe d'argile.

Nous allons parcourir les cimetières de nos espoirs, les chemins inoubliés que nous avons longés, comme deux enfants, en cueillant des fleurs et des nids.

Je veux retourner à la fontaine près de laquelle, par un jour d'été, Marthe nous est apparue; peut-être est-il déjà mort le rosier qui y souriait de ses mille bouches?

Je veux retourner près du cèdre noir, qui trônait sur un mont âpre et stérile; je veux voir si le temps a déjà effacé les deux initiales que j'ai gravées sur son tronc.

Nous irons nous asseoir un petit moment sur le roc sauvage d'où nous avons vu s'amoindrir au loin le petit corps gracieux d'Agnès qui nous quittait.

Je veux revoir les dahlias et les pervenches du clos d'Eléonore... Mais que fais-tu là, Psyché? A quoi bon nouer tes sandales? Ne les mets pas, c'est inutile...

Crains-tu les épines, crains-tu les ronces? Le chemin que nous allons parcourir est tout couvert de cendres: tu n'y blesseras pas tes pieds...

EUGENIO DE CASTRO

(Traduit du portugais.)

LA VIE ET LES PENSÉES

DE

JEAN LAPIN

> ... ces jolies garennes dont les hôtes étourdis font la cour à l'aurore dans la rosée et parfument de thym leur banquet.
>
> SAINTE-BEUVE.

Jeannot — au seuil de sa maison de terre — lustrait son poil délicat ; les feuilles de ses oreilles étaient plus transparentes que des rayons de miel et le vent les faisait trembler. Jeannot frottait sa fine patte au long de son museau doré, relevait sa moustache au bord de ses babines et, durant cette savante toilette, faisait marcher les petites ailes d'un nez extrêmement mobile. Ainsi placé sur son derrière, au seuil de sa maison, devant le trou noir de son terrier, Jeannot prenait le frais sur sa porte...

A ce moment la plaine était douce et tranquille ; il était l'heure de midi ; les moissonneurs s'étaient endormis à l'ombre des meules ; le chien de la ferme se tenait étendu près des faux et le petit coq bruyant, grimpé sur le fumier, n'éveillait pas les poules de ses clameurs de cuivre...

Cette heure était infiniment exquise et douce ; elle était tiède au poil délicat du lapin ; et Jeannot pensait en sécurité à tout ce qu'offrent de plaisir les minutes de quiétude qu'aucun mouvement du monde ne vient plus troubler.

Au loin l'aile d'un vieux moulin tournait sur le ciel pur, mais Jeannot n'en avait point peur ; il savait que le moulin était innocent et ne viendrait jamais gêner de ses grands ges-

tes sa retraite odorante de thym et de serpolet; il savait aussi que les bateaux des pêcheurs dont il voyait, au loin, par delà le petit bois, au-dessus du chenal qui revient de la mer, passer les voiles tendues, étaient innocents ; ils suivaient toujours la même voie et ne semblaient pas voir qu'il est, dans les champs, au seuil de creuses maisons de terre, de petits lapins blonds...

Jeannot aimait les mouettes blanches; il les savait voisines de sa vie attentive; mais les oiseaux qui font du bruit, battent des ailes ouvertes et jettent toutes sortes de sons par le bec ne l'amusaient pas tant que les petites cigales vertes qui sautent sur les herbes, en des bonds prodigieux. Il fut souvent des heures où Jeannot envia de posséder l'élastique résistance des petites pattes des sauterelles champêtres, la couleur des lézards, la longue souplesse des couleuvres et toutes les qualités de forme et de promptitude capables de déjouer l'œil subtil du chasseur. Enfin Jeannot aimait les arbres, mais, de tous, il préférait — à cause des petites balles de bois dur qu'on ouvre entre ses dents — les noisetiers de la clairière. Mais les noisetiers sont hauts, les lapins petits et tremblants et, maintes fois aussi, Jeannot rêva d'être l'écureuil au poil roux, à la queue en panache et aux yeux brillants, qui est quelque chose comme un lapin ailé et qui cherche un abri, non dans le cœur de la terre, mais sur la cime des arbres...

Ainsi rêvait Jeannot. Et il était heureux! Jamais plus tiède soleil n'avait chauffé sa nuque et la brise obligeante apportait à son nez toutes les lointaines odeurs des herbes. Le thym est amer et sauvage, la lavande parfumée, le serpolet succulent et, dans les fleurs champêtres, il en est qui réjouissent la vue comme la douce-amère, l'ache et la valériane. Mais Jeannot savait qu'il en est de piquantes, que l'ortie est mauvaise et le chardon acerbe...

A ce moment un vol de corbeaux fendit le ciel ; cela lui donna de l'inquiétude et, comme il avait bien déjeuné de toutes les plus fines provisions des champs, Jeannot s'avança de deux pas au-devant de sa maison, redressa son derrière et leva sa queue ; puis, il rentra craignant le réveil des moisson-

neurs. Ceux qui fussent passés là eussent remarqué alors que les crottes des lapins sauvages ressemblent à de petites balles dures de tabac d'Orient...

—

Jeannot, fils de Jean Lapin, naquit à l'orée d'un menu bois de bruyères, au terrier de ses aïeux. Il eut d'abord conscience de la longueur de ses oreilles et l'élasticité de ses fines petites pattes lui fut, au début, un objet d'étonnement. Jeannot fut un fils précoce et qui combla, par ses dispositions de prudence aventureuse, le cœur de ses parents.

Echappé de la tiédeur du nid il connut bientôt toutes les formes du natal horizon : le bois ombreux aimé des tourterelles, le dur plateau brûlé où chantent les grillons, la venelle odorante, l'épineux buisson, et, plus loin encore — tel un vaste espace de neige ensoleillée — la dune de sable mouvant où les pas des lapins laissent à peine en fuyant une timide empreinte...

—

Il est de petits paysans avec des culottes trouées par où passent les fesses ; ils ont des figures de pommes mûres et de rapides pieds de chèvres. Ceux-là sont les plus à craindre : ce sont les sournois qui posent les collets sous bois. Jeannot tenait de Jean son père qu'il faut les éviter. Mais l'homme au visage de bronze qui dort au creux des fossés, qui marche par les routes avec un chien hargneux et pousse une maison de toile est aussi fort à craindre ; car celui-là nourrit sa faim insatiable de la succulente chair des lapins des bois...

—

Jeannot pensait que le lièvre est un lapin pressé.

—

Parfois les bois s'animent d'un fracas terrible ; le bruit du tonnerre tombant sur les chênes ou brûlant les guérets n'est pas plus effrayant que celui de ces cors de cuivre qui déchirent le silence. Une meute se rue en avant ; rien n'est plus

dangereux au lapin solitaire... Le moment est venu, pour lui, de retenir son souffle et de ne pas plus bouger que s'il était mort. La nuit venue on peut seulement sortir ; alors il se peut bien que, sous le clair de lune, le cercle des lapereaux soit plus tremblant dans la garenne. Beaucoup de terriers sont déserts ; la clairière est en deuil de tous les morts du jour ; le massacre des innocents a dépeuplé la plaine.

—

Jeannot craint les hommes et les chiens des hommes. Jeannot n'a connu qu'un brave homme et qu'un bon chien. L'homme c'était ce Jean de La Fontaine, un peu maniaque mais très doux, qui s'endormait sous les chênes en regardant les fourmis ; le chien, c'était ce chien de Jean de Nivelle qui se sauve quand on l'appelle. Les chiens couards n'effrayent pas les lapins peureux...

—

De toutes les façons sanglantes inventées par les hommes pour détruire les lapins libres, voici la plus prompte : l'homme lève une canne de bronze. Cette canne est creuse, le feu en jaillit et les lapins frappés tombent tous sur le coup. Mais la façon la plus sournoise consiste à tendre un collet de fer invisible ; le collet, au passage, happe au pied l'imprudent, le serre au col et l'étrangle. Mais il est d'autres façons encore...

—

Jeannot avait deux amis : Aliboron et la Mère l'Oie. Il lui semblait souvent que l'un était un lapin grandi et soumis par les hommes, l'autre une cane extrêmement grasse, un peu prétentieuse, de bonne compagnie et se dandinant ainsi qu'une ménagère revenant du marché aux œufs avec son panier plein.

—

On dit que les femmes des hommes sont si cruellement dures qu'elles prennent les corps des lapins tués, les font cuire

de toutes sortes de façons exquises et qu'ensuite les hommes et les enfants des hommes s'en repaissent ainsi que des ogres gloutons ; après quoi les ossements de nos frères sont jetés aux chiens vils et à des sortes de mange-souris, hypocrites et avides dont le ronron ressemble au glouglou d'un moulin et dont la patte de velours est toute plantée d'épines.

—

Un jour que Jeannot s'approcha trop près de la ferme des hommes, il vit des lapins des villes dans des cages de fer. Il douta que ces lapins fussent de sa race, car jamais les Jeannots ne se nourrissent de feuilles de choux et de débris de carottes.

—

L'empire des ombres est vaste ; il faut se défier des ombres ; mais celles des braconniers sont les plus terribles : elles vont, viennent, se tiennent immobiles à l'ombre, reculent un peu, avancent et fondent soudain sur vous comme un aigle sauvage.

—

Les dents les plus cruelles sont les dents des chiens de chasse.

—

Chaussé de bottes mignonnes et l'épée au côté M. le Prince de Ligne venait parfois nous voir dans nos champs de touzelle ; sa conversation était obligeante et nous ne craignions pas le bruit de sa rapière. Un discret parfum de musc et de frangipane émanait de ses gants et de ses habits de cour. Ne nous parlant qu'avec beaucoup de finesse et d'agrément, le chapeau en main, il allait au milieu des rues de nos terriers... Son amour pour nous remontait — dit-on — au temps où il était chasseur. Lui-même a dit comment, nouveau saint Hubert, il rencontra le compagnon des champs qui le convertit. M. le Prince — ainsi qu'ont coutume nos exterminateurs — allait avec la mort en main, dans un tube de bronze. L'un

des plus savants parmi nos aïeux se trouva soudain, devant lui, à découvert ; et comme il était brave : « Tire donc, dit-il tout haut, qu'attends-tu ? » M. le Prince avoue qu'il en fut saisi : « Je n'ai jamais, dit-il, tiré qu'à la guerre sur des animaux qui parlent ! Je n'en ferai rien avec toi, ajouta-t-il, tu es sorcier ou je meure. — Moi, point du tout, répondit mon aïeul ; je suis un vieux lapin de La Fontaine... » M. le Prince leva son arme incontinent et jura que, de sa vie, son plomb ne déchirerait plus les derrières dorés ni les oreilles longues de mes pères et frères...

—

Quand une décharge de plomb N° 7 m'aura étendu dans l'herbe odorante, j'inclinerai la tête, je lèverai les yeux et mon bourreau pourra, entre mes longues dents, trouver la touffe de thym, dont ma petite âme frêle, avant de me quitter, se parfumera.

—

Qui que tu sois — passant ou poète — quand Jeannot sera mort, rends-toi à Orthez, va voir Francis Jammes ; dis-lui qu'il me place, entre le lièvre et l'âne, dans la blonde garenne où, sous le ciel des anges, M. de La Fontaine, l'insensé d'Assise et M. le Prince de Ligne me mèneront brouter dans les prés célestes...

(Fragments.)

Garennes de Nieuport
(Flandre Occidentale). — Août 1905.

EDMOND PILON

L'AURORE DANS LA VALLÉE

Eclairant l'eau ternie à l'aube,
Et de rose frayeur le sourire de l'aube,
Une splendeur de vie éclate à l'horizon.

La Nuit réfugiée au plus noir des abîmes,
Le Jour s'émeut de joie immense. C'est l'éveil
D'un espoir couronnant la chasteté des cimes
D'où ruissellent les nacres d'ondes du soleil.

Par delà leurs sommets meurt la clameur des villes.
D'éoliennes voix nous viennent des Edens :
— Quel plus beau songe vaut celui que tu exiles
Aux silences fleuris qui parent nos jardins ?
Disent-elles.

Nous sommes Celles qu'il faut croire.
Si la route te guide au magique avenir,
Laisse les vœux anciens s'effacer d'illusoires ;
Ecoute à l'Orient l'ode jeune frémir.

Ne te retourne pas vers la Nuit qui recule
L'image douloureuse au destin accompli :
Le Souvenir se fane avec le crépuscule
Et le Passé se pose aux stèles de l'Oubli.

Chante ton rêve ici que murmurent des branches,
Chante ton rêve ici que frissonnent des ailes !
Voici l'heure certaine et songée où tu penches
L'âme au vent de ton rêve.

Oh ! chante, disent-elles.

L'aurore a des rayons de vie et des repos de palmes
La vie a des splendeurs de paix — comme une flamme
Silencieuse et souple dans l'air calme.

Et d'aurore et de vie un souffle enfle ton âme.

ALBERT SAINT-PAUL

UN BERGER

Sur un haut plateau immense et ras. C'est la nuit, il fait froid et sec. La lune, à demi pleine, éclaire.

Un millier de moutons sont parqués entre les barrières basses. Le berger encapuchonné marche de long en large, fumant une pipe. Un chien le suit constamment.

Solitude.

Le berger pense et parfois parle à mi-voix.

« Il fait froid. Je marche. Mon chien est là. Tout à l'heure la lune descendra et je me coucherai dans la paille de ma cabane.

» Dire que l'eau manque ! que les mares ici ne sont plus qu'un peu de boue ! que les ruisseaux sont secs ! Pleuvra-t-il demain ? Il faudrait qu'il pleuve. Sale pays ! Des moutons sont déjà morts. Ils vont peut-être crever tous. Ils ne sont pas à moi. Mais que deviendrais-je sans eux ? »

Il marche en comptant ses pas. Au bout de cent, il se retourne et recommence. Cela longtemps. Il s'arrête, tire une bouteille pleine de sa poche et boit une lampée d'alcool.

« Ah, ah. C'est bon. Cela réchauffe. J'en ai encore dans le petit tonnelet. J'en ai encore pour quelques jours. Est-ce que Smith viendra m'en vendre à temps ? Il doit venir après demain. Il est toujours exact, Smith.

» La dernière fois qu'il est venu, il m'a dit que des moutons, là-bas, à l'Ouest, avaient commencé à tourner. C'est une chose horrible.

» Brou ! Brou ! mon caban est chaud. »

Il rejette son capuchon en arrière. Ses cheveux et sa barbe sont gris. Sa face est osseuse. Son nez avance et ses yeux sont creux. Il marche en comptant lentement : un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit... Cela longtemps. Il s'arrête, s'appuie d'une main à la barrière du parc, et boit encore, longuement.

Il saute brusquement en arrière.

« Par le Diable ! Par le Diable ! Qu'a donc ce mouton, là, tout seul, qui me regardait? Chhh ! Chhh ! Chhh ! »

Le mouton fait un tour sur lui-même vers la gauche — puis un second.

« Arrête ! Arrête ! Cochon d'enfer ! Si tu commences, tout est perdu ! »

Il enjambe la barrière, bondit sur le mouton, l'empoigne par les pattes avec un geste mal assuré, le jette de l'autre côté de la barrière. Il crie : « Chien ! Chien ! Chien ! »

Le chien enfonce ses crocs dans la cuisse du mouton, le mouton détale, poursuivi par le chien dont les aboiements soudains s'éloignent, ayant ému tout le troupeau.

Le berger, jambes écartées, appuyé en avant sur la barrière, regarde de toutes ses forces ses moutons.

Les dos blancs s'agitent, puis se calment. Rien. Il tremble encore, il boit.

Mais voilà que quelque chose se passe à l'autre extrémité du parc, quelque chose de tumultueux qui attire l'attention. Là-bas des blancheurs remuent.

Le berger se précipite avec ses jambes raides. Au galop, il contourne le parc, vers l'endroit. Il s'essouffle et enrage. Un instant il pense : « Ce n'est pas possible ! Mes beaux, mes doux moutons... » Mais il court toujours, il arrive.

Son œil constate. De gauche à droite, une centaine de moutons tournent. Il y en a qui tournent vite, il y en a qui tournent

doucement — il regarde un de ces derniers, le plus près de lui. Il tourne paresseusement, si mollement qu'il va peut-être s'arrêter, et les autres aussi... ? Mais non, il accélère. Tous accélèrent. Et voilà que d'autres, spectateurs immobiles, se mettent en branle, soudain convaincus.

Le berger bave de fureur et d'égarement. Il saute sur une bête, la prend à bras le corps, se couche dessus, et soigneusement enfonce son couteau au cœur. Il se repaît de la détente et de la cessation de mouvement.

Il se relève. Rien n'est fini. Autour de lui les dos blancs tournent. Cela gagne immensément.

Il empoigne sa matraque, pendue au poignet par un cordon de cuir. Il se rue dans la masse, et cassant des jambes, fêlant des têtes, il en arrache plusieurs au fléau.

Il trébuche et tombe à terre.

Il se relève calme, son bâton lâché. « Chien ! Chien ! » crie-t-il. Son chien accourt — où était-il ? — et se met dans ses jambes.

Du haut de sa taille il contemple la houle de dos blancs qui tournent — il sent la nécessité déclanchée, que tout sera accompli.

Cela tournera tant que cela pourra et puis cela mourra.

Il les imagine tous, les pattes raides quand ce sera fini.

Ah ! que cela soit fini ! mais que cela ne bouge plus !

Les dos blancs, comme des derviches, s'enthousiasment à leur action et augmentent leur frénésie. La lune ne cesse pas d'éclairer.

Il se sent atteint par l'abracadabrant, menacé par le monstrueux. — Il en cherche un, en vain, qui ne tourne pas.

« Chien ! Chien ! » prononce-t-il. Il se retourne.

Derrière lui, follement le chien tourne, comme lorsque, plus jeune, il courait après sa queue.

Dès lors il n'y a plus de digue. Il se sent nu devant la chose

qui le pénètre par les yeux, les oreilles, les bouts des doigts.

Il voudrait fuir, il ne peut. Les bêtes brutes le heurtent et l'enserrent et tuent sa volonté de direction. Il a des élans que la force maîtresse du lieu courbe, et rabat en cercle.

Il voudrait fermer les yeux, il ne peut — et du reste le piétinement fou retentit.

Il sent que quelque chose cède en lui peu à peu, comme une porte poussée de l'extérieur ;

alors il se rend, il ferme les yeux, il étend ses grands bras qui soulèvent le caban, et, avec volupté, lui aussi commence à tourner.

HENRI-PIERRE ROCHÉ

LA DÉLAISSÉE

« La mariée je ne suis point,
Je suis la délaissée. »

CHANSON POPULAIRE

Elle monta sur la montagne ;
Et toute nue,
S'exaltant de son corps qu'il avait refusé
Elle dit :
Nuage, arrête-toi. O nuage, regarde.
Et toi gentiane bleue qui grandis à mes pieds,
Mélèzes renaissants, anémones, lianes,
Et vous neiges mourantes, moins belles que ma chair
Vierge encore de baisers mais non pas de désirs,
Regardez. Regardez !
Mon corps ne vaut-il pas l'amour que j'attendais ?

*

Des brises de printemps montèrent de la plaine.
Brises, leur dit-elle, pourquoi vous détourner ?
Vous passez, je suis seule. Je suis blanche, venez,
Vents ivres de pollens, de graines et d'étreintes,
Vents âcres de l'odeur de tous les corps unis.
Dans vos moites bouffées prenez ma chair brûlante.
J'aimais son faible cœur, j'aime vos bras immenses.
Mes regrets sont moins grands que votre volupté.

Sᵀ SAMPSON'S CHURCH

Ah ! tu viens de me prendre encore, petite Eglise :
Et voilà que je tremble en t'entendant chanter.
Quel pouvoir dans ta chaire et tes chevrons sculptés,
Dans ton portail, ton orgue, et ces hommes qui prient?

*

Tu es lâche. Tu sais que je t'aime ; et tu guettes
Les heures de faiblesse où mon âme mollit.
Et tu m'envoies ton carillon qui me conduit
De mon seuil désolé à tes portes ouvertes.

*

Comme ton cimetière dresse vers toi ses tombes,
Comme vers tes menaux s'étirent les pommiers,
Et, de la mer bondit vers la tour crénelée
Le galop des brouillards, je cours vers ton mensonge.

*

Et ce soir, pendant que sous les chênes de la place
Les fidèles s'assemblent, le service fini,
Si je reste à pleurer sous tes arcs de granit,
Aussi défait qu'un estuaire à marée basse,

*

Ce n'est pas du remords de m'être renié ;
Mais parce que demain je repars vers les villes,
Où distrait par les miens, et repris par mes livres
J'ai moins besoin de toi ; et que je t'oublierai.

Jolant. — Juillet 1906.

ANDRÉ SPIRE

DANS LA BRUME

A CHARLES COTTET,
Le grand poète de la mer et de la tristesse.

Le soleil planait très bas au-dessus de l'océan comme un oiseau fatigué qui, péniblement, traîne ses ailes d'or ; et les rivages élevés, les hautes masses des arbres, les rochers agrestes vomis par les eaux, les gueules ouvertes des baies, les mâts courbés, les tours des églises et les solitaires menhirs semblaient se pencher vers lui et tendre leurs bras suppliants pour le retenir — mais le soleil pâle, troublé, effaré, s'enfuyait, tombait toujours plus vite, car en haut, par le ciel sombre, couraient les corps monstrueux et gris des nuages ; ils venaient du nord, rampaient menaçants du midi, coulaient en foule innombrable de l'orient, se suivaient pas à pas, s'unissaient en une demi-sphère, en une meute furieuse, affamée.

Par moments, le jour s'assombrissait, car certains nuages détachés en avant, entremêlés en un vol fou, se précipitaient aveuglément comme des bêtes écumantes dans les abîmes fuligineux du soleil.

Le jour frémit d'inquiétude ; par le monde passait la frayeur, toutes les voix étaient mortes, toute créature retenait son souffle ; l'océan s'immobilisa ; ce fut le calme de l'attente, le calme de l'effroi ; seules les eaux murmuraient en reculant impuissantes dans les précipices de la crainte et du silence, seuls, les derniers sanglots de s dernières lames parmi les rochers armés de crocs noirs, et le clapotis douloureux des longues langues d'écume agrippées aux pierres.

Soudain le jour s'effrita.

De tous côtés les nuages atteignirent le soleil et s'effondrant sur lui le mirent en lambeaux flamboyants, le dévorèrent avidement de leurs mâchoires boueuses ; il s'éteignit dans le gouffre de ces gueules immondes.

Une ombre triste, cendrée, s'épandit sur le jour aveugle.

Au loin, très loin s'éleva, grave, un sourd grondement.

Puis un insondable et mortel silence.

Par le monde quelque chose d'inconcevable s'accomplissait.

Sur les eaux livides de l'océan s'avançait lourdement l'Inconnu.

La terre frissonna, les mouettes chassées par la frayeur s'en-

fuyaient de leurs nids rocheux, les arbres eurent des murmures de crainte.

Et du village de pêcheurs semé autour de la baie, des ruelles étroites, des maisonnettes en granit, des routes blanches bordées de chênes tordus s'élançaient des femmes vêtues de noir ; les sabots claquetaient sur le granit, les cornettes blanches tremblaient et les rubans flottaient derrière elles.

Elles allaient vite au bord de l'océan, par deux, par trois, par quatre, comme des lames courtes, écumeuses, avant la tempête ; elles s'arrêtaient immobiles parmi les rochers et leurs yeux inquiets erraient sur les eaux livides, leurs yeux, avec frayeur, fouillaient les ténèbres comme des oiseaux qui tenteraient vainement d'apercevoir la terre.

Pas une voile ne s'inclinait sur l'onde grise, pas une traînée de fumée ne se dessinait, pas un clapotis ne scintillait dans l'espace.

Et les sabots claquetaient sans cesse. Hors des ruelles étroites, des maisonnettes en granit, des routes blanches, les femmes s'élançaient ; elles allaient par deux, par trois, par quatre ; elles tricotaient des bas et s'avançaient fixant les lointains gris, elles allaient rapides ; les cornettes tremblaient et les rubans blancs flottaient derrière elles.

Elles grimpaient sur les pentes abruptes, sur les masses élevées de rochers jetés au loin dans la mer par la main des cyclopes, vers la chapelle svelte, poussée entre les hauts blocs de granit étagés, et regardaient le désert de l'océan, écoutant le calme avec crainte.

Puis elles s'assirent en rang au bord du précipice comme des oiseaux de deuil à têtes blanches ; elles tricotaient des bas, les aiguilles scintillaient entre leurs mains et parfois un murmure s'échappait de leurs lèvres pâlies. Assises immobiles, elles fixaient les flots silencieux, opaques, et leurs âmes glissaient sur les profondeurs de l'horizon, planaient au-dessus des sombres gouffres déserts, fouillaient les eaux livides, appelant de leurs voix muettes et douloureuses.

Pas une voile n'émergeait des abîmes et le silence ne répondit par aucun clapotis de rames.

Vers les cœurs en détresse s'avançait lourdement l'Inconnu.

Alentour quelque chose d'inconcevable s'accomplissait.

C'était comme si soudain le ciel se fût effondré ; les corps gigantesques des nuages fondirent sur la terre et les eaux, en masses monstrueuses de brumes grises.

Un insondable tourbillon s'éleva, ouragan muet de poussière et, silencieusement, les brouillards couvrirent le monde. Ils s'élevaient

des eaux en trombe vacillante, montaient de terre, emmêlés, et les inépuisables cratères du ciel soufflaient des colonnes de fumée pâle qui rampait lentement, jaillissait en fontaines, s'épandait de plus en plus largement et coulait sans trêve comme une mer écumante de grisaille et de tristesse.

Les femmes se hélaient entre elles et, errant parmi les tourbillons, s'assemblaient sous la chapelle, se blottissaient contre les murs, s'asseyaient sur le seuil ; leurs aiguilles scintillaient toujours et elles regardaient le monde avec une inquiétude croissante.

Déjà le village était noyé dans la grisaille ; déjà les plus hauts faîtes des chênes se balançaient en ombres fugitives ; comme vus à travers l'eau, les menhirs veillant depuis des siècles sur les bords n'étaient que des silhouettes vagues, et l'océan glissait lentement dans les profondeurs troubles, brillant encore parfois sous les blancheurs comme un œil qui s'endort ; puis il retomba dans les tourbillons ; à la fin, tout fut gris et s'effondra en poussière dans les abîmes du néant.

Sous la chapelle, par moments, murmurait une voix effrayée, parfois un sabot frappait le sol, ou bien s'élevait la plainte douloureuse d'un sanglot. Puis venaient les longues, lourdes et douloureuses minutes de silence. Soudain, dans ce calme mortel, s'éleva un son perçant, une cloche sonna quelque part loin, loin...

— On sonne à Sainte-Anne ! dit une voix. Et tout de suite, comme venue des profondeurs des eaux, errante parmi les brumes, une autre cloche répondit doucement.

— C'est de Saint-Philibert de Tréguen qu'on sonne ! s'écria quelqu'un. Puis une troisième cloche résonna très haut près du ciel comme l'écho des chœurs des anges.

— C'est à Sainte-Joséphine qu'on sonne !

Puis une quatrième répondit, une cinquième et d'autres, plus loin, qu'on entendait à peine. A chaque instant s'ajoutait une voix nouvelle, aussitôt, d'un autre côté, s'élevait une chanson ; et parfois toutes les cloches frappaient à l'unisson, en un chœur de bronze immense sur l'univers, comme un cortège d'oiseaux sanglotants.

Soudain cet harmonieux accord se rompait et se dispersait ; il n'y avait alors que des voix solitaires, cris de frayeur, appels de noyés, pleurs d'enfants, perdus dans les abîmes gris.

Les brumes, comme déchirées par les voix inlassables des cloches, s'agitèrent violemment ; ce fut un fourmillement noir et dans l'espace les flots clapotèrent ; la respiration de l'océan, étouffée, lourde, s'exhala. Un vent chaud soufflait de la terre, pénétrait silencieuse-

ment au travers des brumes, baisant câlinement les yeux en pleurs des femmes, et s'enfuyant effrayé, se perdait dans le silence.

Et toujours les cloches appelaient les égarés ; elles appelaient comme des mères en détresse, de la voix profonde de l'inquiétude ; tout le rivage résonnait d'un sanglot de bronze comme si la terre entière eût douloureusement supplié l'océan d'être pitoyable.

Dans un silence mortel les femmes pénétrèrent dans la chapelle et, parmi la brume épaisse qui planait, s'agenouillèrent par deux, par trois, par quatre.

Sur un autel bas, sculptée en granit, dans l'or et le bleu de ses habits, la Sainte Vierge se dressait avec l'Enfant. A la lumière éparse des lampes, sa main tendue, sa figure pâle et ses yeux immobiles apparaissaient à peine.

Elles s'agenouillaient humblement et, s'inclinant jusqu'à terre murmuraient de ferventes prières. Une jeune fille saisit la corde qui pendait devant l'autel et se mit à sonner. Elle se penchait lentement, rythmiquement, les yeux fixés dans les yeux sacrés, immobiles ; elle sonnait l'alarme, elle faisait savoir aux égarés sur l'océan qu'ici on veillait, on s'effrayait, on pleurait.

Le murmure des prières tombait comme une pluie lourde et silencieuse ; par instants des soupirs, des sanglots étouffés s'élevaient ; parfois des mains se tendaient suppliantes et la cloche battait incessamment comme ces cœurs alarmés, et, dans l'espace embrumé, d'autres lui répondaient, lointaines ou proches, d'une même plainte alanguie, comme tous ces cœurs qui, là-bas, quelque part sur les rivages déserts, dans les misérables hameaux de pêcheurs, sur les rochers solitaires, tremblaient d'une frayeur mortelle.

Les femmes avaient rampé jusque devant l'autel et de leurs âmes torturées s'échappa un chant suppliant, plein de larmes :

Ave, Ave, Ave Maria !
Les Saints et les Anges
En chœurs glorieux
Chantent vos louanges,
O reine des cieux !

A tirer la corde les femmes alternaient et la cloche ne se taisait pas un moment. Elle sanglotait, gémissait, suppliait dans sa douleur comme ces chants à la Sainte-Vierge.

Ave, Ave, Ave Maria !
Soyez le refuge
Des pauvres pécheurs.
O mère du Juge
Qui sonde les cœurs.

Mais les barques ne revenaient pas. Déjà la nuit, titubant parmi les flots déchaînés, jetait sur le monde son ombre lugubre. Les brumes noircies se fondaient en une pluie fine et froide. Quelquefois on entendait le vent harceler les arbres ou l'océan rugir une menace ; puis un silence encore plus profond retombait, dans lequel la voix des cloches, en colonnes sonores, semblait atteindre le ciel pour appeler Dieu, et les chants des femmes, les supplications sanglantes, s'éclaboussaient sans écho comme des cris d'oisons dans les abîmes de la nuit. Durant de longues heures infinies elles priaient avec ferveur, fixant les yeux immobiles de la Sainte-Vierge ; leurs âmes s'évanouissaient déjà d'inquiétude, lorsque quelqu'un cria :

— Des lumières en mer !

La cloche se tut, le chant s'interrompit ; elles s'élancèrent sur le rivage et, s'accrochant aux rochers, elles fouillaient des yeux l'obscurité.

Assez près, semblait-il, sur la route de la baie, des scintillements multiples s'élevaient sur les flots invisibles, en une phosphorescence fugitive et se perdaient ensuite pour d'interminables minutes. Les femmes essuyaient leurs yeux en pleurs et, le souffle contenu, appliquant l'oreille contre terre, cueillaient avidement les échos lointains encore, à peine perceptibles, des voix et le clapotis des rames.

— Ils reviennent ! Ils reviennent !

Les appels s'élancèrent dans la brume en un cortège de voix chanteuses.

— Ils reviennent ! Allez sonner ! Ils entrent dans les rochers ! Des lumières !

La cloche, de nouveau, retentit dans la chapelle et, sur le rivage, parmi les tourbillons opaques, des cercles de lumière battirent comme des papillons d'or. Les sabots claquetèrent, un tumulte joyeux éclata ; des cris se croisaient comme de gais chants d'oiseaux, car, de plus en plus proches, les rames frappaient l'eau ; des filets de lumière rampaient lentement hors des profondeurs en pointes acérées et, derrière eux, émergeait toute une masse composée de brume et d'ombre. Une file de bateaux se dessinait de plus en plus distinctement.

— Qui est en avant ? Qui ? — demandaient-elles penchées sur l'Océan.

— La « *Sainte-Barbe* » — répondit-on de la brume.

Plusieurs femmes s'élancèrent vers le port.

— Vous revenez tous ?

— Nous ne savons pas. Nous nous sommes perdus dans le brouillard !

— La pêche est-elle bonne ? Qui c'est qui répond ?

— La « *Rosa Mystica* » !

— Qui c'est qui vient après vous ?

— « *Trois Etoiles* » ?

Les appels se croisaient entre le rivage et la brume.

Les femmes se heurtaient dans l'obscurité, pressaient le pas vers le port, et le cortège de silhouettes brumeuses pénétrait dans la baie ; les eaux bouillonnaient, déchirées par les avants pointus ; les rames battaient l'eau en cadence, les agrès libres grinçaient.

Et, sur le littoral, les cloches se taisaient ; à chaque moment, d'un autre côté, les sons disparaissaient, la nuit devenait silencieuse. A travers les brumes noires qui retombaient en pluie toujours plus épaisse, les lumières de lanternes invisibles couraient sur les eaux comme des yeux vigilants, et le port s'animait de plus en plus.

A tout moment, on abordait : une barque noire s'élançait sur le rivage comme un poisson et se couchait sur le flanc. Le rivage fourmillait de lumières dans lesquelles les brumes tremblaient comme des haillons sales, comme des filets mouillés, déchirés ; les sabots claquetaient, les portes claquaient, les rires joyeux jaillissaient ainsi que les appels de bienvenue ; à tout moment un groupe disparaissait dans les maisonnettes de granit, les ruelles étroites ou les gueules embrumées des routes.

Cependant la cloche, dans la chapelle, hélait encore plaintivement car il manquait trois barques, et un groupe de femmes veillait sur les rochers.

Mais avant minuit deux d'entre elles revinrent et, comme l'équipage ayant ramassé les filets, se dirigeait vers les maisons, une vieille lui barra le chemin.

— « *Je Cherche* » est-elle loin ? — demanda-t-elle tout bas.

— Savons pas, la mère. Tout de suite après midi le brouillard et le vent nous ont saisis. Nous nous sommes perdus. Peut-être qu'elle vient derrière nous, peut-être qu'elle s'est égarée ou ben qu'elle attend près des Sirènes que le brouillard soit tombé. Le temps est mauvais ; au large le flot vient d'en bas, le vent est court et le brouillard étouffe ; c'est seulement près des rochers que nous avons entendu les cloches. Ayez pas peur, y reviendront au matin. Bonne nuit, mère Caradec !

Elle ne répondit pas, elle écoutait l'océan.

Depuis longtemps déjà, le rivage s'était tu ; les derniers paniers de poissons avaient été enlevés des barques, quelque part la dernière porte s'était refermée, le dernier cabaret était clos et la dernière fenêtre s'était éteinte ; la mère Caradec veillait encore. Elle attendait son fils et sa fière « *Je Cherche* ». Elle attendait.

La nuit retomba silencieuse, obscure, humide. Les brumes enveloppaient le monde de leurs voiles noirs, mouillés, sur lesquels de temps en temps brillaient les éclats argentés de lumières lointaines. L'océan s'effondrait lourdement dans l'obscurité, les eaux s'amassaient ; on entendait la foule tumultueuse des vagues sortir des profondeurs et éclabousser les bords avec une plainte. La lutte sauvage, acharnée, avec la terre, recommençait.

Le village dormait, les maisonnettes en granit s'étaient assoupies, et les ruelles étroites, les routes interminables reposaient inertes au fond de la nuit.

Dans la chapelle déserte, embrumée, une lampe brûlait et parmi les reflets tremblants, dorés, émergeait, spectrale, la figure violette de la Sainte-Vierge et ses yeux immobiles regardaient à travers le brouillard, à travers le monde entier.

Assise sur le seuil, la mère Caradec égrenait un chapelet.

Patiemment elle attendait son fils et sa « *Je Cherche* ».

La pluie filtrait sans cesse et la frappait à la tête avec un murmure monotone assoupissant. Parfois les lames du flux crachaient sur elle une immonde écume salée ; mais elle ne sentait pas le froid ; absorbée dans sa prière elle ne savait ce qui se passait autour d'elle.

Elle disait son chapelet, pesant longtemps chaque grain, murmurant chaque mot avec un infini amour ; cette prière la défendait contre l'inquiétude et la frayeur dont les serpents flamboyants enveloppaient son cœur en des étreintes étouffantes. Par moments elle oubliait la prière, le chapelet s'échappait de ses mains et ses yeux se dirigeaient, craintifs, dans l'obscurité menaçante et lugubre.

Elle cherchait son fils là bas et ne trouvait que l'effroi, car, venus des brumes, les terribles fantômes du passé entouraient son âme.

Ils éveillèrent en elle les anciennes minutes maudites et douloureuses.

— Ayez pitié de moi ô Mère de miséricorde ! — murmurait-elle suppliante, revenant dans le cercle des reflets dorés. Et, comme un oison abandonné, elle se blottissait confiante aux pieds de la statue sacrée ; elle voulait s'enfuir loin de ces fantômes lugubres ; mais les

anciennes douleurs, les anciens désespoirs, comme des cadavres, se levaient des tombes de l'oubli.

Comme maintenant, elle avait jadis attendu son mari, à cette même place, par une semblable nuit enbrumée d'automne.

Et il n'était pas revenu.

— Mère pleine de miséricorde, ayez pitié de moi ! — sanglotait-elle désespérément.

Un nouveau souvenir rampa hors des antres de la mémoire ; un cortège de souffrances ressuscitées lui déchirait le cœur.

Comme maintenant, elle avait jadis attendu son fils aîné par une nuit terrible d'ouragan. Aux pieds de cette même Vierge elle avait mendié la miséricorde.

Et il n'était pas revenu.

Une tempête de frayeur soudaine, terrible, l'arracha de sa place et la jeta devant l'autel, devant le visage pâle, à peine visible. Les yeux immobiles regardaient parmi les reflets dorés, la transperçaient de part en part, froidement, impitoyablement.

Elle se leva avec un cri de folie et s'enfuit sur le rivage. Errante parmi les rochers, se heurtant dans les ténèbres, elle cria longtemps désespérément ; elle appela son fils et supplia l'univers d'avoir pitié.

L'océan, sous les amas noirs de brume et de nuit s'agitait lugubrement ; les lames du flux s'élevaient des profondeurs, s'élançaient de plus en plus haut et, frappant les rochers, avec fracas, s'effondraient dans les abîmes. L'hymne des puissances terribles s'étendait dans l'infini et cette voix d'une âme maternelle fatiguée était comme le bruissement d'une feuille qui tombe à côté du tonnerre ; ses larmes, ses détresses, ses espérances, toute la souffrance de la vie humaine pesaient telle une plume emportée par l'ouragan, c'était une goutte, un frisson perdu pour toujours dans le chaos : elle n'était rien.

La mère Caradec ayant senti cette impuissance infinie se glissa humblement dans la chapelle, saisit la corde et secoua la cloche de toutes ses forces, de toute la force de l'espoir.

Ses yeux affolés, ses yeux suppliants, ses yeux mourants, elle les fixa sur les yeux sacrés, immobiles, avec une plainte douloureuse.

— Faites-le revenir ! Faites-le revenir !

Et la cloche appelait d'une voix de frayeur, d'une voix de désespoir, avec la nostalgie des attentes ; elle appelait comme ce cœur de mère.

Par instants le son s'élevait violent et dans une fièvre mortelle jetait des cris sauvages, désordonnés d'agonisants — comme ce

cœur de mère. Parfois, épuisée de fatigue, la cloche pleurait et se plaignait tout bas ; et parmi les sanglots déchirants, parmi les gémissements elle poussait un cri douloureux — comme ce cœur de mère.

Et soudain elle se taisait engourdie, puis explosait puissamment ; la colère l'agitait, la haine et la révolte ; comme à poings serrés elle maudissait, de la voix foudroyante des sacrifiés — comme ce cœur de mère.

Elle sonnait sans cesse, les mains secouaient la corde inconsciemment ; le dos se courbait et se relevait automatiquement ; de tout son espoir elle pendait au cœur de la cloche et de son propre cœur douloureux elle frappait le bronze ; ses yeux étaient fixés sur les yeux immobiles, sacrés.

Elle sonnait, déjà inconsciente, mais avec une foi, une confiance croissantes. Son espoir grandissait, car il lui semblait que cette main de pierre se tendait pour essuyer câlinement son visage inondé de larmes en un rang infini de perles ; il lui semblait que ces yeux immobiles avaient brillé de pitié et que ces lèvres de pierre, violettes, lui disaient quelque chose ; qu'elle entendait distinctement la douce voix de la miséricorde et de la pitié.

Et elle sonnait sans cesse, sans relâche, dans une ivresse extatique, écoutant ces murmures sacrés qui coulaient sur son âme comme un chœur d'anges, pour y porter le calme, l'apaisement et l'indicible, l'immense bonheur de l'oubli.

. . . . . .

Au matin on l'arracha de la corde, déjà insensée.

Et elle retomba pour toujours dans cette autre nuit des terribles attentes.

Puis elle disparut du village ; on disait même qu'elle était morte ; mais les pêcheurs la voyaient parfois sur les rivages déserts de l'océan ; elle fixait toujours ses yeux fous sur les yeux sacrés, immobiles, déchirait l'espace de ses mains comme si elle eût encore sonné, frappant infatigablement la cloche de l'éternelle et folle espérance...

Cependant son fils ne revint pas.

Concarneau, 30 septembre 1906.

W.-ST. REYMONT

Traduit sur le manuscrit polonais
par E.-L. WAGNER

LE TZIGANE

C'est dans la petite voiture ronde
— Et si légère d'avoir couru le monde —
Où mal ou bien vivaient pêle-mêle
Mon père,
Ma mère qui fut aimée pour la gloire de ses seins
Et porta sans pleurer le fardeau des mamelles,
Mes quatre frères, dont le plus beau fut assassin
Et mes deux grandes sœurs qui faisaient en dansant
Fleurir une rose noire dans le cœur du passant,
C'est dans la petite voiture ronde et radoubée comme un ponton
— Le vieux ponton à la dérive —
Que je suis né, mais il y a si longtemps,
Que je ne connais plus ma part de jours à vivre.

J'ai su la paix des haltes au soir tombant
Et la joie des départs furtifs avant l'aurore,
J'ai surpris le secret des couchants et des aubes.
J'ai foulé bien des routes et tondu bien des champs
Et ma mémoire se décore
De villes apparues et que l'on croit conquises,
Pourtant le pas blessé d'une vieille jument grise
Nous fruste et les dérobe.
J'ai connu tant de gens qui n'ont jamais erré !
Ils sont comme moi désespérés
Et las ;
Ils parlent en tremblant
D'on ne sait quels royaumes perdus,

Leurs crânes s'écroulant
Sonnent des glas
Sur leurs genoux perclus.

Plus avant! C'est la loi.
Hélas! Pourquoi des yeux brillent-ils aux fenêtres?
Pourquoi faut-il songer au petit toit
De tuiles abritant, peut-être,
Le trésor inconnu et dont nul ne dispose ?
Pourquoi se souvenir d'un arbre, d'un lac, d'une lumière
Qui, un matin d'hiver,
Veillait sur le sommeil de Tiflis blanche et rose?
Et je voudrais connaître qui nous mit sur la route,
Baladins vagabonds,
Pour perpétuer le rêve et pour forger le doute,
Mais l'exil a du bon.

Mon orgueil vrai, c'est d'avoir fait danser
Tous les couples du monde avec mon violon;
J'aurais voulu mourir, satisfait du destin,
Comme mon ours d'Asie qui mourut l'an passé,
En me léchant les mains,
Ayant dansé pour ceux que j'avais fait danser.

Ma mémoire est pareille à la route suivie
Et pareille à la vie,
C'est la route incertaine, au loin point un village...
Et vieilli maintenant j'y reviens pas à pas
Et d'âge en âge,
Pour l'amour d'un clocher ou d'un canard sauvage.

Il y avait un petit traktir en bois sur le bord du chemin.
La jument grise mâchait son foin,
La cheminée fumait au toit de la carriole.
Un ruisseau de mica flattait le tronc des saules

Et, du plus haut d'un talus
Fleuri de pierres et d'herbes folles,
Tout nus
Mes quatre frères et mes deux sœurs
Et moi glissions dans l'eau avec douceur ;
Mon père tondait son chien, ma mère faisait la soupe.
Deux voyageurs français considéraient la troupe.
Ils souriaient et ils causaient de nous, dans leur langage.
L'un d'eux nous donna de l'argent, à tous les sept,
L'autre m'offrit des cigarettes
Et ses yeux frémissaient ainsi qu'un ciel d'orage.
Il trouva pour mes sœurs jalouses deux mouchoirs roses.
Ça n'est pas très intéressant
Mais, voyez-vous, c'est de ces choses
Que s'alimente notre sang.

Et maintenant tout est fini,
Je me suis arrêté.
Or jamais le marcheur
Qui a rompu son pacte
Ne saurait retrouver la route dont son cœur
Rêva, belle comme un lac,
Aux rives d'à-jamais et d'immortalité
Et qui porte à nos lèvres pour manger et pour boire
L'haleine du matin et le soupir du soir.

Déguisé en baron polonais d'autrefois
Avec quatre Hongrois,
Deux Serbes, trois Roumains et le Juif au piano
On peut me voir jusqu'à minuit
A l'orchestre du Casino.
Pour mes yeux pleins de tous les horizons du monde,
Pour mon col de victime et mes mains de bourreau
Des filles tièdes parfois caressent mes poils gris.

Et meurtri de baisers en des lits merveilleux
J'évoque les amours des bois et des prairies
Et les nuits où les loups veillaient sur les fiers jeux
De la souple passante et du meneur de ronde.
Cherchant sans la trouver l'énigme du martyre
J'aurais voulu mourir
Comme meurt, sous le flot de clarté blanche et dure,
La note déchirée qui jugule l'espace
Et se brise en chantant sur la corde qui casse.
Je voudrais être mort depuis déjà longtemps,
Pauvre vieux poème ambulant,
Riche de tous les chants par quoi l'homme respire,
Qui s'est un jour fixé dans l'âme des moins purs.

ANDRÉ SALMON

NOTES

ERRATA

Deux fautes impardonnables ont en partie défiguré, dans notre tome V (mars-avril-mai 1906), l'œuvre admirable de M. Paul Claudel, *Connaissance du Temps*. A la page 41, ligne 7, il faut lire : « *les yeux braqués sur les amers célestes* » et non pas : « *sur les mers célestes* ». Page 58, ligne 11, le texte véritable ne porte point : « *ajoute-t-il* », expression qui ne peut avoir dans la phrase aucune signification, mais : « *ajoute 1* », ce qui fait allusion à un texte d'Aristote qui est le pont aux ânes de la philosophie scolastique.

Nous reproduisons dans leur exactitude les deux passages ainsi troublés, et présentons nos excuses les plus sincères à M. Paul Claudel, comme à tous ses admirateurs.

(Page 41).

« *... Mais quand l'occultation de notre soleil journalier nous permet de nouveau de relever notre position dans l'absolu, que sont les pratiques, naïves de l'astrologie auprès de nos tables et de nos méthodes et de ces yeux forts que nous braquons sur les amers célestes ?* »

(Page 58).

« *... Nouvelle astrologie ! ce ne sont plus les astres qui fixent notre destinée avec l'arrêt horoscopique ; ce sont eux-mêmes qui obéissent à la palpitation héréditaire déléguée à ce vase de la vie sous mes côtes. Quelque chose compte en moi, ajoute 1, parachève le nombre critique qu'attendent les attelages de soleils pour bourrer dans le harnais. Je sais que j'ai été construit pour mesurer telle portion de la durée...* »

*
* *

Lire au sommaire du tome VI, au lieu d'EUGÈNE GODEFROY, EMILE GODEFROY.

Dans « *Critique de la Perfection* » (même tome), page 111, ligne 1, lire « *fuirai-je* » et non « *finirai-je* ». Page 118, ligne 2, lire « *pièce capitale* » au lieu de « *prière* ».

Page 156 du même recueil, le titre du poème est : *Nil novi*.

UNE ÉTUDE DE M. MAURICE WILMOTTE

SUR « OÙ NOUS EN SOMMES »

M. Maurice Wilmotte consacre, dans le dernier numéro d'*Antée* (octobre 1906), une étude approfondie au livre de M. Robert de Souza : *Où nous en sommes*. Voici le début de ces pages remarquables:

« M. Robert de Souza vient de réunir en volume les études qu'il donna récemment à *Vers et Prose*. Il les a intitulées : *Où nous en sommes*, et sous-intitulées plus joliment : *La Victoire du Silence*. Par cette antithèse, il nous en dit long. Il est, en effet, des cas où se taire est une preuve de force concentrée, de vitalité repliée sur soi et nourrissant la substance de l'être, sans déperdition due à l'effort extérieur. Or, ce qui est vrai de la nature physique ne peut être mensonger dans l'ordre intellectuel. Des esprits qui se recueillent ne sont pas des esprits éteints ou atrophiés.

« Pendant trop longtemps peut-être, les symbolistes ont eu l'apparence de gens désignés et résignés aux avanies. Etait-ce dédain ou impuissance, on ne savait. De là des interprétations à leur désavantage, où la presse, la bonne presse se distingua ! Toutes les bêtises dont elle est coutumière, toutes les ignorances, toutes les rosseries, elle les prodigua, en ses heures de loisir, aux jeunes hommes de lettres qui, aux environs de 1885, avaient eu l'intuition, plus ou moins confuse, d'un idéal nouveau. Et à la tête de cette presse qui, houleuse et abondante à l'ordinaire, goguenardait devant l'apparence d'un cercueil, on vit des professionnels de la critique retrousser les manches et préparer les rites du définitif enterrement.

« Excellemment, M. Robert de Souza réplique à tous ces « fossoyeurs », comme il les qualifie avec plus d'esprit que de cruauté : Qu'avez-vous fait, leur dit-il, pendant que nous étions silencieux ?

« Qu'ont fait les autres, ceux qu'exalte votre critique ? Nous travaillions, nous, à volets clos, et vous, vous chantiez, vous dansiez peut-être ! Vous ne cessiez de nous tendre, de loin, l'éponge imbibée de fiel. Mais à qui porter maintenant les couronnes ?

« Hélas ! si la prose de ces dix ans s'est enrichie de quelques écrits, dont les vertus originales ont réveillé timidement nos espoirs, si nous avons vu naître ou croître l'art de quelques romanciers, en vain affirmerait-on qu'un livre de vers ait rafraîchi nos âmes, qui ne fût pas vêtu de cette forme libre, agile, parfois déconcertante, mais toujours rythmée et musicale, dont le secret est celui des symbolistes.

« On objectera, sans doute, la récente évolution de notre cher ami Van Lerberghe, s'additionnant au néo-classicisme de MM. Moréas et de Régnier. Mais, réplique M. de Souza, si ces poètes « usent « pour le moment d'une forme plus statique que dynamique, s'ils « donnent le pas au *caractère* sur l'*action*, ce qui est certes admissi-

« ble, ils n'en restent pas moins poétiquement des nôtres, en sachant « découvrir dans le symbolisme même un filon classique que le « classicisme ne connut pas ». Et, de fait, le jour où est, enfin, réintégrée la portion viable et éternellement fructifiante d'une activité révolutionnaire, il y a place, en art, pour un classicisme nouveau. »

Plus loin, M. Maurice Wilmotte, considérant les « égarements » de l'actuelle critique littéraire, s'exprime ainsi :

« M. de Souza a déduit, avec une logique très sagace, les raisons que la critique avait de s'égarer ; il les a réfutées avec finesse et sans excès d'acrimonie. Ce qu'il eût pu dire avec plus d'objectivité, c'est que cette critique manquait de recul et de savoir. De recul, forcément. De savoir, il est difficile de le nier, plus difficile de s'en plaindre, quand on parcourt de l'œil la distance visible qui sépare encore un procès de tendance esthétique et une enquête de psychologie humaine. En dépit de quelques auscultations, de quelques mensurations et d'une terminologie vaguement scientifique, nos analystes des revues d'art n'ont guère fait de chemin depuis La Harpe. Ils rééditent ce brave homme avec une ferveur ingénue, qui, même dans les revues jeunes, nous procure toujours une certaine gaîté. Certes, la science contemporaine a, pas à pas, conquis à ses observations toutes les portions anatomiques et physiologiques de l'étude du cerveau. D'un autre côté nous devons à Stendhal, Villemain et Sainte-Beuve, mais surtout à Taine, à Guyau, Th. Ribot et son école, de profondes et merveilleuses aperceptions sur le rapport de l'œuvre artistique avec l'artiste, et de celui-ci avec son milieu. Mais ces aperceptions sont restées fragmentaires. Entre les plus récentes découvertes sur l'émotivité nerveuse, les associations d'idées, ainsi que les phénomènes de l'attention et de la mémoire, et les plus heureuses formules d'équation de l'homme et du livre, n'a pas encore été opérée la jonction désirable, qui aura pour effet de mettre définitivement à nu le mécanisme physique d'une création morale... »

M. Wilmotte enfin termine sur cette juste appréciation du symbolisme et de ses détracteurs :

« Par le retour à une tradition qui est en nos moelles, le symbolisme a bien mérité de ceux qui aiment et scrutent notre lointain passé. Mais combien il y a donc à rabattre des accusations de bouleversement inutile élevées contre lui ! C'est tout un château de cartes qui s'écroule, et l'on découvre que les cartes étaient, par surcroît, biseautées ! »

Il n'est pas inutile, sans doute, de rapprocher de cette étude un hommage que notre grand poète Francis Vielé-Griffin rendit tout dernièrement, dans *l'Ermitage*, au noble livre de M. Robert de Souza :

« J'estime que la *Victoire du Silence* est un livre dont la lecture et l'étude sont indispensables à quiconque se pique de littérature ; un livre qui, dans le désarroi notoire de la critique française, a le mérite

peut-être unique d'être pensé, raisonné et documenté, hors celui d'avoir été dicté par la passion désintéressée de la vertu esthétique. »

LE CENSEUR

Le censeur, c'est M. Ernest-Charles. Lui aussi s'exalte à la lecture de la *Victoire du Silence*. Il en écrit durement. Il crie. Mais il ne répond à rien, n'oppose aucune précision à des faits, il se contente de généralités rosses.

Il y a deux systèmes d'incompréhension retorse : le gris et le noir. Nous connaissions le premier par M. Gaston Deschamps. M. Ernest Charles nous révéla l'autre depuis quelque temps déjà ; mais c'est la même chose un peu poussée. Sachons désormais que nous avons deux Deschamps, voilà tout !

UNE GRANDE NOUVELLE

Les Lettres, que dirige M. Fernand Gregh, prennent *« enfin la défense de la probité littéraire »*. Voilà qui est bien ! Malheureusement, M. Francis Vielé-Griffin voulut avoir confirmation de l'heureuse nouvelle par M. Gregh lui-même et n'obtint de celui-ci, dans une lettre publiée à l'*Ermitage*, qu'une leçon de prosodie et une autre d'esthétique.

SUR JEAN MORÉAS

Dans ses *Marges*, M. Eugène Monfort publie sur Jean Moréas une excellente étude. Nous sommes heureux d'en citer quelques passages :

« Je parlerai maintenant d'un maître, d'un poète exemplaire, celui qui, aujourd'hui, par son œuvre et sa vie, signifie peut-être le plus complètement : poésie.

« Lorsqu'on considère Jean Moréas, ce qui frappe d'abord, c'est sa profonde douleur. De celle-ci, l'accent tragique des *Stances*, leur parfum si fort. Tels vers sont visiblement écrits avec du sang, ils vous éclaboussent, on en frémit, il est impossible ensuite de les oublier.....

« Un Jean Moréas vit hors du temps, hors du monde, et tout à sa divine manie. Comme ceux qui forment l'élite humaine, les grands désintéressés, les prêtres et les soldats de l'idéal, il ne court pas vers quelque but visible, vers quelque bas avantage, mais il est lancé à la poursuite de la chimère, et dans le rêve... Et il faut lire, dans *Paysages et Sentiments*, l'histoire de la composition d'Iphigénie. Peut-être n'existe-t-il point de document plus précieux sur la vie des créateurs. On comprend là que l'inspiration n'est pas un mot vain, seulement l'inspiration n'illumine que les vrais possédés, et c'est le fruit d'un travail incessant, tout inapparent qu'il demeure parfois.....

« Cependant ce poète inspiré est aussi un analyste pénétrant, un ami de Stendhal, un homme qui s'épie, passionné pour sa propre vie. Et il paraît probable que l'analyse savante et constante à laquelle il se voue, nourrit son inspiration, et même qu'elle la rend possible. Parallèlement à ce travail conscient, en effet, un autre travail, inconscient celui-là, s'opère en lui; un jour, il y a explosion : inspiration !.....

« Il y a dans ce poète douloureux quelque chose qui trompe ceux qui, l'approchant, ne le regardent que superficiellement. Il y a, comme chez tous les grands artistes, un très grand amour de la vie. D'où : facilité à se distraire, à détourner les yeux de sa peine. Et il ne sera malheureux, il ne sera conscient de sa blessure, que lorsqu'il se retrouvera seul avec lui-même, en face de son fond. La vie, Moréas l'aime dans ses plus petits détails, il la savoure en connaisseur.....

« Par ces temps de renaissance, par ces jours, où il est « si à la mode d'être classique », peut-il être mauvais d'examiner un classique véritable ? Nous allons voir qu'être classique ne consiste pas du tout à ne savoir ouvrir la bouche sans prononcer les mots : Ile-de-France, Le Poussin, Jean Racine.....

« Ma foi ! c'est plus difficile que cela d'être un classique.

Moréas est humaniste comme on le fut jadis. Ses maîtres, les anciens, il ne les a pas étudiés que dans la forme, à l'extérieur — qui pratique ainsi les auteurs ne devient guère qu'un pion, un Deschamps quelconque, — il les a pénétrés intimement, il a vu leur âme, il a sucé la moelle. Ainsi Jean Moréas est devenu véritablement classique. Non seulement il peut écrire comme un classique, mais vivre et penser en classique. De l'art il a tiré une discipline morale. Et comme son art est l'art supérieur, sa vie sera supérieure.....

« Mais peut-être accordez-vous mal le classicisme avec les tourments dont je parlais tout à l'heure? Chez tout autre que ce poète, en effet, il y aurait incompatibilité. Lui, il a le style et la tradition immortelle. Sa douleur est sublimisée par sa notion profonde de la fatalité. Par delà son agitation, on aperçoit que le meilleur de son être est aux déesses, et tout son esprit à la pensée pure. L'aspect de l'œuvre est calme: elle est sortie d'une âme qui se domine et se pacifie. »

LA LITTÉRATURE ALLEMANDE : LES POÈTES

Au cours d'une enquête sur la Littérature européenne, enquête du plus haut intérêt, publiée récemment dans le journal *Le Siècle* sous la direction de M. Gustave Kahn, notre collaborateur M. Albert Dreyfus parle en ces termes de la poésie et de quelques poètes allemands (1):

« ... L'œuvre d'art (en Allemagne) prend naissance dans des conditions peu favorables. L'artiste, le poète vit solitaire, isolé, souf-

1. Nous ne donnons ici que de courts fragments de cette remarquable contribution à l'enquête de M. Gustave Kahn.

frant de la confusion esthétique. Aucune tradition de la seconde. Il doit créer son style par ses propres moyens, ne trouvant d'appui suffisant ni chez les auteurs qui l'ont précédé, ni dans les données de son milieu. Il a ses partisans et ses ennemis, mais rarement un public. Eloigné des questions sociales, il n'a qu'une conscience sociale incertaine. Il est persécuté ou ignoré par les milieux officiels (s'il est original) qui n'admettent qu'une médiocrité innocente.

«... Il y a deux grands mouvements dans la littérature moderne allemande : le mouvemcnt naturaliste, le plus ancien, qui, il y a quinze ans, a éveillé la poésie de son sommeil de la Belle au bois dormant, qui l'a sauvé de la banalité et des conventions des épigones de l'école classique, de ces écrivains-reflets, comme le romancier Freytag ou le dramaturge Henri Laube. Mais cette formule menait dans un cul-de-sac. Elle habituait l'œil à voir des détails mosaïques, mais le grand souffle, le vaste horizon, la grande synthèse lui manquèrent.

« Le mouvement idéaliste commençant peu de temps après faisait la contrebalance, mais certes sa carrière sera plus longue ; sachant évoluer, il a évolué, il évoluera encore. Il est ou romantique ou mystique ou psychologique. L'artiste de l'avenir sera celui qui réunira ces trois tendances avec une connaissance et conscience des problèmes sociaux.

« ... Gerhart Hauptmann parmi les dramaturges représente le mieux l'école naturaliste. Fin observateur, minutieux, écrivant admirablement son dialecte silésien, ses œuvres rappellent à la fois Téniers et Uhde, le peintre des pauvres gens sanctifiés par leur pauvreté...

« ... Hugo von Hofmannsthal, Autrichien, est le plus remarquable dramaturge du mouvement idéaliste. Héroïque et subtil, nerveux et raffiné, il fait les plus beaux vers dramatiques... Il fait renaître l'antiquité, le XVIIIe siècle, il emprunte son sujet à la fantaisie orientale. Ses chefs-d'œuvre sont la *Mort du Titien, Electra, Œdipe*. C'est comme s'il devait, pour vivre, tirer le sang aux anciennes œuvres et légendes. Il en absorbe la force et la naïveté et les recrée plus homogènes, mais moins sauvages...

« Hofmannsthal est arrivé très jeune à la gloire, il n'a que trente-deux ans à présent, mais dès lors il a le mérite d'avoir reconquis la poésie à la beauté et à la forme élevée.

« Son compatriote Arthur Schnitzler est moins compliqué, mais plus complexe. Il a débuté avec une pièce *Liebelei* (*l'Amourette*), où, avec un charme particulier à lui seul, avec une légèreté de main viennoise il a mis en action le roman sentimental d'une petite femme amoureuse et délaissée. Les pièces qui suivent sont une série de problèmes érotiques de plus en plus subtils. Ayant été d'abord médecin, il explore après le corps l'âme humaine.

« Schnitzler est un révolutionnaire secret en esthétique, un destructeur de préjugés moraux et intellectuels ; il prévoit des nouvelles formes de la vie et de l'art, un innovateur, le saint Jean-Baptiste de la dramaturgie future.

« A l'écart de la grande notoriété vivent les quelques poètes lyriques distingués dont l'Allemagne cependant pourrait être fière.

« Detlev von Liliencron, puissant, d'une fantaisie exubérante, plein d'humour et de verve, a le mérite d'avoir dégagé la poésie lyrique de la sentimentalité un peu fade et du style factice des Geibel, Scheffel, Hamerling, eux-mêmes épigones de nos grands poètes, Heine-Eichendorff, Lenau. Liliencron a écrit un grand poème épique, *Poggfred*, fantaisiste, humoristique, des ballades, des chants, des paysages, vraiment vus et vécus et rendus avec un réalisme fort et original.

« Le poème épique de Richard Dehmel, *Deux Hommes*, est plus travaillé, psychologiquement plus profond, les émotions sont plus nerveuses, plus raffinées, il est plus troublant, mais sans la spontanéité créatrice de Liliencron ; il est moins sûr dans son style, on s'aperçoit de l'effort. Dans ses poèmes, Dehmel est tumultueux, spéculatif, sensuel, quoique souvent, par la volonté plutôt que par tempérament, il est typique pour notre époque en parturition.

« Stephan George, héroïque, à la recherche du sublime, littéraire, sûr de son style, mesurant l'amplitude de ses sujets, maîtrisant toujours la forme, est son grand antagoniste. Il a écrit des vers admirables d'euphonie et de style. Lui, presque lui seul en Allemagne, possède cette mesure et harmonie dans la forme que nous envions aux peuples romans ; Stephan George est l'artiste le plus pur de l'Allemagne actuelle. Ai-je besoin de dire qu'il n'a autour de lui qu'un cercle restreint d'amis et d'admirateurs ?

« Il publie peu ; il n'est pas sans intérêt pour le public français de savoir qu'il a fort bien traduit les *Fleurs du Mal*, de Baudelaire, des poèmes de Mallarmé et des symbolistes français. Il relève en quelques points du mouvement symboliste français. Il est peu populaire, mais il conquiert une grande importance historique — le génie de l'époque ne lui est pas favorable — en tout cas, il en aura été le plus noble élément de fermentation.

« Le lyrisme allemand, plus en contact avec les lettrés qu'avec le peuple, a produit encore des talents remarquables.

« Parmi les plus personnels : R.-M. Rilke, subtil et mystique ; G. Falke, gracieux et aimable ; Max Dauthendey, le naïf et délicat chanteur de l'amour ; A. Mombert, exprimant des sentiments cosmiques ; Hofmannsthal, déjà nommé parmi les dramaturges. »

LE DINER DU QUATORZE

Ce dîner mensuel, fondé voilà deux années environ, par Jean Dolent, Eugène Carrière et Charles Morice, dans la pensée de réagir, contre la présente dispersion des esprits en offrant aux écrivains, aux artistes, aux amoureux de la poésie et de l'art, l'occasion périodique de se rencontrer, vient de prendre, grâce aux amis de *Vers et Prose*, une toute nouvelle et considérable importance.

Au premier dîner d'octobre, soixante-dix convives se réunissaient

pour célébrer, à propos de l'exposition rétrospective du Salon d'Automne, le génie si longtemps méconnu du grand peintre Paul Gauguin. A l'issue du banquet une lettre a été envoyée au ministre des Beaux-Arts pour lui demander d'ouvrir — enfin ! — le musée du Luxembourg au Maître de Pont Aven et de Tahiti. Spontanément, le docteur Viau, l'amateur si éclairé et bien connu, a déclaré qu'il serait heureux d'offrir au Luxembourg le très beau tableau de Gauguin dont il est possesseur.

Notons la présence de MM. Jean Dolent, Charles Morice, George Viau, Paul Adam, Maxime Maufra, L. Sauriac, Rudolf-Adelbert Mayer, Edward Diriks, Robert Scheffer, Henri Albert, Camille Martin, Piet. Maxime Dethomas, André Saglio, Lempereur, Schultzberg, George Desvallières, Cabrero y Mons, Cervigon, R. Canals, Léon Riotor, Eugène Montfort, Jean Schlumberger, Gaston Lévisalles, Henry Provensal, Robert de Bermingham. Leo Gausson, Jules de Marthold, Ouvré, Gabriel Roby, Albert Chapon, Robert de Souza, Léopold Lacour, Eugène Martel, Henri Dagan, Ricardo Viñes, Jean Tillez, Charles-Saunier, Francisco Iturrino, Pierre et Max Girieud, H. Manguin, de Mathan, A. Torneman, A. de Bersaucourt, de Noisay, Legrand-Chabrier, Pierre Laprade, F. Massoul, E. Roustan, Jean Variot, Oscar-A. H. Schmitz, Samuel Cornut, Stéphane Epstein, François Lœhr, Albert Dreyfus, Michel Mutermilch, Montébrun, Gaston Prunier, Eugène Gaillard, Didelot, Rouault, Veinante, Bentegeat, Raymond Daly, Jean Chesneau, Paul Fort.

S'étaient excusés MM. Frantz Jourdain, président du Salon d'Automne, Gustave Fayet, Olivier Saincère, Président Séré de Rivières, Romain Rolland, Maurice Maeterlinck, Claude Debussy, H. de Régnier, Pierre de Bréville, Jean Moréas, Lionel des Rieux, Rameil, Fourreau, Bréal, Fontainas, Jules Rais, Jean Guiffrey, Dufrénoy, Lacoste, Ranson, Prosper Dorbec, Armand Parent, Raymond Bonheur, Sansot, Henri Ghéon, Henri Genet, Emile Damond, René-Pierre Marcel, Gustave Kahn, Maurice Denis, Antoine de la Rochefoucauld, de Montfreid, d'Espagnat, Sachs, A. Spire, Ernest Depré, Emile Henriot, Vibert, Herscher, Gustave Samazeuilh, Marcel Boulenger, Edouard Ducoté, Maurice Bokanowski, Gaston Cronier, Ch. Kœchlin.

∴

Le second Diner du Quatorze, qui eut lieu le mercredi 14 novembre, à la Taverne Saint-Denis, fut donné en l'honneur de :

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,
PAUL VERLAINE et STÉPHANE MALLARMÉ,

ces maîtres initiateurs (officiellement oubliés) de la poésie vivante.

Le grand poète Léon Dierx présidait.

Nous reparlerons de cette belle fête de la poésie dans notre prochain recueil.

SUJETS ET PAYSAGES

Le *Mercure de France* vient de publier, de M. Henri de Régnier, un nouveau livre de prose, « *Sujets et Paysages* », qui, sans nous révéler un aspect inconnu de son génie puissant et si divers, tiendra dans son œuvre une place à part et très belle cependant. Ce livre est composé de merveilleux poèmes en prose (nos lecteurs pourront admirer dans le présent recueil une vision des jardins de Versailles à l'automne : « *La Semaine des Arbres* », que nous avons extraite du volume avec l'assentiment de l'auteur), de brefs essais sur la littérature et les arts, d'exacts portraits, enfin, de romanciers et de poètes, où se retrouve toute la puissance d'évocation de l'auteur de « *Figures et Caractères* ». Nous ne résistons pas au plaisir de citer le début de cette page émue et *filiale*, hommage d'un Poète à un Poète et que M. de Régnier intitule : « *Lui et Nous* ». Lui... c'est Victor Hugo — Hugo notre Père.

« Ce qu'il y eut de plus singulier dans le centenaire de Victor Hugo, célébré à la fin du mois de février 1902, c'est qu'il y manqua Victor Hugo. Rien n'eût paru plus naturel que de l'y voir assister vivant. Hugo « à cent ans » n'eût point étonné. Il était de la race des gens qui vivent leur siècle et c'était, si l'on peut dire, l'intention de la nature que Hugo vécût le sien.

» Quoi qu'il fût né, comme il l'a dit lui-même quelque part, « sans couleur et sans voix », Hugo était de corps vivace et sain, et les forces lui vinrent avec la vie. La vieillesse même, qui d'ordinaire détruit, lui fut longtemps inoffensive. Elle paracheva en lui l'homme. A quarante ans, Hugo était robuste ; à cinquante, il donne dans ses portraits l'idée d'une vigueur ramassée et durable ; à soixante, il apparaît plus solide encore avec sa barbe blanche et sa chevelure épaisse et courte ; à soixante-dix ans, il a je ne sais quoi d'éternel ; à quatre-vingts, il eut de la peine à mourir.

» Quelqu'un qui l'a vu sur son lit de mort nous a raconté qu'il avait l'air d'avoir été emporté par surprise, déraciné comme par un « coup de vent ». Le mot est beau — il est de Mme Judith Gautier — et il semble juste.

» Pourquoi n'aurait-il pas duré davantage et presque indéfiniment, ce vieillard étonnant et magnifique qui, après tant d'œuvres, gardait encore quinze volumes en portefeuille, qui étaient comme l'épargne de son génie, et dont la publication posthume fit de lui une sorte

d'auteur d'outre-tombe et de confrère de l'au-delà, qui continuait, du fond des ombres, à la fois invisible et présent, son mystérieux métier de gloire... »

M. EUGENIO DE CASTRO. — M. HERBERT TRENCH

M. Herbert Trench, dont nous publions ce très beau poème : « *La Maison vide* », est l'auteur d'un récent volume lyrique : « DEIRDRÉ *and other poems* ».

Les deux poèmes inédits que le grand poète portugais, Eugenio de Castro, a bien voulu nous confier, sont tirés d'un livre qui paraît à cette heure : « *A Sombra do Quadrante* ».

M. WLADISLAW ST. REYMONT

Avec Stefan Zeromski, Sieroszewski, Waclaw Berent et Stanislaw Przylyszewki, W.-St. Reymont est un des représentants les plus illustres de la prose polonaise moderne. Il débuta, il y a une quinzaine d'années, par un recueil de contes intitulé : « *Spotkanie* (*La Rencontre*) » qui, de suite, le fit hautement apprécier. Son roman-épopée « *Chlopi* (*Les Paysans*) » qu'il n'a pas encore achevé, ainsi que sa nouvelle : « *C'est juste !* », tout imprégnée de l'atmosphère du terroir sont parmi les plus belles œuvres dont s'honore la littérature polonaise. — Nous publions de M. W.-St. Reymont une page écrite en Bretagne : « Dans la brume ».

CONFÉRENCES DE M. CHARLES MORICE SUR LES POÈTES FRANÇAIS

Nous apprenons avec joie que l'auteur éminent de « *La Littérature de tout à l'heure* », d' « *Eugène Carrière* », de « *Noa-Noa* » et de tant de beaux poèmes, M. Charles Morice, s'est décidé à faire, cet hiver, dix conférences sur les POÈTES FRANÇAIS. Nul mieux que lui, si intègre, ne pouvait être qualifié pour présenter, au nom des poètes, l'historique de la littérature lyrique au XIXe siècle et jusqu'à nos jours. Il donnera de celle-ci le sens profond ; et nul mieux que lui encore ne saurait en causer plus lyriquement, consciemment et familièrement. En outre, ce qui est rare plus qu'on ne pense, il sait *dire* un poème. Nous aurons un plaisir très grand, grâce à la détermination de notre noble, savant et parfait Charles Morice. — Les amis de « *Vers et Prose* » seront directement instruits des conditions dans lesquelles ces conférences auront lieu.

VERS ET PROSE

Tome VII. — Septembre-Octobre-Novembre 1906

Le Gérant : ANDRÉ SALMON

IMP. BONVALOT-JOUVE, 15, RUE RACINE, PARIS

VERS ET PROSE

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

MAURICE BARRÈS

GUSTAVE KAHN, JEAN MORÉAS

FRANCIS JAMMES, ANDRÉ GIDE

ROBERT-LOUIS STEVENSON, ROBERT SCHEFFER

GIOSUÈ CARDUCCI, T. DE VISAN : *Étude sur* MAURICE MAETERLINCK

HUGUES REBELL, OSCAR LEVERTIN, ERNEST RAYNAUD, JEHAN RICTUS

F.-W. GROVES CAMPBELL, OLIVIER CALEMARD DE LA FAYETTE

LEGRAND-CHABRIER, ALBERT DREYFUS, R. PIERRE-MARCEL

EMILE COTTINET, LIONEL DES RIEUX, LOUIS LORMEL

PAUL FORT

TOME VIII

DÉCEMBRE 1906
JANVIER-FÉVRIER 1907

CHEZ NOS MORTS [1]

Il y a quelques années, je reçus à Sainte-Odile la visite d'un jeune homme dont il faut garder le nom sur la liste mémorable des Lorrains conscients de leurs traditions. Henri de La Renommière, peu avant que nous le perdions, venait m'exposer un projet, d'où sortit la revue du *Pays Lorrain*. Tout un soir, nous avons loué le caractère grave de nos plaines, la vertu sans forfanterie de nos hommes de guerre, le mystère de certaines de nos femmes et ce chant de poésie que nous verse, inépuisable, une nature pourtant si froide. Puis, au matin, en marchant sous les bois d'octobre, je lui dis pour me résumer :

— J'aime la Lorraine comme le plus beau des cimetières.

Il s'arrêta. Je vois encore comme son regard offensé m'assaillit. Dans cette minute, La Renommière douta de notre accord.

Cela prouve qu'il faut que deux hommes se connaissent depuis toujours, pour qu'ils se livrent impunément au plaisir de causer en termes elliptiques.

1. Préface d'un livre que M. Louis Madelin vient de faire paraître sous le titre de *Croquis Lorrains* (Berger-Levrault, éditeur). Dans ce volume, M. Louis Madelin, qui est un des principaux collaborateurs d'une belle et noble revue publiée à Nancy : le *Pays Lorrain*, étudie la région de l'Argonne aux Vosges en historien et en poète.

Un cimetière, pour moi, n'est pas ce lieu de désolation que les gens frivoles fuient. J'y vois des forces au repos, une réserve sainte, l'asile de patientes énergies. Ces morts, que nul bonheur ni malheur n'émeut plus et qui sont insensibles à notre activité, ils peuvent encore la créer. Une tombe fameuse est un esprit vivant et le plus humble tertre, en Lorraine, me fait la conversation. Sans ce colloque la vie n'a pas de sens. J'aime d'entendre que j'ai vécu avant ma naissance et que je puis me survivre. C'est ici, nulle part ailleurs, que mon destin se forma et que je veux le perpétuer.

Chaque année, je visite nos tombes les plus belles. Depuis Charmes, où subsiste la *Maison des loups*, qu'habita le terrible Richelieu (dont nos prêtres affirment que tout cardinal qu'il fut, il grille maintenant aux enfers), je vais à Domrémy-la-Pucelle ouïr les bruissements de l'arbre magique mêlés aux pieuses sonneries du clocher de Bermont ; je parcours les prés de Chamagne où Claude Gellée vit les vapeurs qu'il s'en alla peindre à Rome ; j'honore les vestiges de nos grands monastères civilisateurs vosgiens, et sur la terrasse ruinée des dames de Poussay, je rêve aux romans anéantis sous la boue de ce village. Mais le centre de l'émotion c'est à Bar-le-Duc, le *Mort*, de Ligier-Richier, image de notre nation qui érige son cœur, en appel à Dieu.

*
* *

Un matin que j'allais à Lamothe, sur notre montagne martyre, chercher la ville anéantie par Richelieu et

Mazarin, je lus en cours de route, sur une dalle funéraire, contre l'église de Saussure, cette phrase sublime : « Béni soit Celui qui posa l'espérance sur les tombes. » Tout le jour, au milieu des vestiges informes, cette phrase si pleine me fut une compagne enivrante. Elle échauffe mes sentiments et formule une pensée que je propose comme programme à la nouvelle école lorraine.

Il y a chez nous une renaissance. On vient étudier de partout *comment la Lorraine travaille*, et l'on admire que notre terre soit « une terre complète », au point que, réduits à nous-mêmes, encerclés de douanes, nous pourrions vivre de notre sol et de notre sous-sol.

Le haut caractère de cette reprise d'activité, c'est qu'on y voit s'entr'aider les grands manufacturiers, les savants et les artistes. Les laboratoires de l'Université de Nancy collaborent avec le génie d'un Gallé, d'un Prouvé à la fortune de nos industries. Les historiens, les philosophes, les poètes se tiendront-ils à l'écart ? Négligeront-ils de fournir un fruit du long repos de la pensée lorraine ?

Au milieu de cette multitude d'efforts qui n'ont pas une voie commune, il faut proclamer notre mission historique, il faut connaître que les œuvres bâties par la suite de nos générations, diverses d'aspect, sont pourtant les mêmes en nature. Qu'importe si cette Lorraine éternelle est un fantôme créé par *notre* conscience poétique ? Une telle contemplation couronne le travail de nos meilleurs ouvriers.

Notre terre attend qu'on lui donne une voix. La mon-

tagne, le plateau, la forêt, les étangs élancent des hymnes. Ah ! qu'un poète s'en saisisse. Il n'existe pas une poésie écrite qui satisfasse complètement notre âme, qui nous dise ce qu'entend chacun de nous s'il se replie vers les jours de son enfance ou s'il écoute ses plus hautes fiertés secrètes. Qui donc enfin sera notre Walter Scott, notre Mistral ou notre Dante ? Une des plus belles lyres du monde repose dans la tour de Brunehaut à Vaudémont. Qui saura faire sonner cette lyre muette ?

Au cours du XIXe siècle, on rêva de se disperser, de comprendre tous les siècles et tout l'univers. On avait rompu les digues, on se répandait sur le monde. Je crois à la nécessité d'une réaction. Nous nous sommes trop soumis à des influences disparates. Il est temps de rentrer chez nous et que nous reprenions quelques pensées profondes, innées, si j'ose dire.

Nul homme n'est paisible que le jour où il reconnaît enfin ses limites, accepte l'imperfection qu'il a reçue de sa nature. Et qu'il connaisse, qu'il accepte son imperfection, c'est trop peu, il faut encore qu'il y voit son juste rôle et qu'il l'aime.

Je ne me lasse pas de tenir mes yeux sur un texte magnifique, sur une vieille page d'où se lèvent des réflexions à l'infini :

« Que puis-je faire ? disait Epictète, moi, vieux et boiteux, si ce n'est de chanter la gloire de Dieu ! Si j'étais rossignol, je ferais le métier de rossignol ; si j'étais cygne, celui d'un cygne. Je suis un être raisonnable ; il me faut chanter Dieu. Voilà mon métier et je le fais ;

c'est mon rôle à moi que je remplirai tant que je pourrai, et je vous engage à chanter tous avec moi. »

Il s'agit pour chaque homme heureusement doué d'apercevoir sa spontanéité, de discerner ce qui fait en lui-même de la musique. Le chant lorrain, hier encore recouvert, a réapparu.

∴

Louis Madelin, qui publie un volume de *Croquis Lorrains,* a compris ce devoir de mettre une juste espérance sur les ruines de l'ancienne Lorraine.

Que nos écrivains connaissent nos archives, qu'ils soient sensibles au charme du patois, des légendes et des coutumes populaires, qu'ils distinguent avec amour l'accent personnel de notre grand art, c'est bien ; mais le but de tous leurs travaux doit être de maintenir l'éminente dignité de la manière d'être lorraine.

Souvent, ceux qui s'occupent des choses régionales croient convenable de prendre un ton puéril, comme s'ils retournaient à leur berceau d'enfant. Sous leur regard, nos Lares, nos Mânes, nos Pénates, tous nos dieux domestiques vénérables et mystérieux deviennent des bibelots, petites curiosités désuètes ou froids numéros de musée. Mais nous cherchons dans le passé lorrain des modèles où régler notre vie.

J'aime dans le livre de Madelin ses préoccupations nobles, les mâles soucis de la politique et de l'art. En revenant sur sa terre natale, il y trouve l'emploi des grandes aptitudes, qu'il avait d'abord consacrées à l'é-

tude d'un Fouché et de la Rome napoléonienne. Mûri par l'âge, il découvre chez soi le plus rare objet d'étude. Un long temps il avait méconnu sa nation... Qui donc l'aurait averti, mis au juste point de vue ?

Pour ma part, je me rappelle que le collège de Charmes ne m'a jamais parlé de ma ville, ni la Malgrange et le lycée de notre province, ni l'Ecole de droit des institutions judiciaires lorraines. J'ai encore dans l'oreille l'accent des trois mots « c'est gothique », que chacun employait pour écarter les choses qui ne sont pas à l'instar de Paris... Les enfants ignorent l'histoire de nos morts. Il faut la leur apprendre en termes magnifiques.

MAURICE BARRÈS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

VERS D'OCTOBRE ET DE NOVEMBRE

Les Saules

(Impression de Zélande.)

Ces saules, Myffrau, ont vu la mer jadis,
ces saules qui filent en ligne droite
et semblent s'ébouler sur la digue étroite.
Ces saules sont vieux, Myffrau, et creux,
car de très vieux oiseaux y vinrent au temps jadis ;
la mer amoncelait près d'eux ses fleurs violettes
et le sable où l'on croit qu'on a brisé des bagues,
des joyaux riches et les atours de tant de toilettes
que les sirènes s'amusent à perdre sous la vague.

— Et c'est là, Mynheer, qu'on vit des pêches miraculeuses.
Les îles de glace du nord venaient porter des phoques
à nos braves gens goudronnés, et c'est de l'Orénoque
ou bien de l'Amazone ou du Nil que ces bois
si profanés dont nos grand'mères faisaient des perles
rondes et qu'on enfilait en bracelet venaient.
— Ici les grands bateaux nageaient comme des anges
sur un grand fond de sable, si poli, si uni

qu'on eût dit le front pur de la vierge Marie
et ses longs cheveux blonds, comme vous les eûtes, Myffrau.

— Ah! c'est depuis longtemps qu'une longue mèche blanche,
m'attrista. Vous étiez, Mynheer, au nord, là-bas;
c'est aussi la plaine droite que la mer n'arrête pas
mais recouvre seulement de ses flots d'écume blanche.
— Oui, Myffrau, mais on voit parfois sous la vague glauque,
quand le temps est très pur, les tours des vieilles églises
où nos aïeux priaient avant que la colère
de Dieu qui chevauche la forte mer et l'accélère
ne balayât nos villes, pour un péché, d'orgueil
je pense, qu'avaient commis les belles jeunes femmes qui cueillent
les raisins de la vie et mordent de dents trop blanche
les beaux fruits qu'on doit bien sagement ménager.

— Sans doute, Mynheer, sans doute, vous savez ; c'est votre hôte
et aussi votre maître, le livre noir, aux blancs fermoirs,
où parle en sa vraie langue Dieu à la forte droite,
et vous êtes tout près de son ombre ; il vient vous visiter
de sa sagesse, le soir, quand vous vous recueillez
et peut-être grapillez à sa vigne... oh, si peu!
— Myffrau, les biens du monde sont là, pour nous servir
bien sagement. Les saules, comme ils vont en droite ligne
par un chemin correct et net! C'est un bon signe
pour notre promenade de demain, ce beau nuage
rose et blanc comme une fillette bien sage.
— Comme elles sont toutes, Mynheer, presque toutes, très sages.

Ces saules, Myffrau, ont vu jadis l'orage
déferler sur les rides rugueuses de leur écorce.

— Ah! nous avons vu les lames courtes et torses
de la vie, nous aussi, passer près de notre âme...
Ces saules vont en ligne droite sur cette digue étroite.
— Jusqu'à la mer, Myffrau, de l'église à la mer.
— J'y pense, retournons du côté de l'église ;
sur la tour, le soleil se meurt en un brasier ;
dès que nous serons là, le crépuscule aussi
sera le maître sur la route et sur la place,
mais nous arriverons avant lui. — Je crois aussi.
Mais prenons par cette digue étroite et droite,
plantée de saules, qui nous conduit vers le village.

Soir de Novembre

L'enfant glisse au corridor sombre.
Oh! qu'elle est vaste et froide, la Maison natale,
et comme la lucarne y tremble de la rafale
et comme l'ombre y tisse d'immobiles toiles,
et toutes ces portes basses que jamais on n'ouvrit
peut-être, ces portes de grises chambres d'ennui
peut-être ou de soleil amassé en des sacs
pour un jour étoiler toute la large nuit
et qu'alors, aux jardins des Florides, les hamacs
bercent les grandes fleurs du monde qu'on nous voile,
pourquoi ? Mais qu'elle est vaste et froide
la Maison natale !

De la cave, les escaliers de bois jusqu'au grenier
frémissent et crient. Qui passe la nuit

pendant qu'on dort ou qu'au premier
le feu s'essouffle sous les trop hauts lambris
dorant le coin du cadre où sourit une aïeule ?
Et la lampe, en robe blanche de dentelles,
brille peu, brille avec peur, on dirait.
Voici l'ombre qui tend un lourd manteau de veuve
au coin discret où l'on entend bruire les tarets
et quels pas descendent ou marchent sur les tuiles
parmi tout ce grand vent qui découronne la ville ?

Voici bien trois oranges d'or dans une corbeille
et la bouilloire qui chante et la théière qui fume:
mais de cette petite fenêtre sans volets
ne voit-on pas aussi toute la lande qui fume
et la traîne indécise des tristesses ? et jamais
ne la dissipera la lumière vermeille
d'un grand soleil vainqueur au casque d'étincelles :
et sur le toit, en face, voici la neige
autour des cavaliers de bronze, sur le beffroi
déjà ; sur le palier, il fait froid,
et c'est un grand frisson des escaliers de bois
qui monte de la cave au grenier.

Est-ce une torche qui flamboie ?
Et ce bruit ! non, le mélancolique aboi
ulule au pas du veilleur de nuit,
pas étouffés, pas assoupis !
Il y a bien trois oranges d'or,
mais il y a par les rues, dehors,
des enfantelets transis.
Oh ! qu'elle est triste et froide la Maison natale
avec ses soupentes closes et ses barreaux vernis

et l'ombre qui s'épand du grenier à la cave,
des futailles vides aux vieux portraits hâves,
dans le corridor où la veilleuse fume
pauvre d'huile... et l'ombre grandit.

Chanson

Le feu vers l'autel sacré s'allume et brille
et flambe sous la coupole bleue des cieux,
et le bocage et la vallée s'emplissent de trilles
jaseurs, moqueurs, éclatants, amoureux
et les chants chantent pour eux-mêmes
comme les oisillons dans le sillon des champs
où le poète pour celle qu'il aime.
Chant gracieux est chant de printemps.

Après la bergerie, après la mascarade
et la chaude chanson vers le soleil d'été,
voici le regret doux après les embrassades
et les chants chantent pour eux-mêmes
aux bocages de feuilles rouillées
près de ruisseaux où la nuée mélancolique
cherche un miroir grave pour son visage brouillé
et cependant le vin nouveau rit à la tonne.
Chant mélancolique et doux c'est chant d'automne.

Et si viennent les neiges en cortèges
avec les barbes blanches et cheveux de laine blanche
et d'argent, comme en robes consacrées,

pureté et douceur et frisson qui s'abrège
en prières ou en baisers,
un brin de laurier vert fleurit à la vallée
tout de même, en un coin où le poète a marché
ses pas silencieux sur la blancheur des terres.
Chant vif et vers la gloire, c'est chant d'hiver.

Les Bonnes Dames

Les Bonnes Dames sourient aux enfants,
leur ôtent le gâteau d'une douce réprimande,
leur gâtent la caresse du moisi de leurs doigts moites,
les bordent, les enserrent de mille bandes d'ouates,
leur enseignent la peur, leur ôtent les allumettes
et d'un doigt qui s'évade frileux hors la mitaine
dénoncent le pas lourd, à l'allée noire, de Croquemitaine
qui passe avec sa hotte bondée d'enfants.
Les regards des petits vacillent sous leurs lunettes.
Leurs yeux de chouettes sont des miroirs aux alouettes.

Les Bonnes Dames comblent de leurs conseils les jeunes garçons,
elles comblent de morale et de couture les fillettes:
c'est le point à l'aiguille et puis le plumetis,
le sage ravaudage ! Et puis c'est l'épaulette
où le ventre obtenu dignement ! le cliquetis
des clefs sagement confiées au caissier sage !
Elles donnent des cœurs percés d'une flèche sur une image
et des médailles, et puis les livres de grand prix
qu'un concert d'archevêques a récemment bénis.

Lorsqu'elles sont lasses de faire de la tapisserie,
de discuter la mode et puis l'épicerie
et de plaindre le sort fatal et triste des denrées
qui vont de lustre en lustre en pire qualité,
les Bonnes Dames font de la charpie
pour ceux des hôpitaux, pour ceux des colonies,
pour personne, pour le vague, pour le n'importe qui,
comme un claveciniste jouerait du clavecin.
Il leur semble qu'elles jouent d'un patient, d'un blessé,
d'un pauvre qui s'apprête à pourrir près des fusains
dont à modique prix les cimetières sont ornés.
La joie et la douleur d'autrui ! des événements,
des faits divers ; une fleur tombe sur le tapis
rèche de leur ouvroir, près de la moleskine
où s'ankylosent leurs droitures mesquines :
un tel a mal tourné, une telle prend un amant,
le Président est mort ; c'est un coup de grisou,
le sergent de ville hier a coffré un homme saoul,
un tel bat sa femme, et sa femme aime un tel ;
le maire radical a laissé ses bretelles
vous savez où, ma chère ! — Qui l'a su ? La couturière.
— Il faut bien qu'elle vive et serve n'importe où.
— N'importe, l'employer, c'est imprudent, c'est fou.
Et la causerie grise grignote le prochain
à l'heure des Bonnes Dames, entre chien et loup.

Les Bonnes Dames, tout de noir vêtues,
sont expertes en condoléances.
Elles ont capté les sources nues
qui frissonnent aux jardins d'enfances.
Dignes et dolentes, en leurs confections

qui les identifient, préparant des potions
de la même cuiller et du même geste lent,
les Bonnes Dames au souffle bénévolent
jacassent comme une chambre de malade
parmi la tristesse des villes et des bourgades.

Les Bonnes Dames, tout de noir vêtues, exténuent
la vie et la marcottent, et greffent en sages bourgeons
l'élan libre, l'élan fier du sauvageon.
Les Bonnes Dames sont sœurs de la mort ;
elles baignent de leurs capes noires le berceau d'aurore.
Elles murmurent, pleureuses fidèles, à l'approche de la mort.

Les Bonnes Dames sont sœurs de la Mort.

La Fin du Jour

Le soir tombe ; alors croise tes bras,
et sur le banc, devant ta porte, assieds-toi ;
vois partir, vacillant, au bras du Passé las
le fantôme voûté du jour qui s'écoula.
Il s'était élancé le matin, vers la plaine,
ivre des papillons et de l'or des lumières,
vers quelque part, vers des chèvres aux mamelles pleines
gambadant aux talus ardus de la bonne route,
vers quelque humble fraîcheur sous une haute voûte,
vers des granges où parmi les gerbes
fussent demeurées les odeurs des herbes
et le sang sonore des coquelicots
et le bout de ciel du bleuet, et la menthe
y eût jeté sa chanson tendre, et les roses

eussent chanté la blessure et le sourire de l'amante ;
par les fentes des tuiles, le soleil eût lavé
toute l'étendue des prémices d'une rosée
de perles blondes et rondes, bougeantes, bleues, et roses
comme une face d'enfant...

Et voici le fantôme du jour qui s'écoula
qui butte aux arbres et tâtonne de ses doigts
la naissance de l'ombre aux vols bas d'hirondelles
craignant l'orage et rasant le garrot des haridelles
qu'un paysan pousse pour éviter les gouttes rondes
de la longue et vivace et morne pluie ;
la prunelle malfaisante de l'orage a lui
parmi ses ailes fuligineuses
entre le jour qui part et la nuit qui s'étire.
Et celui-là, en face de toi, allume sa lampe pour lire,
lui qui peut lire et chercher du rêve, chez autrui.

Et ce jour qui fut à toi trébuche et glisse
aux pas incertains de ce guide, de ce complice
de tant de jours à toi, frivoles et d'escapade.
Vas-y, cours, approche-toi.
Oh ! la morne face grise,
zébrée de rides, et les tremblotantes gencives
de la bouche délabrée qui s'ouvre et qui marmonne
d'un ton triste comme d'une demande d'aumône.
« Encore celui-là, laisse-le partir ainsi
se traînant à mon bras débile tout transi,
car il ne voit pas, ne peut voir le grand phare
d'éternel Nirvana vers où le guident mes pas. »

Et les bras du Passé s'élevant vers le vide,
je vis choir et se fondre l'ombre de ma journée

et je ne vis ni phare, ni lumière, ni lueur ;
mais seulement, regardant pour la première fois
l'engrangeur de mes heures et le puits de mes émois,
le Passé ! je vis que c'était un aveugle
qui tendait ses paumes vers la nuit fixe et stable.
Et le fantôme m'interrogea. Mes lévriers,
les grands lévriers que je tenais en laisse,
où sont-ils ? — Je regardai et je ne vis
qu'un crapaud aux yeux d'or qui regardait la nuit.

GUSTAVE KAHN

NOTES SUR PÉTRARQUE

De notre Catalane ou langue provençale
La langue d'Italie et d'Espagne est vassale
Et ce qui fit priser Pétrarque le mignon
C'est la grâce des vers qu'il prit en Avignon.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE

J'avais acheté à la gare de Sceaux un petit livre intitulé : *Mon Secret*. C'était la traduction d'un opuscule latin de Pétrarque.

Je mis le livre dans ma poche et je me précipitai dans un wagon.

J'arrivai à Jouy-en-Josas, dans la vallée de Versailles. Nous étions en juin ; un clair soleil s'épanchait sur le paysage.

Après avoir grimpé une côte, je m'assis à l'ombre sous un arbre, et je me plongeai dans la lecture de mon petit livre, pendant plusieurs heures.

Je ne m'interrompais que pour suivre, un instant, des yeux, le vol des papillons ou le panache sinueux des trains qui couraient en sifflant, en bas, à travers les futaies...

C'est pendant une ascension sur le Ventoux, que Pétrarque conçut en projet l'écrit qui nous occupe. Le poète avait quitté l'âge de la première jeunesse ; deux

lustres le séparaient déjà de son séjour studieux à Bologne et il connaissait maintenant les atteintes des passions.

Alors, là, sur la cime du mont, que l'éther environnait de silence, Pétrarque médita en lui-même, et il voulut, comme saint Augustin, se remémorer ses souillures passées et les corruptions charnelles de son âme.

Il ouvrit l'exemplaire des *Confessions* qu'il portait toujours sur lui, et il tomba sur ces paroles : *Les hommes s'en vont admirer la hauteur des montagnes, les grandes agitations de la mer, le vaste cours des fleuves, la circonférence de l'Océan, les évolutions des astres et ils s'oublient eux-mêmes...*

Mon Secret est un dialogue moral dans la manière des anciens, avec quelques vestiges de ces allégories en vogue durant le Moyen Age, de ces allégories semi-païennes, semi-chrétiennes, dont la Renaissance garda le goût assez tard.

Pétrarque voit apparaître une vierge resplendissante de lumière. Il la reconnaît vite, car il lui avait érigé autrefois, dans ses vers, un palais plein de magnificence au plus haut sommet de l'Atlas.

C'était la Vérité en personne qui, prenant en pitié ses erreurs, était descendue pour lui apporter un secours opportun.

Lorsque le poète, après un long éblouissement, put enfin regarder autour de lui sans trembler, il aperçut, à côté de la déesse, un vieillard vénérable.

L'aspect religieux de ce vieillard, son front modeste,

la dignité de ses regards, sa douceur, sa noblesse, son air africain, tout annonçait le très glorieux Père Augustin.

Une controverse s'engage entre saint Augustin et Pétrarque. Sujets : le malheur mérité, la mort, la gloire, l'orgueil de l'intelligence, les richesses, la cupidité, les avantages physiques, l'amour...

Pour saint Augustin l'amour est une chaîne, et Pétrarque ne consent pas à la secouer.

— Cette femme, lui dit saint Augustin, que tu représentes comme ton guide infaillible, t'a-t-elle dirigé en haut sans cesse, te tenant par la main, comme l'on fait pour les autres aveugles, afin de t'indiquer où il fallait marcher ?

— Elle l'a fait, répondit le poète, tant qu'elle a pu. A-t-elle fait autre chose, en effet, quand sans se laisser émouvoir par mes prières, ni vaincre par mes caresses, elle garda son honneur de femme, et, malgré son âge et le mien, malgré mille circonstances qui auraient dû fléchir un cœur d'airain, elle resta ferme et inexpugnable. Oui, cette âme féminine m'avertissait des devoirs de l'homme, et, pour garder la chasteté, elle faisait en sorte, comme dit Sénèque, *qu'il ne me manquât ni un exemple ni un reproche*. A la fin, quand elle vit que j'avais brisé mes rênes, et que je courais à l'abîme, elle aima mieux m'abandonner que me suivre...

... Cette Laure fut-elle réellement la fille d'Audibert de Noves, noble et riche chevalier, et l'épouse de l'acariâtre Hugues de Sade, patricien d'Avignon? C'était la créance commune ; mais tout a changé. Des savants

expriment à présent des doutes ; ils affirment même que c'est une autre Laure que Pétrarque avait aimée et chantée. Dans ce cas, ce serait l'abbé de Sade, auteur de *Mémoires pour la vie de Pétrarque*, qui aurait bel et bien forgé une fable afin de donner de la gloire à sa parente. Si cela est vrai, je l'en loue. On n'invente pas tous les jours un joli mensonge sentimental, tout en honorant sa famille.

Quoi qu'il en soit, Pétrarque avait brûlé cruellement, pour une femme du nom de Laure, qui était belle et bien parée. Elle eut de grandes rigueurs pour lui, par chasteté, par prudence ou par coquetterie. Le poète l'a célébrée, sans fatigue, vivante et morte.

Un peintre, élève de Giotto, en passant par Avignon, fit, sur la prière de Pétrarque, le portrait de Laure. Le poète l'en remercia en lui adressant deux sonnets. Selon l'expression de Vasari, ces sonnets donnèrent plus de renommée à ce peintre que n'auraient fait tous ses tableaux.

Laure avait les plus beaux yeux du monde, brillants et tendres. Elle avait les sourcils bruns et les cheveux blonds, un teint de lis qui s'animait soudain ; souple et légère, elle allait d'une démarche surhumaine.

Telle était cette femme, ou du moins, telle nous la voyons dans les poésies de son adorateur.

Lorsqu'elle était obligée de faire figure à la somptueuse Cour papale, Laure se montrait recherchée dans sa parure : les perles et les fleurs rehaussaient l'éclat de ses cheveux, sa robe était verte et lamée d'or, ou d'une couleur de pourpre, brodée d'azur semé de roses, avec

des pierreries. Le reste du temps elle se contentait d'une élégance pleine d'abandon.

On conte ceci :

Charles de Luxembourg, le futur empereur, se trouvait à Avignon. Parmi les fêtes qu'on lui donna, il y eut un bal paré où brillèrent les plus fameuses beautés de la ville. Le prince connaissait la gloire de Laure. Il la cherche, l'aperçoit, écarte toutes les autres dames, s'approche d'elle fort courtoisement et lui baise les yeux et le front. Et l'assemblée d'applaudir frénétiquement.

Sur cette aventure, Pétrarque composa un sonnet ; et la hauteur de l'hommage reçu par son idole fit taire sa jalousie.

∴

Ronsard sème çà et là dans ses *Amours* des images familières à Pétrarque ; et elles y montent plus drues, mais avec un air moindre de noblesse.

Avant lui, Marot avait traduit six sonnets sur la mort de Laure. C'est sans grande force, joli, délié, un peu menu, aux teintes effacées.

Le gentil maître Clément a été plus heureux dans l'*Epitaphe de Ma Dame Laure* qui est de son cru :

En petit lieu comprins vous povez veoir
Ce qui comprend beaucoup par renommée ;
Plume, labeur, la langue, le devoir
Furent vaincus de l'amant par l'aymée.
O gentille ame, estant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant ?
Car la parole est toujours réprimée
Quant le subjet surmonte le disant.

Comme toute la Pléiade, Joachim du Bellay honorait et célébrait le génie de Pétrarque. Il s'écriait :

..... Quels durs hyvers
Pourront jamais seicher la gloire,
Pétrarque, de tes lauriers verds !

Dans son recueil de l'*Olive,* il prend volontiers patron sur les sonnets du Florentin. Mais du Bellay n'avait jamais renié, au fond, l'esprit gaulois ; et voilà comment il se divertit aux dépens des *pétrarquistes*, dans une sorte d'ode satirique, pleine de verve et de couleur :

Ce n'est que feu de leurs froides chaleurs,
Ce n'est qu'horreur de leurs feintes douleurs,
Ce n'est encor de leurs soupirs et pleurs
Que vent, pluye et orages,
Et, bref, ce n'est à ouïr leurs chansons,
De leurs amours, que flammes et glaçons,
Flesches, liens et mille autres façons
De semblables outrages...

Nos bons ayeux, qui cet art demenoyent,
Pour en parler Pétrarque n'apprenoyent,
Ains franchement leur dame entretenoyent
Sans fard ou couverture ;
Mais aussi tost qu'amour s'est fait savant.
Luy, qui estoit français auparavant,
Est devenu flatteur et décevant
Et de thusque nature...

... Pétrarque reçut solennellement la couronne poétique au Capitole. Le jour de son triomphe, il avait marché précédé par douze adolescents de la plus haute

noblesse, vêtus d'écarlate ; six citoyens de Rome, en habit vert, l'entouraient.

Bien que comblé d'honneurs, le poète vécut en somme dans la tristesse, ainsi qu'il le devait à son génie.

Il est clair qu'il était constamment en butte à ce que Gœthe appelle *les puissances démoniaques*.

Faisant à cheval le chemin qui mène de Florence à Rome, Pétrarque fut atteint au-dessous du genou d'une ruade que lui détacha la monture d'un vieil abbé, son compagnon. La plaie s'envenima vite, et il se vit contraint de s'arrêter trois jours à Viterbe. Il eut ensuite beaucoup de peine à continuer son voyage.

Quelques années après, il eut à subir une autre occurrence toujours absurde. (Les puissances démoniaques aiment à rire.) Il avait copié de sa main un gros volume des épîtres de Cicéron, et comme il s'en servait aussi habituellement que de son Virgile, il le tenait sans cesse à sa portée. Ce volume in-folio, couvert en bois avec de bons fermoirs en cuivre, tomba plusieurs fois sur sa jambe gauche, la frappant au même endroit. La contusion prit à la fin un caractère suspect, et le poète fut sur le point d'avoir la jambe coupée par les chirurgiens.

Pétrarque mourut d'apoplexie, le 18 juillet 1374, âgé de soixante-dix ans. Ses domestiques le trouvèrent dans sa bibliothèque, courbé sur un livre et sans mouvement.

JEAN MORÉAS

A UN JEUNE GENTILHOMME

N'entrez pas, Monsieur, s'il vous plaît,
Ne brisez pas mes fougères,
Non pas que cela me fasse grand'peine,
Mais que diraient mon père et ma mère ?
Et même si je vous aime,
Je n'ose penser à ce qui arriverait.

Ne passez pas mon mur, Monsieur, s'il vous plaît,
N'abîmez pas mes primevères,
Non pas que cela me fasse grand'peine,
Mais, mon Dieu ! que diraient mes frères ?
Et même si je vous aime,
Je n'ose penser à ce qui arriverait.

Restez dehors, Monsieur, s'il vous plaît,
Ne poussez pas mon paravent,
Non pas que cela me fasse grand peine,
Mais, mon Dieu ! qu'en diraient les gens ?
Et même si je vous aime,
Je n'ose penser à ce qui arriverait.

ODE CHINOISE
D'après la traduction de M. GILES.

ODILON REDON,

botaniste

A Madame Lucie-Gabriel Frizeau.

Comment cet arc-en-ciel de fleurs apparut-il brusquement dans cette funèbre cave où Maître Odilon semblait à jamais séquestré ?

Renversement de notre logique ou, bien plutôt, évolution que l'homme admet de mauvaise grâce comme étant une évolution trop naturelle ! L'Ordre divin le gêne et certains en veulent à Dieu de ce que la sombre chrysalide ait longtemps mûri en silence le prisme ailé du papillon.

Ce temps est loin que Huysmans se fit le montreur de cette coque, d'une admirable soie noire, qui protégeait, à l'insu de tous, ce sphinx du spectre solaire : la palette de Redon.

Semblable à l'artiste du Moyen Age qui, pour devenir sagement célèbre, cherchait celui-là dont il deviendrait le disciple, Redon a choisi le divin Maître qui « *voyant que la lumière était bonne la sépara des tënèbres* ». (*Gen.* I, IV).

Ce fut la lithographie.

Quand donc, à l'humble invitation de Dieu, ce grand

artiste eut placé des ténèbres devant lui, il y posa de la lumière. Mais, dans les belles ombres de cette œuvre, comme dans celles de l'Eden, l'ennemi s'étant glissé et lové, on vit souvent ramper d'effrayantes larves.

D'où venaient-elles ? Hélas ! de cet enfer qu'est la vie et au fond duquel, nouveau Dante, Redon était descendu. Mais ici ce n'était point certes, de sa part, l'amour gratuit du mal, cet irrémissible péché. C'était la paradoxale mais littérale traduction de l'existence sans joie d'un doux génie méconnu. Qui dira l'attendrissement de Redon pour ces êtres voués aux ténèbres ? Qui saura que ces araignées aux yeux suppliants, ces Pégases aux ailes que fripent les jantes des fiacres, ces chiens faméliques de maisons hantées, ces buddhas qu'hébète l'opium d'une vaine science, qui dira que le Maître les a connus et reconnus? Tristes taudis ! Tristes courses nocturnes ! Tristes chenils ! Tristes ateliers en mal de religions nouvelles ! Ils sont, hélas ! d'un sûr réalisme dont sans doute Redon, le premier, s'inquiétait : lui dont les ailes éprises de ciel ne projetaient sur l'écran encore que de l'ombre.

Mais un jour le soupirail s'ouvrit sur la gloire dont un rayon tomba sur une femme dévouée et sur un fils. C'est alors que, remontant du séjour de l'horreur par-dessus les ailes de Dité, il vit poindre enfin les aimables couleurs :

« Une douce teinte de saphir oriental qui, jusqu'au « premier cercle, nuançait l'aspect serein de l'air pur,

« Rendit à mes yeux le plaisir, dès que je fus hors

« de la morte atmosphère qui m'avait contristé la vue
« et le cœur. »

DANTE, *Purgatoire*. I. 5, 6.

Et, chargeant à nouveau sa quenouille de cette même lumière dont il avait tissé tant d'œuvres sombrement puissantes, cette fois il la décomposa en sept notes qui furent celles d'Apollon.

⁂

C'est ce dernier Redon qui m'apparut, par un gai jour, sur une plage de la Guyenne. Son panama, sa claire ombrelle, son complet de flanelle neigeuse et un certain mouvement du pied qui faisait se relever en babouche des chaussures blanches, témoignaient assez de son origine exotique : riche planteur, sage de l'Inde et charmeur de serpents.

Conçu à la Martinique, il passa l'océan avant de naître et, durant la traversée, sa mère vit un spectre se lever sur les flots. Ce spectre fut-il la première œuvre que projeta, du sein qui le portait, le génie confus de l'enfant ?

Sa jeunesse s'écoula à Bordeaux et dans ce château solennel et familial, sis au milieu des fiévreux marais girondins, château qui semblait parfois donner asile à ces fantômes rendus errants par la « *Chute de la maison Usher* ». L'enfance de Redon fut une enfance de « *pleurs sans cause* ».

Adolescent, il connut Adolphe Bresdin. Et, tandis qu'il étudiait sous ce grand Maître, dans la ville d'Ausone, rue Fosse-aux-Lions, il lui était loisible de contempler par la fenêtre ce cimetière de *La Chartreuse* où reposait Goya. On improvisait quelques réunions dans ce logis dont l'exiguité abritait cependant les forêts vierges que faisait surgir de la pierre nue, comme le peut le bâton d'un fakir, le crayon magique de Bresdin. Ces réunions rappelaient celles dont quelques peintres flamands nous ont laissé la mémoire : où, dans une ombre orageuse, élégante et naïve, s'enflamme le vernis des instruments à cordes.

Il en était ainsi chez Bresdin. Tel jouait du violon, tel du piano, tel de la flûte. Et la Science prêtait à l'Art une oreille attentive. Car assistait à ces nobles séances celui qui fut l'ami de Redon et le mien : Armand Clavaud, le botaniste illustre. Qui eût dit alors que les songeries de ce savant, bercées par tant d'harmonie, éparses dans l'âme de ce cénacle, collaboraient peut-être à la future flore animée qui éclate en gerbes de feu dans les nocturnes de Redon ?

* * *

Ce fut dans mon adolescence, trente ans après la fin de ces concerts, que je rencontrai Clavaud, non loin de ce jardin municipal qu'embaument les âmes de Linné, de Jussieu et de Durieu de Maisonneuve. Heures suaves ! durant lesquelles ce savant déjà âgé m'écou-

tait lire mes essais poétiques cependant que, des vastes presses à herbiers çà et là éparses, s'élevait le parfum de feuilles à l'agonie. Ce fut dans l'appartement de la rue Rochambeau, tout miaulant des bêtes préférées du botaniste, que je vis des lithographies qui me révélèrent l'existence et le génie d'Odilon Redon. Il était juste que ces planches d'art voisinassent avec celles où notre ami commun fixait des végétaux. La corrélation est grande entre les unes et les autres. Louis Pasteur avait compris quel naturaliste est Redon en qui je vois, souvent, un micrographe. N'est-il aussi, par la fusante fluidité des formes en rotation, une sorte d'astronome *révélateur ?* Et qui, plus que lui, ressent la vie des aquariums et sait mieux faire vibrer un hippocampe au milieu du prisme liquide ?

Mais ici, je ne m'occuperai que de sa flore.

∴

Dix ans passèrent dont un jour fut fatal à Clavaud. Il mourut, et voici que sa belle ombre, pareille à celle d'un cèdre du Liban, nous parfume encore : Redon, Charles Lacoste et moi. Qu'il vive dans l'heureuse Eternité !

C'est donc après ce deuil que je rencontrai Redon sur la claire plage de Saint-Georges-de-Didonne.

∴

Il écarta les bras en me voyant et, sans lâcher ni fermer son parasol, il m'embrassa. Je vis alors que ce parasol était doublé de vert. Puis nous déjeunâmes d'un cari d'un jaune livide, de tomates, de mollusques saumonés et d'un riz bouilli aux grains si détachés et purs qu'il ressemblait à un madrépore. Après quoi nous nous rendîmes à l'atelier, j'allais dire au jardin...

... Car, ô merveille ! Je n'avais jamais vu de fleurs telles que... encore que peintes de main d'homme, leur parfum même était rendu !

Un continuel murmure emplissait la pièce, celui d'abeilles qui butinaient ces corolles pour composer le miel dont se nourrit un mystérieux génie.

Mais ces fleurs étaient douées, de plus, d'un charme que je ne savais dire — autre que le parfum, la couleur et la forme — un charme qui, par son caractère de « *jamais éprouvé* » jusque-là, me ravissait en extase inquiète.

Et je demeurais comme Dante quand, pressé par quelque doute théologique, il brûle d'interroger saint Thomas ou Béatrice. Mais ces deux âmes n'étaient point là pour me répondre. Et, d'ailleurs, connaissent-elles d'autres fleurs que celle dont les pétales servent de trône aux élus ?

« *Lorsque dans la fleur de siège en siège ils descen-*
« *daient, ils y versaient de la paix et de l'ardeur qu'ils*
« *produisent en eux en agitant leurs ailes.* »

DANTE, *Paradis.* XXXI, 6.

En contemplant chaque toile de Maître Odilon, je voyais bien que cette *rose* était ardente comme l'Eté, piquante comme l'Amour, docile comme un baiser ; et que ce *tournesol,* brave garçon et pas artiste, était dessiné et peint selon la volonté du Bon Dieu, c'est-à-dire carrément, sans recherche, dans sa brutale vérité de soleil trapu ou de rustre d'or ; et qu'il était naturel qu'au cœur des eaux ce *chryseis* étalât paradoxalement, afin que l'air ne la froissât point, sa soie ; ..... et que ces *pieds-d'alouette* inspiraient la crainte qu'ils ne rejoignissent leurs ailes dans l'azur... et ces *ageratums* les duvets bleus des nids... et ces feuilles empennées des *mimosas* les plages où l'on trouve des squelettes fragiles de poissons... et ces *géraniums*... et ces *bluets*... et ces *anémones*...

Mais, dis-je, il y avait encore un charme impossible à saisir, une interrogation formulée d'elle-même à ces couleurs si simplement, si enfantinement, si crûment posées que c'était de leur seule juxtaposition que naissaient la subtilité, l'adresse et l'innombrable nuance.

∴

... Oui... Mais cette réponse ? Ah ! Sans doute était-elle le secret de Maître Odilon Redon. Et lui ne semblait point s'apercevoir de mon trouble, et riait, son parasol sous l'aile... Lorsque soudain...

∴

Lorsque soudain je fus pris de stupeur, voyant s'ouvrir les sombres lèvres d'une rose. Et, avant que je ne l'eusse interrogée :

— Tu cherches le secret de *son* génie ? demanda-t-elle...

Et j'inclinai la tête.

— Je l'ignore et lui-même l'ignore, dit-elle.

Puis elle se tut.

FRANCIS JAMMES

1906-1907

LES POÉSIES
D'ANDRÉ WALTER

I

Il n'y a pas eu de printemps cette année, ma chère ;
Pas de chants sous les fleurs et pas de fleurs légères,
Ni d'Avril, ni de rires et ni de métamorphoses ;
Nous n'aurons pas tressé de guirlandes de roses.

Nous étions penchés à la lueur des lampes
Encore, et sur tous nos bouquins de l'hiver
Quand nous a surpris un soleil de septembre
Rouge et peureux et comme une anémone de mer.

Tu m'as dit : « Tiens ! Voici l'Automne.
Est-ce que nous avons dormi ?
S'il nous faut vivre encore parmi
Ces in-folio, ça va devenir monotone.

Peut-être déjà qu'un printemps
A fui sans que nous l'ayons vu paraître ;
Pour que l'aurore nous parle à temps
Ouvre les rideaux des fenêtres. »

Il pleuvait. Nous avons ranimé les lampes
Que ce soleil rouge avait fait pâlir
Et nous nous sommes replongés dans l'attente
Du clair printemps qui va venir.

II

Une lampe neuve remplace la vide ;
Une nuit succède à une autre nuit ;
Et l'on entend fuir dans la nuit, le bruit
Du sablier triste qui se vide.

Nous rapetassons de faux syllogismes
Et nous ergotons sur la Trinité,
Mais tout ça, ça manque un peu de lyrisme
Et nos lampes ne font pas beaucoup de clarté.

Pour quand nous avons trop mal à la tête
Au fond de la chambre basse on a mis
Parallèles deux étroites couchettes ;
Nous nous étendons puérils et soumis.

Nous récitons nos petites prières ;
Nous soufflons tous les flambeaux
Et se closent sur nos paupières
Les nuits étroites des tombeaux.

Mais devant nos prunelles hagardes
Un grand concept s'obstine à mourir
Et nous avons peur de nous endormir
Parce que l'un sent que l'autre le regarde.

III

Un soir nous avons levé la tête
De dessus nos graves bouquins.
Dans les pins soufflait un vent de tempête
Le clair de lune faisait comme un étrange matin.

Tu m'as dit : « C'est l'heure de nous mettre en route
Voilà assez longtemps que nous sommes enfermés.
Dehors le vent bruit comme la mer. Ecoute !
Fausse aurore, encore nous auras-tu charmés ?

Il est temps pourtant de savoir ce que nous sommes,
Avant de nous rendormir encor.
Marchons tous deux où nous mènera la route.
Dans le clair de lune, dehors.

Je m'étais penché de nouveau sur le livre.
A cause de la lune on y voyait un peu ;
Et mes yeux extasiés essayaient de lire
Les signes inconnus qui s'éclairaient un peu.

Mais toi, tu t'écrias : « Assez
De cette dogmatique abstraite !
Oh ! de toujours lire, tu sais,
J'en ai vraiment mal à la tête.

Alternative

Pourquoi donc attendre une aurore
Voilà assez longtemps que nous sommes enfermés
Dehors, la nuit sanglote...
Nous n'allons pas nous mettre à lire encore ! »

. . . . . .

... Et nous avons posé nos fronts contre la vitre
Où la nuit sanglotait...

IV

Eclipse

Une nuit nous sommes sortis de notre chambre basse
Parce que nous sentions qu'il faisait très tiède dehors ;
Nous tenions chacun un faible flambeau entre nos [mains lasses ;
Nous nous guidions en suivant cette lumière des yeux

Mais dehors, le vent tiède a soufflé nos lumières,
Et nous avons erré dans l'obscurité.
Dehors il y avait de grandes branches d'arbre
Qui mouillaient nos fronts avec des gouttes de rosée.

Alors toi, t'arrêtant avec un bizarre geste
Tu t'es mise à parler comme si tu comprenais,
Comme si tu récitais des choses souvenues
Dans le délire des fièvres, — tu disais :

« La lune, ah ! la lune,
Ne montera pas bien haut ce soir.
Si cette lune t'importune,
Nous ferions mieux de nous asseoir.

La nuit pleure sur les étoiles
Filantes. Il faut dire : Amen !
Les étoiles s'en sont allées... »
Et je me demandais d'où tu savais ces choses.

V

Il a dû se passer quelque chose
Pendant que nous dormions et que nous n'avons pas
On s'ennuie à mourir ici ! [*bien compris.*
Ah ! quand reviendront les métempsychoses ?

Nous avons dû nous tromper de route
Quelque part et les autres ne nous ont pas avertis.
Nous sommes sortis des saisons, écoute !
Et nous vivons, ma chère, des heures indues.

Nous sommes des petits enfants dans un bois —
Nous sommes des marins sous des ciels sans étoiles.
Nous sommes comme des hirondelles
Qui ont perdu le vol fuyant des sœurs.

Où sont donc allés tous les autres ?
Ils ont dû suivre quelque apôtre
Qui les aura guidés sans doute
A travers les tournants des routes.

Ils auront retrouvé les normales paroles
Qu'on nous avait dites un soir,
Mais que nos cervelles folles
Ont laissé négligemment choir.

VI

Je sais qu'une âme implique un geste
D'où vibre une sonorité
Qu'harmonieusement atteste
La très adéquate clarté.

Un paysage s'exagère
Au gré de ses intentions
Et une rythmique atmosphère
Unit cette âme à l'horizon.

Mais je ne sais pourquoi notre âme débile erre
Sous des ciels neufs et qu'elle n'a pas choisis
Et parmi des campagnes autoritaires
Où nous n'osons que des gestes soumis.

Alors, puisque nous n'avons plus de force
Et que le paysage est vainqueur...
Au moins je voudrais qu'il emporte
Des victoires selon nos cœurs.

Et je cherche un champ de soleil
Où tu doives me dire : « Je t'aime. » —
Mais seule la lune éclaire la plaine
Toujours d'une pâleur pareille.

VII

Nocturne

J'errais sur les lisières aventureuses
D'une triste forêt sans oiseaux ;
C'était l'heure où une contrainte peureuse
Fait dire malgré soi des mots.

Au bout de l'allée couverte
Une lune est apparue
Si plaintive et si verte
Que nous ne la reconnaissions plus.

Tu m'as dit avec un air d'ennui :
« Es-tu bien sûr que ce soit la même ?
Comme elle est malade aujourd'hui,
La pauvre lune, comme elle est blême ! »

Un vent tiède a soufflé dans les branches ;
Elles ont agité plaintivement leurs feuilles rousses,
Nous, nous regardions le long de la mousse
Gésir nos pauvres petites ombres pâles.

Je t'ai dit avec un air maussade :
« Elle est bien malade aujourd'hui,
La lune, elle est bien malade — »
En voilà assez pour aujourd'hui.

VIII

Nous sommes deux pauvres petites âmes
Que ne réchauffe plus le bonheur ;
Nous sommes deux pauvres âmes
Qui ne savons plus être heureuses.

Dans le ciel clair luit le soleil d'or
Pour tiédir nos âmes frileuses ;
Mais même dans sa douce chaleur
Elles se sentent grelottantes encor.

Nous savons bien qu'il faudrait sourire
Quand le ciel est tout bleu, tout or —
Mais nous avons perdu l'habitude
De cet épanouissement.

Autrefois ce soleil nous eût fait tièdes,
Autrefois nous eussions ri dans ce bonheur,
Mais nous ne savons plus aujourd'hui pourquoi
Les collines sont si joyeuses.

Tu m'as dit : « Ecoute ! je crois
Nos âmes très mystérieuses ;
Peut-être qu'elles sont heureuses
Et que nous ne le savons pas. »

IX

Autrefois nous avions de jolis sourires
Autrefois nos âmes se donnaient la main,
Elles se saluaient comme des étrangères,
Nous marchions à pas rythmés dans les chemins.

Quand midi venait on se promenait dans les avenues
Solennelles et symétriques et belles sans fin.
Quand la nuit venait, nos âmes tièdes se baignaient nues
Dans des bassins d'ombre, dans des bassins bleus, dans de clairs bassins

Au matin nos âmes se voyaient nouvelles,
Comme si c'était la première fois;
Elles s'embrassaient, fortes et fraternelles
Comme pour la première fois.

Nos âmes ! ah ! qu'elles étaient printanières !
Notre âme, qui se croyait double encore !
Mon âme double qui ne m'était pas coutumière
Et qui courait le long de son reflet, encore.

Je croyais d'abord que c'en était une autre
Mais nous ne nous sommes que trop bien compris.
Ah ! que ne puis-je être celui,
Celui qui put vendre son ombre.

X

Un matin pourtant un rayon de soleil oblique est entré
par la fenêtre de notre chambre,
Si joyeux que notre âme qui dormait encore s'est mise
vite sur son séant.
Et soudain elle s'est sentie très jeune, et si heureuse
soudain
Qu'elle doutait si c'était une joie nouvelle, ou bien le
souvenir d'un bonheur d'autrefois.
Et comme nos âmes ne se reconnaissaient pas d'abord,
elles se sont saluées ce matin.
Elles se sont saluées comme si elles se retrouvaient
après une longue absence...
Comme s'il était possible qu'elles eussent été une fois
séparées.

XI

Un matin pourtant elle est venue
L'aube que nous attendions.
Tu m'as dit : « La nuit diminue ;
Le jour naît. Veillons et prions. »

Nous étions assis devant la fenêtre,
Pâles à cause du vent du matin
Et nous nous tenions par la main
Pour voir le soleil apparaître.

Un grand soleil a paru sur la plaine
Rouge à cause des brouillards du matin.
Tu m'as dit : « C'est l'heure de se mettre en route. »
Nous sommes descendus alors vers la plaine.

XII

L'Avenue

Une rythmique allée haute et découverte
De troncs alignés symétriquement,
Ifs et tilleuls aux feuilles rousses et vertes
Se prolonge sous le crépuscule indéfiniment.

Comment j'y fus mené, — par quel sortilège ?
Je ne sais, — et je ne pourrais dire vraiment
Quel rythme mauvais était dans cette allée de rêves,
Où ma pauvre âme s'égarait solitairement.

Une branche déplacée, ou bien un peu de lumière
D'une lune qui se soulevait me fit te voir.
L'étonnement de te voir là me fit taire;
Mais tu semblais ne pas savoir que nous étions là.

Ta robe blanche apparue entre les branches
D'un arbre y jetait comme une blanche clarté —
Puis l'allée continuait aussi logique,
Comme si tu ne t'y étais pas arrêtée.

Tes mains s'ouvrirent dans un geste fatidique
Les paumes offertes à la lune qui luit ;
Pendant que de ses vocalises mécaniques
Un rossignol faisait des trous dans la nuit.

XIII

Sous la calme brûlure des lèvres,
Une fièvre lente a germé:
Nous sommes descendus dans l'eau froide
Qui filtrait du triste glacier.

Dans les plis de ta tunique déchirée
Transparaissait une écarlate blessure ;
Nous sommes entrés dans l'eau pure,
Sous le clair de lune azurée.

Le sang qui colorait les tuniques
Dans l'eau mystique a ruisselé,
Et les tuniques, brume nocturne évaporée,
Au fil de l'eau froide s'en sont allées.

Nos pauvres âmes maladives et dévêtues
Ont eu honte de se sentir tièdes ainsi ;
Elles se sont couchées dans l'eau, nues
Sans oser voir leurs cicatrices.

L'eau vive a cicatrisé les blessures ;
La brûlure des fièvres a disparu.
Nous sommes entrés dans l'eau pure,
Dans l'hémostatique eau fripée.

XIV

Solstice

Un chant de cor a retenti dans l'air sonore.
Nous avons compris qu'il ne fallait plus bouger ;
Le cor s'est tu, mais la vibration monte encore
Vers l'horizon cuivré.

Les halliers d'or se sont inclinés vers les pailles.
Les champs étaient par meules jaunes rangés ;
Un soleil mort luisait au fond du paysage
Et des forêts hautes s'étaient dressées...

Il y avait sur les lisières des hêtraies
Des corneilles qui ne voulaient pas s'endormir,
Et on voyait entre les branches enchevêtrées
Des cerfs passant qui s'étaient arrêtés.

Pourquoi ce cor a-t-il vibré dans le silence ?
Quelle heure est-il que ce soleil ne dorme pas ?
Les corneilles sur les halliers que le soir balance,
Ces corneilles ne se tairont donc pas ?...

Des pleurs encore ! ah ! ça devient trop monotone.
Nous aurions dû rester à la maison ce soir.
Ah ! voici déjà les feuilles mortes de l'automne
Qui tourbillonnent dans le vent du soir...

XV

Le Parc

Quand nous avons vu que la petite porte était fermée
Nous sommes restés longtemps à pleurer ;
Quand nous avons compris que ça ne servait pas à grand'chose,
Nous avons repris lentement le chemin.

Tout le jour, nous avons longé le mur du jardin,
D'où parfois nous venaient des bruits de voix et de rires ;
Nous pensions qu'il y avait peut-être des fêtes sur l'herbe,
Et cette idée-là nous faisait mélancoliques.

Le soleil vers le soir a rougi les murs du parc ;
Nous ne savions pas ce qui s'y passait, car on ne voyait
Rien que des branches qui, par-dessus le mur, s'agitaient
Et qui laissaient de temps en temps tomber des feuilles.

XVI

MONTAGNES

Il est des eaux, receleuses de lumières,
Qui luisent dans l'obscurité.

Montagnes ! Montagnes que nous avons gravies
Péniblement, par votre versant d'ombre,
Pour voir, et que nous avons redescendues,
Le soir, par votre versant sombre.

Montagnes ! de vos cimes l'on voyait d'autres montagnes,
Lointaines et baignant dans une lumière d'azur,
Des plaines blondes et des campagnes illimitées
Où nous n'irions pas ; tout un pays pâle et pur.

Nos yeux extasiés s'abreuveront de vos lumières
Célestes, plaines blondes où nous ne cheminerons pas ! —
Avant de redescendre vers la terre de prières,
Vers notre terre de larmes, où soufflent les bourrasques.

XVII

POLDERS

Un petit mouton se promène
Dans une lamentable plaine.

Un ciel gris ; de la vase verte,
Et de l'herbe vert-de-grisée ;
Des brebis, qui paissent, désertes,
Sur les flots de l'eau irisée.

Un soleil qui se décolore
Au ras de l'horizon flétri,
Et notre tristesse s'éplore
En des lignes qu'elle n'a pas apprises.

L'eau somnolente qui s'égoutte,
S'écoute couler. Un mouton
Qui sans lever la tête broute
Entre les bancs de vase verte...

XVIII

Lande double

Ton âme aimera son reflet dans les places;
Elle croira qu'elle voit quelqu'un d'autre.

Cette lande de bruyère rose
Où nous étions venus nous asseoir, —
Cette lande se métamorphose
Sous les obliques rayons du soir;

On dirait que c'est un miroir
Où fleurissent des nuages roses —
Une calme plaine de cristal
Où paissent nos âmes sentimentales.

Le ciel que le couchant teinte de rose,
On dirait une lande de bruyère; —
C'est comme une plaine reflétée,
Où broute mon âme dépareillée.

XIX

Promontoire

Nous avons erré jusqu'au soir vers la mer —
Falaises ! d'où l'on croit qu'on va voir autre chose...
Quand le soleil s'est couché dans la lande rose,
Nous nous sommes perdus sur le bord de la mer.

Une grève mouvante et qui s'en est allée
A la mer grise et de crépuscule mêlée
Et qu'on n'entendait pas...
Nos pieds nus se sont enfoncés dans la vase.

O tache sur la peau délicate ! — un peu d'eau claire
Où tremper ses pieds nus dans le flot de la mer —
Vague, et déjà la nuit s'y serait bien passée
Mais voici que s'écoule entre tes doigts ouverts
Cette eau de crépuscule où tu fusses lavée.

L'eau tiède faisait un clapotement triste
Le long de la grève solitaire.

XX

La plaine monotone encore, marécageuse et sans chemins ; elle se prolonge entre des collines. Des joncs et des broussailles : errer jusqu'à ce que le crépuscule se close...

Des cloches tout à coup sonnèrent. Lumières qu'on voit courir sur la colline, — vers des chants d'orgue, au loin, dans l'église illuminée.

Alors tu m'as dit : « Il faut nous hâter ». Mais nos lampes trop légères s'étaient éteintes, et nous avons marché dans l'obscurité. Nos pieds lassés s'accrochaient dans les broussailles.

... Pour arriver devant une porte fermée — de l'église énorme. Et ne pas être vus, puisque nos lampes sont éteintes.

Sur les marches, pleurant, nous écoutons la musique des orgues jaillir sous la porte, et des voix ; les lumières des vitraux s'écoulent dans la nuit.

Peut-être que tout cela c'est un rêve
Et que nous nous réveillerons.
Tu m'as dit :
« Je crois que nous vivons dans le rêve d'un autre
Et que c'est pour cela que nous sommes si soumis. »

Ça ne peut pas durer toujours comme ça.

« Je crois que ce que nous aurions de mieux à faire
Ce serait de tâcher de nous rendormir. »

ANDRÉ GIDE

A LA PAGAIE [1]

Précy et les Marionnettes

Nous arrivâmes à Précy vers le coucher du soleil. La plaine est semée de nombreux bouquets de peupliers. En une large, lumineuse courbe, l'Oise s'étendait sous le flanc de la colline. Un léger brouillard commençait à s'élever et à confondre les différentes distances. On n'entendait pas un son, sauf celui des clochettes à moutons, dans quelques prairies sur les bords de la rivière, et le grincement d'un chariot, au bas de la longue route, qui descend la colline. Les villas dans leurs jardins, les boutiques le long de la rue, tout semblait avoir été abandonné la veille, et je me sentais porté à marcher discrètement, comme on s'y sent porté dans une forêt silencieuse. Tout à coup, nous tournâmes un coin de rue et nous aperçûmes devant nous, dans une petite prairie autour de l'Eglise, un essaim de jeunes filles vêtues à la mode de Paris, jouant au croquet. Leurs éclats de rire et le son sourd de la balle contre le maillet faisaient un joyeux tapage dans le village, et l'aspect des sveltes formes de ces jeunes filles, toutes corsetées et enrubannées, produisit dans nos cœurs un trouble proportionné aux charmes du tableau. Nous sentions l'approche de Paris, semblait-il. Et voici que nous trouvions en ce lieu des femmes de notre rang jouant au croquet, comme si Précy avait été un endroit du monde réel, au lieu d'être une étape dans l'empire féerique des voyages. Car, pour être franc, on peut à peine considérer la paysanne comme une femme et cette troupe de coquettes sous les armes, succédant à toutes ces créatures en jupons que nous avions vues sur notre route bêcher, houer et faire à dîner, faisait un trait caractéristique tout à fait surprenant dans le paysage et nous convainquit immédiatement que nous étions des hommes sujets à des défaillances.

L'auberge à Précy est la pire qui soit en France. Nulle part, pas même en Ecosse, je n'ai trouvé si mauvaise nourriture. Cette

1. Voir le tome VI (juin-juillet-août 1906) de « *Vers et Prose* ».

auberge était tenue par deux jeunes gens, le frère et la sœur, qui n'avaient pas encore vingt ans. La sœur nous prépara un repas, si l'on peut s'exprimer ainsi ; et le frère, qui avait passé la journée à boire, rentra ramenant avec lui un boucher en ribote pour converser avec nous pendant notre repas. Nous trouvâmes des morceaux de porc tièdes dans la salade et des morceaux d'une substance molle inconnue dans le ragoût. Le boucher nous amusa en nous dépeignant la vie parisienne, qu'il se piquait de connaître parfaitement, pendant que le frère, assis sur le bord du billard, penchait en avant d'une façon inquiétante, tout en suçant un bout de cigare. Au milieu de ces distractions, éclata soudain le bruit d'un tambour, qui passait près de la maison et une voix enrouée se mit à débiter une proclamation. C'était un montreur de marionnettes annonçant une représentation pour la soirée.

Il avait installé sa baraque et allumé ses chandelles sur une autre partie du gazon où les jeunes filles jouaient au croquet, sous l'une de ces halles, si communes en France, qui servent à abriter les marchés ; et, lorsque nous arrivâmes à cet endroit, le bateleur et sa femme essayaient de maintenir l'ordre parmi les spectateurs.

Ce fut la plus absurde des disputes. Les saltimbanques avaient disposé un certain nombre de bancs, et tous ceux qui s'y asseyaient devaient payer deux sous pour la place. Ces bancs étaient toujours garnis de monde — une salle comble — tant qu'il ne se passait rien : mais que la directrice parût avec l'air de vouloir faire une quête et, aux premiers sons du tambour, les auditeurs évacuaient prestement les sièges et se tenaient debout tout autour, à l'extérieur, les mains dans les poches. Cela aurait à coup sûr poussé à bout la patience d'un ange. Le directeur rugissait de l'avant-scène : il avait parcouru toute la France, et nulle part, nulle part, pas même sur les frontières de l'Allemagne, il n'avait rencontré une manière d'agir aussi indigne. Tas de coquins, tas de fripons, tas de voleurs, leur criait-il. Et de temps en temps, son épouse sortait pour faire un autre tour et d'une voix perçante, ajoutait sa quote-part à la tirade. Je remarquai, ici comme ailleurs, jusqu'à quel point les femmes ont l'esprit plus riche en matière d'insultes. Les assistants riaient et poussaient des cris bruyants aux boutades mordantes de la femme. Elle savait trouver les endroits sensibles.

Elle tenait l'honneur du village à sa merci. Des voix lui répondaient avec colère dans la foule et recevaient une riposte caustique pour leur peine. Près de moi, deux vieilles dames, qui avaient dû-

ment payé leurs places, toutes rouges d'indignation, s'entretenaient, assez haut pour être entendues, de l'impudence de ces saltimbanques ; mais la directrice n'avait pas sitôt surpris quelques-unes de ces paroles, que sur-le-champ elle les prenait à partie: Si ces dames pouvaient persuader à leurs voisins d'agir comme des honnêtes gens, les saltimbanques seraient assez polis. Ces dames avaient probablement eu leur assiette de soupe et peut-être un verre de vin, ce soir-là ; les saltimbanques eux aussi aimaient bien la soupe et il ne leur plaisait pas de se voir frustrer de leurs maigres recettes, à leur nez et à leur barbe. A un certain moment, les choses en vinrent à tel point que quelques jeunes gens et le bateleur engagèrent un court pugilat, au cours duquel ce dernier roula à terre, aussi facilement qu'une de ses marionnettes, aux éclats de rire moqueurs des spectateurs.

Cette scène m'étonna beaucoup, car je suis assez au courant des mœurs des comédiens ambulants français, qui sont tous plus ou moins artistes et je les ai toujours trouvés singulièrement aimables. Tout comédien ambulant doit être cher à toute âme droite, ne serait-ce qu'en tant que protestation vivante contre les bureaux et l'esprit mercantile, et parce qu'il nous remet en mémoire que la vie n'est pas nécessairement ce que nous la faisons en général. Même une société de musiciens allemands, lorsqu'on la voit quitter la ville, pour faire une tournée dans les villages de la campagne, parmi les arbres et les prairies, a quelque chose de romanesque, qui séduit l'imagination. Il n'est pas une personne de moins de trente ans si insensible que son cœur n'éprouve quelque émotion à la vue d'un campement de bohémiens. Nous ne sommes pas tous des filateurs, ou, du moins, ceux qui le sont, ne le sont pas toujours. Il est encore des hommes qui veulent vivre et la jeunesse saura trouver parfois un mot courageux pour blâmer la richesse et renoncer à une position, pour courir les routes sac au dos.

Un Anglais a toujours des facilités spéciales pour se mettre en relations avec les gymnastes français ; car l'Angleterre est la patrie naturelle des gymnastes. Celui-ci ou celui-là, dans son maillot pailleté, sans aucun doute sait un ou deux mots d'anglais, a bu quelques verres d' « aff-n-aff », ou peut-être a travaillé dans un *music-hall* anglais. C'est un de mes compatriotes de par sa profession. Cela entraîne pour lui, comme pour les canotiers belges, l'idée que je suis, moi aussi, un athlète.

Mais le gymnaste n'est pas mon favori. Sa nature n'a rien ou

n'a que fort peu de chose de l'artiste ; son âme est petite et terre à terre, la plupart du temps, puisque sa profession ne lui fait jamais appel et ne l'accoutume pas aux idées élevées. Mais, si un homme a en lui assez des qualités d'un acteur pour ânonner un rôle dans une farce, cela lui rend familier tout un nouvel ordre de pensées. Il faut qu'il songe à autre chose qu'à la caisse. Il a un orgueil à lui et, ce qui est beaucoup plus important, il a un but devant lui, qu'il ne pourra jamais atteindre tout à fait. Il est parti pour un pèlerinage, qui durera toute sa vie parce qu'il n'y a pas de fin à ce pèlerinage tant que la perfection n'est pas atteinte. Il se perfectionnera un peu tous les jours, ou même, s'il a renoncé à le faire, il se souviendra toujours qu'il fut un temps où il avait conçu ce haut idéal, qu'il fut un temps où il s'était épris d'amour pour une étoile. « Il vaut mieux avoir aimé et perdu. » Quand bien même la lune n'aurait rien à dire à Endymion, quand bien même ce dernier s'établirait avec Audrey et ferait paître les porcs, ne pensez-vous pas qu'il aurait plus de grâce dans sa démarche et qu'il chérirait de plus hautes pensées jusqu'à la fin ? Les lourdauds qu'il rencontre à l'église n'ont jamais rien imaginé au delà du bandeau d'Audrey ; mais, il y a au cœur d'Endymion une réminiscence qui, comme une épice, lui conserve l'âme fraîche et haute.

D'être seulement un de ces individus, dont la profession confine à l'art, cela imprime à la physionomie un cachet de beauté indélébile. Je me rappelle avoir dîné une fois avec une société dans une auberge à Château-Landon. La plupart des convives étaient évidemment des commis-voyageurs ; d'autres, des paysans riches ; mais, il y avait un jeune homme en blouse, dont la physionomie tranchait d'une façon surprenante avec celle des autres. Elle paraissait plus affinée, elle laissait percer un peu plus d'intelligence ; elle avait un air vivant et expressif et l'on pouvait voir que les yeux du jeune homme percevaient les choses. Mon compagnon et moi nous étions fort curieux de savoir qui il était et ce qu'il pouvait être. C'était l'époque de la foire de Château-Landon et quand nous allâmes voir les baraques, nous eûmes la réponse à notre question ; car, notre ami se trouvait là, fort occupé à jouer du violon, pour faire danser les paysans. C'était un violoniste ambulant.

Une troupe de comédiens ambulants vint un jour à l'auberge, où j'étais descendu, dans le département de Seine-et-Marne. Elle comprenait le père, la mère, leurs deux filles, gaillardes au teint hâlé, à l'air décidé, qui chantaient et jouaient sans la moindre notion de

leur art ; puis, un jeune homme brun, l'air d'un maître d'école, peintre en bâtiments récalcitrant, qui chantait et jouait assez bien.

La mère était le génie de la bande, autant qu'on peut parler de génie, quand il s'agit d'un tas de « m'as-tu vu » incompétents et le mari ne savait comment exprimer l'admiration qu'il éprouvait pour le comique paysan de sa femme. « Vous devriez voir ma vieille femme », disait-il en inclinant sa face de buveur de bière. Un soir, ils donnèrent une représentation dans la cour de l'auberge à la lueur vacillante des lampes : misérable spectacle, que regardait froidement un auditoire de village. Le lendemain soir, sitôt les lampes allumées, il survint une pluie torrentielle et ils durent sauver tout leur bataclan, au plus vite, et se réfugier dans la grange, où ils se mirent à l'abri, glacés, trempés et sans souper. Dans la matinée, un de mes bons amis, qui partage ma vive affection pour les comédiens ambulants, fit une petite quête et me chargea de leur en remettre le produit, pour les consoler de leur déception. Je donnai la somme au père ; il me remercia cordialement, et nous prîmes une tasse de café ensemble dans la salle, en causant de routes, d'auditoires et de temps durs.

Comme je m'en allais, voilà mon vieux comédien qui se lève et chapeau bas : « Je crains bien, dit-il, que Monsieur ne me regarde tout à fait comme un mendiant ; mais j'ai une autre demande à lui faire. » Je me mis à le haïr sur-le-champ. « Nous jouons encore ce soir », poursuivit-il. « Bien entendu je refuserai d'accepter d'autre argent de Monsieur et de ses amis, qui ont déjà été si généreux. Mais notre programme de ce soir est quelque chose de vraiment remarquable et je compte que Monsieur voudra bien nous honorer de sa présence. » Et alors, avec un haussement d'épaules et un sourire : « Monsieur comprend, — la vanité d'un artiste ! » Dieu me pardonne ! La vanité d'un artiste ! Voilà le genre de choses qui me réconcilie avec la vie : un vieux coquin déguenillé, ivrogne, incompétent, avec des manières de gentleman et une vanité d'artiste, garder le respect de soi-même !

Mais, l'homme selon mon cœur, c'est M. de Vauversin. Voilà près de deux ans que je l'ai vu pour la première fois et j'espère bien avoir souvent l'occasion de le revoir. Voici son premier programme, tel que je l'ai trouvé sur la table du déjeuner ; je l'ai conservé depuis comme une relique des jours glorieux :

« Mesdames et Messieurs »,

« Mademoiselle Ferrario et M. de Vauversin auront l'honneur de chanter ce soir les morceaux suivants.

« Mademoiselle Ferrario chantera : *Mignon — Oiseaux légers — France — Des Français dorment là — Le château bleu — Où voulez-vous aller ?* »

« Monsieur Vauversin : *Mme Fontaine et M. Robinet — Les plongeurs à cheval — Le mari mécontent — Tais-toi, gamin — Mon voisin l'original — Heureux comme ça — Comment on est trompé.* »

On éleva une estrade à une extrémité de la salle à manger. Et quel spectacle c'était de voir M. de Vauversin, la cigarette à la bouche, pinçant de la guitare et suivant les yeux de Mlle Ferrario avec le regard obéissant et bon d'un chien ! La séance se termina par une tombola, ou vente aux enchères de billets de loterie : admirable amusement avec toute l'excitation que produit la passion du jeu, et sans aucun espoir de gain, qui vous fasse honte de votre ardeur; car là, tout est perte ; vous vous dépêchez de vider votre poche ; c'est une lutte à qui perdra le plus d'argent, au bénéfice de M. de Vauversin et de Mlle Ferrario.

M. de Vauversin est un petit homme, avec une forêt de cheveux noirs, un air alerte et engageant, et un sourire qui serait délicieux s'il avait de meilleures dents. Il était autrefois acteur au Châtelet ; mais il contracta à la grande chaleur et à la lumière éblouissante de la rampe une affection nerveuse, qui le mit hors d'état de paraître sur la scène. Dans cette crise, Mlle Ferrario, ou si vous voulez, Mlle Rita de l'Alcazar, consentit à partager sa fortune vagabonde : « Je ne saurais oublier la générosité de cette dame », disait-il. Il porte des pantalons si étroits que ça a été longtemps un problème, pour tous ceux qui l'ont connu, de savoir comment il s'y prend pour entrer dedans et pour en sortir. Il a quelque talent à l'aquarelle ; il écrit des vers ; c'est le plus patient des pêcheurs ; et il a passé de longues journées, au fond du jardin de l'auberge, à taquiner le goujon dans la limpide rivière.

Il faut l'entendre raconter ses aventures, tout en buvant une bouteille de vin. Sa causerie a un tour si agréable et le sourire lui vient si naturellement aux lèvres, quand il s'agit de ses propres malheurs, avec parfois, une gravité soudaine, tel un homme, qui entendrait mugir les vagues, pendant qu'il dirait les périls de l'abîme ! Car,

sans aller plus loin qu'hier soir, je crois, la recette ne s'éleva qu'à un franc cinquante pour couvrir les frais, qui comprenaient trois francs de chemin de fer et deux de nourriture et de logement. Le maire, un millionnaire, était assis au premier rang en face, applaudissant à tout instant Mlle Ferrario et cependant, de toute la soirée, il ne donna pas plus de trois sous. Les autorités locales voient de si mauvais œil l'artiste ambulant. Hélas ! je ne le sais que trop bien, moi qui ai été pris pour l'un d'entre eux, et impitoyablement incarcéré, par suite de cette méprise. Une fois M. de Vauversin alla trouver un commissaire de police, pour demander la permission de chanter. Le commissaire, qui fumait à son aise, tira poliment son chapeau à l'arrivée du chanteur. « Monsieur le Commissaire », commença-t-il, « je suis artiste ». Et le commissaire de se recoiffer aussitôt. Aucune courtoisie pour les compagnons d'Apollon ! « Voilà jusqu'à quel degré d'avilissement ils sont tombés », dit M. de Vauversin, en décrivant une courbe avec sa cigarette.

Mais ce qui me charma le plus, ce fut la sortie qu'il fit, une fois que nous avions passé toute la soirée à causer des embarras, des outrages et des moments de gêne de sa vie errante. Quelqu'un disait qu'il vaudrait mieux avoir un million d'argent comptant, et Mlle Ferrario admettait qu'elle préférerait infiniment cela. « Eh bien, moi non », s'écria M. de Vauversin, en frappant la table de sa main. « Si quelqu'un a manqué sa vie dans le monde, n'est-ce pas moi ? J'avais un art, dans lequel j'ai fait des choses bien, aussi bien que quelques-uns, mieux, peut-être, que d'autres ; et maintenant cet art m'est interdit. Il faut que j'aille dans la campagne recueillir des gros sous et chanter des inepties. Pensez-vous que je regrette ma vie ? Pensez-vous que je préférerais être un bourgeois gros et gras comme un veau ? Non, certes. J'ai eu des moments, où j'ai été applaudi sur les planches. De cela, je ne fais aucun cas. Mais j'ai parfois eu la sensation intime, en mon for intérieur, alors que je n'obtenais pas un seul applaudissement de la salle entière, que j'avais trouvé une intonation juste ou un geste exact et frappant ; et alors, messieurs, j'ai su ce que c'était que d'être artiste. Et savoir ce que c'est que l'art, c'est avoir pour toujours un intérêt, tel qu'aucun bourgeois n'en peut trouver dans ses mesquines affaires. Tenez, messieurs, je vais vous le dire, c'est comme une religion. »

Telle fut, en tenant compte des manques de mémoire et des inexactitudes de traduction, la profession de foi de M. de Vauversin. Je lui ai donné son propre nom, de peur que quelque comédien

ambulant ne vînt se mettre entre lui avec sa guitare et sa cigarette et Mlle Ferrario. Car tout le monde ne devrait-il pas faire ses délices d'honorer ce disciple malheureux et loyal des Muses? Puisse Apollon lui inspirer des rimes qu'on n'a jamais rêvées ! Puisse la rivière être moins avare et faire mordre les poissons argentés à son appât ! Puisse le froid ne pas le faire pâtir, au cours des longues tournées d'hiver! Puisse le petit greffier de village ne point le blesser par ses façons offensantes ! Puisse-t-il enfin avoir toujours à ses côtés Mlle Ferrario, pour la suivre de ses yeux soumis et l'accompagner sur la guitare !

Les marionnettes faisaient un amusement bien lugubre. Elles jouaient une pièce appelée *Pyrame et Thisbé* en cinq mortels actes, écrits en alexandrins tout aussi longs que les acteurs. Une marionnette était le roi, une autre le mauvais conseiller, une troisième, à laquelle on prêtait une beauté exceptionnelle, représentait Thisbé ; puis il y avait des gardes et des pères inexorables et des messieurs qui se promenaient. Il ne se passa rien de particulier pendant les deux ou trois actes auxquels j'assistai ; mais vous serez enchantés d'apprendre que les trois unités étaient dûment observées et que toute la pièce, sauf une seule exception, se développait conformément aux règles classiques. Cette exception, c'était le paysan comique, maigre marionnette en sabots, qui parlait en prose et dans un gros patois, qu'appréciait beaucoup l'auditoire. Il prenait des libertés inconstitutionnelles avec la personne de son souverain, donnait avec ses sabots des coups de pied dans la figure aux autres marionnettes, et toutes les fois que les soupirants qui parlaient en vers avaient le dos tourné, il faisait la cour à Thisbé pour son propre compte en prose comique.

Les évolutions de cet individu et le petit prologue, dans lequel le montreur faisait un éloge humoristique de ses artistes, louant leur indifférence aux applaudissements et aux sifflets et leur pur dévoûment à leur art étaient les seules circonstances de toute la pièce capables de faire naître un sourire. Mais les villageois de Précy semblaient ravis. En vérité, tant qu'une chose est un spectacle et que vous payez pour la voir, il est presque certain qu'elle amusera. Si on nous faisait payer tant par personne pour les couchers de soleil, ou si Dieu faisait battre le tambour à la ronde avant la fleuraison des aubépines, quel train ne ferions-nous pas à propos de leur beauté? Mais de telles choses, de même que les bons compagnons, les sottes gens cessent bientôt de les observer. Et le com-

mis-voyageur distrait passe, secoué dans son cabriolet à ressorts, et ne remarque positivement pas les fleurs le long du chemin, ni le paysage du ciel par-dessus sa tête.

De retour au monde

Des deux jours de navigation qui suivirent il reste peu de chose dans mes souvenirs et rien du tout dans mon carnet de notes. La rivière continuait à couler régulièrement à travers les charmants paysages de rivière. Des laveuses en robe bleue, des pêcheurs en blouse bleue diversifiaient les rives vertes et le rapport des deux couleurs était analogue à celui de la fleur et de la feuille dans le myosotis. Une symphonie en myosotis : c'est ainsi, je pense, que Théophile Gautier aurait pu caractériser le panorama de ces deux jours. Le ciel était bleu et sans nuages ; et la surface glissante de la rivière présentait, aux endroits unis, un miroir au ciel et aux rives. Les blanchisseuses nous saluaient par des rires, et le bruit des arbres et de l'eau faisait un accompagnement à nos pensées assoupies, dans notre rapide marche au fil de l'eau.

Le volume considérable de la rivière, le but vers lequel elle tendait infatigablement tenaient l'esprit enchaîné. Elle semblait à présent si sûre de sa fin, si forte et si aisée dans son allure, tel un homme fait bien résolu. Les flots l'appelaient de leurs mugissements sur les sables du Havre.

Pour ma part, glissant le long de cette voie mouvante dans mon violon de canoë, je commençais aussi à soupirer après mon océan. Tôt ou tard, un désir de la vie civilisée s'empare nécessairement de l'homme civilisé. J'étais las de manier la pagaie ; j'étais las de vivre à la lisière de la vie ; je désirais me retrouver au beau milieu ; je désirais me remettre au travail ; je désirais me retrouver avec des gens qui comprissent ma langue et qui pussent voir en moi un de leurs égaux, un homme et non plus une curiosité.

Aussi, à Pontoise, une lettre nous décida ; et pour la dernière fois, nous tirâmes nos embarcations de cette rivière de l'Oise, qui les avait fidèlement portées, pendant de si longs jours, par la pluie comme par le soleil. Cette bête de somme rapide et sans pieds avait charrié nos fortunes pendant tant de milles que nous lui tournions le dos, émus de nous en séparer.

Longtemps, nous nous étions détournés du monde ; mais à présent, nous étions de retour aux lieux familiers, où la vie elle-même est le

courant qui nous emporte à la rencontre des aventures, sans qu'il soit besoin d'un coup de pagaie.

Maintenant, nous allions, comme tous les voyageurs, retourner voir quels changements la fortune avait apportés dans notre entourage, quelles surprises nous attendaient chez nous et quel chemin le monde avait parcouru en notre absence. Vous pourrez pagayer tout le long du jour, mais c'est quand vous rentrerez à la nuit tombante, et quand vous parcourrez du regard la chambre familiale, que vous trouverez l'Amour ou la Mort, vous attendant près du foyer; et les plus belles aventures ne sont pas celles que nous allons chercher.

Pris pour espion

Le pays où ils voyageaient, cette verte et fraîche vallée du Loing, est plein d'attrait pour ceux qui aiment la gaieté et se plaisent à la solitude. Le temps était superbe ; toute la nuit il avait tonné et éclairé, et la pluie était tombée à torrents ; mais pendant la journée, le ciel fut sans nuages, le soleil brûlant, l'air vif et pur. Ils allaient séparés: la Cigarette traînant derrière assez philosophiquement, le maigre Aréthuse marchant devant de son pas rapide. De cette façon chacun jouissait de ses propres réflexions le long du chemin, chacun avait sans doute le temps d'en être fatigué, avant de rencontrer son camarade à l'auberge désignée ; et les plaisirs de la société et de la solitude se combinaient pour remplir la journée. L'Aréthuse portait dans son havresac les œuvres de Charles d'Orléans et employait quelques-unes des heures du voyage à l'élaboration de rondeaux anglais. Il a dû ainsi précéder dans cette voie M. Lang, M. Dobson, M. Henley, et tous les faiseurs de rondeaux contemporains ; mais pour de bonnes raisons, il sera le dernier à publier ce qu'il a écrit. La Cigarette marchait chargé d'un volume de Michelet et ces deux livres, on le verra, jouèrent un rôle dans l'aventure suivante.

L'Aréthuse était vêtu d'une façon peu sage. Il n'apporte aucune recherche à sa toilette ; mais en tous cas, il ne fut jamais si mal inspiré que dans cette excursion. Il était en effet parti, sans avoir eu le temps de se retourner, de Barbizon, l'endroit le moins à la mode d'Europe. Sur la tête il portait une calotte de fumeur, faite aux Indes, et dont le galon d'or était piteusement éraillé et terni. Une chemise de flanelle d'une agréable teinte sombre, que les esprits satiriques qualifiaient de noire ; un veston de cheviotte claire, fait par un bon tailleur anglais, un pantalon de toile de confection à bon

marché et des guêtres de cuir complétaient son accoutrement. Sa personne est exceptionnellement maigre et son visage n'est pas, comme celui de mortels plus heureux, un certificat. Pendant des années il n'a pu passer une frontière, ni entrer dans une banque, sans être l'objet de soupçons. Partout sauf dans sa ville natale, la police le regardait de travers, et (bien que je sois sûr que ceci ne sera pas cru) on vient de lui refuser l'accès du Casino de Monte-Carlo. Si vous voulez bien vous le figurer vêtu comme on vient de le dépeindre, courbé sous son havresac, marchant à près de huit kilomètres à l'heure, avec les plis du pantalon de confection flottant autour de ses jambes héronnières et si vous y ajoutez les regards qu'il ne cessait de jeter vivement autour de lui, comme s'il avait peur d'être poursuivi, le personnage ainsi réalisé est loin d'être rassurant. Lorsque Villon cheminait (suivant peut-être la même riante vallée), pour se rendre en exil dans le Roussillon, je me demande s'il n'avait pas quelque ressemblance avec lui. Il avait sans aucun doute quelques préoccupations du même genre, car il a dû, lui aussi, chemin faisant, tourner des vers dans son cerveau, mais avec plus de bonheur que son successeur. Et s'il a eu quelque chose comme le même temps inspirateur, les mêmes nuits de vacarme, des hommes en armure dégringolant avec fracas l'escalier du ciel, la pluie sifflant sur les rues du village, l'œil farouche du taureau de la tempête lançant ses éclairs toute la nuit dans la chambre nue de l'auberge, le même doux retour de la lumière, le même insondable bleu de midi, les mêmes soirs alcyoniens et fortement colorés et surtout, s'il a eu quelque chose comme un aussi bon camarade, quelque chose comme un goût aussi vif pour ce qu'il voyait et ce qu'il mangeait, et pour les cours d'eau où il se baignait et le fatras qu'il écrivait, j'échangerais volontiers de grands domaines aujourd'hui avec le pauvre exilé, et je croirais encore gagner au change.

Mais il y avait entre les deux voyages un autre point de similitude qui devait coûter cher à l'Aréthuse : ils se firent tous deux en des jours de sécurité incomplète. C'était peu après la guerre franco-allemande. Si rapide que soit l'oubli chez l'homme, ce coin de pays fourmillait encore d'histoires de uhlans et de sentinelles avancées, et de gens qui avaient été à deux doigts de la corde d'ignominie, et de charmantes amitiés momentanées entre l'envahisseur et l'envahi. Un an, deux ans après au plus, vous auriez pu parcourir ce pays en tous sens sans entendre une seule anecdote ; et un an ou deux plus tard, vous auriez (à supposer que vous fussiez un jeune homme

de mauvaise mine, affublé d'une façon indéfinissable) circulé dans la région en toute sûreté. Car, de même que d'autres choses intéressantes, le spectre de l'espion prussien aurait quelque peu pâli dans l'imagination des gens.

Malgré tout cela, notre voyageur avait dépassé Château-Renard, avant d'avoir conscience de l'attention qu'il soulevait. Sur la route, entre cet endroit et Châtillon-sur-Loing, cependant, il rencontra un facteur rural. Ils lièrent conversation et causèrent de choses et d'autres. Mais tous les sujets qu'ils abordèrent laissaient le facteur visiblement préoccupé, et ses yeux restaient invariablement braqués sur le havresac de l'Aréthuse. Enfin, d'un air de mystère et de malice, il s'enquit de ce que contenait le sac, et sur la réponse de l'Aréthuse, il hocha la tête avec une bienveillante incrédulité : « Non, dit-il, non, vous avez des portraits. » Puis d'une voix insinuante : « Voyons, montrez-moi les portraits ! » Il se passa quelques instants avant que l'Aréthuse, partant d'un éclat de rire, devinât ce que voulait le facteur. Par portraits il entendait des photographies obscènes ; et dans l'Aréthuse, auteur austère et encore à ses débuts, il avait cru reconnaître un colporteur de choses pornographiques. Quand les paysans en France se sont mis dans la tête qu'une personne exerce telle profession, toute argumentation est inutile. Pendant tout le reste de la route le facteur déploya toutes les ressources de son éloquence, pour que le voyageur le laissât jeter un coup d'œil sur la collection. Il employait tantôt les reproches, tantôt les raisonnements : « Voyons, je ne le dirai à personne. » Puis il essaya de la corruption et insista pour me payer un verre de vin ; et enfin, lorsque leurs routes se séparèrent : « Non, dit-il, ce n'est pas bien de votre part. Oh ! non, ce n'est pas bien ! » Et hochant la tête de l'air sentimental d'un homme qu'on a lésé, il partit pas trop satisfait.

Sur certaines petites difficultés que rencontra l'Aréthuse à Châtillon-sur-Loing, je n'ai pas le loisir de m'étendre ; un autre Châtillon, de plus triste mémoire, sollicite trop mon attention. Mais le lendemain, dans un certain hameau appelé la Jussière, il s'arrêta pour boire un verre de sirop dans un cabaret très pauvre et très nu. La cabaretière, une femme avenante qui donnait le sein à un enfant, examina le voyageur d'un air bienveillant et pitoyable. « Vous n'êtes pas de ce département ? » demanda-t-elle. L'Aréthuse lui dit qu'il était Anglais. « Ah ! fit-elle surprise. Nous n'avons pas d'Anglais ; nous avons beaucoup d'Italiens pourtant, et ils font très bien ; ils ne se plaignent pas des gens du pays. Il se peut qu'un Anglais y fasse

très bien aussi ; ce sera quelque chose de nouveau. » Et ici une remarque, obscure pour l'Aréthuse, et qu'il chercha à éclaircir tout en buvant sa grenadine. Mais quand il se leva et demanda ce qu'il devait, la lumière se fit en lui, soudaine comme l'éclair. « Oh ! pour vous, répondit la cabaretière, un sou ! » Pour vous ! Par le ciel ! elle le prenait pour un mendiant. Il donna un sou, sentant qu'il aurait eu mauvaise grâce à la tirer de son erreur. Mais quand il se retrouva dehors, sur la route, il se sentit intérieurement vexé. La conscience n'est pas un habile monsieur, c'est un être brut et rabbinique ; et sa conscience lui disait qu'il avait volé le sirop.

Cette nuit-là nos voyageurs couchèrent à Gien. Le lendemain ils passèrent le fleuve et s'avancèrent (séparément selon leur habitude) pour couvrir la courte étape qui devait les conduire, à travers la plaine verte, du côté du Berri, à Châtillon-sur-Loire. C'était l'ouverture de la chasse, et l'air retentissait des détonations des armes à feu et des cris d'admiration des chasseurs. Par-dessus notre tête les oiseaux étaient dans la consternation, tourbillonnant en nuages, se posant et reprenant leur vol. Et cependant, avec toute cette agitation de chaque côté, la route elle-même était solitaire. L'Aréthuse fuma une pipe près d'une borne kilométrique, et je me rappelle qu'il passa une revue très exacte de tout ce qu'il devait faire à Châtillon ; il devait s'offrir le plaisir d'un bain froid, changer de linge et attendre l'arrivée de la Cigarette, dans une sublime inaction, au bord de la Loire. Enflammé par ces idées, il n'en poussa que plus rapidement en avant et arriva de bonne heure dans l'après-midi, tout fumant de sueur, à l'entrée de cette ville de malheur. Le chevalier Roland à la sombre tour vint.

Un gendarme poli projeta son ombre sur le chemin.

« Monsieur est voyageur ? » demanda-t-il.

Et l'Aréthuse, fort de son innocence et oubliant son méchant accoutrement, répliqua, — je dirai presque avec gaieté : « Il paraîtrait que oui. »

« Ses papiers sont en ordre ? » dit le gendarme. Et lorsque l'Aréthuse, avec une légère altération dans la voix, convint qu'il n'avait pas de papiers, on l'informa (assez poliment) qu'il devait comparaître devant le commissaire.

Le commissaire était assis à une table, dans sa chambre à coucher, sans autre vêtement que sa chemise et son pantalon, et malgré cela transpirant abondamment ; et lorsqu'il tourna vers le prisonnier une grosse face inintelligente qui, comme celle de Bardolph,

n'était que boutons et pustules, les gens les plus bouchés auraient pu se préparer à souffrir. Je me trouvais devant un homme stupide, à qui la chaleur donnait envie de dormir, furieux d'être dérangé, insensible aux prières comme aux arguments.

Le Commissaire — Vous n'avez pas de papiers ?

L'Aréthuse. — Pas ici.

Le Commissaire. — Pourquoi ?

L'Aréthuse. — Je les ai laissés derrière dans ma valise.

Le Commissaire. — Vous savez, cependant, qu'il est défendu de circuler sans papiers ?

L'Aréthuse. — Pardon. Je suis convaincu du contraire. Je suis ici dans mes droits, comme sujet anglais, en vertu d'un traité international.

Le Commissaire (avec mépris). — Vous vous prétendez Anglais ?

L'Aréthuse. — Oui.

Le Commissaire. — Hum ! Quelle est votre profession ?

L'Aréthuse. — Je suis avocat en Ecosse.

Le Commissaire (singulièrement gêné). — Avocat en Ecosse ! Avez-vous la prétention de gagner votre vie avec cela dans ce département ?

L'Aréthuse se défendit modestement de cette prétention. Le commissaire avait gagné une manche.

Le Commissaire. — Pourquoi donc voyagez-vous ?

L'Aréthuse. — Je voyage pour mon agrément.

Le Commissaire (montrant le havresac et avec une sublime incrédulité). — Voyez-vous, je suis un homme intelligent.

Le coupable demeurant muet à ce coup droit, le commissaire savoura un moment son triomphe ; puis il demanda (comme le facteur, mais il s'attendait à y trouver des choses bien différentes) à voir le contenu du havresac. Et ici l'Aréthuse, qui n'avait pas encore un sentiment bien net de sa position, commit une grave méprise. Il y avait peu ou pas de meubles dans la pièce, à part la chaise et la table du commissaire ; et pour faciliter les choses, l'Aréthuse (le plus innocemment du monde) appuya le havresac sur un coin du lit. Le commissaire bondit positivement de sa chaise ; son visage et son cou devinrent rouge pourpre, presque bleus ; et il cria de mettre sur le parquet l'objet profanateur.

Le havresac se trouva contenir des chemises, des souliers, des chaussettes et des pantalons de toile de rechange, un petit nécessaire de toilette, un morceau de savon dans l'un des souliers, deux volu-

mes de la Collection Jannet intitulés *Poésies de Charles d'Orléans*, une carte géographique et un cahier de traductions contenant diverses notes en prose et les remarquables rondeaux anglais qui jusqu'ici n'ont pas encore été publiés. Le commissaire de Châtillon est la seule personne vivante qui ait jeté un regard sur ces bagatelles artistiques. Il retourna de façon blessante l'assortiment du bout du doigt ; à voir la manière dont il touchait ces choses, il était évident qu'il considérait l'Aréthuse et tout ce qui lui appartenait, comme le temple même de l'infection. Il n'y avait cependant rien de suspect dans la carte, rien de réellement criminel que les rondeaux ; quant à *Charles d'Orléans*, pour l'esprit ignorant du prisonnier, il semblait valoir un certificat, et il était à croire que la farce allait finir.

L'inquisiteur reprit son siège.

Le Commissaire (après une pause). — Eh bien ! Je vais vous dire ce que vous êtes. Vous êtes Allemand et vous venez chanter à la foire.

L'Aréthuse. — Vous plairait-il de m'entendre chanter ? Je pense que je pourrai vous convaincre du contraire.

Le Commissaire. — Pas de plaisanterie, monsieur.

L'Aréthuse. — Eh bien ! Monsieur, faites-moi au moins le plaisir de regarder ce livre. Ici, je l'ouvre les yeux fermés. Lisez l'un de ces chants ; celui-ci, par exemple ; et dites-moi, vous qui êtes un homme intelligent, s'il serait possible de chanter cela dans une foire.

Le Commissaire (d'un air entendu). — Mais oui ; très bien.

L'Aréthuse. — Comment ! Monsieur, vous ne remarquez pas que c'est en vieux langage ? C'est difficile à comprendre, même pour vous et pour moi ; mais pour un auditoire de foire, ce serait incompréhensible.

Le Commissaire (prenant une plume). — Enfin, il faut en finir. Votre nom ?

L'Aréthuse (partant rapidement et mangeant ses mots à la façon des Anglais). — Robert-Louis Stev'ns'n.

Le Commissaire (ayant bataillé à plusieurs reprises avec sa plume). — Eh bien ! il faut se passer du nom. Ça ne s'écrie pas.

Ce qui précède est un résumé sommaire de cette importante conversation, dans laquelle je me suis surtout préoccupé de conserver la fleur des paroles du commissaire. Mais du reste de la scène, l'Aréthuse, par suite peut-être de sa colère croissante, n'a gardé dans sa mémoire qu'un souvenir assez vague. Le commissaire n'avait pas, je pense, la pratique des lettres ; à peine du moins, eut-il pris la

plume en main et se fut-il embarqué dans la composition du procès-verbal, qu'il devint manifestement plus impoli et commença à montrer de la prédilection pour la plus simple de toutes les formes de répartie : « Vous mentez. » Plusieurs fois l'Aréthuse passa là-dessus, puis soudain il s'enflamma, refusa d'accepter plus d'insultes ou de répondre à d'autres questions, défia le commissaire de lui faire tout le mal qu'il pourrait, et lui promit que, s'il le faisait, il s'en repentirait amèrement. Peut-être, s'il avait eu cet air hautain dès le début, au lieu de prendre les choses d'abord sur un ton badin et de continuer par des arguments, l'affaire aurait-elle pu tourner autrement ? Car si loin que les choses fussent allées, en ce moment, le commissaire était visiblement hésitant. Mais il était trop tard ; il avait été mis au défi ; le procès-verbal était commencé ; et carrant les coudes sur la table, il se reprit à écrire et l'Aréthuse fut conduit en prison.

A quelques pas en descendant la route brûlante se trouvait la gendarmerie. C'est là que notre infortuné fut conduit et qu'il reçut l'ordre de vider ses poches. Un mouchoir, une plume, un crayon, une pipe et du tabac, des allumettes et une dizaine de francs de monnaie, voilà tout. Pas une lettre, pas un chiffre, pas le moindre écrit, soit pour établir son identité, soit pour le condamner. Le gendarme lui-même était épouvanté devant un tel dénûment.

« Je regrette, dit-il, de vous avoir arrêté, car je vois que vous n'êtes pas un voyou. » Et il lui promit d'être aussi indulgent que possible.

L'Aréthuse ainsi encouragé demanda sa pipe. Cela, lui dit-on, était impossible ; mais s'il chiquait, il pourrait avoir du tabac. Il ne chiqua pas cependant, et demanda à avoir son mouchoir à la place.

« Non, dit le gendarme. Nous avons eu des histoires de gens qui se sont pendus. »

Quoi ! s'écria l'Aréthuse. C'est pour cela que vous me refusez mon mouchoir. Mais voyez donc combien il me serait plus facile de me pendre avec mon pantalon.

L'homme fut frappé par la nouveauté de l'idée ; mais il ne voulut pas démordre de ses prétextes et se borna à réitérer de vagues offres de service.

« Au moins, dit l'Aréthuse, ne manquez pas d'arrêter mon camarade ; il me suivra sans tarder sur la même route, et vous pourrez le reconnaître au sac qu'il portera sur les épaules.

Ceci promis, le prisonnier fut emmené dans l'arrière-cour du bâti-

ment ; une porte de cave fut ouverte, on lui fit signe de descendre l'escalier ; puis les verrous grincèrent et les chaînes retentirent derrière lui pendant sa descente.

L'esprit philosophique et plus encore l'esprit d'imagination est apte à se supposer en état de faire face à tout terrible accident. La prison, entre autres maux, était un de ceux qu'avait souvent affrontés l'intrépide Aréthuse. Au moment même où il descendait l'escalier, il se disait que c'était là une fameuse occasion de composer un rondeau et que, comme les linottes emprisonnées du mélodieux cavalier, il rendrait lui aussi sa prison harmonieuse. Je vais dire la vérité tout de suite : le rondeau ne fut jamais écrit ; sans quoi, il serait imprimé ici, pour faire naître un sourire. Deux raisons intervinrent : la première morale, la seconde physique.

Une des curiosités de la nature humaine c'est que, bien que tous les hommes soient menteurs, aucun d'eux ne souffre qu'on lui applique cette qualification. La recevoir et l'accepter d'une âme égale est un effort plus que stoïque, et l'Aréthuse qui n'avait pu avaler cette insulte sentait bouillonner dans son cœur la lave incandescente de sa colère étouffée. Mais la raison physique eut aussi son rôle. La cave dans laquelle il était enfermé se trouvait à quelques pieds sous terre ; elle n'était éclairée que par une étroite ouverture sans vitre, pratiquée au haut du mur et masquée par les feuilles d'une vigne verte. Les murs étaient de maçonnerie nue ; pour plancher, rien que le sol ; en fait de meubles, un bassin en terre cuite, une cruche à eau et une couchette en bois avec, pour couverture, un manteau gris bleu. D'être arraché à l'air chaud d'une après-midi d'été, à la réverbération de la route, et au mouvement d'une marche rapide, pour être plongé dans l'obscurité et l'humidité de ce réceptacle à vagabonds, cela glaça instantanément le sang de l'Aréthuse. Et vous allez voir comme il faut peu de chose pour constituer une souffrance : le sol était excessivement raboteux sous les pieds, il gardait encore jusqu'aux marques laissées, je suppose, par les coups de bêche des ouvriers qui creusèrent les fondations de la caserne ; et tant à cause du peu de clarté que de la surface inégale, il était impossible de marcher.

L'auteur coffré résista un bon moment : mais le froid glacial de la place le pénétrait de plus en plus ; et à la longue, avec toute la répugnance que vous pouvez imaginer, il en fut réduit à grimper sur le lit et à s'envelopper dans la couverture publique. Le voilà donc couché, presque grelottant, plongé dans une demi-obscurité, enroulé

dans un vêtement dont il redoutait le contact comme la peste, et (dans un état d'esprit fort éloigné de la résignation) passant en revue la kyrielle d'insultes qu'il venait de recevoir. Ce ne sont point là circonstances favorables à la muse.

Pendant ce temps (pour en revenir au dehors, où le soleil brillait toujours et où les coups de feu des chasseurs retentissaient encore par toute la plaine semée de bouquet d'arbres), la Cigarette s'approchait marchant de son pas plus philosophique. En ces jours de liberté et de santé, il fut le compagnon fidèle de l'Aréthuse et il eut de fréquentes occasions de partager la défaveur de celui-ci auprès de la police. Que de coupes amères il a vidées avec ce désastreux camarade ! Il était, lui, né pour flotter aisément à travers la vie, la noblesse de ses traits et l'élégance de ses manières prévenant tout le monde en sa faveur. Il n'y avait qu'une seule chose suspecte qu'il ne pouvait éloigner : la présence de son compagnon, Il n'oubliera pas de sitôt le commissaire de ce qu'on appelle ironiquement la ville libre de Francfort-sur-le-Mein, ni la frontière franco-belge, ni l'hôtel à la Fère ; enfin (et ce n'aura pas été sa moindre mésaventure) il est à peu près certain qu'il se souviendra de Châtillon-sur-Loire.

A l'entrée de la ville, le gendarme le cueillit comme une fleur des chemins ; et un moment après, deux personnes, au comble de la surprise, étaient confrontées dans le bureau du commissaire. Car si la Cigarette fut surpris d'être arrêté, le commissaire ne fut pas moins renversé par l'aspect et la mise de son prisonnier. Celui-ci était un homme au sujet duquel il ne pouvait y avoir aucune méprise, un homme d'une distinction incontestable et inattaquable, tiré à quatre épingles, vêtu non seulement avec propreté mais avec élégance, prêt à exhiber son passeport au premier mot et bien pourvu d'argent ; un homme que le commissaire aurait salué d'un grand coup de chapeau, si par hasard il l'avait rencontré sur la grand'route ; et ce beau cavalier réclamait sans vergogne l'Aréthuse comme étant son camarade. La conclusion de l'entrevue était décidée d'avance. Parmi les choses humoristiques qui s'y dirent, il n'en est qu'une dont je me souvienne: « Baronnet ? » demanda le magistrat, relevant les yeux de dessus le passeport. « Alors, monsieur, vous êtes le fils d'un baron ? » Et quand la Cigarette eut nié (sa seule faute pendant toute l'entrevue) cette douce accusation, « Alors », reprit le commissaire, « ce n'est pas votre passeport ? » Mais c'étaient là des coups de foudre sans effet ; il n'avait jamais songé à mettre la

main sur la Cigarette ; bientôt, il tomba dans un état d'admiration sans bornes, dévorant des yeux le contenu du havresac, faisant l'éloge du tailleur de notre ami. Ah ! quel hôte honorable le commissaire recevait en ce moment ! Comme ses vêtements étaient bien appropriés à la chaleur de la saison ! Quelles superbes cartes, quel attrayant ouvrage d'histoire, il portait dans son havresac ! Il n'y avait plus à présent, vous le comprenez, qu'un seul point, sur lequel ils ne fussent pas d'accord : Qu'allait-on faire de l'Aréthuse ? la Cigarette demandant sa mise en liberté, le commissaire le réclamant toujours comme la propriété du cachot. Or, il se trouvait que la Cigarette avait passé quelques années de sa vie en Egypte, où il avait fait connaissance avec deux choses très mauvaises ; le choléra morbus et les pachas ; et dans l'œil du commissaire en train de feuilleter le volume de Michelet, il semblait à notre voyageur qu'il y avait quelque chose de Turc. Je passe légèrement sur ceci ; il est très possible qu'il y eût quelque malentendu ; très possible, que le commissaire (charmé de son visiteur) supposât l'attraction réciproque, et prît pour un acte d'amitié croissante ce que la Cigarette de son côté regardait comme un moyen de corruption. Quoi qu'il en soit, y eut-il jamais moyen de corruption plus singulier qu'un volume dépareillé de l'histoire de Michelet ? L'ouvrage lui fut promis pour le lendemain, avant notre départ ; et bientôt après, soit que son désir fût satisfait, soit qu'il ne voulût pas demeurer en reste de procédés amicaux : « Eh bien ! dit-il, je suppose qu'il faut lâcher votre camarade ». Et il mit en pièces ce régal d'humour, le procès-verbal inachevé. Ah ! s'il avait seulement déchiré à la place les rondeaux de l'Aréthuse ! Beaucoup d'ouvrages furent brûlés à Alexandrie, beaucoup sont conservés précieusement au British Museum que, certes, je donnerais volontiers pour le procès-verbal de Châtillon. Pauvre commissaire au visage couvert de pustules ! Je commence à regretter qu'il n'ait jamais eu son Michelet ; car j'aperçois en lui de beaux traits d'humanité, une forte dose de stupidité, du zèle dans ses fonctions de magistrat, un certain goût pour les lettres, une prompte admiration pour ce qui est admirable. Et s'il n'admira pas l'Aréthuse, il ne fut pas le seul.

Soudain un bruit de verrous et de chaînes arriva aux oreilles du prisonnier, grelottant sous la couverture publique. Il sauta vivement à terre, prêt à accueillir avec joie un compagnon d'infortune ; mais au lieu de cela, la porte vivement s'ouvrit toute grande, le gendarme ami apparut au haut de l'escalier, dans l'éblouissante clarté

du jour, et avec un geste magnifique (c'était sans doute un amateur de drame) — « Vous êtes libre ! » dit-il. Ce n'était pas trop tôt pour l'Aréthuse. Je ne sais si son emprisonnement avait duré une demi-heure ; mais à la montre de l'esprit (et l'Aréthuse n'en portait pas d'autre), le temps lui avait paru huit fois plus long. Et escaladant les marches de l'escalier, il passa avec ravissement de la fraîcheur de la cave à la chaleur réconfortante du soleil de l'après-midi ; et l'haleine de la terre lui arriva aussi douce que celle d'une vache ; et de nouveau, il entendit, suave volupté, l'accord des bruits délicats que nous appelons le bourdonnement de la vie.

On pourrait croire que mon histoire finit ici ; mais pas du tout. Ceci n'était qu'un arrêt de la pièce et non pas le baisser du rideau. Sur la scène qui suivit, en face de la gendarmerie, je me fais scrupule de m'étendre, puisqu'il y a une dame en cause. La femme du maréchal des logis était une belle personne ; et cependant, l'Aréthuse ne fut pas fâché de quitter sa société. En sa mémoire traîne encore un vague souvenir des traits de cette femme, fraîche comme une pêche, par cette après-midi torride ; mais il se rappelle mieux sa conversation : « Vous avez là un très beau salon », dit l'infortuné. — « Ah ! dit Mme la Maréchale (des logis), vous êtes bien familiarisé avec de pareils salons ! » Et il vous aurait fallu voir de quel œil dur et méprisant elle toisait le vagabond debout devant elle ! Je ne pense pas qu'il ait jamais haï le commissaire ; mais avant que cette entrevue touchât à sa fin, il haïssait Mme la Maréchale. Sa colère, si j'en crois quelqu'un qui était présent, se trahissait par le feu de ses regards, la pâleur de son visage, le tremblement de sa voix. Madame, pendant ce temps, goûtait les joies du matador, le piquant de mots acérés, et lui faisant baisser les yeux sous son regard froid.

Grande, certes, fut sa joie de ne plus être avec cette dame ; plus grande encore celle qu'il éprouva à s'attabler devant un excellent dîner, à l'auberge. Ici aussi, les voyageurs méprisés réussirent à lier connaissance avec leur plus proche voisin, un monsieur de l'endroit de retour de la chasse et qui eut le bon goût de prendre plaisir à leur société. Le dîner terminé, le monsieur proposa de faire plus ample connaissance au café.

Le café était bondé de chasseurs qui expliquaient bruyamment à tout le monde le peu de volume de leurs carniers. Vers le centre de la salle la Cigarette et l'Aréthuse étaient assis avec leur nouvelle connaissance ; trio très satisfait ; car les voyageurs, après leur récente

expérience, étaient avides de considération et leur chasseur fier d'avoir une paire de patients auditeurs. Soudain la porte vitrée s'ouvrit avec fracas ; dans l'encadrement, le maréchal des logis apparut, magnifique sous son ceinturon et ses aiguillettes, traversa la salle à grands pas, avec un bruit d'éperons et d'armes, et disparut par une porte à l'autre bout. Sur ses talons venait le gendarme à qui l'Aréthuse avait eu affaire dans l'après-midi, imitant avec une nuance marquée le port impérial de son supérieur. Seulement en passant, il frappa légèrement du plat de la main sur l'épaule de son ex-prisonnier, et de ce ton retentissant, dramatique, dont il avait le secret : « Suivez », dit-il.

L'arrestation des membres du Parlement, le serment du jeu de paume, la signature de la déclaration d'indépendance, le discours de Marc Antoine, toutes les nobles scènes de l'histoire, je les conçois comme assez semblables à cette soirée du café de Châtillon. La terreur planait sur l'assemblée. Un moment après, quand l'Aréthuse eut suivi à l'autre bout de la maison ceux qui de nouveau le faisaient prisonnier, la Cigarette se trouva seul devant son café au milieu d'un cercle de chaises et de tables vides ; tous les exubérants chasseurs se pressaient dans les coins ; leurs voix tumultueuses à présent réduites à des chuchotements, et leurs yeux lui lançant des regards furtifs comme à un lépreux.

Et l'Aréthuse? Il avait, lui, une entrevue longue et parfois pénible dans l'arrière-cuisine. Le maréchal des logis, un très bel homme, intelligent et honnête tout à la fois, à mon avis n'avait pas d'opinion claire sur l'affaire. Il pensait que le commissaire avait eu tort ; mais il ne voulait pas attirer des désagréments à ses subordonnés ; et il fit une proposition, puis une autre, puis une autre encore ; et à toutes l'Aréthuse (qui sentait sa position devenir meilleure) faisait des objections.

« Bref, suggéra l'Aréthuse, vous désirez vous laver les mains de toute autre responsabilité? Eh bien ! Alors laissez-moi aller à Paris. »

Le maréchal des logis tira sa montre.

« Vous pouvez, dit-il, prendre le train pour Paris à dix heures. »

Et le lendemain, à midi, les voyageurs racontaient leur mésaventure dans la salle à manger chez Siron.

ROBERT-LOUIS STEVENSON

Traduit de l'anglais par LUCIEN LEMAIRE

CARMEN VITAE BREVE

Le vin que tu m'as versé bout encore dans mon cœur, le vin que tu m'as versé.

La fleur que tu m'as donnée est devenue autour de moi tout un parterre de fleurs, la fleur que tu m'as donnée.

L'étoile qu'un soir tu m'as montrée est devenue le soleil pour moi, l'étoile que tu m'as montrée.

Et la main que tu as posée sur mon épaule, j'en sens encore la caresse, ô si accablante, qu'elle me courbe vers la tombe, la main qu'avec indifférence tu as posée sur mon épaule...

∴

Je t'ai passé la coupe : elle était pleine encore. Mais, en la prenant de mes mains, tu l'as renversée, avant de la porter à tes lèvres qui palpitent comme en mai les buissons fleuris.

Ne m'accuse pas de la soif qui te dévore, car dans cette coupe j'avais assemblé tout pour te désaltérer.

Et vide, elle reste entre nous deux, et de sa profondeur muette, comme une brume, sort le regret que nos cœurs exhaleront à travers toute l'éternité.

∴

Les matins empourprés ont baisé ton épaule d'un pli de leur manteau.

Les étoiles alanguies ont pour se reposer choisi la pureté de ton front, et très lasses, ont laissé leur regard reposer dans tes yeux.

Pour se distraire les tombes écoutent le bruit de ton jeune pas qui marche vers elles et leur apporte l'insouciance de tes chansons.

Et pourtant, tu n'es point celle à qui j'ouvrirai mon âme, je ne suis point celui qui te dira de l'ouvrir.

Le rythme mystérieux des destinées nous emportera très loin l'un de l'autre, et je ne te verrai plus qu'à travers la brume des larmes que je répandrai sur celle que je dois aimer plus que toi...

∴

Tu ne sais pas comme il est doux de ne plus rien vouloir, pas même l'aurore quand la nuit ne vous a pas endormi, pas même la nuit quand le jour a trop lassé vos prunelles, pas même le bruit de tes pas dont seul le rythme pourrait endormir mon éternelle pensée...

∴

Comme le vol léger d'une plainte de lyre sur la vague qui l'emporte vers l'horizon, comme une tombée de voiles, de voiles blanches sur la grève après l'ouragan, mon amour revient dans mon cœur, et je l'écoute, et je le vois.

Je l'écoute, et les autres croient que j'écoute ma vie.
Je le vois, et les autres croient que je vois le bonheur.

∴

Eros ou Thanatos, peut-être tous les deux,
En vérité, j'ai vu le dieu, j'ai vu des dieux.
Eros, était-ce toi ? Cependant tu pleurais.
C'était toi, Thanatos ! Pourtant, tu souriais.

L'un et l'autre, vous étiez nus, vous étiez beaux.
Dans vos mains à chacun s'inclinait un flambeau
Dont le rouge reflet palpitait sur vos corps,
Et des ailes donnaient à vos pas leur essor.

L'un de vous détacha des fleurs de son front blanc,
Les posa sur mon front d'un geste caressant.
Et l'autre s'est penché vers moi ; son lent baiser
A pénétré mon cœur comme pour l'apaiser.

Vous m'avez pris chacun par la main tendrement
Nous allions. L'univers se faisait plus clément.
Vous m'avez laissé seul. Mais désormais, Eros,
Je connais ton pouvoir, je t'aime, Thanatos.

* * *

Comme une lente pluie qui très longtemps tomberait dans la mer, les souvenirs s'abîment dans mon âme avec un bruit endormeur.

Ah ! pourquoi ne vient-il pas vers moi, le grand rêve immobile qui demeure suspendu à l'horizon comme un soleil sans couchant et sans aurore !... Il est là, toujours, et jamais je ne l'atteindrai.

Celle que j'aimais dort sous la multitude des herbes, et ses cheveux se mêlent à la poussière mystérieuse des tombeaux. J'ai mis sur sa poitrine une urne blanche et vide qu'elle remplirait de ses pleurs si ses prunelles n'étaient à jamais taries.

J'ai mis dans sa main la chaîne d'or qu'elle m'avait donnée et qu'elle couvrirait de ses baisers, si ses lèvres pouvaient encore palpiter.

J'ai mis dans son cœur toute ma vie morte qu'elle ferait revivre si son cœur n'était aussi mort que ma vie.

∴

Tes doigts chers avaient posé sur mon front des rêves, tout un monde inconnu de rêves merveilleux, où les cœurs s'épanouissaient en mystiques amours, où les âmes se berçaient de sanglots qui sur la terre les auraient brisées.

Plus jamais mon front ne sentira sous tes doigts chers l'éclosion splendide qui l'enivrait.

Plus jamais tu ne diras : « Ecoute ! »

Plus jamais je n'entendrai à travers nos silences l'infini parler, l'espace gémir, et le soleil se plaindre d'être éternel, alors qu'il sait que tu dois mourir...

∴

Mène-moi, quand la nuit argentera la plage,
Par le sentier désert qui chemine sous bois :
La brise exaltera le chant des pins ; et vois,
Déjà la mer frissonne à travers le branchage.

L'anse bleuâtre brille entre des bords étroits.
Dans l'eau limpide y tremble à nouveau notre image,
Et c'est tout mon passé maintenant qui surnage
Ramené par le flot qui coule entre mes doigts.

Je veux partir encor, crédule à la promesse
Des étoiles, sur la barque de ma jeunesse,
Et prends-y place, ombre chérie, à mon côté.

L'horizon se fleurit d'îles inespérées,
Et lentement poussé vers leurs rives dorées,
J'aspire le parfum d'un éternel été...

∴

Quelque chose m'a pris par la main, ce matin de printemps.

Et cette chose m'était inconnue et très douce, étrangère et très familière.

Et j'ai compris que c'était l'âme de la nature qui me conduisait.

Elle m'a conduit par les forêts et les plaines, et par les sentiers qui s'entourent autour des coteaux.

Elle m'a conduit jusqu'au bord d'un abîme d'où jaillissait la lumière comme le regard des prunelles, d'où l'aurore sortait comme les vagues de la mer.

Et j'ai compris que cet abîme était ton berceau, ô nature !

Et l'âme de la nature m'a dit : « Vois comme je vais au matin ! »

Alors, je suis revenu par les sentiers des coteaux, et les forêts et les plaines, et je fus jeune et joyeux, pour une heure...

*
* *

Un soir tu reviendras vers ta demeure, et quoique tout y soit à la même place, tu la trouveras habitée par d'autres que par toi.

Ta place te semblera occupée par je ne sais quel être étrange qui ne te permettra pas de le faire lever. Des mains inconnues remueront la cendre du foyer, et toi, tu les regarderas faire en riant.

Car ces êtres-là, ce sont tes propres pensées qui te trouvant trop faible pour agir avec toi, agiront en dehors de toi, et te laisseront seul avec ta douleur, pour que tu les regardes faire, en riant...

ROBERT SCHEFFER

RÊVE D'ÉTÉ

(Sogno d'estate)

C'est parmi le fracas rythmé de tes batailles,
Homère, que le poids de la chaleur solaire
vainquit mon corps, et j'inclinais ma tête
assoupie sur les bords parfumés du Scamandre!..
Mais mon cœur s'évada vers la mer Tyrrhénienne.

Et j'ai rêvé longtemps aux paisibles douceurs
de mon enfance... et j'oubliais mes livres en rêvant.
La chambrette embrasée par un soleil torride
et toute secouée par les sursauts tonnants
des chariots sur les dalles s'élargit brusquement.
Et voici qu'à miracle je vis autour de moi
surgir tous mes coteaux aux versants escarpés
que l'Avril puéril éclaboussait de fleurs...
Par la pente adoucie des prairies vers la mer
descendait doucement un murmure d'eau vive
qui se muait en frais ruisseau... et sur la rive
j'ai revu tout à coup ma mère épanouie
de force, qui marchait en traînant par la main
un jeune enfant tout ruisselant de boucles d'or.
L'enfant marchait à petits pas glorieux
tout fier d'être abrité par cet amour sans bornes

et le cœur inondé par la fête exaltante
que la nature auguste menait avec splendeur
en déchaînant le cœur sonore de ses cloches.
Car le bronze chantait au beffroi du château
pour annoncer la pure ascension du Christ.

Dans les plaines et sur les cimes vaporeuses,
sur l'ondoyant froufrou des forêts riveraines
courait avec souplesse en déferlant
la mélodie surnaturelle du printemps.
Les pêchers se couvraient de leur neige odorante,
les pommiers se paraient d'une robe de sang.
L'herbe égrenait ses sourires couleur d'azur.
La boule éblouissante des genêts et des trèfles
baignait de pourpre et d'or la pente des collines.
Leurs fleurs et leurs parfums se balançaient d'ivresse
au gré d'un vent suave qui venait de la mer.
Sur la mer s'avançaient mollement en cadence
quatre voiles légères aux blancheurs idéales
avec un doux roulis de berceau, dans l'immense
auréole de flamme dont le soleil prodigue
enveloppait la mer et la terre et les cieux.

Je regardais ma mère se griser en marchant
parmi l'extase ensoleillée de la nature,
et mes yeux nostalgiques s'attardaient par instants
sur mon frère adoré qui maintenant repose
sur un coteau fleuri que l'Arno jaune arrose.
Elle dort aujourd'hui aux profondeurs de la Chartreuse.
Mais je me demandais en rêve alors
s'ils respiraient tous deux l'air pur qui nous anime,
ou si plutôt, pour consoler ma douleur solitaire,

ils n'étaient point venus de la patrie céleste
qui fait revivre le bonheur de nos années défuntes,
parmi l'amour ressuscité de ceux que nous aimâmes.

Voici que le sommeil emporte en s'en allant
les ombres adorées, cependant que Laurette
emplit de joie folâtre la chambrette sonore,
et que, penchée sur son métier, Bice suit de la tête
le va-et-vient de son aiguille.

GIOSUÈ CARDUCCI
Traduction en vers de F.-T. MARINETTI

ŒUVRES

—

SUR L'ŒUVRE DE MAURICE MAETERLINCK

I

... Car c'est à l'endroit où l'homme semble sur le point de finir que probablement il commence. Cette phrase lumineuse, suggérée à Maurice Maeterlinck par l'étude de l'œuvre de cet exquis Novalis, pourrait être épinglée en lettres ardentes sur l'oriflamme de la poésie contemporaine.

Suivant les temps, le milieu, le moment, c'est-à-dire suivant la mentalité ambiante, la création poétique revêt telle ou telle forme plus déterminée. On conçoit qu'en un siècle utilitaire et gorgé de philosophie, comme la fin du XVIIIe, la poésie s'alourdisse pour se prêter aux enseignements didactiques d'un Delille, d'un Saint-Lambert, d'un Roucher, et qu'à l'époque du romantisme le vers se fasse « l'écho sonore » d'imaginations vibrantes. L'attitude parnassienne correspondait au mouvement positiviste créé par la philosophie. Une violente réaction ne tarda pas à se manifester dans le domaine des lettres, appuyée par la faillite d'une pseudo-science et d'un rationalisme à courte vue. Si l'on admet cette simple loi d'histoire qui prouve l'existence dans le temps d'un large parallélisme entre toutes les manifestations intellectuelles, une coïncidence heureuse ne suffit pas à expliquer ce retour au lyrisme subjectif dans le moment où prend naissance une philosophie plus aérée, moins abstraite, orientée vers nos activités psychiques. C'est bien d'une compénétration entre les divers modes du savoir, d'une coexistence de pensées parentes, d'une éclosion de rameaux verdoyants hantés au même tronc, qu'il s'agit.

Ainsi, tandis que les méthodes expérimentales trop étroites se découvraient impropres à embrasser le réel, tandis que la science faisait partiellement faillite à ses engagements hardis, tandis que

la philosophie réintégrait dans son programme d'études des notions telles que celles de finalité, de substance, de liberté, de l'homme centre du monde, bref de *personnalisme*, — autant de réalités dédaignées par l'ancien intellectualisme comme trop métaphysiques, — nos symbolistes, à leur tour, découvraient l'âme, et la poésie des états de conscience. L'histoire de cette héroïque équipée, au sortir du naturalisme oppressé, vers les rivages azurés de cette mer intérieure, fut trop souvent contée pour que j'y insiste, mais l'école poétique contemporaine a-t-elle fini d'acquitter sa dette de reconnaissance aux initiateurs du lyrisme actuel ? A-t-on bien senti de quelle pénétrante atmosphère s'enveloppaient les drames de Maeterlinck ? Il se pourrait que l'auteur de *Serres Chaudes* ait été le Jason de cette jeune armée d'Argonautes inspirés, partis sans retour à la conquête de leur moi transcendant.

Il ne s'agit pas ici d'analyser l'œuvre de Maeterlinck ; cela fut tenté plusieurs fois. On a dit tous les horizons dévoilés par la philosophie et le style de notre auteur. Son théâtre fut l'objet de quantité de diagnostics justes, parmi lesquels je place en première ligne celui du jeune et regretté Charles de Sprimont, paru dans la revue belge *Durendal*, en juin 1903. D'autre part l'influence évidente du poète de la *Vie des Abeilles* sur notre génération s'arrête à la publication de la *Sagesse et la Destinée*. A partir de 1898, Maeterlinck, un instant incertain entre Ruysbroeck et Marc Aurèle, opte délibérément pour l'empereur romain, et, à ce compte, délaisse l'inspiration mystique pour un rationalisme agnostique. Le *Temple enseveli* accentue encore cette dernière tendance, en sorte qu'il existe deux stades bien déterminés dans l'évolution de la pensée de Maeterlinck. On peut avoir ses préférences. Certains se délecteront à contempler la seconde face de ce beau talent. Si je n'envisage que la première, j'ai aussi des raisons, que l'objet de cette étude et mon souci d'historien de l'école symboliste expliquent assez. L'attitude de Maeterlinck dans sa première manière est surtout une *attitude lyrique*, commune par sa façon de concevoir le réel et de l'extérioriser aux plus influents de nos poètes symbolistes. Préciser cette intuition de l'âme, et montrer comment l'ineffable parvient, au moyen d'intégrations conscientes, c'est-à-dire par l'accumulation d'images successives, à s'exprimer, c'est mettre à jour tout le mécanisme de la poésie symboliste.

II

Cette conception que Maeterlinck se fait de l'âme et de la vie, puisée chez Plotin, chez certains mystiques du Moyen Age, chez des auteurs étrangers, n'en reste pas moins originale et d'une saveur rare. Maeterlinck portait en lui cet idéalisme magique que certaines lectures firent plus vite éclore et sa naissance et son tempérament le prédisposaient aux conceptions artistiques d'une métaphysique concrète et pourvue d'images. A l'époque où parurent l'*Essai sur Ruysbroeck* et celui sur *Novalis*, complétés par les méditations du *Trésor des Humbles*, nous éprouvions la secrète nécessité de cette parole néoplatonicienne, depuis longtemps inentendue, et de nous envoler sur les ailes du rêve loin des charniers du naturalisme.

Encore ne faut-il pas trop parler des « ailes du rêve », puisqu'il s'agit ici de réalité et de réalité *totale*. Il existe divers sens du mot *mysticisme*, mais tous finissent par s'équivaloir, si l'on veut remonter jusqu'à l'absolu que chacun de ces sens conditionne. Plotin parle quelque part de ceux qui voient les yeux fermés, μύσανταδψίν, c'est-à-dire avec les yeux de l'âme. Le dictionnaire de l'Académie définit le mot mysticisme : « doctrine, disposition de ceux qui croient avoir des communications directes avec Dieu », et tous ceux qui écrivirent sur la question s'accordent, pour parler de « l'union intime de l'âme avec le principe de l'univers » (1). Bien que le mot en question doive en principe être réservé pour la psychologie des saints catholiques, il comporte en fait une plus large extension, en sorte que je ne vois nul inconvénient à tenir des penseurs libres, tels Boeme, Novalis, Saint-Martin, etc., pour mystiques. Une même façon d'interpréter le sens de l'existence rapproche les uns et les autres. M. Récéjac l'a bien définie quand il nomme mysticisme « la tendance de se rapprocher de l'absolu moralement et par voie de symboles », et Maeterlinck a soin de rapporter cette phrase de Matter, le biographe de Claude de Saint-Martin : « Le mysticisme allant au delà de la science positive et de la spéculation rationnelle, a tout autant de formes diverses qu'il y a de mystiques éminents. Mais sous toutes ses formes il a deux ambitions qui sont les mêmes : celle d'arriver dans ses études métaphysiques jusqu'à l'intuition, et dans ses pratiques morales jusqu'à la perfection. »

Une vérité cachée est ce qui nous fait vivre, déclara Maeterlinck ;

1. Cf. Jules Pacheu. *Psychologie des Mystiques*.

ce que nous savons n'est pas intéressant. Cette vérité cachée, nous la pressentons hors de nous comme en nous. Il suffit d'ouvrir les yeux sur l'univers pour apercevoir qu'il ne porte pas en lui-même sa fin et qu'il plonge ses racines dans les régions du mystère transcendant. La nature enferme en ses arcanes quelque chose qui dépasse la raison, un principe irrationnel que ne pénétreront jamais les sciences expérimentales si parfaites qu'on les suppose, car différent est l'objet de ces dernières et la méthode. — Si au lieu de regarder ce qui l'environne, l'homme descend dans son âme, il découvre à la lumière de l'amour ou vivifié par la douleur son moi ultime ou subliminal, ce moi « plus profond et plus inépuisable que le moi des passions et de la raison pure ». Bientôt il ne se contente plus d'affirmer qu'il existe « plus de choses dans notre âme que n'en rêve notre philosophie » (1) et que sous la conscience il y a l'inconscient, il se rend compte que ce moi doit être de même essence que le moi universel et que le principe qui préside à l'organisation cosmique. Dieu veut des dieux, dirait Fichte. Le sentiment ainsi acquis par le mystique de la transcendance de la vie de l'univers et de sa propre substance, le porte à s'unir à l'absolu dans la plus complète effusion d'amour. « On dirait par moments que c'est un souvenir furtif mais extrêmement pénétrant, de la grande unité primitive. » Tout prend un sens nouveau, tout s'éclaire d'une clarté magique; le raisonnement et la pensée discursive font place à cette *logique du cœur* indémontrable, parce qu'elle procède par intuitions et par bonds dans l'inconscient, et le sentiment de l'ineffable magnifie notre humble vie en l'élevant du seuil des apparences jusqu'au trône du Réel.

On aurait tort de croire, pour extraordinaire que paraisse cette attitude, que la recherche de notre moi transcendant constitue une glorieuse folie, une bienheureuse exception. Au contraire, « augmenter cette conscience transcendantale semble avoir été toujours le désir inconnu et suprême des hommes, et « rien n'est plus à la portée de l'esprit que l'infini ». Il suffit, pour s'en convaincre, d'observer l'homme dans la vie journalière. Chacun de nos actes quotidiens est l'expression de cette conscience de l'absolu. Pour l'enfant, tout est vie et substance. Les procédés théologiques des premiers peuples rentrent dans cette catégorie. Chaque objet est considéré comme le réceptacle d'une force et d'une activité propre. Le langage vulgaire a conservé l'indice de cette croyance lorsqu'il insuffle une âme aux moindres choses : cette porte ne *veut* pas se fermer; cette bûche ne

1. Emile Boutroux. *La Psychologie du Mysticisme*, p. 15.

veut pas brûler. Depuis, la science est venue avec son cortège de lois contingentes nous distraire de la notion d'essence, sans parvenir d'ailleurs à étouffer en nous la voix primordiale de notre être. Elle ne peut se résoudre à demeurer dans le relatif et le fini, tant l'instinct de l'inconditionné et de l'infini nous tourmente ; elle n'abandonne le merveilleux que pour se jeter dans la mythologie (1). Il y aurait donc grand danger à faire chorus avec le rationalisme qui nie délibérément toute une portion de notre moi, la plus certaine comme la mieux sentie. « Après la scolastique, la méthode scientifique a peut-être asservi la Raison à des rigueurs qui n'étaient pas faites pour elle. Il y aurait eu à conserver plus grande la part des pensées naïves qui croissent mieux que partout ailleurs dans la conscience mystique. Le caractère général de notre civilisation s'en serait sans doute heureusement ressenti (2). »

C'est qu'à côté de la raison, surgit le sentiment, principe de vie et foyer de la conscience mystique. L'entendement ne peut que lier des rapports, accoupler des relations ; il ne crée rien et se contente de démonter des engrenages de raisonnements. « Ce n'est pas l'idée qui engendre le sentiment, elle en est la traduction, l'expression dans la conscience claire (3). » Le sentiment, au contraire, domine, se tient à l'origine des principes, lui seul nous permet d'affirmer notre vie de relation et de conclure sans arguments. Par ses intuitions il découvre soudain de grands pans de notre conscience subliminale et ses anticipations ne sont point menteuses. Lui seul nous autorise, comme le dit quelque part Novalis, de franchir le Spitzberg de la raison pure, *die Spitzberge der reinen Vernunft*. La pensée n'est qu'un songe de sentiment, un sentiment éteint, une vie pâle et faible (4). Plus haut que l'entendement (*Verstand*), plus haut que la raison pure (*Vernunft*), rayonne le sentiment (*Gemuth*), source de toute croyance.

Peut-être n'entendez-vous pas les appels de votre âme qui du fond de ses songes fait d'immenses efforts pour remuer un bras ou

1. La plupart du temps la science ne fait, au dire de Spencer et de Max Muller, qu'abandonner certains termes mythologiques pour d'autres plus commodes. Qu'est-ce que l'*éther?* Un simple mythe qui donne l'explication des vibrations moléculaires.

2. E. Récéjac. *Essai sur les fondements de la connaissance mystique*, p. 35.

3. Boutroux, *op. cit.*, p. 11.

4. Cf. H. Delacroix. *Novalis. La formation de l'idéalisme magique.* « Revue de métaphysique et de morale », mars 1903.

soulever une paupière ? C'est que les bruits du monde, les vaines querelles, les petites agitations, les désirs médiocres étouffent en nous la palpitation du Verbe. Il importe donc de se taire, de faire en soi un silence *actif*, afin d'ouïr les enseignements de la vérité nue. « Dès que les lèvres dorment, les âmes se réveillent. »

« Dès qu'ils ne parlent plus les visages s'adorent »(1).

« Nous ne parlons qu'aux heures où nous ne vivons pas, dans les moments où *nous ne voulons pas* apercevoir nos frères et où nous nous sentons à une grande distance de la réalité. Et dès que nous parlons, quelque chose nous prévient que des portes divines se ferment quelque part. Aussi sommes-nous très avares du silence, et les plus imprudents d'entre nous ne se taisent pas avec le premier venu. »

Il ne suffit pas de se taire, si l'on désire écouter les avertissements du moi obscur, il faut encore aimer. « Aimer ce n'est pas seulement avoir pitié, se sacrifier intérieurement. vouloir aider et rendre heureux, c'est une chose mille fois plus profonde que tous les mots humains les plus suaves. » L'amour étant le sentiment le plus ineffable, celui où l'être s'exprime et se donne tout entier, l'union intime de deux cœurs dégage de cette pure ivresse, de ce contentement extatique je ne sais quelle musique d'au-delà où l'harmonie cosmique trouve sa parfaite réalisation.

Et l'on comprend aisément à présent, sans qu'il soit besoin d'approfondir le schème du processus mystique,quelle influence devaient exercer les *Essais* de Maeterlinck sur les cerveaux d'artistes. La vérité que beaucoup cherchaient à tâtons dans l'intime retraite de leur conscience, l'auteur des *Serres Chaudes* la faisait toucher du doigt. Il n'avait analysé en phrases caressantes et débordantes de lyrisme éthéré l'attitude mystique, que pour mieux montrer l'essence de l'art véritable et de la poésie immanente. Rien n'approche autant du procédé mystique que l'intuition poétique ; même la différence entre une pensée d'artiste et une pensée d'âme est nulle (2).

1. Adrien Mithouard : *Syllogisme*, Occident, septembre 1902.

2. Les ressemblances psychologiques de la Poésie et du Mysticisme sont étroites et ce qui les sépare peut-être uniquement, c'est la foi... Qu'on nous permette d'ajouter que ces deux états de conscience se sont rencontrés chez les mystiques insignes. François d'Assise n'aima rien tant que les chants des troubadours, ni Thérèse d'Avila, que les romans de chevalerie espagnols, avant que l'un et l'autre fussent absorbés dans la vie contemplative. Récéjac, *op. cit.*, p. 99.

« Les cris sublimes des grands poèmes et des grandes tragédies ne sont autre chose que des cris mystiques qui n'appartiennent pas à la vie extérieure de ces poèmes ou de ces tragédies. » « Une œuvre ne vieillit qu'en proportion de son antimysticisme. » Il suffirait de passer en revue l'œuvre des plus beaux génies, pour se convaincre de la justesse de ces mots. A part ceux qui se confinent dans la simple description objective et l'étude photographique des aspects de la nature, tout poète renferme un mystique qui sommeille. Chaque fois qu'un sentiment puissant, incommunicable, s'élève dans notre être, au point d'absorber tous les autres et de colorer nos moindres états psychiques de sa lumière immarcessible, nous éprouvons l'intuition de posséder un absolu, de participer au grand frisson de l'ineffable. La qualité intensive de ce sentiment détermine notre plus ou moins grand éloignement de la vie sublime ; plus nos facultés se concentrent sur les pics éternellement bleus de l'âme, plus nous nous rapprochons du firmament de la conscience universelle. L'art n'est à son plus haut degré que l'expression positive de la réalité suprême et Novalis eut raison d'écrire : « Le noyau de toute ma philosophie, c'est l'absolue réalité de la poésie ; plus une chose est poétique, plus elle est vraie. » « *Die Poesie ist das echt absolut Reelle. Dies ist der Kern meiner Philosophie. Je poetischer, je wahrer.* »

Entreprendre d'illustrer par des exemples empruntés aux drames de Maeterlinck ces théories communes à tous les poètes symbolistes, depuis Griffin et Verhaeren, jusqu'à Francis Jammes (1) serait un peu fastidieux. Il suffit d'avoir montré de quel élan le poète d'*Intérieur* a poussé l'inspiration créatrice contemporaine vers des états d'âme intimes. Le romantisme rehaussait des couleurs de son imagination un peu dévergondée la vision de paysages orientaux ou de spectacles épiques ; le parnasse, par réaction, s'éprit du souci de faire plus vrai — ne pas confondre *vrai* et *réel* — et cisela avec exactitude sur

1. Celui-ci se défendra-t-il d'être appelé *symboliste ?* je pense que non si je définis, comme je l'ai toujours fait, la poésie symboliste *a une façon d'exprimer, au moyen d'images successives, une intuition lyrique.* Souvent il n'y a dans l'œuvre de James qu'une description purement *visuelle* de la nature comme dans ce vers :

Ecoutez les stridents vols bleus du criquet gris.

Mais il y a bien plus et mieux la plupart du temps, il y a le *sentiment* de la nature et, par le fait que l'âme du poète de *Clara d'Ellébeuse* entre en communion avec l'*âme* de la nature ses effusions lyriques deviennent des *intuitions mystiques* à la manière du petit frère Saint-François.

Voir mon *Essai sur le Symbolisme* en tête de mes *Paysages introspectifs*, pp. 38 et s.

des coupes ou des vases élégants des scènes historiques ou des motifs décoratifs ; les symbolistes, Maeterlinck en tête, ajoutaient une troisième corde à la lyre contemporaine et, opérant la synthèse du rêve et de l'apparence, s'élevaient jusqu'au *réel* en poussant vers les frontières inexplorées du moi.

Etudiez un à un chacun des drames de Maeterlinck, vous verrez tous les personnages s'agiter aux prises avec le destin et la mort, c'est-à-dire avec les deux plus redoutables puissances de l'invisible. Les caractères se développent dans le sens de l'activité intérieure et font juste les gestes nécessaires que commandent les diverses attitudes de l'âme. Tous sont de pauvres êtres qui tournent de tous côtés les yeux vers d'obscurs pressentiments et s'ils tremblent autant, c'est qu'ils ont conscience d'être le jouet de forces qui les dépassent infiniment. En vain s'efforcent-ils, à certaines minutes plus significatives, d'épeler l'énigme qu'ils lisent en eux, ils ne peuvent qu'éprouver la *présence extraordinaire* de leur âme et le sentiment de l'illimité. Cela suffit pour notre enseignement. Grâce à Maurice Maeterlinck, à sa façon de situer ses personnages au centre du grand mystère de la vie, nous concevons la possibilité d'un théâtre plus grave, où il ne s'agira plus d'un moment exceptionnel de l'existence, mais de l'existence elle-même.

III

J'ai montré ailleurs (1) comment le mot *symbolisme* par quoi on indique l'attitude de tout un groupe de poètes avait été à la fois très mal et très bien choisi, comment il ne s'adressait qu'aux procédés d'expression de cette école et non pas à ses modes d'inspiration. Les Symbolistes ne sont *symbolistes* que dans leur forme, non dans le fond, dans le sujet de leurs œuvres.

En effet, qu'ils veuillent chanter un état de conscience ou un paysage, les poètes en question s'efforcent de dépasser les apparences, de descendre jusqu'à la source du moi, de vivre le *sentiment* de la nature. Leur vision n'est pas *périphérique*, c'est-à-dire tournée vers l'extérieur, vers l'analyse, vers le relatif, mais *centrale*, j'entends intérieure, synthétique, absolue.

Si je prends le mot *symbole* dans son acception courante : signe mis à la place d'une *réalité*, certains poètes, comme les parnassiens, qui se contentent de *décrire* le geste extérieur d'un état d'âme ou les

1. Voir mon *Essai sur le Symbolisme* en tête de *Paysages introspectifs*, p. XXXVIII et suiv.

aspects *relatifs* de l'univers sont des *symbolistes*. Ils se gardent d'exprimer le sens caché des choses, de nous faire pressentir l'énigme derrière les contingences. Au contraire, les poètes de l'école contemporaine dits symbolistes dédaignent les signes pour s'intérioriser jusqu'à la réalité. Ils ne procèdent pas par analyse, mais par synthèse et se réfugient d'un bond dans l'absolu. Qu'est-ce que leur intuition lyrique, sinon une certaine *certitude* que les sens sont impuissants à fournir et que seul le *cœur* procure.

Ainsi les poètes symbolistes sont tout le contraire des *symbolistes*. Mais voici en quoi ils méritent cette appellation.

L'acte mystique, je veux dire l'acte intuitif, est indivulgable. Tout sentiment profond est un absolu qui ne peut se communiquer à d'autres qu'en prenant une forme représentative au moyen du langage. S'exprimer constitue une fatale inadéquation entre l'intuition originale et l'emploi du vocabulaire discursif, intermédiaire sensible. Il s'établit donc une « lutte intéressante entre l'intuition mystique qui voudrait s'achever, saisir l'Etre pur, et les conditions naturelles de la connaissance qui ne permettent pas à la conscience de se passer de représentations » (1). De là l'emploi des mythes par Platon et le recours à quantité d'éléments figuratifs dont l'analogie est le principal. « Ce genre d'expression est dans les exigences de notre nature. Il y a des choses trop complexes, à la fois trop étendues et trop indivisibles, pour qu'elles puissent être présentées à la conscience par des procédés dialectiques. Peut-être aussi y a-t-il des situations d'âme où nous avons besoin à la fois de penser les choses, de les sentir et de les voir ? C'est donc pour réparer l'insuffisance du langage et quand nous avons besoin d'embrasser les choses avec toute l'âme, que nous recherchons les symboles : grâce à eux seulement nous pouvons arriver à cet état appelé « mystique », qui est la synthèse du cœur, de la Raison et des sens autour d'un objet assez parfait pour nous ravir tout entiers (2). »

C'est en ce sens que les poètes en question méritent le nom de *symbolistes ;* cette épithète leur convient à merveille si l'on fait allusion non pas à leur mode d'inspiration mais *seulement* à leurs procédés d'expressions, et l'on comprendra mieux à présent la justesse de ma définition de l'école symboliste : celle qui, par le moyen d'images successives extériorise des intuitions lyriques.

Qu'est-ce que le symbole ? M. Récéjac dont j'ai mis si souvent à

1. Récéjac, *op. cit.*, p. 177.
2. Récéjac, *op. cit.*, p. 177.

contribution le beau livre sur le mysticisme va nous répondre : « Le symbole n'est ni une image directe, ni un groupe logique d'images : il ne représente pas, mais plutôt il suggère. Nous voulons dire par là que le symbole amène à l'horizon de la conscience une abondance d'images ayant entre elles un lien plus ou moins solide d'analogie et qui deviennent pour nous un objet (1). »

Pour nous faire revivre l'instant de leur sensation, les symbolistes, ne pouvant nous situer d'un coup dans leur propre intuition, vont nous tirer à eux doucement au moyen d'images accumulées et, par des intégrations successives dont le rôle à chacune est d'aider de plus en plus à cette fusion entre l'âme du lecteur et celle du poète, nous identifier à leur propre émotion.

L'emploi instinctif de ce procédé d'expression est tout à l'honneur des symbolistes. Il faudrait tenter une analyse complète des métaphores et du vocabulaire de l'école contemporaine pour prouver la nouveauté de ce mode de représentation. Bien des critiques tomberaient, entre autres le reproche de manquer de précision. Comme l'a montré Mockel, « préciser une idée, c'est la borner et c'est enlever d'avance au poème qui la contient ce frémissement d'*illimité* que donne le chef-d'œuvre » (2). La méthode de certains peintres impressionnistes est tout entière contenue dans ces lignes où Mockel inconsciemment fait allusion à la théorie philosophique du *continu* si féconde en conséquences esthétiques.

Je ne connais pas d'œuvres plus propres à illustrer la technique symboliste que le théâtre et les *Serres Chaudes* de Maeterlinck. Pour mieux empêcher le spectateur d'être distrait par une mise en scène trop *arrêtée*, et dans le but de nous intéresser exclusivement au développement des états d'âme, l'auteur localise l'action de ses pièces dans des cadres féeriques et mouvants où nous devinons vaguement des canaux endormis, des moulins abandonnés, des paons mélancoliques, des castels hantés, des forêts terrifiantes. Il choisit ses sujets dans la légende et les fait vivre à une époque indéterminée, d'accord avec Novalis — le plus symboliste des poètes romantiques allemands — qui voyait dans le conte, la fable, le *mærchen*, un merveilleux moule poétique. « *Alles poetische muss mærchenhaft sein* », dit quelque part l'auteur des *Disciples à Saïs*.

Non seulement le choix du sujet, mais encore tous les accessoires, sites, événements, objets usuels, spectacles extérieurs nous rensei-

1. Récéjac, *op. cit.*, p. 141.
2. Albert Mockel. *Propos de littérature*, p. 34.

gnent sur l'état d'âme des personnages. Tout concourt à renforcer l'émotion fondamentale, converge vers l'expression morale, comme le voulaient les sculpteurs du Moyen Age. Une vaste analogie coordonne les choses, les paysages et les sentiments ; il semble que le monde sensible et le monde psychique soient faits d'une même *qualité* et rien n'est plus propre à nous suggestionner que ces perpétuelles allusions par l'entremise des sens à des faits cachés, plutôt sentis que perçus.

Voyez, tantôt l'auteur d'*Intérieur* se plaît par de singulières concomitances à nous avertir du malheur. Un menuisier cloue du bois, un paysan fauche de l'herbe et c'est l'annonce de la Mort, l'implacable intruse. Hjalmar, le vieux roi sensuel poussé par sa femme, s'introduit chez la princesse Maleine. Au moment où la jeune fiancée va mourir un lis tombe et se brise, le chien Pluton gratte à la porte, le petit Allan joue à la balle contre la porte verrouillée, les cygnes qui nageaient sous les fenêtres s'envolent, sauf un qui tombe foudroyé, une des arches du pont s'écroule tandis que la croix de la chapelle choit dans le fossé et que la foudre saccage le château. — Tantôt, au moyen de simplifications habiles, Maeterlinck fait passer en nous tout ce qu'un état psychique comporte d'incommunicable : « Le carrefour des Quatre-Judas ! — Ne criez pas ce nom dans l'obscurité », et une exclamation déchirante, un Ah ! ou un Hélas ! comme en exhalent les héroïnes de Racine, contiennent de grands effets émotionnels. — Tantôt, avec une insistance qu'on aurait tort d'accuser de monotonie, les personnages se jettent la même phrase nue et ainsi est atteint le maximum d'intensité suggestive avec le minimum de procédé. — Tantôt, au contraire, Maeterlinck accumule les images disparates, tourne et retourne une impression primitive, un jeu savant d'analogies combinées, malgré un apparent discord, en vue d'enserrer cette impression dans son entière complexité.

Essuyez vos désirs affaiblis de sueurs
Allez d'abord à ceux qui vont s'évanouir :
Ils ont l'air de célébrer une fête nuptiale dans une cave ;
Ils ont l'air d'entrer à midi, dans une avenue éclairée de lampes au fond [d'un souterrain ;
Ils traversent, en cortège de fête, un paysage semblable à une enfance [d'orphelin.

ou encore :

Mais ces mains fraîches et loyales !
Elles viennent offrir des fruits mûrs aux mourants !
Elles apportent de l'eau claire et froide en leurs paumes !
Elles arrosent de lait les champs de bataille !
Elles semblent sortir d'admirables forêts éternellement vierges.

Que m'importe après cela que, par excès de conscience expressive, Maeterlinck soit tombé parfois dans des allégories, d'ailleurs gracieuses :

A travers de tièdes forêts,
Je vois les meutes de mes songes,
Et vers les cerfs blancs des mensonges,
Les jaunes flèches des regrets.

Il suffit d'avoir indiqué brièvement chez notre auteur la puissance toujours renouvelée des « représentations » psychiques, le maniement subtil des affinités spirituelles, la figuration lyrique de ses conceptions intuitives, — pour se rendre compte de quelles délicates ressources jouit notre poésie moderne. Aux artistes contemporains appartient le pouvoir d'user de cet instrument infiniment délicat et de confirmer le mot de Spinoza : « Avec des paroles et des images il est possible de former un plus grand nombre *d'idées* qu'avec les principes et les notions sur lesquels toute notre connaissance naturelle est assise (1). »

TANCRÈDE DE VISAN

1. Spinoza. *Traité théol. polit.*, p. 33.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE ET LA FÉE

Pour obéir à un ordre du Ciel, saint François dut quitter ses chères grottes de la Verna. — Douces nuits de verdure au-dessus de sa tête, ombre fraîche des rochers parmi lesquels s'épanouissaient, comme des fleurs de pureté, des sureaux éblouissants de blancheur, de quel regret se sentit blessé son cœur quand il fallut vous abandonner ! Il délaissait ces ténèbres d'amour où, se reniant lui-même, tout son être s'abîmait dans la contemplation de son Dieu ; il allait vers le jour et les visions terrestres afin d'enlever une âme aux maléfiques influences qui l'égaraient.

Une Fée habitait un vaste château du voisinage. Soumise aux esprits de destruction et de méchanceté, elle était, disait-on, adonnée à des œuvres sacrilèges et martyrisait, on ne sait en quel but, ces animaux auxquels François témoignait tant de tendresse. Mais sa haine poursuivait aussi les hommes. Nul ne pouvait voir ce corps onduleux et fort, ni contempler ces yeux où dormaient toutes les beautés de la terre, sans être brûlé d'un amour d'autant plus funeste qu'elle restait insensible. Elle paraissait avoir hérité des héroïnes du passé toutes leurs grâces : ayant l'audace et la splendeur d'Hélène, le charme lascif et la cruauté d'Hérodiade ; selon les heures, vierge pudique ou obscène courtisane.

Quelque peine qu'éprouvât François à se rendre chez la Fée,

il n'hésita point, car il s'agissait d'augmenter le nombre des serviteurs de Dieu.

Après une nuit de prière et de paisible sommeil, comme le jour commençait à poindre, François s'était éveillé et il s'était aussitôt préparé à partir.

Dès qu'il eut franchi le seuil du couvent et quitté cette nuit des cavernes où le Seigneur lui apparaissait, il fut comme ébloui par la douce clarté du crépuscule.

Au loin les monts bleus étageaient leurs masses obscures, les moissons étaient encore couvertes d'une ombre pâle, d'épais nuages blancs demeuraient suspendus au-dessus de la vallée, mais les oiseaux chantaient déjà dans l'air frais du matin.

François acclama la lumière naissante et l'astre endormi à l'horizon dans un fleuve de sang ; il sourit à la rosée de l'herbe et aux verdures humides, puis dit adieu à la Verna, sombre en ce moment avec sa forêt de sapins et de hêtres.

Sa frayeur s'était enfuie comme la nuit, il ne redoutait plus la Fée, toute son âme s'épanouissait.

Il suivait le sentier pierreux, s'avançant parmi les rocs énormes que la tempête avait roulés çà et là, et sa marche était pleine de joie, car il ne se sentait pas seul.

Mais voici, comme il passe devant de massifs châtaigniers au lourd feuillage, une jeune femme vêtue de blanc qui lui fait un signe : c'est la Fée. Elle a deviné sa venue et, courtoise, est allée au-devant de lui.

François aperçoit des boucles blondes, des lèvres fraîches et souriantes ; il baisse vivement les yeux et, très troublé, s'avance vers la jeune femme.

— Doux ami, dit la Fée, pourquoi ne me regardes-tu pas ?

— Ah ! madame, répond le saint, c'est que vous êtes belle, et je craindrais d'oublier pour vous mon Sauveur.

— Mais, doux ami, pourquoi regardais-tu tout à l'heure le ciel, et les arbres, et ces montagnes lointaines ? Tu devais craindre aussi que la vue de tant de merveilles troublât ta mystique contemplation.

— Madame, dans le ciel, dans les arbres et sur les monts, je voyais Dieu, tandis qu'en vous, hélas ! réside le Malin, fort de tous ses artifices.

La Fée part d'un grand éclat de rire qui consterne François.

— Doux ami, si tu me trouves belle, c'est que Dieu est en moi. Dieu est dans toute beauté, dans tout ce qui remplit de bonheur une âme humaine, dans tout ce qui satisfait le corps de l'homme sain et l'intelligence du sage.

— Je sais, dit François, que vous avez le don de déguiser à merveille l'erreur et le mensonge, mais, avec l'aide de Dieu, j'échapperais à vos ruses. Touché de compassion pour l'état de votre âme, je viens justement, au nom du divin Crucifié, essayer de chasser la haine de votre cœur et vous rendre digne du bonheur céleste.

A ces paroles, une tristesse voile le visage de la Fée.

— Je n'ai pas le droit, réplique-t-elle, d'aspirer au bonheur céleste. Je suis comme toi, doux ami : un être de quelques années.

— Il est vrai, répond le saint, que nous ne demeurerons pas longtemps sur la terre, mais nous ressusciterons pour une vie plus glorieuse, du moins ceux d'entre nous qui auront suivi la loi d'amour que Jésus est venu apporter aux hommes, — ceux qui auront renoncé aux vaines richesses de ce monde.

— François, sans le savoir, tu t'enivres de songes superbes ! Tu donnes ta vie à conduire à l'orgueil qui la pousse vers des sommets inaccessibles et lui assigne un but illusoire. Soyons plutôt fidèles aux instincts qui chantent en nous : nous serons fidèles à la Nature. Acceptons les heures avec toutes leurs

tempêtes, et quand, au soir des difficiles journées, le soleil rit sur la colline, ne détournons pas les yeux, car la douceur de ce rayon, c'est peut-être toute notre récompense.

— Je m'afflige, madame, à cause du Seigneur que vous insultez par vos discours, à cause aussi de votre conversion dont, — si j'avais moins de foi, — je pourrais désespérer. Je vois bien, hélas ! qu'il me faudra plus d'un jour pour vous ramener à la vertu ; je voudrais cependant, sinon changer votre cœur, du moins l'émouvoir de compassion pour les victimes que vous avez faites. Il y a quelques jours encore, deux jeunes gens se sont battus pour vous : deux princes jeunes et courageux, destinés à une noble existence, unis jusque-là par une profonde amitié. On a trouvé l'un couvert de sang à la porte du château familial et il a expiré quelques instants après. Quant à l'autre, il traîne une vie si malheureuse qu'il vaudrait mieux pour lui qu'il fût mort. Son père, tout en larmes, est venu me prier de dissiper la dangereuse illusion qui obscurcit son âme. Je m'adresse donc à vous qui êtes l'unique cause de son mal : brisez le charme qui enchaîne à vous cet enfant.

— Ah ! il n'y a ni charme ni magie. Je ne suis qu'une pauvre femme ! Mais la Nature m'a faite, sans que j'y puisse rien, un instrument de mort. J'ai vu des villes incendiées, j'ai vu l'horreur des champs de bataille jonchés de cadavres et des villages en ruines, parce que mes amants, afin de me rendre plus heureuse, tyrannisaient leurs peuples... Je ne puis pourtant pas me détruire, meurtrir ma chair, me raser la tête et crever ces yeux qui enflamment les hommes !

— Si, ma sœur, vous devez vous sacrifier pour secourir vos semblables.

— Mais je ne suis pas toujours malfaisante. Comme les fleuves qui inondent et fertilisent, si je ruine, en même temps

je relève et glorifie. Que d'êtres ternes et lassés ont senti, près de moi, tressaillir en eux une âme nouvelle ! De combien d'images de beauté ai-je enrichi le monde ! Si les strophes des poètes s'envolent riantes et musicales, si le marbre prend des formes divines, si des hymnes s'élèvent dans les vastes nefs, si une immense activité met les villes en rumeur et développe toutes les énergies humaines, n'est-ce parce que je suis là pour féconder les esprits et consoler les cœurs, pour endormir, caresser et illuminer ! On accuse ma stérilité : on ne pense pas que je suis belle et on oublie tout ce qu'a créé mon regard. Le monde ne peut se passer de moi. Que serait le printemps sans mon sourire ?

— Ma sœur, votre égoïsme et votre orgueil sont si abominables qu'ils m'arracheraient des malédictions. Vous attribuez à une pauvre créature mortelle ce qui n'est dû qu'à Dieu. Ma sœur, sachez-le : vous n'êtes qu'une main que Quelqu'un mène.

— Doux ami ! Tu viens de dire la vérité, et c'est parce que ma main n'est point libre que je ne me déteste point.

— Ma sœur ! ma sœur ! Si vous acceptez ma parole, si vous n'êtes pas aussi éloignée de la bonne route que je le pensais, oh ! humiliez votre chair de pécheresse ; que les orties déchirent votre corps ; c'est à force de souffrances que vous sentirez la joie du saint amour.

— Mon ami, je ne meurtrirai pas mon corps, car j'ai à préserver sa beauté.

— Hélas ! j'espérais en vain vous convertir. Vous voyez que votre vie est funeste et vous ne voulez pas la changer ! Ils ne m'avaient donc pas trompé, ceux qui vous appelaient l'ennemie de tous les êtres et racontaient que vous assouvissiez votre haine, même sur d'innocents animaux.

— J'ai tué, il est vrai, mais ce n'est ni par haine, ni par

cruauté. Je cherchais les secrets de la vie. Ne suis-je pas la Fée? Il me fallait créer, et tu le sais bien, que l'on ne crée qu'en détruisant.

— Ah! vous êtes l'esclave du démon ! Vous êtes à jamais fermée aux pures extases de l'Amour.

— Doux ami ! doux ami ! L'Amour embrase mon âme comme la tienne, mais si tu t'effaces devant les créatures, je dois, au nom même de cet Amour, préserver ma personnalité. Ne crois pas pour cela que je sois égoïste. A ma beaute, à ma pensée en qui Dieu rayonne, j'ai sacrifié mes jours. Que suis-je moi-même? Le brin d'herbe où brille la rosée, le flot aux mille rayonnements ! Pensée d'une vie qui ne m'appartient pas et que dirige une volonté supérieure. Des âmes viennent rire, viennent mourir en moi ; des êtres viennent grossir ma vie de la leur : c'est qu'elle a besoin elle-même d'être riche pour se prodiguer à toutes. La tâche et les fonctions des êtres ne sont pas semblables. Les uns sont seulement de petites bouches enfantines, altérées de lait, d'autres sont comme des mères qui doivent manger pour leur enfant. Mais sais-tu quelle lassitude m'accable de rester toujours moi-même quand je voudrais si bien, comme toi, m'oublier et m'anéantir !

. . . . . .

Tandis qu'ils parlaient, les grands brasiers rouges à l'horizon s'étaient éteints ; le ciel resplendissait d'un bleu pur et le soleil montait, épandant partout une chaude lumière.

François s'agenouilla, chantant la gloire de Dieu qui visite et illumine toutes les choses de la terre. La Fée était partie, mais comme elle passait devant une fontaine, elle ouvrit son manteau, dénoua sa longue chevelure et elle se mirait dans l'onde claire.

HUGUES REBELL

HYMNE A LA LUNE

Corne de la lune ! dans l'espace tu éclaires la nuit noire, forces le troubadour mélancolique à des rimes. Tu remplis l'eau de tous puits profonds de tes poissons luisants. L'obscurité se noie dans ce clinquant nuptial. Comme un oiseau que l'on leurre le cœur tressaille, entre la joie et la tristesse.

Les sphinx du jardin rient.

Tumulte du sang, tumulte des eaux ! Tu soulèves la surface de la mer et les seins des femmes. Tu blesses le dormeur de ta blessure blanche. Tu ensorcelles le poison de la tristesse dans le foie de l'homme. Le fou fait sa ronde dans tes rayons. Le serpent se réjouit dans la pluie de tes étincelles. Le chien, gardien d'hommes, hurle. Les mains tièdes se rejoignent dans l'angoisse.

Les sphinx du jardin rient.

OSCAR LEVERTIN

Traduit du suédois par EDWARD DIRIKS

POÈMES

Cantique

Couché dans l'herbe, je vois
L'eau ruisseler de la roche
Sonore, et j'entends la voix
Argentine de la cloche.

Elle dit tout haut le nom
De celui qui m'emplit l'âme,
Et m'enveloppe de son
Amour comme d'une flamme.

L'eau conte sa majesté
Aux pics fleuris qu'elle arrose.
La preuve de sa bonté
Tout entière est dans la rose.

Elle nous parle de lui,
La frêle fleur qui boutonne
Pour se transformer en fruit
Doré, quand viendra l'automne.

Sonne, ô cloche, dans le ciel,
Prête une âme frémissante
Et le souffle essentiel
A la matière impuissante !

Le matin, quand les buissons
S'éblouissent de lumière,
Il accueille vos chansons,
Oiseaux, avec ma prière.

La nuit, assis au milieu
De son armée étoilée,
Il garde du haut des cieux
La montagne et la vallée.

Il donne au cœur raffermi
Comme une fraîcheur nouvelle,
Et sur le monde endormi
Lève sa main paternelle.

Il respire dans l'encens
Des premières violettes,
Et dans les bruits mugissants
Que déchaînent les tempêtes.

C'est lui qui vient, moissonneurs,
Crevant en grêles soudaines,
Interrompre la douceur
De vos danses dans la plaine.

Pourquoi ne dirais-je pas
Que les vents, les éclairs même,
Avant-coureurs du trépas,
Tiennent dans sa main suprême,

Et que, pénétrant de jour
Les grottes plus reculées,
Il rompt à force d'amour
Les tombes les moins scellées?

L'Horloge de la Nourrice

Que Dieu prête assistance aux malades ! Minuit
Sonne ! L'enfantelet pleure. La lune luit.

Une heure ! Dieu sait tout. Dame souris grignotte.
Autour de l'oreiller un rêve apaisé flotte.

Deux heures ! Lentement, dans l'ordre habituel,
Chaque étoile descend de la voûte du ciel.

Trois heures ! Le coq chante, et l'horizon tressaille.
Tout fraîchit ; le roulier quitte son lit de paille.

Quatre heures ! Le cheval gratte le sol du pied ;
L'homme vanne l'avoine. Une porte a crié.

Cinq heures ! Le soleil s'éveille. L'hirondelle
Eclate en cris joyeux. L'étranger monte en selle.

Six heures ! Le tumulte emplit la basse-cour ;
Paresseuse, debout ! tout ruisselle de jour.

Sept heures ! La brioche est chaude. Nounou vole
Au boulanger ! Mets sur le feu la casserole !

Mélanges-y du lait, du sucre et du froment !
Huit heures ! Cours porter la soupe à mon enfant !

Romance

Mourir, la rude pénitence !
Je sais bien que je dois mourir ;

Sur ma tombe un jour en silence
On verra la rose fleurir.

Où donc serai-je mis en terre?
Mais que t'importe, ô pauvre fou!
Regarde dans le cimetière,
Il s'y trouvera bien un trou.

L'usage veut qu'on y dispose
Un joli rosier rouge au bord;
Mais que signifie une rose
Quand elle pousse après la mort?

Ah! la cérémonie est brève;
Chacun vous asperge en passant;
J'ai déjà vu la chose en rêve,
Je suis au fond du trou béant.

On a terminé la prière;
La cloche a fini de sonner;
Vite on fiche une croix en terre,
Et chacun de s'en retourner!

La mort est une chose triste,
Mais bien plus triste, n'est-ce pas?
Quand elle arrache à l'improviste
L'être aimé qu'on tient dans ses bras.

Rien ne sert à la fleur d'éclore,
Lorsque l'on a perdu le jour;
Mais pourquoi fleurit-elle encore
Lorsque l'on a perdu l'amour?

Le Rêve de la Fiancée

Non, jamais comme aujourd'hui,
Je n'avais rêvé de lui ;
Tandis que sonnait minuit,

Me passant sa bague au doigt,
Comme un gage de sa foi,
Il me dit : « Sois toute à moi ! »

Puis, avec un rire fou,
Il m'attache, tout à coup,
Un rang de perles au cou.

En blancs souliers de satin
Je descendis au jardin ;
La lune était dans son plein.

Son rayon extasié
Faisait doucement briller
Une fleur rouge au rosier.

Pour m'en faire un ornement,
Je la cueille. A ce moment,
Je sens un long tremblement.

Voilà mon collier nouveau
Qui s'échappe en gouttes d'eau ;
L'herbe les boit aussitôt.

L'anneau tombe dans le puits,
La lune se cache, et puis
Le rosier se change en buis.

Le songe est clair à ce point,
Devins ! qu'il n'est pas besoin,
Pour l'expliquer, de vos soins.

Car tout m'y présage assez
Qu'il est, mon beau fiancé,
Traître à ses serments passés ;

Et toi ! puni de l'erreur
D'avoir pu croire au bonheur,
Brise-toi, mon pauvre cœur !

Chanson

La campagne s'illumine
Aux feux de l'été qui vient ;
Tout là-haut sur la colline
La vieille église se tient ;

Tandis qu'en bas dans la plaine
Un troupeau pait, le garçon
Assis près d'une fontaine,
Dit sa joyeuse chanson.

Soudain le chanteur s'arrête
Et lève un front étonné.
Un convoi là-haut s'apprête,
Le glas lugubre a sonné.

L'orgue gronde. On porte en terre
Ceux qui naguère joyeux
Faisaient la vallée entière
Sonore au bruit de leurs jeux.

Ainsi va le train du monde.
Poursuis ta chanson d'amour,
Jeune homme à la tête blonde.
Demain, ce sera ton tour !

Ode

L'horizon frissonne,
Tu ris enflammé,
Nu, sous ta couronne,
Printemps bien aimé.
Dans l'éclat du matin, parmi le paysage
Dressée en flambloiement,
Eternelle Beauté, ta sainte et noble image
M'obsède éperduement.

Ah ! t'étreindre en mes bras, ne fut-ce qu'un moment !

Je m'abîme dans l'herbe ; à travers la verdure
Qui t'habille et les fleurs,
Je pénètre à tâtons ta substance, ô Nature !
Je sens battre ton cœur,
Et lorsque je me tourne altéré sur ma couche,
Un vent fraîchissant
Pose sur ma bouche
La sienne en passant.

Du fond de la vallée azurée où la brume
Se dégage du sol,
L'excès d'ardeur qui me consume
Court dans le chant du rossignol.
Son chant me suscite,

Il monte : ah ! que ne puis-je intrépide à sa suite
Armer un puissant vol !

L'infini m'inspire.
Au ciel qu'on voit luire
Un nuage blanc
Hésite en sa voie,
Vire, oscille, ploie,
Et fond comme un voleur sur mon sein haletant.
En route ! A moi, place !
A travers l'espace,
Je roule, accroché, nuage à tes flancs !

Vite, ouragan de proie, au galop, que ton aile
M'emporte à l'Empyrée, à la source où prend lieu
L'extase universelle.
Enlaçant, enlacé, je vais me fondre en Dieu !

ERNEST RAYNAUD

FIL-DE-FER

MONOGRAPHIE D'UN GAMIN DE PARIS

(Nous publions quelques pages inédites qui devaient figurer dans le volume Fil-de-Fer *de Jeban Rictus.*

Le sujet de ce livre poignant est l'étude de la haine invraisemblable qu'éprouve pour son fils « Fil-de-Fer » sa propre mère, une demi-folle hystérique et cruelle, la marquise de Saint-Scolopendre de Tirlapapan Ribbon-Ribbette.

La marquise, à laquelle une mentalité « grandiloque » défend les entreprises rationnelles ou les humbles tâches, entraîne l'Enfant qui, lui, demeure lucide et pondéré, dans les hasards de sa vie étrange. « Fil-de-Fer » qu'on nommait ainsi « à cause de sa taille qui n'en finissait pas et de sa maigreur qui était terrible », nous dit Jeban Rictus, sert aux mendicités maternelles ; bon gré mal gré il les seconde, crainte des insultes et des mauvais traitements qui, d'ailleurs, ne lui sont pas épargnés.

Pour conter la tragédie de cette Enfance, l'auteur des Soliloques du Pauvre *a usé de dons de comique et d'humour qui feraient penser à un Dickens français. Le livre n'est pas non plus exempt du lyrisme auquel le poète nous avait habitués. — V. P.)*

CHAPITRE OU « FIL-DE-FER » EST EN POSTURE DE NÉGOCIANT MALGRÉ LUI. — LES ESSUIE-PLUMES

Depuis longtemps déjà, « Fil-de-Fer » n'est plus « grenouille ». Le ballet où il figurait en cette qualité a cessé sa carrière, et

Music Hall s'est non seulement privé de sa fluette armature, mais encore, de l'irrésistible plastique de Mme de Tirlapapan qui nonobstant ce four, suivi de bien d'autres, ne renonce point à l'espoir d'opérer quelque jour d'éclatants débuts dans le Classique.

La dèche s'est donc réinstallée à la maison, la dèche et les billevesées, toujours nouvelles, qui aboutissent à cette constatation implacable : « Fil-de-Fer » est improductif : ce « chameau d'enfant » ne rapporte plus.

Douée d'une imaginative patraque mais fertile, la « fille noble » cherche un autre truc pour tirer parti de son garçon et voici ce qu'Elle invente :

Elle confectionne, avec du carton, des bouts d'étoffe et des perles, pour imiter les yeux, d'informes babioles qu'Elle décore du nom « d'essuie-plumes ». Au centre, Elle dresse une sorte de tête de nègre ou de caniche et il s'agit d'envoyer « Fil-de-Fer » vendre ça, de trente à quarante sous, à l'heure du crépuscule, dans les magasins encore ouverts.

Elle peut en fabriquer sept ou huit par jour, sans *se la fouler*, tout en divaguant et en ressassant ses rôles. Elle-même compte en inonder le marché.

Ingénieux stratagème ! Spéculation magnifique ! De cette manière, le « gredin » sera utilisé et Elle aura chance (bien sûr) d'intéresser quelqu'un à ses désastres, à sa distinction ou à son génie tragique.

Et un beau soir, après qu'il a consciencieusement achevé ses problèmes, Mme de Tirlapapan, qui a terminé trois ou quatre de ces pitoyables ouvrages, explique directement à « Fil-de-Fer » ce qu'Elle attend de ses aptitudes commerciales !

Mais « l'animal », atterré, se récrie.

Il aime mieux crever, ramasser, au besoin, les croûtes de pain qu'il trouvera sur les tas d'ordures ; les privations ne lui font pas peur, il aime mieux qu'Elle l'engage de suite comme mousse, il lui servira sa solde, qu'Elle ne craigne rien, il préfère tout, l'orgueilleux, que se livrer à cette mendicité déguisée.

Alors, l'imprécation hâtive, le manche à balai imminent, Phèdre et Andromaque vaticinent :

Elle s'y attendait. Cette « canaille dénaturée » veut la voir mourir sans l'aider, sans essayer « de lui rapporter ». Eh ! quoi ? Que veut-il qu'Elle fasse pour l'élever ? Il lui « coûte les yeux de la tête », il « dévore », il « use », il « extermine ». Tout la déçoit. C'est bien son « ingratitude » archi-connue... oui, oui, mais ça ne durera pas et quand Elle sera lancée, il verra !

— « Pourquoi n'essayez-vous pas de travailler? ose-t-il formuler, tout en s'attendant à ce que le tonnerre éclate dans le petit logement, la mère de mon ami Rottembourg vend du lait, celle de Codaux fait de la broderie, une autre de la couture...

Mais le manche à balai brandi paralyse son éloquence.

— « De la couture ! De la dentelle ! vendre du lait? Elle ! Une demoiselle de son rang, fille d'un Garde du Corps sous Charles X ! Elle qui est la réincarnation aveuglante de Rachel ! Elle qui est sur le point d'arriver ! Elle, une Tirlapapan Ribbon-Ribbette de Saint-Scolopendre encore ! Bâtard ! Imbécile ! Crapule ! Ai-je besoin de vos conseils ! Vous allez vous taire et m'obéir. J'ai droit de vie et de mort sur vous jusqu'à vingt et un ans. »

Subjugué, « Fil-de-Fer » se laisse entraîner, et à 9 heures du soir il entre dans un, deux, trois, puis quatre magasins et présente sa pacotille, tandis que de loin, les terribles Yeux Verts le surveillent.

« Fil-de-Fer » meurt de honte, mais quoi, il le faut bien, Elle est là, derrière lui, assise sur un banc et à mesure qu'il fait les boutiques, Elle l'escorte et progresse à son tour.

Insuccès, vestes sur vestes dont se réjouit l'hypocrite « Fil ». Partout où il a pénétré on a refusé, sans même regarder le vendeur et sa marchandise.

Retour vers la Marquise qui l'accuse de ne pas insister, de n'être qu'un « idiot » et qu'un « foireux ».

Alors « Fil » repart et s'introduit dans d'autres boutiques. « Il faut qu'il rapporte, il n'y a pas. »

Tiens, dans l'une d'elles, une demoiselle et un monsieur, tête nue le patron sans doute, remarquent l'essuie-plumes et interrogent le placier.

« Fil-de-Fer » devient pivoine et balbutie :

— « Qui t'envoie vendre cela, mon ami ? »

— « C'est ma mère, répond sourdement l'Enfant.

— « Un grand garçon comme toi, ne peux-tu travailler ? »

— « Je n'ai que douze ans malgré ma taille et vais encore à l'école... »

— « Combien ? »

— « Ce que vous voudrez... mais ma mère en désirerait 2 francs ! »

La pitié et la méfiance se peignent sur le visage de ces deux compatissantes personnes. Elles flairent une situation exceptionnelle, une misère curieuse. « Fil-de-Fer », en dépit et à cause de ses réticences, n'a pas l'air du mendiant professionnel ; sa figure et son langage et tout son embarras confirment ce diagnostic. Qu'est-ce que cela dissimule ?

Pendant qu'on lui arrache des réponses et qu'on l'examine des pieds à la tête, Mme de Saint-Scolopendre se dit que c'est le moment de déboucher... que « ça a mordu » et qu'il faut qu'Elle apparaisse avec sa beauté décisive, ses ambitions et ses malheurs.

Et la voilà qui entre à son tour, ô misère !

Et à ces inconnus, Elle réédite l'antienne : une « demoiselle noble » dans la mélasse avec « cet enfant » à élever et qui se livre à des petits travaux d'aiguille pour la nourrir, Elle et sa lignée, en attendant d'entrer à l'Odéon, puis au Français, qu'elle va incessamment révolutionner.

Ce discours paraît ce qu'il est, abracadabrant : les gens n'y comprennent plus rien et comme toujours la vue, l'attitude, les déclamations de l'Extravagante ont tout gâté.

Les deux personnes demeurent interdites et leurs regards vont de « Fil » qui baisse la tête à la Reine Mère qui continue à délirer et à remuer la poussière de ses Aïeux.

Quelle fantastique histoire !

Quelle part de vérité, quelle part de mensonge contient-elle ? C'est impossible à contrôler sur l'heure.

Aussi, pour se débarrasser du couple, l'homme achète un essuie-plumes, tend charitablement 2 francs et prie Mme de Saint-Scolopendre de lui laisser son adresse.

Aussitôt, celle-ci lui remet une carte de visite qui mentionne ses titres et qualités.

Puis, sans même remercier, Elle sort suivie de « Fil » agonisant ; Elle marche glorieuse, certaine d'avoir ébloui et conquis ces « espèces ».

Au bout de quelques pas, Elle confie au gamin :

— « Les charognes ! Je comptais sur 10 francs, mais ils viendront me voir. Demain, ajoute-t-elle, demain ! puisque Nous avons réussi, nous irons dans un autre quartier. »

JEHAN RICTUS

L'HEURE DU THÉ

(Chez moi, en Irlande)

L'heure la plus douce de tout le jour pour moi
Est quatre heures, quand seul, dans un divan sombre
Je hume mon thé ; j'entends un monotone
Courant de rêves montant en moi sans cesse,
Vague, sans phrase, comme une étrange musique
Dans une clef obscure, un largo sans motif, un bourdon
Soutenu par le souffle doux des cors et des bassons,
Toute une rêverie mystérieuse et sans forme !

Et dans cette heure indéfiniment sombre,
Je suis assis sans respirer et j'écoute
La musique de rêve, exquise et affaiblie ;
Comme s'étonnant, on entendrait dans l'ancienne Rome
Sourdre de quelque catacombe secrète,
Etrange dans la nuit, un hymne des premiers Chrétiens.

F .-W. GROVES CAMPBELL
Traduit de l'anglais par HENRI-PIERRE ROCHÉ

POÈME

... tu, lentus in umbra...

Que de poudroiements blonds tamisent la feuillée
Sur l'ombre claire où se bercent les tiges chaudes,
Près du rayon vivant qui glisse, danse et rôde
De la ronce fleurie à la rose mouillée !

Toi, couché sur la berge entre les roseaux jaunes,
Vois à travers tes cils qu'irise la lumière
Trembler des reflets d'eau sous les feuilles des aulnes,
Et, comme en un palais d'irréelles verrières,
Par-dessus les blocs d'ombre et les lourdes fougères,
Vibrer les libellules d'or de la clairière !

*

Ah ! laisse pour un jour ta chimère et sommeille !...
Sous la verte clarté qui croule des ramures
Et brûle au front du saule en lumières vermeilles
Que la brise balance au rythme d'un murmure,
Les doux moucherons bleus ont du ciel sur les ailes...
Et tes yeux large ouverts où le soleil ruisselle
Voient passer dans son or leur prisme en gouttes pures !

Ah ! qu'importe à ton cœur fatigué le problème
Dont la douleur se mêle au souffle des lilas ?
Il ne veut plus savoir s'il le porte en lui-même,
Le compagnon divin qu'il ne rencontre pas !

*

Les cloches des troupeaux tintent dans la bêtraie...
On entend le bétail brouter près du taillis...
— Eloigne ce désir céleste qui t'effraie,
Dors, sous les peupliers puissants et recueillis.

Et que tu sois le dieu qui se retrouve à peine
Ou la bête qui monte en créant l'idéal,
Dis à ton âme, en t'endormant, que la fontaine
Ignore sans souffrir la cascade du val!

Vois, deux martins-pêcheurs éclatants se poursuivent
Jusque dans l'ombre où luit le feu bleu de leur col:
Laisse, laisse comme eux, sur les fraîches eaux vives,
Ton rêve fuir sans but, pour le plaisir du vol!

OLIVIER CALEMARD DE LA FAYETTE

L'ENLÈVEMENT D'IGNACE

Ignace n'a point encore quitté son village. A petits pieds petits pas. Il n'est guère plus haut qu'une haute botte. Il disparaîtrait dans une de celles, fées, de l'ogre. Mais au moins grâce à elle il eût pu déjà beaucoup cheminer.

Peut-être serait-il arrivé à l'un des deux bouts — lequel ? — de la grande route qui fend ce village en deux prés verts de ci de là couverts de toits rouges presque posés sur terre, de ci de là tachés de bêtes lentement remuantes, de ci de là blessés de ruisseaux aux reflets de vitres.

Ainsi à vol d'oiseau, vol de ballon, vol de regard humain, voit-on le village — et aussi à vol d'imagination devant le petit point noir de la carte géographique.

Ignace ne le connaît pas du tout comme cela. Il n'est monté ni sur la colline sud-est d'où descend du ciel la route, ni sur la colline nord-ouest par où, le village traversé, la route remonte au ciel. Il reste au fond. Il y reste comme au milieu du monde.

Et là où il est à cette heure, à l'ombre étroite du tricolore drapeau de zinc de la mairie, il est vraiment au milieu de son monde — puisque, de quelque côté qu'il tourne ses deux yeux, il voit sans brume aucune, nettement, le ciel toucher la terre.

Il ne regarde pas si loin. Il est trop occupé à marcher sur

quarante pavés qui forment embryon de trottoir devant la mairie. Il y a, comme chacun sait, aussi grand plaisir à marcher de sa propre volonté sur quarante pavés — pour changer — qu'il y a grande peine à être forcé par la détestable volonté d'autrui à marcher sur des milliers de pavés.

De sa tête, vierge encore des méthodiques coups de peigne, hérissée d'avance contre le futur tyrannique chapeau, garnie de tous ses cheveux-crins, il époussète le *Journal Officiel*, cette belle affiche blanche dont la mairie chaque dimanche s'endimanche, mais qui, jaunissant avec les jours de la semaine, est ce samedi-ci couleur de soleil d'hiver — couleur vieille paille — comme les cheveux d'Ignace.

La tête (vue de hauteur d'homme), c'est tout Ignace — avec des bouts de pieds qui passent. Entre quoi il y a naturellement un tronc. Pour s'en assurer il faudrait se mettre à la hauteur d'Ignace sans craindre la crampe aux reins. Quel ridicule cependant à ne s'en point relever. Est-ce que je contemple — si je ne suis pas grotesque botaniste distingué — les fleurs des petites plantes à l'envers ? Contentons-nous de la tête d'Ignace frisée à la vent-le-veut, qui ressemble à un gros mouvant chardon effarouché qui ne s'effilocherait pas.

Ignace passe sous une fenêtre ouverte. Des bruits singuliers en masse confuse — tels que d'une ruche — s'en envolent. Un cri plus strident s'échappe. L'instituteur parle. Il déclare que la terre est ronde.

Ignace, écolier du hasard, profite de la leçon. Il en devient statuette sur le dernier pavé. La terre est ronde. Mais alors la route n'a pas deux bouts, elle n'a pas de bouts. La route ne finit pas. Tout de même, comme une ficelle autour d'un paquet. Le nœud seul la termine. Ignace est le nœud de la route.

Ignace est maintenant triste : ronde — mais comment

croire désormais que le ciel pose sa tente bleue sur le sol terrestre et que tous les hommes vivent dessous ? Il n'y croyait plus, avec peine, qu'à peine. Hélas sur lui !

Il frappe du pied. Peut-être qu'un homme de l'autre côté de la terre l'entend. Oh, aller le voir. Est-ce la peine ? puisqu'il vient voir Ignace.

Car voici qu'une voiture est sortie du ciel sur la route. Elle descend vers le village. Etrange voiture qui est une maison. Un tuyau de cheminée monte en l'air, et un trou entre deux petits volets verts, au-dessus de la croupe du cheval, est une fenêtre. Elle avance, nouvelle maison qui va s'agglomérer aux maisons — arrêtées et fixées — du village. Où la posera-t-on ? Quel événement !

Ignace s'apitoie sur le cheval branlant qui lui amène cette roulotte tremblante, un cheval réduit à sa dernière platitude, un cheval dont la pluie et le soleil, à qui mieux mieux le fouettant dru, avaient roussi les poils et aussi les nombreuses clairières de son pelage, un cheval qui avait tant maigri entre les brancards que le cocher eût pu y mettre un second cheval de même calibre. Mais Ignace ne bouge pas ; il n'en aurait garde, jeune badaud raffiné prenant son plaisir à l'immobilité personnelle si heureusement contradictoire du mouvement des choses regardées.

De la voiture aux maisons villageoises sans cesse voltigent trois légères tables-corbeilles d'osier. Des mains brunes les apportent sous les fenêtres qui dédaignent de s'ouvrir : derrière les rideaux les visages pâles ont vu les quêteuses colorées. Sans paraître se soucier de ce mépris, le regard attaché aux oreilles du cheval frémissant sous l'attaque des mouches, mains aux guides, tête dans le trou de fenêtre, un homme conduit (on se laisse conduire par) à travers le village la roulotte chère à Ignace.

Ignace la voit de près, à deux pas, à un, devant lui ; il lui semble qu'elle s'arrête, mais elle a déjà passé, il ne peut plus savoir si l'homme est toujours à sa fenêtre.

Hésitation d'une minute. La roulotte rapetisse. Encore une minute, elle s'engage dans la montée par où elle va gagner le ciel. C'est le chemin de l'autre face de la terre. Pourquoi ne pas le suivre, la suivre ? Ignace perd une minute de plus à hésiter. Et de tout son corps, à petits pas pressés, il se jette dans la course pour la rattraper. Comme si elle avait attendu ce mouvement d'amour, elle s'arrête. Une porte s'ouvre ; un escabeau est jeté ; paraît, prête à descendre, une femme, si belle qu'Ignace étonné ne court plus, n'ose plus même avancer.

Cette femme est vêtue de trois châles au moins, peut-être quatre, qui s'enroulent autour de son corps comme serpents charmés, — au replis des châles n'y en a-t-il point d'endormis ? Elle a des yeux pleins de lumière. Elle a une bouche épanouie en grosse fleur de velours écarlate. Elle a des cheveux appliqués sur le front, qui sont deux noires ailes de corbeau posées dessus en circonflexe. Et, pour Ignace, le plus beau c'est le diadème d'or — ne lui soufflez pas que c'est du carton doré — qui la couronne triomphalement.

Aux mains de la reine, derrière les barreaux des doigts, brillent quatre boules d'or — c'est du cuivre pour vous. D'un geste elle les délivre. Chacune à son tour jaillit vers le soleil radieusement illimité, puis retombe éblouissante. Chacune est devenue un soleil. Ignace s'approche. La reine jongle avec quatre soleils.

Tout en jonglant, elle s'enfonce dans la roulotte. Ignace ne peut plus ne pas suivre ses yeux, qui, presque autant que les boules, brillent. Ils ne perdent point à rentrer. Mais les soleils, sans le grand soleil, ternissent. La nuit tombe sur

eux, ils n'ont plus que des lueurs de lune. Ignace s'en aperçoit trop tard. Il a monté les trois marches de l'escabeau. L'escabeau a basculé. La voiture a repris son voyage, et Ignace, au premier cahot, n'est qu'un objet entre les mains du conducteur.

Tandis qu'il s'en va vers le ciel — puisque la terre est ronde, ce n'est qu'illusion — la femme le saisit par la tête, le mari par les pieds. Ils commencent à lui apprendre à courber son corps jusqu'à ce que tête et pieds se rejoignent. Il devient roue humaine. Il tourne, il tourne. Et pour l'exciter à ne pas s'arrêter en sa série de culbutes, les trois filles, tout en tressant en rond l'osier, chantent :

« Il est la terre, il est la terre. »

LEGRAND-CHABRIER

ORPHÉE

A Gustave Kahn.

La vallée pourpre de fleurs, dorée de lumière.

Tout dort, les bêtes de la forêt, les pierres de la montagne, la mer dans son sourire figé.

Un homme sort de clartés lointaines. Glisse-t-il ? danse-t-il ? Pas une fleur ne se courbe sous ses pieds.

Ses yeux reflètent la splendeur de ce jour ; ses mains juvéniles plaquent des accords.

La vallée se réveille.

Une biche à la lisière de la forêt ouvre ses yeux étonnés. Les accords l'envahissent, elle se lève. Glisse-t-elle ? Danse-t-elle ? Aux battements de la lyre répond un battement dans ses flancs, le mouvement de ses membres.

Un lion surgit, le regard sauvage. Mais les accords l'enchantent ; il vient tendrement, comme la biche, lécher la main à cet homme qui lui noue un collier de fleurs et de feuilles et le dirige par un rayon de son œil.

La montagne est enivrée jusqu'à sa cime dans l'éther. Elle s'émeut et ondoie, elle danse sur la terre, dans les bras du ciel.

Derrière elle la mer s'éveille. Remuée dans son fond par les sons elle se lève, s'en va vers l'homme, et les vagues effrénées d'amour cherchent le rivage pour baiser ses pieds.

Les nuages, immobiles jadis de tristesse et de solitude, commencent à voyager. Pareils à des oiseaux ils s'envolent chantant — chantant leur éveilleur et maître...

ORPHÉE...

ALBERT DREYFUS

(Traduit de l'allemand.)

UN SOIR D'AUTOMNE (1)

Le sol en enfantera d'autres comme
il en a de tout temps enfanté.
(FAUST, 2e partie).

A Ernest-Laurent.

Or Hélène avait dit à Faust un éternel adieu, pour s'en aller, par delà l'Erèbe, loin dans le royaume des morts, retrouver Euphorion le bel enfant clair, leur fils, à la chevelure rayonnante, « aux traits connus », qui laissant pour toute mémoire ici-bas son manteau, sa tunique et sa lyre, avait crié de la nuit profonde : « O ma mère, ne me laissez pas seul !... »

Et vainement pour la retenir, Faust avait tendu les mains vers cette beauté merveilleuse, qui s'était dissipée, telle une vapeur légère aux rayons du soleil, et les blancs vêtements, tout imprégnés encore de chaudes odeurs, avaient enveloppé l'amant qui pleurait dans le désert infini de sa peine, pour le porter, à travers le ciel, comme des nuages, aux flancs d'une montagne inconnue.

Mais bientôt poussant un grand cri contre le destin qui déchirait son être, au souvenir des anciens jours, Faust voulut revivre, parmi l'ombre de la grotte où son fils était né, les chères heures de jadis, voir une dernière fois son âme aux horizons perdue et respirer la lumière où, toute belle Hélène, avait souri... Les brumes alors l'entraînèrent, près d'un étang, vers la citadelle de granit, de marbre et d'or, la citadelle aux cent tours en Laconie.

Sur les collines et sur la plaine le ciel était charmant. Des oiseaux s'envolaient parfois et la brise entre les saules faisait au loin frissonner l'eau...

1. Dans le second *Faust*, après l'admirable épisode des amours d'Hélène et de son héros, Gœthe a symbolisé Byron et le romantisme tout ensemble sous les traits d'Euphorion, le fils des deux amants. Par la suite une figure indécise apparaît à Faust ; elle demeure étrange, inexpliquée. Ne serait-ce pas la sœur d'Euphorion, la vierge en qui devait s'incarner l'âme de nos poètes, les maîtres d'aujourd'hui ?

Faust pensait à la grotte qu'il allait maintenant trouver solitaire, aux bonheurs ensevelis, aux voluptés mortes ; il regardait toutes les choses et comprenait seulement que l'automne allait finir, que bientôt tomberait la neige dont son âme avait peur...

et soudain, ce fut comme une apparition radieuse, un rêve au fond d'un rêve.

Elle était, seule, sous les plis de sa tunique mauve à l'entrée du chemin, assise parmi l'herbe et les roseaux, une flûte entre les doigts ; et ses deux longues tresses blondes, coulant sur chaque épaule, rayonnaient dans l'air bleu.

Faust s'arrêta, ne distinguant plus qu'elle seule et l'éclat souverain de sa jeunesse harmonieuse : elle était très belle et ressemblait à « l'autre », avec les yeux plus graves et les lèvres plus minces et pensives — chaste infiniment.

Comme elle gardait la même attitude, Faust pouvait contempler son noble visage ; alors s'inquiétant plus longuement de la ressemblance lointaine qu'il avait surprise, il découvrit, comme si quelques voiles les uns après les autres se fussent soulevés, les signes essentiels de la splendeur des deux morts, la mère et le fils bien-aimés, Hélène, Euphorion, les noms qui chantaient au fond de son cœur.

Et s'approchant, Faust dit : « Je doute que nous nous soyons croi-« sés sur une route en ce monde, Vierge aimable. Pourtant j'ai pres-« que l'assurance d'avoir entrevu la profondeur de ton regard — et « je te reconnais. »

« Est-ce un souvenir d'avant mon humaine existence, est-ce parce « que je trouve en toi les traits familiers d'êtres qui me furent « chers ? Je l'ignore.

« Mais tu es belle comme de la beauté de mes morts.

« Les instants de mon bonheur sont passés et l'amour et la joie « ne se retrouvent pas deux fois sur la terre, non plus que les lis « deux fois en une année.

« Qui que tu sois, dis-moi néanmoins ton nom ; je le crois plus « limpide et plus frais qu'un baiser. »

— *Elle : « Le sol en enfantera d'autres et quand je descendrai vers « les rivages noirs, l'autre enfant, ton enfant, vivra. »*

Et tel un bruit de fontaine, ces simples mots, s'effaçant au vent léger, pénétrèrent dans le cœur de Faust avec l'étrange écho « d'autres » voix entendues...

— *Faust :* « A l'émerveillement de mes yeux succède l'étonnement

« de mon oreille. Mais si de telles paroles n'ont pas pour moi le « sens le plus pur, j'ai retrouvé sur tes livres les sonorités que « j'aimais... »

— *Elle :* « *Nul cœur ne voudra se séparer de toi* » ; te souviens-tu ? « Mais ton cœur paternel n'a pas tressailli. »

— *Faust* : « En vérité ce sont là des phrases sybillines que ma dou- « leur, sans doute, m'interdit de comprendre.— Hélas ! faudra-t-il que « je passe non loin de toi, sans parvenir au secret de ta beauté ? « Cependant, dois-je le dire, une douceur nouvelle envahit mon âme « depuis que je t'ai vue — elle a déjà calmé l'angoisse qui m'étreint ; « je suis moins triste et moins las... Jeune fille, en toi les clartés de « l'aurore et la mélancolie du crépuscule paraissent se refléter tour à « tour ! Tu demeures silencieuse ? Saurai-je au moins le nom que « j'espère et peux-tu me dire quel destin t'a conduite en ces lieux « que je croyais pour jamais délaissés ? »

— *Elle :* « Non, ton cœur paternel ne devait pas tressaillir, car tu « n'as pu connaître qu'un enfant, l'enfant divin, qui dans les herbes « hautes apparut, le dernier jour, aux yeux de ton amante ravie...

« De celle qui fut jadis la source de toute gloire, de toute harmo- « nie en ce monde, d'Hélène aux yeux clairs, et de celui qui, n'igno- « rant plus rien des êtres et des choses, descendit seul après les siè- « cles jusqu'aux bords de l'impénétrable mystère pour serrer, contre « sa large poitrine, la plus belle d'entre les femmes — d'Hélène et « de Faust, Euphorion fut le fils !

« Mais semblable à ces grands feux que les bergers allument au « coucher du soleil, d'un éclat splendide vous l'avez vu briller, puis « s'éteindre et disparaître dans la nuit.

« Je suis née ce soir-là, quand, pour combattre, Euphorion voulut « partir, lorsque le regardant se lancer, rayonnant de jeunesse, à « travers le ciel, vous l'avez bientôt senti retomber jusqu'à vous...

« Dans cette mortelle apothéose, où se mêlaient les sentiments les « plus contraires, où l'espérance de la tristesse, l'angoisse et l'admi- « ration se disputaient les cœurs, un nuage voila l'apparence « même de l'enfant qu'on pleurait : bientôt tout se perdit à l'Occi- « dent vermeil et les foules poussèrent de longs cris...

« C'est alors que le vent du crépuscule, ranimant dans l'espace « cette brume, essence dernière d'une destinée trop brève, porta « jusqu'aux lieux où tu m'as rencontrée, la forme lentement éclose « et métamorphosée d'une nouvelle existence et que me sentant fris- « sonner sous la nuit grandissante, j'ouvris les yeux à la vie ! »

— *Faust :* « Serait-ce donc toi que sur ce plateau dénudé, les « regards perdus, j'ai découverte dans les cieux?

« J'avais entrevu pourtant l'image de Marguerite, mon autre bien-« aimée, celle qu'aucun souvenir n'a jamais pu ternir : Marguerite, « Marguerite la blanche jeune fille que j'ai tant fait pleurer. Etait-ce « elle; était-ce toi ? je l'ignore. Mais ta beauté semble se magnifier « parmi l'ombre du soir ; ta voix est plus fraîche que la voix d'un « enfant et tes regards ont pénétré jusqu'en mon âme, comme les « rayons de la lune au fond d'un étang !.. Oui, et si l'heure était plus « lointaine où partirent ceux qui me furent chers, lorsque je vois tes « gestes lents et la sérénité de ton visage, je croirais aux paroles « qu'en fuyant contre mon cœur l'étreinte de la mort, Hélène, la « dernière, murmura dans son adieu : « Nous renaîtrons avec les « fleurs; dans le ciel transparent les étoiles rayonneront comme des « flambeaux, les nuits seront douces, les jours baignés d'une éter-« nelle lumière. Rien ne pourra plus troubler ton bonheur ; les « années se succéderont sans pouvoir le détruire et notre âme renaî-« tra pour jamais à l'aurore d'une autre vie !.. »

— *Elle :* « Hélas, le Destin se plaît à briser les liens les plus forts. « Garde maintenant le souvenir et par delà les plaintes vulgaires, « sache, ô mon père, élever ta douleur! »

— *Faust :* « Ce passé m'accable et m'a brisé ; l'avenir est pour moi « profond comme une tombe : je ne vois que toi seule et tu ressem-« bles à celle que je pleure... »

— *Elle :* « Euphorion fut mon frère et je suis votre enfant, la fille « de vos tristesses et de vos regrets, celle qui devait naître à l'ombre « des grands espoirs perdus, des trépas inutiles et j'ignore mon « nom.

« Hélène ne m'a pas connue ; toi-même, tu me comprends à peine « et jamais la foule ne viendra jusqu'à moi.

« Pourtant, je suis celle qui chantera, mélancolique et calme, au « cœur de tous les fils que tu dois engendrer, ceux qui plus tard, « devant les violences des hommes corrompus, garderont le meil-« leur d'eux-mêmes et ne le diront pas, voilant leur peine d'un sou-« rire et leur fatigue d'un geste fier.

« Je vivrai dans leurs rêves choisis, leurs cités mystérieuses ou « dormantes, leurs palais inconnus.

« J'inspirerai des chants nouveaux, des poèmes merveilleux et « doux, des œuvres étranges.

« C'est moi seule qu'ils respireront parmi les odeurs rares et pro-

« fondes, la délicatesse des fleurs, l'harmonie des paysages les plus « simples, l'immatérialité d'un regard...

« Ils aimeront les longs plis de ma tunique soyeuse, mes doigts « toujours unis comme pour une prière, mes attitudes de reine de « légende.

« Je parlerai toute en la voix de leurs princesses, de leurs amies et « de leurs sœurs et moi seule pourrai consoler encore ces derniers « amants de la Beauté !... »

— *Faust :* « Déjà tu m'as révélé comme une part ignorée de moi- « même et je les vois maintenant, ces pauvres héros du crépuscule, « car dans la force de mes passions, de mes espérances et de mes « douleurs, je reconnais le muet orgueil de leurs peines et la somp- « tuosité grave de leurs désirs.

« Hélas, tes paroles ne m'ont pas consolé ! »

— *Elle :* « L'hiver approche et le soir tombe ; les jours seront bien- « tôt si courts que le soleil paraîtra ne plus éclairer la terre et tes fils « vivront dans l'attente et dans le souvenir.

« Toi seul, ô mon père, auras connu les vastes ambitions, les com- « bats sans nombre, la lumière féconde. Ceux que le sol portera « seront moins grands et plus tristes que toi...

« Mais voici sonnée l'heure où je dois partir, car la nuit est venue ; « déjà les étoiles scintillent toutes au ciel pur et le souffle du vent « dans les saules ressemble au bruit de la mer... »

La vierge alors s'effaça lentement sans plus rien dire.

Faust s'était assis parmi les feuilles mortes, à l'entrée de la grotte même et la lune très blanche montait à l'horizon :

« Ainsi, comme les autres, elle aussi prend son vol, me laissant « seul avec l'amertume de n'avoir pu découvrir, à l'éclat de ses « yeux, l'introuvable vérité dont je meurs : le sens, la raison de ma « vie.

« Et tout un rêve encore a brusquement sombré dans la nuit noire.

« C'est donc en vain que les passions dont j'avais l'âme pleine « ont exalté mon courage et fortifié ma volonté, puisqu'après « chaque bonheur sur le chemin, je n'ai senti qu'amertume nou- « velle et que désir plus grand ; puisque par delà tous mes gestes « et toutes mes pensées, je ne vois encore que l'abîme entr'ouvert « de l'exécrable, de l'affreux néant !

« Pourtant, les trésors de la Terre sont plus désirables que l'Eter- « nité même et j'ai l'horreur de la foule servile qui parmi sa fange

« et son ignorance rêve d'un destin meilleur ou de cieux plus « cléments...

« Sans doute aussi, malgré les joies enfuies, les désillusions et « les souffrances, j'ai gardé la tête haute et j'affirme, en moi, le « prix de la vie, la noblesse de l'effort, la joie d'agir et de connaître, « j'aime le monde pour lui seul, l'Existence pour elle seule, et j'ai « foi dans l'œuvre que je puis, que je dois entreprendre ! —

« Mais je suis triste comme si j'allais mourir ; la conscience « et la raison m'ont rendu lâche avec les jours. Je crains maintenant « la décomposition lente de mon corps, la solitude où dorment les « cimetières ; j'ai la haine de ceux qui passeront devant ma tombe « et ne s'arrêteront pas. J'envie les générations futures pour tout « ce qu'elles sauront, pour tout ce qu'elles croiront, pour leurs « misères comme pour leurs espoirs dont je ne pressens, hélas ! que « le germe dans mon cœur.

« Chimères inutiles, spectres mauvais ! Nature, pouvoir être ton « enfant, un enfant soumis à tes lois justes et bonnes, sans regret, « sans crainte et marcher dans mon chemin ! Oui, je voudrais être « jeune et simple, rire du beau rire clair de mes vingt ans, accom- « plir de si grandes choses que mon souvenir et ma pensée, après « des siècles, obsèderaient les hommes comme au premier jour !

« Hélas, bientôt encore le soleil resplendira sur la mer et moi « je ne le verrai plus !

... « O lune pâle, ô lune, ma rêveuse et douce amie, que de « fois déjà, parmi le calme des choses, tu m'as trouvé luttant contre « l'ombre et souvent consolé !

« Quand autrefois, sur des livres, je m'étais vainement penché, tu « venais remplir ma chambre de ta mélancolique lumière et mon « cœur s'apaisait alors, libre d'angoisse, plein d'espérance, devant « le ciel d'où tu nous suis, implacable et sereine au cours de notre « voyage par la nuit !

« Ah ! si quelque soir, à la plus douloureuse de mes heures ici- « bas, je pouvais sentir mes yeux pour jamais se clore en tes rayons « et n'ayant plus qu'une âme, faite de ta clarté lointaine, m'en- « voler, avec les parfums de la terre, dans l'azur étoilé... ? »

Faust regardait les eaux du lac immobile s'effacer à l'horizon, les saules onduler au vent d'automne et frémir.

Puis sur le Passé, pour le Présent, vers la Vie, vers la Mort, jusqu'à l'Aube, il pleura.

RENÉ PIERRE-MARCEL

REFLEURIR

Pas d'absolu... des compromis.
JULES LAFORGUE

Oh ! pourquoi cet appel furieux de printemps,
cette irruption de lumière
dans l'âme obscure et comme morte,
où vont flottant
les poussières d'oubli, les poussières
des amours lointaines et mortes ?...
Tristesse de l'éternel refleurir
et du bouton qui va sourire
sur la fleur qui vient de mourir...
Tristesse amère des successives *joies*
et d'être ainsi la proie
d'un dieu brutal et décevant...
Il nous guette au détour des chemins, dans le vent
qui passe, dans les yeux qui rêvent,
dans nos pitiés et dans nos fièvres,
dans tel geste ou telle parole,
et nous avons pâli quand nous frôla son vol...
Mais déjà
sa rude main nous a saisis et nous emporte,
et l'emprise fut si forte
qu'elle nous a laissés haletants et tremblants,
et, sur les yeux, un nuage sanglant
et, dans le cœur,
tout l'Infini...

Oh ! toute l'ironie d'un infini menteur
trop vite évoqué, trop tôt perdu —
infini de rechange où s'accrochent, têtues,
les pauvres âmes,
comme à l'éternel « clou » de l'éternel « programme ».

Vas-tu redire la Chanson
délicieuse, déchirante,
qui, depuis toujours, se chante et enchante,
et s'épanouit au frisson
des cœurs ivres ?...
Vas-tu redire
les mots, doux comme des chansons,
qui tombent des cœurs lourds et que l'on cueille aux lèvres
mûrs de lumière et de poison ?...
Auras-tu désappris les doux gestes :
le lent enlacement des bras, qui restent
arrondis en berceau vivant,
où l'Amante n'est plus qu'un frêle enfant
qu'on berce et qu'on endort
avec de vagues mots d'argent et d'or ?...

Retrouveras-tu les baisers,
les dangereux baisers ?...
D'abord, c'était le jeu :
les lèvres se frôlant comme des colombes joueuses,
heureuses
de se chercher, de se quitter — libres encore. —
Un choc mystérieux les a scellées... Alors,
c'est l'extase :
deux ailes de lumière en l'ombre rose
planent, palpitantes à peine...
de tièdes brises les soutiennent —
des brises de quels cieux venues ? —

Les souffles, peu à peu, se font brûlants, la nue
s'embrase, et c'est l'orage :
les ailes ont grandi jusqu'aux nuages,
bientôt nuages elles-mêmes,
avec de grands chocs furieux —
et, leur choc rouge, est-ce du sang ? est-ce du feu ? —
Eclair qui coupe et foudre en durs éclats qui roulent,
nos cœurs sont un ciel d'orage qui saigne et brûle.

Vas-tu revivre la souffrance
dont la trame d'amour est tissée
en réseaux si étroits, en mailles si pressées
qu'à peine un rayon vague y rôde, prisonnier,
un fuyant reflet d'espérance —
trame équivoque, aux fils de deuil,
qu'ourdirent les quenouilles infernales
pour le voluptueux linceul
où dorment l'Amour et la Mort,
pour la tunique vengeresse du Centaure ? —
Voici la Tunique fatale,
et voici le chemin de croix
marqué de ton sang de naguère et d'autrefois,
le chemin de pierres et de pleurs
vers un mensonge de bonheur
si haut, si loin, en mince ligne d'azur pâle,
et voici, déjà fantômales
dans le recul des heures printanières —
purs fronts ingénus qui se fanèrent,
pauvres regards blessés, bouches féroces qui menacent,
sourires crispés en grimaces —
Voici, toujours plus lointaines, plus effacées,
les faces pâles des Amantes passées.

Mais qu'importe ! si j'ai ta main
douce pour le rude chemin...

Ah ! puisque tu m'as dit qu'il fallait croire,
de tout ce qui détruit, de tout ce qui sépare,
ô mon très cher amour, je ne crains rien. J'ai pris
pour guide ton regard : il m'appelle, il me suit
et brille sur mes pas dans l'ombre envahissante.
La route peut se faire hostile et menaçante,
où des spectres sont descendus avec le soir,
où le total Silence étreint le Vide noir,
où des rocs, surgis de la nuit, soudain s'érigent,
inquiétants, le long des pentes de vertige
qui galopent vers la Vieillesse et vers la Mort...
La tiédeur de tes doigts a fait mon cœur si fort
qu'il sentira, parmi toute l'horreur nocturne,
doucement se pencher vers lui de fraîches urnes,
et l'Ombre s'éveiller sous de jeunes échos,
et passer, l'effleurant de leurs vols inégaux,
dans l'arome fougueux des feuilles et des sèves,
les Désirs, les Espoirs, les Rires et les Rêves.

EMILE COTTINET

INVITATION

Je ne vous offre pas d'immenses étendues,
Ni l'héroïque assaut des sapins noirs et fiers
Contre les cimes défendues
Par l'avalanche et les éclairs.

Je ne vous offre pas les innombrables ondes
De la mer, son parfum, ses îles, ses vaisseaux,
Ni même entre des rives blondes
Un petit lac plein de roseaux.

Je ne vous offre pas des remparts gigantesques,
Un château dont les tours semblent porter les cieux,
Des salles brillantes de fresques,
Un parc où survivent des dieux.

Je ne vous offre pas, désinvolte et cambrée,
La danse aux gais conseils et ses regards trop beaux,
Ni la chasse et l'âpre curée
A la lumière des flambeaux.

Je vous offre un ciel pur, des collines joyeuses
Entourant de leur ronde un vignoble vermeil
Et sous sa couronne d'yeuses
Un toit se riant du soleil.

Je vous offre un ruisseau dont l'ondine farouche
A fui l'œil trop ardent de l'amoureux été,

Mais, au creux profond de sa couche,
L'ombre dort et la volupté.

Je vous offre le geai, le merle et la fauvette,
La cigale du pin, le grillon des guérets,
La pie, oscillante navette
Sur la quenouille du cyprès.

Je vous offre le jour, la nuit, les fleurs, la gerbe
Des étoiles, le vent, la musique des joncs
Et je vous offre parmi l'herbe
Le tendre exemple des pigeons.

LIONEL DES RIEUX

LA MORT S'AMUSE

Dans le jardin paré, aux colliers perlés de girandoles, les humains, ce soir, s'amusent. Autour de l'orchestre bruyant et des éternels quadrilles féminins, la foule circule, évolue, s'arrête devant les gestes des jambes. Vêtues de blancs, vêtues de noir, elles s'agitent, les jambes grasses, les jambes maigres des dévorantes prostituées. Les jupes volent, impudiques, s'arrondissent, floconnent et tournoient. Les visages plâtrés de ces esclaves grimacent un rictus navré, devant ceux qui veulent en vain oublier la mort.

Gaieté factice des lieux de plaisir ! Les yeux brillent trop vifs dans les faces trop pâles des dévorantes prostituées.

Une, parmi les danseuses du quadrille, danse particulièrement bien, ce soir.

Elle est maigre, très maigre et pauvrement vêtue, mais ses tibias tournoient follement, avec une cruelle gaieté, ce soir.

Ses bas noirs semblent vêtir un squelette, car elle est maigre, très maigre. D'un bond elle s'élance, sylphide, la jambe haute, puis les pointes des pieds se rejoignent, se croisent, trépignent éperdument, enfin elle repart et

tourne, tourne toujours, à perdre haleine, pour s'abattre dans un grand écart.

On la contemple, on l'admire, mais aucun désir lubrique n'allume les regards braqués vers cette étrange danseuse.

Quel est son nom ? Il doit être sauvage et singulier.

Et comme le quadrille finit, je m'approche d'elle, qui s'en va solitaire et sans amant, ce soir.

Mais l'étrange danseuse, à ma voix, s'est retournée et j'ai vu l'horreur de ses yeux vides : c'est la Mort.

LOUIS LORMEL

LE ROI LEAR

Les mille traits de feu que lancent tes nuages, tout remplis d'arcs d'ébène, pommelés de poings bleus, que tes flèches le tuent, orage, le Roi sauvage dont les flèches d'Amour ont dévoré les yeux.

Il s'est dressé. Le ciel, noircissant tout à coup, fouette de longs zéphyrs pâles dont l'herbe a peur les champs couverts de lin, jusqu'en la profondeur du couchant où déjà la pluie blanche est debout.

Elle approche, il l'entend sonner comme une lyre sous la plaintive main d'un dieu chantant sa mort. Le crêpe d'un nuage aveugle ce décor (mais qu'importe à deux yeux sanglants !) puis se déchire.

Tout l'orage est debout contre lui. Dans l'espace, le vieux Roi Lear, d'un geste abolissant l'amour, vient sous ses mains crispées d'éveiller à son tour, ô pluie ! le chant de mort de la Terre et des races.

Le soleil, beau novice chanteur des pluies du jour, pose naïvement ses doigts au fil des gouttes. Hé ! chantez à présent, lyres du neuf amour. Mais qu'importe à deux yeux qui saignent ! Rien... Rien sans doute.

Elle chante à présent, la pluie ensoleillée. Elle chante la vie de Lear et des alouettes. Dans leurs carquois les nues ont dérobé leurs traits. Tout est douceur. Et chante à l'azur la rainette !

PAUL FORT

NOTES

LES POÉSIES D'ANDRÉ WALTER

Un des livres les plus délicieux d'André Gide, *Les Poésies d'André Walter*, ont paru en 1892 à la « Librairie de l'Art Indépendant ».

L'édition tirée à très petit nombre étant devenue introuvable, nous sommes heureux de pouvoir en redonner, dans ce recueil, le texte à nos lecteurs.

OLIVIER CALEMARD DE LA FAYETTE

En nous confiant la rédaction des « NOTES » de *Vers et Prose*, Paul Fort ne se doutait certes pas des tristesses de cette prérogative. Nous n'ambitionnions qu'être le héraut très obscur, proclamateur de victoires éclatantes. Or, et dès le début, il nous a fallu prendre le deuil et vous dire la mort de beaucoup, parmi les plus grands : Marcel Schwob, José-Maria de Heredia, Hugues Rebell, Jean Lorrain, aînés valeureux.

C'est un jeune qui disparaît aujourd'hui, Olivier Calemard de la Fayette, de qui le *Rêve des Jours* parut chez l'éditeur Sansot en 1904. Les maîtres qui le connaissaient attendaient beaucoup de ce nouveau talent ; il meurt à vingt-cinq ans. Olivier de la Fayette fut notre ami personnel. Aussi est-ce pour nous un devoir particulièrement cher et particulièrement douloureux que prononcer ici — si tôt ! — son suprême éloge.

Olivier de la Fayette était profondément classique, de culture et d'essence plus encore. Il comprit toute la valeur du mot « tradition » qui ne signifie rien s'il n'impose à l'esprit cet autre mot : avenir. Et l'art du poète disparu était fait de certitude, base de toute puissance intellectuelle, et d'une inquiétude qui était de l'espérance.

Nous nous souvenons de notre dernière rencontre sous les grands arbres d'un parc illustre. Olivier de la Fayette nous disait son amour de l'Art et de la vie. Il est mort. C'est chose grave que la mort d'un poète de vingt-cinq ans, riche de foi, en un temps où les jeunes poètes, trop souvent dispersés et *sans espérance*, sont si prêts à se taire :

Je ne suis presque rien : mais je me sens pareil
De désirs et d'amour au vieil instinct du monde
Qui se traîne et se perd vers la clarté profonde.

« ANTÉE »

Le numéro de Janvier de l'excellente revue *Antée* présente un intérêt exceptionnel. Il contient, en effet, un important essai inédit de Maurice Maeterlinck sur l'*Immortalité*, une étude d'Albert Giraud sur les *Origines de la Littérature française en Belgique*, une étude sur M. Brunetière de Rémy de Gourmont, et, outre les chroniques régulières de Laurent Tailhade, Henri Ghéon, Jacques Copeau, Léo

Larguier, un *Conte* par Albert Mockel et des proses et vers de Henri Vandeputte, Emile Henriot, Henri Gadon, Emile Bernard, etc.

Nos compliments à *Antée*.

DÉFENSE ET ILLUSTRATION DU VERS LIBRE
PAR STÉPHANE MALLARMÉ

Antée peut, à bon droit, s'enorgueillir de son éclectisme et de sa bonne foi car il ne s'agit point seulement ici des poèmes ou contes, et de substances si diverses, que publie la jeune revue belge mais de sa critique même. Tout récemment encore, *Antée* s'en flatte loyalement, on y put lire M. Maurice Wilmotte louant notre ami Robert de Souza pour son parfait et courageux *Où nous en sommes*. Parallèlement, et sans indulgence, M. Ernest Charles conseillait de livrer au Symbolisme un combat suprême et sans merci. *Antée* ajoute : « Nous eussions publié la lettre de M. van Lerberghe... où il se massacrait lui-même ! »

En attendant, voici qu'il nous donne (dans son numéro de Décembre), à propos du monument Verlaine, une sereine et spirituelle chronique de Jean Moréas, pour qui désormais, du vers libre, rien n'est plus que vanité. Et, exprimant une opinion qui lui est propre, le maître des *Stances* ajoute : « Je dirai maintenant que l'équipée du Vers Libre ne fut pas sans intérêt. Le trouble qu'elle sema servit à rétablir l'ordre, et nous pûmes retourner, par-dessus les Romantiques et les Parnassiens, à la véritable versification traditionnelle, à la versification classique. »

Ceci déjà serait considérable. Enfin Jean Moréas citant Verlaine :

Gentil vraiment, le Vers Libre tenté!

Puisque *Antée*, si généreusement avisé pourtant, nous en laisse l'agréable occasion, nous voulons reproduire, dans notre prochain recueil, une page courtoise, affable, de Stéphane Mallarmé sur le vers libre. Elle est intitulée : *Vers et Musique en France* et fut publiée en 1892 par les *Entretiens politiques et littéraires*. Cette page — dont on trouve une version plus étendue dans « *Divagations* » — rapprochée de la chronique de Jean Moréas, pourra fournir aux amateurs et aux jeunes poètes le motif d'un utile examen de conscience littéraire.

« ... Le remarquable est que pour la première fois, au cours de l'histoire littéraire d'aucun peuple, concurremment aux grandes orgues générales et séculaires, où s'exalte, d'après un talent clavier, l'orthodoxie, quiconque avec son jeu et son ouïe individuels se peut composer un instrument, dès qu'il souffle, le frôle ou frappe avec science ; en user à part et le dédier aussi à la Langue. »

Ainsi parlait notre Maître vénéré.

RÉCEPTION DE MAURICE BARRÈS A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Quand vous aurez lu l'admirable discours de Maurice Barrès, relisez-en le début et vous verrez l'ardent poète français du « *Voyage de Sparte* », compulsant, pénétré d'orgueil et de vénération, les huit volumes in-folio qui contiennent les délibérations et les listes de présence de l'illustre compagnie ; vous l'imaginerez, pâle et radieux, déchiffrant les signatures autographes de Corneille, Colbert, Racine,

Bossuet, La Fontaine, Boileau, Voltaire, d'autres jusqu'à Taine, Renan. Et plusieurs, qui entendirent mal, comprendront mieux alors une œuvre et une vie qui voulurent être un enseignement.

LECTURES

Cette semaine paraît dans la collection des *« Célébrités d'Aujourd'hui »* (Sansot, éditeur) un « Barrès » de M. René Gillouin. L'auteur, qui s'est proposé beaucoup moins de tout dire que de dire ce qui n'avait guère été dit ou l'avait été insuffisamment, donne la plus nette image de cette complexe et puissante personnalité.

LIRE : *Les Lettres de Sainte-Beuve* (recueillies par Féli Gautier) ; *Eugène Carrière*, par Charles Morice ; *Croquignole*, roman, par Charles Louis-Philippe ; *La Turque*, roman, par Eugène Montfort ; *Une Nuit au Luxembourg*, par Remy de Gourmont ; *Le Réveil de Pallas*, par Pierre Fons. Dans ce dernier livre, d'excellentes études sur Henri de Régnier, Maurice Maeterlinck, Anatole France.

OSCAR LEVERTIN

Oscar Levertin, professeur à l'Université de Stockholm, est mort à la fin de l'an passé. Avec lui disparaît un des plus fins connaisseurs et des plus fervents admirateurs de la littérature française à l'étranger. Il était né en 1862. On peut dire que, depuis son enfance, sa vie fut consacrée à l'admiration des beautés de la nature et de l'art.

Il était en Suède un critique littéraire très apprécié et ses discours en chaire de l'Université, ainsi que ses nombreux articles dans les revues eurent une grande influence sur l'éducation esthétique de son pays. A côté de ses travaux de critique, il a écrit plusieurs volumes de nouvelles et de poèmes tout imprégnés de son caractère harmonieux et sensible.

Entre les poètes français modernes il estimait particulièrement Stéphane Mallarmé qu'il a traduit.

Nous donnons dans ce recueil la traduction d'un poème de Levertin.

UBU-ROI EN DANEMARK

L'œuvre immortelle d'Alfred Jarry vient de recevoir une consécration nouvelle. Tout récemment l'excellent poète danois Sophus Claussen a fait connaître à ses compatriotes le personnage divertissant et farouche du *Père Ubu*. Dans l'adaptation scandinave *Ubu* devient *Oublou*, ce qui signifie à peu près : *le goinfre*. Nous connaissons bien Sophus Claussen ; sa parfaite intelligence du génie français nous est un sûr garant de la fidélité de sa traduction.

On dit que le Père Ubu hante désormais la fatale terrasse d'Elseneur.

BANQUETS

Un banquet en l'honneur de Paul Adam, récemment promu au grade d'officier de la Légion d'Honneur, organisé par MM. Binet-Valmer et Casella, réunissait le 11 décembre dernier plus de 400 littérateurs et artistes dans les salons de l'Hôtel Continental à Paris. C'est là un juste hommage rendu à ce grand romancier, l'un des plus géniaux écrivains de ce temps.

Le Dîner du Quatorze. — Le dîner de Novembre a été donné « en hommage à la Poésie », représentée par ces trois glorieux maîtres immortellement présents, Villiers de l'Isle-Adam, Paul Verlaine, Sté-

phane Mallarmé, les initiateurs de la plupart des poètes aujourd'hui maîtres à leur tour.

L'illustre Léon Dierx présidait.

La fin de la soirée fut consacrée à la discussion, ardente, du projet présenté par Paul Fort et défendu par Charles Morice, d'un Monument commun aux poètes, ou plutôt à la Poésie.

A. S.

A NOS ABONNÉS. — Le présent recueil achève la seconde année de VERS ET PROSE. *Douze cent cinquante lettrés ont, en 1906, répondu à notre appel. Grâce à eux la cause que nous défendons triomphera. Nous leur demandons de nous rester fidèles, de rester, en quelque sorte, les complices des Poètes dans ce méfait que peut paraître, aux yeux des « philistins »,* VERS ET PROSE.

VERS ET PROSE
Tome VIII. — Décembre 1906, Janvier-Février 1907
Le Gérant : ANDRÉ SALMON

IMP. BONVALOT-JOUVE, 15, RUE RACINE, PARIS

VERS ET PROSE

RECUEIL TRIMESTRIEL DE HAUTE LITTÉRATURE

Tomes V, VI, VII, VIII
Mars 1906 — Février 1907

AUTEURS

AYANT COLLABORÉ AUX TOMES V, VI, VII, VIII DE « VERS ET PROSE »

GABRIELE D'ANNUNZIO
MAURICE BARRÈS
O. CALEMARD DE LA FAYETTE
LOUIS LE CARDONNEL
GIOSUÈ CARDUCCI
EUGENIO DE CASTRO
PAUL CLAUDEL
ISI COLLIN
ÉMILE COTTINET
HENRY DELORMEL
MAXIME DETHOMAS *(Dessins)*
LÉON DIERX
ALBERT DREYFUS
PAUL FORT
PAUL GAUGUIN
ANDRÉ GIDE
ÉMILE GODEFROY
JEAN DE GOURMONT
F.-W. GROVES CAMPBELL
J.-K. HUYSMANS
EDMOND JALOUX
FRANCIS JAMMES
ALFRED JARRY
GUSTAVE KAHN
PAUL LECLERCQ
SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE
LEGRAND-CHABRIER
CHARLES VAN LERBERGHE
OSCAR LEVERTIN
LOUIS LORMEL
PIERRE LOUŸS
OSCAR WLADISLAW MILOSZ
ALBERT MOCKEL
EUGÈNE MONTFORT
JEAN MORÉAS
CHARLES MORICE
JOHN-ANTOINE NAU
MAURICE DE NOISAY
SIGBJORN OBSTFELDER
RENÉ PIERRE-MARCEL
EDMOND PILON
FRÉDÉRIC RAISIN
ERNEST RAYNAUD
HUGUES REBELL
HENRI DE RÉGNIER
VICTOR REMOUCHAMPS
ADOLPHE RETTÉ
W.-ST. REYMONT
JEHAN RICTUS
LIONEL DES RIEUX
HENRI-PIERRE ROCHÉ
ALBERT SAINT-PAUL
SAINT-POL-ROUX
ANDRÉ SALMON
ROBERT SCHEFFER
ROBERT DE SOUZA
ANDRÉ SPIRE
ROBERT-LOUIS STEVENSON
SUARÈS
LAURENT TAILHADE
RAYMOND DE LA TAILHÈDE
DON JUAN DE TARSIS
TORNOUËL
HERBERT TRENCH
ÉMILE VERHAEREN
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN
TANCRÈDE DE VISAN

TRADUCTEURS

EDWARD DIRIKS
LUCIEN LEMAIRE
F.-T. MARINETTI
HENRI-PIERRE ROCHE
LUCIEN THOMAS
E.-L. WAGNER

TABLE DES SOMMAIRES

(1906-1907)

SOMMAIRE DU CINQUIÈME TOME
MARS, AVRIL, MAI 1906

Jean Moréas	Maurice Barrès et l'Attique	5
Henri de Régnier	Feuillets retrouvés dans un exemplaire de Shakespeare	17
Pierre Louÿs	Fragment inédit d'*Aphrodite*	19
Emile Verhaeren	Le Verbe	21
Maurice Barrès	Le Départ	24
Jean de Gourmont	Francis Jammes	27
Louis le Cardonnel	Carmen Platonicum	39
Paul Claudel	Connaissance du Temps	40
Saint-Pol-Roux	Sur un banc du Parc Saint-Gilles	62
Alfred Jarry	*La Dragonne:* Omne Viro Soli	66
Giuseppe Carducci (F. T. Marinetti, trad.)	Sur le Mont Marius	77
Gabriele d'Annunzio (F. T. Marinetti, trad.)	Les Villes terribles	80
Paul Leclercq	Jouets de Paris	84
Raymond de la Tailhède	Deux Poèmes	88
Henry Delormel	La Leçon de Psychologie de Maurice Barrès	90
John-Antoine-Nau	Le Mauvais Navire	96
Edmond Jaloux	L'Indifférente	99
Albert Dreyfus (Pierre Roché, trad.).	Un Homme et une Femme	103
Tancrède de Visan	Eveil d'Ame	112
Isi Collin	Le Pâtre	117
Paul Fort	Du « Livre des Visions »	119

SOMMAIRE DU SIXIÈME TOME
JUIN, JUILLET, AOUT 1906

Charles van Lerberghe	Les Aventures merveilleuses du Prince de Cynthie et de son serviteur Saturne	5
Francis Jammes	Clairière dans le Ciel	28

Adolphe Retté.....	Poèmes de la Forêt.....	42
Henri de Régnier (compositions de Maxime Dethomas).....	Esquisses Vénitiennes.....	49
Laurent Tailhade....	Le Miracle de saint Gwénolé	56
Robert de Souza.....	L'Héroïde de la danse du Lys.....	63
Jean Moréas.....	I. Corneille. — II. La Maison d'un Comédien. — III. Champlieu.....	69
J.-K. Huysmans.....	Les Foules de Lourdes (Ch. VII, VIII).	82
Sébastien-Charles Leconte.....	Les Eléphants bourreaux.....	98
Robert-Louis Stevenson (Lucien Lemaire, trad.).....	A la Pagaie : Au fil de l'Oise. Compiègne.....	101
Emile Godefroy.....	Critique de la perfection : Les Stances de Jean Moréas.....	109
Maurice de Noisay...	Sully-Prudhomme ou Vielé-Griffin?	129
Eugène Montfort....	Alice la Bordelaise.....	141
Sigbjorn Obstfelder (Albert Dreyfus, trad.).....	Poème.....	146
Legrand-Chabrier....	Une Histoire très drôle. Etc.....	147
Frédéric Raisin.....	Poèmes.....	152
Victor Remouchamps.	Poèmes en Prose.....	154
Don Juan de Tarsis (Lucien Thomas, trad.)	Le Phénix.....	157
André Salmon.....	Les Féeries.....	161

SOMMAIRE DU SEPTIÈME TOME
SEPTEMBRE, OCTOBRE, NOVEMBRE 1906

Albert Mockel.....	Le Bréviaire du Pauvre.....	5
Francis Vielé-Griffin.	L'Etape.....	25
Paul Fort.....	Henri III.....	29
Léon Dierx.....	Valvins.....	41
Henri de Régnier.....	La Semaine des Arbres.....	43
Jean Moréas.....	La Correspondance de Vigny.....	49
Charles Morice.....	Notations.....	73
Suarès.....	Le Bouclier de saint Georges. Etc.....	94
Paul Gauguin et Charles Morice.....	Noa Noa.....	105
Tornouël.....	Le Poème de l'Heure.....	122
Hugues Rebell.....	Trois Poèmes.....	125
O.-W. Milosz.....	Très simple histoire d'un monsieur Trix-Trix, pitre.....	129
Gabriele d'Annunzio (F.T. Marinetti, trad.)	Les Emeutes.....	135
Herbert Trench (H. P. Roché, trad).....	La Maison vide.....	137
Eugenio de Castro....	Deux Poèmes.....	140
Edmond Pilon.....	La Vie et les Pensées de Jean Lapin..	142
Albert Saint-Paul....	L'Aurore dans la Vallée.....	148

H.-P. Roché	Un Berger	150
André Spire	La Délaissée. St-Sampson's Church	154
W.-St. Reymont	Dans la Brume, *nouvelle*	156
André Salmon	Le Tzigane	164
X	Notes	168

SOMMAIRE DU HUITIÈME TOME
DÉCEMBRE 1906, JANVIER, FÉVRIER 1907

Maurice Barrès	Chez nos Morts	5
Gustave Kahn	Vers d'Octobre et de Novembre	11
Jean Moréas	Notes sur Pétrarque	21
X	Ode Chinoise	28
Francis Jammes	Odilon Redon, botaniste	29
André Gide	Les Poésies d'André Walter	37
Robert-L. Stevenson (Lucien Lemaire, trad.)	A la Pagaie : Précy et les Marionnettes. De retour au Monde. Pris pour Espion	53
Robert Scheffer	Carmen Vitæ Breve	74
Giosuè Carducci (F.-T. Marinetti, trad.)	Rève d'Eté *(Sogno d'Estate)*	79
Tancrède de Visan	Œuvres : Sur l'Œuvre de Maurice Maeterlinck	82
Hugues Rebell	Saint François d'Assise et la Fée	94
Oscar Levertin (Edward Diriks, trad.)	Hymne à la Lune	100
Ernest Raynaud	Poèmes	101
Jehan Rictus	Fil-de-Fer (Chapitre inédit)	109
F.-W. Groves Campbell (H.-P. Roché, trad.)	L'Heure du Thé	114
Olivier Calemard de la Fayette	Poème (... *tu, lentus in umbra*...)	115
Legrand-Chabrier	L'Enlèvement d'Ignace	117
Albert Dreyfus	Orphée	122
René Pierre-Marcel	Un Soir d'Automne	123
Emile Cottinet	Refleurir, *poème*	129
Lionel des Rieux	Invitation, *poème*	133
Louis Lormel	La Mort s'amuse	135
Paul Fort	Le Roi Lear	137
A. S	Notes. — A nos Abonnés	138

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS (1)

(1906-1907)

GABRIELE D'ANNUNZIO

Les Villes terribles (F.-T. Marinetti, trad.)..... V, 80
Les Emeutes (*Id.*)..... VII, 135

MAURICE BARRÈS

Le Départ..... V, 24
Chez nos Morts..... VIII, 5

OLIVIER CALEMARD DE LA FAYETTE

Poème : (*...tu, lentus in umbra...*)..... VIII, 115

LOUIS LE CARDONNEL

Carmen Platonicum..... V, 39

GIOSUÈ CARDUCCI

Sur le Mont Marius (F.-T. Marinetti, *trad.*)..... V, 77
Rêve d'Eté (Sogno d'Estate). (*Id.*)..... VIII, 79

EUGENIO DE CASTRO

Deux Poèmes..... VII, 140

PAUL CLAUDEL

Connaissance du Temps..... V, 40

ISI COLLIN

Le Pâtre..... V, 117

EMILE COTTINET

Refleurir..... VIII, 129

HENRY DELORMEL

La Leçon de Psychologie de Maurice Barrès..... V, 90

1: Les titres de poésies et de poèmes en prose sont imprimés en italique.

MAXIME DETHOMAS

DESSINS *pour les « Esquisses Vénitiennes » d'Henri de Régnier*. VI, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55

LÉON DIERX

Valvins..... VII, 41

ALBERT DREYFUS

Un homme et une Femme (Henri-Pierre Roché, *trad.*)..... V, 103
Orphée..... VIII, 122

PAUL FORT

Du « Livre des Visions »..... V, 119
Henri III..... VII, 29
Le Roi Lear..... VIII, 137

PAUL GAUGUIN ET CHARLES MORICE

Noa Noa..... VII, 105

ANDRÉ GIDE

POÈMES : *Les Poésies d'André Walter*..... VIII, 37

EMILE GODEFROY

Critique de la Perfection: Les Stances de Jean Moréas..... VI, 109

JEAN DE GOURMONT

Francis Jammes..... V, 27

F.-W. GROVES CAMPBELL

L'Heure du Thé (Henri-Pierre Roché, *trad.*)..... VIII, 114

J.-K. HUYSMANS

Les Foules de Lourdes (Ch. VII, VIII)..... VI, 82

EDMOND JALOUX

L'Indifférente..... V, 99

FRANCIS JAMMES

Clairière dans le Ciel..... VI, 28
Odilon Redon, botaniste..... VIII, 29

ALFRED JARRY

La Dragonne (*Omne Viro Soli*)..... V, 66

GUSTAVE KAHN

VERS D'OCTOBRE ET DE NOVEMBRE : *Les Saules. Soir de Novembre. Chanson. Les Bonnes Dames. La Fin du Jour*..... VIII, 11

PAUL LECLERCQ

Jouets de Paris..... V, 84

SÉBASTIEN CHARLES LECONTE

Les Eléphants bourreaux..... VI, 98

LEGRAND-CHABRIER

I. Une Histoire très drôle. — II. Epitaphe du Cimetière mort..... VI, 147

L'Enlèvement d'Ignace..... VIII, 117

CHARLES VAN LERBERGHE

Les Aventures merveilleuses du Prince de Cynthie et de son serviteur Saturne..... VI, 5

OSCAR LEVERTIN

Hymne à la Lune (Edward Diriks, *trad.*)..... VIII, 100

LOUIS LORMEL

La Mort s'amuse..... VIII, 135

PIERRE LOUŸS

Fragment inédit d'« Aphrodite »..... V, 19

OSCAR WLADISLAW MILOSZ

Très simple histoire d'un monsieur Trix-Trix, pitre..... VII, 129

ALBERT MOCKEL

Le Bréviaire du Pauvre..... VII, 5

EUGÈNE MONTFORT

Alice la Bordelaise..... VI, 141

JEAN MORÉAS

Maurice Barrès et l'Attique..... V, 5

Notes : I. Corneille. — II. La Maison d'un Comédien. — III. Champlieu..... VI, 69

La Correspondance de Vigny..... VII, 49

Notes sur Pétrarque..... VIII, 21

CHARLES MORICE

Notations..... VII, 73

Noa Noa (*en collaboration avec* Paul Gauguin)..... VII, 105

JOHN-ANTOINE NAU

Le mauvais Navire..... V, 96

MAURICE DE NOISAY
Sully-Prudhomme ou Vielé-Griffin?..... VI, 129

SIGBJORN OBSTFELDER
Poème (Albert Dreyfus, *trad.*)..... VI, 146

RENÉ PIERRE-MARCEL
Un Soir d'Automne..... VIII, 123

EDMOND PILON
La Vie et les Pensées de Jean Lapin..... VII, 142

FRÉDÉRIC RAISIN
Poèmes: *Réponse. La Coupe*..... VI, 152

ERNEST RAYNAUD
Poèmes : *Cantique. L'Horloge de la Nourrice. Romance. Le Rêve de la Fiancée. Chanson. Ode*..... VIII, 101

HUGUES REBELL
Trois Poèmes..... VII, 125
Saint François d'Assise et la Fée..... VIII, 94

HENRI DE RÉGNIER
Feuillets retrouvés dans un exemplaire de Shakespeare..... V, 17
Esquisses vénitiennes : La Tasse. *Epigramme vénitienne*.... VI, 49
La Semaine des Arbres..... VII, 43

VICTOR REMOUCHAMPS
Poèmes en Prose : *La Toile idéale. Un Rêve. Nil noir*..... VI, 154

ADOLPHE RETTÉ
Poèmes de la Forêt : *Automne. Le Vent du Soir. La Mort*... VI, 42

W.-ST. REYMONT
Dans la brume, *nouvelle* (E.-L. Wagner, *trad.*)..... VII, 156

JEHAN RICTUS
Fil-de-Fer (*Chapitre inédit*)..... VIII, 109

LIONEL DES RIEUX
Invitation..... VIII, 133

HENRI-PIERRE ROCHÉ
Un Berger..... VII, 150

ALBERT SAINT-PAUL

L'Aurore dans la Vallée..... VII, 148

SAINT-POL-ROUX

Sur un banc du Parc Saint-Gilles..... V, 62

ANDRÉ SALMON

Les Féeries : I. *Le triste Epoux et ses Epouses mortes.* — II. *Un poète se promène*..... VI, 161

Le Tzigane..... VII, 164

ROBERT SCHEFFER

Carmen Vitæ Breve..... VIII, 74

ROBERT DE SOUZA

L'Héroïde de la danse du Lys..... VI, 63

ANDRÉ SPIRE

Poèmes : *La Délaissée. St-Sampson's Church*..... VII, 154

ROBERT-LOUIS STEVENSON

A la Pagaie : Au fil de l'Oise. Compiègne (Lucien Lemaire, *trad.*)..... VI, 101

A la Pagaie : Précy et les Marionnettes. De retour au Monde. Pris pour Espion (*Id.*)..... VIII, 53

SUARÈS

Le Bouclier de saint Georges. Perfection des Pleurs. Saül ! Saül ! Le Ressuscité. Lux de Cœlo. La Saint-Jean Saint-Juin. Le Chevalier aux sept Douleurs. Sentence. Navigation. Purification de la Lumière. Vocation..... VII, 94

LAURENT TAILHADE

Le Miracle de saint Gwénolé..... VI, 56

RAYMOND DE LA TAILHÈDE

Deux Poèmes..... V, 88

DON JUAN DE TARSIS

Le Phénix (Lucien Thomas, *trad.*)..... VI, 157

TORNOUËL

Le Poème de l'Heure..... VII, 122

HERBERT TRENCH

La Maison vide (Henri-Pierre Roché, *trad.*)..... VII, 137

EMILE VERHAEREN

Le Verbe..... V, 21

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

L'Etape..... VII, 25

TANCRÈDE DE VISAN

Eveil d'Ame..... V, 112

ŒUVRES : Sur l'œuvre de Maurice Maeterlinck..... VIII, 82

✡✡✡

Ode chinoise (D'après la traduction de M. Giles)..... VIII, 28

TABLE DES « NOTES »

TOME V

Vers et Prose. L'Election de Maurice Barrès à l'Académie. Marcel Schwob et François Villon. Le Théâtre d'Orange. Les Chansons de Maeterlinck. Ubu Roi..... 123

TOME VI

Vers et Prose. Mort de Jean Lorrain. Au théâtre gallo-romain de Champlieu. Lectures. Les Foules de Lourdes. « Antée » et « Psyché ». Le dîner Moréas..... 168

TOME VII

Errata. Une Etude de M. Maurice Wilmotte sur « Où nous en sommes ». Le Censeur. Une grande nouvelle. Sur Jean Moréas. La littérature allemande : les Poètes. Le dîner du Quatorze. Sujets et Paysages. M. Eugenio de Castro. M. Herbert Trench. M. W. St. Reymont. Conférences de M. Charles Morice sur les Poètes français..... 169

TOME VIII

Les Poésies d'André Walter. Olivier Calemard de la Fayette. Défense et Illustration du Vers Libre par Stéphane Mallarmé. Réception de Maurice Barrès à l'Académie Française. Lectures. Oscar Levertin. Banquets. — *A nos abonnés*..... 138

VERS ET PROSE

Tomes V, VI, VII, VIII. — Mars 1906 à Février 1907

Le Gérant : ANDRÉ SALMON

ABONNÉS A VERS ET PROSE

AU 20 AVRIL 1906

ALLEMAGNE

Berlin.

WILHELM HOLZAMER.
Mme MAX LOEBINGER.
Mme STEINTHAL.
BARONNE VON TELLEMANN.

Munich.

ROBERT BESANÇON.
GEORGES KHNOPFF.
OSCAR A. H. SCHMITZ.

ALSAÇE

Strasbourg.

RENÉ DEBRIX, *Secrétaire de la Direction de la Société générale Alsacienne de Banque.*
J. DISSART (*Maison Beltz et Auer*).
Dr F. DOLLINGER.
DIRIK FORSTER.
GEORGES HAEHL.
Mlle ELSA KOEBERLÉ.

Etats.

M. et Mme CORNEILLE BOSANY RŒDER (Leipsick).
WILHELM CRAMER(Schweinfurt).
Mme J. DREYFUS (Francfort-sur-le-Mein).
Mme RÉGINE HAHN (Francfort).
COMTE HARRY DE KESSLER (Weimar).
FRITZ KINTZLÉ, *Oberingenieur des « Aachener Hütten Vereins »* (Aix-la-Chapelle).
J.-J. OLIVIER, *Lecteur français à l'Université* (Heidelberg).
KARL G. SCHILLING, *Lecteur anglais à l'Université* (Giessen).
LUCIEN THOMAS, *Lecteur français à l'Université.* (Giessen).
HERMANN THOMSEN (Emden).
Dr WEISKE (Kamenz).

ANGLETERRE

Londres.

PROFESSEUR BARBIER FILS.
W.-J. BARWICK.
ALAN BEETON.
A.-C. HEWARD BELL.
LADY ALEXANDRA COLEBROOKE.
COMTESSE DE CONTARDONE.
LADY DESBOROUGH.
RICHARD GARNETT.
ARTHUR HERBERT.
THE HON. LADY HARDINGE.
HARRISON AND SON, *bookseller.*
Mrs HADDON.
Mrs R. C. LAMBERT.
COMTESSE DE MAS DE KELLIE.
BARONNE DE MEYER.
SIDNEY LEE.
Mrs NORMAN O'NEILL.
THE HON. LADY PONSONBY.
LORD REVENSTOKE.
ARTHUR SYMONS*.
TRUSLOVE ET HANSOM.
J. WATKINS, *bookseller.*

Comtés.

B.-H. BLACKWELL, *bookseller* (Oxford).
OSCAR BROWNING (*King's College*) (Cambridge).
LINDSAY BUEY (Wilcot Manor).
H.-E. FLECKER (Oxford).
H. FRENCH (Richmond).
EDWARD Mc. GEGAN, *Rédacteur au « Saint-George »* (Birmingham).
LADY HOARE (Stourhead).
THE HON Mrs CLAUD PORTMAN (Child Okeford Manor ; Blandford).
Mrs St JOHN COVENTRY, (Lilford-Hall ; Oundle).
Mrs ARTHUR STRONG (Chatsworth).
MISS M. STYLES (Spondon).
Mrs A. MEYSEY THOMSON Scarcroft).
Mrs A. MEYSEY THOMSON 2e Stion).
CHARLES WHIBLEY (Wavendon Manor).

ECOSSE

Aberdeen.

PROFESSEUR GRIERSON
Mrs RUDMOSE-BROWN.
THOMAS-B. RUDMOSE-BROWN.

Edimbourg.

PROFESSEUR GEORGE SAINTSBURY.

IRLANDE

F.-W. GROVES CAMPBELL (Kingstown).
Mrs MONTGOMERY (Grey-Abbey).

AUSTRALIE

Sidney.

E.-R. HOLME, *Professeur à l'Université.*
MISS FITZHARDINGE.
J. LEVERRIER.
J. LEVERRIER (2e Stion).

CANADA

DEOM FRÈRE (Montréal).
BARON DE CHAMPLOUIS (Dauville).

EMPIRE DES INDES

R. S. F. SIMSON (*The South Indian Export Company*) (Madras).

TRANSVAAL

JOHN PURVES, *Professeur* (Johannesberg).

AUTRICHE-HONGRIE

Vienne.

Dr F.-LOUIS ADLER.

* *Abonnés aux éditions de Luxe.*

Dr ARTHUR SCHNITZLER.
BARONNE DE ROTHENTHAL.
Dr STEFAN ZWEIG.

Province.

HUGO VON HOFMANNSTHAL (Rodaun).

BELGIQUE

Bruxelles.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE (Valère Gille, *Conservateur-Adjoint*).
PAUL ANDRÉ, *Professeur de Littérature Française à l'Ecole Militaire.*
Mme EDOUARD BEECKMAN.
Mme ALBERT BEHAEGHEL.
Mme L. BOUQUIÉ.
THOMAS BRAUN, *Avocat à la Cour d'Appel.*
ALFRED CASTAIGNE, *libraire.*
CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE (*Président :* M. Paul Hymans).
GUILLAUME CHARLIER.
FERNAND COUSIN.
ARTHUR DAXHELET, *Professeur à l'Athénée d'Ixelles.*
CARL DELPORTE, *Avocat.*
JACQUES DES CRESSONNIÈRES, *Avocat.*
ANDRÉ DEVIS, *Etudiant.*
HENRY DIDIER, *Capitaine-Commandant.*
GEORGES DWELSHAUVERS, *Professeur à l'Université.*
Mme Vve ERRERA.
H. FIERENS-GEVAERT, *Professeur à l'Université de Liège.*
CHARLES GHEUDE, *Avocat.*
ARNOLD GOFFIN.
JACQUES GREINER.
MAX HALLET, *Avocat.*
LÉON HENNEBICQ, *Avocat à la Cour d'Appel.*
THÉODORE HIPPERT, *Conseiller à la Cour d'Appel.*
THÉODORE HIPPERT (2e Stion).
PAUL HYMANS, *Député.*
PAUL-EMILE JANSON, *Avocat.*
LUCIEN JOTTRAND.
ALBERT KLEYER.
HENRI LA FONTAINE.
LAMEERE, *Professeur à l'Université.*
LÉON LEEFSON.
PHILIPPE LÉONARD.
Mme LEQUIME.
FERNAND LEVÊQUE, *Avocat près la Cour d'Appel.*
FERNAND LEVÊQUE (2e Stion).
HENRI LIEBRECHT, *Directeur du « Thyrse ».*
Mlle LOUISE MAYER, *sculpteur.*
GEORGES MALOENS.
CHARLES MÉLANT.
F.-CHARLES MORISSEAUX. *Dir. de la Revue d'Art « Le Thyrse ».*
AUGUSTE MICHOT (*Institut Michot- Mongénast*).
Mlle DINE MIGEOTTE.
MISCH ET THRON, *libraires.*
Mlle ANNA MOCKEL, *Dame d'honneur de* S. M. l'Impératrice Charlotte.
AUGUSTE MOCKEL, *Lieutenant aux Carabiniers.*
EUGÈNE MONSEUR, *Professeur à l'Université.*
PIERRE-M. OLIN.
G. RAHLENBECK, *Avocat à la Cour d'Appel.*
PAUL DE REUL, *Professeur à l'Université.*
PROSPER ROIDOT.
VICTOR ROUSSEAU, *Statuaire.*
EMILE ROYER, *Avocat à la Cour d'Appel.*
PAUL SPAAK, *Avocat à la Cour d'Appel, Professeur a l'Université Nouvelle.*
Mlle LAURE STEVENS.
FERNAND SÉVERIN, *Professeur à l'Athénée.*
E. TASSEL, *Prof. à l'Université.*
FRANS THYS.
CH. VAN DER STAPPEN, *Sculpteur.*
EMILE VAN MONS.
L. DE WAEL.
PHILIPPE WOLFERS, *Statuaire.*

Anvers.

LAURENT FIERENS, *Avocat.*
O. FORST, *Libraire.*
O. FORST (2e Abt).
Mme ALBIN LAMBOTTE.
LIBRAIRIE NÉERLANDAISE.
LIBRAIRIE NÉERLANDAISE (2e Abt.)
LIBRAIRIE NÉERLANDAISE (3e Abt.)
VICTOR YSEUX, *Avocat.*

Boussu.

Mlle SIMONE CANCELIER.
AD. POULEUR, *Secrétaire de la Gobeleterie-Robelte.*
Mlle ANGÈLE WINTACQ.

Charleroi.

MARCEL FALISE (Roux-lez-Charleroi).
MAURICE QUINIAUX, *Etudiant.*

Gand.

J. BIDEZ.
Dr L. DE BUSSCHER (RODRIGUE SÉRASQUIER).
H. PIRENNE, *Professeur à l'Université.*

Hasselt.

LUCIEN DE MAGNÉE.
FRANÇOIS OLYFF.
VICTOR REMOUCHAMPS, *Professeur à l'Athénée.*
VICTOR REMOUCHAMPS (2e Stion).

La Louvière.

GASTON BARRAS, *Etudiant.*
MAX HAUTIER.

Liège.

Mlle MARGUERITE BIDART.
EMILE BERCHMANS.
CHARLES CASTERMANS, *Architecte.*
OSCAR COLSON, *Directeur de « Wallonia ».*
PAUL COMBLEN, *Architecte.*
PAUL DEMANY, *Architecte.*
ISI-COLLIN.
PAUL JASPAR, *Architecte.*
Mlle MARGUERITE DE LAVELEYE.
ALFRED LOBET, *Architecte Diplômé.*
ERNEST MAHAIM, *Professeur à l'Université.*
Mme CAMILLE MASIUS.
Mlle J. MASIUS.
XAVIER NEUJEAN FILS.
AUGUSTE RAZE
ARMAND RASSENFOSSE.
Mlle MADELEINE STÉVART.
ERNEST SOUGNEZ.
Mme MAURICE TRASENSTER.
Mme PAUL TRASENSTER.
SYDNEY VANTYN, *Professeur au Conservatoire.*
MAURICE WILMOTTE, *Professeur à la Faculté de Lettres de l'Université.*

Mons.

FRANÇOIS ANDRÉ, *Avocat.*
RENÉ VAN AVERMAET, *Ingénieur.*
JULES BRISON, *Ingénieur, Professeur à l'École des Mines.*

WILLY CANON, *Etudiant.*
JEAN DELBRUYÈRE, *Ingénieur.*
HENRY DELBRUYÈRE, *Etudiant.*
GASTON DONNAY DE CASTEAU, *Lieutenant au 2e Chasseurs à cheval.*
ALBERT DOSIN, *Etudiant.*
A. HUYTTENS DE TERBECQ, *Maréchal des Logis au 2e Chasseurs à cheval.*
GASTON JOHNEN.
AUGUSTE JOTTRAND, *Avocat.*
ALPHONSE LAMBILLIOTE, *Professeur.*
ALPHONSE LAMBILLIOTTE * (2e Ab'.).
ROBERT LESCARTS.
LÉON MERCENIER.
AUGUSTE ORTS.
RENÉ PLUMAT, *Ingénieur-Brasseur.*
EMILE ROLLAND, *Etudiant.*
Mlle EMMA SASSERATH.
O. VAN DEN DAELE, *Professeur à l'Athénée Royal.*

Quiévrain.

JANSON, *Etudiant.*
LIÉVIN, *Etudiant.*

Uccle.

GEORGES MARLOW.
HENRI OTTEVAERE.
ERNEST PICQUET.
Mlle JEANNE DORDEUS, *Prof. de Déclamation au Conservatoire Royal de Bruxelles).*

Verviers.

GUSTAVE ANDELBROUCK, *Avocat.*
LÉON CHRISTOPHE.
PIERRE-J. DELCOUR.
IWAN FONSNY, *Professeur de Rhétorique à l'Athénée.*
GUILLAUME HENNEN.
ACHILLE PAULUIS.

Wasmes.

EDOUARD FRANÇOIS, *Ingénieur* (Charbonnages d'Hornu et Wasmes).
Mlle ROSE LOUIS.

Provinces.

ISI ANDRÉ, *Etudiant* (Bracquegnies).
COMTE ALBERT DU BOIS (Nivelles, Château de Fonteneau).
EMILE CLAUS (Astène).
LÉON COENEN, *Bourgmestre* (Weerde-sur-Senne).
GEORGE DE CONINCK, *Avocat* (Courtrai).
Mlle LOUISA DETIÈGE (Gilly).
ALBERT DONY (Tongres).
Mme B. DUMON-MESDACH DE TER KIELE (Tournai).
Mme B. DUMON-MESDACH DE TER KIELE (2e Sion).
Mme LOUISE GANSHOF (Bruges).
Mlle GERMAINE GÉRARD (Namur).
EUGÈNE GILBERT, *Homme de Lettres* (Louvain).
XAVIER GILLE, *Secrétaire aux Laminoirs* (Châtelet).
JULES GILLION, *Etudiant* (Fayt-les-Manage).
GREINER, *Dir. des Usines Cockerill* (Seraing).
RENÉ GREINER, *Etudiant* (Mariemont).
Mlle IDA HOUSSE (Erquelinnes).
MAURICE L'HOIR (Hornu).
GEORGES JACOB (Bracquegnies).
PAUL MORIAME, *Négociant en Bois* (Tamines).
Mme MERGHELYNCK HYNDERICK DE THEULEGOET (Château de Saint-Jean, Ypres).
OFFICE DE LIBRAIRIE DE L'IMPRIMERIE DES TROIS ROIS (Louvain).
ROBERT OTLET (Fontaine-l'Evêque).
NESTOR OUTER (Virton).
Mlle JENNY SERRUYS (Menin).
VICOMTESSE AD. DE SPOELBERCH (Château de Wespelaer).
J. VAN DOOREN, *Professeur de Rhétorique française à l'Athénée Royal* (Arlon).
GEORGES VIRRÈS (Château de Lummen).
Mme WESMAEL-CHARLIER (Namur).

CHINE

CHANG YI-OU (Vouisi, Kiangsou).
S.-C. CHENGFUNGPING (Shanghai).
CHEN WEN HSUEN (Vouisi, Kiangsou).
LI MIN FANG (Nankin).
LIOU TSOUNG TSING (Yang Tchéou).
OUÉI HOY (Fou-Tchéou).
TCHOU YEN (Shanghai).
TSANG TIN-TSIANG (Hou-Nang).
WONG TSEH LI (Sanghai).

COLOMBIE

ANTONIO J. CANO, *Libraire* (Medellin).
VICTOR M. LONDONO (Santa-Fé de Bogota).
S. RESTREPO (Medellin).
AQUILLINO VILLEGAS (Manizalès).

CUBA

D. JORGE MORLON (Habana).

DANEMARK

SOPHUS CLAUSSEN (Copenhague).

ESPAGNE

JEAN LINARES DELHOM (Palafrugell).
D. ENRIQUE DIEZ, *Canedo Libreria Gutenberg* (Madrid).

ÉTATS-UNIS

Mrs ANDRÉAS ANDERSEN (Boston).
SON EXC. THE RIGHT HON. SIR MORTIMER DURAND *(Ambassade d'Angleterre).* (Washington).
Mrs FREEDMAN-CARRIÈRE (New-York).
Mrs REGINALD DE KOVEN (Lake Forest, Illinois).
Mrs EMELY NELSON STROTHER (Ruxton).
CH. MEIGS (New-York).

FRANCE

Paris.

A

OTTO ACKERMANN.
JULES ALGIER.
PIERRE ARRIVET.
ASHER, *Libraire* (Gaulon).
STÉPHANE AUSTIN.

B

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE *(Salle Publique).*
Mlle MARIE-LOUISE BARA.
Mme ROGER DE BARBARIN.
LOUIS BARTHOU, *Député, Ministre des Travaux Publics.*

RHENÉ-BATON.
FRANCIS BAUMAL.
COMTESSE R. DE BÉARN.
FRITZ BECH, *Licencié en Philosophie.*
Mme GUILLAUME BEER.
BARON JEAN DE BELLET.
Mme PAUL BENEL.
EMILE BERNARD.
DOCTEUR BERNHEIM.
ROBERT DE BERMINGHAM.
HENRY BERNSTEIN.
ALBERT DE BERSAUCOURT.
PHILIPPE BERTHELOT.
EUGÈNE BERTHIER.
PRINCE ANTOINE BIBESCO.
BICHON, *Chef du Bureau des Archives à « La Confiance ».*
HENRI BIDOU*, *Rédacteur au « Journal des Débats ».*
JACQUES BIZET.
Mme BORY D'ARNEX.
Mme M. BLONDEL.
HENRI BOUILLON.
MARCEL BOULENGER.
EMILE BOURDELLE.
E. BOURDILLON.
LÉON BOURGEOIS, *Sénateur, Ministre des Affaires Etrangères.*
PIERRE BRACQUEMOND.
AUGUSTE BRÉAL.
OSCAR BREITNER.
Mlle M. BRENAËL.
PIERRE DE BRÉVILLE.
JULES BRETON.
Mme LA MARQUISE DE BRION.
F.-A. BROCKHAUS, *Libraire.*
Mlle GABIE BÜRGER.
Mlle MITZY BÜRGER.

C

COQUELIN CADET, *de la Comédie-Française.*
Mme EMMA CALVÉ, *de l'Opéra-Comique.*
PRINCE CHARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE.
HENRY CARO-DELVAILLE.
JOSEPH CARREL.
GABRIEL CARRIÈRE.
RENÉ DE CASTÉRA.
MARCEL CHABRIER.
HONORÉ CHAMPION, *Libraire.*
Mme ERNEST CHAUSSON.
GUY DE CHOLET.
JULES CLARETIE*, *de l'Académie Française.*
Mme LUCY CLAVET.
PIERRE COINDREAU.
HENRI COMBES.
Mme MARTHE COSTALLAT.
CHARLES COTTET.
EMILE COTTINET.
Mme LUCIE COUSTURIER.
Mme PIERRE CRÉPY.
FRANCIS DE CROISSET.
GABRIEL CROMER.
GASTON CRONIER.
Mme L. CRUPPI.
PRINCESSE DE CYSTRIA.

D

E. DAMOND.
JEAN DANGUY.
M. ET Mme GASTON DANVILLE*.
DANYSZ, *Professeur à l'Institut Pasteur.*
CLAUDE DEBUSSY.
HENRY DELORMEL.
LÉON DELONCLE, *Attaché au Cabinet du Ministre des Colonies.*
MAXIME DETHOMAS.
ROBERT DETOURBET.
Mme EUGÉNIE DIETZ.
EDWARD DIRIKS.
MAURICE DONNAY*.
A. DORADO R.
Mme J. DOUX.
JEAN DOYEN.
ALBERT DREYFUS.
EUGÈNE DRUET, *Directeur de la « Galerie Druet ».*
ALAIN DUBOIS.
G.-L. DUFRENOY.
HENRI FOUQUES DUPARC.

E

BARONNE D'EICHTHAL.
Dr STÉPHANE EPSTEIN *.
MAURICE ELIOT.
ALBERT EWALD.

F

GABRIEL FABRE.
Mme FERRAND.
HENRY FÉVRIER.
Mme M. FIAUX.
Mme L. FILLIAUX-TIGER.
Mlle MARGUERITE FLAMENG.
GEORGES FLÉ.
ARTHUR FONTAINE.
Mme LUCE FORGET.
Mme GEORGETTE FORT.
ROBERT FORT.
DANIEL FOURIÉ.
ARMAND FOURREAU.
ALPHONSE FRÉDÉRIX.
Mme CÉCILE FRENKEL DE JONG.
EMILE FRIANT.
ALFRED FRICHE, *Arbitre au Tribunal.*
Mme BELLINA FROEHLICH.

G

HENRI GADON.
EUGÈNE GAILLARD.
E. GALANTE.
PAUL GALLIMARD.
ROBERT GANGNAT.
HENRI GENET.
ANDRÉ GERMAIN.
Mlle MARGUERITE GILLOT.
PRINCE GEORGES GHIKA.
GUSTAVE GOMPEL.
Mme MAUD GONNE.
GEORGES GORVEL.
THÉODORE GOUTCHKOFF, *Directeur de la « Rénovation ».*
Mme GOYAU FÉLIX-FAURE.
J. GROUX, *Libraire.*
JEAN GUIFFREY, *Attaché au Musée du Louvre.*
Mme ALFRED GUIGNARD.
Mme YVETTE GUILBERT.

H

JEAN HACHETTE.
REYNALDO HAHN.
ANDRÉ HALLAYS.
ARNE HAMMER, *Secrétaire du « Courrier Européen ».*
EDMOND HARAUCOURT*, *Directeur du Musée de Cluny.*
Mme A. CHARLES HAYEM.
EMILE HENRIOT.
JEAN HÉROS.
E. HERSCHER.
PAUL HERVIEU, *de l'Académie Française.*
BERNHARDT HOETGER.
Mme ROSE HORWITZ.
VICOMTE ROBERT D'HUMIÈRES.
MAURICE HUSSENOT DE SENONGES.

I

M. ET Mme GEORGES ITASSE.

J

LAURENCE JERROLD.
MARCEL JORDAN.
HENRI JOUVE, *Imprimeur de « Vers et Prose ».*

K

Mlle MARIE KALFF.
CHARLES KOECHLIN.
B. KOZAKIEWICZ.

L

RAYMOND LABRUYÈRE.
Mme LUCIEN DE LACOUR.
EMILE LAFFON.
GEORGES LAGUERRE, *Avocat.*
WILLIAM LAPARRA.
PAUL-ALBERT LAURENS.
CHARLES LÉANDRE.
PAUL LECLERCQ.
SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE.
GEORGES LECOMTE.
ERNEST LEGRAND, *Compositeur de Musique.*
A. LEMOIGNE, *Libraire* (1er abt).
A. LEMOIGNE (2e abt).
A. LEMOIGNE (3e abt).
PAUL LEMOIGNE.
Mme PAUL LEMOISNE.
H. LE SOUDIER, *Libraire.*
CHARLES LEVADÉ.
MARCEL LEVALLOIS.
Mme ANATOLE LÉVY.
RAPHAËL GEORGES LÉVY.
LOUIS LIBAUDE.
STÉPHEN LIÉGEARD.
FRANÇOIS LOEHR.
GEORGES LOYAL, *Avocat à la Cour.*
PAUL-HYACINTHE LOYSON.

M

MAURICE MAETERLINCK.
Mme M. MANCEL.
LOUIS MANDIN.
ANGELO MARIANI.
PIERRE MARCEL, *Avocat à la Cour d'Appel.*
Mme MARVAL.
PAUL MARIÉTON.
ANDRÉ MARY.
FRÉDÉRIC MASSON, *de l'Académie Française.*
M. ET Mme FIX MASSEAU.
HENRI MATISSE.
ANDRÉ MAY.
BARONNE MAY DE FISCHER.
Mme J. CHARLES MAX.
Mme MÉDARD.
RENE MÉNARD.
RAOUL MERCIER.
Mme LOUIS MERLE.
STUART MERRILL*.
STUART MERRILL* (2e abt).
RUDOLF MEYER, *Lecteur a la Sorbonne.*
O. W. MILOSZ.
HENRI MIRANDE.
Mme ALBERT MOCKEL*.
JACQUES MOCQUIN.
ALPHONSE MONIN.
MAURICE MONIN.
HENRI MONOD, *Directeur de l'Assistance Publique.*
MAURICE MONTÉBRUN, *Architecte.*
LÉON MOREAU.
HENRI MORISSET.
Mlle ELISE VON MOSCHZISKER
Mlle IRÈNE MUZA.

N

ALEXANDRE NATANSON.
Mme CHARLES NEEF-NEUJEAN.
COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES.
MAURICE DE NOISAY.
Mme ALICE NOLTE.
LUCIEN MOTTIN.
JACQUES NORMAND.

O

RODERIC O'CONOR.
J. D'OFFOËL (Froissart).
GEORGES OHNET.
DIMITRY D'OZNOBICHINE *Aide de Camp* de S. A. I. Mgr le Duc de Leuchtenberg.
Mme OSSIT.

P

Mme VALENTINE PAGE, *du Théâtre de l'Odéon.*
ARMAND PARENT.
Dr JOSÉ C. PAZ, *Dir. de la « Prensa ».*
PER LAMM, *Libraire.*
PER LAMM (2e abt).
PER LAMM (3e abt).
Mme PAULETTE PHILIPPI.
A. PICARD, *Libraire.*
AUGUSTE PIERRET.
LOUIS PILATRIE.
SYLVAIN PITT.
RAYMOND POINCARÉ, *Sénateur, Ministre de l'Intérieur.*
ARMAND POINT.
Mlle POLAIRE.
PRINCESSE EDMOND DE POLIGNAC.
ANTOINE POTOCKI, *Dir. de « Sztuka ».*
JEAN PSICHARI.

R

Mme IRÈNE REICHERT.
JULES RENARD.
Mme GABRIELLE RÉVAL.
EDMOND RICHARD.
JEAN RICHEPIN*.
LIONEL DES RIEUX.
Dr ALBERT ROBIN.
H.-P. ROCHÉ.
COMTE ANTOINE DE LA ROCHEFOUCAULT.
DUCHESSE DOUAIRIÈRE DE LA ROCHE-GUYON.
Mme ANNA RODENBACH.
CLAUDE ROGER-MARX.
ROMAIN ROLLAND.
GASTON RONCERET.
J.-H. ROSNY.
Mme J. ROUCHÉ.
COMTESSE OLIVIER DE ROUGÉ.
ALBERT ROUSSEL.
LÉO ROUSSEL.
ANDRÉ ROUVEYRE.
Mme RUNKEL.

S

LEO SACHS.
SAGOT.
ANDRÉ SAGOT.
GUSTAVE SAMAZEUILH.
Mme CECILE SARTORIS.
LADY SASSOON.
Mlle ALICE SAUVREZIS.
Mlle SCHWENDEMANN.
ROGER SEMICHON.
E. SCHUFFENECKER.
JEAN SCHLUMBERGER.
EDOUARD SCHURÉ.
Mme SECOND-WEBER* *de la Comédie-Française.*
Dr MARCEL SÉE.
SÉRÉ DE RIVIÈRES, *Vice-Président au Tribunal de la Seine.*
F.-R. SIEDLECKI.
CHARLES SIBLEIGH.
LOUIS SIMON.
LOUIS SIMON (2e Stion).
R. SIMON.
Mlle ROSE SLOMNICKA.
ANGELO SOMMARUGA.
DE SOUZA MEÏRAL.
STEIN.
Mme A. STREMSDOERFER.

T

CHARLES DE TAVERNIER.
FRITZ THAULOW.
JOSÉ THÉRY, *Avocat à la Cour d'Appel.*
Mme THEIBERT.
THUILLIER-CHANVIN, *Libraire.*
Mme TROUARD-RIOLLE.

U

Mme ULDRY.

V

FERNAND VANDÉREM.
Mme VAN RYSSELBERGHE.
PAUL VÉROLA*.
PIERRE-EUGÈNE VIBERT.
RICARDO VINES.
M. ET Mme DE VROYE.

W

MAURICE DE WALEFFE.
WILLIAMS (H. de Soudier).
WILLY.
WILLY * (2e ab[t]).

Y

YOUNG I. PENTLAND (Em. Terquem).

Z

IGNACIO ZULOAGA.

Aix-en-Provence.

MARIUS AMIOT.
JULES BERNEX, *Directeur des « Gerbes »*.
GEORGES LOBIN, *Directeur de la Fonderie H. Lobin et fils.*

Baccarat.

CHARLES KLEIN.
Mlle J. LENOIR.
CH. PECCATTE, *Artiste peintre.*
PAUL RENOUX, *Notaire.*

Bordeaux.

JEAN DARRIEUX.
Dr M. DENUCÉ, *Professeur à la Faculté de Médecine.*
MARCEL DROUIN.
E. DUSOLIER, *Médecin-major au 14e d'Artillerie.*
GABRIEL FRIZEAU.
GASTON LEMAIRE.
LÉONCE MONJOU.
JACQUES RIVIÈRE.
JOSEPH SAMAZEUILH.
STANISLAS VIGNIAL.

Douai.

HENRI DUHEM.
MAILLARD, *Avocat.*
PAUL RIFF, *Conseiller à la Cour d'Appel.*
CHARLES VERTONGEN.

Lille.

EDMOND AGACHE.
AUGUSTE ANGELLIER, *Professeur à la Faculté des Lettres.*
BIBLIOTHÈQUE COMMUNALE.
HENRI BORNECQUE, *Professeur à l'Université.*
MÉDÉRIC DUFOUR, *Professeur à l'Université.*
Mme GOUVERNEUR SOSSON.

Lyon.

LOUIS ALLUT.
JOSEPH BIÉTRIX, *Directeur de l'Institution des Minimes.*
MAURICE GAUTIER.
V. MOULINAS, *Rec. des Postes et Tél.* (Lyon-Terreaux).

Marseille.

CAROL BÉRARD.
E.-D. DELTOUR.
ÉMILE DONADIEU, *Directeur du Café de l'Univers.*
GABRIEL FAYE.
EDMOND JALOUX.
E. MARTIN-MAMY.
ROBERT MOUREN.
LOUIS DE SAINT-JACQUES.
EMILE SICARD, *Dir. de la Revue « Le Feu ».*
PIERRE VIERGE.

Nancy.

Dr HENRI AIMÉ.
HENRI BERNARD, *Avocat à la Cour d'Appel.*
ANDRÉ SPIRE.

Neuilly-sur-Seine.

JULES CASE.
Mme B.-W. HOWE.
MAURICE KAHN.
GUSTAVE KEFER.
Mme HELÈNE LEMAIRE.
Mme MARIUS MARTEAU.
COMTE FRANÇOIS DE NION.
E. REIGNIER.
Mlle L.-R. RUCKERT.

Nice.

JEAN GALMOT.
Mme ELMA HÉBRARD.
J.-F. LOUIS MERLET (*Rédacteur a l' « Eclaireur de Nice »*).
ALFRED MORTIER.
Dr RIVOIRE.
COMTESSE DE SOUZA.

Versailles.

ANDRÉ-BENJAMIN CONSTANT
GEORGES LACOMBE.
COMTE M. DU PATY DE CLAM *Enseigne de Vaisseau.*

Province.

ALFRED AGACHE (Cous-sur-Loire).
CHARLES ANCRAND (St-Laurent-en-Caux).
JEAN AUBRY (Le Havre).
LÉON BARATCHARD (Hasparren).
Mme BEAUCAMP (Sedan).
LUCIEN BEISSEL, *Etudiant* (Longwy).
JEAN D. BENDERLY (Lagny).
Mme BORY D'ARNEX (Saint-Cloud).
ADOLPHE BOSCHOT (Fontenay-sous-Bois).
WILLY BRANQUART, *Etudiant* (Valenciennes).
ANTONIN BUNAND (Ville d'Avray).
ANTOINE CALVET (Toulouse).
Dr A. CASTRES (Gray).
PIERRE CHARRIER (Château de Coulonges).
CHOCARNE, *Sous-Préfet* (Briey).
HENRI-EDMOND CROSS (Le Lavandou).
FRÉDÉRICK DELIUS (Grez-sur-Loing).
JEAN DELRIEU (Arcueil).
EUGÈNE DEMOLDER (Essonnes, La Demi-Lune).
ROGER DESSOIS (Alligny, près Cosne).
ANDRÉ DONNAY, *Professeur au Lycée* (Pau).
Mme DUCOURAU-PETIT (Saint-Jean-de-Luz).
DUMAS, *Professeur au Lycée* (Toulon).
LOUIS DUMONT (Vaucogne).
A. DUPRÉ (Lumeau).
RENÉ DUPUIS, *Enseigne de Vaisseau* (Dunkerque).
OLIVIER C. DE LA FAYETTE (Château de Chassagnon, Langeac).
FLAUD (Rennes).
ANTOINE FROC (Villaines).
Dr FROMENTIN, *Chirurgien en chef des Hospices de Gray* (Gray).
GALLIMARD *Ex-Instituteur* (Grancey-sur-Orne).
NUMA GILLET (Montigny-sur-Loing).
ETIENNE GIRAUDIAS (La Mothe Saint-Héraye).
GEORGE GAUDION (Toulouse).
MARCEL HAYETTE, *Etudiant* (Valenciennes).

FERNAND HENRY, *Avocat* (Le Muy).
Dr RENÉ JACQUOT (Gray).
Dr RENÉ JACQUOT (2e Stion).
LOUIS-JULES HILLY (Le Havre).
LAPLANE, *Directeur du Comptoir d'Escompte* (Montpellier).
P. LECOUFFE, *Etudiant* (Ecaillon).
Mme LEVERT (Amiens).
LOUIS-GERMAIN LÉVY, *Rabbin* (Dijon).
GEORGES MATHIS (Juvisy).
J. MATRAY, *Dir. de la Banque de France* (Dijon).
ABBÉ F. MAUCOURANT, *Curé-Doyen* (Varzy).
HUGH M. MILLER, *Chargé de Cours à l'Université* (Grenoble).
HUGH M. MILLER (2e Stion).
FÉLIX MINARD (Reims).
S. FLORIMOND MONIN, *Professeur d'Anglais* (Condom).
M. MOREL, *Professeur au Lycée* (Grenoble).
ELIÉ MORICE, *Instituteur* (Vautorte).
DANIEL MORNET, *Professeur au Lycée* (Saint-Omer).
LÉON MOULIN (Rodez).
Dr DE MUSGRAVE-CLAY (Salies-de-Béarn).
Dr de MUSGRAVE-CLAY 2e Stion).
JOHN-ANTOINE NAU (Saint-Tropez).
JEAN-LUC ORSONI, *Instituteur* (Venzolasca, Corse).
GEORGES OUIZILLE (Lorient).
Mme GEORGES DE PEYREBRUNE (Chancelade).
MAURICE POTTECHER (Bussang).
CHARLES-ALBERT PRINCE (Noirmoutier).
Mme QUENTIN (Quimper).
RAYNAL (Roanne).
RAYNAL* (2e abt).
AUGUSTE RENARD (Amiens).
A. ROBIDA (Le Vésinet).
Mlle AÏDA DE ROMAIN (*Château de la Possonnière*, Angers).
EMILE SALMON* (Chelles).
PAUL SALMON, *Directeur du Comptoir d'escompte* (Narbonne).
SCHOËNE, *Professeur* (Foix).
Bonne GABRIELLE DE SEEGER (Château de Roquehort, Monein)
DEODAT DE SÉVERAC (Saint-Félix).
HENRI LE SIDANER (Gerberoy).
PAUL SIGNAC (Saint-Tropez).
POL SIMONNET (Bar-le-Duc).
SULLY-PRUDHOMME, *de l'Académie Française* (Châtenay).
MAURICE THIBEAUD (Saint-Emilion).
Dr M. THIOLLIER (Saint-Etienne).
LÉON TOURENQ, *Géomètre du Cadastre* (Eppeville).
Mme PIERRE THOMAS (Sèvres).
AMÉDÉE TROUILLARD, *Avocat* (Niort).
PIERRE TOURNIER (St-Félix-de-Sorgues).
Mme VALLIN-KEKKING (Maxéville).
HENRY VERNOT (La Ferté-sous-Jouarre).
Dr DE VÉSIAN (Castelnaudary).
EMILE VÉRY (Reims).
Dr GEORGES WOIMANT (Soissons).
E. ZYROMSKI, *Professeur à l'Université* (Toulouse).

ALGÉRIE

PAUL CIROU (Tenès).
HENRI MAHAUT (Alger).

COCHINCHINE

EDGARD PLEUTIN, *Agent de la Société de Construction de Levallois-Perret* (Saïgon).

TONKIN

Hanoï.

CERCLE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE.
FETTERER, *Chef du Service Commercial à la Direction de l'Agriculture.*
GEORGES FORT*, *Directeur pour l'Extrême-Orient de la « Mutuelle de France et des Colonies ».*
ALFRED KURZ, *Secrétaire de « la Cie du Yunnan ».*
METAIREAU, *Administrateur des Services Civils de l'Indo-Chine.*
REBOUL, *Médecin-major de 1re classe des Troupes Coloniales.*
PAUL ROUX, *Architecte.*
PIERRE SUQUET, *Exportateur.*
VIEILLARD, *Chef de Bureau à la Direction de l'Agriculture.*

ITALIE

Rome.

HENRI B. BREWSTER*
HENRI B. BREWSTER (2e abt).
ANTONELLO CAPRINO.
MARQUISE MALASPINA.
VINCENZO PICARDI.
GIUSEPPE VANNICOLA.

Florence.

SIGNORA ALAIDE BANTI.
MARQUIS JOSEPH FIORAVANTI
Dr KARL GUSTAV VOLLMOELLER (Castello, près Florence).
VITTORIO PICA.

Milan.

TOM ANTONGINI (*Libreria Edce Lombarda*).
GUSTAVO BOTTA.
KUMPERS.

Provinces.

Mlle ANNA BALDINI (Bergame).
DUCHESSE DE LEEDS (Bordighera).
FERDINANDO NERI, *Chargé de Cours à la Faculté des Lettres de Grenoble* (Domodossola).

LUXEMBOURG

(Grand-Duché)

HENRI AHNEN, *Professeur* (Echternach).
Mlle CAROLINE AUGUSTIN (Diekirch).
COMITÉ RÉGIONAL DE L'ALLIANCE FRANÇAISE (*E. Hansen, Prof. au Gymnasa, Bibliothécaire*) (Diekirch).
Mlle A. CROCIUS (Luxembourg).
MARTIN D'HUART, *Professeur à l'Athénée* (Luxembourg).
AUGUSTE LAVAL, *Député.*
Mme CHARLES LAVAL (Esch-s.-Alzette).

Mme Emile Mayrisch (Dudelange).
Ries, *Professeur* (Diekirch).
Mme Georges Saur (Eich-Dommeldange).
Mme Auguste Weber (Eichs.-Alzette).

MONACO

(Principauté).

Alfred Mortier, *Directeur du « Petit Monégasque »*.
Toussaint Lucas (Monte-Carlo).

NORVÈGE

Ivar Alme Helgesen (Christiania).
Hans Helgesen (Christiania).
Mlle Trine Thaulow (Trondhjem).

PAYS-BAS

La Haye.

Bibliothèque Royale (Dr W. G. C. Byvanck, *Directeur*).
Mme Andriessen-Tels.
Librairie Cikot.
Mme de Monbel (*Légation de France*).
Mme Koster, Nierstrasz.
Mlle Marie Loke.
Mlle Vincence Rethaan Macaré.
A. de Oliveira Soares, « Légation de Portugal ».
Jean de Stuers.

Haarlem.

G.-F. Gunning, *Buckhandlung und Antiquariat*.
Dr P.-H. van Moerkerken Jr.
Conrard Kikkert.
Mme A. Köster.

Amsterdam.

A. Bonger.
J. N. van Hall, *Dir. de la Revue « De Gids. »*
Mlle Wilhelmine-Mensink.
E. Verhaegh.
Professeur G. Walch.

Provinces.

Dr N.-J. Beversen (Zwolle).
Hondius van den Broeck (Utrecht).
J. van Embden (Arnhem).
Antoine Van Hamel, *Professeur à l'Université*. (Groningue).
H.-P. Harlem (Utrecht).
Auguste Henrotay (Maestricht).
Mme P. Hosang-Boogaert (Middelburg).
Mlle C. Kool, *Artiste peintre* (Ede).
P. Mariatti (Amersfoort).
Mme E. van Raalte (Rotterdam).
H. Snel, *Professeur au Lycée* (Kampen).
Mlle Sara de Swart (Laren).
P. Valkhoff, *Professeur de Lycée* (Zwolle).
Jan Walch (Gouda).

PERSE

José Hennebicq (Téhéran).

POLOGNE

Pologne Allemande

K. Kantak (Czempin).

Pologne Autrichienne

Mme Sabine Fraenkel (Cracovie).

Pologne Russe

Varsovie.

M. et Mme Michel Mutermilch.
M. et Mme V. Mutermilch.
Zenon Przesmycki, *Directeur de la « Chimera »*.
L. Wellisch.

Lodz.

Dr François Hirszberg.
Mme Gustawa Kahn.
Dr Henri Pinkus.

Province.

Maximilien Reicher (Sosnowice).

PORTUGAL

S. Exc. O'Neill Comte de Tyrone (Lrsbonne).
Dor Antonio Simoes Raposo (Lisbonne).

Madère

Baron Charles Van Benedden.

ROUMANIE

Jean de Nivalba (Bukarest).

RUSSIE

Revue « La Balance » (*Viessy*) (Moscou).
Pierre Darcy * (Saint-Pétersbourg).
Wilfrid Lerat, *Professeur aux Institutions de l'Impératrice Marie* (Saint-Pétersbourg).
Mlle Lia-Andrée Salmon (Saint-Pétersbourg).
Michel de Semenow (Kalouga).

SUÈDE

Docteur Harald Heyman (Stockholm).

SUISSE

Berne.

Reynold Decker.
Hubert Krains.
Ctesse de Mulineu de Bary
Mme Jean de Watteville.
Mme de Würtemberger.

Genève.

Bernard Bouvier, *Professeur de Littérature à l'Université*.
Frédéric Raisin, *Avocat*.
Frédéric Raisin * (2e ab.).
Ch. Vuille, *Avocat*.

Cantons.

Louis Artigue (Neuchâtel).
Hermann Behrmann (Aarau).
Mme Marguerite Burnat-Provins (La Tour de Peilz).
Mme Everaerts Gossen (Leysin, Vaud).
Cuno Hoper (Schloss-Liebburg),
Henry Jossic (Clarens-Montreux).
Albert Mahaim, *Professeur à l'Université de Lausanne* (Sry).
Comtesse de Reynold (Château de Vinzel).
Paul Seippel, *Professeur de Littérature à l'École Polytechnique* (Zurich).

TURQUIE

Ardachesse Artine (Malgara).
Valery, *Libraire* (Constantinople).

BONVALOT-JOUVE

Imprimeur de " VERS & PROSE "

15, RUE RACINE, PARIS (VIe)

POÉSIES | *REVUES*

ROMANS | *JOURNAUX*

EXÉCUTION RAPIDE ET TRÈS SOIGNÉE

BONVALOT-JOUVE

IMPRIMERIE

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

Spécialité de Thèses de Médecine et de Droit

PRIX MODÉRÉS

TRAVAUX EN TOUS GENRES

ÉDITIONS DU MERCURE DE FRANCE

26, rue de Condé. — PARIS (VIe)

Collection des plus belles pages

Cette collection a pour but de mettre à la portée du grand public ce qu'il y a de meilleur ou de plus curieux dans les meilleurs ou les plus curieux écrivains. On a moins que jamais le temps de lire tout ce qui vaudrait la peine d'être lu, mais d'abord on n'en a pas toujours l'occasion : des œuvres sont trop volumineuses, d'autres sont rares, d'autres sont des plus mêlées.

La *Collection des plus Belles Pages* ne désire être classique que par sa valeur littéraire ou psychologique, et fait abstraction dans ses choix de toute idée morale ou éducatrice, se distinguant ainsi des collections de pages choisies publiées jusqu'à ce jour.

HENRI HEINE

Avec une Notice et un Portrait (*Poésie : Intermezzo ; Le Retour ; Lieds ; Voyage dans le Harz ; La Mer du Nord ; Atta Troll ; Germania ; Lazare. — Prose : Le Tambour Legrand ; Les Dieux en exil ; Le Rabbin de Bacharach ; Nuits florentines ; Pensées ; Quelques lettres. — Appendice : Documents et Bibliographie*). Vol. in-18 3.50

RIVAROL

Avec une Notice et un Portrait (*Littérature : Universalité de la Langue française ; Voltaire et Fontenelle ; Petit Almanach de nos grands hommes ; Madame de Staël ; Le Génie et le Talent. — Politique : Journal Politique national ; Actes des Apôtres ; Petit Dictionnaire de la Révolution. — Philosophie : Lettres à Monsieur Necker ; Discours préliminaire à un Dictionnaire de la Langue française. — Fragments et Pensées littéraires, politiques, philosophiques. — Lettres. — Rivaroliana. — Appendice : Documents ; Bibliographie*). Vol. in-18..... 3.50

CHAMFORT

Avec une Notice et un Portrait (*Produits de la Civilisation perfectionnée : Maximes et Pensées ; Caractères et Anecdotes. — Qu'est-ce que la Philosophie ? — Petits Dialogues philosophiques. — Histoire de Madame Michelin. — Le Marchand de Smyrne. — Lettres. — Appendice : La Vie et l'Œuvre de Chamfort ; Principaux Ouvrages ; Bibliographie*). Vol. in-18 (3e édition)..... 3.50

RÉTIF DE LA BRETONNE

Avec une Notice et un Portrait (*Monsieur Nicolas : Souvenirs d'enfance ; Jeannette Rousseau ; Madame Parangon ; Zéphire ; Rose ; Bourgeois, etc.*) — *Le Paysan et la Paysanne pervertis : Entretien sur le Mariage ; Le Viol ; La Perversion raisonnée. — Les Contemporains : La Jolie Mercière. — Le Palais-Royal : les Filles de l'Allée des Soupirs. — L'Allée des Dames nationales : Charlotte Corday. — Appendice : Vie littéraire de Rétif ; Sara ; Rétif et Mirabeau ; Bibliographie*). Vol. in-18 (3e édition)..... 3.50

GÉRARD DE NERVAL

Avec une Notice et un Portrait (*Les Filles du Feu : Sylvie ; Angélique. — La Bohême galante : La Main enchantée. — Les Illuminés : Cagliostro. — Voyage en Orient : Les Femmes du Caire ; Constantinople. — Aurélia. — Poésies : Les Chimères ; Odelettes. — Appendice : L'Imagier de Harlem ; La Mort de Gérard de Nerval ; Bibliographie*). Vol. in-18 (3e édition)..... 3.50

LIBRAIRIE **E. SANSOT & Cie** ÉDITEURS

PARIS — rue Saint-André-des-Arts — PARIS

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

ALEXANDRE MACEDONSKI

LE CALVAIRE DE FEU

1 vol. in-18 jésus..... 3.50

JULES BERTAUT

CHRONIQUEURS & POLÉMISTES

1 vol. in-18 jésus..... 3.50

PHILÉAS LEBESGUE

Le ROMAN de GANELON

1 vol. in-18 jésus..... 3.50

DUO CAROLI

Le MANUEL du CANDIDAT

1 vol. in-18 jésus..... 3.50

E. GOMEZ-CARRILLO

L'AME JAPONAISE

1 vol. in-18 jésus..... 3.50

DALIBRAY

ŒUVRES POÉTIQUES CHOISIES

Avec une notice, par Ad. VAN BEVER

1 vol. in-18 jésus..... 3.50

Chez les mêmes Éditeurs

Collection in-12 couronne

à 1 franc le volume

Quelques Cadences, par MAURICE BARRÈS..... 1 vol.

La Vierge assassinée, par MAURICE BARRÈS..... 1 vol.

Deux Méditations sur la Mort, par HENRY BORDEAUX... 1 vol.

Le Charme d'Athènes, par HENRI BREMOND..... 1 vol.

Quelques petites Ames d'ici et d'ailleurs, par GOMEZ CARRILLO. ..... 1 vol.

Heures de Corse, par J. LORRAIN. ..... 1 vol.

La dernière Leçon de Léonard de Vinci, par PELADAN..... 1 vol.

La Querelle de l'Orthographe, par MARCEL BOULENGER. 1 vol.

Contradictions, par CH. REGISMANSET..... 1 vol.

Polichinelle (de Guignol), avec une étude de G. KAHN..... 1 vol.

Collection d'études étrangères

formats in-18 à prix divers

L'Allemagne littéraire contemporaine, par PAUL WIEGLER, 1 vol..... 2 »

L'Italie littéraire d'aujourd'hui, par FRANÇOIS GAETA, 1 vol. 2 »

La Roumanie littéraire d'aujourd'hui, par TH. CORNEL, 1 vol. 1 50

La Langue et la Littérature hébraïques, depuis la Bible jusqu'à nos jours, par NAHUM SLOUSCHZ, 1 vol..... 1 »

R.-L. Stevenson, sa vie, son œuvre, par GEORGES GRAPPE, 1 vol..... 1 »

Le Portugal littéraire d'aujourd'hui, par PHILÉAS LEBESGUE, 1 vol..... 1 50

Les littératures danoise et norvégienne d'aujourd'hui, par EMILE FOG, 1 vol..... 2 »

Essai sur la poésie anglaise au XIXe siècle, par GEORGES GRAPPE, 1 vol..... 2 »

Les lettres françaises dans la Belgique d'aujourd'hui, par EUG. GILBERT, 1 vol..... 2 »

La littérature néo-grecque, par PHILÉAS LEBESGUE, 1 vol.. 2 »

IMP. BONVALOT-JOUVE, 15, RUE RACINE, PARIS

TROISIÈME ANNÉE DE « VERS ET PROSE »
(Tomes IX, X, XI, XII)

A NOS ABONNÉS

Nous avons l'honneur d'informer nos Abonnés que leur abonnement expire avec l'envoi du présent recueil, Tome VIII.

Désirant ne leur occasionner aucun dérangement, *nous ferons toucher par la Poste*, à moins d'avis contraire, le montant de leur nouvelle souscription.

Ce recouvrement ne sera pas effectué avant le 20 février, nos Abonnés devant recevoir au préalable, en un volume à part, la *Table*

Carte Postale

AFFRANCHIR
A
5 CENTIMES

MONSIEUR PAUL FORT

ADMINISTRATEUR DE « VERS ET PROSE »

18, Rue Boissonade

FRANCE PARIS (XIVe)

LA PRIME CONSISTE : 1° en une réduction considérable du prix de l'abonnement ; 2° en la faculté de choisir, chaque fois que paraîtra l'un de nos tomes de la troisième et de la quatrième année, un des volumes inscrits sur une LISTE comprenant des ŒUVRES de STENDHAL, MICHELET, BALZAC, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, MAURICE BARRÈS, CHARLES VAN LERBERGHE, MARCEL SCHWOB, H.-G. WELLS, EUGÈNE DEMOLDER, JEAN LORRAIN, PÉLADAN, ALBERT MOCKEL, ALPHONSE DAUDET, PAUL ARÈNE, MAURICE DE GUÉRIN, GUSTAVE KAHN, PIERRE LOUYS, JEAN MOREAS, H.-D. DAVRAY, HUGUES REBELL, PAUL FORT, ETC., ETC., soit successivement *Huit Volumes* qui seront adressés *franco de port*.

Avis important. — 1° L'Abonnement de deux ans peut être pris pour la Troisième et la Quatrième Année, *ou bien* pour la Première et la Troisième Année. Ce dernier Abonnement sera sans doute apprécié par les personnes qui, ayant souscrit à la Seconde Année, désireraient posséder la collection complète de « *Vers et Prose* ».

2° Les personnes qui se sont abonnées, l'année dernière, à un abonnement de deux ans peuvent participer aux avantages de ce nouvel Abonnement : il leur sera compté, pour la Quatrième ou la Première Année (au choix), la différence entre le prix ordinaire d'un Abonnement d'un an et le prix *réduit* marqué ci-dessus *(Mentionner ce cas sur la Carte postale)*.

IMP. BONVALOT-JOUVE, 15, RUE RACINE, PARIS

TROISIÈME ANNÉE DE « VERS ET PROSE »
(Tomes IX, X, XI, XII)

A NOS ABONNÉS

Nous avons l'honneur d'informer nos Abonnés que leur abonnement expire avec l'envoi du présent recueil, Tome VIII.

Désirant ne leur occasionner aucun dérangement, *nous ferons toucher par la Poste*, à moins d'avis contraire, le montant de leur nouvelle souscription.

Ce recouvrement ne sera pas effectué avant le 20 février, nos Abonnés devant recevoir au préalable, en un volume à part, la *Table*

Carte Postale

AFFRANCHIR
A
5 CENTIMES

MONSIEUR PAUL FORT

ADMINISTRATEUR DE « VERS ET PROSE »

18, Rue Boissonade

FRANCE PARIS (XIVe)

LA PRIME CONSISTE : 1° en une réduction considérable du prix de l'abonnement ; 2° en la faculté de choisir, chaque fois que paraîtra l'un de nos tomes de la troisième et de la quatrième année, un des volumes inscrits sur une LISTE comprenant des ŒUVRES de STENDHAL, MICHELET, BALZAC, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, MAURICE BARRÈS, CHARLES VAN LERBERGHE, MARCEL SCHWOB, H.-G. WELLS, EUGÈNE DEMOLDER, JEAN LORRAIN, PÉLADAN, ALBERT MOCKEL, ALPHONSE DAUDET, PAUL ARÈNE, MAURICE DE GUÉRIN, GUSTAVE KAHN, PIERRE LOUYS, JEAN MORÉAS, H.-D. DAVRAY, HUGUES REBELL, PAUL FORT, ETC., ETC., soit successivement *Huit Volumes* qui seront adressés *franco de port*.

Avis important. — 1° L'Abonnement de deux ans peut être pris pour la Troisième et la Quatrième Année, *ou bien* pour la Première et la Troisième Année. Ce dernier Abonnement sera sans doute apprécié par les personnes qui, ayant souscrit à la Seconde Année, désireraient posséder la collection complète de « *Vers et Prose* ».

2° Les personnes qui se sont abonnées, l'année dernière, à un abonnement de deux ans peuvent participer aux avantages de ce nouvel Abonnement : il leur sera compté, pour la Quatrième ou la Première Année (au choix), la différence entre le prix ordinaire d'un Abonnement d'un an et le prix *réduit* marqué ci-dessus *(Mentionner ce cas sur la Carte postale)*.

SUPPLEMENT AU TOME VIII DE " VERS ET PROSE "
JANVIER - FÉVRIER 1907

ABONNEMENT DE DEUX ANS AVEC PRIMES CORRESPONDANT AU REMBOURSEMENT DES DEUX ANNÉES. — LA CARTE POSTALE DEVRA ÊTRE RETOURNÉE AVANT LE 20 FÉVRIER.

A " VERS ET PROSE "

JE DÉSIRE M'INSCRIRE POUR UN ABONNEMENT DE DEUX ANS.

Signature seulement
A MOINS DE CHANGEMENT D'ADRESSE

1° Abonnement de 2 ans
pour la Troisième et la Quatrième Année
ou bien
2° Abonnement de 2 ans
pour la Première et la Troisième Année

Mettre une croix devant l'Abonnement choisi

NOTA : CET ABONNEMENT SERA TOUCHÉ PAR LA POSTE, SAUF DANS LES PAYS OU LES RECOUVREMENTS POSTAUX NE SONT PAS ACCEPTÉS. PRIÈRE A NOS ABONNÉS HABITANT L'UN DE CES PAYS, D'ENVOYER DIRECTEMENT LE MONTANT DE LEUR SOUSCRIPTION.

TROISIÈME ANNÉE DE « VERS ET PROSE »
(Tomes IX, X, XI, XII)

A NOS ABONNÉS

Nous avons l'honneur d'informer nos Abonnés que leur abonnement expire avec l'envoi du présent recueil, Tome VIII.

Désirant ne leur occasionner aucun dérangement, *nous ferons toucher par la Poste*, à moins d'avis contraire, le montant de leur nouvelle souscription.

Ce recouvrement ne sera pas effectué avant le 20 février, nos Abonnés devant recevoir au préalable, en un volume à part, la *Table* très détaillée de l'année révolue.

—

Dans plusieurs pays — notamment en Angleterre et ses Colonies, aux Etats-Unis, en Russie (Pologne Russe), Espagne, Colombie, etc. — les recouvrements postaux ne sont pas acceptés. Nous serions infiniment obligés aux personnes habitant l'un de ces pays de nous adresser *directement*, par mandat ou chèque, le montant de leur réabonnement.

—

ABONNEMENT DE DEUX ANS

avec prime équivalant
au remboursement de l'abonnement aux deux années

Avantage offert à nos Abonnés qui, ***avant le 20 février,*** **nous préviendront qu'ils désirent souscrire à un Abonnement de deux ans.**

A cet effet, une Carte postale est jointe au présent recueil : il suffira qu'on nous la retourne, signée, avant cette date du 20 février. Après cette date l'abonnement sera compté au prix ancien.

Prix de l'abonnement de deux ans :

14 Francs

LA PRIME CONSISTE : 1° en une réduction considérable du prix de l'abonnement ; 2° en la faculté de choisir, chaque fois que paraitra l'un de nos tomes de la troisième et de la quatrième année, un des volumes inscrits sur une LISTE comprenant des ŒUVRES de STENDHAL, MICHELET, BALZAC, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, MAURICE BARRÈS, CHARLES VAN LERBERGHE, MARCEL SCHWOB, H.-G. WELLS, EUGÈNE DEMOLDER, JEAN LORRAIN, PÉLADAN, ALBERT MOCKEL, ALPHONSE DAUDET, PAUL ARÈNE, MAURICE DE GUÉRIN, GUSTAVE KAHN, PIERRE LOUYS, JEAN MORÉAS, H.-D. DAVRAY, HUGUES REBELL, PAUL FORT, ETC., ETC., soit successivement *Huit Volumes* qui seront adressés *franco de port.*

Avis important. — 1° L'Abonnement de deux ans peut être pris pour la Troisième et la Quatrième Année, *ou bien* pour la Première et la Troisième Année. Ce dernier Abonnement sera sans doute apprécié par les personnes qui, ayant souscrit à la Seconde Année, désireraient posséder la collection complète de « *Vers et Prose* ».

2° Les personnes qui se sont abonnées, l'année dernière, à un abonnement de deux ans peuvent participer aux avantages de ce nouvel Abonnement : il leur sera compté, pour la Quatrième ou la Première Année (au choix), la différence entre le prix ordinaire d'un Abonnement d'un an et le prix *réduit* marqué ci-dessus *(Mentionner ce cas sur la Carte postale).*

A nos Abonnés

Nos Abonnés qui, durant les mois d'août, et de Septembre, nous feront directement inscrire **UN NOUVEL ABONNEMENT** à l'année 1906-1907 de « *Vers et Prose* », recevront, par retour du courrier et franco, **DIX** volumes à choisir dans la liste suivante. — (*Deux Abonnements nouveaux donnent droit aux* VINGT-ET-UN *volumes*).

Volumes à Choisir

POLYPHÊME, *tragédie en 2 actes*.....	par	ALBERT SAMAIN.
ESSAI SUR LA LITTÉRATURE BRETONNE ANCIENNE	»	MAURICE DUHAMEL.
UBU SUR LA BUTTE *(Théâtre Mirlitonesque)*...	»	ALFRED JARRY.
HEURES DE CORSE.....	»	JEAN LORRAIN.
RÉFUTATION ESTHÉTIQUE DE TAINE.....	»	JOSÉPHIN PÉLADAN.
AU CASSIN ET NICOLETTE	»	REMY DE GOURMONT.
LES LETTRES FRANÇAISES DANS LA BELGIQUE D'AUJOURD'HUI	»	EUGÈNE GILBERT.
LA QUERELLE DE L'ORTHOGRAPHE.....	»	MARCEL BOULENGER.
ANATOLE FRANCE.....	»	ROGER LE BRUN.
HISTOIRE DES CHATS	»	PARADIS DE MONCRIF.
ANNABELLA ET GIOVANNI.....	»	MARCEL SCHWOB.
LES SYRACUSAINES, *Scènes intimes de la vie alexandrine*	»	MARCEL COLLIÈRE.
LES PRIMITIFS FRANÇAIS.....	»	ARMAND FOURREAU.
LOUIS XI, CURIEUX HOMME.....	»	PAUL FORT.
LA DÉCOUVERTE DE L'AVENIR	»	H.-G. WELLS.
PAYSAGES ET SENTIMENTS.....	»	JEAN MORÉAS.
LE CENTAURE, suivi de LA BACCHANTE.....	»	MAURICE DE GUÉRIN.
LES LÉZARDES SUR LA MAISON	»	MAURICE BARRÈS.
HUIT JOURS CHEZ M. RENAN.....	»	MAURICE BARRÈS.
LA VIERGE ASSASSINÉE	»	MAURICE BARRÈS.
PAR LA TAILLE (*Théâtre Mirlitonesque*)	»	ALFRED JARRY.

Prière de faire précéder d'un trait les dix volumes choisis et de retourner à M. PAUL FORT, administrateur, 18, rue Boissonade, PARIS, ce feuillet, après avoir rempli le bulletin ci-dessous :

Nom et adresse de la personne à qui nous devrons adresser « *Vers et Prose* »

De la part de :

Signature.

Afin de n'occasionner aucun dérangement à nos Abonnés, le prix de l'abonnement (**10** fr. pour la France, **12** fr. pour l'Étranger) sera touché par recouvrement postal, soit au domicile du nouvel Abonné, soit chez le signataire de ce feuillet (1). Prière, ici, d'indiquer le mode de paiement.

JOINDRE MANDAT EN CAS DE VILLEGIATURE

(1). Exception faite pour l'Angleterre et les pays où les recouvrements postaux ne sont pas acceptés. Un chèque ou mandat, en ce cas, devra être joint au pli renvoyé.

Première Liste

ABONNÉS A VERS ET PROSE

AU 20 JUILLET 1906

ALLEMAGNE

Berlin.

HENRI HÉRAN.
WILHELM HOLZAMER.
Mme MAX LOEBINGER.
Mme STEINTHAL.
BARONNE VON TELLEMANN.

Francfort-sur-le-Mein.

Mme J. DREYFUS.
Mme RÉGINE HAHN.
Mme ELLY SCHŒLER.

Giessen.

ALFRED HUMPERS.
FERDINAND EIGENBRODT, *Etudiant.*
RAUSCH, *Etudiant.*
OTTO SALZMANN, *Etudiant.*
KARL G. SCHILLING, *Lecteur anglais à l'Université.*
HENRY STRAUCH, *Etudiant.*
LUCIEN THOMAS, *Lecteur français à l'Université.*

Munich.

ROBERT BESANÇON.
GEORGES KHNOPFF.
OSCAR A.-H. SCHMITZ.

ALSACE

Strasbourg.

Dr BUCHER.
RENÉ DEBRIX, *Secrétaire de la Direction de la Société générale Alsacienne de Banque.*
J. DISSART (*Maison Beltz et Auer*).
Dr F. DOLLINGER.
DIRIK FORSTER.
GEORGES HAEHL.
Mlle ELISA KLING.
Mlle ELSA KOEBERLÉ.

Etats.

Mme E.-C. BRÜGGEMANN DE GRAFF (Charlottenburg).
F. ERNEST CAMPBELL (*Université de* Greifswald).
M. et Mme CORNEILLE BOSANY RŒDER (Leipsick).
WILHELM CRAMER (Schweinfurt).
OTTO DAMM (Friedberg in Hessen).
ALFRED GLÜCK (Friedberg in Hessen).
HENRY HEISELER (Brannenburg).
BARONNE DE HEYKING (*Légation de Prusse* à Hambourg).
COMTE HARRY DE KESSLER (Weimar).
FRITZ KINTZLÉ, *Oberingenieur des « Aachener Hütten Vereins »* (Aix-la-Chapelle).
Mme ANGÈLE MUMSEN (Hambourg).
NEUPERT. *Libraire* (Plauen, Saxe).
J.-J. OLIVIER, *Lecteur français a l'Université* (Heidelberg).
HERMANN THOMSEN (Emden).
Dr WEISKE (Kamenz).

ANGLETERRE

Londres.

PROFESSEUR BARBIER FILS.
W.-J. BARWICK (*Truslove et Hanson*).
ALAN BEETON.
A.-C. HEWARD BELL.
LADY ALEXANDRA COLEBROOKE.
COMTESSE DE CONTARDONE.
HENRY CUST.
LADY DESBOROUGH.
VISCOUNT ESHER.
Mrs FOWLER.
ARTHUR HERBERT.
THE HON. LADY HARDINGE.
HARRISON AND SON, *bookseller.*
HARRISON AND SON (2e Abt.).
Mrs HADDON.
Mrs R.-C. LAMBERT.
COMTESSE DE MAS DE KELLIE.
BARONNE DE MEYER.
SIDNEY LEE.
Mrs NORMAN O'NEILL.
THE HON. LADY PONSONBY.
LORD REVENSTOKE.
SAUNOIS DE CHEVERT, *Attaché au Consulat général de France.*
CHARLES B. SHAW.
S. SIDNEY-TURNER.
DUCHESSE DE SUTHERLAND.
ARTHUR SYMONS.
J. WATKINS, *bookseller.*

Comtés.

B.-H. BLACKEWLL, *bookseller* (Oxford).
OSCAR BROWING (*King's College*) (Cambridge).
Mrs LINDSAY BURY (Wilcot Manor).
THE HON. Mrs CORBET.
H.-E. FLECKER (Oxford).
FRÉDÉRIC HERBERT TRENCH (Richmond).
EDWARD MC. GEGAN, *Rédacteur au « Saint-George »* (Birmingham).
LADY HOARE (Stourhead).
Mrs KNOWLES (Lantwich).
Mrs EMILY PRINSEP (Westerton).
THE HON Mrs CLAUD PORTMAN (Child Okeford Manor; Blandford).
Mrs St JOHN COVENTRY, (Lilford-Hall ; Oundle).
Mrs ARTHUR STRONG (Chatsworth).
Mrs SWINBURNE (Rees).
MISS M. STYLES (Spondon).
Mrs A. MEYSEY THOMSON (Scarcroft).
Mrs A. MEYSEY THOMSON (2e Stion).
CHARLES WHIBLEY (Waverdon Manor).

* *Abonnés aux éditions de Luxe.*

ECOSSE

Edimbourg.

PROFESSEUR GEORGE SAINTSBURY.

Aberdeen.

PROFESSEUR GRIERSON
Mrs RUDMOSE-BROWN.
THOMAS-B. RUDMOSE-BROWN

Province.

COMTESSE DE CROMARTIE (Strathpetter).
Mrs RACHEL ANNAND TAYLOR (Dundee).

IRLANDE

F.-W. GROVES CAMPBELL (Kingstown).
Mrs MONTGOMERY (Grey-Abbey).

AUSTRALIE

Sidney.

W. EDMUNDS.
E.-R. HOLME, *Professeur à l'Université.*
MISS FITZHARDINGE.
J. LEVERRIER.
J. LEVERRIER (2e Stion).

CANADA

DEOM FRÈRE (Montréal).
BARON DE CHAMPUIS (Danville).

EMPIRE DES INDES

R. S. F. SIMSON (*The South Indian Export Company*) (Madras).

TRANSVAAL

COURTENAY SHAW (Johannesberg).
JOHN PURVES, *Professeur* (Johannesberg).

AUTRICHE-HONGRIE

Vienne.

Dr F.-LOUIS ADLER.
HERMANN BAHR.
OTTO HELLMANN.
GILHOFER ET RAUSCHBURG. *libraire.*
Dr ARTHUR SCHNITZLER.
BARONNE DE ROTHENTHAL.
Dr RICHARD SCHAUKAL
Dr STEFAN ZWEIG.

Province.

Mlle CLÄRCHEN GREIN (Aigen).
HUGO VON HOFMANNSTHAL (Rodaun).
LIEUTENANT KARL KAMMER (Lemberg).
COMTE DE WALLIS (Niederleis).

BOHÊME

« MODERNI REVUE » (Prague).
Mme JULIANA LANCOVA (Prague).

BELGIQUE

Bruxelles.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE (Valère Gille, *Conservateur-Adjoint*).
PAUL ANDRÉ, *Professeur de Littérature Française à l'Ecole Militaire.*
Mme EDOUARD BEECKMAN.
Mme ALBERT BEHAEGHEL.
Mme L. BOUQUIÉ.
THOMAS BRAUN, *Avocat à la Cour d'Appel.*
ALFRED CASTAIGNE, *libraire.*
CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE (*Président :* M. Paul Hymans).
GUILLAUME CHARLIER.
FERNAND COUSIN.
ARTHUR DAXHELET, *Professeur à l'Athénée d'Ixelles.*
CARL DELPORTE, *Avocat.*
JACQUES DES CRESSONNIÈRES, *Avocat.*
ANDRÉ DEVIS, *Etudiant.*
HENRY DIDIER, *Capitaine-Commandant.*
Mme HUBERT DOLEZ.
GEORGES DWELSHAUVERS, *Professeur à l'Université.*
Mme Vve ERRERA.
H. FIERENS-GEVAERT, *Professeur à l'Université de Liège.*
CHARLES GHEUDE, *Avocat.*
ARNOLD GOFFIN.
JACQUES GREINER.
MAX HALLET, *Avocat.*
LÉON HENNEBICQ, *Avocat à la Cour d'Appel.*
THÉODORE HIPPERT, *Conseiller à la Cour d'Appel.*
THÉODORE HIPPERT (2e Stion).
PAUL HYMANS, *Député.*
PAUL-EMILE JANSON, *Avocat.*
LUCIEN JOTTRAND.
ALBERT KLEYER.
HENRI LA FONTAINE.
LAMEERE, *Professeur à l'Université.*
LÉON LEEFSON.
Mme LOUISE LÉON.
PHILIPPE LÉONARD.
Mme LEQUIME.
FERNAND LEVÊQUE, *Avocat près la Cour d'Appel.*
FERNAND LEVÊQUE (2e Stion).
HENRI LIEBRECHT, *Directeur du « Thyrse ».*
Mlle LOUISE MAYER, *Sculpteur.*
GEORGES MALOENS.
CHARLES MÉLANT.
F.-CHARLES MORISSEAUX. *Dir. de la Revue d'Art « Le Thyrse ».*
AUGUSTE MICHOT (*Institut Michot- Mongenast*).
Mlle DINE MIGEOTTE.
Mme JULES MILZ.
MISCH ET THRON, *libraires.*
Mlle ANNA MOCKEL, *Dame d'honneur* de S. M. l'Impératrice Charlotte.
AUGUSTE MOCKEL, *Lieutenant aux Carabiniers.*
EUGÈNE MONSEUR, *Professeur à l'Université.*
PIERRE-M. OLIN.
ARMAND PAULIS.
Mme MATHILDE PHILIPPSON (*Consulat d'Italie*)
G. RAHLENBECK, *Avocat à la Cour d'Appel.*
PAUL DE REUL, *Professeur à l'Université.*
PROSPER ROIDOT.
VICTOR ROUSSEAU, *Statuaire.*
EMILE ROYER, *Avocat à la Cour d'Appel.*
R.-W. SEELARAYERS.
PAUL SPAAK, *Avocat à la Cour d'Appel, Professeur à l'Université Nouvelle.*
Mlle LAURE STEVENS.
FERNAND SÉVERIN, *Professeur à l'Athénée.*
E. TASSEL, *Prof. à l'Université.*
FRANS THYS.
MAURICE VAN NECK.
CH. VAN DE PUTTE.
HENRI VAN DE PUTTE
Mme VAN DER STAAL DE PIERSHIL (*Légation des Pays-Bas*).
JACQUES VANDERBORGHT.
CH. VAN DER STAPPEN, *Sculpteur.*
EMILE VAN MONS.

L. DE WAEL.
PHILIPPE WOLFERS, *Statuaire.*

Arlon.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE.
EMMANUEL TESCH.
J. VAN DOOREN, *Professeur de Rhétorique française à l'Athénée Royal.*

Anvers.

LAURENT FIERENS, *Avocat.*
O. FORST, *Libraire.*
O. FORST (2e Abt.).
RAYMOND GEVERS.
Mme ALBIN LAMBOTTE.
LIBRAIRIE NEERLANDAISE.
LIBRAIRIE NEERLANDAISE (2e Abt.)
LIBRAIRIE NÉERLANDAISE (3e Abt.)
LÉON VANDERMISSEN.
VICTOR YSEUX, *Avocat.*

Boussu.

Mlle SIMONE CANCELIER.
AD. POULEUR, *Secrétaire de la Gobeleterie-Robette.*
Mlle ANGÈLE WINTACQ.

Bracquegnies.

ISI ANDRÉ, *Etudiant.*
GEORGES JACOB.

Charleroi.

MARCEL FALISE (Roux-lez-Charleroi).
MAURICE QUINIAUX, *Etudiant.*

Gand.

J. BIDEZ.
Dr L. DE BUSSCHER (RODRIGUE SÉRASQUIER).
H. PIRENNE, *Professeur à l'Université.*

Hasselt.

LUCIEN DE MAGNÉE.
FRANÇOIS OLYFF.
VICTOR REMOUCHAMPS, *Professeur a l'Athénée.*
VICTOR REMOUCHAMPS (2e Stion).

La Louvière.

GASTON BARRAS, *Étudiant.*
MAX HAUTIER.

Liège.

Mlle MARGUERITE BIDART.
EMILE BERCHMANS.
CHARLES CASTERMANS, *Architecte.*
Mlle MARIE CLUCK.
OSCAR COLSON, *Directeur de « Wallonia ».*
PAUL COMBLEN, *Architecte.*
PAUL DEMANY, *Architecte.*
ISI COLLIN.
PAUL JASPAR, *Architecte.*
Mlle MARGUERITE DE LAVELEYE.
ALFRED LOBET, *Architecte Diplômé.*
ERNEST MAHAIM, *Professeur à l'Université.*
Mme CAMILLE MASIUS.
Mlle J. MASIUS.
XAVIER NEUJEAN FILS.
NIERSTRASZ, *libraire.*
Mme PROTIN.
AUGUSTE RAZE
ARMAND RASSENFOSSE.
Mlle MADELEIN STÉVART
ERNEST SOUGNEZ.
Mme MAURICE TRASENSTER.
Mme PAUL TRASENSTER.
SYDNEY VANTYN, *Professeur au Conservatoire.*
MAURICE WILMOTTE, *Professeur a la Faculté de Lettres de l'Université.*

Mons.

FRANÇOIS ANDRÉ, *Avocat.*
RENÉ VAN AVERMAET, *Ingénieur.*
JULES BRISON, *Ingénieur, Professeur à l'École des Mines.*
WILLY CANON, *Etudiant.*
GASTON DONNAY DE CASTEAU, *Lieutenant au 2e Chasseurs à cheval.*
ALBERT DOSIN, *Etudiant.*
HENRI HOUSSIAUX.
A. HUYTTENS DE TERBECQ, *Maréchal des Logis au 2e Chasseurs à cheval.*
AUGUSTE JOTTRAND, *Avocat.*
ALPHONSE LAMBILLIOTTE, *Professeur.*
ALPHONSE LAMBILLIOTTE * (2e Abt.).
ROBERT LESCARTS.
AUGUSTE ORTS.
RENÉ PLUMAT, *Ingénieur-Brasseur.*
Mlle IRENE ROBERT (*Ghlin*).
EMILE ROLLAND, *Etudiant.*
Mlle EMMA SASSESATH.
O. VAN DEN DAELE, *Professeur à l'Athénée Royal.*

Namur.

Mlle GERMAINE GÉRARD.
EDMOND MULLER, *Architecte-Décorateur.*
Mme WESMAEL-CHARLIER

Quiévrain.

JANSON, *Etudiant.*
LIÉVIN, *Etudiant.*

Uccle.

Mlle BERTHA CARMOUCHE.
GEORGES MARLOW.
HENRI OTTEVAERE.
ERNEST PICQUET.
Mlle JEANNE TORDEUS, *Prof. de Déclamation au Conservatoire Royal de Bruxelles.*

Verviers.

GUSTAVE ANDELBROUCK, *Avocat.*
LÉON CHRISTOPHE.
PIERRE-J. DELCOUR.
IWAN FONSNY, *Professeur de Rhétorique à l'Athénée.*
GUILLAUME HENNEN.
ACHILLE PAULUIS.

Wasmes.

EDOUARD FRANÇOIS, *Ingénieur* (Charbonnages d'Hornu et Wasmes).
Mlle ROSE LOUIS.

Provinces.

COMTE ALBERT DU BOIS (Nivelles, Château de Fonteneau).
EMILE CLAUS (Astène).
LÉON COENEN, *Bourgmestre* (Weerde-sur-Senne).
GEORGE DE CONINCK, *Avocat* (Courtrai).
Mlle LOUISA DETIÈGE (Gilly).
ALBERT DONY (Tongres).
Mme B. DUMON-MESDACH DE TER KIELE (Tournai).
Mme B. DUMON-MESDACH DE TER KIELE (2e Stion).
Mme LOUISE GANSHOF (Bruges).
Mlle MARIE GEVERS (Château de Missembourg.-Edeghem).
EUGÈNE GILBERT, *Homme de Lettres* (Louvain).
XAVIER GILLE, *Secrétaire aux Laminoirs* (Châtelet).
JULES GILLION, *Etudiant* (Fayt-les-Manage)
GREINER, *Dir. des Usines Cockerill* (Seraing).

RENÉ GREINER, *Étudiant* (Mariemont).
Mlle IDA HOUSSE (Erquelinnes).
MAURICE L'HOIR (Hornu).
PAUL MORIAMÉ, *Négociant en Bois* (Tamines).
Mme MERGHELYNCK HYNDERICK DE THEULEGOET (Château de Saint-Jean, Ypres).
OFFICE DE LIBRAIRIE DE L'IMPRIMERIE DES TROIS-ROIS (Louvain).
ROBERT OTLET (Fontaine-l'Evêque).
NESTOR OUTER (Virton).
FRANÇOIS ROLAND (Audrimont).
Mlle JENNY SERRUYS (Menin).
VAN DER HONDELINGEN (Koeckelberg).
VICOMTESSE AD. DE SPOELBERCH (Château de Wespelaer).
GEORGES VIRRÈS (Château de Lummen).

CHINE

Dr J. CHABANEIX, *Professeur à la Faculté Impériale de médecine* (Tien-Tsin).
CHANG YI-OU (Vouisi, Kiangsou).
S.-C. CHENGFUNGPING (Shang-Haï).
CHEN WEN HSUEN (Vouisi, Kiangsou).
LI MIN FANG (Nankin).
LIOU TSOUNG TSING (Yang-Tchéou).
MÉTAIREAU, *Adm. des Services Civils de l'Indo-Chine* (Tché-Kam, Territoire de Kouang-Tchéou-Wan).
OUÉI HOY (Fou-Tchéou).
TCHOU YEN (Shang-Haï).
TSANG TIN-TSIANG (Hou-Nang).
WONG TSEH LI (Shang-Haï).

COLOMBIE

Santa-Fé-de-Bogota.

B. SANIN CANO.
RAFAEL DUQUE.
VICTOR M. LONDONO.
JUAN DE D. SALGADO.
EMILIO SAMPER.

Medellin.

ANTONIO J. CANO, *libraire* (1er Abt.).
A. J. CANO (2e Abt.).
A. J. CANO (3e Abt.).
A. J. CANO (4e Abt.).
A. J. CANO (5e Abt.).
A. J. CANO (6e Abt.).
A. J. CANO (7e Abt.).
S. RESTREPO.

Province.

AQUILLINO VILLEGAS (Manizalès).

CUBA

D. JORGE MORLON (Habana).

DANEMARK

SOPHUS CLAUSSEN (Copenhague).
VALD RASMUSSEN, *libraire*.

ESPAGNE

JEAN LINARES DELHOM (Palafrugell).
D. ENRIQUE DIEZ, *Canedo Libreria Gutenberg* (Madrid).
JUAN R. JIMENEZ (Moguer).
G. MARTINEZ SIERRA.

Barcelone.

PICASSO.
RAMON REVENTOS.

ÉTATS-UNIS

Washington.

SON EXC. THE RIGHT HON. SIR MORTIMER DURAND, *Ambassadeur d'Angleterre*.
Mrs R. S. LEE.

Boston.

Mrs ANDRÉAS ANDERSEN.
MISS FANNY MASON.

New-York.

Mme LA Ctesse GASTON D'ARSCHOT.
ALFREDO BOSI, *Rédacteur du « Progresso Italo-Americano »*.
Mrs FREEDMAN-CARRIÈRE.
CH. MEIGS.

États.

MISS ELLEN COOLIDGE (Seattle).
Mrs REGINALD DE KOVEN (Lake Forest, Illinois).
THE HON CHARLES F. LIBBY (Porland).
Mrs EMELY NELSON STROTHER (Ruxton).
THOMAS B. MOSHER (Portland).

FRANCE

Paris.

A

OTTO ACKERMANN.
JULES ALGIER.
PIERRE ARRIVET.
ASHER, *libraire* (Gaulon).
Mlle GERMAINE AUDOIN.
STÉPHANE AUSTIN.

B

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE (*Salle Publique*).
Mlle MARIE-LOUISE BARA.
Mme ROGER DE BARBARIN.
LOUIS BARTHOU, *Député, Ministre des Travaux Publics*.
CHARLES BATILLIOT.
RHENÉ-BATON.
FRANCIS BAUMAL.
Mme BAYLE.
COMTESSE R. DE BÉARN.
FRITZ BECH, *Licencié en Philosophie*.
Mme GUILLAUME BEER.
Mme GUILLAUME BEER (2e Stion).
BARON JEAN DE BELLET.
Mme PAUL BENEL.
EMILE BERNARD.
DOCTEUR BERNHEIM.
ROBERT DE BERMINGHAM.
HENRY BERNSTEIN.
ALBERT DE BERSAUCOURT.
PHILIPPE BERTHELOT.
EUGÈNE BERTHIER.
PRINCE ANTOINE BIBESCO.
BICHON, *Chef du Bureau des Archives à « La Confiance »*.
HENRI BIDOU, *Rédacteur au « Journal des Débats »*.
JACQUES BIZET.
Mme BORY D'ARNEX.
Mme M. BLONDEL.
GEORGES BORIS.
HENRI BOUILLON.
MARCEL BOULENGER.
EMILE BOURDELLE.
E. BOURDILLON.
LEON BOURGEOIS, *Sénateur, Ministre des Affaires Etrangères*.
PIERRE BRACQUEMOND.
AUGUSTE BRÉAL.
OSCAR BREITNER.
Mlle M. BRENAËL.
PIERRE DE BRÉVILLE.
JULES BRETON.
Mme LA MARQUISE DE BRION,

Mme LA MARQUISE DE BRION (2e Stion).
F.-A. BROCKHAUS, *libraire.*
BRU.
Mlle GABIE BÜRGER.
Mlle MITZY BÜRGER.

C

COQUELIN CADET, *de la Comédie-Française.*
Mme EMMA CALVÉ, *de l'Opéra-Comique.*
PRINCE CHARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE.
HENRY CARO-DELVAILLE.
JOSEPH CARREL.
GABRIEL CARRIÈRE.
RENÉ DE CASTÉRA.
HONORÉ CHAMPION, *libraire.*
Mme LOUIS CHATEAU.
Mme ERNEST CHAUSSON.
JEAN CHESNEAU,
J. CHEVREL, *libraire* * (1er abt.).
J. CHEVREL (2e Abt.).
GUY DE CHOLET.
JULES CLARETIE*, *de l'Académie Française.*
Mme LUCY CLAVET.
PIERRE COINDREAU.
HENRI COMBES, *Propriétaire du Café de la « Closerie des Lilas ».*
Mme MARTHE COSTALLAT.
CHARLES COTTET.
EMILE COTTINET.
EMILE COTTINET* (2e Stion).
Mme LUCIE COUSTURIER.
Mme PIERRE CRÉPY.
FRANCIS DE CROISSET.
GABRIEL CROMER.
GASTON CRONIER.
Mme L. CRUPPI.
PRINCESSE DE CYSTRIA.

D

E. DAMOND.
JEAN DANGUY.
M. ET Mme GASTON DANVILLE.
DANYSZ, *Professeur à l'Institut Pasteur.*
CLAUDE DEBUSSY.
MAX DAIREAUX.
HENRY DELORMEL.
LÉON DELONCLE, *Attaché au Cabinet du Ministre des Colonies.*
LÉON DEMOGÉ.
GEORGE DESVALLIÈRES.
MAXIME DETHOMAS.
ROBERT DETOURBET.
Mme EUGENIE DIETZ.
EDWARD DIRIKS.
MAURICE DONNAY*.
A. DORADO R.
Mme J. DOUX.
JEAN DOYEN.
ALBERT DREYFUS.
EUGÈNE DRUET, *Directeur de la « Galerie Druet ».*
ALAIN DUBOIS.
G.-L. DUFRENOY.
MAX DURAND FARDEL.
HENRI FOUQUES DUPARC.

E

BARONNE D'EICHTHAL.
Dr STÉPHANE EPSTEIN *.
MAURICE ELIOT.
Mme ALFRED EDWARDS.
ALBERT EWALD.

F

GABRIEL FABRE.
Mme FERRAND.
HENRY FÉVRIER.
Mme M. FIAUX.
Mme L. FILLIAUX-TIGER.
Mlle MARGUERITE FLAMENG.
GEORGES FLÉ.
ARTHUR FONTAINE.
Mme LUCE FORGET.
Mme GEORGETTE FORT.
ROBERT FORT.
DANIEL FOURIÉ.
ARMAND FOURREAU.
ALPHONSE FRÉDÉRIX.
Mme CÉCILE FRENKEL DE JONG.
EMILE FRIANT.
ALFRED FRICHE, *Arbitre au Tribunal.*
Mme BELLINA FROEHLICH.

G

HENRI GADON.
EUGÈNE GAILLARD.
E. GALANTE.
PAUL GALLIMARD.
ROBERT GANGNAT.
PERRE GATIER.
Mlle MARGUERITE GARNIER.
HENRI GENET.
ANDRÉ GERMAIN.
Mlle MARGUERITE GILLOT.
Mlle MARGUERITE GILLOT (2e Stion).
PRINCE GEORGES GHIKA.
GUSTAVE GOMPEL.
Mme MAUD GONNE.
GEORGES GORVEL.
MAURICE GOUSSOLIN.
THÉODORE GOUTCHKOFF, *Directeur de la « Rénovation ».*
Mme GOYAU FÉLIX-FAURE.
J. GROUX, *Libraire.*
JEAN GUIFFREY, *Attaché au Musee du Louvre.*
Mme ALFRED GUIGNARD.
Mme YVETTE GUILBERT.

H

HACHETTE, *libraire.*
JEAN HACHETTE.
REYNALDO HAHN.
ANDRÉ HALLAYS.
EDMOND HARAUCOURT, *Directeur du Musée de Cluny.*
FERNAND HAYEM.
Mme A. CHARLES HAYEM.
EMILE HENRIOT.
JEAN HÉROS.
E. HERSCHER.
PAUL HERVIEU, *de l'Académie Française.*
BERNHARDT HOETGER.
Mme ROSE HORWITZ.
Mlle CÉCILE HULOT.
VICOMTE ROBERT D'HUMIÈRES.
MAURICE HUSSENOT DE SENONGES.

I

ISAAC ISRAELS.
M. ET Mme GEORGES ITASSE.

J

LAURENCE JERROLD.
MARCEL JORDAN.
HENRI JOUVE, *Imprimeur de « Vers et Prose ».*

K

Mlle MARIE KALFF.
C. KLINCKSIECK, *libraire.*
CHARLES KOECHLIN.
B. KOZAKIEWICZ.
Mlle KUHN, *Directrice du Collège Lafayette.*

L

RAYMOND LABRUYÈRE.
Mme LUCIEN DE LACOUR.
EMILE LAFFON.
RAYMOND-CLAUDE LAFONTAINE.
GEORGES LAGUERRE, *Avocat.*
WILLIAM LAPARRA.
Mlle MARIE LAURENCIN.

PAUL-ALBERT LAURENS.
CHARLES LÉANDRE.
PAUL LECLERCQ.
SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE.
GEORGES LECOMTE.
ERNEST LEGRAND, *Compositeur de Musique.*
A. LEMOIGNE, *Libraire* (1er abt).
A. LEMOIGNE (2e abt).
A. LEMOIGNE (3e abt).
PAUL LEMOIGNE.
Mme PAUL LEMOIGNE.
LEROY.
H. LE SOUDIER, *Libraire.*
CHARLES LEVADÉ.
MARCEL LEVALLOIS.
Mme LÉVÊQUE.
Mme ANATOLE LÉVY.
EDMOND-MAURICE LÉVY, *Sous-Bibliothécaire de l'Université de Paris.*
RAPHAËL GEORGES LÉVY.
LOUIS LIBAUDE.
STÉPHEN LIÉGEARD.
JACQUES DE LITARDIÈRE.
FRANÇOIS LOEHR, *Sculpteur.*
GEORGES LOYAL, *Avocat à la Cour.*
PAUL-HYACINTHE LOYSON.

M

MAURICE MAETERLINCK.
Mme M. MANCEL.
LOUIS MANDIN.
ANGELO MARIANI.
PIERRE MARCEL, *Avocat à la Cour d'Appel.*
Mme LYDIE MARTIAL.
CAMILLE MARTIN. *Etudiant ès-Lettres.*
Mme MARVAL.
PAUL MARIÉTON.
ANDRÉ MARY.
FRÉDERIC MASSON, *de l'Académie Française.*
M. ET Mme FIX MASSEAU.
HENRI MATISSE.
ANDRÉ MAY.
BARONNE MAY DE FISCHER.
Mme J. CHARLES MAX.
Mme MÉDARD.
RENÉ MÉNARD.
RAOUL MERCIER.
Mme LOUIS MERLE.
STUART MERRILL *.
RUDOLF MEYER, *Lecteur à la Sorbonne.*
O. W. MILOSZ.
HENRI MIRANDE.
Mme ALBERT MOCKEL *.
JACQUES MOCQUIN.
ALPHONSE MONIN.
MAURICE MONIN.
HENRI MONOD, *Directeur de l'Assistance Publique.*
MAURICE MONTÉBRUN, *Architecte.*
LÉON MOREAU.
HENRI MORISSET.
JACQUES MORLAND.
Mlle ELISE VON MOSCHZISKER
Mlle IRÈNE MUZA.

N

ALEXANDRE NATANSON.
Mme CHARLES NEEF-NEUJEAN.
COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES.
MAURICE DE NOISAY.
Mme ALICE NOLTE.
LUCIEN NOTTIN.
JACQUES NORMAND.

O

RODERIC O'CONOR.
J. D'OFFOËL (Froissart).
GEORGES OHNET.
GEORGES OHNET (2e abt).
GEORGES OHNET (3e abt).
DIMITRY D'OZNOBICHINE, *Aide de Camp* de S. A. I. Mgr le Duc de Leuchtenberg.
Mme OSSIT.

P

Mme VALENTINE PAGE, *du Théâtre de l'Odéon.*
ARMAND PARENT.
Dr JOSÉ C. PAZ, *Dir. de la « Prensa ».*
JOSEPH PÉRIER.
PER LAMM, *Libraire.*
PER LAMM (2e abt).
PER LAMM (3e abt).
PER LAMM (4e abt).
PER LAMM (5e abt).
PER LAMM (6e abt).
PER LAMM (7e abt).
RAYMOND PETITJEAN.
Mme PAULETTE PHILIPPI.
A. PICARD, *Libraire.*
AUGUSTE PIERRET.
LOUIS PILATRIE.
SYLVAIN PITT.
RAYMOND POINCARÉ, *Sénateur, Ministre de l'Intérieur.*
ARMAND POINT.
Mlle POLAIRE.
PRINCESSE EDMOND DE POLIGNAC.
PRINCESSE EDMOND DE POLIGNAC (2e abt).
ANTOINE POTOCKI, *Dir. de « Sztuka ».*
JEAN PSICHARI.

R

Mme IRÈNE REICHERT.
JULES RENARD.
Mme GABRIELLE RÉVAL.
EDMOND RICHARD.
JEAN RICHEPIN *.
LIONEL DES RIEUX.
Dr ALBERT ROBIN.
H.-P. ROCHÉ.
COMTE ANTOINE DE LA ROCHEFOUCAULT.
DUCHESSE DOUAIRIÈRE DE LA ROCHE-GUYON.
Mme ANNA RODENBACH.
CLAUDE ROGER-MARX.
ROMAIN ROLLAND.
GASTON RONCERET.
J.-H. ROSNY.
Mme J. ROUCHÉ.
COMTESSE OLIVIER DE ROUGÉ.
HENRI ROULLIER.
ALBERT ROUSSEL.
LÉO ROUSSEL.
E. ROUSTAN.
Mme RUNKEL.

S

LEO SACHS.
SAGOT.
ANDRÉ SAGOT.
GUSTAVE SAMAZEUILH.
Mme CÉCILE SARTORIS.
LADY SASSOON.
Mlle ALICE SAUVREZIS.
Mlle SCHWENDEMANN.
ROGER SEMICHON.
E. SCHUFFENECKER.
JEAN SCHLUMBERGER.
EDOUARD SCHURÉ.
WILLY SCHUTZ.
Mme SECOND-WEBER * *de la Comédie-Française.*
Dr MARCEL SÉE.
SÉRÉ DE RIVIÈRES, *Vice-Président au Tribunal de la Seine.*
F.-R. SIEDLECKI.
CHARLES SIBLEIGH.
LOUIS SIMON.
LOUIS SIMON (2e Stion).
R. SIMON.
Mlle ROSE SLOMNICKA.
SOCIÉTÉ LITTre DES AMIS ET ACTEURS.
ANGELO SOMMARUGA.

DE SOUZA MEÏRAL.
STEIN.
Mme A. STREMSDOERFER.
LOUIS SUE.

T

CHARLES TAVENART.
CHARLES DE TAVERNIER.
FRITZ THAULOW.
JOSÉ THÉRY, *Avocat à la Cour d'Appel.*
Mme THEIBERT.
THUILLIER-CHANVIN, *Libraire.*
FRANCIS TOUCHE, *Directeur des « Concerts Touche ».*
Mlle EMILIENNE TREILLE (*Cercle Amicitia*).
Mme TROUARD-RIOLLE.

U

Mme ULDRY.

V

VALD. RASMUSSEN, *libraire.*
VALD. RASMUSSEN (2e abt).
VALD. RASMUSSEN (3e abt).
FERNAND VANDÉREM.
Mme VAN RYSSELBERGHE.
PAUL VÉROLA*.
PIERRE-EUGÈNE VIBERT.
RICARDO VINES.
M. ET Mme DE VROYE.

W

MAURICE DE WALEFFE.
H. P. L. WIESSING, *Rédacteur-Correspondant du « Handesblad ».*
WILLIAMS (H. le Soudier).
WILLY.

Y

YOUNG I. PENTLAND (Em. Terquem).
YOUNG I. PENTLAND (2e abt).
YOUNG I. PENTLAND (3e abt).

Z

IGNACIO ZULOAGA.

Aix-en-Provence.

JULES BERNEX, *Directeur des « Gerbes ».*
GEORGES LOBIN, *Directeur de la Fonderie H. Lobin et fils.*

Amiens.

Mme LEVERT.
PIERRE LÉVY.
AUGUSTE RENARD.

Baccarat.

CHARLES KLEIN.
Mlle J. LENOIR.
CH. PECCATTE, *Artiste peintre.*
PAUL RENOUX, *Notaire.*

Bordeaux.

JEAN DARRIEUX.
Dr M. DENUCÉ, *Professeur à la Faculté de Médecine.*
MARCEL DROUIN.
E. DUSOLIER, *Médecin-major au 14e d'Artillerie.*
Mme LOUIS LÉON.
GABRIEL FRIZEAU.
GASTON LEMAIRE.
LÉONCE MONJOU.
Mme RENOUX.
JACQUES RIVIÈRE.
JOSEPH SAMAZEUILH.
STANISLAS VIGNIAL.

Douai.

HENRI DUHEM.
MAILLARD, *Avocat.*
PAUL RIFF, *Conseiller à la Cour d'Appel.*
CHARLES VERTONGEN.

Grenoble.

HUGH M. MILLER, *Chargé de Cours à l'Université.*
HUGH M. MILLER (2e Stion).
M. MOREL, *Professeur au Lycée.*

Lille.

EDMOND AGACHE.
AUGUSTE ANGELLIER, *Professeur à la Faculté des Lettres.*
BIBLIOTHÈQUE COMMUNALE.
HENRI BORNECQUE, *Professeur à l'Université.*
MÉDÉRIC DUFOUR, *Professeur à l'Université.*
Mme GOUVERNEUR SOSSON.

Lyon.

LOUIS ALLUT.
JOSEPH BIÉTRIX, *Directeur de l'Institution des Minimes.*
MAURICE GAUTIER.
V. MOULINAS, *Rec. des Postes et Tél.* (Lyon-Terreaux).
HENRY PONCET.
ANDRÉ PORTE.
L. P. ROUSSELON.

Marseille.

CAROL BÉRARD.
Mlles DELAPLACE.
E.-D. DELTOUR.
EMILE DONADIEU, *Directeur du Café de l'Univers.*
GABRIEL FAYE.
EDMOND JALOUX.
E. MARTIN-MAMY.
ROBERT MOUREN.
ANDRÉ ROBEIN.
LOUIS DE SAINT-JACQUES.
EMILE SICARD, *Dir. de la Revue « Le Feu ».*
SIGNORELLO, *libraire.*
PIERRE VIERGE.

Nancy.

Dr HENRI AIMÉ.
HENRI BERNARD, *Avocat à la Cour d'Appel.*
ANDRÉ SPIRE.

Neuilly-sur-Seine.

JULES CASE.
Mme B.-W. HOWE.
MAURICE KAHN.
GUSTAVE KEFER.
Mme HÉLÈNE LEMAIRE.
Mme MARIUS MARTEAU.
COMTE FRANÇOIS DE NION.
E. REIGNIER.
Mlle L.-R. RUCKERT.

Nice.

JEAN GALMOT.
Mme ELMA HÉBRARD.
J.-F. LOUIS MERLET (*Rédacteur a l' « Eclaireur de Nice »*).
ALFRED MORTIER.
Dr RIVOIRE.
COMTESSE DE SOUZA.

Sceaux.

HENRI FOURNIER (*Lycée Lakanal*).
R. GUENIFFEY (*Lycée Lakanal*).
V. MARACCHIAN (*Lycée Lakanal*).

Toulouse.

Mlles BRUN, *libraires.*
ANTOINE CALVET.
JEAN FABRE, *Etudiant en Médecine.*
GEORGE GAUDION.
JOSEPH SÉNAC.
E. ZYROMSKI, *Professeur à l'Université.*

Versailles.

ANDRÉ-BENJAMIN CONSTANT
GEORGES LACOMBE.
COMTE M. DU PATY DE CLAM, *Enseigne de Vaisseau.*

Province.

ALFRED AGACHE (Cous-sur-Loire).
CHARLES ANGRAND (St-Laurent-en-Caux).
JEAN AUBRY (Le Havre).

LÉON BARATCHARD (Hasparren).
Mme BEAUCAMP (Sedan).
LUCIEN BEISSEL, *Etudiant* (Longwy).
JEAN D. BENDERLY (Lagny).
BIBLIOTHÈQUE DE LA GARE (Cambo).
RENÉ BICHET (Pithiviers).
Dr BONNUS (Divonne).
Mme BORY D'ARNEX (Saint-Cloud).
ADOLPHE BOSCHOT (Fontenay-sous-Bois).
WILLY BRANQUART, *Etudiant* (Valenciennes).
Mlle BRU, *Institutrice* (Saverdun).
ANTONIN BUNAND (Ville d'Avray).
Dr A. CASTRES (Gray).
PIERRE CHARRIER (Château de Coulonges).
Mlle CHEVRIER (Bourg).
CHOCARNE, *Sous-Préfet* (Briey).
Mme CONZE (Billom).
HENRI-EDMOND CROSS (Le Lavandou).
E. DECŒNE-RACOUCHOT (Les Antoines).
Mlle DEDIEU, *Institutrice* (Sentarailles).
FRÉDÉRICK DELIUS (Grez-sur-Loing).
JEAN DELRIEU (Arcueil).
EUGÈNE DEMOLDER (Essonnes, La Demi-Lune).
ROGER DESSOIS (Alligny, près Cosne).
PHILIPPE DISSARD (Cessieu).
ANDRÉ DONNAY, *Professeur au Lycée* (Pau).
Mme DUCOURAU-PETIT (Saint-Jean-de-Luz).
DUMAS, *Professeur au Lycée* (Toulon).
LOUIS DUMONT (Vaucogne).
A. DUPRÉ (Lumeau).
RENÉ DUPUIS, *Enseigne de Vaisseau* (Cherbourg).
GEORGES EDELINE (Rueil).
OLIVIER C. DE LA FAYETTE (Château de Chassagnon, Langeac).
FLAUD (Rennes).
ANTOINE FROC (Villaines).
Dr FROMENTIN, *Chirurgien en chef des Hospices de Gray* (Gray).
GALLIMARD *Ex-Instituteur* (Grancey-sur-Orne).
NUMA GILLET (Montigny-sur-Loing).
ETIENNE GIRAUDIAS (La Mothe Saint-Héraye).
J. GUILLAUMIN, *Juge au Tribunal* (Rennes).
ALEXANDRE GUINLE (Tarbes).
MARCEL HAYETTE, *Etudiant* (Valenciennes).
FERNAND HENRY, *Avocat* (Le Muy).
Dr RENÉ JACQUOT (Gray).
Dr RENÉ JACQUOT (2e Station).
LOUIS-JULES HILLY (Le Havre).
LAPLANE, *Directeur du Comptoir d'Escompte* (Montpellier).
Mme STANISLAS LAVIGNE (Pau).
P. LECOUFFE, *Etudiant* (Ecaillon).
LOUIS-GERMAIN LÉVY, *Rabbin* (Dijon).
L. LESTANG (Malaunay).
ETIENNE MALBOIS, *Clerc de Notaire* (Orange).
Mme MARGUERITE MATHON (*Usine Michel Jackson*) (Halluin).
ALBERT MERCADER, *Artiste Dramatique* (Narbonne).
JOACHIM MERLANT, *Professeur ag. des Lettres au Lycée* (Brest).
Dr JEAN MASBRENIER (Melun).
MARIUS MARIANI (Vescovato, Corse).
GEORGES MATHIS (Juvisy).
J. MATRAY, *Dir. de la Banque de France* (Dijon).
ABBÉ F. MAUCOURANT, *Curé-Doyen* (Varzy).
Mlle EMILIE MÉTÉNIER (Bruxières-les-Mines).
HENRI MAUGUIN (Cavalières).
FÉLIX MINARD (Reims).
S. FLORIMOND MONIN, *Professeur d'Anglais* (Condom).
ELIE MORICE, *Instituteur* (Vautorte).
DANIEL MORNET, *Professeur au Lycée* (Saint-Omer).
FRED. MOTTE LA CROIX (Louveciennes).
LÉON MOULIN (Rodez).
Dr DE MUSGRAVE-CLAY (Salies-de-Béarn).
Dr DE MUSGRAVE-CLAY (2e Station).
JEAN-LUC ORSONI, *Instituteur* (Venzolasca, Corse).
J. PARNIN, *Professeur* (Tournon).
GEORGES OUIZILLE (Lorient)
Mme GEORGES DE PEYREBRUNE (Chancelade).
MAURICE POTTECHER (Bussang).
MAURICE POTTECHER (2e ab.).
CHARLES-ALBERT PRINCE (Noirmoutier).
Mme QUENTIN (Quimper).
RAYNAL (Roanne).
RAYNAL * (2e ab.).
FERDINAND RAYNAUD, *Lieutenant de Vaisseau* (Toulon).
A. ROBIDA (Le Vésinet).
Mlle AÏDA DE ROMAIN (*Château de la Possonnière* (Angers).
ANDRÉ ROUVEYRE (Avon).
ANDRÉ ROUVEYRE (2e ab.).
Mme ISABELLE SABATIER (Ciboure).
EMILE SALMON * (Chelles).
PAUL SALMON, *Directeur du Comptoir d'escompte* (Narbonne).
SHOENE, *Professeur* (Foix).
Bonne GABRIELLE DE SEEGER (Château de Roquehort, Monein).
DÉODAT DE SÉVERAC (Saint-Félix).
HENRI LE SIDANER (Gerberoy).
PAUL SIGNAC (Saint-Tropez).
POL SIMONNET (Bar-le-Duc).
SULLY-PRUDHOMME, *de l'Académie Française* (Châtenay).
MAURICE THIBEAUD (Saint-Emilion).
Dr M. THIOLLIER (Saint-Etienne).
LÉON TOURENQ, *Géomètre du Cadastre* (Eppeville).
Mme PIERRE THOMAS (Sèvres).
AMEDÉE TROUILLARD, *Avocat* (Niort).
PIERRE TOURNIER (St-Félix-de-Sorgues).
Mme VALLIN-HEKKING (Maxéville).

HENRY VERNOT (La Ferté-sous-Jouarre).
Dr DE VÉSIAN (Castelnaudary).
EMILE WÉRY (Reims).
JEAN VINCENT (Juillan).
Dr GEORGES WOIMANT (Soissons).

ALGÉRIE

Alger.

ED. GOJON (*Revue Nord-Africaine*).
HENRI MAHAUT.
JOHN-ANTOINE NAU.

Départements.

PAUL CIROU (Tenes).

COCHINCHINE

EDGARD PLEUTIN, *Agent de la Société de Construction de Levallois-Perret* (Saïgon).

TONKIN

Hanoï.

CERCLE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE.
FETTERER, *Chef du Service Commercial à la Direction de l'Agriculture.*
GEORGES FORT *, *Directeur pour l'Extrême-Orient de la « Mutuelle de France et des Colonies ».*
ALFRED KURZ, *Secrétaire de « la Cie du Yunnan ».*
REBOUL, *Médecin-major de 1re classe des Troupes Coloniales.*
PAUL ROUX, *Architecte.*
PIERRE SUQUET, *Exportateur.*
VIEILLARD, *Chef de Bureau à la Direction de l'Agriculture.*

ITALIE

Rome.

BARON DE BIDERAN-BÉRAUD.
HENRI B. BREWSTER *
HENRI B. BREWSTER (2e abt).
ANTONELLO CAPRINO.
SERGIO CORAZZINI.
Mme CAROLINE DE FILIPPI.
MARQUISE MALASPINA.
VINCENZO PICARDI.
GIUSEPPE VANNICOLA.
COMTESSE DE VITI-MORRO.
DONATELLO ZARLATTI.

Florence.

GABRIELE D'ANNUNZIO.
SIGNORA ALAIDE BANTI.
MARQUIS JOSEPH FIORAVANTI.
Dr KARL GUSTAV VOLLMOELLER (Castello, près Florence .

Milan.

TOM ANTONGINI (*Libreria Edce Lombarda*).
GUSTAVO BOTTA.
VITTORIA PICA.

Provinces.

Mlle ANNA BALDINI (Bergame).
DUCHESSE DE LEEDS (Bordighera).
FERDINANDO NERI, *Chargé de Cours à la Faculté des Lettres de Grenoble* (Domodossola).
RICCARDO SCHNABL (Maggione).
AGOSTINO J. SINADINO (Ceccano).

JAPON

Mrs O. POLLAK (Yokohama).

LUXEMBOURG
(Grand-Duché)

Luxembourg.

Mme LÉON BASTIAN.
Mme XAVIER BRASSEUR DE St HUBERT.
COMTÉ DE L'ALLIANCE FRANÇAISE.
Mlle A. CROCIUS.
Mlle JAN DUREN.
Mlle EUGENIE HEINTZ.
MARTIN D'HUART, *Professeur à l'Athénée.*
MARCEL NOPPENEY.
VICTOR RAUSCH, *Professeur à l'Athénée.*
Mlle DITA RISCH.
Mlle MIKA SCHMIT.

Diekirch.

COMITÉ RÉGIONAL DE L'ALLIANCE FRANÇAISE (*J. Hansen, Prof. au Gymnasia, Bibliothécaire*).
Mlle CAROLINE AUGUSTIN.
ALBERT LAYEN.
RIES, *Professeur.*

Esch-sur-Alzette.

AUGUSTE LAVAL, *Député.*
Mme CHARLES LAVAL.
ORIGER, *libraire.*
Mme AUGUSTE WEBER.

Province.

HENRI AHNEN, *Professeur* (Echternach).
Mme EMILE MAYRISCH (Dudelange).
Mme GEORGES SAUR (Eich-Dommeldange).

MONACO
(Principauté).

ALFRED MORTIER, *Directeur du « Petit Monégasque ».*
TOUSSAINT LUCAS (Monte-Carlo).

NORVÈGE

IVAR ALME HELGESEN (Christiania).
HANS HELGESEN (Christiania).
Mlle TRINE THAULOW (Trondhjem).

PAYS-BAS

La Haye.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE (Dr W. G. C. Byvanck, *Directeur*).
Mme ANDRIESSEN-TELS.
COMTE O. DE BYLANDT.
LIBRAIRIE CIKOT.
CAARELSEN, *libraire.*
CAARELSEN (2e abt).
Mme HOFSTEDE.
Mme DE MONBEL (*Légation de France*).
Mme KOSTER, NIERSTRASZ.
Mlle MARIE LOKE.
PAUL MENSO.
Mlle VINCENCE RETHAAN MACARÉ.
A. DE OLIVEIRA SOARES, (*Légation de Portugal*).
JEAN DE STUERS.
Mme VAN STALEN.

Amsterdam.

A. BONGER.
P. MEULENHOF et Cie *libraires.*
J. N. VAN HALL, *Dir. de la Revue « De Gids. », Echevin de l'Instruction Publique.*
Mlle WILHELMINE-MENSINK.
E. VERHAEGH.
PROFESSEUR G. WALCH.

Harlem.

G.-F. GUNNING, *Bukhandlung und Antiquariat.*
Dr P.-H. VAN MOERKERKEN Jr.
CONRARD KIKKERT.
Mme A. KOSTER.

Utrecht.

HONDIUS VAN DEN BROECK.
H. P. HARLEM.

Zwolle.

Dr N.-J. BEVERSEN.
Dr N.-J. BEVERSEN (2e abt).
P. VALKHOFF, *Professeur de Lycée.*

Provinces.

AART VAN DER LEEUW (Dordrecht).
J. BISSER, *Professeur au Lycée* (Schiedam).
J. VAN EMBDEN (Arnhem).
ANTOINE VAN HAMEL, *Professeur à l'Université.* (Groningue).
AUGUSTE HENROTAY (Maestricht).
Mme P. HOSANG-BOOGAERT (Middelburg).
Mlle C. KOOL, *Artiste peintre* (Ede).
P. MARIATTI (Amersfoort).
MEYER ET SCHAAFSMA, *libraires* (Leeuwarden).
MEYER ET SCHAAFSMA (2e Stion).
HENRY POLACK (Steenwyk).
Mme E. VAN RAALTE (Rotterdam).
H. SNEL, *Professeur au Lycée* (Kampen).
Mlle SARA DE SWART (Laren).
JAN WALCH (Gouda).

PERSE

JOSÉ HENNEBICQ (Téhéran).

POLOGNE

POLOGNE ALLEMANDE

K. KANTAK (Czempin).

POLOGNE AUTRICHIENNE

Mme SABINE FRAENKEL (Cracovie).

POLOGNE RUSSE

Varsovie.

Dr JOSEPH DRZEWIECKI.
Mme M. KRZEMINSKA.
Mme MARIE MEYER.
JAN LEMANSKI.
M. ET Mme MICHEL MUTERMILCH.
M. ET Mme V. MUTERMILCH.
ZENON PRZESMYCKI, *Directeur de la « Chimera ».*
WT. ST. REYMONT.
L. WELLISCH.

Lodz.

Dr FRANÇOIS HIRSZBERG.
Mme GUSTAWA KAHN.
Dr HENRI PINKUS.

Province.

Mlle FLORA HAENNI (Pabianice).
MAXIMILIEN REICHER (Sosnowice).

PORTUGAL

Lisbonne.

JOAO JARDIM DE VITHENA.
Dr ANTONIO SIMOES RAPOSO.
S. EXC. O'NEILL COMTE DE TYRONE.

Coimbra.

EUGENIO DE CASTRO.
Dr ANGELO DA FONSECA, *Professeur à l'Université.*
Dr GUITHERMINO DE BARROS, *Directeur de l'Ecole Normale.*
Dr MANUEL DA SILVA GAYO, *Secrétaire de l'Université.*

Provinces.

Dr JOAQUIM JOSÉ CERQUEIRA DA ROCHA (Figueira da Foz).
VICOMTE DE VILLA-MOURA (Ancède).

MADÈRE

BARON CHARLES VAN BENEDEN.

ROUMANIE

JEAN DE NIVALBA (Bucarest).
Mlle NELLIE ROSETTI (Bacou).
Mme A. ROSETTI (Moinesti).
Mme THOMAS JOUESCO (Bucarest).

RUSSIE

Saint-Pétersbourg.

PIERRE DARCY *
Mme EMOUCHINE.
WILFRID LERAT, *Professeur aux Institutions de l'Impératrice Marie.*
P. MITROFANOFF.
Mme CATHERINE MOUHINE.
Mlle LIA-ANDRÉE SALMON
ZINZERLING, *libraire.*

Provinces.

SON EXC. I. F. ANNENSKI. *Directeur Impérat. Nicolaewska-Gimnazia* (Tzarskoé-Selo).
REVUE « LA BALANCE » (*Viessy*) (Moscou).
Mme ANNA BORODINE (Tzarskoé-Selo).
MICHEL DE SEMENOW (Kalouga).

SUÈDE

DOCTEUR HARALD HEYMAN (Stockholm).

SUISSE

Berne.

REYNOLD DECKER.
HUBERT KRAINS.
Ctesse DE MULINEU DE BARY
Mme JEAN DE WATTEVILLE.
Mme DE WÜRTEMBERGER.

Genève.

BERNARD BOUVIER, *Professeur de Littérature à l'Université.*
FRÉDÉRIC RAISIN, *Avocat.*
FRÉDÉRIC RAISIN * (2e abt).
HENRY SPIESS.
CH. VUILLE, *Avocat.*

Cantons.

LOUIS ARTIGUE (Neuchâtel).
HERMANN BEHRMANN (Aarau).
Mme MARGUERITE BURNAT-PROVINS (La Tour de Peilz).
Mlle JEANNE CHARTON (Lausanne).
Mme EVERAERTS GOSSEN (Leysin, Vaud).
CUNO HOFER (Schloss-Liebburg).
HENRY JOSSIC (Clarens-Montreux).
ALBERT MAHAIM, *Professeur à l'Université de Lausanne* (Sry).
COMTESSE DE REYNOLD (Château de Vinzel).
Mme DE SCHIFERLI (Schosshalde).
PAUL SEIPPEL, *Professeur de Littérature à l'École Polytechnique* (Zurich).

TURQUIE

Constantinople.

MARIUS ANDRÉ, *Vice-consul de France.*
COMTE D'ARSCHOT, *Secrétaire de la Légation de Belgique.*
M. A. BARSAMIAN.
EDMOND RASSENFOSSE.
YENOVK ARMEN.
VALERY, *Libraire.*

Provinces.

ARDACHESSE ARTINE (Malgara).

La deuxième Liste des Abonnés paraîtra dans le Tome VII de « Vers et Prose ».

Deuxième Liste

ABONNÉS A VERS ET PROSE

(AOUT NOVEMBRE 1906)

ALLEMAGNE

WILLI SCHILDWACHTER, *Etudiant* (Bad-Nauheim).
Mme KARL STREIT (Bad-Kissingen).

ANGLETERRE

Londres

Mrs MACDONALD BIRD.
HARRISON AND SONS, *lib.*
SIR COLERIDGE KENNARD.
ARCHIBALD E. B. RUSSELL.

Comtés

THE EARL CREWE (Crewe Hall. — Cheshire).
J. GRIFFYTH-FAIRFAX, *New College* (Oxford).

AUSTRALIE

Sydney

HIS HONOUR JUDGE ROGERS
Mlle SOUBEYRAN.
J.-T. TOOHEY, *Buckhurst.*

AUTRICHE-HONGRIE

PRINCESSE DE THURN ET TAXIS (Lautschin).

BELGIQUE

Bruxelles

COMTESSE LOUIS DE BAILLET-LA-TOUR.
JACQUES DES CRESSONNIÈRES, *Avocat à la Cour d'Appel.*
DECHENNE ET Cie, *Libraires.*
DECHENNE ET Cie (2e ab.).
JEAN B. DEWIN, *Architecte.*
JACQUES KARELSEN.
LÉON LEEFSON (2e ab.).
Mme JOE DE PRET.
VANDERLINDEN, *Libraire.*

Gand

LIBRAIRIE SCIENTIFIQUE E. VAN GOETHEM.

La Louvière

LACTANCE DEMAY, *Docteur en droit.*

Liège

HENRY, *Libraire.*
SINAL.

Namur

Mlle GERMAINE GÉRARD (2e ab.).

Uccle

JEAN EGGERIEX.
SOUS-LIEUTENANT GASTON FÜRST.

Provinces

ZENON BOGHOSSIAN (Louvain).
GEVERS-ORBAN, *Ingénieur* (Montégnée).
FÉLIX TIMMERMANS (Lierre).

CAMBODGE

ANDRÉ MAY (Kompong-Tiam.

CHINE

BRASIER DE THUY, *Ag. principal des « Messageries Maritimes »* (Shanghaï).

COLOMBIE

Santa-Fé-de-Bogota

Dr PEDRO VERGARA.

Manizales

JAIME HOYOS.
ROBERTO LONDOÑO.
PEDRO L. RIVAS.

DANEMARK

CHR. RIMESTAD (Copenhague).

ÉTATS-UNIS

Portland

THE HON. CHARLES F. LIBBY (2e ab.).
THOMAS B. MOSHER, *Publisher of Choice.*

FRANCE

Paris

B

HERMANN BEMBERG.
BÉRALDI.
G.-F. BOCQUET.
CECIL BRAND.

C

J. CHEVREL, *lib.* (3e ab.).
BERNARD COMBETTE.

D

DUCHÉ.
DULAU, *lib.* (H. Le Soudier).

G

GASTILLEUR, *Attaché au Sous-Secrétariat du Ministère de l'Intérieur.*
CHARLES GUÉRIN.

H

Dr FRANÇOIS HELME, *Dir. de la « Revue Moderne de Médecine et de Chirurgie ».*

K

Mme KROUGLIKOFF.

L

Mme LAFON.
Mme LAGNEAU-CORBEL.
LAMORTE.
HENRI LEBASQUE.
LEMOINE.
Mme E. LEMOISNE (2e ab.).
H. LE SOUDIER (2e ab.).

M

Mme RENÉE MACQUET.

N

Mme ALICE NOLTE (2e ab.).

P

Mlle MARIE PELLET.
PSATHY.

R

PIERRE RAMEIL.

MERCURE DE FRANCE

26, Rue de Condé, PARIS (VIe)

NOUVEAUTÉS

POÉSIE

JEAN MORÉAS

Les Stances. Vol. in-18. 3.50

HENRI DE RÉGNIER

La Sandale ailée. Vol. in-18. 3.50

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Plus loin. Vol. in-18. 3.50

THÉATRE

ALBERT SAMAIN

Polyphême. Tragédie en 2 actes. Vol. in-18. 1 »

CHARLES VAN LERBERGHE

Pan, comédie satirique en 3 actes, en prose. Vol. in-18. 3.50

PAUL SOUCHON

Le Dieu nouveau, tragédie en 3 actes. Vol. in-18. 1 »

ROMANS

MAURICE BEAUBOURG

Dieu ou pas Dieu ! roman. Vol. in-18. 3.50

JACQUES DAURELLE

La Troisième Héloïse, roman. Volume in-18. 3.50

DOSTOIEVSKI

Carnet d'un Inconnu (*Stépanchikovo*) roman inédit, traduit du russe par J.-W. BIENSTOCK et CH. TORQUET. Vol. in-18. 3.50

EDMOND JALOUX

Le Jeune homme au masque, roman. Vol. in-18. 3.50

ROBERT SCHEFFER

Les Loisirs de Berthe Livoire, roman. Vol. in-18. 3.50

MARK TWAIN

Le Prétendant américain, roman, traduit par FRANÇOIS DE GAIL. Vol. in-18. 3.50

H.-G. WELLS

Quand le Dormeur s'éveillera, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-18. 3.50

HISTOIRE — CRITIQUE
LITTÉRATURE

LÉON BLOY

Pages Choisies, 1884-1905, avec un portrait de Léon Bloy, par LÉON BONHOMME. Vol. in-18. 3.50

EUGÈNE DEMOLDER

L'Espagne en Auto. *Impressions de Voyage*. Vol. in-18. 3.50

ÉDOUARD DUJARDIN

La Source du Fleuve chrétien. *Histoire critique du Judaïsme ancien et du Christianisme primitif*. Vol. in-18. 3.50

ANDRÉ FONTAINAS

Histoire de la Peinture française au XIXe siècle (1801-1900) Vol. in-18. 3.50

ANDRÉ GIDE

Amyntas. Vol. petit in-16. 5 »

REMY DE GOURMONT

Promenades Littéraires, *IIe série* Vol. in-18. 3.50

FRANCIS JAMMES

Pensée des Jardins. Vol. petit in-18. 2 »

HENRI MAZEL

Ce qu'il faut lire dans sa vie. Vol. in-18. 3.50

PÉLADAN

Réfutation esthétique de Taine, Broch. in-18. 1 »

JOHN RUSKIN

Sésame et les Lys. *Des Trésors des Rois. Des Jardins des Reines*. Traduction, notes et préface par MARCEL PROUST. Vol. in-18. 3.50

LÉON TOLSTOI

Vie et Œuvre. Mémoires, *Souvenirs, Lettres. Extrait du Journal intime, Notes et Documents biographiques*, réunis, coordonnés et annotés par P. BIRUKOV, revisés par LÉON TOLSTOI, traduits sur le manuscrit par J.-W. BIENSTOCK. Vol. in-18. 3.50

PHILOSOPHIE

JULES DE GAULTIER

Les Raisons de l'Idéalisme. Vol. in-18. 3.50

LIBRAIRIE **E. SANSOT & Cie** ÉDITEURS

PARIS — rue Saint-André-des-Arts — PARIS

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

ROGER LE BRUN. — **Corneille devant trois siècles.** Opinions des principaux écrivains des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, précédées d'une notice historique et suivies d'un appendice documentaire et anecdotique, avec un portrait frontispice, 1 vol. in-18 jésus.... 3 fr. 50

GEORGES GRAPPE. — **Essai sur la poésie anglaise au XIXe siècle,** 1 vol. in-18 jésus..... 2 fr. »

PÉLADAN. — **De Parsival à don Quichotte.** 1 vol. petit in-12 couronne. 1 fr. »

PIERRE CORNEILLE. — **Galanteries.** Précédée d'une Vie amoureuse de Pierre Corneille, par E. SANSOT-ORLAND. 1 vol. in-18 raisin..... 2 fr. »

PIERRE DE BOUCHAUD. — **La Poétique française.** Le présent, l'avenir. 1 vol. in-18 jésus..... 2 fr. »

PHILÉAS LEBESGUE. — **Aux fenêtres de France.** Essai sur la formation du goût français, 1 vol. petit in-12 couronne..... 1 fr. »

Chez les mêmes Éditeurs

Collection in-12 couronne

à 1 franc le volume

Deux Méditations sur la Mort, par HENRY BORDEAUX... 1 vol.
Quelques petites âmes d'ici et d'ailleurs, par GOMEZ CARRILLO. ..... 1 vol.
La dernière Leçon de Léonard de Vinci, par PÉLADAN..... 1 vol.
Origine et Esthétique de la Tragédie, par PÉLADAN..... 1 vol.
La Clé de Rabelais, par PÉLADAN, ... 1 vol.
De Tartufe à ces Messieurs, par GUSTAVE KAHN..... 1 vol.
Heures de Corse, par J. LORRAIN. ..... 1 vol.
Reliquiæ, fragments choisis par EUGÉNIE DE GUÉRIN. Notice par Edmond PILON..... 1 vol.
Le Centaure suivi de **La Bacchante,** par MAURICE DE GUÉRIN. Notice par Edmond PILON. 1 vol.
Reflets d'Amérique, par EDOUARD ROD..... 1 vol.
Pensées et Impressions, par STENDHAL, avec une introduction par Jules BERTAUT ..... 1 vol.
Paysages et Sentiments, par JEAN MORÉAS..... 1 vol.
Contradictions, par CH. REGISMANSET..... 1 vol.
Les Pierres d'Oxford, par GEORGE GRAPPE..... 1 vol.
La Querelle de l'Orthographe, par MARCEL BOULENGER. 1 vol.
Le Problème du Sentiment, par PAUL ANDRÉ..... 1 vol.
Polichinelle (de Guignol). ANONYME avec une étude de G. KAHN 1 vol.
Classiques ou primitifs, par ALB. DU BOIS..... 1 vol.

Collection d'études étrangères

formats in-18 à prix divers

L'Allemagne littéraire contemporaine, par PAUL WIEGLER, 1 vol..... 2 »
L'Italie littéraire d'aujourd'hui, par FRANÇOIS GAETA, 1 vol. 2 »
La Roumanie littéraire d'aujourd'hui, par TH. CORNEL, 1 vol. 1.50
La Langue et la Littérature hébraïques, depuis la Bible jusqu'à nos jours, par NAHUM SLOUSCHZ, 1 vol..... 1 »
R.-L. Stevenson, sa vie, son œuvre, par GEORGES GRAPPE, 1 vol..... 1 »
Le Portugal littéraire d'aujourd'hui, par PHILÉAS LEBESGUE, 1 vol..... 1.50
Les littératures danoise et norvégienne d'aujourd'hui, par EMILE FOG, 1 vol..... 2 »
Essai sur la poésie anglaise au XIXe siècle, par GEORGES GRAPPE, 1 vol..... 2 »
Les lettres françaises dans la Belgique d'aujourd'hui, par EUG. GILBERT, 1 vol..... 2 »
La Grève littéraire d'aujourd'hui, par PHILÉAS LEBESGUE, 1 vol. 2 »

J. CHEVREL, LIBRAIRE

29, Rue de Seine, PARIS (VIe)

Livres anciens et modernes, rares ou curieux, principalement illustrés. Estampes modernes et en particulier de l'Œuvre de Félicien Rops. Très beau choix en tirage original.

Commission et Recherches aux meilleures conditions. — Achat au maximum de leur valeur de livres et gravures. — Expertises.

Au présent N° de « VERS ET PROSE » est joint le dernier Catalogue publié (N° 42, Juillet).

VERNOT & CIE, 59, rue des Gravilliers, PARIS, dorent et argentent les Œuvres d'Art ainsi que les Bijoux et Couverts de Table. — Le titrage de la Dorure et de l'Argenture est garanti sur facture. — *30 o/o moins cher que chez les grands orfèvres.*

Les " Concerts Touche "

Société des Concerts Touche

25, B^d^ de Strasbourg

CONCERTS SYMPHONIQUES

TOUS LES SOIRS A 8 H. 45

MATINÉES :

Dimanches & Jours de fêtes à 3 h.

MATINÉES de MUSIQUE de CHAMBRE :

TOUS LES JEUDIS A 3 H.

TÉLÉPHONE 444-65

seront inaugurés, dans une des plus belles salles de Paris (25, Boul. de Strasbourg), le mardi 18 septembre prochain.

L'orchestre sera dirigé par M. Francis Touche, le distingué violoncelliste, universellement apprécié. Pour la composition de son orchestre, M. F. Touche, le sympathique ancien chef d'orchestre du Concert Rouge, s'est assuré le concours de tous ses anciens collaborateurs, dont la haute valeur musicale assure le beau caractère d'art des programmes qui comprendront l'exécution parfaite des chefs-d'œuvres symphoniques, classiques et modernes, des grands maîtres de la musique.

Concerts tous les soirs de 8 h. 45 à 11 h. 30. Les Mardis, soirées classiques. Les Dimanches et jours de fête, matinées à 3 h. Tous les Jeudis, matinées réservées à la musique de chambre. — *Location sans augmentation de prix.*

MALLET Frères

(Georges MALLET, Successeur)

221 et 223, rue La Fayette. — PARIS

MEUBLES DE STYLE

SPÉCIALITÉ D'ARMOIRES BRETONNES ET NORMANDES

Ameublements complets, Tapisserie, Ébénisterie et Literie; Garde-Meubles. — **Envoi du catalogue et renseignements franco sur demande.**

Téléphone 410-25

LES MARGES

Gazette littéraire publiée par

M. Eugène MONTFORT

22, rue Théodore-de-Banville, PARIS (XVIIe)

Envoient contre o fr. 15 un spécimen

En vente chez FLOURY, *Boulevard des Capucines*

L'ERMITAGE

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Paraissant le 15 de chaque mois

38, Rue de Sèvres, 38, PARIS

DIRECTEUR : **Edouard DUCOTÉ**
SECRÉTAIRE : **Charles VERRIER**

COMITÉ DE RÉDACTION :
Remy de GOURMONT, André GIDE

CHRONIQUES. — *Chronique générale*, par M. André GIDE. — *Les Poèmes*, par M. Francis VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Arts*, par M. Maurice DENIS. — *La Musique*, par M. Jacques-Emile BLANCHE. — *Philosophie critique*, par M. Michel ANAUD. — *Les Romans*, par M. Henri GHÉON. — *Le Théâtre*, par M. Jacques COPEAU.

Rédaction le Mardi, de 4 h. à 6 h.

(*Envoi d'un spécimen, contre un timbre de 0 fr. 15*)

POESIA

REVUE INTERNATIONALE

Publie, dans leur langue originale, les vers inédits des grands poètes de tous pays. **Poesia**, ne publie que de l'inédit.

Directeur : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2, MILAN

BONVALOT-JOUVE, IMPRIMEUR DE « *Vers et Prose* », 15, RUE RACINE, PARIS.

VERS ET PROSE

« Vers et Prose » entreprend de réunir à nouveau le groupe héroïque des poètes et des écrivains de prose qui rénovèrent le fond et la forme des lettres françaises, suscitant le goût de la haute littérature et du lyrisme longtemps abandonné.

Pour mieux affirmer que leur œuvre demeure impérissable, à leurs côtés prennent place ceux d'entre les jeunes écrivains qui, sans abdiquer leur neuve personnalité, peuvent se réclamer d'aînés initiateurs.

De nombreuses traductions sont données, dans « Vers et Prose », des poètes et des écrivains étrangers les plus remarquables.

Aux œuvres inédites et à ces traductions s'ajoutent de rares pages anthologiques n'ayant pas encore été réunies en volume et choisies entre toutes.

Ainsi nous voulons continuer le glorieux mouvement qui prend ses origines aux premiers jours du Symbolisme, ainsi pourra être réalisée l'œuvre littéraire la plus significative et la plus noble et tel restera l'unique effort de « Vers et Prose ».

SOMMAIRE DU CINQUIÈME TOME
MARS, AVRIL, MAI 1906

Jean Moréas	Maurice Barrès et l'Attique	5
Henri de Régnier	Feuillets retrouvés dans un exemplaire de Shakespeare	17
Pierre Louÿs	Fragment inédit d'*Aphrodite*	19
Emile Verhaeren	Le Verbe	21
Maurice Barrès	Le Départ	24
Jean de Gourmont	Francis Jammes	27
Louis le Cardonnel	Carmen Platonicum	39
Paul Claudel	Connaissance du Temps	40
Saint-Pol-Roux	Sur un banc du Parc Saint-Gilles	59
Alfred Jarry	*La Dragonne* : Omne Viro Soli	66
Giuseppe Carducci (F. T. Marinetti, trad.)	Sur le Mont Marius	77
Gabriele d'Annunzio (F.T. Marinetti, trad.)	Les Villes terribles	80
Paul Leclercq	Jouets de Paris	84
Raymond de la Tailhède	Deux Poèmes	88
Henry Delormel	La Leçon de Psychologie de Maurice Barrès	90
John-Antoine Nau	Le Mauvais Navire	96
Romond Jaloux	L'Indifférente	99
Albert Dreyfus (Pierre Roché, trad.)	Un Homme et une Femme	103
Tancrède de Visan	Eveil d'Ame	112
Ist Collin	Le Pâtre	117
Paul Fort	Du « Livre des Visions »	119

VERS ET PROSE

Recueil trimestriel de littérature

Administration et direction, 18, rue Boissonade, Paris.

Directeur : Paul Fort. — Secrétaire : André Salmon.

ADMINISTRATION, **Secrétaire : Guillaume Apollinaire.**

Le recueil ne se vend que par abonnement d'un ou de deux ans.

ABONNEMENT POUR UN AN
(Quatre volumes)

FRANCE	ÉTRANGER
Édition sur simili-hollande. 10 fr.	Édition sur simili-hollande. 12 fr.
Édition sur papier impérial du Japon (tirage restreint, exemplaires numérotés). . . . 100 fr.	Éditions sur japon et sur hollande, mêmes prix que pour la France.
Édition sur hollande Van Gelder tirage restreint, exemplaires numérotés). . . . . 50 fr.	

Les abonnements pour 1906-1906 partent de mars, avril, mai (premier tome) et pour 1906-1907 du quatrième ou du cinquième tome.

ABONNEMENT POUR DEUX ANS
(Huit volumes)

FRANCE	ÉTRANGER
Édition sur simili-hollande. 17 fr.	Édition sur simili-hollande. 21 fr.
Sur japon : 150 fr. Sur hollande : 75 fr.	Édition sur japon et sur hollande, mêmes prix que pour la France.

IMP. BONVALOT-JOUVE, 15, RUE RACINE, PARIS.

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

COMPOSITIONS

DE

MAXIME DETHOMAS

LES AVENTURES MERVEILLEUSES DU PRINCE DE CYNTHIE ET DE SON SERVITEUR SATURNE

CONTE DE CHARLES VAN LERBERGHE

CLAIRIÈRE DANS LE CIEL

POÈME DE FRANCIS JAMMES

VERS ET PROSES DE

ADOLPHE RETTÉ, HENRI DE RÉGNIER
LAURENT TAILHADE, ROBERT DE SOUZA, JEAN MORÉAS

LES FOULES DE LOURDES

PAR J.-K. HUYSMANS

VERS ET PROSES DE

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE
R.-L. STEVENSON, EUGÈNE GODEFROY : (*Étude sur* JEAN MORÉAS)
MAURICE DE NOISAY : (SULLY-PRUDHOMME *ou* VIELÉ-GRIFFIN ?)
EUGÈNE MONTFORT, SIGBJORN OBSTFELDER, LEGRAND-CHABRIER
FRÉDÉRIC RAISIN, VICTOR REMOUCHAMPS
DON JUAN DE TARSIS
ANDRÉ SALMON

TOME VI **JUIN-JUILLET-AOUT 1906**

SOMMAIRE DU SIXIÈME TOME
JUIN, JUILLET, AOUT 1906

Charles van Lerberghe	Les Aventures merveilleuses du Prince de Cythère et de son serviteur Saturne	5
Francis Jammes	Clairière dans le Ciel	38
Adolphe Retté	Poèmes de la Forêt	42
Henri de Regnier (compositions de Maxime Dethomas)	Esquisses Vénitiennes	49
Laurent Tailhade	Le Miracle de Saint Gwénolé	56
Robert de Souza	L'Héroïde de la danse du Lys	61
Jean Moréas	I. Corneille. — II. La Maison d'un Comédien. — III. Champlieu	69
J.-K. Huysmans	Les Foules de Lourdes (Ch. VII, VIII)	88
Sébastien-Charles Leconte	Les Éléphants bourreaux	98
Robert-Louis Stevenson (Lucien Lemaire, trad.)	A la Pagan : Au fil de l'Oise, Compiègne	101
Eugène Godefroy	Critique de la Perfection : Les Stances de Jean Moréas	109
Maurice du Noisay	Sully-Prudhomme ou Victor-Gaffiot ?	129
Eugène Montfort	Alice la Bordelaise	141
Sigbjorn Obstfelder (Albert Bertrus, trad.)	Poème	148
Legrand-Chabrier	Une Histoire très drôle. Etc.	147
Frédéric Raisis	Poèmes	152
Victor Remouchamps	Poèmes en Prose	154
Don Jean de Tarsis (Lucien Thomas, trad.)	Le Phénix	157
André Salmon	Les Féeries	161

VERS ET PROSE

Recueil trimestriel de littérature

Administration et direction, 18, rue Boissonade, Paris.

Directeur : Paul Fort. — Secrétaire : André Salmon.

Le recueil ne se vend que par abonnement d'un ou de deux ans.

ABONNEMENT POUR UN AN
(Quatre volumes)

FRANCE	ÉTRANGER
Édition sur simili-hollande. 10 fr.	Édition sur simili-hollande. 12 fr.
Édition sur papier impérial du Japon (tirage restreint, exemplaires numérotés).... 100 fr.	Éditions sur japon et sur hollande, mêmes prix que pour la France.
Édition sur hollande Van Gelder (tirage restreint, exemplaires numérotés)..... 50 fr.	

Les abonnements pour 1905-1906 partent de mars, avril, mai (premier tome) et pour 1906-1907 du quatrième ou du cinquième tome.

ABONNEMENT POUR DEUX ANS
(Huit volumes)

FRANCE	ÉTRANGER
Édition sur simili-hollande. 17 fr.	Édition sur simili-hollande. 21 fr.
Sur japon : 150 fr. Sur hollande : 75 fr.	Édition sur japon et sur hollande, mêmes prix que pour la France.

IMP. BONVALOT-JOUVE, 15, RUE RACINE, PARIS

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

POÈMES ET PROSES DE

ALBERT MOCKEL

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN, PAUL FORT

VALVINS

POÈME DE LÉON DIERX

POÈMES ET PROSES DE

HENRI DE RÉGNIER

JEAN MORÉAS, CHARLES MORICE, SUARÈS

PAUL GAUGUIN, TORNOUËL, HUGUES REBELL, O.-W. MILOSZ

GABRIELE D'ANNUNZIO, HERBERT TRENCH, EUGENIO DE CASTRO

EDMOND PILON, ALBERT SAINT-PAUL, H.-P-ROCHÉ, ANDRÉ SPIRE

W.-ST. REYMONT, ANDRÉ SALMON

NOTES

UNE ÉTUDE DE M. MAURICE WILMOTTE SUR « OÙ NOUS EN SOMMES »

LE CENSEUR. — SUR JEAN MORÉAS. — LA LITTÉRATURE ALLEMANDE : LES POÈTES

LE DINER DU QUATORZE. — UN LIVRE D'HENRI DE RÉGNIER

W.-ST. REYMONT

TOME VII

SEPTEMBRE
OCTOBRE-NOVEMBRE
1906

SOMMAIRE DU SEPTIÈME TOME
SEPTEMBRE, OCTOBRE, NOVEMBRE 1906

Albert Mockel	Le Bréviaire du Pauvre	5
Francis Vielé-Griffin	L'Etape	25
Paul Fort	Henri III	29
Léon Dierx	Valvins	41
Henri de Régnier	La Semaine des Arbres	43
Jean Moréas	La Correspondance de Vigny	59
Charles Morice	Notations	73
Suarès	Le Bouclier de Saint-Georges. Etc.	94
Paul Gauguin et Charles Morice	Non Noa	116
Tournoux	Le Poème de l'Heure	119
Hugues Rebell	Trois Poèmes	125
O.-W. Milosz	Très simple histoire d'un monsieur Trix-Trix, pitre	129
Gabriele d'Annunzio	Les Rancunes	135
Herbert Trench	La Maison vide	137
Eugenio de Castro	Deux Poèmes	150
Edmond Pilon	La Vie et les Pensées de Jean Lapin	152
Albert Saint-Paul	L'Aurore dans la Vallée	148
H.-P. Roché	Un Berger	150
André Spire	La Délaissée. St-Sampson's Church	154
W.-Sv. Reymont	Dans la Brume, *nouvelle*	156
André Salmon	Le Trigame	165
X	Notes	168

VERS ET PROSE

Recueil trimestriel de littérature

Administration et direction, 18, rue Boissonade, Paris.

Directeur : Paul Fort. — Secrétaire : André Salmon.

Le recueil ne se vend que par abonnements d'un ou de deux ans.

—

ABONNEMENT POUR UN AN

(Quatre volumes)

FRANCE	ÉTRANGER
Édition sur simili-hollande. 10 fr.	Édition sur simili-hollande. 12 fr.
Édition sur papier impérial du Japon (tirage restreint, exemplaires numérotés).... 100 fr.	Éditions sur japon et sur hollande, mêmes prix que pour la France.
Édition sur hollande Van Gelder (tirage restreint, exemplaires numérotés)..... 50 fr.	

Les abonnements pour 1906-1906 partent de mars, avril, mai (premier tome) et pour 1906-1907 du quatrième ou du cinquième tome.

—

ABONNEMENT POUR DEUX ANS

(Huit volumes).

FRANCE	ÉTRANGER
Édition sur simili-hollande. 17 fr.	Édition sur simili-hollande. 21 fr.
Sur japon : 150 fr. Sur hollande : 75 fr.	Édition sur japon et sur hollande, mêmes prix que pour la France.

IMP. BONVALOT-JOUVE, 15, RUE RACINE, PARIS.

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

MAURICE BARRÈS
GUSTAVE KAHN, JEAN MORÉAS
FRANCIS JAMMES, ANDRÉ GIDE
ROBERT-LOUIS STEVENSON, ROBERT SCHEFFER
GIOSUÈ CARDUCCI, T.-DE VISAN . *Étude sur* MAURICE MAETERLINCK
HUGUES REBELL, OSCAR LEVERTIN, ERNEST RAYNAUD, JEHAN RICTUS
F.-W. GROVES CAMPBELL, OLIVIER CALEMARD DE LA FAYETTE
LEGRAND-CHABRIER, ALBERT DREYFUS, R. PIERRE-MARCEL
EMILE COTTINET, LIONEL DES RIEUX, LOUIS LORMEL
PAUL FORT

TOME VIII

DÉCEMBRE 1906
JANVIER-FÉVRIER 1907

SOMMAIRE DU HUITIÈME TOME
DÉCEMBRE 1906, JANVIER, FÉVRIER 1907

Maurice Barrès	Chez nos Morts	5
Gustave Kahn	Vers d'Octobre et de Novembre	11
Jean Moréas	Notes sur Pétrarque	21
X	Ode Chinoise	28
Francis Jammes	Odilon Redon, botaniste	29
André Gide	Les Poésies d'André Walter	37
Robert-L. Stevenson (Lucien Lemaire, trad.)	À la Pagaie : Précy et les Marionnettes. De retour au Monde. Prix pour Espion	53
Robert Scheffer	Carmen Vitæ Breve	74
Giosuè Carducci (F.-T. Marinetti, trad.)	Rêve d'Été (*Sogno d'Estate*)	79
Tancrède de Visan	Œuvres : Sur l'Œuvre de Maurice Maeterlinck	82
Hugues Rebell	Saint François d'Assise et la Fée	94
Oscar Levertin (Edward Dirks, trad.)	Hymne à la Lune	103
Ernest Raynaud	Poèmes	106
Jehan Rictus	Fil-de-Fer (Chapitre inédit)	109
F.-W. Groves Campbell (H.-P. Roché, trad.)	L'Heure du Thé	114
Olivier Cabemard de la Fayette	Poème (... *ta, lentus in umbra*...)	115
Léonard-Chabrier	L'Enlèvement d'Ignace	117
Albert Dreyfus	Orphée	122
René Pierre-Marcel	Un Soir d'Automne	123
Émile Cottinet	Refleurir, *poème*	129
Lionel des Rieux	Invitation, *poème*	133
Louis Lorchel	La Mort s'amuse	135
Paul Fort	Le Roi Lear	137
A. S.	Notes. — A nos Abonnés	138

VERS ET PROSE

Recueil trimestriel de littérature

Administration et direction, 18, rue Boissonade, Paris.

Directeur : Paul Fort. — Secrétaire : André Salmon

Le recueil ne se vend que par abonnement d'un ou de deux ans.

ABONNEMENT POUR UN AN
(Quatre volumes)

FRANCE

Édition sur simili-hollande. 10 fr.

Édition sur papier impérial du Japon (tirage restreint, exemplaires numérotés). 100 fr.

Édition sur hollande Van Gelder (tirage restreint, exemplaires numérotés). 50 fr.

ÉTRANGER

Édition sur simili-hollande. 12 fr.

Éditions sur japon et sur hollande, mêmes prix que pour la France.

Les abonnements pour 1905-1906 partent du premier tome ; pour 1906-1907 du cinquième tome ; pour 1907-1908 du huitième ou du neuvième tome.

ABONNEMENT POUR DEUX ANS
(Huit volumes)

FRANCE

Édition sur simili-hollande. 17 fr.
Sur japon : 150 fr. Sur hollande : 75 fr.

ÉTRANGER

Édition sur simili-hollande. 21 fr.
Édition sur japon et sur hollande, mêmes prix que pour la France.

Abonnement pour trois ans : France : 23 fr. Étranger : 27 fr.
(*Nota* : L'abonnement peut partir de la première année 1905-1906)

IMP. BONVALOT-JOUVE, 15, RUE RACINE, PARIS

VERS ET PROSE

Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

TABLE

DES QUATRE TOMES DE LA SECONDE ANNÉE

(MARS 1906 A FÉVRIER 1907)

RÉDACTION ET ADMINISTRATION DU RECUEIL

18, rue Boissonade, PARIS (XIVe)